

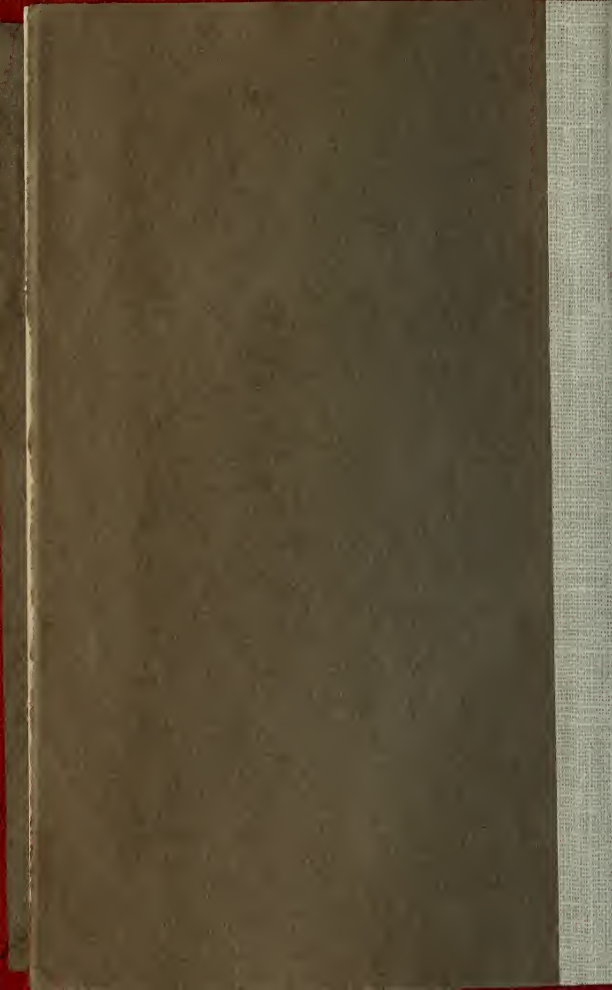
LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS

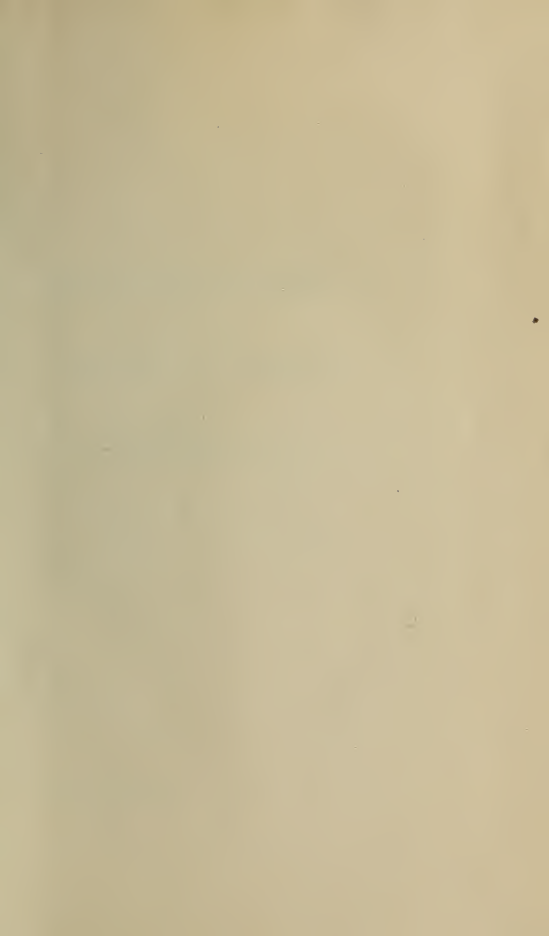
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGUINETTI DI GVALDANA
LAZELADA DI BEREGVARDO
PURCHASED 1921

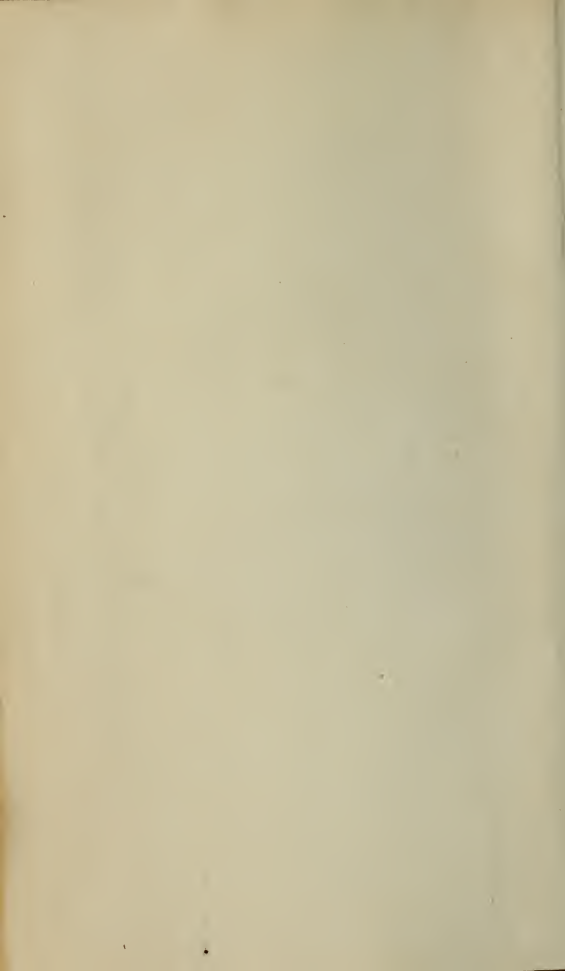
808.8
D87 b
Ser. 1
v. 7-9

Book & Special
Collections Library









BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

PREMIÈRE SÉRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

DARIUS RECONNU ROI.



*Le cheval de Darius hennit,
il parait un éclair on entendit
un coup de tonnerre et les signes
devinrent pour ce prince un espièce
d'inauguration.*

BIBLIOTHEQUE

Choisie

pour les Dames

Rédigée par

M^{ME} DUFRENOY

1^{re} Série

7.^e Volume



A PARIS

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N^o 13.

1822.

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

NOTICE SUR HÉRODOTE.

HÉRODOTE, né à Halicarnasse 484 ans avant l'ère chrétienne, étoit d'une naissance illustre, et Dorien d'extraction. Son père, Lyxès, et sa mère, Dryo, tenoient un rang distingué parmi leurs concitoyens. Hérodote avoit pour oncle Panyasis, poète célèbre, que plusieurs écrivains placent au premier rang après Homère. Les anciens durent à Panyasis l'Héracléiade, poème héroïque de neuf mille vers en l'honneur d'Hercule, et un poème en sept mille vers intitulé : les Ioniques. Ce second ouvrage contenoit une foule de détails historiques sur la colonie ionienne. Les savants regrettent beaucoup la perte de ce poème. Il ne nous

I.

547441

reste plus de Panyasis que deux petites pièces de vers.

Hérodote, neveu de Panyasis, ne pouvoit être insensible à la gloire littéraire. Après avoir achevé son éducation sous d'habiles maîtres, et desirant s'illustrer, il entreprit, quoique jeune encore, de longs et pénibles voyages, dans le but de perfectionner ses connoissances et d'en acquérir de nouvelles.

A cette époque, l'histoire de Lydie par Xantus, celle de Perse par Hellanicus de Millet, et par Charon de Lampsaque, étoient fort renommées. Hérodote se proposa de marcher sur les pas des auteurs de ces histoires et de les surpasser : il y réussit.

Ayant conçu le plan d'une histoire universelle, il voulut en recueillir lui-même les matériaux, et il parcourut tour-à-tour la Grèce entière, l'Épire, la Macédoine, la Thrace, la Scythie, l'Égypte, la Libye, la Cyrénaïque ; il visita Carthage, Tyr, la Palestine et la Colchide.

Dans ces différents pays il observa avec attention les sites, les distances des lieux, les productions indigènes, et il s'instruisit des

usages, des mœurs, et de la religion des peuples. Il puisa dans leurs archives les faits importants relatifs aux grands hommes et aux rois. Il se lia avec les savants les plus célèbres, et se plut sans cesse à les consulter.

De retour dans sa patrie, Hérodote n'y fit pas un long séjour. Lygdamis, fils de Pisin-délis, et petit-fils d'Artémise, qui avoit combattu avec tant d'héroïsme à la journée de Salamine, étoit alors tyran d'Halicarnasse, et il venoit de faire périr Panyasis. Ne croyant pas ses jours en sûreté sous un gouvernement cruel, Hérodote se réfugia à Samos, et s'occupa d'y mettre en ordre les matériaux qu'il avoit recueillis pour son histoire. Il en écrivit les premiers livres, mais son amour pour les lettres, les jouissances qu'elles lui procuroient, la tranquillité et les plaisirs qu'il goûtoit dans sa retraite, ne purent le distraire du projet de servir la liberté. Hérodote sentit le besoin de la rendre à son pays, et de venger la mort de son oncle. Il se ligua avec les mécontents, et lorsqu'il crut le moment favorable à l'exécution de son dessein, il reparut tout-à-coup à Halicarnasse, se mit à la tête des conjurés,

et chassa le tyran. Le dévouement généreux d'Hérodote fut payé de la plus noire ingratitude.

Ce n'étoit point l'amour de la liberté qui avoit fait partager aux mécontents l'entreprise d'Hérodote, mais le desir de s'emparer de l'autorité : c'est pourquoi, au lieu d'établir une forme de gouvernement qui ramenât l'égalité entre tous les citoyens, ils fondèrent une aristocratie. La classe mitoyenne et le peuple regrettèrent le tyran, en voyant l'autorité passer entre les mains d'un petit nombre de citoyens avides et turbulents. La haine publique poursuivit alors Hérodote. Les uns ne pouvoient lui pardonner d'avoir été le chef d'une révolution qui blessait leurs intérêts, et les autres, le regardant comme un défenseur zélé de la démocratie, desiroient sa perte.

Également odieux aux deux factions qui partageoient sa patrie, Hérodote s'en exila et se rendit en Grèce. Il se présenta aux jeux olympiques, et y lut le commencement de son histoire. Cette assemblée, la plus illustre qui ait jamais existé, éprouva une si grande admiration pour l'histoire d'Hérodote, qu'elle

donna les noms des Muses aux neuf livres qui la composoient.

Hérodote, encouragé par les applaudissemens qu'il avoit reçus, employa douze années à continuer son histoire et à la perfectionner : c'est à cette époque qu'il voyagea de nouveau dans toutes les parties de la Grèce, pour examiner les archives des différens peuples, et leurs inscriptions. L'usage de ces temps étoit de transmettre les divers événemens à la postérité par des inscriptions qu'on gravoit sur des monuments, ou sur des trépieds conservés avec soin dans les temples.

Douze ans après avoir lu une partie de son histoire aux jeux olympiques, Hérodote en lut une autre partie à Athènes à la fête des Panathénées, qu'on célébroit au mois de juin. Les Athéniens lui firent présent de dix talens par un décret que proposa Anytus, et que le peuple assemblé ratifia.

Plus tard Hérodote se joignit à la colonie que les Athéniens envoyèrent à Thurium : il y fixa sa résidence, y travailla à corriger, à augmenter son histoire, et ne s'éloigna de cette ville que pour parcourir la Sicile et quelques

contrées de l'Italie , peuplées par des colonies grecques , et qui , à raison de leur étendue , portoient le nom de Grande-Grèce.

On ignore à quel âge et dans quel pays mourut Hérodote : cependant il est vraisemblable qu'il termina ses jours à Thurium. Cette opinion est appuyée sur le témoignage de Suidas. Marcellin dit qu'on voyoit parmi les monuments de Cimon à Cœlé , près des portes Mélitides , le tombeau d'Hérodote ; quelques personnes en ont conclu que ce grand historien mourut à Athènes. Mais il est plus probable qu'Hérodote , en partant pour Thurium , obtint à Athènes le droit de cité , et qu'il fut adopté par un parent de Miltiade , puisqu'il n'étoit permis d'élever un monument à Cœlé qu'à des personnes de la famille de cet illustre capitaine.

Étienne de Byzance rapporte qu'on a trouvé à Thurium un tombeau portant l'épitaphe suivante : « Cette terre recèle dans son sein Hé-
« rodote , fils de Lyxès , le plus illustre des his-
« toriens ioniens , et Dorien d'origine ; fuyant
« l'insatiable Momus , Thurium devint sa pa-
« trie. »

Pour faire connoître Hérodote, nous avons choisi dans son histoire le livre entier de Thalie, et la première partie du livre de Melpomène, qui contient le récit de l'expédition de Darius contre les Scythes, parcequ'en outre que ces livres sont remplis de faits et de détails intéressants, ils prennent l'histoire des Perses à l'époque où Xénophon l'a laissée dans la Cyropédie. (Voyez le cinquième volume de cette Bibliothèque.)

HISTOIRE D'HÉRODOTE.

TRADUCTION DE LARCHER.

THALIE, LIVRE III.

Aussitôt que Cambyse fut monté sur le trône après la mort de Cyrus son père, il marcha contre Amasis, roi d'Égypte, avec une armée composée de peuples soumis à son obéissance, entre autres d'Ioniens et d'Éoliens. Voici à quel sujet : Cambyse avoit fait demander la fille d'Amasis par un ambassadeur, à l'instigation d'un certain Égyptien, qui nourrissoit contre son prince un violent ressentiment. Amasis, l'arrachant à sa femme et à ses enfants, l'avoit choisi parmi tous les autres médecins de l'Égypte, pour l'envoyer en Perse, lorsque Cyrus lui demanda le meilleur médecin qu'il y eût dans ses états pour les maladies des yeux. Voilà pourquoi cet Égyptien, ulcéré

contre Amasis, pressoit Cambyse de demander sa fille, afin de le mortifier s'il l'accordoit, ou de le rendre odieux s'il la refusoit. Amasis, qui ne haïssoit pas moins les Perses qu'il n'en redoutoit la puissance, ne pouvoit se résoudre ni à l'accorder ni à la refuser, sachant bien que Cambyse n'avoit pas dessein d'épouser sa fille, mais d'en faire sa concubine. Après de sérieuses réflexions voici comment il se conduisit.

Il avoit à sa cour une fille d'Apriès, son prédécesseur. C'étoit une princesse d'une taille avantageuse et d'une grande beauté, et la seule qui fût restée de cette maison : elle se nommoit Nitétis. Amasis l'ayant fait revêtir d'une étoffe d'or l'envoya en Perse, comme si elle eût été sa fille. Quelque temps après, Cambyse, l'ayant saluée du nom de son père : « Vous ignorez, seigneur, lui dit-elle, qu'Amasis vous trompe ; il m'a envoyée vers vous avec ces riches habits, comme si j'étois sa fille, quoique je n'aie point d'autre père qu'Apriès. Ce prince étoit son maître ; Amasis s'est révolté contre lui avec les Égyptiens, et en a été le meurtrier. » A ce discours Cambyse entra dans une furieuse colère, et résolut, pour ven-

ger ce meurtre , de porter la guerre en Égypte : tel en fut le sujet , selon les Perses. Les Égyptiens revendiquent Cambyse ; ils prétendent qu'il étoit fils de cette fille d'Apriès , et que ce ne fut point lui , mais Cyrus qui envoya demander la fille d'Amasis. Cela est d'autant moins juste qu'étant de tous les peuples les mieux instruits des lois et des usages des Perses , ils savoient , premièrement , qu'en Perse la loi ne permet pas à un fils naturel de succéder à la couronne , lorsqu'il y en a un légitime ; secondement , que Cambyse étoit fils de Cassandane , fille de Pharnaspes , de la race des Achéménides , et non de la princesse égyptienne ; mais ils intervertissent l'histoire en prétextant cette alliance avec la maison de Cyrus.

On raconte aussi l'histoire suivante , mais je n'y trouve aucune vraisemblance : Une femme de qualité , Persé de naissance , s'étant rendue chez les femmes de Cyrus , fut frappée de la beauté et de la taille avantageuse des enfants de Cassandane , qu'elle voyoit auprès de cette princesse ; elle en témoigna de l'admiration , et lui donna de grandes louanges. Eh bien , répondit Cassandane , quoique mère de princes si bien faits , Cyrus n'a pour moi que du

mépris, et tous les honneurs sont pour l'esclave égyptienne : sa colère contre Nitétis lui dictoit ce langage. Sur quoi Cambyse, l'aîné de ses enfants, prenant la parole : Ma mère, lui dit-il, lorsque je serai en âge d'homme, je détruirai l'Égypte de fond en comble. On ajoute que ces paroles du jeune prince, qui avoit alors environ dix ans, étonnèrent ces femmes, et que Cambyse, s'en étant ressouvenu, porta la guerre en Égypte, dès qu'il eut atteint l'âge viril, et qu'il fut parvenu à la couronne.

Il survint aussi un autre événement que voici, et qui contribua à faire entreprendre cette expédition. Un officier des troupes auxiliaires d'Amasis, nommé Phanès, originaire de la ville d'Halicarnasse, homme excellent pour le conseil et brave guerrier, mécontent de ce prince, se sauva d'Égypte par mer pour avoir un entretien avec Cambyse. Comme il occupoit un rang distingué parmi les troupes auxiliaires, et qu'il avoit une très grande connoissance des affaires d'Égypte, Amasis mit tous ses soins pour l'avoir en sa puissance ; il le fit poursuivre par une trirème montée par le plus fidèle de ses eunuques. Celui-ci l'arrêta en Lycie, mais il ne le ramena pas en Égypte.

Phanès se tira de ses mains par son adresse ; il enivra ses gardes et se rendit à la cour de Perse. Cambyse se disposoit à marcher en Égypte , mais la difficulté de faire traverser à son armée des déserts où l'on ne trouve point d'eau le retenoit, lorsque Phanès arriva. Celui-ci apprit au roi l'état des affaires d'Amasis, et ce qui avoit rapport au passage des déserts, et lui conseilla d'envoyer prier le roi des Arabes de lui permettre de passer sur ses terres, et de lui donner les moyens de l'exécuter avec sûreté.

C'est en effet le seul endroit par où il soit possible de pénétrer en Égypte ; car la Syrie de la Palestine s'étend depuis la Phénicie jusqu'aux confins de la ville de Cadytis ; et de cette ville, qui, à mon avis, n'est guère moins grande que Sardes, toutes les places maritimes, jusqu'à Jénysus, appartiennent aux Arabes. Le pays depuis Jénysus jusqu'au lac Serbonis, près duquel est le mont Casius, qui s'étend jusqu'à la mer, appartient de nouveau aux Syriens de la Palestine. L'Égypte commence au lac Serbonis, dans lequel on dit que Typhon (*) se cacha. Or tout cet espace entre la

(*) Typhon , frappé par Jupiter, près de la Syrie ,

ville de Jénysus, le mont Casius et le lac Serbonis, forme un vaste désert d'environ trois jours de marche, où l'on ne trouve pas une goutte d'eau.

Voici la manière dont on remédie à cet inconvénient, manière qui n'est point connue de la plupart de ceux qui vont en Égypte par mer : On porte deux fois par an en Égypte, de tous les différents pays de la Grèce, et outre cela de la Phénicie, une grande quantité de jarres de terre pleines de vin, et cependant on n'y voit pas, pour ainsi dire, une seule de ces jarres. Que deviennent-elles donc ? pourroit-on demander : je vais le dire.

Dans chaque ville le magistrat est obligé de faire ramasser toutes les jarres qui s'y trouvent, et de les faire porter à Memphis ; de Memphis on les envoie pleines d'eau dans les lieux arides de la Syrie. Ainsi toutes les jarres que l'on porte en Égypte et que l'on y met en réserve sont reportées en Syrie pour être jointes aux anciennes.

et toujours poursuivi par ce dieu, arriva à Péluse, où il s'enfonça dans le lac Serbonis.

Ce sont les Perses qui ont facilité ce passage en y faisant porter de l'eau de la manière que nous venons de le dire, dès qu'ils se furent rendus maîtres de l'Égypte : mais comme dans le temps de cette expédition il n'y avoit point en cet endroit de provision d'eau, Cambyse, suivant les conseils de Phanès d'Halicarnasse, fit prier, par ses ambassadeurs, le roi des Arabes de lui procurer un passage sûr, et il l'obtint après qu'on se fut juré une foi réciproque.

Il n'y a point de peuples plus religieux observateurs des serments que les Arabes. Voici les cérémonies qu'ils observent à cet égard. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Ce médiateur, debout entre les deux contractants, tient une pierre aiguë et tranchante, avec laquelle il leur fait à tous deux une incision à la paume de la main près des grands doigts. Il prend ensuite un petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux, en invoquant Bacchus et Uranie. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé sa foi donne à l'étranger, ou au citoyen, si c'est avec un citoyen qu'il traite, ses amis pour garants, et ceux-ci pen-

sent eux-mêmes qu'il est de l'équité de respecter la foi des serments.

Ils croient qu'il n'y a point d'autres dieux que Bacchus et Uranie. Ils se rasent la tête, comme ils disent que Bacchus se la rasait, c'est-à-dire en rond et autour des tempes. Ils appellent Bacchus Urotal (*), et Uranie Alilat (**).

Lorsque le roi d'Arabie eut conclu le traité avec les ambassadeurs de Cambyse, il fit remplir d'eau des peaux de chameaux, et en fit charger tous les chameaux qu'il y avoit dans ses états. Cela fait on les mena dans des lieux arides, où il alla attendre l'armée de Cambyse.

Ce récit me paroît le plus vraisemblable ; mais je ne dois pas passer sous silence l'autre manière de raconter le même fait, quoique moins croyable.

Il y a en Arabie un grand fleuve qu'on nomme Corys ; il se jette dans la mer Érythrée. Depuis ce fleuve le roi d'Arabie fit faire, à ce que l'on dit, un canal avec des peaux de bœufs, et autres animaux, crues et cousues

(*) Le Soleil.

(**) La Lune. Les Arabes étoient fort attachés au culte de cette déesse.

ensemble : ce canal, qui s'étendoit depuis ce fleuve jusque dans les lieux arides, portoit de l'eau dans de grandes citernes qu'on y avoit creusées pour fournir de l'eau à l'armée : or il y a douze journées de chemin depuis ce fleuve jusqu'à ce désert. On ajoute qu'on y conduisit de l'eau en trois endroits par trois canaux différents.

Psammenite, fils d'Amasis, campa vers la bouche Pélusienne du Nil, où il attendoit l'ennemi. Il venoit de succéder à son père Amasis, qui ne vivoit plus lorsque Cambyse entra en Égypte. Il étoit mort après un règne de quarante-quatre ans, pendant lesquels il n'éprouva rien de fâcheux. Après sa mort on l'embaumait et on le mit dans le monument qu'il s'étoit fait faire lui-même dans l'enceinte sacrée de Minerve.

Il y eut en Égypte, sous le règne de Psammenite, un prodige : il plut à Thèbes en Égypte, ce qui n'étoit point arrivé jusques alors, et ce qu'on n'a point vu depuis le règne de ce prince jusqu'à mon temps, comme le disent les Thébains eux-mêmes ; car il ne pleut jamais dans la Haute-Égypte, et il y plut alors.

Lorsque les Perses eurent traversé les lieux

arides , et qu'ils eurent assis leur camp près de celui des Égyptiens , comme pour leur livrer bataille , les Grecs et les Cariens , à la solde de Psammenite , indignés de ce que Phanès avoit amené contre l'Égypte une armée d'étrangers , se vengèrent de ce perfide sur ses enfants , qu'il avoit laissés en ce pays lorsqu'il partit pour la Perse. Ils les menèrent au camp , et ayant placé , à la vue de leur père , un cratère entre les deux armées , on les conduisit l'un après l'autre en cet endroit , et on les égorgea sur le cratère. Lorsqu'on les eut tous tués , on méla avec ce sang , dans le même cratère , du vin et de l'eau , et tous les auxiliaires en ayant bu on en vint aux mains. Le combat fut rude et sanglant ; il y périt beaucoup de monde de part et d'autre ; mais enfin les Égyptiens tournèrent le dos.

J'ai vu sur le champ de bataille une chose fort surprenante , que les habitants de ce canton m'ont fait remarquer. Les ossements de ceux qui périrent à cette journée sont encore dispersés , mais séparément ; de sorte que vous voyez d'un côté ceux des Perses , et de l'autre ceux des Égyptiens aux mêmes endroits où ils étoient dès le commencement. Les têtes

des Perses sont si tendres qu'on peut les percer en les frappant seulement avec un caillou ; celles des Égyptiens sont au contraire si dures qu'à peine peut-on les briser à coups de pierres : ils m'en dirent la raison et n'eurent pas de peine à me persuader. Les Égyptiens, me dirent-ils, commencent dès leur bas âge à se raser la tête, leur crâne se durcit par ce moyen au soleil, et ils ne deviennent point chauves : on voit en effet beaucoup moins d'hommes chauves en Égypte que dans tous les autres pays. Les Perses au contraire ont le crâne faible, parceque, dès leur plus tendre jeunesse, ils vivent à l'ombre, et qu'ils ont toujours la tête couverte d'une tiare. J'ai remarqué à Paprémis quelque chose de semblable à l'égard des ossements de ceux qui furent défaits avec Achemenès, fils de Darius, par Inaros, roi de Libye.

La bataille perdue, les Égyptiens tournèrent le dos et s'enfuirent en désordre à Memphis. S'étant enfermés dans cette place, Cambyse leur envoya un héraut, Perse de nation, pour les engager à traiter avec lui : ce héraut remonta le fleuve sur un vaisseau mytilénien. Dès que les Égyptiens le virent entrer dans

Memphis, ils sortirent en foule de la citadelle, brisèrent le vaisseau, mirent en pièces ceux qui le montoient, et en transportèrent les membres dans la citadelle. Les Perses ayant fait le siège de cette ville, les Égyptiens furent enfin obligés de se rendre.

Les Libyens, voisins de l'Égypte, craignant d'éprouver le même sort que les Égyptiens, se soumirent sans combat. Ils s'imposèrent un tribut et envoyèrent des présents. Les Cyrénéens et les Barciens imitèrent les Libyens par le même motif de crainte. Cambyse reçut favorablement les présents de ceux-ci ; mais il se plaignit de ceux des Cyrénéens, sans doute parcequ'ils n'étoient pas assez considérables : ils ne se montoient en effet qu'à cinq cents mines d'argent, qu'il distribua lui-même à ses troupes.

Le dixième jour après la prise de la citadelle de Memphis, Psammenite, roi d'Égypte, qui n'avoit régné que six mois, fut conduit par ordre de Cambyse devant la ville avec quelques autres Égyptiens. On les y traita avec la dernière ignominie, afin de les éprouver. Cambyse fit habiller la fille de ce prince en esclave, et l'envoya, une cruche à la main, chercher

de l'eau ; elle étoit accompagnée de plusieurs autres filles qu'il avait choisies parmi celles de la première qualité, et qui étoient habillées de la même façon que la fille du roi.

Ces jeunes filles, passant auprès de leurs pères, fondirent en larmes, et jetèrent des cris lamentables. Ces seigneurs, voyant leurs enfants dans un état si humiliant, ne leur répondirent que par leurs larmes, leurs cris et leurs gémissements ; mais Psammenite, quoiqu'il les vît et qu'il les reconnût, se contenta de baisser les yeux.

Ces jeunes filles sorties, Cambyse fit passer devant lui son fils, accompagné de deux mille Égyptiens de même âge que lui, la corde au cou, et un frein à la bouche. On les menoit à la mort pour venger les Mitylénien^s qui avoient été tués à Memphis, et dont on avoit brisé le vaisseau. Car les juges royaux avoient ordonné que, pour chaque homme massacré en cette occasion, on feroit mourir dix Égyptiens des premières familles. Psammenite les vit passer, et reconnut son fils qu'on menoit à la mort ; mais, tandis que les autres Égyptiens qui étoient autour de lui pleuroient et se lamentoient, il garda la même contenance

qu'à la vue de sa fille. Lorsque ces jeunes gens furent passés, il aperçut un vieillard qui mangeoit ordinairement à sa table. Cet homme, dépouillé de tous ses biens, et ne subsistant que des aumônes qu'on lui faisoit, alloit de rang en rang par toute l'armée, implorant la compassion d'un chacun, et celle de Psammenite et des seigneurs égyptiens qui étoient dans le faubourg. Ce prince, à cette vue, ne put retenir ses larmes, et se frappa la tête en l'appelant par son nom. Des gardes, placés auprès de lui avec ordre de l'observer, rapportoient à Cambyse tout ce qu'il faisoit à chaque objet qui passoit devant lui. Étonné de sa conduite, ce prince lui en fit demander les motifs. « Cambyse votre maître, lui dit « l'envoyé, vous demande pourquoi vous avez « paru insensible en voyant votre fille traitée « en esclave, et votre fils marchant au supplice, et que vous prenez tant de part au « sort de ce mendiant, qui ne vous est, à ce « qu'il a appris, ni parent, ni allié. — Fils de « Cyrus, répondit Psammenite, les malheurs « de ma maison sont trop grands pour qu'on « puisse les déplorer; mais le triste sort d'un « ami qui, au commencement de sa vieillesse,

« est tombé dans l'indigence, après avoir pos-
« sédé de grands biens, m'a paru mériter des
« larmes. »

Cambyse trouva cette réponse sensée. Les Égyptiens disent qu'elle fit verser des pleurs, non seulement à Crésus, qui avoit suivi ce prince en Égypte, mais encore à tous les Perses qui étoient présents ; que Cambyse fut lui-même si touché de compassion qu'il commanda sur-le-champ de délivrer le fils de Psammenite, de le tirer du nombre de ceux qui étoient condamnés à mort, et de lui amener Psammenite même du faubourg où il étoit.

Ceux qui étoient allés chercher le jeune prince le trouvèrent sans vie : on l'avoit exécuté le premier. De là ils allèrent prendre Psammenite, et le menèrent à Cambyse, auprès duquel il passa le reste de ses jours, sans en éprouver aucun mauvais traitement. On lui auroit même remis le gouvernement d'Égypte, si on eût été sûr qu'il n'eût pas cherché à remuer. Car les Perses sont dans l'usage d'honorer les fils des rois, et même de leur rendre le trône que leurs pères ont perdu par leur révolte. Je pourrois rapporter plusieurs exemples en preuve de cette coutume ; je me

contenterai de ceux de Thannyras, fils d'Inaros, roi de Libye, à qui ils rendirent le royaume que son père avoit possédé; et de Pausiris, fils d'Amyrte, qui rentra aussi en possession des états de son père, quoique jamais aucuns princes n'eussent fait plus de mal aux Perses qu'Inaros et Amyrtée. Mais Psammenite, ayant conspiré contre l'état, en reçut le salaire; car, ayant sollicité les Égyptiens à la révolte, il fut découvert, et ayant été convaincu par Cambyse, ce prince le condamna à boire du sang de taureau, dont il mourut sur-le-champ. Telle fut sa fin malheureuse.

Cambyse partit de Memphis pour se rendre à Saïs, à dessein d'exercer sur le corps d'Amasis la vengeance qu'il méditoit. Aussitôt qu'il fut dans le palais de ce prince, il commanda de tirer son corps du tombeau: cela fait, il ordonna de le battre de verges, de lui arracher le poil et les cheveux, de le piquer à coups d'aiguillons, et de lui faire mille outrages; mais, comme les exécuteurs étoient las de maltraiter un corps qui résistoit à tous leurs efforts, et dont ils ne pouvoient rien détacher, parcequ'il avoit été embaumé, Cam-

byse le fit brûler, sans aucun respect pour la religion. En effet, les Perses croient que le feu est un dieu, et il n'est permis, ni par leurs lois, ni par celles des Égyptiens, de brûler les morts. Cela est défendu chez les Perses, parcequ'un dieu ne doit pas, selon eux, se nourrir du cadavre d'un homme : cette défense subsiste aussi chez les Égyptiens, parcequ'ils sont persuadés que le feu est un animal féroce qui dévore tout ce qu'il peut saisir, et qui, après s'en être rassasié, meurt lui-même avec ce qu'il a consumé. Or leurs lois ne permettent pas d'abandonner aux bêtes les corps morts ; et c'est par cette raison qu'ils les embaument, de crainte qu'en les mettant en terre ils ne soient mangés des vers. Ainsi Cambyse fit, en cette occasion, une chose également condamnée par les lois de l'un et de l'autre peuple.

Au reste, s'il faut en croire les Égyptiens, ce ne fut pas le corps d'Amasis qu'on traita d'une manière si indigne, mais celui de quelque autre Égyptien de même âge que lui, à qui les Perses firent ces outrages, pensant que ce fût celui de ce prince : car on dit qu'Amasis, ayant appris d'un oracle ce qui devoit lui arriver après sa mort, crut s'en garantir en fai-

sant placer dans l'intérieur de son monument, et près des portes, le corps de celui que Cambyse fit maltraiter, et en ordonnant à son fils de mettre le sien au fond du même tombeau. Mais je ne puis absolument me persuader qu'Amasis ait jamais donné de pareils ordres, tant au sujet de sa sépulture qu'à l'égard de cet homme, et j'attribue cette histoire à la vanité des Égyptiens qui ont voulu embellir ces choses.

Cambyse résolut ensuite de faire la guerre à trois nations différentes, aux Carthaginois, aux Ammoniens et aux Éthiopiens Macrobiens, qui habitent en Libye vers la mer australe. Après avoir délibéré sur ces expéditions, il fut d'avis d'envoyer son armée navale contre les Carthaginois, un détachement de ses troupes de terre contre les Ammoniens, et d'envoyer d'abord des espions chez les Éthiopiens, qui, sous prétexte de porter des présents au roi, s'assureroient de l'existence de la table du soleil, et examineroient outre cela ce qui restoit à voir dans le pays.

Voici en quoi consiste la table du soleil. Il y a devant la ville une prairie remplie de

viandes rôties de toutes sortes d'animaux à quatre pieds, que les magistrats ont soin d'y faire porter la nuit. Lorsque le jour paroît, chacun est le maître d'y venir prendre son repas, les habitants disent que la terre produit d'elle-même toutes ces viandes. Voilà ce qu'on appelle la table du soleil.

Cambyse n'eut pas plutôt résolu d'envoyer des espions dans ce pays, qu'il manda de la ville d'Éléphantine des Ichthyophages qui savoient la langue éthiopienne. Pendant qu'on étoit allé les chercher, il ordonna à son armée navale d'aller à Carthage ; mais les Phéniciens refusèrent d'obéir, parcequ'ils étoient liés avec les Carthaginois par les plus grands serments, et qu'en combattant contre leurs propres enfants ils auroient cru violer les droits du sang et de la religion. Sur le refus des Phéniciens, le reste de la flotte ne s'étant point trouvé assez fort pour cette expédition, les Carthaginois évitèrent le joug que leur préparoient les Perses. Cambyse ne crut pas qu'il fût juste de forcer les Phéniciens, parcequ'ils s'étoient donnés volontairement à lui, et parcequ'ils avoient le plus d'influence dans

l'armée navale. Les habitants de l'île de Cypre s'étoient aussi donnés aux Perses, et les avoient accompagnés en Égypte.

Lorsque les Ichthyophages furent arrivés d'Éléphantine, Cambyse leur donna ses ordres sur ce qu'ils devoient dire, et les envoya en Éthiopie avec des présents pour le roi. Ils consistoient en un habit de pourpre, un collier d'or, des bracelets, un vase d'albâtre plein de parfums, et une barrique de vin de palmier.

On dit que les Éthiopiens, à qui Cambyse envoya cette ambassade, sont les plus grands et les mieux faits de tous les hommes; qu'ils ont des lois et des coutumes différentes de celles de toutes les autres nations, et qu'entre autres ils ne jugent digne de porter la couronne que celui d'entre eux qui est le plus grand, et dont la force est proportionnée à la taille.

Les Ichthyophages, étant arrivés chez ces peuples, offrirent leurs présents au roi, et lui parlèrent ainsi : « Cambyse, roi des Perses, « qui desire votre amitié et votre alliance, « nous a envoyés pour en conférer avec vous ; « il vous offre ces présents, dont l'usage le « flatte le plus. »

Le roi, qui n'ignoroit pas que ces Ichthyophages étoient des espions, leur répondit en ces termes : « Ce n'est pas le desir de faire
« amitié avec moi qui a porté le roi des Per-
« ses à vous envoyer ici avec ses présents, et
« vous ne me dites pas la vérité. Vous venez
« examiner les forces de mes états, et votre
« maître n'est pas un homme juste : s'il l'étoit,
« il n'envieroit pas un pays qui ne lui appar-
« tient pas, et il ne chercheroit point à ré-
« duire en esclavage un peuple dont il n'a
« reçu aucune injure. Portez-lui donc cet arc
« de ma part, et dites-lui : Le roi d'Éthiopie
« conseille à celui de Perse de venir lui faire
« la guerre avec des forces plus nombreuses
« lorsque les Perses pourront bander un arc
« de cette grandeur aussi facilement que moi.
« Mais, en attendant, qu'il rende grâce aux
« dieux de n'avoir pas inspiré aux Éthiopiens
« le desir de faire des conquêtes. »

Ayant ainsi parlé, il débanda son arc, et le donna aux envoyés. Il prit ensuite l'habit de pourpre, et leur demanda ce que c'étoit que la pourpre, et comment elle se faisoit (*).

(*) Le coquillage duquel les anciens tiroient cette

Quand les Ichthyophages lui eurent appris sans réserve le procédé de cette teinture : ces hommes, dit-il, sont trompeurs ; leurs vêtements le sont aussi. Il les interrogea ensuite sur le collier et les bracelets d'or. Les Ichthyophages lui ayant répondu que c'étoient des ornements, il se mit à rire, et, les prenant pour des chaînes, il leur dit que les Éthiopiens en avoient chez eux de plus fortes. Il leur parla en troisième lieu des parfums qu'ils avoient apportés, et lorsqu'ils lui en eurent expliqué la composition et l'usage, il leur répondit comme il l'avoit fait au sujet de l'habit de pourpre. Mais lorsqu'il en fut venu au vin, et qu'il eut appris la manière de le faire, il fut très content de cette boisson. Il leur demanda ensuite de quels aliments se nourrissoit le roi, et quelle étoit la plus longue durée de la vie chez les Perses. Les envoyés lui répondirent qu'il vivoit de pain, et lui expliquèrent la nature du froment. Ils ajoutèrent ensuite que le plus long terme de la vie des

teinture célèbre a été retrouvé par un voyageur italien ; il existe dans le Pérou des limaçons qui donnent cette pourpre.

Perses étoit de quatre-vingts ans. Là-dessus l'Éthiopien leur dit qu'il n'étoit point étonné que des hommes qui se nourrissoient de fumée ne vécussent que peu d'années ; qu'il étoit persuadé qu'ils ne vivoient pas même si long-temps s'ils ne réparoient leurs forces par cette boisson (il vouloit parler du vin), et qu'en cela ils avoient un avantage sur les Éthiopiens.

Les Ichthyophages interrogèrent à leur tour le roi sur la longueur de la vie des Éthiopiens et sur leur manière de vivre. Il leur répondit que la plupart alloient jusqu'à cent vingt ans, et quelques uns même au-delà ; qu'ils vivoient de viandes cuites, et que le lait étoit leur boisson. Les espions paroissant étonnés de la longue vie des Éthiopiens, il les conduisit à une fontaine où ceux qui s'y baignent en sortent plus luisants que s'ils s'étoient frottés d'huile, et parfumés comme d'une odeur de violette. Les espions racontèrent à leur retour que l'eau de cette fontaine étoit si foible que rien n'y pouvoit surnager, pas même le bois, ni les choses encore plus légères que le bois ; mais que tout ce qu'on y jetoit alloit au fond. Si cette eau est véritablement telle qu'on le dit,

l'usage perpétuel qu'ils en font est peut-être la cause d'une si longue vie. De la fontaine, le roi les conduisit à la prison. Tous les prisonniers y étoient attachés avec des chaînes d'or : car chez ces Éthiopiens, le cuivre est de tous les métaux le plus rare et le plus précieux. Après qu'ils eurent visité la prison, on leur fit voir aussi ce qu'on appelle la table du soleil.

Enfin on leur montra les cercueils des Éthiopiens, qui sont faits, à ce qu'on dit, de verre, et dont voici le procédé. On dessèche d'abord le corps à la façon des Égyptiens, ou de quelque autre manière. On l'enduit ensuite entièrement de plâtre, qu'on peint de sorte qu'il ressemble, autant qu'il est possible, à la personne même. Après cela, on le renferme dans une colonne creuse et transparente de verre fossile (*), aisé à mettre en œuvre, et qui se tire en abondance des mines du pays. On aperçoit le mort à travers cette colonne, au milieu de laquelle il est placé. Il n'exhale au-

(*) L'Éthiopie renfermoit une grande quantité de sel fossile, qui est transparent, et qui se durcit à l'air ; c'est vraisemblablement ce sel qu'on a pris pour du verre.

cune mauvaise odeur, et n'a rien de désagréable. Les plus proches parents du mort gardent cette colonne un an entier dans leur maison. Pendant ce temps-là ils lui offrent des victimes et les prémices de toutes choses. Ils la portent ensuite dehors, et la placent quelque part autour de la ville.

Les espions s'en retournèrent après avoir tout examiné. Sur leur rapport, Cambyse, transporté de colère, marcha aussitôt contre les Éthiopiens, sans ordonner qu'on préparât des vivres pour l'armée, et sans réfléchir qu'il alloit faire une expédition aux extrémités de la terre. Tel qu'un furieux et un insensé, à peine eut-il entendu le rapport des Ichthyophages qu'il se mit en marche, menant avec lui toute son armée de terre, et ne laissant en Égypte que les Grecs qui l'avoient accompagné. Lorsqu'il fut arrivé à Thèbes, il choisit environ cinquante mille hommes, à qui il ordonna de réduire en esclavage les Ammoniens, et de mettre ensuite le feu au temple où Jupiter rendoit ses oracles. Pour lui, il continua sa route vers l'Éthiopie avec le reste de l'armée.

Ses troupes n'avoient pas encore fait la cin-

quième partie du chemin que les vivres manquèrent tout-à-coup. On mangea les bêtes de somme, et bientôt après elles manquèrent aussi. Si Cambyse, instruit de cette disette, eût alors changé de résolution, et qu'après la faute qu'il avoit faite dans le commencement il fût revenu sur ses pas avec son armée, il auroit agi en homme sage. Mais, sans s'inquiéter de la moindre chose, il continua à marcher en avant. Les soldats se nourrirent d'herbages tant que la campagne put leur en fournir; mais lorsqu'ils furent arrivés dans les pays sablonneux, la faim en porta quelques uns à une action horrible. Ils se mettoient dix à dix, tiroient au sort, et mangeoient celui qu'il désignoit. Cambyse, en ayant eu connoissance, et craignant qu'ils ne se dévorassent les uns les autres, abandonna l'expédition contre les Éthiopiens, rebroussa chemin, et arriva à Thèbes, après avoir perdu une partie de son armée. De Thèbes il vint à Memphis, où il congédia les Grecs, et leur permit de se mettre en mer. Tel fut le succès de son expédition contre les Éthiopiens.

Les troupes qu'on avoit envoyées contre les Ammoniens partirent de Thèbes avec des

guides, et il est certain qu'elles allèrent jusqu'à Oasis. Cette ville est habitée par des Samiens, qu'on dit être de la tribu *Æschrioniène*. Elle est à sept journées de Thèbes, et l'on ne peut y aller que par un chemin sablonneux. Ce pays s'appelle en grec les Iles des Bienheureux.

On dit que l'armée des Perses alla jusque là. Mais personne ne sait ce qu'elle devint ensuite, si ce n'est les Ammoniens et ceux qu'ils en ont instruits. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'alla pas jusqu'au pays des Ammoniens, et qu'elle ne revint point en Égypte. Les Ammoniens racontent que cette armée étant partie d'Oasis, et qu'ayant fait par le milieu des sables à-peu-près la moitié du chemin qui est entre eux et cette ville, il s'éleva, pendant qu'elle prenoit son repas, un vent de sud impétueux qui l'ensevelit sous des montagnes de sable, et la fit entièrement disparaître. Ainsi périt cette armée au rapport des Ammoniens.

Cambyse étant de retour à Memphis, le dieu Apis, que les Grecs appellent Épaphus, se manifesta aux Égyptiens. Dès qu'il se fut montré, ils se revêtirent de leurs plus riches

habits, et firent de grandes réjouissances. Cambyse, témoin de ces fêtes, s'imaginant qu'ils se réjouissoient du mauvais succès de ses armes, fit venir devant lui les magistrats de Memphis. Quand ils furent en sa présence, il leur demanda pourquoi, n'ayant pas témoigné de joie la première fois qu'ils l'avoient vu dans leur ville, ils en faisoient tant paroître depuis son retour, et après qu'il avoit perdu une partie de son armée. Ils lui dirent que leur dieu, qui étoit ordinairement très longtemps sans se manifester, s'étoit montré depuis peu, et que, lorsque cela arrivoit, tous les Égyptiens en témoignoit leur joie par des fêtes publiques.

Cambyse les ayant entendus parler de la sorte, leur dit qu'ils déguisoient la vérité, et les condamna à mort, comme s'ils eussent cherché à lui en imposer.

Il manda ensuite les prêtres, et ayant aussi reçu d'eux la même réponse, il leur dit que, si quelque dieu se montroit familièrement aux Égyptiens, il n'échapperoit pas à sa connoissance. Là-dessus il leur ordonna de lui amener Apis. Ils allèrent sur-le-champ le chercher.

Cet Apis, appelé aussi Épaphus, est un jeune bœuf, dont la mère ne peut en porter d'autre. Les Égyptiens disent qu'un éclair descend du ciel sur elle, et que de cet éclair elle conçoit le dieu Apis. Ce jeune bœuf, qu'on nomme Apis, se connoît à de certaines marques. Son poil est noir ; il porte sur le front une marque blanche et triangulaire, sur le dos la figure d'un aigle, sous la langue celle d'un escarbot, et les poils de sa queue sont doubles.

Dès que les prêtres eurent amené Apis (*), Cambyse, tel qu'un furieux, tira son poignard pour lui en donner un coup dans le ventre : mais il ne le frappa qu'à la cuisse. S'adressant ensuite aux prêtres d'un ton railleur ! « Scélérats, leur dit-il, les dieux sont-ils donc de chair et de sang ? Sentent-ils les atteintes du fer ? Ce dieu, sans doute, est bien digne des Égyptiens ! Mais vous ne vous serez pas moqués de moi impunément. » Là-dessus il les fit fustiger par ceux qui ont coutume

(*) Voyez, au cinquième volume de cette Bibliothèque, l'histoire du bœuf Apis, dans les notes sur l'Élégie.

d'exécuter ces sortes de jugemens, et il ordonna qu'on fît main basse sur tous les Égyptiens que l'on trouveroit célébrant la fête d'Apis. Les réjouissances cessèrent aussitôt, et les prêtres furent punis. A l'égard d'Apis, il languit quelque temps dans le temple, de la blessure qu'il avoit reçue à la cuisse, et mourut ensuite. Les prêtres lui donnèrent la sépulture à l'insu de Cambyse.

Cambyse, à ce que disent les Égyptiens, ne tarda point, en punition de ce crime, à devenir furieux, lui qui, avant cette époque, n'avoit pas même de bon sens. Le premier crime qu'il commit fut le meurtre de Smerdis (*), son frère de père et de mère. Il l'avoit renvoyé en Perse, jaloux de ce qu'il avoit bandé, à deux doigts près, l'arc que les Ichthyophages avoient apporté de la part du roi d'Éthiopie ; ce qu'aucun autre Perse n'avoit pu faire. Après le départ de ce prince, Cambyse vit en songe un courrier qui venoit de la part

(*) Ce même prince, fils de Cyrus et frère de Cambyse, est nommé Tanaoxare dans la Cyropédie de Xénophon. Voyez le cinquième volume de cette Bibliothèque.

des Perses lui annoncer que Smerdis, assis sur son trône, touchoit le ciel de sa tête. Cette vision lui ayant fait craindre que son frère ne le tuât pour s'emparer de la couronne, il envoya après lui Prexaspes, celui de tous les Perses en qui il avoit le plus de confiance, avec ordre de le tuer, Prexaspes, étant arrivé à Suses, exécuta l'ordre dont il étoit chargé. Les uns disent qu'il attira ce prince à la chasse, d'autres prétendent qu'il le mena sur les bords de la mer Érythrée, et qu'il l'y précipita. Tel fut, dit-on, le premier crime de Cambyse.

Le second fut le meurtre de sa sœur de père et de mère. Cette princesse, qui l'avoit suivi en Égypte, étoit en même temps sa femme. Voici comme elle le devint; car, avant lui, les Perses n'étoient pas dans l'usage d'épouser leurs sœurs.

Cambyse se prit d'amour pour une de ses sœurs; voulant ensuite l'épouser, comme cela étoit sans exemple, il convoqua les juges royaux, et leur demanda s'il n'y avoit pas quelque loi qui permît au frère de se marier avec sa sœur, s'il en avoit envie. Ces juges royaux sont des hommes choisis entre tous

les Perses. Ils exercent leurs fonctions jusqu'à la mort, à moins qu'ils ne soient convaincus de quelque injustice. Ils sont les interprètes des lois et les juges des procès ; toutes les affaires ressortissent à leur tribunal. Cambyse les ayant donc interrogés, ils lui firent une réponse qui, sans blesser la justice, ne les exposoit à aucun danger. Ils lui dirent qu'ils ne trouvoient point de loi qui autorisât un frere à épouser sa sœur, mais qu'il y en avoit une qui permettoit au roi des Perses de faire tout ce qu'il vouloit. En répondant ainsi, ils ne violèrent pas la loi, quoiqu'ils redoutassent Cambyse, et, pour ne pas s'exposer en la défendant, ils trouvèrent une autre loi qui favoisoit le desir qu'avoit ce prince d'épouser ses sœurs. Sur cette réponse, Cambyse épousa la personne qu'il aimoit, et, peu de temps après, il prit encore pour femme une autre de ses sœurs, et c'étoit la plus jeune. Ce fut celle qui le suivit en Égypte et qu'il tua.

On raconte sa mort de deux manières ainsi que celle de Smerdis ; les Grecs prétendent que cette princesse assistoit au combat d'un lionceau que Cambyse avoit lâché contre un jeune chien. Celui-ci ayant du dessous, un

autre jeune chien , son frère , rompit sa laisse pour venir à son secours. Les deux chiens réunis eurent l'avantage sur le lionceau. Ce combat plaisoit beaucoup à Cambyse ; il arrachoit au contraire des larmes à sa sœur qui étoit assise auprès de lui ; le roi , s'en étant aperçu , lui en demanda la raison. Je n'ai pu , lui dit-elle , retenir mes larmes , en voyant le jeune chien accourir au secours de son frère , parceque cela me rappelle le triste sort de Smerdis , dont je sais que personne ne vengera la mort. S'il faut en croire les Grecs , Cambyse la tua pour cette réponse. Mais les Égyptiens disent que cette princesse étant à table avec Cambyse , elle prit une laitue , et qu'en ayant arraché toutes les feuilles , elle demanda au roi , son mari , si cette laitue lui paroissoit plus belle en pomme que les feuilles arrachées ; en pomme , répondit le roi. Seigneur , reprit-elle , en diminuant la maison de Cyrus vous avez fait la même chose que je viens de faire à cette laitue. Là-dessus , Cambyse irrité se jeta sur elle , et la maltraita tellement à coups de pieds , qu'elle accoucha avant terme , et mourut incontinent.

Tels furent les excès auxquels Cambyse

se porta contre ceux de sa maison, soit que sa frénésie fût une punition de l'outrage commis envers Apis, soit qu'elle lui vînt d'ailleurs, comme une infinité d'autres maux qui affligent ordinairement l'espèce humaine ; car on dit que, de naissance, il étoit sujet à une grande maladie que quelques uns appellent mal sacré (*). Il n'est donc pas étonnant qu'étant attaqué d'une si grande maladie, il n'eût pas l'esprit sain.

Il ne témoigna pas moins de fureur contre le reste des Perses. Car on dit que s'adressant à Prexaspes, qu'il estimoit beaucoup, et qui lui présentait les requêtes et les placets, et dont le fils avoit une charge d'échanson, l'une des plus importantes de la cour, que pensent de moi les Perses ? qu'en disent-ils ? lui demanda-t-il un jour. Seigneur, ils vous comblent de louanges, mais ils croient que vous avez un peu trop de penchant pour le vin. Eh bien ! reprit ce prince transporté de colère, les Perses disent donc que j'aime trop le vin, qu'il me fait perdre la raison, et qu'il me rend furieux : les louan-

(*) Épilepsie.

ges qu'ils me donnoient auparavant n'étoient donc point sincères.

Cambyse avoit un jour demandé à Crésus, et aux grands de Perse qui composoient son conseil, ce qu'on pensoit de lui, et si l'on croyoit qu'il fût homme à égaler son père; les Perses avoient répondu qu'il lui étoit supérieur, parcequ'il étoit maître de tous les pays que celui-ci avoit eus, et qu'il y avoit ajouté la conquête de l'Égypte et l'empire de la mer. Mais Crésus, qui étoit présent, ne fut pas de leur avis. Il ne me paroît pas, lui dit-il, que vous ressembliez à votre père; car vous n'avez point encore d'enfant tel qu'il en avoit un lorsqu'il mourut. Cambyse, flatté de cette réponse, approuva le sentiment de Crésus.

Ce prince s'étant donc rappelé les discours des Perses : « Apprends maintenant, dit-il en « colère à Prexaspes, apprends si les Perses « disent vrai, et s'ils n'ont pas eux-mêmes per- « du l'esprit, quand ils parlent ainsi de moi. « Si je frappe au milieu du cœur ton fils, que « tu vois debout dans ce vestibule, il sera « constant que les Perses se trompent, mais « si je manque mon coup, il sera évident qu'ils « disent vrai, et que j'ai perdu le sens. »

Ayant ainsi parlé, il bande son arc, et frappe le fils de Prexaspes. Le jeune homme tombe; Cambyse le fait ouvrir, pour voir où avoit porté le coup, et la flèche se trouva au milieu du cœur. Alors ce prince, plein de joie, s'adressant au père du jeune homme : « Tu vois
« clairement, lui dit-il en riant, que je ne suis
« point un insensé, mais que ce sont les Perses
« qui ont perdu l'esprit; dis-moi présentement
« si tu as vu quelqu'un frapper le but avec tant
« de justesse. » Prexaspes voyant qu'il parloit à un furieux, et craignant pour lui, répondit :
« Seigneur, je ne crois pas que le dieu lui-
« même puisse tirer si juste. » C'est ainsi qu'il en agit avec Prexaspes. Mais une autre fois il fit, sans aucun motif, enterrer vifs jusqu'à la tête, douze Perses de la plus grande distinction.

Crésus, témoin de ces extravagances, crut devoir lui donner un conseil salutaire. » Grand
« roi, lui dit-il, ne vous livrez point à votre
« colère, et à l'impétuosité de votre jeunesse;
« rendez-vous maître de vous-même, et sa-
« chez vous contenir dans les bornes de la mo-
« dération. Il convient à un grand prince d'a-
« voir de la prévoyance, et il est d'un homme
« sage de se laisser guider par la prudence.

« Vous faites mourir injustement plusieurs de
« vos concitoyens; vous ôtez même la vie à des
« enfants. Prenez garde qu'en commettant sou-
« vent de pareilles violences vous ne forciez les
« Perses à se révolter contre vous. Je vous dois
« ces avis , parceque le roi votre père m'a ex-
« pressément recommandé de vous donner de
« bons conseils, et de vous avertir de tout ce
« que je croirois vous être le plus utile, et le
« plus avantageux. »

Ce langage étoit l'effet de la bienveillance de Crésus ; Cambyse s'en offensa. « Et vous
« aussi, lui dit-il, vous osez me donner des
« avis ; vous, qui avez si bien gouverné vos
« états, vous, qui avez donné de si bons con-
« seils à mon père en l'exhortant à passer l'A-
« raxe, pour aller attaquer les Messagètes
« chez eux, au lieu de les attendre sur nos
« terres où ils vouloient passer ! Vous vous êtes
« perdu en gouvernant mal vos états, et Cyrus
« s'est perdu en suivant vos avis. Mais vous ne
« l'aurez pas fait impunément, et même il y a
« long-temps que je cherchois un prétexte
« pour le venger. » En finissant ces mots, il
prit ses flèches pour en percer Crésus ; mais ce

prince se déroba à sa fureur par une prompte fuite. Cambyse, voyant qu'il ne pouvoit l'atteindre, commanda à ses gens de s'en saisir et de le tuer. Mais comme ils connoissoient l'inconstance de son caractère, ils cachèrent Crésus dans le dessein de le représenter si le roi, venant à se repentir, le redemandoit. Ils espéroient aussi recevoir une récompense pour lui avoir sauvé la vie, et d'ailleurs ils étoient dans la résolution de le tuer si le roi ne se repentoit point des ordres qu'il avoit donnés. Cambyse ne fut pas long-temps sans regretter Crésus. Ses serviteurs, s'en étant aperçus, lui apprirent qu'il vivoit encore. Il en témoigna sa joie, mais il dit que ce ne seroit pas impunément qu'ils lui auroient conservé la vie. En effet il les fit mourir.

Pendant son séjour à Memphis, il lui échappa plusieurs autres traits pareils de folie, tant contre les Perses que contre les alliés. Il fit ouvrir les anciens tombeaux pour considérer les morts. Il entra aussi dans le temple de Vulcain, et fit mille insultes à la statue de ce dieu. Cette statue ressemble beaucoup aux pataïques que les Phéniciens mettent à la proue

de fleurs trirèmes (*). Ces pataïques, pour en donner une idée à ceux qui ne les ont point vus, ressemblent à un pygmée. Il entra aussi dans le temple des Cabires, dont les lois interdisent l'entrée à tout autre qu'un prêtre; après plusieurs insultes et railleries, il en fit brûler les statues. Elles ressemblent à celle de Vulcain. On dit en effet que les Cabires sont fils de ce dieu.

Je suis convaincu par tous ces traits que Cambyse n'étoit qu'un furieux: car sans cela il n'auroit jamais entrepris de se jouer de la religion et des lois.

Si l'on proposoit en effet à tous les hommes de faire un choix parmi les meilleures lois qui s'observent dans les divers pays, il est certain qu'après un examen réfléchi, chacun se détermineroit pour celles de sa patrie, tant il est vrai que tout homme est persuadé qu'il n'en est point de plus belles. Il n'y a donc nulle apparence que tout autre qu'un insensé et un furieux en fasse un sujet de plaisanterie.

Que tous les hommes soient dans ces senti-

(*) Galère à trois rangs de rames.

ments touchant leurs lois et leurs usages , c'est une vérité qu'on peut confirmer par plusieurs exemples , et entre autres par celui-ci. Un jour Darius ayant appelé près de lui des Grecs soumis à sa domination , leur demanda pour quelle somme ils pourroient se résoudre à se nourrir des corps morts de leurs pères. Tous répondirent qu'ils ne le feroient jamais , quelque argent qu'on pût leur donner. Il fit venir ensuite les Calaties , peuple des Indes , qui mangent leurs pères. Il leur demanda en présence des Grecs , à qui un interprète expliquoit tout ce qui se disoit de part et d'autre , quelle somme d'argent pourroit les engager à brûler leurs pères après leur mort. Les Indiens , s'écriant à cette question , le prièrent de ne leur pas tenir un langage si odieux , tant la coutume a de force. Aussi rien ne me paroît plus vrai que ce mot que l'on trouve dans les poésies de Pindare : La loi est un roi qui gouverne tout (*).

Tandis que Cambyse portoit la guerre en

(*) Pindare , d'après Platon , entend cette loi éternelle , qui fait que le fort opprime toujours le foible.

Égypte, les Lacédémoniens la faisoient aussi contre Samos et contre Polycrate, fils d'Ajax, qui s'étoit emparé de cette île. Il l'avoit d'abord divisée en trois parties, et l'avoit partagée avec Pantagnote et Syloson, ses frères. Mais dans la suite, ayant tué Pantagnote, et chassé Syloson, le plus jeune, il la posséda tout entière. Lorsqu'il l'eut en sa puissance, il fit avec Amasis, roi d'Égypte, un traité d'amitié que ces deux princes cimentèrent par des présents mutuels. Sa puissance s'accrut tout-à-coup en peu de temps, et bientôt sa réputation se répandit dans l'Ionie, et dans le reste de la Grèce. La fortune l'accompagnoit partout où il dirigeoit ses armes. Il avoit cent vaisseaux à cinquante rames, et mille hommes de trait. Il attaquoit et pilloît tout le monde sans aucune distinction, disant qu'il feroit plus de plaisir à un ami en lui restituant ce qu'il lui auroit pris, que s'il ne lui eût rien enlevé du tout. Il se rendit maître de plusieurs îles, et prit un grand nombre de villes sur le continent. Il vainquit, dans un combat naval, les Lesbiens, qui étoient venus avec toutes leurs forces au secours des Milésiens, et les ayant faits prisonniers, et les ayant chargés de chaî-

nes, il leur fit entièrement creuser le fossé qui environne les murs de Samos.

Amasis, instruit de la grande prospérité de Polycrate, en eut de l'inquiétude. Comme elle alloit toujours en augmentant, il lui écrivit en ces termes :

AMASIS A POLYCRATE.

« Il m'est bien doux d'apprendre les succès
« d'un ami et d'un allié ; mais, comme je con-
« nois la jalousie des dieux, ce grand bonheur
« me déplaît. J'aimerois mieux pour moi et
« pour ceux à qui je m'intéresse, tantôt des
« avantages et tantôt des revers, et que la vie
« fût alternativement partagée entre l'une et
« l'autre fortune, qu'un bonheur toujours con-
« stant et sans vicissitude ; car je n'ai jamais
« ouï parler d'aucun homme qui, ayant été
« heureux en toutes choses, n'ait enfin péri
« malheureusement. Ainsi donc, si vous vou-
« lez m'en croire, vous ferez contre votre bonne
« fortune ce que je vais vous conseiller. Exa-
« minez quelle est la chose dont vous faites
« le plus de cas, et dont la perte vous seroit
« le plus sensible. Lorsque vous l'aurez trou-
« vée, jetez-la loin de vous, et de manière

« qu'on ne puisse jamais la revoir. Que si après
« cela la fortune continue à vous favoriser en
« tout, sans mêler quelque disgrâce à ses fa-
« veurs, ne manquez pas d'y apporter le re-
« mède que je vous propose. »

Polycrate , ayant lu cette lettre, fit de sérieuses réflexions sur le conseil d'Amasis , et, le trouvant prudent, il résolut de le suivre. Il chercha , parmi toutes ses raretés , quelque chose dont la perte pût lui être le plus sensible : il s'arrêta à une émeraude montée en or, qu'il avoit coutume de porter au doigt, et qui lui servoit de cachet ; elle étoit gravée par Théodore de Samos , fils de Télécès. Résolu de s'en défaire, il fit équiper un vaisseau, et, étant monté dessus, il se fit conduire en pleine mer. Lorsqu'il fut loin de l'île il tira son anneau et le jeta dans la mer à la vue de tous ceux qu'il avoit menés avec lui : cela fait, il retourna à terre.

Dès qu'il fut rentré dans son palais il parut affligé de sa perte. Cinq ou six jours après, un pêcheur, ayant pris un très gros poisson, le crut digne de Polycrate. Il le porta au palais, demanda à parler au prince, et l'ayant obtenu :

« Seigneur, dit-il en le lui présentant, voici
« un poisson que j'ai pris. Quoique je gagne
« ma vie du travail de mes mains, je n'ai pas
« cru devoir le porter au marché ; il ne peut
« convenir qu'à vous, qu'à un puissant prince,
« et je vous prie de le recevoir. »

Ce discours plut beaucoup à Polycrate.
« Je te sais gré, mon ami, lui dit-il, de m'a-
« voir apporté ta pêche. Ton présent me fait
« plaisir, et ton compliment ne m'en fait pas
« moins. Je t'invite à souper. » Le pêcheur re-
tourna chez lui, flatté d'un si bon accueil.
Cependant les officiers de cuisine ouvrent le
poisson, et, lui trouvant dans le ventre l'an-
neau de Polycrate, ils allèrent pleins de joie
le lui porter en diligence, et lui contèrent la
manière dont ils l'avoient trouvé. Polycrate
imagina qu'il y avoit en cela quelque chose de
divin. Il écrivit à Amasis toutes les circonstan-
ces de cette aventure, et remit sur-le-champ sa
lettre à un exprès pour être portée en Égypte.

Ce prince, en ayant fait lecture, reconnut
qu'il étoit impossible d'arracher un homme au
sort qui le menaçoit, et que Polycrate ne
pourroit finir ses jours heureusement, puis-
que la fortune lui étoit si favorable en tout,

qu'il retrouvoit même ce qu'il avoit jeté loin de lui. Il lui envoya un héraut à Samos pour renoncer à son alliance. Il rompit, parcequ'il craignoit que, si la fortune de Polycrate venoit à changer, et qu'il lui arrivât quelque grand malheur, il ne fût contraint de le partager en qualité d'allié et d'ami.

Ce fut donc contre ce prince, si favorisé de la fortune, que marchèrent les Lacédémoniens, à la prière de ceux d'entre les Samiens qui fondèrent depuis en Crète la ville de Cydonie. Cambyse levoit alors une armée pour porter la guerre en Égypte. Polycrate l'envoya supplier, à l'insu des Samiens, de lui faire demander des troupes. Là-dessus Cambyse fit volontiers prier Polycrate de faire partir une armée navale pour l'accompagner dans son expédition contre l'Égypte. Ce prince choisit ceux d'entre les citoyens qu'il soupçonnoit le plus d'avoir du penchant à la révolte, les embarqua sur quarante trirèmes, et re-commanda à Cambyse de ne jamais les renvoyer à Samos.

Les uns disent que ces Samiens, envoyés par Polycrate, n'allèrent pas jusqu'en Égypte; mais que, lorsqu'ils furent dans la mer Car-

pathienne, ils tinrent conseil entre eux, et résolurent de ne pas naviguer plus avant. D'autres prétendent qu'ils arrivèrent en Égypte ; mais que, se voyant observés, ils prirent la fuite et firent voile vers Samos ; que Polycrate, étant allé à leur rencontre avec ses vaisseaux, leur livra bataille et la perdit ; qu'étant descendus dans l'île, après leur victoire, ils furent défaits dans un combat sur terre ; ce qui les obligea de rentrer dans leurs vaisseaux, et de se retirer à Lacédémone.

Il y en a qui assurent que ces mécontents remportèrent, à leur retour d'Égypte, la victoire sur Polycrate. Mais, à mon avis, leur opinion est mal fondée ; car, s'ils eussent été assez forts eux seuls pour le réduire, ils n'auraient pas eu besoin d'appeler à leur secours les Lacédémoniens ; d'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'un prince, qui avoit à sa solde tant de troupes auxiliaires et tant de gens de trait de sa nation, ait été défait par un petit nombre de Samiens qui revenoient dans leur patrie. Ajoutez à cela que Polycrate avoit en sa puissance les femmes et les enfants des citoyens de Samos, ses sujets. Il les avoit ren-

fermés dans les havres (*), à dessein de les brûler avec les havres même, en cas de trahison de la part des Samiens, et qu'ils se joignissent à ceux qui revenoient dans l'île.

Les Samiens, chassés par Polycrate, étant arrivés à Sparte, allèrent trouver les magistrats, leur firent un long discours, et tels que des suppliants ont coutume d'en faire. A la première audience, les Lacédémoniens leur répondirent qu'ils avoient oublié le commencement de la harangue, et qu'ils n'en entendoient pas la fin. A la seconde, les Samiens apportèrent un sac de cuir, et leur dirent seulement que ce sac manquoit de farine. Les Lacédémoniens répliquèrent que ces paroles étoient superflues : cependant ils résolurent de leur donner du secours.

Lorsqu'ils furent prêts ils allèrent à Samos. Les Samiens prétendent qu'ils les secoururent en cette occasion, par reconnoissance de ce qu'eux-mêmes les avoient auparavant aidés de leurs vaisseaux contre les Messéniens : mais, s'il faut en croire les Lacédémoniens, ils entreprirent cette expédition, moins pour

(*) Port de mer.

accorder aux exilés les secours qu'ils demandoient, que pour se venger des Samiens qui avoient enlevé le cratère qu'ils portoient à Crésus, et, un an auparavant, le corselet qu'Amasis, roi d'Égypte, leur envoyoit en présent.

Ce corselet étoit de lin, mais orné d'un grand nombre de figures d'animaux, tissues en or et en coton. Chaque fil de ce corselet mérite en particulier notre admiration : quoique très menus, ces fils sont cependant composés chacun de trois cent soixante autres fils, tous très distincts. Tel est aussi cet autre corselet dont Amasis fit présent à Minerve de Linde.

Les Corinthiens contribuèrent aussi, avec beaucoup d'ardeur, à l'expédition des Spartiates contre Samos. Les Samiens les avoient outragés une génération avant cette guerre, et sans doute vers le temps de l'enlèvement du cratère.

Périandre, fils de Cypsélus, envoyoit à Alyattes, à Sardes, trois cents enfants des meilleures maisons de Corcyre, pour en faire des eunuques. Les Corinthiens qui les conduisoient étant abordés à Samos, les Samiens furent bientôt instruits du dessein dans lequel on conduisoit

ces enfants à Sardes. Ils leur apprirent d'abord à embrasser le temple de Diane en qualité de suppliants ; après quoi ils ne voulurent jamais permettre qu'on les en arrachât. Mais, comme les Corinthiens empêchoient qu'on ne leur portât à manger, les Samiens instituèrent une fête qu'ils célèbrent encore aujourd'hui de la même manière. Dès que la nuit étoit venue, et tout le temps que les jeunes Corcyréens restèrent dans ce temple en qualité de suppliants, ils y établirent des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, tenant à la main des gâteaux de sesame (*) et de miel. Ils avoient institué cette cérémonie afin que ces jeunes gens enlevassent ces gâteaux et eussent de quoi se nourrir. Ils continuèrent ces chœurs jusqu'au départ des Corinthiens, chargés de ces enfants ; après quoi les Samiens les remenèrent à Corcyre.

(*) Herbe ou plante qui vient de graine ; sa tige est semblable à celle du millet, mais haute et plus grosse ; ses feuilles sont rouges, et sa fleur verte et couleur d'herbe ; sa graine est renfermée dans de petites capsules, comme celle du pavot. Le sesame vient des Indes. On en tire une huile visqueuse, bonne à brûler et à manger.

Si, après la mort de Périandre, il y avoit eu de l'amitié entre les Corcyréens et les Corinthiens, ce motif auroit empêché ceux-ci de prendre part à l'expédition contre Samos ; mais, depuis la fondation de Corcyre par les Corinthiens, il y a toujours eu de l'inimitié entre ces deux peuples, quoiqu'ils eussent la même origine.

Les Corinthiens se rappeloient, par cette raison, l'insulte que leur avoient faite les Samiens. Quant à Périandre, il envoyoit à Sardes ces trois cents jeunes garçons, choisis parmi les meilleures familles de Corcyre, pour y être faits eunuques, afin de se venger des Corcyréens qui l'avoient les premiers outragé.

Périandre ayant tué Mélisse sa femme, ce malheur fut suivi d'un autre. Il avoit d'elle deux fils, l'un âgé de dix-sept ans et l'autre de dix-huit. Proclès, leur aïeul maternel, tyran d'Épidaure, les avoit fait venir chez lui, et les traitoit avec l'amitié qu'il est naturel à un père de témoigner aux enfants de sa fille. Lorsqu'il les renvoya il leur dit, en les accompagnant : « Mes enfants, savez-vous quel est celui qui a
« tué votre mère ? »

L'aîné ne fit aucune attention à ces paroles ;

mais le plus jeune, nommé Lycophron, en conçut une telle douleur, que, lorsqu'il fut de retour à Corinthe, il ne voulut jamais saluer son père, comme étant le meurtrier de sa mère, ni s'entretenir avec lui, ni lui répondre quand il l'interrogeoit. Enfin Périandre indigné le chassa de chez lui.

Après cet acte de sévérité il demanda à l'aîné quel discours leur avoit tenu leur grand-père maternel. Celui-ci leur raconta le bon accueil qu'il leur avoit fait, mais ne lui dit rien des dernières paroles de Proclès en les renvoyant ; il y avoit fait si peu d'attention qu'il ne s'en souvenoit plus. Périandre lui témoigna qu'il n'étoit pas possible que leur aïeul ne leur eût donné quelque conseil ; et, comme il le pressoit par ses questions, le jeune prince se rappela les dernières paroles de Proclès, et en fit part à son père. Périandre, y ayant réfléchi, résolut de ne plus user d'indulgence envers son fils, et envoya défendre à ceux chez qui il se retiroit de le recevoir chez eux. Lycophron, chassé d'un endroit, cherchoit un asile dans un autre ; mais bientôt, sur les menaces et les ordres de Périandre, on l'obligeoit aussi d'en sortir. Ce jeune homme pas-

soit ainsi de la maison d'un ami dans celle d'un autre, et, quoiqu'on redoutât Périandre, cependant, comme ce prince étoit son fils, on ne laissoit pas de le recevoir.

Enfin Périandre fit publier que quiconque l'admettroit dans sa maison, ou lui parleroit, encourroit une amende applicable au temple d'Apollon. Cette amende étoit spécifiée dans l'édit. Personne n'osa plus alors le recevoir chez soi, ni lui parler. Lycophron lui-même, ne jugeant pas à propos de rien tenter contre la défense de son père, se retiroit assidument sous les portiques. Le quatrième jour, Périandre le voyant négligé dans tout son extérieur, et mourant de faim, en eut compassion. Il s'adoucit, et, s'étant approché de lui, il lui parla ainsi : « Eh bien ! mon fils, lequel vaut
« mieux à votre avis, ou de votre état actuel,
« ou de la souveraine puissance et des biens
« dont je jouis, et que vous pouvez partager
« avec moi, en me témoignant de l'obéissance ?
« Quoique vous soyez mon fils, et roi de la
« riche Corinthe, vous préférez une vie errante
« et vagabonde, en irritant, par votre résis-
« tance et par votre colère, celui que vous au-
« riez dû le moins offenser. S'il est arrivé,

« dans cette affaire, quelque malheur qui vous
« ait inspiré des soupçons sur ma conduite,
« ce malheur est retombé sur moi, et je le res-
« sens d'autant plus vivement que j'en ai été
« moi-même l'auteur. Pour vous, qui savez
« par expérience combien il vaut mieux faire
« envie que pitié, et à quoi mène la colère
« contre un père et contre ses supérieurs, re-
« venez au palais. »

Périandre tâchoit ainsi de faire rentrer son fils en lui-même ; mais celui-ci se contenta de lui dire qu'en lui parlant il avoit encouru l'amende. Périandre, comprenant par cette réponse que le mal de son fils étoit extrême, et que rien ne pouvoit le vaincre, l'éloigna de sa présence, et le fit embarquer pour Corcyre, qui étoit aussi de sa dépendance. Périandre, l'ayant relégué loin de lui, alla faire la guerre à son beau-père Proclès, parcequ'il étoit le principal auteur des malheurs de sa maison. Il se rendit maître de la ville d'Épidaure, et fit prisonnier Proclès, à qui cependant il conserva la vie.

Dans la suite du temps, Périandre étant âgé, et ne se sentant plus en état de veiller aux affaires et de gouverner par lui-même,

envoya chercher Lycophon à Corcyre, pour lui confier les rênes de l'état : car son fils aîné étoit stupide, et il ne voyoit en lui aucune ressource. Lycophon ne daigna pas même répondre au message de son père. Mais Périandre, qui l'aimoit tendrement, lui envoya ensuite sa sœur qui étoit sa propre fille, dans l'espérance qu'il auroit pour elle plus de déférence.

Quand elle fut arrivée à Corcyre : « Aimez-
« vous donc mieux, mon frère, lui dit-elle,
« voir la puissance souveraine passer en des
« mains étrangères, et les biens de votre père
« dissipés, que de revenir en prendre possession ? Revenez dans la maison paternelle ;
« cessez de vous nuire à vous-même : le zèle
« est un bien fâcheux : ne cherchez point à
« guérir un mal par un autre. Bien des gens
« préfèrent les voies de la douceur à celles
« de la justice, et plusieurs, en poursuivant
« les droits d'une mère, ont perdu ceux qu'ils
« pouvoient espérer de leur père. La tyrannie est, de sa nature, chancelante et mal assurée : mille amants aspirent à sa conquête. Périandre est déjà vieux et avancé en

« âge : n'abandonnez pas à d'autres un bien
« qui vous appartient. »

Instruite par son père, elle tint à Lycophron le langage le plus propre à le persuader ; mais il lui répondit qu'il n'iroit jamais à Corinthe tant qu'il sauroit que Périandre seroit vivant. La princesse fit, à son retour, part à son père de la réponse de Lycophron. Périandre lui envoya la troisième fois un héraut, avec ordre de lui dire qu'il avoit dessein de se retirer en Corcyre, et qu'il pouvoit revenir à Corynthe prendre possession de la couronne.

Le jeune prince accepta la proposition. Le père se dispoisoit à partir pour Corcyre, et le fils pour Corynthe ; mais les Corcyréens, informés de ce qui se passoit, et appréhendant de voir Périandre dans leur île, assassinèrent son fils. Ce fut cette raison qui porta ce prince à se venger des Corcyréens.

Lorsque les Lacédémoniens furent arrivés à Samos avec une puissante flotte, ils assiégèrent la ville, et s'approchèrent des murailles, laissant derrière la tour qui est sur le bord de la mer, près du faubourg. Mais ensuite Polycrate en personne, étant tombé sur eux avec des

forces considérables, ils furent contraints de reculer. Dans le même moment les auxiliaires, accompagnés d'un grand nombre de Samiens, sortirent de la tour supérieure qui étoit sur la croupe de la montagne, et fondirent sur les Lacédémoniens. Ceux-ci, après avoir soutenu quelque temps leurs efforts, prirent la fuite, et les vainqueurs, les ayant poursuivis, en firent un grand carnage.

Si les Lacédémoniens qui se trouvèrent à cette action se fussent conduits comme Archias et Lycopas, Samos auroit été prise; car ces deux braves guerriers entrèrent eux seuls dans la ville, en tombant sur les Samiens qui s'y réfugioient : mais, comme on leur coupa le chemin, et qu'ils ne purent en sortir, ils y périrent.

Je me trouvai un jour avec un autre Archias fils de Samius, et petit-fils de cet Archias dont nous parlons. C'étoit à Pitane, bourgade où il avoit pris naissance. Il faisoit plus de cas des Samiens que de tous les autres étrangers, et il m'apprit qu'on avoit donné à son père le nom de Samius, parcequ'il étoit fils de cet Archias, tué dans Samos en combattant vaillamment. Il ajouta qu'il avoit une estime par-

ticulière pour les Samiens, parcequ'ils avoient fait à son aïeul de magnifiques funérailles aux dépens du public.

Les Lacédémoniens, voyant qu'après quarante jours de siège l'entreprise n'avançoit point, retournèrent dans le Péloponèse. On dit, mais sans fondement, que Polycrate leur donna une grande quantité de monnoie de plomb doré, frappée au coin du pays, et que, gagnés par ces présents, ils se retirèrent dans leur patrie. Ce fut la première expédition des Lacédémoniens-Doriens en Asie.

Ceux d'entre les Samiens qui avoient entrepris cette guerre contre Polycrate, se voyant sur le point d'être abandonnés des Lacédémoniens, s'embarquèrent aussi, et firent voile à Siphnos, parceque l'argent leur manquoit : les Siphniens étoient alors dans un état très florissant et les plus riches des insulaires. Leur île abondoit tellement en mines d'or et d'argent, que, de la dîme du revenu qui en provenoit, ils offrirent à Delphes un trésor qu'on peut comparer aux plus riches qui soient en ce temple. Ils partageoient tous les ans entre eux le produit de ces mines. Tandis qu'ils travailloient à ce trésor, ils consultèrent l'oracle,

et lui demandèrent s'ils conserveroient longtemps les biens actuels. La Pythie leur répondit : « Quand le prytanée de Siphnos sera « blanc, et que la place publique aura le « même aspect, vous aurez alors grand be- « soin d'un homme prudent et sage, pour vous « garantir d'une embûche de bois et d'un hé- « raut rouge. »

La place publique et le prytanée de Siphnos étoient alors de marbre de Paros. Les Siphniens ne purent cependant comprendre le sens de cet oracle, ni dans le temps qu'il leur fut rendu, ni même après l'arrivée des Samiens. Ceux-ci n'eurent pas plutôt abordé en Siphnos, qu'ils envoyèrent à la ville un de leurs vaisseaux avec des ambassadeurs. Autrefois tous les navires étoient peints en vermillon, et c'étoit là ce que la Pythie avoit prédit aux Siphniens, en les avertissant de se tenir sur leur garde contre une embûche de bois et contre un ambassadeur rouge. Les ambassadeurs, étant donc arrivés, prièrent les Siphniens de leur prêter dix talents. Sur leur refus les Samiens pillèrent leurs campagnes. Les Siphniens, à cette nouvelle, coururent sur-le-champ au secours, livrèrent bataille, et furent

battus. Il y en eut un grand nombre de coupés dans leur retraite, et qui ne purent rentrer dans la ville. Après cette défaite, les Samiens exigèrent deux cents talents.

Les exilés de Samos ayant reçu des Hermionéens, au lieu d'argent, l'île d'Hydrée, qui touche [au Péloponèse, ils la donnèrent en gage aux Trézéniens; de là ils firent voile en Crète, où ils bâtirent la ville de Cydonie, quoiqu'ils n'y fussent pas allés dans ce dessein, mais seulement pour chasser les Zacynthiens de l'île. Ils y fixèrent leur demeure, et, durant cinq ans, leur prospérité fut si constante, que non seulement ils bâtirent tous les temples qu'on voit encore aujourd'hui à Cydonie, mais encore le temple de Dictyne (*). La sixième année, les Éginètes, les ayant vaincus dans un combat naval, les réduisirent en esclavage avec le secours des Crétois. Ils

(*) Fille de Jupiter et de Carma, et petite-fille d'Eubulus et de Cérès; elle fut surnommée Dictyne, parceque, Minos la poursuivant pour lui faire violence, elle se sauva dans des filets de pêcheurs: on la confond souvent avec Diane, parcequ'elle suivoit toujours cette déesse.

désarmèrent les proues de leurs vaisseaux, en ôtèrent les sangliers qui leur servoient d'ornement, et les offrirent à Égine dans le temple de Minerve. Les Éginètes se portèrent à cette vengeance par la haine invétérée qu'ils avoient contre les Samiens. Ceux-ci les avoient attaqués les premiers dans le temps qu'Amphicrates régnoit à Samos, et leur avoient fait beaucoup de mal ; mais les Éginètes le leur avoient bien rendu.

Je me suis d'autant plus étendu sur les Samiens, qu'ils ont fait trois des plus grands ouvrages qu'il y ait dans toute la Grèce.

On voit à Samos une montagne de cent cinquante orgyes de haut. On a percé cette montagne par le pied, et l'on y a pratiqué un chemin qui a deux bouches ou ouvertures. Ce chemin a sept stades de longueur, sur huit pieds de hauteur et autant de largeur. Le long de ce chemin on a creusé un canal qui traverse toute cette montagne. Il a vingt coudées de profondeur, sur trois pieds de largeur. Il conduit à la ville, par des tuyaux, l'eau d'une grande fontaine. L'architecte qui a entrepris cet ouvrage étoit de Mégare, et s'appeloit Eupalinus, fils de Naustrophus. C'est un des

trois ouvrages des Samiens. Le second consiste en un môle, ou une grande digue faite dans la mer, près du port, d'environ vingt orgies de haut, et de deux stades et plus de long. Leur troisième ouvrage est un temple, le plus grand dont nous ayons connoissance. Le premier architecte de cet édifice est un homme du pays, nommé Rhœcus (*), fils de Phileus.

Tandis que Cambyse, fils de Cyrus, passoit en Égypte son temps à faire des extravagances, deux mages, qui étoient frères, profitèrent de cette occasion pour se révolter. Il avoit laissé l'un d'eux en Perse pour y gérer ses biens, et ce fut l'auteur de la révolte. Ce mage n'ignoroit pas la mort de Smerdis ; il savoit qu'on la tenoit cachée, qu'elle n'étoit connue que d'un petit nombre de Perses, et que la plupart croyoient ce prince vivant. Ce fait joint aux circonstances dont je vais parler, lui fit prendre la résolution de s'emparer du trône. Il avoit un frère qui, comme je l'ai déjà

(*) Il inventa, avec Théodore de Samos, l'art de faire des moules avec de l'argile ; ils jetèrent, les premiers, l'airain en fonte, et en firent des statues.

dit, étoit compaignon de sa révolte. Ce frère ressembloit parfaitement à Smerdis, fils de Cyrus, que Cambyse avoit fait tuer, et portoit le même nom que ce prince. Pour lui, il s'appeloit Patizithès. Celui-ci plaça son frère sur le trône, après lui avoir persuadé qu'il aplaniroit toutes les difficultés. Cela fait, il envoya des hérauts dans toutes les provinces, et particulièrement en Égypte, pour défendre à l'armée d'obéir à Cambyse, et lui ordonner de ne reconnoître à l'avenir que Smerdis, fils de Cyrus.

Tous les hérauts firent cette publication. Celui qui avoit été envoyé en Égypte trouva Cambyse avec son armée à Agbatanes, en Syrie. Il publia, au milieu du camp, les ordres dont le mage l'avoit chargé. Cambyse, ayant entendu la proclamation du héraut, et pensant qu'il disoit vrai, se persuada qu'il avoit été trahi par Prexaspes, et que celui-ci n'avoit point exécuté l'ordre qu'il lui avoit donné de tuer Smerdis. « C'est donc ainsi, Prexaspes, « lui dit-il en le regardant, que tu as fait ce « que je t'ai ordonné. Seigneur, répondit Pre- « xaspes, ne croyez rien de ce que vient de « dire le héraut. Votre frère Smerdis ne pourra

« jamais se révolter contre vous , et vous n'au-
« rez jamais avec lui la plus légère contesta-
« tion. J'ai moi-même exécuté vos ordres , et
« je l'ai enterré de mes propres mains. Si les
« morts ressuscitent , attendez - vous à voir
« aussi le Mède Astyage s'élever contre vous.
« Mais , s'il en est du présent comme du passé ,
« soyez certain qu'il ne vous arrivera jamais
« de mal , du moins de la part de Smerdis. Au
« reste , je suis d'avis qu'on envoie après le
« héraut , et qu'on lui demande de quelle part
« il vient ici nous dire d'obéir aux ordres du
« roi Smerdis »

Cambyse approuva le conseil de Prexaspes :
on envoya sur-le-champ après le héraut , et
on le ramena au camp. Prexaspes l'interrogea
en ces termes : « Vous dites , mon ami , que
« vous venez de la part de Smerdis , fils de Cy-
« rus. Avouez-nous donc maintenant la vérité ,
« et on vous laissera aller sans vous faire au-
« cun mal. Avez-vous vu Smerdis ? vous a-t-il
« lui-même donné ces ordres ? les tenez-vous
« de quelqu'un de ses ministres ? Je n'ai point
« vu , répondit le héraut , Smerdis , fils de Cy-
« rus , depuis le départ du roi Cambyse pour
« son expédition d'Égypte ; mais le mage qui

« gère les biens de Cambyse m'a donné les ordres que j'ai apportés ; c'est lui qui m'a dit que Smerdis, fils de Cyrus, me commandoit de venir vous les annoncer. » Le héraut parla ainsi, sans déguiser en rien la vérité.

Alors Cambyse dit à Prexaspes : « Vous avez exécuté mes ordres en homme de bien ; je n'ai rien à vous reprocher : mais quel peut être celui d'entre les Perses qui, s'emparant du nom de Smerdis, s'est révolté contre moi ? » Seigneur, lui répondit-il, je crois comprendre ce qui s'est passé : les mages se sont soulevés contre vous ; c'est Patizithès, que vous avez laissé en Perse pour prendre soin des affaires de votre maison, et son frère Smerdis. »

Au nom de Smerdis, Cambyse fut frappé de la vérité du discours de Prexaspes, et de celle de son songe, dans lequel il lui sembloit voir un héraut lui annoncer que Smerdis, assis sur le trône, touchoit de la tête au ciel. Reconnoissant alors qu'il avoit fait tuer son frère sans sujet, il le pleura. Après lui avoir donné des larmes, et s'être plaint de l'excès de ses malheurs, il se jeta avec précipitation sur son cheval, dans le dessein de marcher en dili-

gence à Suses contre le mage ; mais , en s'élançant , le fourreau de son cimeterre tomba , et le cimeterre étant resté nu le blessa à la cuisse , au même endroit où il avoit auparavant frappé Apis , le dieu des Égyptiens. Comme sa plaie lui parut mortelle , il demanda le nom de la ville où il étoit alors : on lui dit qu'elle s'appeloit Agbatanes.

L'oracle de la ville de Buto lui avoit auparavant prédit qu'il finiroit ses jours à Agbatanes. Il s'étoit imaginé qu'il devoit mourir de vieillesse à Agbatanes en Médie , où étoient toutes ses richesses ; mais l'oracle parloit d'Agbatanes en Syrie. Lorsqu'il eut donc appris le nom de cette ville , accablé par le chagrin de la révolte du mage , et par la douleur que lui causoit sa blessure , il revint de son erreur , et comprenant le sens de l'oracle : « C'est ici ,
« dit-il , que Cambyse , fils de Cyrus , doit ter-
« miner ses jours , suivant l'ordre des destins. »

Il n'en dit pas alors davantage ; mais , environ vingt jours après , il convoqua les Perses les plus distingués qui se trouvoient à l'armée , et leur tint ce discours : « Perses , les choses
« en sont au point que je ne puis plus me dis-
« penser de vous découvrir ce que j'ai tâché ,

« jusqu'à présent, de tenir extrêmement caché.
« Lorsque j'étois en Égypte, j'eus, pendant
« mon sommeil, une vision. Eh ! plût aux dieux
« que je ne l'eusse point eue ! Il me sembla
« voir un courrier, arrivé de mon palais, m'an-
« noncer que Smerdis étoit assis sur le trône,
« et que de sa tête il touchoit au ciel. Cette vi-
« sion, me faisant craindre que mon frère ne
« m'enlevât la couronne, je pris des mesures
« où la précipitation eut plus de part que la
« prudence ; car il n'est pas possible aux hom-
« mes de changer l'ordre des destinées. J'en-
« voyai follement Prexaspes à Suses pour tuer
« Smerdis. Ce crime commis, je vivois tran-
« quille et sans crainte, ne pouvant m'imagi-
« ner qu'après m'être défait de mon frère, quel-
« que autre se soulevât contre moi ; mais l'évè-
« nement s'est trouvé contraire à mon attente.
« J'ai versé le sang d'un frère, un sang que je
« n'aurois pas dû répandre, et je n'en perds
« pas moins la couronne. C'étoit le mage Smer-
« dis qu'un dieu me montrait en songe ; c'étoit
« lui qui devoit se révolter contre moi ; le coup
« est fait : Smerdis, fils de Cyrus, est mort. Le
« mage Patizithès, que j'ai laissé pour avoir

« soin de mes biens, et son frère Smerdis, se
« sont emparés de la couronne. Celui qui auroit
« dû principalement me venger de leur traite-
« ment honteux a été tué par les mains impies
« de ses plus proches. Mais enfin, puisqu'il n'est
« plus, il ne me reste qu'à vous donner mes
« ordres ; et c'est une nécessité pour moi de
« vous faire connoître ce que je veux que vous
« fassiez après ma mort. Je vous prie donc,
« ô Perses, par les dieux protecteurs des rois,
« je vous conjure tous, et vous principalement
« Achéménides, qui êtes ici présent, de ne point
« souffrir que l'empire retourne aux Mèdes. S'ils
« s'en sont rendus maîtres par la ruse, recou-
« vrez-le par la ruse ; s'ils s'en sont emparés
« par la force, reprenez-le par la force. Si vous
« faites ce que je vous recommande, et si vous
« conservez la liberté, puisse la terre produire
« pour vous des fruits en abondance ; puissent
« vos femmes vous donner un grand nombre
« d'enfants, et vos troupeaux se multiplier par
« une heureuse fécondité. Mais, si vous ne re-
« couvrez point l'empire, et si vous ne faites
« aucun effort pour le reconquérir, non seule-
« ment je fais des vœux pour que le contraire

« vous arrive, mais, de plus, je souhaite à
« tous les Perses en particulier une fin telle que
« la mienne. »

Cambyse, ayant parlé de la sorte, déplora son sort ; les Perses, voyant couler les larmes de leur prince, déchirèrent leurs habits en poussant de grands gémissements. Peu de temps après l'os se caria, et la gangrène, ayant promptement gagné toute la cuisse, Cambyse fut emporté, après avoir régné en tout sept ans et cinq mois. Il mourut sans laisser d'enfants, ni garçons ni filles. Les Perses qui étoient présents ne pouvoient croire que les mages se fussent emparés de la couronne ; ils pensoient plutôt que ce que Cambyse avoit dit de la mort de Smerdis étoit un effet de sa haine contre ce prince, afin que tous les Perses lui fissent la guerre. Ils regardoient en effet comme une chose certaine que c'étoit Smerdis, fils de Cyrus, qui s'étoit soulevé, et ils en étoient d'autant plus persuadés, que Prexaspes nioit fortement de l'avoir tué ; car, après la mort de Cambyse, il n'auroit pas été sûr pour lui d'avouer que le fils de Cyrus avoit péri de sa main.

Cambyse étant mort, le mage, à la faveur

du nom de Smerdis, qu'il portoit ainsi que le fils de Cyrus, régna tranquillement les sept mois qui restoient pour accomplir la huitième année de son prédécesseur. Pendant ce temps il combla tous ses sujets de bienfaits ; de sorte qu'après sa mort il fut regretté de tous les peuples de l'Asie, excepté des Perses. Dès le commencement de son règne il fit publier, dans toutes les provinces, des édits par lesquels il exemptoit ses sujets, pour trois ans, de tous tributs et subsides, et de servir à la guerre.

Il fut reconnu le huitième mois de la manière que je vais dire. Il y avoit à la cour un seigneur nommé Otanes, fils de Pharnaspes, sa naissance et ses richesses le faisoient aller de pair avec ce qu'il y avoit de plus illustre en Perse. Ce seigneur soupçonna le premier le nouveau roi de n'être pas Smerdis, fils de Cyrus, mais le mage, comme en effet il l'étoit. Sa conjecture étoit fondée sur ce qu'il ne sortoit jamais de la citadelle, et qu'il ne mandoit auprès de lui aucun grand de Perse. Se doutant donc de l'imposture, voici ce qu'il fit pour la découvrir.

Cambyse avoit épousé sa fille Phédyme ; elle appartenoit alors au mage, ainsi que toutes

les autres femmes du feu roi. Otanes lui envoya demander quel étoit celui avec qui elle habitoit, si c'étoit Smerdis, fils de Cyrus, ou quelque autre. Phédyme répondit qu'elle ne le savoit pas ; qu'elle n'avoit jamais vu Smerdis, fils de Cyrus, et qu'elle ne connoissoit pas plus celui qui l'avoit admise au nombre de ses femmes. « Si vous ne connoissez pas Smerdis, fils de
« Cyrus, lui fit dire une seconde fois Otanes,
« du moins demandez à Atosse quel est cet
« homme avec qui vous habitez, l'une et l'autre ; elle doit connoître parfaitement son frère
« Smerdis. Sa fille répondit à cela : Je ne puis
« parler à Atosse, ni voir aucune des autres
« femmes. Dès que cet homme, quel qu'il puisse
« être, s'est emparé du trône, il nous a dispersées dans des appartements séparés. »

Sur cette réponse l'affaire parut beaucoup plus claire à Otanes. Il envoya un troisième message à Phédyme. « Ma fille, lui fit-il dire, il faut
« qu'une personne bien née comme vous s'ex-
« pose au péril ; c'est votre père qui vous y
« engage, c'est lui qui vous l'ordonne. Si le roi
« n'est point Smerdis, fils de Cyrus, mais celui
« que je soupçonne, il ne convient pas que
« vous soyez sa femme, ou qu'il occupe impu-

« nément le trône de Perse ; il mérite d'être
« puni : suivez donc mes conseils, et faites ce
« que je vais vous prescrire. Quand il repo-
« sera auprès de vous, et que vous le saurez
« profondément endormi, examinez s'il a des
« oreilles : s'il en a, c'est le fils de Cyrus ; s'il
« n'en a point, c'est Smerdis le mage. »

Phédyme lui fit dire qu'elle s'exposeroit à un grand danger ; qu'il n'y avoit pas à douter que, si le roi n'avoit pas d'oreilles, et qu'il la surprît en cherchant à s'en assurer, il ne la tuât sur-le-champ ; que néanmoins elle lui promettoit d'exécuter ses ordres. Il faut remarquer que Cyrus, fils de Cambyse, avoit fait couper, pendant son règne, les oreilles à ce Smerdis pour quelque affaire grave.

Les femmes, en Perse, ont coutume de coucher à leur tour. Celui de Phédyme venu, elle exécuta ce qu'elle avoit promis à son père. Quand elle vit le mage profondément endormi, elle porta la main sur ses oreilles, et ayant reconnu sans peine qu'il n'en avoit point, elle en instruisit son père dès qu'il fut jour.

Otanes prit avec lui Aspathines et Gobryas, qui étoient les premiers d'entre les Perses, et sur la foi desquels il comptoit le plus. Leur

ayant fait part de tout ce qu'il venoit d'apprendre, ils eurent d'autant moins de peine à le croire, qu'eux-mêmes ils en avoient aussi quelque soupçon. Il fut donc résolu entre eux que chacun s'associeroit l'un des Perses en qui il auroit le plus de confiance. Otanes attira Intaphernes à son parti; Gobryas, Mégabyse, et Aspathines, Hydarnes. Ils étoient au nombre de six, lorsque Darius, fils d'Hystaspes, revenant de Perse, dont son père étoit gouverneur, arriva à Suses. A peine fut-il de retour qu'ils résolurent de se l'associer aussi.

Ces sept seigneurs, s'étant assemblés, se jurèrent une fidélité réciproque, et délibérèrent entre eux. Quand ce fut le tour de Darius de dire son avis : « Je croyois, leur dit-il, être
« le seul qui eût connoissance de la mort de
« Smerdis, fils de Cyrus, et qui sût que le mage
« régnoit en sa place ; et c'est pour cela même
« que je me suis rendu ici en diligence pour
« faire périr le mage. Mais puisqu'il est arrivé
« que vous avez aussi découvert le mystère, et
« que je ne suis pas le seul qui le connoisse,
« il faut sur-le-champ, et sans délai, exécuter
« l'entreprise ; autrement il y auroit du danger.
« Fils d'Hystaspes, lui répondit Otanes, né

« d'un père illustre et courageux, vous mon-
« trez que vous ne lui êtes inférieur en rien.
« Gardez-vous néanmoins d'agir inconsidéré-
« ment et de rien précipiter ; que la prudence
« soit votre guide. Pour moi je suis d'avis de
« ne point commencer que nous ne soyons en
« plus grand nombre. Perses, reprit Darius, si
« vous suivez le conseil d'Otanes, votre perte
« est assurée ; vous périrez misérablement.
« L'appât d'une récompense engagera quel-
« qu'un à vous dénoncer au mage. Vous auriez
« dû exécuter l'entreprise vous seuls, et sans
« la communiquer à d'autres ; mais, puisque
« vous avez jugé à propos d'en faire part à plu-
« sieurs, et de me mettre moi-même de ce
« nombre, exécutons-la aujourd'hui ; ou, si
« nous laissons passer la journée, je vous dé-
« clare que je n'attendrai pas qu'on me pré-
« vienne, mais que je prendrai les devants,
« et que j'irai moi-même vous dénoncer au
« mage. »

Otanes, témoin de l'ardeur de Darius :
« Puisque vous nous forcez, dit-il, à hâter
« l'exécution de nos projets, et que vous ne
« nous permettez point de la remettre à un
« autre temps, apprenez-nous donc comment

« nous pourrons pénétrer dans le palais, et
« attaquer les usurpateurs : car enfin vous
« savez vous-même, aussi bien que nous, qu'il
« y a des gardes disposés de côté et d'autre :
« si vous ne l'avez pas vu, du moins l'avez-
« vous ouï dire. Comment pourrons-nous donc
« passer ? »

« Il y a bien des choses, Otanes, reprit
« Darius, qu'on ne peut démontrer par des
« paroles, et qui ne s'expliquent que par des
« actions ; il y en a d'autres, au contraire,
« dont il est facile de rendre raison, et dont
« il ne peut résulter rien d'éclatant. Vous sa-
« vez qu'il n'est pas difficile de passer au tra-
« vers de la garde : premièrement, personne
« n'osera, par respect ou par crainte, refuser
« l'entrée du palais à des personnes de notre
« qualité ; en second lieu, j'ai un prétexte
« très plausible pour entrer ; je dirai que je
« viens de Perse, et que j'ai quelque chose à
« communiquer au roi de la part de mon père :
« car, quand il est nécessaire de mentir, il ne
« faut point s'en faire de scrupule. Ceux qui
« mentent desirent la même chose que ceux qui
« disent la vérité : on ment dans l'espoir d'en
« retirer quelque profit ; on dit la vérité dans

« la vue de quelque avantage , et pour s'atti-
« rer une plus grande confiance. Ainsi, quoi-
« que nous ne suivions pas la même route ,
« nous n'en tendons pas moins au même but :
« car , s'il n'y avoit rien à gagner , il seroit
« indifférent à celui qui dit la vérité de faire
« plutôt un mensonge , et à celui qui ment de
« dire la vérité. Quant aux gardes des portes ,
« s'il s'en trouve quelqu'un qui nous laisse
« passer sans difficulté , son sort en sera
« meilleur par la suite : celui , au contraire ,
« qui tentera de nous résister , qu'il soit traité
« sur-le-champ en ennemi. Pénétrons dans
« l'intérieur du palais , et achevons notre en-
« treprise. »

Gobryas parla ensuite : « Quel honneur ,
« mes amis , leur dit-il , ne sera-ce pas pour
« nous de recouvrer l'empire ! ou , si nous ne
« pouvons y réussir , quelle gloire de mourir
« les armes à la main ! Quelle honte , pour
« des Perses , d'obéir à un Mède , à un mage
« à qui on a coupé les oreilles ! Vous tous ,
« qui vous trouvâtes auprès de Cambyse pen-
« dant sa maladie , vous ne pouvez avoir ou-
« blié les imprécations qu'il fit contre les Per-
« ses , lorsqu'il touchoit à sa fin , s'ils ne s'ef-

« forçoient de recouvrer la couronne. Alors
« nous n'ajoutions pas foi à ses discours, et
« nous pensions qu'il ne parloit de la sorte
« que pour rendre son frère odieux. Mais je
« suis maintenant d'avis de suivre l'opinion
« de Darius, et je conclus qu'il ne faut rom-
« pre cette assemblée que pour aller droit au
« mage. » Le conseil de Gobryas fut unanime-
ment approuvé.

Pendant qu'ils délibéroient, il arriva, par hasard, que les mages tenoient conseil entre eux. Ils résolurent de s'attacher Prexaspes, parceque Cambyse l'avoit traité d'une manière indigne, en tuant son fils d'un coup de flèche, et parceque lui seul avoit connoissance de la mort de Smerdis, fils de Cyrus, l'ayant tué de sa main. D'ailleurs il étoit universellement estimé parmi les Perses. L'ayant mandé en conséquence, ils n'oublièrent rien pour le gagner. Ils exigèrent de lui qu'il leur donnât sa foi de ne découvrir à personne la tromperie qu'ils avoient faite aux Perses, et de leur en garder le secret, et ils lui promirent, avec serment, de le combler de richesses. Prexaspes s'engagea à faire ce qu'on desiroit de lui. Les mages, le voyant persuadé, lui proposèrent ensuite

de monter sur une tour pour annoncer aux Perses, qu'ils alloient convoquer sous les murs du palais (*), que c'étoit véritablement Smerdis, fils de Cyrus, qui régnoit sur eux, et non pas un autre. Ils lui avoient donné ces ordres, à cause de son ascendant sur l'esprit des Perses, et parcequ'il avoit souvent déclaré que Smerdis, fils de Cyrus, étoit encore vivant, et qu'il étoit faux qu'il l'eût tué.

Prexaspes ayant répondu qu'il étoit disposé à faire ce qu'ils desiroient, les mages convoquèrent les Perses, et le firent monter sur une tour, afin de les haranguer. Mais Prexaspes, oubliant volontairement leurs prières, commença la généalogie de Cyrus par Achémènes, et quand enfin il fut venu à Cyrus, il fit l'énumération de tous les biens dont il avoit comblé les Perses. Après ce début, il découvrit la vérité, qu'il avoit jusqu'alors tenue cachée, disoit-il, parcequ'il eût été dangereux pour lui de la publier; mais que, dans les conjonctures présentes, il s'y voyoit forcé. Enfin il assura qu'il avoit tué Smerdis, fils de Cyrus,

(*) C'étoit la citadelle où les rois logeoient pour leur sûreté.

par les ordres de Cambyse, et que les mages régnoient actuellement. En même temps, il fit beaucoup d'imprécations contre les Perses, s'ils ne recouvroient l'empire, et s'ils ne se vengeoient des mages : puis il se précipita de la tour la tête la première. Ainsi mourut Prexaspes, qui, pendant toute sa vie, avoit joui de la réputation d'un homme de bien.

Les sept Perses, ayant résolu d'attaquer les mages sur-le-champ, et sans différer, se mirent en marche après avoir prié les dieux. Ils ne savoient encore rien de l'aventure de Prexaspes; mais ils l'apprirent à moitié chemin. Sur cette nouvelle, ils se retirèrent à l'écart, pour tenir conseil et délibérer entre eux.

Otanes étoit toujours d'avis de différer l'entreprise, tandis que les affaires étoient dans une espèce de fermentation. Mais Darius représenta qu'il falloit marcher sur-le-champ, et exécuter sans délai ce qu'on avoit résolu. L'affaire se discutoit encore, lorsqu'ils aperçurent sept couples d'éperviers qui poursuivoient deux couples de vautours et les mettoient en pièces avec le bec et les serres. Les Perses, à cette vue, se rangèrent tous de l'avis

de Darius ; et , pleins de confiance en ce présage , ils allèrent au palais.

Lorsqu'ils furent aux portes , ce que Darius avoit prévu ne manqua pas d'arriver. Les gardes , par respect pour leur rang , et ne les soupçonnant pas de mauvais desseins , les laissèrent passer sans même leur faire de questions. Ils marchaient en effet sous la conduite des dieux. Quand ils eurent pénétré dans la cour du palais , ils rencontrèrent les eunuques chargés de présenter au roi les requêtes. Ces eunuques leur demandèrent quel sujet les amenoit , et menaçant en même temps les gardes , parcequ'ils les avoient laissés entrer , ils firent tous leurs efforts pour les empêcher de pénétrer plus avant. Ces sept seigneurs , s'encourageant alors mutuellement , tombèrent le poignard à la main sur ceux qui vouloient les retenir ; et , les ayant tués , ils coururent promptement à l'appartement des hommes. Les deux mages y étoient pour lors à délibérer sur l'action de Prexaspes.

Le tumulte et les cris des ennuques étant venus jusqu'à eux , ils accoururent ; et , voyant ce qui se passoit , ils se mirent en défense. L'un se hâte de prendre un arc ; l'autre , une

lance, et ils en viennent aux mains. Comme l'ennemi étoit trop près, l'arc devint inutile à celui qui s'en étoit armé : l'autre se défendoit mieux avec la lance. Il blessa Aspathines à la cuisse et Intaphernes à l'œil. Intaphernes perdit l'œil, mais il ne mourut pas de sa blessure. L'un des mages blessa deux des conjurés ; l'autre, voyant que son arc lui étoit inutile, s'enfuit dans une chambre qui communiquoit à l'appartement des hommes. Il voulut fermer la porte, mais Darius et Gobryas s'y jetèrent avec lui. Gobryas saisit le mage au corps ; mais, comme on étoit dans les ténèbres, Darius craignit de percer Gobryas, et se trouva très embarrassé. Gobryas, s'apercevant de son inaction, lui demanda pourquoi il ne faisoit nul usage de la main. « Je crains de vous blesser, répondit Darius. Frappez, lui dit Gobryas, dussiez-vous me percer aussi. » Darius obéit ; et, par un heureux hasard, le coup qu'il porta n'atteignit que le mage.

Après avoir tué les mages, ils leur coupèrent la tête ; et laissant dans la citadelle ceux d'entre eux qui étoient blessés, tant pour la garder que parcequ'ils étoient hors d'état de les suivre, les cinq autres, tenant à la main

les têtes des mages, sortirent avec de grands cris, et en faisant beaucoup de bruit. Ils appelèrent à haute voix les Perses, leur racontèrent ce qui s'étoit passé, en leur montrant les têtes des usurpateurs. Ils firent en même temps main basse sur tous les mages qui se présentèrent à eux.

Les Perses, instruits de l'action des sept conjurés, et de la fourberie des mages, crurent devoir les imiter; et, mettant l'épée à la main, ils tuèrent tous les mages qu'ils rencontrèrent, et, si la nuit n'eût arrêté le carnage, il ne s'en seroit pas réchappé un seul.

Les Perses célèbrent avec beaucoup de solennité cette journée : cette fête, l'une de leurs plus grandes, s'appelle Magophonie (*). Ce jour-là, il n'est pas permis aux mages de paroître en public : ils restent chez eux.

Cinq jours après le rétablissement de la tranquillité, les sept seigneurs qui s'étoient élevés contre les mages tinrent conseil sur l'état actuel des affaires. Leurs discours paroîtront incroyables à quelques Grecs : ils n'en sont pas cependant moins vrais. Otanes

(*) Massacre des mages.

exhorta les Perses à mettre l'autorité en commun. « Je crois, dit-il, que l'on ne doit plus
« désormais confier l'administration de l'état
« à un seul homme, le gouvernement monarchique n'étant ni agréable ni bon. Vous savez à quel point d'insolence en étoit venu
« Cambyse, et vous avez éprouvé vous-mêmes
« celle du mage. Comment en effet la monarchie pourroit-elle être un bon gouvernement? le monarque fait ce qu'il veut sans
« rendre compte de sa conduite. L'homme le
« plus vertueux, élevé à cette haute dignité,
« perdrait bientôt toutes ses bonnes qualités.
« Car l'envie naît avec tous les hommes; et les
« avantages dont jouit un monarque le portent à l'insolence. Or, quiconque a ces deux
« vices a tous les vices ensemble : tantôt il
« commet, dans l'ivresse de l'insolence, les
« actions les plus atroces, et tantôt par envie.
« Un tyran devrait être exempt d'envie du
« moins, parcequ'il jouit de toutes sortes de
« biens; mais c'est tout le contraire, et ses
« sujets ne le savent que trop par expérience.
« Il hait les plus honnêtes gens, et semble
« chagrin de ce qu'ils existent encore. Il n'est
« bien qu'avec les plus méchants. La calom-

« nie lui plaît ; il accueille les délateurs : mais,
« ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que, si on
« le loue modestement, il s'en offense, et croit
« qu'on le néglige ; si, au contraire, on le
« recherche avec empressement, il en est pa-
« reillement blessé, et ne l'impute qu'à la plus
« basse flatterie ; enfin, et c'est le plus terrible
« de tous les inconvénients, il renverse les
« lois de la patrie ; il attaque l'honneur des
« femmes, et fait mourir qui bon lui semble,
« sans observer aucune formalité. Il n'en est
« pas de même du gouvernement démocratique
« que : premièrement, on l'appelle Isono-
« mie (*), c'est le plus beau de tous les noms ;
« secondement, il ne s'y commet aucun de
« ces désordres qui sont inséparables de
« l'état monarchique. Le magistrat s'y élit au
« sort ; il est comptable de son administration,
« et toutes les délibérations s'y font en com-
« mun. Je suis donc d'avis d'abolir le gouver-
« nement monarchique, et d'établir le démo-
« cratique, parceque tout se trouve dans le
« peuple. » Telle fut l'opinion d'Otanès.

(*) Égalité des lois, égale distribution de la justice.

Mégabyse, qui parla après lui, leur conseilla d'instituer l'oligarchie : « Je pense, dit-il, « avec Otanes, qu'il abolit la tyrannie, et « j'approuve tout ce qu'il a dit à ce sujet. « Mais, quand il nous exhorte à remettre la « puissance souveraine entre les mains du « peuple, il s'écarte du bon chemin : rien de « moins sage et de plus insolent qu'une multitude pernicieuse ; rien de plus insupportable « que de retomber sous la tyrannie d'un peuple effréné, en voulant éviter l'insolence « d'un tyran. Si un roi forme quelque entreprise, c'est avec connoissance : le peuple, « au contraire, n'a ni intelligence ni raison. « Eh ! comment en auroit-il, lui qui n'a jamais été instruit du beau et de l'honnête, « qui n'en a aucune idée, et qui ne peut rien « tirer de son propre fonds ? Il se jette dans « une affaire tête baissée, et sans jugement, « semblable à un torrent qui entraîne tout ce « qu'il rencontre sur son passage. Puissent les « ennemis des Perses user de la démocratie ! « pour nous, faisons choix des hommes les « plus vertueux ; mettons-leur la puissance « entre les mains : nous serons nous-mêmes « de ce nombre ; et, suivant toutes les appa-

« rences, des hommes sages et éclairés ne
« donneront que d'excellents conseils. »

Mégabyse ayant opiné de la sorte, Darius parla le troisième, et proposa son avis en ces termes : « Ce que Mégabyse a dit contre le
« gouvernement populaire me paroît juste et
« plein de sens ; mais il n'en est pas de même
« de ce qu'il a avancé en faveur de l'oligar-
« chie. Les trois sortes de gouvernements que
« l'on puisse proposer, le démocratique, l'oli-
« garchique et le monarchique, étant aussi
« parfaits qu'ils peuvent l'être, je dis que l'état
« monarchique l'emporte de beaucoup sur les
« deux autres ; car il est constant qu'il n'y a
« rien de meilleur que le gouvernement d'un
« seul homme, quand il est homme de bien.
« Un tel homme ne peut manquer de gouver-
« ner ses sujets d'une manière irrépréhensible.
« Les délibérations sont secrètes ; les ennemis
« n'en ont aucune connoissance. Il n'en est
« pas ainsi de l'oligarchie : ce gouvernement,
« étant composé de plusieurs personnes qui
« s'appliquent à la vertu dans la vue du bien
« public, il naît ordinairement entre elles des
« inimitiés particulières et violentes. Chacun
« veut primer, chacun veut que son opinion

« prévale : de là les haines réciproques et les
« séditions ; des séditions on passe aux meur-
« tres, et des meurtres on revient ordinaire-
« ment à la monarchie. Cela prouve combien
« le gouvernement d'un seul est préférable à
« celui de plusieurs. D'un autre côté, quand
« le peuple commande, il est impossible qu'il
« ne s'introduise beaucoup de désordres dans
« un état. La corruption, une fois établie dans
« la république, ne produit point des haines
« entre les méchants : elle les unit au con-
« traire par les liens d'une étroite amitié ; car
« ceux qui perdent l'état agissent de concert.
« Ils continuent toujours à faire le mal, jus-
« qu'à ce qu'il s'élève quelque grand person-
« nage qui les réprime, en prenant autorité
« sur le peuple. Cet homme se fait admirer,
« et cette admiration en fait un monarque,
« ce qui nous prouve encore que de tous les
« gouvernements le monarchique est le meil-
« leur ; mais enfin, pour tout dire en peu de
« mots, d'où nous est venue la liberté ? de qui
« la tenons-nous ? du peuple, de l'oligarchie,
« ou d'un monarque ? Puisqu'il est donc vrai
« que c'est par un seul homme que nous avons

« été délivrés de l'esclavage, je conclus qu'il
« faut nous en tenir au gouvernement d'un
« seul : d'ailleurs on ne doit point renverser
« les lois de la patrie lorsqu'elles sont sages ;
« cela seroit dangereux. »

Tels furent les trois sentiments proposés. Le dernier fut approuvé par les quatre d'entre les sept qui n'avoient point encore opiné. Alors Otanes, qui desiroit ardemment d'établir l'isonomie, voyant que son avis n'avoit point prévalu, se leva au milieu de l'assemblée, et parla ainsi : « Perses, puisqu'il faut que l'un de nous
« devienne roi, soit que le sort ou les suffrages
« de la nation le placent sur le trône, soit qu'il y
« monte par quelque autre voie, vous ne m'au-
« rez point pour concurrent ; je ne veux ni com-
« mander ni obéir : je vous cède l'empire, et
« je me retire, à condition que je ne serai sous
« la puissance d'aucun de vous, ni moi, ni les
« miens, ni mes descendants, à perpétuité. »

Les six autres lui accordèrent sa demande. Il se retira de l'assemblée, et n'entra point en concurrence avec eux : aussi sa maison est-elle encore aujourd'hui la seule de toute la Perse qui jouisse d'une pleine liberté, n'étant

soumise qu'autant qu'elle le veut bien, pourvu néanmoins qu'elle ne transgresse en rien les lois du pays.

Les six autres Perses se consultèrent ensemble sur le moyen d'élire un roi de la manière la plus juste. Il fut d'abord résolu que, la royauté étant destinée à l'un d'entre eux, on donneroit tous les ans par distinction à Otanes, à lui et à ses descendants, à perpétuité, un habit à la médique, et qu'on lui feroit les présents que les Perses regardent comme les plus honorables. Cette distinction lui fut accordée, parcequ'il avoit le premier formé le projet de détrôner le mage, et qu'il les avoit assemblés pour l'exécuter. Ces honneurs le regardoient spécialement ; mais ils firent, pour eux-mêmes, des réglemens généraux. Il fut arrêté premièrement que chacun des sept auroit au palais ses entrées libres, sans être obligé de se faire annoncer, excepté quand le roi seroit au lit avec sa femme : secondement, que le roi ne pourroit prendre femme ailleurs que dans la maison de ceux qui avoient détrôné le mage. Quant à la manière dont il falloit élire le nouveau roi, il fut décidé que, le lendemain matin, ils se rendroient à cheval

devant la ville, et qu'on reconnoîtroit pour roi celui dont le cheval henniroit le premier au lever du soleil (*).

Darius avoit un habile écuyer, nommé OEbares. Au sortir de l'assemblée, Darius lui dit : « OEbares, il a été arrêté entre nous que demain matin nous monterions à cheval, et que celui-là seroit roi dont le cheval henniroit le premier au soleil levant. Fais donc usage de toute ton habileté, afin que j'obtienne ce haut rang préférablement à tout autre. Seigneur, répondit OEbares, si votre élection ne dépend que de cela, prenez courage, et ne vous mettez pas en peine : personne n'aura sur vous la préférence ; j'ai un secret infailible. Si tu en as véritablement un , reprit Darius, il est temps d'en faire usage ; il n'y a point à différer : demain notre sort sera décidé. »

Sur cet avis, sitôt que la nuit fut venue, OEbares prit une des cavales que le cheval de Darius aimoit le plus. Il la mena dans le faubourg, l'y attacha, et en fit approcher le cheval de son maître, le fit passer et repasser plu-

(*) Les Perses adoroient le soleil levant.

sieurs fois autour de cette cavale, et enfin il lui permit de la saillir.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, les six Perses, selon leur convention, se trouvèrent à cheval au rendez-vous. Comme ils alloient de coté et d'autre dans le faubourg, lorsqu'ils furent vers l'endroit où, la nuit précédente, la cavale avoit été attachée, le cheval de Darius y accourut, et se mit à hennir; en même temps il parut un éclair, et l'on entendit un coup de tonnerre, quoique l'air fût alors serrein. Ces signes, survenant comme si le ciel eût été d'intelligence avec Darius, furent pour ce prince une espèce d'inauguration. Les cinq autres descendirent aussitôt de cheval, se prosternèrent à ses pieds, et le reconnurent pour leur roi.

Tel fut, suivant quelques uns, le moyen dont se servit OEbares; mais d'autres rapportent le fait différemment; car les Perses le content de deux manières: ils disent donc qu'OEbares passa la main sur les parties naturelles de cette cavale, et qu'ensuite il la tint cachée sous sa ceinture; que dans le moment que le soleil commençoit à paroître, les chevaux faisant le premier pas pour se mettre en

marche, il la tira de sa ceinture, l'approcha des naseaux du cheval de Darius; que cet animal, sentant l'odeur de la cavale, se mit à ronfler et à hennir.

Darius, fils d'Hystaspes, fut proclamé roi, et tous les peuples de l'Asie, qui avoient été subjugués par Cyrus et ensuite par Cambyse, lui furent soumis, excepté les Arabes. Ceux-ci n'ont jamais été esclaves des Perses, mais leurs alliés. Ils donnèrent passage à Cambyse pour entrer en Égypte: s'ils s'y fussent opposés, l'armée des Perses n'auroit jamais pu y pénétrer. Ce fut avec des femmes perses que Darius contracta ses premiers mariages: il épousa deux filles de Cyrus, Atosse et Artystone. Atosse avoit été femme de son frère Cambyse, et ensuite du mage; Artystone étoit encore vierge. Il prit ensuite pour femme Parmys, fille de Smerdis, fils de Cyrus, et Phédyme, fille d'Otanes, qui avoit découvert l'imposture du mage.

Sa puissance affermie de tous côtés, il commença par faire ériger en pierre sa statue équestre, avec cette inscription: *Darius, fils d'Hystaspes, est parvenu à l'empire des Perses par l'instinct de son cheval* (son nom étoit

marqué dans l'inscription) *et l'adresse d'OEbares son écuyer.*

Cela fait, il partagea ses états en vingt gouvernements, que les Perses appellent satrapies ; et dans chacune il établit un gouverneur. Il régla le tribut que chaque nation devoit lui payer. En réunissant toutes les sommes qu'il en recevoit, on verra qu'il recevoit par an quatorze mille cinq cent soixante talents euboïques.

Tels étoient les revenus que Darius tiroit de l'Asie et d'une petite partie de la Libye. Il leva aussi, dans la suite, des impôts sur les îles, ainsi que sur les peuples qui habitoient l'Europe jusqu'en Thessalie. Le roi met ces revenus dans ses trésors, et voici comment : il fait fondre l'or et l'argent dans des vaisseaux de terre ; lorsqu'ils sont pleins on ôte le métal du vaisseau, et, quand il a besoin d'argent, il en fait frapper autant qu'il lui en faut.

Tels sont les différents gouvernements et les impôts auxquels ils sont soumis. La Perse est la seule province que je n'aie point mise au rang des pays tributaires. Ses peuples en font valoir les terres sans payer d'impôts ; mais, s'ils ne sont point taxés, ils accordent

du moins un don gratuit. Il en étoit de même des Éthiopiens, voisins de l'Égypte, que Cambyse subjuga dans son expédition contre les Éthiopiens Macrobiens, et de ceux qui habitent la ville sacrée de Nyse, et qui célèbrent des fêtes en l'honneur de Bacchus. Ces Éthiopiens et leurs voisins observent, à l'égard des morts, les mêmes coutumes que les Indiens Galaties, et leurs maisons sont sous terre. Ces deux peuples portoient tous les trois ans au roi deux chénices d'or non affiné, avec deux cents troncs d'ébène, et vingt grandes dents d'éléphant : de plus ils lui présentoient cinq jeunes Éthiopiens, et cet usage se pratiquoit encore de mon temps.

Les peuples de Colchide se taxoient eux-mêmes pour lui faire un présent, ainsi que leurs voisins, jusqu'au mont Caucase ; car tout le pays, jusqu'à cette montagne, est soumis aux Perses ; mais les nations qui habitent au nord du Caucase s'embarrassent fort peu d'eux, et ne reconnoissent point leur souveraineté.

Ces peuples envoient donc pour don gratuit, de cinq ans en cinq ans, cent jeunes garçons et autant de jeunes filles. Ce présent, auquel ils s'étoient taxés eux-mêmes, se fai-

soit encore de mon temps. Les Arabes donnoient aussi, tous les ans, au roi, mille talents d'encens. Tels étoient les présents de ces différents peuples, sans compter les tributs dont nous avons parlé.

Quant à cette grande quantité de paillettes d'or, dont les Indiens payent leur tribut au roi de Perse, voici comment ils se les procurent. La partie des Indes qui s'étend vers le soleil levant est sablonneuse ; car, de tous les peuples que nous connoissions, et dont on dise quelque chose de certain, il n'y en a pas un qui soit plus près de l'aurore et du lever du soleil que les Indiens. Ils sont, de ce côté, les premiers habitants de l'Asie ; à l'est, les sables rendent le pays désert. On comprend sous le nom d'Indiens plusieurs peuples qui ne parlent pas une même langue : les uns sont nomades (*), et les autres ont une demeure fixe. Il y en a qui habitent dans les marais formés par les débordements du fleuve, et qui se nourrissent de poissons crus, qu'ils pêchent de dessus leurs canots de cannes.

(*) Les peuples nomades errent de côté et d'autres pour la commodité des pâturages.

Ils coupent ces cannes de nœuds en nœuds ; chaque morceau fait une nacelle. Ces Indiens portent des habits tissus d'une plante qui croît dans les rivières ; ils la recueillent, et, l'ayant bien battue , ils l'entrelacent en forme de natte , et s'en revêtent , comme si c'étoit une cuirasse.

Les autres Indiens , qui habitent à l'est de ceux-ci , sont nomades , et vivent de chair crue. On les appelle Padéens. Voici les lois qu'on leur attribue. Quiconque , parmi eux , tombe malade , si c'est un homme , ses plus proches parents et ses meilleurs amis le tuent , apportant pour raison que la maladie le feroit maigrir , et que sa chair en seroit moins bonne. Il a beau nier qu'il soit malade , ils l'égorgent impitoyablement , et se régalent de sa chair. Si c'est une femme , ses plus proches parentes la traitent de la même manière que les hommes en agissent entre eux. Ils tuent ceux qui sont parvenus à un grand âge , et les mangent : mais il s'en trouve peu , parcequ'ils ont grand soin de tuer tous ceux qui tombent malades.

Il y a d'autres Indiens qui ont des usages différents. Ils ne tuent aucun animal ; ils ne sèment rien , n'ont point de maisons , et vivent

d'herbages. Ils ont chez eux une espèce de grain que la terre produit d'elle-même. Ce grain est à-peu-près de la grosseur du millet, et vient dans une cosse. Ils le recueillent, le font bouillir avec sa cosse, et le mangent. Si quelqu'un d'entre eux tombe malade, il va dans un lieu désert, et s'y tient sans que personne s'en occupe, soit pendant sa maladie, soit après sa mort.

Ces Indiens dont je viens de parler voient tous leurs femmes en public, comme les bêtes. Ils sont tous de la même couleur, et elle approche beaucoup de celle des Éthiopiens. La liqueur séminale n'est pas blanche chez eux, comme chez les autres hommes, mais noire comme leur peau, et ressemble à celle des Éthiopiens. Ces sortes d'Indiens sont fort éloignés des Perses; ils habitent du côté du midi, et n'ont jamais été soumis à Darius.

Il y a d'autres Indiens qui habitent au nord: ils sont voisins de la ville de Caspatyre et de la Pactyice. Leurs mœurs et leurs coutumes approchent beaucoup de celles des Bactriens. Ils sont aussi les plus braves de tous les Indiens; et ce sont eux qu'on envoie chercher l'or. Il y a aux environs de leur pays des en-

droits que le sable rend inhabitables. On trouve dans ces déserts, et parmi ces sables¹, des fourmis plus petites qu'un chien, mais plus grandes qu'un renard. On en peut juger par celles qui se voient dans la ménagerie du roi de Perse, et qui viennent de ce pays, où elles ont été prises à la chasse.

Ces fourmis ont la forme de celles qu'on voit en Grèce : elles se pratiquent sous terre un logement. Pour le faire, elles poussent en haut la terre, de la même manière de nos fourmis ordinaires ; et le sable qu'elles élèvent est rempli d'or. On envoie les Indiens ramasser ce sable dans les déserts. Ils attellent ensemble chacun trois chameaux : ils mettent un mâle de chaque côté, et entre deux une femelle, sur laquelle ils montent : mais ils ont l'attention de ne se servir que de celles qui nourrissent, et qu'ils viennent d'arracher à leurs petits encore à la mamelle. Leurs chameaux ne sont pas moins légers à la course que les chevaux, et portent néanmoins de plus grands fardeaux.

Je ne ferai point ici la description de la figure du chameau ; les Grecs la connoissent : je dirai seulement ce qu'ils ignorent. Le cha-

meau a quatre cuisses et quatre genoux ou articulations au train de derrière, et le membre passe entre les cuisses de derrière, et est tourné vers la queue.

Les Indiens, ayant attelé leurs chameaux de la sorte, règlent tellement leur marche vers les lieux où est l'or, qu'ils n'y arrivent et ne l'enlèvent que pendant la grande chaleur du jour; car alors l'ardeur excessive du soleil oblige les fourmis à se cacher sous terre. Dans ce pays, le soleil est le plus ardent le matin, et non à midi, comme chez les autres nations. Ils l'ont à-plomb, sur la tête, jusqu'à l'heure où l'on a coutume de sortir du marché. Dans cette partie du jour, il est beaucoup plus brûlant qu'il ne l'est en Grèce en plein midi. Aussi dit-on que, pendant ce temps-là, ils se tiennent dans l'eau. A midi, il est à-peu-près aussi chaud dans les autres pays que chez les Indiens; mais, après midi, la chaleur est aussi modérée chez eux qu'elle l'est le matin chez les autres peuples; et plus il s'éloigne du midi, plus l'air devient frais, de sorte qu'à son coucher ils jouissent d'une grande fraîcheur.

Les Indiens ne sont pas plutôt arrivés sur

les lieux où se trouve l'or, qu'ils remplissent de sable les sacs de cuir qu'ils ont apportés, et s'en retournent en diligence ; car, au rapport des Perses, les fourmis, averties par l'odorat, les poursuivent incontinent. Il n'est point, disent-ils, d'animal si vite à la course ; et si les Indiens ne prenoient pas le devant pendant qu'elles se rassemblent, il ne s'en sauveroit pas un seul. C'est pourquoi, les chameaux males, ne courant pas si vite que les femelles, ils les tirent à eux, et les détachent, l'un dans un temps, l'autre dans un autre, et non tous les deux ensemble. Quant aux femelles, le souvenir de leurs petits leur donne des forces. C'est ainsi, disent les Perses, que ces Indiens recueillent la plus grande partie de leur or : celui qu'ils tirent de leurs mines est plus rare.

Les extrémités de la terre habitée ont eu, en quelque sorte, en partage ce qu'elle a de plus beau, comme la Grèce a eu, pour le sien, la plus agréable température des saisons. L'Inde est, ainsi que je viens de le dire, la dernière contrée habitée à l'est. Les quadrupèdes et les volatiles y sont beaucoup plus grands que dans les autres pays ; mais les

chevaux y sont plus petits que ceux de la Médie, qu'on appelle niséens. Ce pays abonde en or : on le tire des mines, et de fleuves qui le charrient avec leurs eaux. On y voit, outre cela, des arbres sauvages, qui, pour fruit, portent une espèce de laine, plus belle et meilleure que celle des brebis. Les Indiens s'habillent avec la laine qu'ils recueillent sur ces arbres.

Du côté du midi, l'Arabie est le dernier des pays habités. C'est aussi le seul où l'on trouve l'encens, la myrrhe, la cannelle, le cinnamome, le lédanon. Les Arabes recueillent toutes ces choses avec beaucoup de peine, excepté la myrrhe.

Pour récolter l'encens, ils font brûler, sous les arbres qui le donnent, une gomme appelée styrax, que les Phéniciens apportent aux Grecs. Ils brûlent cette gomme pour écarter une multitude de petits serpents volants, d'espèces différentes, qui gardent ces arbres, et qui ne les quitteroient pas sans la fumée du styrax. Ces sortes de serpents volent par troupes vers l'Égypte. Les Arabes disent aussi que tout le pays seroit rempli de ces

serpents , s'il ne leur arrivoit la même chose que nous savons arriver aux vipères. C'est la Providence divine , dont la sagesse a voulu , comme cela est vraisemblable, que tous les animaux timides , et qui servent de nourriture , fussent très féconds , de crainte que la grande consommation n'en détruisît l'espèce , et qu'au contraire tous les animaux nuisibles et féroces fussent beaucoup moins féconds.

Le lièvre trouve par-tout des ennemis ; les bêtes , les oiseaux , les hommes , lui font la guerre : aussi cet animal est-il extrêmement fécond. Sa femelle est , de tous les animaux, la seule qui conçoive quoique déjà pleine , et qui porte en même temps des petits dont les uns sont couverts de poil , les autres n'en ont point encore , et d'autres ne font que de se former , tandis qu'elle en conçoit encore d'autres.

La lionne , au contraire , cet animal si fort et si féroce , ne porte qu'une fois en sa vie , et ne fait qu'un petit ; car sa matrice sort avec son fruit ; et en voici la raison. Dès que le lionceau commence à remuer dans le ventre de sa mère , comme il a les griffes beaucoup plus pointues que tout autre animal , il dé-

chire la matrice ; et plus il croît, plus il la déchire. Enfin, lorsque la lionne est près de mettre bas , il ne lui reste rien de sain.

Si donc les vipères et les serpents volants d'Arabie ne mouroient que de leur mort naturelle , il seroit impossible aux hommes de vivre ; mais lorsqu'ils fraient ensemble, la femelle , dans l'accouplement et dans l'instant de l'émission , prend le mâle à la gorge, s'y attache fortement , et ne lâche prise qu'elle ne l'ait dévoré. Ainsi périt le mâle. La femelle en reçoit la punition. Ses petits, étant prêts à sortir, lui rongent la matrice et le ventre , se font un passage, et vengent de la sorte la mort de leur père. Les autres serpents , qui ne font point de mal aux hommes , pondent des œufs d'où l'on voit éclore une grande quantité de petits serpents. Au reste , il y a des vipères par toute la terre ; mais on ne voit qu'en Arabie des serpents ailés : ils s'y trouvent en très grand nombre.

C'est ainsi que les Arabes recueillent l'encens. Voici comment ils font la récolte de la cannelle. Lorsqu'ils vont la chercher, ils se couvrent le corps entier, et même le visage , excepté les yeux , de peaux de bœufs et de

chèvres. La cannelle croît dans un lac peu profond. Sur ce lac, et tout à l'entour, il y a des animaux volatiles, semblables à des chauves-souris. Ces animaux jettent des cris perçants et terribles, et sont très forts. Les Arabes ont soin de les repousser et de se garantir les yeux; et, avec cette précaution, ils récoltent la cannelle.

Le cinnamome (*) se recueille d'une façon encore plus merveilleuse. Les Arabes eux-mêmes ne sauroient dire ni où il vient ni quelle est la terre qui le produit. Quelques uns prétendent qu'il croît dans le pays où Bacchus fut élevé, et leur sentiment est appuyé sur des conjectures vraisemblables. Ils racontent que de certains gros oiseaux vont chercher ces brins ou bâtons, que nous appelons cinnamome, nom que nous avons appris des Phéniciens: que ces oiseaux les portent à leurs nids, qu'ils construisent avec de la boue, sur des montagnes escarpées, et où aucun homme ne peut monter. Pour avoir ces brins de cinnamome, on prétend que les Arabes emploient cet artifice: ils prennent de la chair de bœuf, d'âne,

(*) Plante ou arbrisseau dont on tire la cannelle.

et d'autres bêtes mortes, la coupent en très gros morceaux , et , l'ayant portée le plus près des nids qu'il leur est possible , ils s'en éloignent. Les oiseaux fondent sur cette proie , et l'emportent dans leurs nids : mais comme ces nids ne sont pas assez solides pour la soutenir , ils se brisent , et tombent à terre : les Arabes surviennent alors , et ramassent le cinnamome , qu'ils font ensuite passer dans les autres pays.

Le lédanon (*), que les Arabes appellent ladanon , se recueille d'une manière encore plus remarquable que le cinnamome. Quoique très odoriférant , il vient dans un endroit d'une odeur très désagréable ; car on le trouve dans la barbe des boucs et des chèvres , tel que la moisissure qui se forme sur le bois. On le fait entrer dans la composition de plusieurs parfums ; et c'est principalement avec le lédanon que se parfument les Arabes. En voilà assez sur les substances odoriférantes.

(*) Lédum , arbrisseau duquel découle une matière gommeuse , qu'on ramasse avec des peignes de bois , faits exprès ; on la fond , on la coule , et on la met en masse. Cette liqueur s'appelle lédanon ou ladanon.

On respire , en Arabie , une odeur très agréable. Les Arabes ont deux espèces de moutons dignes d'admiration , et qu'on ne voit point ailleurs : les uns ont la queue longue au moins de trois coudées ; si on la leur laissoit traîner, il y viendroit des ulcères , parceque la terre l'écorcheroit et la meurtriroit ; mais aujourd'hui tous les bergers de ce pays savent faire de petits chariots , sur chacun desquels ils attachent la queue de ces animaux. L'autre espèce de moutons a la queue large d'une coudée.

L'Éthiopie s'étend au couchant de l'Arabie , en tirant vers le midi : c'est le dernier des pays habités. Elle produit beaucoup d'or, des éléphants monstrueux, toutes sortes d'arbres sauvages , et de l'ébène. Les hommes y sont grands , beaux , bien faits , et vivent longtemps.

Telles sont les extrémités de l'Asie et de la Libye. Quant à celles de l'Europe , à l'occident , je n'en puis rien dire de certain ; car je ne conviendrai pas que les Barbares nomment Éridan un fleuve qui se jette dans la mer du Nord , et dont on dit que nous vient l'ambre. Je ne connois pas non plus les îles Cassité-

rides , d'où l'on nous apporte l'étain : le nom même du fleuve est une preuve de mon sentiment : Éridanos n'est point un mot barbare ; c'est un mot grec inventé par quelque poète : d'ailleurs je n'ai jamais trouvé personne qui ait pu me dire , comme témoin oculaire , quelle est cette mer que l'on place dans cette région de l'Europe. Ce qu'il y a de certain , c'est que l'étain et l'ambre nous viennent de cette extrémité du monde.

Il paroît constant qu'il y a une très grande quantité d'or vers le nord de l'Europe ; mais je ne saurois dire , avec certitude , comment on parvient à se le procurer. On dit cependant que les Arimaspes enlèvent cet or aux Gryphons , et que ces Arimaspes n'ont qu'un œil ; mais , qu'il y ait des hommes qui naissent avec un œil seulement , et qui , dans tout le reste , ressemblent parfaitement aux autres hommes , c'est une de ces choses que je ne puis me persuader. Quoi qu'il en soit , il paroît que les extrémités de la terre possèdent ce que nous estimons de plus beau et de plus rare.

Il y a en Asie une plaine environnée de tous côtés d'une montagne qui a cinq ouvertures. Cette plaine appartenoit autrefois aux

Chorasmiens. Elle est située sur les frontières de ce même peuple, des Hyrcaniens, des Parthes, des Sarangéens et des Thamanéens; mais, depuis que les Perses sont en possession de la puissance souveraine, elle appartient au roi.

De cette montagne, qui renferme la plaine, coule un grand fleuve appelé Acès. Il prenoit autrefois son cours par chacune des cinq ouvertures, se distribuoit de tous côtés, et arrosoit les terres des peuples dont je viens de parler; mais, depuis qu'ils sont tous sous la domination des Perses, voici ce qui leur est arrivé: le roi a fait faire à chacune des ouvertures de la montagne des portes ou écluses; l'eau, ne trouvant plus de passage, et se répandant toujours dans la plaine qui est entre les montagnes, en a fait une vaste mer. Ces peuples, ne pouvant plus se servir de ces eaux, dont ils faisoient usage auparavant, se trouvent exposés à de fâcheux accidents. Il est vrai qu'en hiver il pleut chez eux comme chez les autres nations; mais en été ils ont besoin d'eau, lorsqu'ils sèment le panis et le sésame, et elle leur manque. Voyant donc qu'on ne leur en donne point, ils vont, avec leurs fem-

mes, trouver les Perses, et, se tenant aux portes du palais du roi, ils poussent des cris lamentables. Alors le roi ordonne de lâcher les écluses du côté de ceux qui ont le plus besoin d'eau. Lorsque leurs terres sont suffisamment abreuvées, on referme les écluses. Il vient ensuite un ordre de les ouvrir pour ceux dont les besoins sont les plus pressants ; mais, comme je l'ai ouï dire, le roi exige, pour les lâcher, de grandes sommes d'argent, sans compter le tribut ordinaire.

Intaphernes, un des sept Perses qui avoient conspiré contre le mage, se permit une insulte, qui le fit punir de mort. Immédiatement après qu'on se fut soulevé contre les mages, il voulut entrer dans le palais pour parler au roi ; car il avoit été arrêté, entre les sept qui s'étoient ligués contre le mage, qu'ils auroient leurs entrées libres chez le roi, sans avoir besoin d'introducteur, à moins qu'il ne fût alors avec une de ses femmes. Intaphernes voulut entrer chez Darius, croyant qu'il ne devoit pas se faire annoncer, parcequ'il étoit un des sept. Le garde de la porte et l'introducteur lui refusèrent l'entrée, disant que le roi étoit avec une de ses femmes. Intaphernes, s'imaginant

qu'ils mentoient , tire son cimenterre , leur coupe le nez et les oreilles , qu'il fit attacher à la bride de son cheval , et la leur ayant fait passer à l'entour du cou , il les laissa aller.

Ils se présentèrent au roi , et lui dirent pourquoi on les avoit ainsi maltraités. Darius , appréhendant que cette violence n'eût été commise de concert avec les cinq autres , les fit venir l'un après l'autre , et les sonda chacun en particulier , pour savoir s'ils approuvoient ce qui s'étoit passé. Quand il fut bien sûr que cela s'étoit fait sans leur participation , comme il avoit tout sujet de croire qu'Intaphernes chercheroit à se révolter avec ses parents , il le fit arrêter , lui , ses fils et toute sa famille. S'étant assuré de leurs personnes , il les fit mettre aux fers , et les condamna à mort.

La femme d'Intaphernes se rendoit chaque jour aux portes du palais , tout éplorée , et poussant des cris lamentables. Ses pleurs et son assiduité firent impression sur le cœur de Darius. On vint lui dire de la part de ce prince : « Le roi Darius vous accorde un des
« prisonniers ; vous pouvez choisir , parmi vos
« parents , celui que vous voulez délivrer du
« supplice. » Après un moment de réflexion ,

elle répondit : « Si le roi m'accorde la vie d'un
« de mes proches , je choisis mon frère préféré-
« rablement à tous les autres. » Darius en fut
surpris. « Pourquoi , lui fit-il dire , préférez-
« vous votre frère à votre mari et à vos en-
« fants , quoiqu'il ne vous soit pas si proche
« que vos enfants , et qu'il doive vous être
« moins cher que votre mari ? Grand roi , ré-
« pondit-elle , si dieu le permet , je pourrai
« trouver un autre mari , et avoir d'autres en-
« fants , lorsque j'aurai perdu ceux-ci : mais ,
« mon père et ma mère étant morts , il n'est
« pas possible que j'aie jamais d'autre frère. »
Darius , trouvant qu'elle avoit raison , lui ren-
dit ce frère qu'elle avoit demandé ; et , charmé
de sa réponse , il lui rendit aussi l'aîné de ses
enfants. Quant aux autres , il les fit tous mettre
à mort. Ainsi périt dès le commencement l'un
des sept.

Il arriva , à-peu-près vers le temps de la
maladie de Cambyse , une aventure que je ne
dois pas omettre. Orétès , Perse de nation , à
qui Cyrus avoit donné le gouvernement de
Sardes , conçut le projet abominable de se
saisir de Polycrate de Samos , et de le faire
mourir , quoiqu'il n'en eût jamais reçu la

moindre offense, ni en paroles, ni en actions, et qu'il ne l'eût même jamais vu : mais voici la raison qu'en donnent la plupart de ceux qui racontent cette histoire.

Orétès, se trouvant un jour à la cour avec Mitrobates, gouverneur de Dascylum, de discours en discours ils en vinrent aux reproches. Comme leur dispute rouloit sur le courage : « Vous êtes véritablement, dit Mitrobates à Orétès, un homme de cœur, vous qui ne vous êtes pas encore emparé de l'île de Samos, quoiqu'elle soit contiguë à votre gouvernement, et si facile à subjuguier, qu'un de ses habitants l'a prise avec quinze soldats, et en est maintenant le maître. » Orétès fut, dit-on, si sensible à ce reproche, qu'il chercha moins les moyens de se venger de celui qui le lui avoit fait, que de perdre entièrement Polycrate, à l'occasion duquel il l'avoit reçu.

Quelques uns, mais en plus petit nombre, racontent qu'Orétès envoya un héraut à Samos demander quelque chose ; on ne dit point ce que c'étoit. Quand le héraut arriva, Polycrate étoit sur un lit de repos, dans l'appartement des hommes, ayant près de lui Anacréon

de Téos (*). Le héraut s'étant avancé pour lui parler, Polycrate, qui avoit alors le visage du côté du mur, soit qu'il se trouvât par hasard dans cette posture, soit qu'il s'y fût mis exprès pour montrer le mépris qu'il faisoit d'Orétès, ne daigna point se tourner, ni même lui répondre.

On rapporte ces deux causes de la mort de Polycrate : chacun est libre de croire celle qui lui paroîtra la plus probable. Orétès, étant à Magnésie sur le Méandre, envoya à Samos un Lydien, nommé Myrsus, fils de Gygès, vers Polycrate, dont il connoissoit le caractère. Polycrate est le premier des Grecs que nous connoissons qui ait eu le dessein de se rendre maître de la mer, si l'on excepte Minos de Cnosse, ou quelque autre plus ancien que ce législateur, supposé qu'il y en ait eu. Quant à ce que l'on appelle les temps historiques, Polycrate est le premier qui se soit flatté de l'espérance de s'emparer de l'Ionie et des îles. Orétès, instruit de ses vues, lui envoya ce message :

Orétès parle ainsi à Polycrate. « J'ai ap-

(*) Poète illustre.

« pris que vous aviez conçu de vastes projets,
« mais que vos richesses ne répondoient pas
« à leur grandeur. Si donc vous suivez mes
« conseils, vous vous élèverez, et vous me
« mettrez moi-même à couvert de tout danger.
« Cambyse a dessein de me faire mourir ; on
« me le mande comme une chose certaine.
« Donnez-moi une retraite chez vous, et re-
« cevez-moi avec mes trésors ; la moitié est à
« vous, laissez-moi l'autre : ils vous rendront
« maître de toute la Grèce. Au reste, si vous
« avez quelque doute au sujet de mes richesses,
« envoyez-moi quelqu'un de confiance, je les
« lui montrerai. »

Polycrate, charmé des offres d'Orétès, lui accorda d'autant plus volontiers sa demande, qu'il avoit une grande passion pour l'argent. D'abord il lui envoya Mæandrius, son secrétaire, fils d'un père de même nom. Ce Mæandrius étoit de Samos ; ce fut lui qui, quelque temps après, consacra, dans le temple de Junon, le riche ameublement de l'appartement de Polycrate.

Orétès, sachant qu'on devoit venir visiter ses trésors, fit remplir de pierres huit grands coffres presque jusqu'aux bords. Il fit couvrir

ces pierres de pièces d'or, et, ayant fait fermer les coffres avec un nœud, il les tint prêts. Cependant Mæandrius arrive, visite les trésors, et retourne faire son rapport à Polycrate.

Celui-ci partit pour se rendre auprès d'Orétès, malgré les représentations des devins et celles de ses amis : d'ailleurs sa fille avoit cru voir en songe son père élevé dans les airs, où il étoit lavé par les eaux du ciel, et oint par le soleil. Effrayée de cette vision, elle fit tous ses efforts pour le dissuader de partir; et comme il alloit s'embarquer sur sa galère à cinquante rames, elle lui rapporta des choses de mauvais augure. Alors il la menaça de ne la marier de long-temps, s'il revenoit sain et sauf de ce voyage. « Je souhaite, lui « répondit-elle, que vos menaces aient leur « effet, et j'aime mieux rester long-temps « vierge, que d'être privée de mon père. »

Polycrate, n'ayant aucun égard aux conseils qu'on lui donnoit, s'embarqua pour se rendre auprès d'Orétès, avec plusieurs de ses amis, et, entre autres, avec le médecin Démocèdes, fils de Calliphon, de la ville de Crotone, et le plus habile homme de son temps dans sa profession. Étant arrivé à

Magnésie , il y périt misérablement , et d'une manière indigne de son rang et de la grandeur de son ame. En effet , de tous les tyrans qui ont régné dans les villes grecques , il n'y en a pas un seul , si l'on excepte ceux de Syracuse , dont la magnificence mérite d'être comparée à celle de Polycrate. Orétès , l'ayant fait périr d'une mort que j'ai horreur de rapporter , il le fit mettre en croix , renvoya tous les Samiens qui l'avoient suivi , et leur dit qu'ils devoient lui savoir gré de la liberté qu'il leur laissoit. Quant aux étrangers et aux esclaves qui avoient accompagné Polycrate , il les retint tous dans la servitude. Polycrate , élevé en l'air , accomplit toutes les circonstances du songe de sa fille. Il étoit lavé par les eaux du ciel , et oint par le soleil , dont la chaleur faisoit sortir les humeurs de son corps. Ce fut là qu'aboutirent les prospérités de Polycrate , comme le lui avoit prédit Amasis.

La mort de Polycrate ne tarda pas à être vengée sur Orétès. Cambyse étant mort , et les mages s'étant emparés du trône , Orétès , qui résidoit à Sardes , bien loin de rendre aucun service aux Perses , à qui les Mèdes avoient enlevé la couronne , profita de ces temps de

troubles et de désordres pour faire périr Mitrobates , gouverneur de Dascylium , qui lui avoit fait des reproches au sujet de Polycrate , et son fils Cranapes , quoiqu'ils fussent l'un et l'autre en grande considération parmi les Perses. Outre une infinité d'autres crimes , un courrier lui ayant apporté , de la part de Darius , des ordres qui ne lui étoient pas agréables , il apostâ des assassins pour l'attaquer sur le chemin lorsqu'il s'en retourneroit : ils le tuèrent lui et son cheval , et en firent disparaître les cadavres.

Darius ne fut pas plutôt sur le trône , qu'il résolut de ne point laisser impunis les crimes d'Orétès , et particulièrement la mort de Mitrobates et de son fils ; mais il jugea d'autant moins convenable d'envoyer une armée directement contre lui , au commencement de son règne , et dans le temps que les affaires étoient encore dans une espèce de fermentation , qu'il savoit qu'Orétès avoit des forces considérables. Sa garde , en effet , étoit composée de mille Perses ; et son gouvernement comprenoit la Phrygie , la Lydie et l'Ionie. Voici ce qu'il imagina.

Il convoqua les Perses les plus qualifiés :

« Perses, leur dit-il, qui d'entre vous me pro-
« mettra d'exécuter une chose où il ne s'agit
« que d'habileté, et où il n'est pas nécessaire
« d'employer la force et le grand nombre ; car
« la violence est inutile quand il ne faut que
« de l'adresse. Qui d'entre vous tuera Orétès,
« ou me l'amènera vif ? lui qui n'a jamais ren-
« du aucun service aux Perses, et qui a com-
« mis plusieurs crimes. Il a fait périr deux
« d'entre nous, Mitrobates et son fils ; et, non
« content de cela, il a fait assassiner les cour-
« riers que je lui envoyois, pour lui ordonner
« de se rendre auprès de moi. C'est une in-
« sulte qu'on ne peut supporter. Prévenons,
« par sa mort, des maux encore plus grands
« qu'il pourroit faire aux Perses. »

Sur cette proposition, trente Perses pro-
mirent, à l'envi l'un de l'autre, de le servir.
Pour terminer leurs contestations, Darius or-
donna que le sort en décideroit. On tira donc ;
et le sort étant tombé sur Bagéus, fils d'Ar-
tontès, voici comment il s'y prit. Il écrivit
plusieurs lettres sur différentes affaires, les
scella du sceau de Darius, et partit pour Sar-
des avec ces dépêches. Aussitôt qu'il y fut
arrivé, il alla trouver Orétès, et donna les

lettres, l'une après l'autre, au secrétaire du roi, pour en faire la lecture : car tous les gouverneurs de province ont auprès d'eux des secrétaires du roi. En donnant ces lettres, Bagéus avoit intention de sonder les gardes du gouverneur, pour voir s'ils seroient disposés à l'abandonner. Ayant remarqué qu'ils avoient beaucoup de respect pour ces lettres, et encore plus pour les ordres qu'elles contenoient, il en donna une autre conçue en ces termes : « Perses, le roi Darius vous défend
« de servir désormais de gardes à Orétès. » Là-dessus, ils mirent sur-le-champ bas leurs piques. Bagéus, encouragé par leur soumission, mit entre les mains du secrétaire la dernière lettre ainsi conçue : « Le roi Darius ordonne aux Perses qui sont à Sardes de tuer
« Orétès. » Aussitôt les gardes tirent leurs cimeterres, et tuent le gouverneur sur la place. Ce fut ainsi que la mort de Polycrate de Samos fut vengée par celle du Perse Orétès.

Les biens de celui-ci ayant été confisqués et transportés à Suses, il arriva, peu de temps après, que Darius, étant à la chasse, se donna une entorse au pied en sautant en bas de son cheval. Elle fut si violente que la cheville

du pied se déboîta. Darius avoit à sa cour les médecins qui passoient pour les plus habiles qu'il y eût en Égypte. S'étant mis d'abord entre leurs mains, ils lui tournèrent le pied avec tant de violence qu'ils augmentèrent le mal. Le roi fut sept jours et sept nuits sans fermer l'œil, tant la douleur étoit vive. Enfin le huitième jour, comme il se trouvoit très mal, quelqu'un qui, pendant son séjour à Sardes, avoit entendu dire quelque chose de la profession de Démocèdes de Crotone, lui parla de ce médecin. Darius se le fit amener en diligence. On le trouva confondu parmi les esclaves d'Orétès, comme un homme dont on ne faisoit pas grand cas. On le présenta au roi, couvert de haillons, et ayant des ceps aux pieds.

Darius lui ayant demandé s'il savoit la médecine, Démocèdes n'en convint point, dans la crainte de se fermer à jamais le chemin de la Grèce s'il se faisoit connoître. Darius, s'apercevant qu'il usoit de dissimulation, ordonna à ceux qui le lui avoient amené d'apporter des fouets et des poinçons (*). Démocèdes

(*) C'étoient des instruments de torture.

ne crut pas devoir dissimuler plus long-temps. Il dit qu'il n'avoit pas une connoissance profonde de la médecine; mais qu'il en avoit pris une légère teinture en fréquentant un médecin. Sur cet aveu, le roi se mit entre ses mains. Démocèdes fit succéder aux remèdes violents des Égyptiens des lénitifs, tels que les Grecs ont coutume d'en employer en pareil cas. Ils furent si efficaces qu'ils lui procurèrent le sommeil, et qu'en peu de temps il se trouva guéri parfaitement, quoiqu'il eût perdu toute espérance de pouvoir jamais se servir de son pied. Darius, entièrement guéri, lui fit présent de deux paires de ceps d'or. Démocèdes lui demanda s'il prétendoit doubler ainsi son mal en récompense de sa guérison. Le roi, charmé de cette repartie, l'envoya à ses femmes. Les eunuques qui le conduisoient leur dirent que c'étoit lui qui avoit rendu la vie au roi. Ces femmes firent présent à Démocèdes de statères qu'elles puisoient dans un coffre avec une coupe. Ce présent fut si considérable que le domestique qui le suivoit, et qui s'appeloit Sciton, fit une grosse somme des pièces d'or qu'il ramassa à mesure qu'elles tomboient des coupes.

Voici à quelle occasion Démocède avoit quitté Crotone, sa patrie, et s'étoit attaché à Polycrate. Il vivoit avec un père d'un caractère dur et colère. Ne pouvant plus supporter son humeur, il alla à Égine, où, s'étant établi, il surpassa, dès la première année, les plus habiles médecins, quoiqu'il ne se fût pas préparé à y exercer sa profession, et qu'il n'eût aucun des instruments nécessaires (*). La seconde année, les Éginètes lui donnèrent un talent de pension sur le trésor public. La troisième, les Athéniens lui firent une pension de cent mines. Enfin, la quatrième année, Polycrate lui offrit deux talents, et par cette amorce l'attira à Samos. C'est à lui que les médecins de Crotone doivent la plus grande partie de leur réputation. Il fut un temps où on les regarda comme les premiers médecins de toute la Grèce, et les Cyrénéens comme les seconds. Vers le même temps, les Argiens passaient pour les plus habiles musiciens de la Grèce.

Démocède ayant parfaitement guéri Da-

(*) La chirurgie n'étoit point autrefois séparé de la médecine.

rius, on lui donna une très grande maison à Suses; il mangeoit à la table du roi, et rien ne lui manquoit que la liberté de retourner en Grèce. Il obtint du roi la grace des Égyptiens, qui étoient auparavant ses médecins ordinaires, et qui, pour s'être laissé surpasser en leur art par un médecin grec, avoient été condamnés à être mis en croix. Il fit rendre la liberté à un devin d'Élée, qui avoit suivi Polycrate, et qu'on avoit mis au nombre des esclaves, sans qu'on songeât à lui. Enfin Démocèdes jouissoit auprès du roi d'une très grande considération.

Il survint, peu de temps après, à Atosse, fille de Cyrus, femme de Darius, une tumeur ulcéreuse au sein, qui s'ouvrit et fit de grands progrès. Tant que le mal fut peu considérable, cette princesse le cacha par pudeur, et n'en dit mot à personne. Mais, quand elle vit qu'il devenoit dangereux, elle manda Démocèdes, et le lui fit voir. Il lui promit de la guérir; mais il exigea d'elle, avec serment, qu'elle l'obligeroit à son tour dans une chose dont il la prieroit, l'assurant, au reste, qu'il n'exigeroit rien dont elle eût à rougir.

Atosse, guérie par les remèdes de Démoc-

cèdes, résolut de lui tenir parole. Étant au lit avec Darius, elle lui parla ainsi, selon les instructions de Démocède : « Je m'étonne, seigneur, qu'ayant tant de troupes à votre disposition, vous demeuriez tranquillement dans votre palais, sans songer à conquérir de nouveaux pays, et à étendre les bornes de votre empire. Cependant il convient à un monarque jeune, et qui possède de grandes richesses, de se signaler par des actions qui fassent connoître à ses sujets qu'ils ont un homme de cœur à leur tête. Il vous importe par deux raisons de suivre mon conseil : la première, pour montrer aux Perses qu'ils ont un roi plein de courage et de valeur ; la seconde, afin qu'accablés de travaux l'oisiveté ne les porte point à se soulever contre vous. Faites donc quelques grands exploits, tandis que vous êtes dans la fleur de l'âge. L'ame croît avec le corps ; mais, à mesure que le corps vieillit, l'ame vieillit aussi, et devient inhabile à tout. » Ainsi parla Atosse, suivant les instructions de Démocède.

« Vos discours, lui répondit Darius, s'accordent avec mes desseins. J'ai résolu de marcher contre les Scythes, et de construire

« à cet effet un pont pour passer de notre
« continent dans l'autre. Il ne faut que peu de
« temps pour en venir à bout. »

« Seigneur, reprit Atosse, ne commencez
« point, je vous prie, par les Scythes ; ils se-
« ront à vous quand vous le voudrez : marchez
« plutôt contre la Grèce. Car, seigneur, sur ce
« que j'ai ouï dire des femmes de ce pays, je
« ne desire rien tant que d'avoir à mon service
« des Lacédémoniennes, des Argiennes, des
« Athéniennes et des Corinthiennes. Vous avez
« ici l'homme du monde le plus propre à vous
« instruire de ce qui regarde la Grèce, et à
« vous servir de guide dans cette expédition :
« c'est celui qui vous a guéri de votre en-
« torse. »

« Puisque vous êtes d'avis, répondit Darius,
« que nous commencions par la Grèce, il me
« semble qu'avant tout il est à propos d'en-
« voyer quelques Perses avec l'homme dont
« vous me parlez, pour prendre une connois-
« sance exacte du pays ; et lorsqu'à leur retour
« ils m'auront instruit de tout ce qu'ils auront
« vu et appris, je me mettrai en marche. »

A peine eut-il dit ces choses, qu'il les exé-
cuta. Dès que le jour commença à paroître,

il fit venir quinze Perses , des premiers de la nation, leur commanda de suivre Démocède, de reconnoître avec lui tous les pays maritimes de la Grèce , et leur enjoignit sur-tout de prendre garde qu'il ne leur échappât , et de le ramener avec eux , quelque chose qui arrivât. Ces ordres donnés, il manda Démocède, le pria de revenir dès qu'il auroit fait voir aux Perses toute la Grèce. Il lui commanda aussi de porter avec lui tous ses meubles pour en faire présent à son père et à ses frères, lui promettant de le dédommager au centuple; et, outre cela, il lui dit qu'il le feroit accompagner par un vaisseau de charge, rempli de ces présents et de toutes sortes de richesses. Les promesses de ce prince étoient, comme je le crois, sans artifice; cependant Démocède, craignant qu'il n'eût dessein de l'éprouver, accepta tous ses dons sans montrer beaucoup d'empressement; mais, pour les meubles et autres effets qui lui appartenoient, il dit qu'il les laisseroit à Suses, afin de les retrouver à son retour. Il se contenta du vaisseau de charge que lui promettoit le roi, afin d'en faire présent à ses frères.

Darius, lui ayant aussi donné ses ordres,

lui dit de se rendre avec les Perses sur les bords de la mer. Lorsqu'ils furent arrivés en Phénicie, ils allèrent à Sidon, où ils firent équiper sur-le-champ deux trirèmes et un gros vaisseau de charge, qu'ils remplirent de toutes sortes de richesses. Leurs préparatifs achevés, ils passèrent en Grèce, dont ils visitèrent les côtes, et levèrent le plan. Enfin, après avoir reconnu les places les plus célèbres, ils firent voile en Italie, et abordèrent à Tarente. Aristophilides, roi de ce pays, par bonté pour Démocède, fit ôter le gouvernail des vaisseaux médiques, et arrêter en même temps les Perses comme espions. Tandis qu'on les tenoit en prison, Démocède se retira à Crotone. Lorsqu'il fut arrivé chez lui, Aristophilides relâcha les Perses, et leur rendit ce qu'il avoit fait enlever de leurs vaisseaux.

Les Perses, ayant remis à la voile, poursuivirent Démocède, et arrivèrent à Crotone. Ils l'arrêtèrent dans la place publique, où ils le rencontrèrent. La crainte de la puissance des Perses avoit disposé une partie des Crotoniates à le leur abandonner ; mais d'autres l'arrachèrent de leurs mains, et les repoussèrent à coups de bâton.

« Crotoniates, leur disoient les Perses, prenez garde à ce que vous faites : celui que vous nous enlevez est un esclave fugitif ; il appartient au roi. Pensez-vous donc que Darius souffre une telle insulte sans s'en venger, et que vous vous trouviez bien de nous avoir arraché Démocèdes ? car enfin , votre ville ne sera-t-elle pas la première que nous attaquerons, et que nous tâcherons de réduire en servitude ? »

Ces menaces furent inutiles : les Crotoniates, sans y avoir égard, leur enlevèrent non seulement Démocèdes, mais encore le vaisseau de charge qu'ils avoient amené avec eux. Les Perses, privés de leur guide, retournèrent en Asie, sans chercher à pénétrer plus avant dans la Grèce, pour reconnoître le pays.

Démocèdes, à leur départ, leur enjoignit de dire à Darius qu'il étoit fiancé avec la fille de Milon (*). Le nom de ce lutteur étoit alors fort connu à la cour de Perse ; pour moi, je

(*) Milon fut plusieurs fois vainqueur dans les jeux olympiques, et mourut dévoré par des bêtes sauvages.

pense qu'il hâta ce mariage, et qu'il y dépensa de grandes sommes, afin de faire voir à Darius qu'il jouissoit aussi, dans sa patrie, d'une grande considération.

Les Perses ayant levé l'ancre, les vents les écartèrent de leur route, et les poussèrent en Iapigye, où on les fit prisonniers. Mais Gillus, banni de Tarente, les délivra, et les ramena à Darius. La reconnoissance avoit disposé ce prince à lui accorder toutes ses demandes. Gillus lui raconta sa disgrâce, et le pria de le faire rétablir à Tarente. Mais, pour ne pas jeter l'épouvante et le trouble dans la Grèce, comme cela n'auroit pas manqué d'arriver si l'on eût envoyé à cause de lui une flotte considérable en Italie, il dit que les Cnidiens suffiroient seuls pour le rétablir dans sa patrie, et qu'étant amis des Tarentins, il étoit persuadé qu'à leur sollicitation on ne feroit nulle difficulté de lui accorder son rappel. Darius le lui promit; et, sans différer plus longtemps, il envoya un exprès à Cnide, avec ordre aux Cnidiens de remener Gillus à Tarente. Les Cnidiens obéirent, mais ils ne purent rien obtenir des Tarentins, et ils n'étoient point assez puissants pour employer la force. C'est

ainsi que les choses se passèrent. Ces Perses sont les premiers qui soient venus d'Asie en Grèce pour reconnoître le pays.

Après ces événements, Darius prit Samos. De toutes les villes, tant grecques que barbares, celle-ci fut la première qu'il attaqua pour les raisons que je vais dire. Beaucoup de Grecs avoient suivi Cambyse, fils de Cyrus, dans son expédition en Égypte : les uns, comme on peut le croire, pour trafiquer ; d'autres pour servir, et quelques uns aussi par curiosité, et pour voir le pays ; du nombre de ces derniers fut Syloson, banni de Samos, fils d'Æcès et frère de Polycrate. Il arriva à Syloson une heureuse aventure. Il se promenoit un jour sur la place de Memphis, un manteau d'écarlate sur les épaules. Darius, qui n'étoit alors qu'un simple garde-du-corps de Cambyse, et qui ne jouissoit pas encore d'une grande considération, l'aperçut, et eut envie de son manteau. Il s'approcha de cet étranger et le pria de le lui vendre. Syloson, remarquant que Darius en avoit une envie extrême, lui répondit, comme inspiré de quelque dieu : « Pour quelque prix que ce soit, je ne veux
« point le vendre ; mais, puisqu'il faut que les

« choses soient ainsi, j'aime mieux vous en
« faire présent. » Darius loua sa générosité,
et accepta le manteau.

Syloson croyoit avoir perdu son manteau par trop de facilité ; mais, quelque temps après , Cambyse mourut, les sept Perses détrônèrent le mage, et Darius, l'un des sept conjurés, monta sur le trône. Syloson, ayant appris que la couronne étoit échue à celui à qui, sur ses vives instances, il avoit donné son manteau en Égypte, part pour Suses, se rend au palais, et s'étant assis au vestibule, il dit qu'il avoit autrefois obligé Darius. Le garde de la porte, qui avoit entendu ce discours, en fit son rapport au roi. « Quel est
« donc ce Grec, se dit en lui-même Darius
« étonné, qui est mon bienfaiteur, et à qui je
« dois de la reconnoissance pour les bienfaits
« dont il m'a prévenu. Je n'ai que depuis peu
« la puissance souveraine, et, depuis ce
« temps-là, à peine peut-il en être venu un
« seul à ma cour. Pour moi, je ne sache point
« qu'aucun Grec m'ait rien prêté ; mais qu'on
« le fasse entrer, je verrai ce qu'il veut dire. »

Le garde ayant introduit Syloson, les interprètes lui demandèrent qui il étoit, et en quoi

il pouvoit se vanter d'avoir obligé Darius ; Syloson raconta tout ce qui s'étoit passé au sujet du manteau, et ajouta que c'étoit lui-même qui l'avoit donné.

« O le plus généreux de tous les hommes !
« répondit Darius ; vous êtes donc celui qui
« m'avez fait un présent dans le temps où je
« n'avois pas la moindre autorité. Quoique ce
« présent soit peu de chose, je vous en ai ce-
« pendant autant d'obligation que si j'en rece-
« vois aujourd'hui un considérable, et, pour
« reconnoître ce plaisir, je vous donnerai tant
« d'or et d'argent que vous n'aurez jamais su-
« jet de vous repentir d'avoir obligé Darius,
« fils d'Hystaspes. Grand roi, reprit Syloson,
« je ne vous demande ni or ni argent ; rendez-
« moi Samos, ma patrie, et délivrez-la de l'op-
« pression. Depuis qu'Orétès a fait mourir
« mon frère Polycrate, un de nos esclaves
« s'en est emparé ; c'est cette patrie que je vous
« demande : rendez-la-moi, seigneur, sans ef-
« fusion de sang, et ne permettez pas qu'elle
« soit réduite en servitude. »

Darius lui accorda sa demande. Il envoya une armée sous les ordres d'Otanes, un des sept qui avoient détrôné le mage, et lui recom-

manda d'exécuter tout ce dont Syloson le prioit. Otanes se rendit sur les bords de la mer, où il fit embarquer ses troupes.

Mæandrius, fils de Mæandrius, avoit alors la puissance souveraine dans l'île de Samos; Polycrate lui en avoit confié la régence. Il voulut se montrer le plus juste de tous les hommes; mais les circonstances ne le permirent pas. Quand il eut appris la mort de Polycrate, il érigea d'abord un autel à Jupiter libérateur, et traça autour de cet autel, l'aire (*) sacrée qu'on voit encore aujourd'hui dans le faubourg de Samos. Ensuite il convoqua une assemblée de tous les citoyens, et leur tint ce discours :
« Vous savez, Samiens, que Polycrate m'a con-
« fié son sceptre avec son autorité, et qu'aujour-
« d'hui il ne tient qu'à moi de conserver l'em-
« pire sur vous. Mais, autant que je le pourrai,
« je ne ferai jamais ce que je condamne dans
« les autres. J'ai blâmé Polycrate de s'être
« rendu maître de ses égaux, et je n'approu-
« verai jamais la même conduite dans un au-
« tre. Mais enfin il a rempli sa destinée. Quant

(*) Espace qui est autour d'un autel et d'un temple, et où l'on jouit du droit d'asile.

« à moi, je me démetts de la puissance souve-
« raine, et je rétablis l'égalité. Accordez-moi
« seulement, je vous prie, par une sorte de dis-
« tinction que je crois juste, six talents de l'ar-
« gent de Polycrate. Permettez encore que je
« me réserve à moi, et à mes descendants à per-
« pétuité, le sacerdoce de Jupiter libérateur à
« qui j'ai élevé un autel, et je vous rends votre
« ancienne liberté. »

Telles furent les demandes et les promesses de Mæandrius ; mais un Samien se levant du milieu de l'assemblée, lui dit : « Vous ne mé-
« ritez pas de nous commander, vous qui avez
« toujours été un méchant et un scélérat. Il
« faut bien plutôt vous faire rendre compte
« de l'argent que vous avez eu en maniement. »
Celui qui parla de la sorte s'appeloit Télésar-
que, il jouissoit d'une grande considération
parmi ses concitoyens.

Mæandrius, faisant réflexion que s'il se dé-
pouilloit de l'autorité souveraine, quelqu'un
s'en empareroit, et se mettroit à sa place, ne
pensa pas à la quitter. Dès qu'il fut rentré dans
la citadelle, il manda les citoyens l'un après
l'autre, comme s'il eût voulu leur rendre compte
de l'administration des finances ; mais ils fu-

rent arrêtés et mis aux fers. Pendant qu'ils étoient en prison, Mæandrius tomba malade. Son frère l'Ycarète crut qu'il n'en reviendrait point, et pour usurper plus facilement la puissance souveraine dans Samos, il fit mourir tous les prisonniers : car il paroît bien que les Samiens regardoient comme une chose indigne d'un homme libre d'obéir à un tyran.

Cependant les Perses qui ramenoient Syloson, étant arrivés à Samos, n'y trouvèrent pas la moindre résistance. Ceux du parti de Mæandrius, et Mæandrius lui-même, leur déclarèrent qu'ils étoient prêts à capituler et à sortir de l'île. Otanes accepta cette proposition, et lorsque le traité eut été conclu, les gens les plus distingués d'entre les Perses firent apporter des sièges, et s'assirent devant la forteresse.

Le tyran Mæandrius avoit un frère, nommé Charilée, dont l'esprit n'étoit pas fort sain, et qu'on tenoit enchaîné dans une prison souterraine, pour quelque faute qu'il avoit commise. Charilée, informé de ce qui passoit, et ayant vu, par une ouverture de sa prison, les Perses tranquillement assis, se mit à crier qu'il vouloit parler à son frère. Mæandrius, qui l'a-

voit entendu, ordonna de le délier, et de le lui amener. Il n'eut pas plutôt été amené, que, chargeant son frère d'invectives, il tâcha de l'engager à se jeter sur les Perses : « O le plus
« lâche de tous les hommes ! tu as bien eu le
« cœur assez dur pour me faire enchaîner
« dans une prison souterraine, moi qui suis
« ton frère, et qui n'ai mérité, par aucun crime,
« un pareil traitement, et tu n'as pas le courage
« de te venger des Perses, qui te chassent de
« ta maison et de ta patrie, quoiqu'il te soit facile de les vaincre. Mais si tu les redoutes,
« donne-moi tes troupes auxiliaires, et je les
« ferai repentir d'être venus ici. Quant à toi,
« je suis prêt à te renvoyer de cette île. »

Ainsi parla Charilée. Mæandrius prit en bonne part son discours. Il n'étoit pas cependant, à mon avis, assez insensé pour s'imaginer qu'avec ses forces il pourroit l'emporter sur le roi ; mais il envioit à Syloson le bonheur de recouvrer, sans peine, la ville de Samos, et de la recevoir florissante, et sans qu'on y eût fait le moindre dégât ; en irritant les Perses, il vouloit affoiblir la puissance des Samiens, et ne les livrer qu'en cet état. Il savoit bien, en effet, que si les Perses étoient mal-

traités, ils s'aigriroient contre les Samiens. D'ailleurs il avoit un moyen sûr pour se retirer de l'île quand il le voudroit. Il avoit fait pratiquer sous terre un chemin qui conduisoit de la forteresse à la mer ; et en effet il sortit de Samos par cette route, et mit à la voile. Pendant ce temps-là Charilée, ayant fait prendre les armes à toutes les troupes auxiliaires, ouvrit les portes, et fit une sortie sur les Perses, qui, bien loin de s'attendre à cet acte d'hostilité, croyoient que tout étoit réglé. Les auxiliaires tombèrent sur les Perses de distinction qu'ils trouvèrent assis, et les massacrèrent. Tandis qu'ils les passoient au fil de l'épée, le reste de l'armée perse vint au secours, et poussa les auxiliaires avec tant de vigueur, qu'ils furent contraints de se renfermer dans la forteresse.

Otanes s'étoit ressouvenu jusqu'alors des ordres que Darius lui avoit donnés en partant de ne tuer aucun Samien, de n'en réduire aucun en servitude, et de rendre l'île de Samos à Syloson, sans permettre qu'on y fit le dégât. Mais à la vue du carnage qui s'étoit fait des Perses, il les oublia. Il ordonna à son armée de faire main basse sur tout ce qu'elle trouveroit en son chemin, hommes et enfants,

sans aucune distinction. Ainsi, tandis qu'une partie de ses troupes assiégeoit la citadelle, les autres passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent, tant dans les lieux sacrés que dans les profanes.

Mæandrius, s'étant sauvé de Samos, fit voile à Lacédémone. Lorsqu'il y fut arrivé avec les richesses qu'il avoit emportées, il fit tirer de ses coffres des coupes d'or et d'argent, et ses gens se mirent à les nettoyer. Pendant ce temps-là il alla trouver Cléomènes, fils d'Anaxandrides, roi de Sparte; et s'entretenant avec lui, il l'amena insensiblement dans sa maison. Voyant ce prince saisi d'admiration à la vue de ces vases, il le pressa d'en prendre autant qu'il le voudroit, et de les faire porter dans son palais.

Cléomènes montra, en cette occasion, qu'il étoit le plus juste et le plus désintéressé des hommes. Quoique Mæandrius insistât jusqu'à deux ou trois fois, il ne voulut jamais accepter ses dons; mais, ayant appris que ce Samien faisoit présent de ces vases à d'autres citoyens, et que, par ce moyen, il se procuroit du secours, il alla trouver les éphores, et leur remontra qu'il étoit de l'intérêt de la république

de faire sortir du Péloponèse cet étranger, de crainte, ajouta-t-il, qu'il ne me corrompe moi-même et d'autres citoyens aussi. Les éphores approuvèrent le conseil de Cléomènes, et firent signifier à Mæandrius, par un héraut, qu'il eût à sortir des terres de la république.

Quand les Perses eurent pris tous les habitants de Samos comme dans un filet, ils remirent la ville à Syloson, mais sans aucun habitant. Quelque temps après, Otanes repeupla cette île à l'occasion d'une vision qu'il eut en songe, et d'un mal dont il se sentit attaqué aux parties de la génération.

Tandis que l'armée navale se rendoit à Samos, les Babyloniens se révoltèrent, après avoir fait de grands préparatifs. Pendant que le mage régnoit, et que les sept Perses s'élevoient contre lui, ils profitèrent de ce temps et des troubles qu'il y eut à cette occasion, pour se disposer à soutenir un siège, sans que les Perses en eussent la moindre connoissance. Après qu'ils eurent secoué ouvertement le joug, ils prirent les mesures suivantes. De toutes les femmes qui se trouvèrent dans Babylone, chaque homme, indépendamment de sa mère, ne se réserva que celle qu'il aimoit le

plus de toutes celles de sa maison. Quant aux autres, ils les rassemblèrent toutes en un même lieu, et les étranglèrent. Celle que chacun s'étoit réservée devoit lui apprêter à manger; et ils étranglèrent le reste, afin de ménager leurs provisions.

A la première nouvelle de leur révolte, Darius rassembla toutes ses forces, et marcha contre eux. Lorsqu'il fut arrivé devant la place il en forma le siège; mais les Babyloniens firent voir qu'ils s'en inquiétoient peu, ils montèrent sur leurs remparts et se mirent à danser et à faire des plaisanteries contre Darius et son armée, et l'un d'entre eux leur dit cette parole remarquable : « Perses, pourquoi perdre ainsi « le temps devant nos murailles? retirez-vous « plutôt : vous prendrez Babylone lorsque les « mules engendreront. » Ainsi parla un Babylonien, ne pensant pas qu'une mule pût jamais engendrer.

Après avoir déjà passé un an et sept mois devant Babylone, Darius et son armée s'affligeoient de ne pouvoir prendre cette place. Il s'étoit servi de toutes sortes de stratagèmes, mais en vain : il avoit même eu recours à celui qui avoit autrefois réussi à Cyrus; mais les Babyloniens se tenoient sans cesse sur leurs

gardes, et il n'étoit pas possible de les forcer.

Le vingtième mois du siège il arriva un prodige chez Zopyre, fils de ce Mégabyse qui, avec les autres conjurés, détrôna le mage. Une des mules qui lui servoient à porter ses provisions fit un poulain. Il n'en voulut d'abord rien croire; mais, s'en étant convaincu par ses yeux, il défendit expressément à ses gens d'en parler. S'étant mis ensuite à réfléchir sur ce prodige, il se rappela les paroles du Babylonien qui avoit dit, au commencement du siège, qu'on prendroit la ville lorsque les mules, toutes stériles qu'elles sont, engendreroient. Il crut, en conséquence de ce présage, qu'on pouvoit prendre Babylone; que le Babylonien avoit parlé de la sorte par une permission divine, et que le prodige de la mule le regardoit.

Ayant reconnu que les destins assuroient la prise de Babylone, il alla trouver Darius, et lui demanda s'il avoit fort à cœur la conquête de cette place. Ce prince lui ayant répondu qu'il le souhaitoit ardemment, il délibéra comment il feroit pour s'en emparer, et pour que la prise de cette ville ne pût être attribuée à d'autre qu'à lui. Les Perses estiment en effet beaucoup

les belles actions, et, chez eux, c'est le plus sûr moyen de parvenir aux plus grands honneurs. Ayant fait réflexion qu'il ne pouvoit se rendre maître de cette place qu'en se mutilant, pour passer ensuite chez les ennemis en qualité de transfuge, il ne balança pas un instant, et ne tint aucun compte d'une difformité à laquelle il n'étoit pas possible de remédier. Il se coupa donc le nez et les oreilles, se rasa d'une manière honteuse le tour de la tête, se mit le corps en sang à coups de fouet, et, en cet état, il alla se présenter au roi.

Darius, indigné de voir un homme de ce rang si cruellement traité, se lève précipitamment de son trône, et lui demande avec empressement qui l'avoit ainsi mutilé, et pour quel sujet. « Personne que vous, seigneur, » répondit Zopyre; n'est assez puissant pour « me traiter de la sorte. Une main étrangère « ne m'a point mis en cet état; je l'ai fait moi-même, outré de voir les Assyriens se moquer « des Perses. O le plus malheureux des hommes! s'écria Darius; vous cherchez, par ces « propos, à couvrir d'un beau nom l'action la « plus honteuse. Insensé! les ennemis se rendront-ils donc plus tôt parceque vous vous

« êtes ainsi mutilé? n'avez-vous donc pas perdu
« l'esprit quand vous vous êtes mis en cet état?
« Seigneur, reprit Zopyre, si je vous avois com-
« munié mon dessein, vous ne m'auriez ja-
« mais permis de l'exécuter; aussi n'ai-je pris
« conseil que de moi-même. Babylone est à
« nous, si vous ne nous manquez pas. Dans
« l'état où vous me voyez, je vais passer dans
« la ville en qualité de transfuge; je dirai aux
« Babyloniens que ce traitement m'a été fait
« par votre ordre: j'espère que, si je réussis à
« les persuader, j'obtiendrai le commandement
« d'une partie de leurs troupes. Pour vous,
« seigneur, le dixième jour après que j'aurai
« été reçu à Babylone, choisissez mille hom-
« mes dont la perte vous importe peu; placez-
« les près de la porte de Sémiramis. Sept jours
« après, postez-en deux mille autres près de
« la porte de Ninive; laissez ensuite passer
« vingt jours, et vous enverrez quatre mille
« hommes près de la porte des Chaldéens;
« mais que les uns et les autres n'aient, pour
« se défendre, d'autres armes que leurs épées.
« Enfin, le vingtième jour après, faites avan-
« cer le reste de l'armée droit à la ville pour
« donner un assaut général; mais, sur-tout,

« placez les Perses aux portes Bélides et Cissiennes. Je ne doute point que les Babylo niens, témoins de mes grandes actions, ne me confient entre autres choses les clefs de ces portes ; alors nous aurons soin, les Perses et moi, de faire ce qu'il faudra. »

Ce discours achevé, il s'enfuit vers les portes de la ville, se retournant de temps en temps, comme s'il eût été un véritable transfuge. Ceux qui étoient en sentinelle sur les tours, l'ayant aperçu, descendirent promptement, et, ayant entr'ouvert un guichet de la porte, ils lui demandèrent qui il étoit, et ce qu'il venoit chercher. Il leur répondit qu'il étoit Zopyre, et qu'il venoit se rendre aux Babylo niens. Sur cette déclaration les gardes de la porte le conduisirent à l'assemblée de la nation. Lorsqu'il fut arrivé il se mit à déplorer son malheur, il attribua à Darius le traitement qu'il s'étoit fait, et leur dit que ce prince l'avoit mis en cet état, parceque, ne voyant nulle apparence de forcer la place, il lui avoit conseillé de lever le siège. « Maintenant donc, leur dit-il, je viens vers vous, ô Babylo niens, et pour votre plus grand avantage, et pour le plus grand malheur de Darius, de son armée et des Perses.

« Tous ses projets me sont connus ; il ne m'aura point ainsi mutilé impunément. »

Les Babyloniens, voyant un Perse de la première qualité, le nez et les oreilles coupés, le corps déchiré de coups, et tout en sang, crurent qu'il disoit vrai, et qu'il venoit les secourir. Ils étoient disposés à lui accorder tout ce qu'il souhaitoit : il leur demanda des troupes. On lui en donna, et il fit tout ce dont il étoit convenu avec le roi.

Le dixième jour après son arrivée, il sortit à la tête des troupes dont les Babyloniens lui avoient confié le commandement, et ayant investi, dans leur poste, les premiers mille hommes que Darius avoit envoyés par son conseil, il les tailla en pièces. Les Babyloniens, ayant reconnu que ses actions répondoient à ses discours, en témoignèrent une grande joie, et n'en furent que plus disposés à lui obéir en tout.

Zopyre laissa passer le nombre de jours dont il étoit convenu avec Darius, et, s'étant mis à la tête de l'élite des troupes babyloniennes, il fit une seconde sortie, dans laquelle il tua deux mille hommes. Les Babyloniens, té-

moins de cette action, ne s'entretenoient que de Zopyre.

Après ce second exploit, laissant encore écouler le nombre de jours convenu, il fit une troisième sortie, mena ses troupes vers le poste où il avoit dit à Darius d'envoyer quatre mille hommes, et, les ayant investis, il les massacra. Ce nouveau succès le rendit tout-puissant parmi les assiégés : il étoit tout, on lui confia tout, le commandement de l'armée et la garde des remparts.

Enfin Darius fit, au jour marqué, approcher son armée de toutes parts, pour donner un assaut général. Alors Zopyre manifesta toute sa fraude. Tandis que les Babyloniens, montés sur les remparts, se défendoient contre l'armée de Darius, Zopyre ouvrit les portes Cissiènes et Bélides, et introduisit les Perses dans la place. Ceux des Babyloniens qui virent ce qui se passoit se réfugièrent dans le temple de Jupiter-Bélus ; mais ceux qui ne s'en aperçurent pas tinrent ferme dans leurs postes jusqu'à ce qu'ils eussent aussi reconnu qu'on les avoit livrés aux ennemis.

Ce fut ainsi que Babylone tomba, pour la

seconde fois, en la puissance des Perses. Darius, s'en étant rendu maître, en fit abattre les murs et enlever toutes les portes. Cyrus, qui l'avoit prise avant lui, n'avoit fait ni l'un ni l'autre. Il fit ensuite mettre en croix environ trois mille hommes des plus distingués de Babylone. Quant aux autres, il leur permit d'habiter la ville comme auparavant : en même temps il eut soin de leur donner des femmes pour repeupler la ville ; car les Babyloniens, comme nous l'avons dit au commencement, avoient étranglé les leurs, dans la vue de ménager leurs provisions. Il ordonna donc aux peuples voisins d'envoyer des femmes à Babylone, et chaque nation fut taxée à un certain nombre. Elles se montoient en tout à cinquante mille : c'est de ces femmes que sont descendus les Babyloniens d'aujourd'hui.

Il n'y a jamais eu en Perse, au jugement de Darius, dans les siècles les plus reculés, ou dans les derniers temps, personne qui ait surpassé Zopyre par ses belles actions, excepté Cyrus, à qui jamais aucun Perse ne se jugea digne d'être comparé. On rapporte que Darius déclaroit souvent qu'il eût mieux aimé que Zo-

pyre ne se fût pas traité si cruellement, que de devenir maître de vingt autres villes comme Babylone. Il lui accorda les plus grandes distinctions : tous les ans il lui faisoit présent de ce que les Perses regardent comme le plus honorable. Il lui donna la ville de Babylone sans en exiger la moindre redevance, pour en jouir sa vie durant, et y ajouta beaucoup d'autres choses. Zopyre eut un fils, nommé Mégabyze, qui commanda en Égypte contre les Athéniens et leurs alliés. Mégabyze eut un fils qui s'appeloit aussi Zopyre : celui-ci quitta les Perses, et passa volontairement à Athènes.

HISTOIRE
D'HÉRODOTE.

TRADUCTION DE LARCHER.

MELPOMÈNE, LIVRE IV.

APRÈS la prise de Babylone, Darius marcha en personne contre les Scythes. L'Asie étoit alors riche et très peuplée, et se trouvoit dans l'état le plus florissant. Ce prince souhaitoit ardemment se venger de l'insulte que les Scythes avoient faite les premiers aux Mèdes, en entrant à main armée dans leur pays, et de ce qu'après une victoire complète ils étoient devenus les maîtres de l'Asie supérieure pendant vingt-huit années, comme je l'ai dit auparavant. Ils y étoient entrés en poursuivant les Cimmériens, et en avoient enlevé l'empire aux Mèdes, qui le possédoient avant leur arrivée.

Après une absence de vingt-huit ans, les Scy-

thes avoient voulu retourner dans leur patrie ; mais ils n'avoient pas trouvé dans cette entreprise moins de difficultés qu'ils n'en avoient rencontré en voulant pénétrer en Médie. Une armée nombreuse étoit allée au-devant d'eux, et leur en avoit disputé l'entrée ; car leurs femmes, ennuyées de la longueur de leur absence, avoient eu commerce avec leurs esclaves.

Les Scythes crèvent les yeux à tous leurs esclaves, afin de les employer à traire le lait, dont ils font leur boisson ordinaire. Ils ont des soufflets d'os qui ressemblent à des flûtes : ils les mettent dans les parties naturelles des juments ; les esclaves soufflent dans ces os avec la bouche, tandis que d'autres tirent le lait. Ils se servent, à ce qu'ils disent, de ce moyen, parceque le souffle fait enfler les veines des juments, et baisser leur mamelles.

Lorsqu'ils ont tiré le lait, ils le versent dans des vases de bois autour desquels ils placent leurs esclaves pour le remuer et l'agiter : ils enlèvent la partie du lait qui surnage, la regardant comme la meilleure et la plus délicieuse, et celle de dessous comme la moins estimée. C'est pour servir à cette fonction que les Scythes crèvent les yeux à tous leurs pri-

sonniers ; car ils ne sont point cultivateurs , mais nomades.

De ces esclaves et des femmes scythes étoient nés beaucoup de jeunes gens, qui, ayant appris quelle étoit leur naissance, marchèrent au-devant des Scythes qui revenoient de la Médie. Ils commencèrent d'abord par couper le pays en creusant un large fossé, depuis les monts Tauriques jusqu'au Palus-Méotis, qui est d'une vaste étendue : ils allèrent ensuite camper devant les Scythes, qui tâchoient de pénétrer dans le pays, et les combattirent. Il y eut entre eux des actions fréquentes, sans que les Scythes pussent remporter le moindre avantage. « Scythes, que faisons-nous? leur
« dit l'un d'entre eux; s'ils nous tuent quel-
« qu'un des nôtres, notre nombre diminue,
« et, si nous tuons quelqu'un d'entre eux, nous
« diminuons nous-mêmes le nombre de nos
« esclaves. Laissons là, si vous m'en croyez,
« nos arcs et nos javelots, et marchons à eux
« armés chacun du fouet dont nous nous ser-
« vons pour mener nos chevaux. Tant qu'ils
« nous ont vus avec nos armes ils se sont per-
« suadé que leur condition, et celle de leurs
« pères, étoient semblables à la nôtre ; mais

« quand, au lieu d'armes, ils nous verront le
« fouet à la main, ils apprendront qu'ils sont
« nos esclaves, et, convaincus de la bassesse
« de leur naissance, ils n'oseront plus nous
« résister. »

Ce conseil fut suivi. Les esclaves étonnés prirent aussitôt la fuite, sans songer à combattre : c'est ainsi que rentrèrent dans leur pays les Scythes, qui, après avoir été les maîtres de l'Asie, en avoient été chassés par les Mèdes. Darius leva contre eux une nombreuse armée pour se venger de cette invasion.

Les Scythes disent que, de toutes les nations du monde, la leur est la plus nouvelle, et qu'elle commença ainsi que je vais le rapporter.

La Scythie étoit autrefois un pays désert. Le premier homme qui y naquit s'appeloit Targitaüs. Ils prétendent qu'il étoit fils de Jupiter et d'une fille du Borysthène (*) : cela ne me paroît nullement croyable ; mais telle est l'origine qu'ils rapportent. Ce Targitaüs eut trois fils ; l'aîné s'appeloit Lipoxaïs, le second Arpoxaïs, et le plus jeune Colaxaïs.

(*) Fleuve.

Sous leur règne il tomba du ciel, dans la Scythie, une charrue, un joug, une hache et une fiole d'or : l'ainé les aperçut le premier, et s'en approcha dans le dessein de les prendre ; mais aussitôt l'or devint brûlant. Lipoxaïs s'étant retiré, le second vint ensuite, l'or s'enflamma de nouveau. Ces deux frères s'étant donc éloignés de cet or brûlant, le plus jeune s'en approcha, et, trouvant l'or éteint, il le prit et l'emporta chez lui. Les deux aînés, en ayant eu connoissance, lui remirent le royaume en entier.

Ceux d'entre les Scythes qu'on appelle Auchates sont, à ce qu'on dit, issus de Lipoxaïs. Ceux qu'on nomme Catiares et Traspies descendent d'Arpoxaïs, le second des trois frères ; et du plus jeune, qui fut roi, viennent les Paralates. Tous ces peuples en général s'appellent Scolotes, du surnom de leur roi ; mais il a plu aux Grecs de leur donner le nom de Scythes.

C'est ainsi que les Scythes racontent l'origine de leur nation. Ils ajoutent qu'à compter de cette origine, et de Targitaüs, leur premier roi, jusqu'au temps où Darius passa dans leur pays, il n'y a pas en tout plus de mille ans ;

mais que certainement il n'y en a pas moins. Quant à l'or sacré, les rois le gardent avec le plus grand soin. Chacun d'eux le fait venir tous les ans dans ses états, et lui offre de grands sacrifices pour se le rendre propice. Si celui qui a cet or en garde s'endort le jour de la fête en plein air, il meurt dans l'année, suivant les Scythes; et c'est pour le récompenser et le dédommager du risque qu'il court, qu'on lui donne toutes les terres dont il peut, dans une journée, faire le tour à cheval (*). Le pays des Scythes étant très étendu, Colaçaïs le partagea en trois royaumes, qu'il donna à ses trois fils. Celui des trois royaumes où l'on gardoit l'or tombé du ciel étoit le plus grand. Quant aux régions situées au nord et au-dessus des derniers habitants de ce pays, les Scythes disent que la vue ne peut percer plus avant, et qu'on ne peut y entrer, à cause des plumes qui y tombent de tous côtés. L'air en est rempli, et la terre toute couverte; et c'est ce qui empêche la vue de pénétrer.

Voilà ce que les Scythes disent d'eux-mêmes

(*) Telle étoit autrefois la manière de récompenser le mérite.

et du pays situé au-dessus du leur ; mais les Grecs , qui habitent les bords du Pont-Euxin , racontent qu'Hercule , emmenant les vaches de Géryon , arriva dans le pays occupé maintenant par les Scythes , et qui étoit alors désert : que Géryon demeuroit par-delà le pont , dans une île que les Grecs appellent Érythie , située près de Gades , dans l'Océan , au-delà des colonnes d'Hercule. Ils prétendent aussi que l'Océan commence à l'est , et environne toute la terre de ses eaux ; mais ils se contentent de l'affirmer sans en apporter de preuves.

Ils ajoutent qu'Hercule , étant parti de ce pays , arriva dans celui qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de Scythie ; qu'y ayant été surpris d'un orage violent et d'un grand froid , il étendit sa peau de lion , s'en enveloppa , et s'endormit ; et que ses juments , qu'il avoit détachées de son char pour paître , disparurent pendant son sommeil par une permission divine.

Hercule les chercha à son réveil , parcourut tout le pays , et arriva enfin dans le canton appelé Hylée. Là il trouva , dans un antre , un monstre , composé de deux natures , femme depuis la tête jusqu'au-dessus de la ceinture ,

serpent par le reste du corps (*). Quoique surpris en la voyant , il lui demanda si elle n'avoit point vu quelque part ses chevaux. « Je les ai chez moi, lui dit-elle ; mais je ne « vous les rendrai point , que vous n'ayez « habité avec moi. »

Hercule lui accorda , pour ce prix, ce qu'elle desiroit. Cette femme différoit toujours de lui remettre ses chevaux, afin de jouir plus longtemps de sa compagnie. Hercule , de son côté, souhaitoit de les recouvrer pour partir incessamment. Enfin elle les lui rendit, et lui tint en même temps ce discours : « Vos chevaux « étoient venus ici ; je vous les ai gardés : j'en « ai reçu la récompense. J'ai conçu de vous « trois enfants : mais que faudra-t-il que j'en « fasse quand ils seront grands ? les établi- « rai-je dans ce pays-ci , dont je suis la sou- « veraine ? ou voulez-vous que je vous les « envoie ? »

« Quand ces enfants auront atteint l'âge

(*) Une sirène. Diodore de Sicile parle aussi de ce monstre , et en fait la femme de Jupiter. Homère parle des sirènes, comme de femmes très séduisantes.

« viril, lui répondit Hercule, suivant les Grecs,
« en vous conduisant de la manière que je vais
« dire, vous ne courrez point risque de vous
« tromper. Celui d'entre eux que vous verrez
« bander cet arc comme moi, et se ceindre de
« ce baudrier comme je le fais, retenez-le dans
« ce pays, et qu'il y fixe sa demeure. Celui
« qui ne pourra point exécuter les deux choses
« que j'ordonne, faites-le sortir du pays. Vous
« vous procurerez par-là de la satisfaction, et
« vous ferez ma volonté ».

Hercule, en finissant ces mots, tira l'un de ses arcs, car il en avoit eu deux jusqu'alors, et le donna à cette femme. Il lui montra aussi le baudrier; à l'endroit où il s'attachoit, pendoit une coupe d'or : il lui en fit aussi présent, après quoi il partit. Lorsque ces enfants eurent atteint l'âge viril, elle nomma l'aîné Agathyrsus, le suivant Gélonus, et le plus jeune Scythès. Elle se souvint aussi des ordres d'Hercule, et les suivit. Les deux aînés, trouvant au-dessus de leurs forces l'épreuve prescrite, furent chassés par leur mère, et allèrent s'établir en d'autres pays. Scythès, le plus jeune des trois, fit ce que son père avoit ordonné et resta dans sa patrie. C'est de ce

Scythès, fils d'Hercule, que sont descendus tous les rois qui lui ont succédé en Scythie ; et jusqu'aujourd'hui les Scythes ont toujours porté au bas de leur baudrier une coupe, à cause de celle qui étoit attachée à ce baudrier. Telle fut la chose qu'imagina sa mère en sa faveur. C'est ainsi que les Grecs, qui habitent les bords du Pont-Euxin, rapportent cette histoire.

On en raconte encore une autre, à laquelle je souscris volontiers. Les Scythes nomades, qui habitoient en Asie, accablés par les Massagètes, avec qui ils étoient en guerre passèrent l'Araxès, et vinrent en Cimmérie : car le pays que possèdent aujourd'hui les Scythes appartenoit autrefois, à ce que l'on dit, aux Cimmériens. Ceux-ci, les voyant fondre sur leurs terres, délibérèrent entre eux sur cette attaque. Les sentiments furent partagés, et tous deux furent extrêmes ; celui des rois étoit le meilleur. Le peuple étoit d'avis qu'il falloit se retirer, et ne point s'exposer au hasard d'un combat contre une si grande multitude ; les rois vouloient, de leur côté, qu'on livrât bataille à ceux qui venoient les attaquer. Le peuple ne voulut jamais céder au sentiment

de ses rois , ni les rois suivre celui de leurs sujets. Le peuple étoit d'avis de se retirer sans combattre , et de livrer le pays à ceux qui venoient l'envahir ; les rois , au contraire , avoient décidé qu'il valoit mieux mourir dans la patrie que de fuir avec le peuple. D'un côté , ils envisageoient les avantages dont ils avoient joui jusqu'alors ; et d'un autre , ils prévoyoient les maux qu'ils auroient indubitablement à souffrir s'ils abandonnoient leur patrie.

Les deux partis persévérant dans leur première résolution , la discorde s'alluma entre eux de plus en plus. Comme ils étoient égaux en nombre , ils en vinrent aux mains. Tous ceux qui périrent dans cette occasion furent enterrés , par le parti du peuple , près du fleuve Tyras , où l'on voit encore aujourd'hui leurs tombeaux. Après avoir rendu les derniers devoirs aux morts , on sortit du pays ; et les Scythes , le trouvant désert et abandonné , s'en emparèrent.

On trouve encore aujourd'hui dans la Scythie les villes de Cimmérium et de Porthmies cimmériennes ; on y voit aussi un pays qui retient le nom de Cimmérie , et un bosphore ap-

pelé Cimmérien. Il paroît certain que les Cimmériens, fuyant les Scythes, se retirèrent en Asie, et qu'ils s'établirent dans la presque île où l'on voit maintenant une ville grecque appelée Sinope. Il ne paroît pas moins certain que les Scythes s'égarèrent en les poursuivant, et qu'ils entrèrent en Médie. Les Cimmériens, dans leur fuite, côtoyèrent toujours la mer; les Scythes, au contraire, avoient le Caucase à leur droite, jusqu'à ce que, s'étant détournés de leur chemin, et ayant pris par le milieu des terres, ils pénétrèrent en Médie.

Cette autre manière de raconter la chose est également reçue des Grecs et des Barbares; mais Aristée de Proconnèse, fils de Cays-trobius, écrit dans son poëme épique qu'inspiré par Phébus, il alla jusque chez les Issédons; qu'au-dessus de ces peuples on trouve les Arimaspes, qui n'ont qu'un œil; qu'au-delà sont les Gryphons, qui gardent l'or; que plus loin encore demeurent les Hyperboréens, qui s'étendent vers la mer: que toutes ces nations, excepté les Hyperboréens, font continuellement la guerre à leurs voisins, à commencer par les Arimaspes: que les Issédons ont été chassés de leur pays par les Arimaspes, les

Scythes par les Issédons ; et les Cimmériens , qui habitoient les côtes de la mer au midi , l'ont été par les Scythes. Ainsi Aristée ne s'accorde pas même avec les Scythes sur cette contrée.

On a vu de quel pays étoit Aristée , auteur des histoires qu'on vient de lire ; mais je ne dois pas passer sous silence ce que j'ai ouï raconter de lui à Proconnèse et à Cyzique.

Aristée étoit d'une des meilleures familles de son pays. On raconte qu'il mourut à Proconnèse, dans la boutique d'un foulon, où il étoit entré par hasard : que le foulon , ayant fermé sa boutique, alla sur-le-champ avertir les parents du mort ; que, ce bruit s'étant bientôt répandu par toute la ville, un Cyzicénien, qui venoit d'Artace, contesta cette nouvelle , et assura qu'il avoit rencontré Aristée allant à Cyzique, et qu'il lui avoit parlé ; que, pendant qu'il le soutenoit fortement, les parents du mort se rendirent à la boutique du foulon, avec tout ce qui étoit nécessaire pour le porter au lieu de la sépulture ; mais que, lorsqu'on eut ouvert la maison, on ne trouva Aristée ni mort ni vif : que, sept ans après , il reparut à Proconnèse , y fit ce poëme épi-

que, que les Grecs appellent maintenant Arimaspie, et qu'il disparut pour la seconde fois. Voilà ce que disent d'Aristée les villes de Proconnèse et de Cyzique.

Mais voici ce que je sais être arrivé aux Métapontins en Italie, trois cent quarante ans après qu'Aristée eut disparu pour la seconde fois, comme je le conjecture d'après ce que j'ai entendu dire à Proconnèse et à Métaponte. Les Métapontins racontent qu'Aristée, leur ayant apparu, leur commanda d'ériger un autel à Apollon, et d'élever, près de cet autel, une statue, à laquelle on donneroit le nom d'Aristée de Proconnèse; qu'il leur dit qu'ils étoient le seul peuple des Italiotes qu'Apollon eût visité; que lui-même, qui étoit maintenant Aristée, accompagnoit alors le dieu sous la forme d'un corbeau; et qu'après ce discours il disparut. Les Métapontins ajoutent qu'ayant envoyé à Delphes demander au dieu quel pouvoit être ce spectre, la pythie leur avoit ordonné d'exécuter ce qu'il leur avoit prescrit, et qu'ils s'en trouveroient mieux, et que, sur cette réponse, ils s'étoient conformés aux ordres qui leur avoient été donnés. On voit encore maintenant sur la place publique de

Métaponte , près de la statue d'Apollon , une autre statue qui porte le nom d'Aristée , et des lauriers qui l'environnent. Mais en voilà assez sur Aristée.

On n'a aucune connoissance certaine de ce qui est au-delà du pays dont nous avons dessein de parler ; pour moi , je n'ai trouvé personne qui l'ait vu. Aristée , dont je viens de faire mention , n'a pas été au-delà des Issédons , comme il le dit dans son poëme épique. Il avoue aussi qu'il tenoit des Issédons ce qu'il racontoit des pays plus éloignés , et qu'il n'en parloit que sur leur rapport. Quoi qu'il en soit , nous avons porté nos recherches le plus loin qu'il nous a été possible , et nous allons dire tout ce que nous avons appris de plus certain par les récits qu'on nous a faits.

Après le port des Borysthénites , qui occupe justement le milieu des côtes maritimes de toute la Scythie , les premiers peuples qu'on rencontre sont les Callipides ; ce sont les Gréco-Scythes. Au-dessus d'eux sont les Alazons. Ceux-ci et les Callipides observent , en plusieurs choses , les mêmes coutumes que les Scythes ; mais ils sèment du blé , et mangent des oignons , de l'ail , des lentilles et du millet.

Au-dessus des Alazons, habitent les Scythes laboureurs, qui sèment du blé, non pour en faire leur nourriture, mais pour le vendre. Par-delà ces Scythes, on trouve les Neures. Autant que nous avons pu le savoir, la partie septentrionale de leur pays n'est point habitée. Voilà les nations situées le long du fleuve Hypanis, à l'ouest du Borysthènes.

Quand on a passé ce dernier fleuve, on rencontre d'abord l'Hylée (*), vers les côtes de la mer. Au dessus de ce pays, sont les Scythes agricoles. Les Grecs qui habitent les bords de l'Hypanis les appellent Borysthénites ; ils se donnent eux-mêmes le nom d'Olbiopolites. Le pays de ces Scythes agricoles a, à l'est, trois jours de chemin, et s'étend jusqu'au fleuve Panticapes ; mais celui qu'ils ont au nord est de onze jours de navigation, en remontant le Borysthènes. Plus avant, on trouve de vastes déserts, au-delà desquels habitent les Androphages, nation particulière et nullement Scythe. Au-dessus des Androphages, il n'y a plus que de véritables déserts, du

(*) Ce mot vient d'un mot grec qui signifie forêt.

moins n'y rencontre-t-on aucun peuple , autant que nous avons pu le savoir.

A l'est de ces Scythes agricoles, et au-delà du Panticapes, vous trouvez les Scythes nomades, qui ne sèment ni ne labourent. Ce pays entier , si vous en exceptez l'Hylée, est sans arbres. Ces nomades occupent, à l'est , une étendue de quatorze jours de chemin, jusqu'au fleuve Gerrhus.

Au-delà du Gerrhus, est le pays des Scythes royaux. Ces Scythes sont les plus braves et les plus nombreux ; ils regardent les autres comme leurs esclaves. Ils s'étendent, du côté du midi, jusqu'à la Taurique ; à l'est, jusqu'au fossé que creusèrent les fils des esclaves aveugles , et jusqu'à Cremnes, ville commerçante , sur le Palus-Méotis ; il y a même une partie de cette nation qui s'étend jusqu'au Tanaïs. Au nord , au-dessus de ces Scythes royaux, on rencontre les Mélanchlænès, peuple qui n'est point Scythe. Au-delà des Mélanchlænès, il n'y a, autant que nous pouvons le savoir, que des marais et des terres sans habitants.

Le pays au-delà du Tanaïs n'appartient pas à la Scythie : il se partage en plusieurs

contrées. La première est aux Sauromates ; ils commencent à l'extrémité du Palus-Méotis , et occupent le pays qui est au nord ; il est de quinze journées de marche : on n'y voit ni arbres fruitiers ni sauvages. La seconde contrée , au-dessus des Sauromates , est habitée par les Budins ; elle porte toutes sortes d'arbres en abondance : mais au-dessus des Budins , en tirant vers le nord , le premier pays où l'on entre est un vaste désert de sept jours de chemin.

Après ce désert , en déclinant vers l'est , vous trouvez les Thyssagètes : c'est une nation particulière et nombreuse , qui ne vit que de sa chasse. Les Jyrques leur sont contigus : ils habitent le même pays , et ne vivent aussi que de gibier , qu'ils prennent de cette manière : comme tout est plein de bois , les chasseurs montent sur un arbre pour épier et attendre la bête : ils ont chacun un cheval dressé à se mettre ventre à terre , afin de paroître plus petit : ils mènent aussi un chien avec eux. Aussitôt que le chasseur , du haut de l'arbre , aperçoit la bête à portée , il l'atteint d'un coup de flèche , monte sur son cheval , et la poursuit avec son chien , qui ne la quitte point.

Au-delà des Jyrques, en avançant vers l'est, on trouve d'autres Scythes qui, ayant secoué le joug des Scythes royaux, sont venus s'établir en cette contrée.

Tout le pays dont je viens de parler, jusqu'à celui de ces Scythes, est plat, et les terres en sont excellentes et fortes ; mais au-delà il est rude et pierreux. Lorsque vous en avez traversé une grande partie, vous trouvez des peuples qui habitent au pied de hautes montagnes. On dit qu'ils sont tous chauves de naissance, hommes et femmes ; qu'ils ont le nez aplati et le menton allongé. Ils ont une langue particulière ; mais ils sont vêtus à la scythe. Enfin ils vivent du fruit d'une espèce d'arbre appelé pontique : cet arbre, à-peu-près de la grandeur d'un figuier, porte un fruit à noyau de la grosseur d'une fève. Quand ce fruit est mûr, ils le pressent dans un morceau d'étoffe, et en expriment une liqueur noire et épaisse, qu'ils appellent Aschy. Ils sucent cette liqueur et la boivent mêlée avec du lait. A l'égard du marc le plus épais, ils en font des masses qui leur servent de nourriture ; car ils ont peu de bétail, faute de bons pâturages.

Ils demeurent, toute l'année, chacun sous un arbre. L'hiver, ils couvrent ces arbres d'une étoffe de laine blanche, serrée et foulée, qu'ils ont soin d'ôter pendant l'été. Personne ne les insulte : on les regarde en effet comme sacrés. Ils n'ont en leur possession aucune arme offensive. Leurs voisins les prennent pour arbitres dans leurs différends ; et quiconque se réfugie dans leur pays, y trouve un asile inviolable, où personne n'ose l'attaquer. On les appelle Argippéens.

On a une connoissance exacte de tout le pays jusqu'à celui qu'occupent ces hommes chauves, et de toutes les nations en-deçà. Il n'est pas difficile d'en savoir des nouvelles par les Scythes qui vont chez eux, par les Grecs de la ville de commerce, située sur le Borysthènes, et des autres villes commerçantes, situées sur le Pont-Euxin. Ces peuples parlent sept langues différentes. Ainsi les Scythes qui voyagent dans leur pays ont besoin de sept interprètes pour y faire leurs affaires.

On connoît donc tout ce pays jusqu'à celui de ces hommes chauves ; mais on ne peut rien dire de certain de celui qui est au-dessus ; des montagnes élevées et inaccessibles en inter :

disent l'entrée. Les Argippéens racontent cependant qu'elles sont habitées par des *Ægipodes*, ou hommes aux pieds de chèvre ; mais cela ne me paroît mériter aucune sorte de croyance. Ils ajoutent aussi que , si l'on avance plus loin , on trouve d'autres peuples qui dorment six mois de l'année. Pour moi , je ne puis absolument le croire. On sait que le pays à l'est des Argippéens est occupé par les Issédons ; mais celui qui est au-dessus , du côté du nord , n'est connu , ni des Argippéens , ni des Issédons , qui n'en disent que ce que j'ai rapporté d'après eux.

Voici les usages qui s'observent , à ce qu'on dit , chez les Issédons. Quand un Issédon a perdu son père , tous ses parents lui amènent du bétail : ils l'égorgent ; et , l'ayant coupé par morceaux , ils coupent de même le cadavre du père de celui qui les reçoit dans sa maison ; et , mêlant toutes ces chairs ensemble , ils en font un festin. Quant à la tête , ils en ôtent le poil et les cheveux ; et , après l'avoir parfaitement nettoyée , ils la dorent , et s'en servent , comme d'un vase précieux , dans les sacrifices solennels qu'ils offrent tous les ans. Telles sont leurs cérémonies funèbres ;

car ils en observent en l'honneur de leurs pères ainsi que les Grecs célèbrent l'anniversaire de la mort des leurs. Au reste, ils passent aussi pour aimer la justice, et, chez eux, les femmes ont autant d'autorité que les hommes.

On connaît donc aussi ces peuples : mais pour le pays qui est au-dessus, on sait, par le témoignage des Issédons, qu'il est habité par des hommes qui n'ont qu'un œil, et par des gryphons qui gardent l'or. Les Scythes l'ont appris des Issédons, et nous des Scythes. Nous les appelons Arimaspes en langue scythique ; Arima signifie vue en cette langue, et spou, œil.

Dans tout le pays dont je viens de parler, l'hiver est si rude, et le froid si insupportable pendant huit mois entiers, qu'en répandant de l'eau sur la terre on n'y fait point de boue, mais seulement en y allumant du feu. La mer même se glace dans cet affreux climat, ainsi que tout le bosphore cimmérien, et les Scythes de la Chersonèse passent en corps d'armée sur cette glace, et y conduisent leurs chariots pour aller dans le pays des Sindes. L'hiver continue de la sorte huit mois entiers ;

les quatre autres mois , il fait encore froid : l'hiver , dans ces contrées , est bien différent de celui des autres pays. Il y pleut si peu en cette saison , que cela n'est pas la peine d'en parler , et l'été , il ne cesse d'y pleuvoir. Il n'y tonne point dans le temps qu'il tonne ailleurs , mais le tonnerre est très fréquent en été ; s'il s'y fait entendre en hiver , on le regarde comme un prodige. Il en est de même des tremblements de terre ; s'il en arrive en Scythie , soit en été , soit en hiver , c'est un prodige qui répand la terreur. Les chevaux y soutiennent le froid , mais les mulets et les ânes ne le peuvent absolument ; quoique ailleurs , les chevaux exposés à la gelée dépérissent , et que les ânes et les mulets y résistent sans peine.

Je pense que la rigueur du climat empêche les bœufs d'y avoir des cornes (*). Homère rend témoignage à mon opinion dans l'Odyssée , lorsqu'il parle en ces termes : « Et la
« Libye, où les cornes viennent promptement
« aux agneaux. »

(*) Hippocrate dit , en parlant des chars des Scythes, qu'ils sont traînés par des bœufs sans cornes.

Cela me paroît d'autant plus juste, que, dans les pays chauds, les cornes poussent de bonne heure aux animaux, et que, dans ceux où il fait un froid violent, ils n'en ont point du tout ; ou, si elles poussent, ce n'est qu'avec peine.

Dans ce pays, le froid en est la cause ; mais, pour le dire en passant, puisque je me suis accoutumé, dès le commencement de cette histoire, à faire des digressions, je m'étonne que, dans toute l'Élide, il ne s'engendre point de mulets, quoique le climat n'y soit pas froid, et qu'on n'en puisse alléguer aucune autre cause sensible. Les Éléens disent que, s'il ne s'engendre point de mulets chez eux, c'est l'effet de quelque malédiction. Lorsque le temps s'approche où les cavales sont en chaleur, les Éléens les conduisent dans les pays voisins, où ils les font saillir par des ânes ; lorsqu'elles sont pleines, ils les ramènent chez eux.

Quant aux plumes, dont les Scythes disent que l'air est tellement rempli, qu'ils ne peuvent ni voir ce qui est au-delà, ni pénétrer plus avant, voici l'opinion que j'en ai. Il neige toujours dans les régions situées au-dessus de

la Scythie, mais vraisemblablement moins en été qu'en hiver. Quiconque a vu de près la neige tomber à gros flocons, comprend facilement ce que je dis. Elle ressemble en effet à des plumes. Je pense donc que cette partie du continent, qui est au nord, est inhabitable à cause des grands froids, et que, lorsque les Scythes et leurs voisins parlent de plumes, ils ne le font que par comparaison avec la neige. Voilà ce qu'on dit sur ces pays si éloignés.

Ni les Scythes, ni aucun autre peuple de ces régions lointaines, ne parlent pas des Hyperboréens, si ce n'est peut-être les Issédons : et ceux-ci même, à ce que je pense, n'en disent rien ; car les Scythes, qui, sur le rapport des Issédons, nous parlent des peuples qui n'ont qu'un œil, nous diroient aussi quelque chose des Hyperboréens. Cependant Hésiode en fait mention, et Homère aussi, dans les *Épigones* (*), en supposant du moins qu'il soit l'auteur de ce poëme.

Les Déliens en parlent beaucoup plus am-

(*) Poëme très ancien, attribué à Homère, et dont, suivant les apparences, il n'est pas l'auteur.

plement. Ils racontent que les offrandes des Hyperboréens leur venoient enveloppées dans de la paille de froment. Elles passaient chez les Scythes : transmises ensuite de peuples en peuples, elles étoient portées, le plus loin possible, vers l'occident, jusqu'à la mer Adriatique : de là on les envoyoit du côté du midi. Les Dodonéens étoient les premiers Grecs qui les recevoient. Elles descendoient de Dodone jusqu'au golfe Maliaque, d'où elles passaient en Eubée, et, de ville en ville, jusqu'à Caryste. De là, sans toucher à Andros, les Carystiens les portoient à Thénos, et les Théniens à Délos. Si l'on en croit les Déliens, ces offrandes parviennent de cette manière dans leur île : ils ajoutent que, dans les premiers temps, les Hyperboréens envoyèrent ces offrandes par deux vierges, dont l'une, suivant eux, s'appeloit Hyperoché, et l'autre Laodicé : que, pour la sûreté de ces jeunes personnes, les Hyperboréens les firent accompagner par cinq de leurs citoyens, qu'on appelle actuellement Perphères, et à qui l'on rend de grands honneurs à Délos ; mais que les Hyperboréens, ne les voyant point revenir, et regardant comme une chose très fâ-

cheuse s'il leur arrivoit de ne jamais revoir leurs députés , ils prirent le parti de porter sur leurs frontières leurs offrandes enveloppées dans de la paille de froment ; ils les remettoient ensuite à leurs voisins , les priant instamment de les accompagner jusqu'à une autre nation. Elles passent ainsi , disent les Déliens , de peuples en peuples , jusqu'à ce qu'enfin elles arrivent dans leur île. J'ai remarqué , parmi les femmes de Thrace et de Phœonie , un usage qui approche beaucoup de celui qu'observent les Hyperboréens relativement à leurs offrandes. Elles ne sacrifient jamais à Diane la Royale (*) , sans faire usage de paille de froment.

Les jeunes Déliens , de l'un et de l'autre sexe , se coupent les cheveux en l'honneur de ces vierges hyperboréennes qui moururent à Délos. Les filles leur rendent ce devoir avant leur mariage : elles prennent une boucle de leurs cheveux , l'entortillent autour d'un fuseau , et la mettent sur le monument de ces vierges , qui est dans le lieu consacré à Diane ,

(*) Les Athéniens célébroient une fête en honneur de cette déesse.

à main gauche en entrant (*). On voit sur ce tombeau un olivier qui y est venu de lui-même. Les jeunes Déliens entortillent leurs cheveux autour d'une certaine herbe, et les mettent aussi sur le tombeau des hyperboréennes. Tels sont les honneurs que les habitants de Délos rendent à ces vierges.

Les Déliens disent aussi que, dans le même siècle où ces députés vinrent à Délos, deux autres vierges hyperboréennes, dont l'une s'appeloit Argé, et l'autre Opis, y étoient déjà venues avant Hyperoché et Laodicé. Celles-ci apportoit à Ilithye le tribut qu'elles étoient chargées d'offrir pour le prompt et heureux accouchement des femmes de leur pays ; mais Argé et Opis étoient arrivées en la compagnie des dieux mêmes : aussi les Déliens leur rendent-ils d'autres honneurs ; leurs femmes quêtent pour elles, et célèbrent leurs noms dans un hymne qu'Olen (**) de Lycie a composé en

(*) On avoit coutume, chez les anciens, d'offrir sa chevelure aux dieux ; quelquefois on l'attachoit dans des temples ; d'autrefois on la suspendoit à des arbres.

(**) Devin et poète, qui vivoit avant Homère ; et

leur honneur. Les Déliens disent encore qu'ils ont appris aux insulaires et aux Ioniens à célébrer et à nommer, dans leurs hymnes, Opis et Argé, et à faire la quête pour elles. C'est cet Olen qui, étant venu de Lycie à Délos, a composé les autres hymnes anciens qui se chantent en cette île. Les mêmes Déliens ajoutent qu'après avoir fait brûler sur l'autel les cuisses des victimes, on en répand la cendre sur le tombeau d'Opis et d'Argé, et qu'on l'emploie toute à cet usage. Ce tombeau est derrière le temple de Diane, à l'est, et près de la salle où les Céiens font leurs festins.

En voilà assez sur les Hyperboréens. Je ne m'arrête pas en effet à ce qu'on conte d'Abarris, qui étoit, dit-on, Hyperboréen, et qui, sans manger, voyagea par toute la terre, porté sur une flèche. Au reste, s'il y a des Hyperboréens, il doit y avoir aussi des Hypernotiens. Pour moi je ne puis m'empêcher de rire quand je vois quelques gens qui ont décrit la circonférence de la terre, prétendre, sans se laisser guider par la raison, que la terre est ronde,

même avant Orphée. Olen prononça le premier les oracles d'Apollon.

comme si elle eût été travaillée au tour , que l'Océan l'environne de toutes parts , et que l'Asie est égale à l'Europe. Mais je vais montrer, en peu de mots, la grandeur de chacune de ces deux parties du monde, et en décrire la figure.

Le pays occupé par les Perses s'étend jusqu'à la mer australe, qu'on appelle mer Érythrée. Au-dessus, vers le nord, habitent les Mèdes ; au-dessus des Mèdes, les sapires, et, par-delà les Sapires, les Colchidiens, qui touchent à la mer du nord, où se jette le Phase. Ces quatre nations s'étendent d'une mer à l'autre.

De là, en allant vers l'occident, on rencontre deux péninsules opposées qui aboutissent à la mer ; je vais en faire la description : l'une , du côté du nord, commence au Phase, s'étend vers la mer, le long du Pont-Euxin, et de l'Hellespont jusqu'au promontoire de Siégée dans la Troade : du côté du sud, cette même péninsule commence au golfe Myriandrique, adjacente à la Phénicie, le long de la mer jusqu'au promontoire Triopium. Cette péninsule est habitée par trente nations différentes.

L'autre péninsule commence aux Perses et s'étend jusqu'à la mer Érythrée, et le long de cette mer. Elle comprend la Perse, ensuite l'Assyrie et l'Arabie : elle aboutit, mais seulement en vertu d'une loi, au golfe Arabe, où Darius fit conduire un canal qui vient du Nil. De la Perse à la Phénicie, le pays est grand et vaste ; depuis la Phénicie, la même péninsule s'étend le long de cette mer-ci, par la Syrie de la Palestine et de l'Égypte, où elle finit : elle ne renferme que trois nations. Tels sont les pays de l'Asie à l'occident de la Perse.

Les pays à l'est, au-dessus des Perses, des Mèdes, des Sapires et des Colchidiens, sont bornés de ce côté par la mer Érythrée, et, du côté du nord, par la mer Caspienne et par l'Araxes, qui prend son cours vers le soleil levant. L'Asie est habitée jusqu'à l'Inde ; mais, depuis ce pays, on rencontre à l'est des déserts que personne ne connoît, et dont on ne peut rien dire de certain. Tels sont les pays que comprend l'Asie, et telle est son étendue.

La Libye suit immédiatement l'Égypte et fait partie de la seconde péninsule, laquelle est étroite aux environs de l'Égypte. En effet, depuis cette mer-ci jusqu'à la mer Érythrée, il

n'y a que cent mille orgyies, qui font mille stades : mais depuis cet endroit étroit la péninsule devient spacieuse, et prend le nom de Libye.

J'admire d'autant plus ceux qui ont décrit la Libye, l'Asie et l'Europe, et qui en ont déterminé les bornes, qu'il y a beaucoup de différence entre ces trois parties de la terre ; car l'Europe surpasse en longueur les deux autres ; mais il ne me paroît pas qu'elle puisse leur être comparée par rapport à la largeur. La Libye montre elle-même qu'elle est environnée de la mer, excepté du côté où elle confine à l'Asie. Nécros, roi d'Égypte, est le premier que nous sachions qui l'ait prouvé. Lorsqu'il eut fait cesser de creuser le canal qui devoit conduire les eaux du Nil au golfe Arabique, il fit partir des Phéniciens sur des vaisseaux avec ordre d'entrer, à leur retour, par les colonnes d'Hercule, dans la mer septentrionale, et de revenir de cette manière en Égypte.

Les Phéniciens, s'étant donc embarqués sur la mer Érythrée, naviguèrent dans la mer Australe. Quand l'automne étoit venu, ils abordoient à l'endroit de la Libye où ils se trouvoient, et semoient du blé. Ils attendoient en-

suite le temps de la moisson, et, après la récolte, ils se remettoient en mer. Ayant ainsi voyagé pendant deux ans, la troisième année ils doublèrent les colonnes d'Hercule, et revinrent en Égypte. Ils racontèrent, à leur retour, qu'en faisant voile autour de la Libye, ils avoient eu le soleil à leur droite. Ce fait ne me paroît nullement croyable ; mais peut-être le paroîtra-t-il à quelque autre. C'est ainsi que la Libye a été connue pour la première fois.

Les Carthaginois racontent que, depuis ce temps-là, Sataspes, fils de Théaspis, de la race des Achéménides, ne fit point le tour de la Libye, quoiqu'il en eût reçu l'ordre exprès. Rebuté par la longueur de la navigation, et effrayé des déserts qu'il rencontra sur sa route, il revint sur ses pas, sans avoir achevé les travaux que sa mère lui avoit imposés.

Sataspes avoit fait violence à une jeune personne fille de Zopyre, fils de Mégabyze. Étant sur le point d'être mis en croix pour ce crime, par les ordres de Xerxès, sa mère, qui étoit sœur de Darius, demanda sa grace, promettant de le punir plus rigoureusement que le roi ne le vouloit, et qu'elle le forceroit à faire

le tour de la Libye, jusqu'à ce qu'il parvînt au golfe Arabique. Xerxès lui ayant accordé sa grace à cette condition, Sataspes vint en Égypte, y prit un vaisseau et des matelots du pays, et, s'étant embarqué, il fit voile par les colonnes d'Hercule. Lorsqu'il les eut passées, il doubla le promontoire Soloeïs, et fit route vers le sud. Mais, après avoir mis plusieurs mois à traverser une vaste étendue de mer, voyant qu'il lui en restoit encore une plus grande à parcourir, il retourna sur ses pas, et regagna l'Égypte. De là il se rendit à la cour de Xerxès. Il y raconta que sur les côtes de la mer les plus éloignées qu'il eût parcourues, il avoit vu de petits hommes vêtus d'habits de palmier, qui avoient abandonné leurs villes pour s'enfuir dans les montagnes aussitôt qu'ils l'avoient vu aborder avec son vaisseau : qu'étant entré dans leurs villes il ne leur avoit fait aucun tort, et s'étoit contenté d'en enlever du bétail. Il ajouta qu'il n'avoit point achevé le tour de la Libye, parce que son vaisseau avoit été arrêté, et n'avoit pu avancer. Xerxès, persuadé qu'il ne lui disoit pas la vérité, fit exécuter la première sen-

tence, et il fut mis en croix, parcequ'il n'avoit pas achevé les travaux qu'on lui avoit imposés. Un eunuque de Sataspes n'eut pas plutôt appris la mort de son maître, qu'il s'enfuit à Samos avec de grandes richesses, dont s'empara un certain Samien ; je sais son nom, mais je veux bien le passer sous silence.

La plus grande partie de l'Asie fut découverte par Darius. Ce prince, voulant savoir en quel endroit de la mer se jetoit l'Indus, qui, après le Nil, est le seul fleuve dans lequel on trouve des crocodiles, envoya, sur des vaisseaux, des hommes sûrs et véridiques, et entre autres Scylax de Caryandre. Ils s'embarquèrent à Caspatyre dans la Pactyice, descendirent le fleuve à l'est jusqu'à la mer : delà, naviguant vers l'occident, ils arrivèrent enfin le trentième mois après leur départ, au même port où les Phéniciens, dont j'ai parlé ci-dessus, s'étoient autrefois embarqués par l'ordre du roi d'Égypte pour faire le tour de la Libye. Ce périple achevé (*), Darius subjugua les Indiens, et se servit de cette mer. C'est ainsi qu'on a reconnu que l'Asie, si l'on en excepte

(*) Navigation autour d'une mer.

la partie orientale, ressemble en tout à la Libye.

Quant à l'Europe, il ne paroît pas que personne jusqu'ici ait découvert si elle est environnée de la mer à l'est et au nord. Mais on sait qu'en sa longueur elle surpasse les deux autres parties de la terre. Je ne puis conjecturer pourquoi la terre, étant une, on lui donne trois différens noms, qui sont des noms de femmes, et pourquoi on donne à l'Asie pour bornes le Nil, fleuve d'Égypte, et le Phase, fleuve de Colchide, ou, selon d'autres, le Tanaïs, le Palus-Méotis et la ville de Porthmies en Cimmérie. Enfin je n'ai pu savoir comment s'appeloient ceux qui ont ainsi divisé la terre, ni d'où ils ont pris les noms qu'ils lui ont donnés. La plupart des Grecs disent que la Libye tire le sien d'une femme originaire du pays même, laquelle s'appeloit Libye, et que l'Asie prend le sien de la femme de Prométhée ; mais les Lydiens le revendiquent et soutiennent qu'il vient d'Asias, fils de Cotys et petit-fils de Manès, dont l'Asiade, tribu de Sardes, a aussi emprunté le sien.

Quant à l'Europe, personne ne sait si elle est environnée de la mer. Il ne paroît pas non

plus qu'on sache ni d'où elle a tiré ce nom, ni qui le lui a donné, à moins que nous ne disions qu'elle l'a pris d'Europe de Tyr : car auparavant, ainsi que les deux autres parties du monde, elle n'avoit point de nom. Il est certain qu'Europe étoit Asiatique, et qu'elle n'est jamais venue dans ce pays que les Grecs appellent maintenant Europe ; mais qu'elle passa seulement de Phénicie en Crète, et de Crète en Lycie. C'en est assez à cet égard, et nous nous en tiendrons là-dessus aux opinions reçues.

Le Pont-Euxin, que Darius attaqua, est de tous les pays celui qui produit les nations les plus ignorantes. J'en excepte toutefois les Scythes. Parmi celles en effet qui habitent endecà du Pont-Euxin, nous ne pouvons pas en citer une seule qui ait donné des marques de prudence et d'habileté, ni même qui ait fourni un homme instruit, si ce n'est la nation scythe, et Anacharsis. Les Scythes sont, de tous les peuples que nous connoissons, ceux qui ont trouvé les moyens les plus sûrs pour se conserver les avantages les plus précieux, mais je ne vois chez eux rien autre chose à admirer. Ces avantages consistent à ne point

laisser échapper ceux qui viennent les attaquer, et à ne pouvoir être joints quand ils ne veulent point l'être : car ils n'ont ni villes, ni forteresses. Ils traînent avec eux leurs maisons ; ils sont habiles à tirer de l'arc étant à cheval. Ils ne vivent point des fruits du labourage, mais de bétail, et n'ont point d'autres maisons que leurs chariots. Comment de pareils peuples ne seroient-ils pas invincibles, et comment seroit-il aisé de les joindre pour les combattre ?

Ils ont imaginé ce genre de vie, tant parce que la Scythie y est très propre, que parce que leurs rivières la favorisent et leur servent de rempart. Leur pays est uni, abondant en pâturages, et bien arrosé : il n'est, en effet, guère moins coupé de rivières que l'Égypte l'est de canaux. Je ne parlerai que des plus célèbres, de celles sur lesquelles on peut naviguer en remontant de la mer. Tels sont l'Ister, fleuve qui a cinq embouchures ; ensuite le Tyras, l'Hypanis, le Borysthènes, le Panticapes, l'Hypacyris, le Gerrhus, et le Tanaïs. Je vais en décrire le cours.

L'Ister, le plus grand de tous les fleuves que nous connoissons, est toujours égal à lui-

même, soit en été, soit en hiver. On le rencontre le premier en Scythie à l'occident des autres, et il est le plus grand, parcequ'il reçoit les eaux de plusieurs autres rivières. Parmi celles qui contribuent à le grossir, il y en a cinq grandes qui traversent la Scythie : celle que les Scythes appellent Porata, et les Grecs Pyretos, le Tiarante, l'Ararus, le Naparis et l'Ordessus. La première de ces rivières est grande ; elle coule à l'est, et se mêle avec l'Ister : la seconde, je veux dire le Tiarante, est plus petite et coule plus à l'occident : les trois dernières, l'Ararus, le Naparis et l'Ordessus, ont leur cours entre les deux autres, et se jettent aussi dans l'Ister. Telles sont les rivières qui, prenant leur source en Scythie, vont grossir l'Ister.

Le Maris coule du pays des Agathyrses, et mêle ses eaux avec celles de l'Ister. Des sommets du Mont Hæmus, sortent trois autres grandes rivières, l'Atlas, l'Auras et le Tibisis ; elles prennent leur cours vers le nord, et se perdent dans le même fleuve. Il en vient aussi trois autres par la Thrace et le pays des Thraces Crobysiens, qui se rendent dans l'Ister. Ces fleuves sont l'Athris, le Noès, et l'Ar-

tanès. Le Cios vient de la Pæonie et du Mont Rhodope ; il sépare par le milieu le Mont Hæmus , et se décharge dans le même fleuve. L'Angrus coule de l'Illyrie vers le nord , traverse la plaine Triballique , se jette dans le Brongus , et celui-ci dans l'Ister ; de sorte que l'Ister reçoit tout à-la-fois les eaux de deux grandes rivières. Le Carpis et l'Alpis sortent du pays au-dessus des Ombriques , coulent vers le nord , et se perdent dans le même fleuve. On ne doit pas au reste s'étonner que l'Ister reçoive tant de rivières , puisqu'il traverse toute l'Europe. Il prend sa source dans le pays des Celtes , ce sont les derniers peuples de l'Europe , du côté de l'Occident , si l'on excepte les Cynètes , et , après avoir traversé toute l'Europe , il entre dans la Scythie par une de ses extrémités.

La réunion de toutes les rivières dont j'ai parlé et de beaucoup d'autres rend l'Ister le plus grand des fleuves. Mais , si on le compare lui seul avec le Nil , on donnera la préférence au fleuve d'Égypte , parceque celui-ci ne reçoit ni rivière , ni fontaine qui serve à le grossir. L'Ister , comme je l'ai déjà dit , est toujours égal , soit en été , soit en hiver. En voici ce me semble la raison. En hiver , il n'est pas

plus grand qu'à son ordinaire, ou du moins guère plus qu'il doit l'être naturellement, parcequ'en cette saison il pleut très peu dans les pays où il passe, et que toute la terre y est couverte de neige. Cette neige, qui est tombée en abondance pendant l'hiver, venant à se fondre en été, se jette dans l'Ister. La fonte des neiges et les pluies fréquentes et abondantes qui arrivent en cette saison contribuent à le grossir. Si donc en été le soleil attire à lui plus d'eau qu'en hiver, celles qui se rendent dans ce fleuve sont aussi à proportion plus abondantes en été qu'en hiver. Il résulte de cette opposition une compensation qui fait paroître ce fleuve toujours égal.

L'Ister est donc un des fleuves qui coulent en Scythie. On rencontre ensuite le Tyras ; il vient du nord, et sort d'un grand lac qui sépare la Scythie de la Neuride. Les Grecs qu'on appelle Tyrites habitent vers son embouchure.

L'Hypanis est le troisième : il vient de la Scythie, et coule d'un grand lac, autour duquel paissent des chevaux blancs sauvages. Le lac s'appelle, avec raison, la Mère de l'Hy-

panis. Cette rivière, qui prend sa source dans ce lac, est petite, et son eau est douce pendant l'espace de cinq journées de navigation : mais ensuite, et à quatre journées de la mer, elle devient très amère. Cette amertume provient d'une fontaine qu'elle reçoit, et qui est si amère, que, quoique fort petite, elle ne laisse pas de gâter toutes les eaux de cette rivière, qui est de grandeur moyenne. Cette fontaine est sur les frontières du pays des Scythes-Arotères, et des Alazons, et porte le même nom que l'endroit d'où elle sort. On l'appelle, en langue scythe, Exampée, qui signifie, en grec, voies sacrées. Le Tyras et l'Hypanis s'approchent l'un de l'autre dans le pays des Alazons ; mais, bientôt après, ils se détournent, et laissent entre eux un grand intervalle.

Le Borysthènes est le quatrième fleuve, et le plus grand de ce pays après l'Ister. C'est aussi, à mon avis, le plus fécond de tous les fleuves, non seulement de la Scythie, mais du monde, si l'on excepte le Nil, avec lequel il n'y en a pas un qui puisse entrer en comparaison. Il fournit au bétail de beaux et d'excellents pâturages. On y pêche abondamment

toutes sortes de bons poissons. Son eau est très agréable à boire, et elle est toujours claire et limpide, quoique les fleuves voisins soient limoneux. On recueille sur ses bords d'excellentes moissons, et, dans les endroits où l'on ne sème point, l'herbe y vient fort haute et en abondance. Le sel se cristallise de lui-même, à son embouchure, et en grande quantité. Il produit de gros poissons sans arêtes, qu'on sale : on les appelle antacées. On y trouve aussi beaucoup d'autres choses dignes d'admiration.

Jusqu'au pays appelé Gerrhus, il y a quarante journées de navigation, et l'on sait que ce fleuve vient du nord. Mais on ne connoît ni les pays qu'il traverse plus haut, ni les nations qui l'habitent. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'il coule à travers un pays désert, pour venir sur les terres des Scythes agricoles. Ces Scythes habitent sur ses bords, pendant l'espace de dix journées de navigation. Ce fleuve et le Nil sont les seuls dont je ne puis indiquer les sources, et je ne crois pas qu'aucun Grec en sache davantage. Quand le Borysthènes est près de la mer, l'Hypanis mêle avec lui ses eaux, en se jetant dans le

même marais. La langue de terre qui est entre ces deux fleuves s'appelle le Promontoire d'Hippolaüs. On y a bâti un temple à Cérès. Au-delà de ce temple, vers le bord de l'Hypaïs, habitent les Borysthénites. Mais en voilà assez sur ces fleuves.

On rencontre ensuite le Panticapes, et c'est la cinquième rivière. Elle vient aussi du nord, sort d'un lac, entre dans l'Hylée, et, après l'avoir traversée, elle mêle ses eaux avec celles du Borysthènes. Les Scythes agricoles habitent entre ces deux rivières.

La sixième est l'Hypacyris : elle sort d'un lac, traverse par le milieu les terres des Scythes nomades, et se jette dans la mer, près de la ville de Carcinitis, enfermant à droite le pays d'Hylée, et ce qu'on appelle la course d'Achilles.

Le septième fleuve est le Gerrhus : il s'éloigne du Borysthènes vers l'endroit où ce fleuve commence à être connu, depuis le Gerrhus, pays qui lui donne son nom. En coulant vers la mer il sépare les Scythes nomades des Scythes royaux, et se jette dans l'Hypacyris.

Le huitième enfin est le Tanaïs : il vient d'un pays fort éloigné, et sort d'un grand lac, d'où

il se jette dans un autre encore plus grand, qu'on appelle Méotis, qui sépare les Scythes royaux des Soromates. L'Hyrgis se décharge dans le Tanaïs.

Tels sont les fleuves célèbres dont la Scythie a l'avantage d'être arrosée. L'herbe que produit ce pays est la meilleure pour le bétail, et la plus succulente que nous connoissions, comme on peut le remarquer en ouvrant les bestiaux qui s'en sont nourris. Les Scythes ont donc en abondance les choses les plus nécessaires à la vie.

Quant à leurs autres lois et coutumes, les voici telles qu'elles sont établies chez eux. Ils cherchent à se rendre propices principalement Vesta, ensuite Jupiter, et la Terre, qu'ils croient femme de Jupiter; et, après ces trois divinités, Apollon, Vénus-Uranie, Hercule, Mars. Tous les Scythes reconnoissent ces divinités; mais les Scythes Royaux sacrifient aussi à Neptune. En langue scythe, Vesta s'appelle Tabiti; Jupiter, Papæus; nom qui, à mon avis, lui convient parfaitement: la Terre, Apias; Apollon, OËtossyros; Venus-Uranie, Artimpasa; Neptune, Thamimasa-das. Ils élèvent des statues, des autels et des

temples à Mars , et n'en élèvent qu'à lui seul.

Les Scythes sacrifient de la même manière dans tous leurs lieux sacrés. Ces sacrifices se font ainsi : La victime est debout , les deux pieds de devant attachés avec une corde. Celui qui doit l'immoler se tient derrière , tire à lui le bout de la corde , et la fait tomber. Tandis qu'elle tombe , il invoque le dieu auquel il va la sacrifier. Il lui met ensuite une corde au cou , et serre la corde avec un bâton qu'il tourne. C'est ainsi qu'il l'étrangle , sans allumer du feu , sans faire de libations , et sans aucune autre cérémonie préparatoire. La victime étranglée , le sacrificateur la dépouille , et se dispose à la faire cuire (*).

Comme il n'y a point du tout de bois en Scythie , voici comment ils ont imaginé de faire cuire la victime. Quand ils l'ont dépouillée , ils enlèvent toute la chair qui est sur les

(*) On arrosoit la victime d'eau lustrale ; on jetoit sur son front de l'orge en grain , mêlé avec du sel ; on coupoit , sur le front de la victime , du poil , qu'on jetoit au feu. L'eau lustrale étoit celle dont les anciens prêtres païens se servoient pour purifier le peuple.

os , et la mettent dans des chaudières , s'il se trouve qu'ils en aient. Les chaudières de ce pays ressemblent beaucoup aux cratères de Lesbos , excepté qu'elles sont beaucoup plus grandes. On allume dessous du feu avec les os de la victime : mais , s'ils n'ont point de chaudières , ils mettent toutes les chairs , avec de l'eau , dans le ventre de l'animal , et allument les os dessous. Ces os font un très bon feu , et le ventre tient aisément les chairs désossées. Ainsi le bœuf se fait cuire lui-même. Pareille chose s'observe à l'égard des autres victimes. Quand le tout est cuit , le sacrificateur offre les prémices de la chair et des entrailles , en les jetant devant lui. Ils immolent aussi d'autres animaux , et principalement des chevaux.

Telles sont les espèces d'animaux que les Scythes sacrifient à ces dieux , et tels sont leurs procédés : mais voici les rites qu'ils observent à l'égard du dieu Mars. Dans chaque nome (*), on lui élève un temple de la manière suivante : Dans un champ destiné aux assemblées de la nation , on entasse des fagots de menu bois , et on

(*) Gouvernement ou préfecture.

en fait une pile de trois stades en longueur et en largeur, et moins en hauteur. Sur cette pile, on pratique une espèce de plate-forme carrée, dont trois côtés sont inaccessibles ; le quatrième va en pente, de manière qu'on puisse y monter. On y entasse, tous les ans, cent cinquante charretées de menu bois, pour relever cette pile, qui s'affaisse par les injures des saisons. Au haut de cette pile, chaque nation scythe plante un vieux cimeterre de fer, qui leur tient lieu de simulacre de Mars. Ils offrent, tous les ans, à ce cimeterre, des sacrifices de chevaux et d'autres animaux, et lui immolent plus de victimes qu'à tous les autres dieux : ils lui sacrifient aussi le centième de tous les prisonniers qu'ils font sur leurs ennemis ; mais non de la même manière que les animaux : la cérémonie en est bien différente. Ils font d'abord des libations avec du vin sur la tête de ces victimes humaines, les égorgent ensuite sur un vase, portent ce vase au haut de la pile, et en répandent le sang sur le cimeterre. Pendant qu'on porte ce sang au haut de la pile, ceux qui sont au bas coupent le bras droit, avec l'épaule, à tous ceux qu'ils ont immolés, et les jettent en l'air. Lorsqu'ils ont ainsi mu-

tilé toutes les autres victimes , ils se retirent : le bras reste où il tombe , et le corps demeure étendu dans un autre endroit.

Tels sont les sacrifices établis parmi ces peuples ; mais ils n'immolent jamais de pourceaux , et ne veulent pas même en nourrir dans leur pays.

Quant à la guerre , voici les usages qu'ils observent. Un Scythe boit du sang du premier homme qu'il renverse , coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les combats , et la porte au roi. Quand il lui a présenté la tête d'un ennemi , il a part à tout le butin ; sans cela il en seroit privé. Pour écorcher une tête , le Scythe fait d'abord une incision à l'entour , et , la prenant par le haut , il en arrache la peau en la secouant. Il pétrit ensuite cette peau entre ses mains , après en avoir enlevé toute la chair avec une côte de bœuf ; et , quand il l'a bien amollie , il s'en sert comme d'une serviette : il la suspend à la bride du cheval qu'il monte , et s'en fait honneur : car plus un Scythe peut avoir de ces sortes de serviettes , plus il est estimé vaillant et courageux. Il s'en trouve beaucoup qui cousent ensemble des peaux humaines , comme des

capas de bergers , et qui s'en font des vêtements. Plusieurs aussi écorchent , jusqu'aux ongles inclusivement, la main droite des ennemis qu'ils ont tués , et en font des couvercles à leurs carquois. La peau d'homme est en effet épaisse ; et , de toutes les peaux , c'est presque la plus brillante par sa blancheur. D'autres enfin écorchent des hommes depuis les pieds jusqu'à la tête ; et , lorsqu'ils ont étendu leurs peaux sur des morceaux de bois , ils les portent sur leurs chevaux. Telles sont les coutumes reçues parmi ces peuples.

Les Scythes n'emploient pas à l'usage que je vais dire toutes sortes de têtes indifféremment , mais celles de leurs plus grands ennemis. Ils scient le crâne au-dessous des sourcils et le nettoient. Les pauvres se contentent de le revêtir par-dehors d'un morceau de cuir de bœuf sans apprêt : les riches non seulement le couvrent d'un morceau de peau de bœuf ; mais ils le dorent aussi en dedans , et s'en servent , tant les pauvres que les riches , comme d'une coupe à boire. Ils font la même chose des têtes de leurs proches , si , après avoir eu quelque querelle ensemble , ils ont remporté sur eux la victoire en présence du roi. S'il vient

chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, ils lui présentent ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenoient les ont attaqués, quoiqu'ils fussent leurs parents, et comment ils les ont vaincus : ils en tirent vanité, et appellent cela des actions de valeur.

Chaque gouverneur donne, tous les ans, un festin dans son nome, où l'on sert du vin mêlé avec de l'eau dans un cratère. Tous ceux qui ont tué des ennemis boivent de ce vin. Ceux qui n'ont rien fait de semblable n'en goûtent point : ils sont honteusement assis à part, et c'est pour eux une grande ignominie. Tous ceux qui ont tué un grand nombre d'ennemis boivent, en même temps, dans deux coupes jointes ensemble.

Les devins sont en grand nombre parmi les Scythes, et se servent de baguettes de saule pour exercer la divination. Ils apportent des faisceaux de baguettes, les posent à terre, les délient, et, lorsqu'ils ont mis à part chaque baguette, ils prédisent l'avenir. Pendant qu'ils font ces prédictions, ils reprennent les baguettes l'une après l'autre et les remettent ensemble : ils ont appris de leurs ancêtres cette manière de deviner. Les Énarées, qui sont des

hommes efféminés, disent qu'ils tiennent de Vénus le don de la divination. Ils se servent, pour exercer leur art, d'écorce de tilleul, ils fendent en trois cette écorce, l'entortillent autour de leurs doigts, puis ils la défont et deviennent ensuite.

Si le roi des Scythes tombe malade il envoie chercher trois des plus célèbres d'entre ces devins, qui exercent leur art de la manière que nous avons dit. Ils lui répondent ordinairement que tel et tel, dont ils disent en même temps les noms, ont fait un faux serment, en jurant par les lares du palais. Les Scythes, en effet, jurent assez ordinairement par les (*) lares du palais quand ils veulent faire le plus grand de tous les serments.

Aussitôt on saisit l'accusé, l'un d'un côté, l'autre de l'autre : quand on l'a amené, ils lui déclarent que, par l'art de la divination, ils sont sûrs qu'il a fait un faux serment en jurant par les lares du palais, et qu'ainsi il est la cause de la maladie du roi. Si l'accusé nie le crime, et s'indigne qu'on ait pu le lui im-

(*) Les Turcs jurent encore aujourd'hui par la Porte Ottomane.

puter, le roi fait venir le double d'autres devins. Si ceux-ci le convainquent aussi de parjure par les règles de la divination, on lui tranche sur-le-champ la tête, et ses biens sont confisqués au profit des premiers devins. Si les devins que le roi a mandés en second lieu le déclarent innocent, on en fait venir d'autres, et puis d'autres encore ; et, s'il est déchargé de l'accusation par le plus grand nombre, la sentence qui l'absout est l'arrêt de mort des premiers devins.

Voici comment on les fait mourir : on remplit de menu bois un chariot, auquel on attelle des bœufs ; on renferme les devins au milieu de ces fagots, les pieds attachés, les mains liées derrière le dos et un bâillon à la bouche. On met ensuite le feu aux fagots, et l'on chasse les bœufs en les épouvantant. Plusieurs de ces animaux sont brûlés avec les devins ; d'autres se sauvent à demi brûlés, lorsque la flamme a consumé le limon. C'est ainsi qu'on brûle les devins, non seulement pour ce crime, mais encore pour d'autres causes ; et on les appelle faux-devins.

Le roi fait mourir les enfants mâles de ceux qu'il punit de mort, mais il ne fait aucun mal

aux filles. Lorsque les Scythes font un traité avec quelqu'un, quel qu'il puisse être, ils versent du vin dans une grande coupe de terre, et les contractants y mêlent de leur sang, en se faisant de légères incisions au corps avec un couteau ou une épée. Après quoi ils trempent dans cette coupe un cimenterre, des flèches, une hache et un javelot. Ces cérémonies achevées, ils prononcent une longue formule de prières, et boivent ensuite une partie de ce qui est dans la coupe, et, après eux, les personnes les plus distinguées de leur suite.

Les tombeaux de leurs rois sont dans un canton qu'on appelle Gerrhes, où le Borysthènes commence à être navigable. Quand le roi vient à mourir ils font en cet endroit une grande fosse carrée. Cette fosse achevée, ils enduisent le corps de cire, lui fendent le ventre, et, après l'avoir nettoyé et rempli de souchet (*) broyé, de parfums, de graine d'ache et d'anis, ils le recousent. On porte ensuite le corps sur un char dans une autre province dont les habitants se coupent, comme les Scythes royaux, un peu de l'oreille, se rasent les

(*) Plante qui servoit d'aliment aux chevaux.

cheveux autour de la tête, se font des incisions aux bras, se déchirent le front et le nez, et se passent des flèches à travers la main gauche. De là on porte le corps du roi sur un char, dans une autre province de ses états, et les habitants de celle où il a été porté d'abord suivent le convoi. Quand on lui a fait parcourir toutes les provinces et toutes les nations soumises à son obéissance, il arrive dans le pays de Gerrhes, à l'extrémité de la Scythie, et on le place dans le lieu de sa sépulture, sur un lit de verdure et de feuilles entassées. On plante ensuite, autour du corps, des piques, et on pose par-dessus des pièces de bois qu'on couvre de branches de saule. On met, dans l'espace vide de cette fosse, une des concubines du roi qu'on a étranglée auparavant, son échanson, son cuisinier, son écuyer, son ministre, un de ses serviteurs, des chevaux; en un mot, les prémices de toutes les autres choses à son usage, et des coupes d'or : ils ne connoissent en effet ni l'argent ni le cuivre. Cela fait, ils remplissent la fosse de terre, et travaillent tous, à l'envi l'un de l'autre, à élever, sur le lieu de sa sépulture, un tertre très haut.

L'année révolue , ils prennent , parmi le reste des serviteurs du roi , ceux qui lui étoient les plus utiles. Ces serviteurs sont tous Scythes de nation , le roi n'ayant point d'esclaves achetés à prix d'argent , et se faisant servir par ceux de ses sujets à qui il l'ordonne. Ils étranglent une cinquantaine de ces serviteurs , avec un pareil nombre de ses plus beaux chevaux ; ils leur ôtent les entrailles , leur nettoient le ventre , et , après l'avoir rempli de paille , ils le recousent. Ils posent sur deux pièces de bois un demi-cercle renversé , puis un autre demi-cercle sur deux autres pièces de bois , et plusieurs autres ainsi de suite , qu'ils attachent de la même manière. Ils élèvent ensuite , sur ces demi-cercles , les chevaux , après leur avoir fait passer des pieux dans toute leur longueur , jusqu'au col : les premiers demi-cercles soutiennent les épaules des chevaux , et les autres les flancs et la croupe , de sorte que les jambes , n'étant point appuyées , restent suspendues. Ils leur mettent ensuite un mors et une bride , tirent la bride en avant , et l'attachent à un pieu. Cela fait , ils prennent les cinquante jeunes gens qu'ils ont étranglés , les placent chacun sur un che-

val , après leur avoir fait passer , le long de l'épine du dos , jusqu'au col , une perche , dont l'extrémité inférieure s'emboîte dans le pieu qui traverse le cheval. Enfin , lorsqu'ils ont arrangé ces cinquante cavaliers autour du tombeau , ils se retirent.

Telles sont les cérémonies qu'ils observent à l'égard de leurs rois ; quant aux autres Scythes , lorsqu'il meurt quelqu'un d'entre eux , ses plus proches parents le mettent sur un chariot , et le conduisent de maison en maison chez leurs amis : ces amis le reçoivent , et préparent chacun un festin à ceux qui accompagnent le corps , et font pareillement servir au mort de tous les mets qu'ils présentent aux autres. On transporte ainsi , de côté et d'autre , les corps des particuliers pendant quarante jours , ensuite (*) on les enterre. Lorsque les Scythes ont donné la sépulture à un mort , ils se purifient de la manière suivante : Après s'être frotté la tête avec quelque chose de détersif , et se l'être lavée , ils observent , à l'égard du reste du corps , ce que je vais dire :

(*) Il y avoit des Scythes qui suspendoient les corps morts à un arbre , et les y laissoient pourrir.

Ils inclinent trois perches l'une vers l'autre , et sur ces perches ils étendent des étoffes de laine foulée , qu'ils bandent le plus qu'ils peuvent. Ils placent ensuite au milieu de ces perches et de ces étoffes un vase , dans lequel ils mettent des pierres rougies au feu.

Il croît en Scythie du chanvre ; il ressemble fort au lin , excepté qu'il est plus gros et plus grand ; il lui est , en cela , de beaucoup supérieur. Cette plante vient d'elle-même et de graine ; les Thraces s'en font des vêtements qui ressemblent tellement à ceux de lin , qu'il faut s'y bien connoître pour les distinguer ; et quelqu'un qui n'en auroit jamais vu de chanvre les prendroit pour des étoffes de lin.

Les Scythes prennent de la graine de chanvre , et s'étant glissés sous ces tentes de laine foulée , ils mettent de cette graine sur des pierres rougies au feu ; lorsqu'elle commence à brûler elle répand une si grande vapeur , qu'il n'y a point en Grèce d'étuve qui ait plus de force. Les Scythes , étourdis par cette vapeur , jettent des cris confus : elle leur tient lieu de bain , car jamais ils ne se baignent. Quant à leurs femmes , elles broient , sur une pierre raboteuse , du bois de cyprès , de cèdre

et de l'arbre qui porte l'encens ; et lorsque le tout est bien broyé , elles y mêlent un peu d'eau , et en font une pâte dont elles se frottent tout le corps et le visage. Cette pâte leur donne une odeur agréable , et le lendemain , quand elle l'ont enlevée , elles sont propres , et leur beauté en a plus d'éclat.

Les Scythes ont un prodigieux éloignement pour les coutumes étrangères ; les habitants d'une province ne veulent pas même suivre celles d'une province voisine ; mais il n'en est point dont ils aient plus d'éloignement que de celles des Grecs. Anacharsis et Scylès après lui en sont une preuve convaincante. Anacharsis ayant parcouru beaucoup de pays , et montré par-tout une grande sagesse , s'embarqua sur l'Hellespont , pour retourner dans sa patrie. Étant abordé à Cyzique dans le temps que les Cyzicéniens étoient occupés à célébrer , avec beaucoup de solennité , la fête de la mère des dieux , il fit vœu , s'il retournoit sain et sauf dans sa patrie , d'offrir à cette déesse des sacrifices avec les mêmes rites et cérémonies qu'il avoit vu pratiquer par les Cyzicéniens , et d'instituer , en son honneur ,

la veillée (*) de la fête. Lorsqu'il fut arrivé dans l'Hylée, contrée de la Scythie, entièrement couverte d'arbres de toutes espèces, et située près de la course d'Achille il célébra la fête en l'honneur de la déesse, ayant de petites statues attachées sur lui, et tenant à la main un tambourin (**). Il fut aperçu en cet état par un Scythe, qui alla le dénoncer au roi Saulius. Le roi, s'étant lui-même transporté sur les lieux, n'eut pas plutôt vu Anacharsis occupé à la célébration de cette fête, qu'il le tua d'un coup de flèche; et même encore aujourd'hui, si l'on parle d'Anacharsis aux Scythes, ils font semblant de ne le point connoître, parcequ'il avoit voyagé en Grèce, et qu'il observoit des usages étrangers. J'ai ouï

(*) Cette fête commençoit le soir.

(**) Les Argonautes établirent à Cyzique le culte de Cybèle, et fondèrent les temples élevés en son honneur aux environs de cette ville, et sur le mont Dindyme, si l'on en croit Strabon. Les prêtres de cette déesse portoient sur la poitrine un tambourin, et des petites statues ou images. Les Phrygiens se rendoient Rhée propice avec le tambourin.

dire à Timnès , tuteur d'Ariapithès , qu'Anacharsis étoit oncle paternel d'Idanthyrse , roi des Scythes , qu'il étoit fils de Gnurus , petit-fils de Lycus , et arrière-petit-fils de Spargapithes. Si donc Anacharsis étoit de cette maison , il est certain qu'il fut tué par son propre frère : Idanthyrse étoit en effet fils de Saulius , et ce fut Saulius qui tua Anacharsis.

Cependant j'en ai entendu parler autrement aux Péloponésiens. Ils disent qu'Anacharsis ayant été envoyé , par le roi des Scythes , dans les pays étrangers , devint disciple des Grecs ; qu'étant de retour dans sa patrie , il dit au prince qui l'avoit envoyé que tous les peuples de la Grèce s'appliquoient aux sciences et aux arts , excepté les Lacédémoniens ; mais que ceux-ci seuls s'étudioient à parler et à répondre avec prudence et modération : mais cette histoire est une pure invention des Grecs. Anacharsis fut donc tué comme on vient de le dire , et il éprouva ce malheur pour avoir pratiqué des coutumes étrangères , et avoir eu commerce avec les Grecs.

Bien des années après , Scylès , fils d'Ariapithès , roi des Scythes , eut le même sort. Ariapithès avoit plusieurs enfants , mais il avoit

eu Scylès d'une femme étrangère de la ville d'Istrie , qui lui apprit la langue et les lettres grecques. Quelque temps après, Ariapithès fut tué en trahison par Spargapithès , roi des Agathyrses. Scylès, étant monté sur le trône , épousa Opœa , Scythe de nation , femme de son père , et dont le feu roi avoit eu un fils nommé Oricus.

Quoique Scylès fût roi des Scythes, les coutumes de la Scythie ne lui plaisoient nullement ; et il se sentoit d'autant plus de goût pour celles des Grecs, qu'il y avoit été instruit dès sa plus tendre enfance. Voici quelle étoit sa conduite : Toutes les fois qu'il menoit l'armée scythe vers la ville des Borysthénites, dont les habitants se disent originaires de Milet , il la laissoit devant la ville ; et dès qu'il y étoit entré, il en faisoit fermer les portes. Il quittoit alors l'habit scythe , en prenoit un à la grecque , et, vêtu de la sorte , il se promenoit dans la place publique, sans être accompagné de gardes, ni même de toute autre personne. Pendant ce temps-là, on faisoit sentinelle aux portes, de peur que quelque Scythe ne l'aperçût avec cet habit. Outre plusieurs autres usages des Grecs, auxquels il se con-

formoit, il observoit aussi leurs cérémonies dans les sacrifices qu'il offroit aux dieux. Après avoir demeuré dans cette ville un mois ou même davantage, il reprenoit l'habit scythe, et alloit rejoindre son armée. Il pratiquoit souvent la même chose. Il se fit aussi bâtir un palais à Boristhènes, et y épousa une femme du pays.

Les destins avoient résolu sa perte ; voici ce qui l'occasionna : Scylès desira de se faire initier dans les mystères de Bacchus. Comme on commençoit la cérémonie, et qu'on alloit lui mettre entre les mains les choses sacrées, il arriva un très grand prodige. Il avoit à Borysthènes un palais, dont j'ai fait mention un peu auparavant. C'étoit un édifice superbe et d'une vaste étendue, autour duquel on voyoit des sphinx et des griffons de marbre blanc. Le dieu le frappa de ses traits, et il fut entièrement réduit en cendres (*). Scylès n'en continua pas moins la cérémonie qu'il avoit commencée. Les Scythes reprochent aux Grecs leurs Bacchanales, et pensent qu'il est con-

(*) Manière de s'exprimer que les Grecs employoient pour dire que le tonnerre étoit tombé.

traire à la raison d'imaginer un dieu qui pousse les hommes à des extravagances. Lorsque Scylès eut été initié aux mystères de Bacchus , un habitant de Borysthènes se rendit secrètement à l'armée des Scythes : « Vous vous moquez
« de nous , leur dit-il , parcequ'en célébrant
« les Bacchanales , le dieu se rend maître de
« nous : ce dieu s'est aussi emparé de votre
« roi ; Scylès célèbre Bacchus , et le dieu l'a-
« gite et trouble sa raison. Si vous ne voulez
« pas m'en croire , suivez-moi , et je vous le
« montrerai. » Les premiers de la nation le suivirent. Le Borysthénite les plaça secrètement dans une tour , d'où ils virent passer Scylès avec sa troupe , célébrant les Bacchanales. Les Scythes , regardant cette conduite comme quelque chose de très affligeant pour leur nation , firent , en présence de toute l'armée , le rapport de ce qu'ils avoient vu.

Scylès étant parti après cela pour retourner chez lui , ses sujets se révoltèrent , et proclamèrent , en sa place , Octamasades , son frère , fils de la fille de Térès. Ce prince , ayant appris cette révolte , et quel en étoit le motif , se réfugia en Thrace. Sur cette nouvelle , Octamasades , à la tête d'une armée , le poursuivit

dans sa retraite. Quand il fut arrivé sur les bords de l'Ister, les Thraces vinrent à sa rencontre : mais, comme on étoit sur le point de donner bataille , Sitalcès envoya un héraut à Octamasades, avec ordre de lui dire : « Qu'est-
« il besoin de tenter, l'un et l'autre, le hasard
« d'un combat ? Vous êtes fils de ma sœur, et
« vous avez mon frère en votre puissance : si
« vous me le rendez , je vous livrerai Scylès,
« et nous ne nous exposerons point au sort
« d'une bataille. » Le frère de Sitalcès s'étoit en effet réfugié auprès d'Octamasades.

Ce prince accepta l'offre , remit son oncle maternel entre les mains de Sitalcès , et reçut en échange son frère Scylès. Sitalcès n'eut pas plutôt son frère en son pouvoir, qu'il se retira avec ses troupes ; et, dès qu'on eut rendu Scylès, Octamasades lui fit trancher la tête sur la place même. Telle est la scrupuleuse exactitude des Scythes dans l'observation de leurs lois et de leurs coutumes , et la rigueur avec laquelle ils punissent ceux qui en affectent d'étrangères.

Quant à la population de la Scythie , on m'en a parlé diversement, et je n'en ai jamais rien pu apprendre de certain : les uns m'ont

dit que ce pays étoit très peuplé; et les autres, qu'à ne compter que les véritables Scythes, il l'étoit peu. Mais voici ce que j'ai vu par moi-même.

Entre le Borysthènes et l'Hypanis, est un certain canton qu'on appelle Exampée. J'en ai fait mention un peu plus haut, en parlant d'une fontaine dont les eaux sont si amères, que celles de l'Hypanis, dans lequel elles se jettent, en sont tellement altérées, qu'il n'est pas possible d'en boire. Il y a, dans ce pays, un vase d'airain six fois plus grand que le cratère qui se voit à l'embouchure du Pont-Euxin, et que Pausanias, fils de Cléombrote, y a consacré (*). Je vais en donner les dimensions, en faveur de ceux qui ne l'ont point vu. Ce vase d'airain, qui est dans la

(*) Nymphis d'Héraclée rapporte que Pausanias, qui vainquit Mardonius, violant les lois de Sparte, consacra, tandis qu'il étoit aux environs de Byzance, un cratère d'airain aux dieux dont on voit les statues à l'embouchure du Pont-Euxin, lequel existe encore actuellement. Pausanias de Lacédémone, fils de Cléombrote, et de l'ancienne race d'Hercule, général de la Grèce, a consacré ce cratère au dieu Neptune, comme un monument de sa valeur.

Scythie, contient aisément six cents amphores (*), et il a six doigts d'épaisseur. Les habitants du pays m'ont dit qu'il avoit été fait de pointes de flèches : que leur roi Ariautas, voulant savoir le nombre de ses sujets, commanda à tous les Scythes d'apporter chacun une pointe de flèche, sous peine de mort : qu'on lui en apporta en effet une quantité prodigieuse, dont il fit faire ce vase d'airain, qu'il consacra dans le lieu qu'on appelle Exampée, comme un monument qu'il laissoit à la postérité. Voilà ce que j'ai appris de la population des Scythes.

La Scythie n'a rien de merveilleux que les fleuves qui l'arrosent ; ils sont très considérables, et en très grand nombre ; mais, indépendamment de ses fleuves et de ses vastes plaines, on y montre encore une chose digne d'admiration ; c'est l'empreinte du pied d'Hercule sur un roc près du Tyras. Cette empreinte ressemble à celle d'un pied d'homme ; mais elle a deux coudées (**) de long. Revenons

(*) Mesure équivalente à vingt-quatre pintes.

(**) Une coudée est une mesure d'un pied et demi de long.

maintenant au sujet dont je m'étois proposé de parler au commencement de ce livre.

Darius fit de grands préparatifs contre les Scythes ; il dépêcha de toutes parts des courriers pour ordonner aux uns de lever une armée de terre, aux autres d'équiper une flotte, à d'autres enfin de construire un pont de bateaux sur le Bosphore de Thrace. Cependant Artabane, fils d'Hystaspes et frère de Darius, n'étoit nullement d'avis que le roi entreprît de porter la guerre en Scythie : il lui représenta la pauvreté des Scythes ; mais, quand il vit que ses remontrances, quoique sages, ne faisoient aucune impression sur son esprit, il n'insista pas davantage. Les préparatifs achevés, Darius, à la tête de son armée, partit de Suses.

Alors un Perse, nommé OEobazus, dont les trois fils étoient de cette expédition, pria Darius d'en laisser un auprès de lui. Ce prince lui répondit, comme à un ami dont la demande étoit modérée, qu'il les lui laisseroit tous trois. Le Perse, charmé de cette réponse, se flattoit que ses trois fils alloient avoir leur congé ; mais le roi ordonna à ceux qui présidoient aux exécutions de faire mourir tous les enfants

d'OEobazus, et, après leur mort, on les laissa en cet endroit-là même.

Darius se rendit de Suses à Chalcédoine sur le Bosphore, où l'on avoit fait le pont. Il s'y embarqua et fit voiles vers les îles Cyanées, qui étoient autrefois errantes, s'il faut en croire les Grecs (*). Il s'assit dans le temple, et de là se mit à considérer le Pont-Euxin : c'est, de toutes les mers, celle qui mérite le plus notre admiration. Elle a onze mille cent stades (**)
de longueur, sur trois mille trois cents de largeur, à l'endroit où elle est le plus large. L'embouchure de cette mer a quatre stades de large, sur environ six vingts stades de long. Ce col, ou détroit, s'appelle Bosphore : c'étoit là où l'on avoit jeté le pont. Le Bosphore s'étend jusqu'à la Propontide. Quant à la Propontide, elle a cinq cents stades de largeur sur

(*) Ces roches Cyanées étoient à une si petite distance l'une de l'autre, que de loin elles paroissent se toucher. Cette illusion d'optique donna probablement lieu à la fable, qui s'accrédita par les dangers qu'on couroit sur cette mer.

(**) Cent vingt-cinq pas géométriques de longueur.

quatorze cents de longueur, et se jette dans l'Hellespont, qui, dans l'endroit où il est le moins large, n'a que sept stades de largeur sur quatre cents de longueur. L'Hellespont communique à une mer d'une vaste étendue, qu'on appelle la mer Égée.

On a mesuré ces mers de la manière suivante : dans les longs jours un vaisseau fait en tout environ soixante et dix mille orgyies de chemin et soixante mille par nuit. Or, de l'embouchure du Pont-Euxin au Phase, qui est sa plus grande longueur, il y a neuf jours et huit nuits de navigation ; cela fait onze cent dix mille orgyies, c'est-à-dire, onze mille cent stades. De la Sindique à Thémiscyre, sur le Thermodon, où le Pont-Euxin est le plus large, on compte trois jours et deux nuits de navigation, qui font trois cent trente mille orgyies, ou trois mille trois cents stades. C'est ainsi que j'ai pris les dimensions du Pont-Euxin, du Bosphore et de l'Hellespont, et ces mers sont naturellement telles que je les ai représentées. Le Palus-Mœotis se jette dans le Pont-Euxin ; il n'est guère moins grand que cette mer, et on l'appelle la mer du Pont.

Lorsque Darius eut considéré le Pont-Euxin,

il revint par mer au pont de bateaux, dont Mandroclès de Samos étoit l'entrepreneur. Il examina aussi le Bosphore ; et, sur le bord de ce détroit on érigea, par son ordre, deux colonnes de pierres blanches. Il fit graver sur l'une, en caractères assyriens, et sur l'autre, en lettres grecques, les noms de toutes les nations qu'il avoit à sa suite. Or il menoit à cette guerre tous les peuples qui lui étoient soumis. On comptoit, dans cette armée, sept cent mille hommes avec la cavalerie, sans y comprendre la flotte qui étoit de six cents voiles.

Depuis l'expédition des Perses en Scythie, les Byzantins ont transporté ces deux colonnes dans leur ville, et les ont fait servir à l'autel de Diane (*) Orthosienne, excepté une seule pierre qu'on a laissée auprès du temple de Bacchus à Byzance, et qui est entièrement chargée de lettres assyriennes. Au reste, l'endroit du Bosphore où Darius fit jeter un pont est,

(*) Il y avoit en Arcadie une montagne qu'on nommoit Orthius : Diane, qui y étoit adorée, en prit le nom d'Orthiène, ou d'Orthosienne. Elle étoit adorée sous ce nom en Tauride et à Sparte. On lui immoloit des hommes en Tauride, et à Lacédémone, on fouettoit en son honneur des jeunes gens.

ce me semble, autant que je puis le conjecturer, à moitié chemin de Byzance, au temple qu'on voit à l'embouchure du Pont-Euxin.

Darius, charmé de ce pont, fit de riches présents à Mandroclès de Samos, qui en étoit l'entrepreneur. Mandroclès employa les prémices de ces présents à faire faire un tableau qui représentoit le pont du Bosphore avec le roi Darius assis sur son trône, et regardant passer ses troupes. Il fit une offrande de ce tableau au temple de Junon (*), et y ajouta une inscription en ces termes :

« Mandroclès a consacré à Junon ce monument en reconnoissance de ce qu'il a réussi, au gré du roi Darius, à jeter un pont sur le Bosphore. Il s'est, par cette entreprise, couvert de gloire, et a rendu immortel le nom de sa patrie. »

Tel est le monument qu'a laissé celui qui a présidé à la construction de ce pont.

Darius, ayant récompensé Mandroclès, passa en Europe. Il avoit ordonné aux Ioniens de faire voile par le Pont-Euxin jusqu'à l'Ister, de jeter un pont sur ce fleuve, quand ils y seroient

(*) Le fameux temple de Junon, à Samos.

arrivés, et de l'attendre en cet endroit. Les Ioniens, les Éoliens et les habitants de l'Helléspont, conduisoient l'armée navale. La flotte passa donc les Cyanées, fit voile droit à l'Ister; et, après avoir remonté le fleuve pendant deux jours, depuis la mer jusqu'à l'endroit où il se partage en plusieurs bras, qui forment autant d'embouchures, toute l'armée navale y construisit un pont. Darius, ayant traversé le Bosphore sur le pont de bateaux, prit son chemin par la Thrace; et, quand il fut arrivé aux sources du Téare, il y campa trois jours.

Les peuples qui habitent sur ses bords prétendent que ses eaux sont excellentes contre plusieurs sortes de maux, et particulièrement qu'elles guérissent les hommes et les chevaux de la gale. Ses sources sortent du même rocher, au nombre de trente-huit : les unes sont chaudes, les autres froides. Elles sont à égale distance de la ville d'Héracum, qui est près de Périnthe et d'Apollonie, ville située sur le Pont-Euxin. Il y a deux journées de marche de l'une et de l'autre de ces fontaines. Le Téare se jette dans le Contadesdus, le Contadesdus dans l'Agrianès, l'Agrianès dans l'Ebre, et l'Ebre dans la mer, près la ville d'Ænos.

Darius , étant arrivé aux sources du Téare , y assit son camp. Il fut si charmé de ce fleuve , qu'il fit ériger , dans le même endroit , une colonne avec cette inscription :

Les sources du Téare donnent les meilleures et les plus belles eaux du monde : Darius , fils d'Hystaspes , le meilleur et le plus beau de tous les hommes , roi des Perses et de toute la terre ferme , marchant contre les Scythes , est arrivé sur ses bords () .*

Darius partit de là pour se rendre sur une autre rivière qu'on appelle Artiscus , et qui coule par le pays des Odryses. Quand il fut arrivé sur ses bords , il désigna à ses troupes un certain endroit où il ordonna que chaque soldat mît une pierre en passant. L'ordre fut exécuté par toute l'armée ; et Darius ayant laissé en ce lieu de grands tas de pierres , continua sa marche avec ses troupes.

Avant que d'arriver à l'Ister , les Gètes , qui se disent immortels , furent les premiers peuples qu'il subjuga. Les Thraces de Salmy-

(*) Ces peuples appeloient l'Asie le Continent , or ils étoient maîtres de la plus grande partie de l'Asie.

desses, et ceux qui demeurent au-dessus d'Apollonie et de la ville de Mésambria, qu'on appelle Scyrmiades et Nipséens, s'étoient rendus à lui sans combattre et sans faire la moindre résistance. Les Gètes, par un fol entêtement, se mirent en défense ; mais ils furent sur-le-champ réduits en esclavage. Ces peuples sont les plus braves et les plus justes d'entre les Thraces.

Les Gètes se croient immortels, et pensent que celui qui meurt va trouver leur dieu Zalmoxis, que quelques uns d'entre eux croient le même que Gébéléïzis. Tous les cinq ans ils tirent au sort quelqu'un de leur nation, et l'envoient porter de leurs nouvelles à Zalmoxis, avec ordre de lui représenter leurs besoins. Voici comment se fait la députation. Trois d'entre eux sont chargés de tenir chacun une javeline la pointe en haut, tandis que d'autres prennent, par les pieds et par les mains, celui qu'on envoie à Zalmoxis : ils le mettent en branle et le lancent en l'air, de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, ils croient que le dieu leur est propice ; s'il n'en meurt pas, ils l'accusent d'être un méchant. Quand ils ont cessé de le mal-

traiter, ils en députent un autre, et lui donnent aussi leurs ordres, tandis qu'il est encore vivant. Ces mêmes Thraces tirent aussi des flèches contre le ciel, quand il tonne et qu'il éclaire, pour menacer le dieu qui lance la foudre, persuadés qu'il n'y a point d'autre dieu que celui qu'ils adorent.

J'ai néanmoins ouï dire aux Grecs qui habitent l'Hellespont et le Pont, que ce Zalmoxis étoit un homme, et qu'il avoit été, à Samos, esclave de Pythagore, fils de Mnésarque; qu'ayant été mis en liberté, il y avoit amassé de grandes richesses, avec lesquelles il étoit retourné dans son pays. Quand il eut remarqué la vie malheureuse et grossière des Thraces, comme il avoit été instruit des usages des Ioniens, et qu'il avoit contracté avec les Grecs, et particulièrement avec Pythagore, un des plus célèbres philosophes de la Grèce, l'habitude de penser plus profondément que ses compatriotes, il fit bâtir une salle où il régaloit les premiers de la nation; au milieu du repas, il leur apprenoit que ni lui, ni ses conviés, ni leurs descendants à perpétuité, ne mourroient point, mais qu'ils iroient dans un lieu où ils jouiroient éternellement de toutes

sortes de biens. Pendant qu'il traitoit ainsi ses compatriotes, et qu'il les entretenoit de pareils discours, il se faisoit faire un logement sous terre; ce logement achevé, il se déroba aux yeux des Thraces, descendit dans ce souterrain, et y demeura environ trois ans. Il fut regretté et pleuré comme mort; enfin la quatrième année il reparut, et rendit croyables, par cet artifice, tous les discours qu'il avoit tenus.

Je ne rejette ni n'admets ce qu'on rapporte de Zalmoxis et de son logement souterrain; mais je pense qu'il est antérieur de bien des années à Pythagore. Au reste, que Zalmoxis ait été un homme, ou que ce soit quelque dieu du pays des Gètes, c'en est assez sur ce qui le concerne. Les Gètes, chez qui se pratique la cérémonie dont je viens de parler, ayant été subjugués par les Perses, suivirent l'armée.

Darius, étant arrivé sur les bords de l'Ister avec son armée de terre, la fit passer de l'autre côté du fleuve: alors il commanda aux Ioniens de rompre le pont, et de l'accompagner par terre avec toutes les troupes de la flotte. Mais comme ils étoient sur le point de le rompre

et d'exécuter ses ordres, Coès, fils d'Erxandre, qui commandoit les Mitylénien, parla à Darius en ces termes , après lui avoir demandé la permission de lui dire son sentiment :

« Seigneur , puisque vous allez porter la
« guerre dans un pays où il n'y a ni terres
« labourées , ni villes , laissez subsister le
« pont tel qu'il est : ordonnez seulement à ceux
« qui l'ont construit de rester auprès pour le
« garder ; par ce moyen , soit que nous trou-
« vions les Scythes , et que nous réussissions
« selon notre espérance , soit que nous ne
« puissions les rencontrer , nous pourrons
« nous retirer avec sécurité. Ce n'est pas que
« je craigne que nous soyons battus par les
« Scythes ; mais j'appréhende que , ne pouvant
« les trouver , il ne nous arrive quelque fâ-
« cheux accident dans les déserts. On dira
« peut-être que je parle pour moi , et que je
« voudrois rester ici. Mais , Seigneur , content
« de proposer à votre conseil le sentiment qui
« me paroît le plus avantageux , je suis prêt
« à vous suivre ; et la grace que je vous de-
« mande , c'est de ne me point laisser ici. »

Darius , charmé de ce discours , lui dit :
« Mon hôte de Lesbos , lorsqu'après mon expé-

« dition je serai de retour sain et sauf dans
« mes états, ne manquez pas de vous présen-
« ter devant moi, afin que je vous récompense
« dignement du bon conseil que vous me don-
« nez. »

Ayant ainsi parlé, il fit soixante nœuds à une courroie, manda les tyrans des Ioniens, et leur tint ce discours : « Ioniens, j'ai changé d'avis au sujet du pont : prenez cette courroie, et ayez soin d'exécuter mes ordres. « Quand vous me verrez parti pour la Scythie, « commencez dès-lors à défaire chaque jour « un de ces nœuds ; si je ne suis pas de retour « ici après que vous les aurez tous dénoués, « vous retournerez dans votre patrie. Mais, « puisque j'ai changé de sentiment, gardez le « pont jusqu'à ce temps, et ne négligez rien « tant pour le défendre que pour le conserver ; « vous me rendrez en cela un service essentiel. » Darius ayant ainsi parlé, marcha en avant.

La Thrace a devant elle la partie de la Scythie qui aboutit à la mer (*). A l'endroit où finit le golfe de Thrace, là commence la Scythie ;

(*) Le Pont-Euxin.

l'Ister en traverse une partie , et se jette dans la mer du côté du sud-est.

Je vais indiquer ce qu'on trouve après l'Ister , et donner la mesure de la partie de la Scythie qui est au-delà de ce fleuve du côté de la mer. L'ancienne Scythie est située au midi jusqu'à la ville de Carcinitis ; le pays au-delà de cette ville , en allant vers la même mer , est montagneux ; il est habité par la nation thorique , qui s'étend jusqu'à la ville de Chersonèse-Trachée , et cette ville est sur les bords de la mer qui est à l'est. Il y a en effet deux parties des confins de la Scythie qui sont bornées comme l'Attique , l'une par la mer qui est au sud , l'autre par celle qui est à l'est ; les Taures sont , par rapport à cette partie de la Scythie , dans la même position que seroit , par rapport aux Athéniens , un autre peuple qui habiteroit la pointe du promontoire Sunium , qui s'étend depuis le bourg de Thorique jusqu'à celui d'Anaphlyste , et s'avance beaucoup dans la mer. Telle est la situation de la Tauride , s'il est permis de comparer de petites choses aux grandes ; mais , en faveur de ceux qui n'ont jamais côtoyé cette partie de l'Attique , je vais expliquer cela

d'une autre façon : qu'on suppose qu'une autre nation que celle des Iapyges habite le promontoire d'Iapygie , à commencer au port de Brentésium , et le coupe ou sépare depuis cet endroit jusqu'à Tarente. Au reste , en parlant de ces deux promontoires , c'est comme si je parlois de plusieurs autres pareils , auxquels la Tauride ressemble.

Au-delà de la Tauride on trouve des Scythes qui habitent le pays au-dessus des Taures , et celui qui s'étend vers la mer qui est à l'est , ainsi que les côtes occidentales du Bosphore Cimmérien et du Palus-Méotis , jusqu'au Tanaïs, fleuve qui se décharge dans une anse de ce Palus. A prendre donc depuis l'Ister , et à remonter par le milieu des terres , la Scythie est bornée premièrement par le pays des Agathyrses , ensuite par des Neures , troisième-ment par celui des Androphages, et enfin par celui des Mélanchlènes.

La Scythie étant tétragone , et deux de ses côtes s'étendant le long de la mer , l'espace qu'elle occupe vers le milieu des terres est parfaitement égal à celui qu'elle a le long des côtes. En effet , depuis l'Ister jusqu'au Boristhènes , il y a dix journées de chemin ; du

Borysthènes au Palus-Méotis , il y en a dix autres ; et depuis la mer , en remontant par le milieu des terres, jusqu'au pays des Mélanchlènes, qui habitent au-dessus des Scythes , il y a vingt jours de marche. Or, je compte deux cents stades pour chaque journée de chemin ; ainsi la Scythie aura quatre mille stades de traverse le long des côtes, et quatre mille autres stades à prendre droit par le milieu des terres : telle est l'étendue de ce pays.

Les Scythes ayant fait réflexion qu'ils ne pouvoient pas, avec leurs seules forces, détruire, en bataille rangée, une armée aussi nombreuse que celle de Darius, envoyèrent des ambassadeurs à leurs voisins. Les rois de ces nations s'étant assemblés, délibérèrent sur cette armée qui venoit envahir la Scythie ; ces rois étoient ceux des Taures, des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlènes, des Gélons, des Budins et des Sauromates.

Ceux d'entre ces peuples qu'on appelle Taures ont des coutumes particulières (*) ; ils immolent à Iphigénie, de la manière que

*) Suivant les Taures, Iphigénie n'étoit pas la

je vais le dire , les étrangers qui échouent sur leurs côtes , et tous les Grecs qui y abordent et qui tombent entre leurs mains. Après les cérémonies accoutumées , ils les assomment d'un coup de massue sur la tête : quelques uns disent qu'ils leur coupent ensuite la tête , et l'attachent à une croix , et qu'ils précipitent le corps du haut du rocher où le temple est bâti ; quelques autres conviennent du traitement fait à la tête , mais ils assurent qu'on enterre le corps , au lieu de le précipiter du haut du rocher. Les Taures eux-mêmes disent que la déesse à laquelle ils font ces sacrifices est Iphigénie , fille d'Agamemnon. Quant à leurs ennemis , si un Taure fait dans les combats un prisonnier , il lui coupe la tête et l'emporte chez lui. Il la met ensuite au bout d'une perche qu'il place sur sa maison , et sur-tout au-dessus de la cheminée : ils élèvent de la sorte la tête de leurs prisonniers , afin , disent-ils , qu'elle garde et protège toute la maison. Ils subsistent du butin qu'ils font à la guerre.

Les Agathyrses portent , la plupart du temps ,

prêtresse chargée d'immoler les étrangers , mais la déesse à qui on les immoloit.

des ornemens d'or, et sont, de tous les hommes, ceux qui vivent le plus dans la mollesse. Les femmes sont communes entre eux, afin qu'étant tous unis par les liens du sang, et que ne faisant tous, pour ainsi dire, qu'une seule et même famille, ils ne soient sujets ni à la haine ni à la jalousie; quant au reste de leurs coutumes, elles ont beaucoup de conformité avec celles des Thraces.

Les Neures observent les mêmes usages que les Scythes : une génération avant l'expédition de Darius, ils furent forcés de sortir de leur pays à cause de la multitude de serpents qu'il produisit, et parcequ'il y en vint en plus grand nombre des déserts qui sont au-dessus d'eux. Ils en furent tellement infestés, qu'ils s'expatrièrent et se retirèrent chez les Budins.

Il paroît que ces peuples sont des enchanteurs ; en effet, s'il faut en croire les Scythes et les Grecs établis en Scythie, chaque Neure se change une fois par an en loup, pour quelques jours, et reprend ensuite sa première forme. Les Scythes ont beau dire, ils ne me feront pas croire de pareils contes ; ce n'est pas qu'ils ne les soutiennent et même avec serment.

Il n'est point d'hommes qui aient des mœurs plus sauvages que les Androphages (*). Ils ne connoissent ni les lois ni la justice ; ils sont nomades (**); leurs habits ressemblent à ceux des Scythes ; mais ils ont une langue particulière. De tous les peuples dont je viens de parler, ce sont les seuls qui mangent de la chair humaine.

Les Mélanchlènes portent tous des habits noirs ; de là vient leur nom. Ils suivent les coutumes et les usages des Scythes.

Les Budins forment une grande et nombreuse nation : ils se peignent le corps entier en bleu et en rouge. Il y a dans leur pays une ville entièrement bâtie en bois ; elle s'appelle Gélonus : ses murailles sont aussi toutes de bois ; elles sont hautes , et ont à chaque face trente stades de longueur. Leurs maisons

(*) Anthropophages.

(**) Peuples qui n'ont pas de demeures fixes. Ils vivent sous leurs chariots , ou sous des tentes , ou en plein air. Leurs femmes passent leur vie dans leurs chariots. Les hommes montent à cheval , et se font suivre par leurs moutons , leurs bœufs , etc. Ils errent ainsi pour la commodité des pâturages.

et leurs temples sont aussi de bois. Il y a en effet dans ce pays des temples consacrés aux dieux des Grecs. Ils sont bâtis à la façon des Grecs , et ornés de statues, d'autels et de chapelles de bois. De trois en trois ans , ils célèbrent des fêtes en l'honneur de Bacchus (*) : aussi les Gélons sont-ils Grecs d'origine. Ayant été chassés des villes de commerce, ils s'établirent dans le pays des Budins. Leur langue est un mélange de grec et de scythe.

Les Budins n'ont ni la langue ni la même manière de vivre que les Gélons. Ils sont autochtones , nomades , et les seuls de cette contrée qui mangent de la vermine. Les Gélons , au contraire , cultivent la terre, vivent de blé , ont des jardins , et ne ressemblent aux Budins ni par l'air du visage , ni par la couleur. Les Grecs les confondent , et comprennent les Budins sous le nom de Gélons ; mais ils se trompent.

(*) Les Triétérides , fêtes triennales , sont célébrées par les Grecs , parceque Bacchus employa trois ans à son expédition des Indes , et revint ensuite en Béotie avec de riches dépouilles. Bacchus triompha le premier sur un éléphant.

Leur pays entier est couvert d'arbres de toutes espèces ; et , dans le canton où il y en a le plus , on trouve un lac grand et spacieux , et un marais bordé de roseaux ; on prend dans ce lac des loutres , des castors , et d'autres animaux qui ont le museau carré ; leurs peaux servent à faire des bordures aux habits , et leurs testicules sont excellents pour les maux de mer.

Quant aux Sauromates , voici ce qu'on en dit. Lorsque les Grecs eurent combattu contre les Amazones , que les Scythes appellent Aior-pata , nom que les Grecs rendent en leur langue par celui d'Androctones (*) ; car *aior* en scythe signifie un homme , et *pata* veut dire tuer : quand ils eurent , dis-je , combattu contre elles , et qu'ils eurent remporté la victoire sur les bords du Thermodon , on raconte qu'ils emmenèrent avec eux , dans trois vaisseaux , toutes celles qu'ils avoient pu faire prisonnières. Lorsqu'on fut en pleine mer , elles attaquèrent leurs vainqueurs , et les taillèrent en pièces ; mais , comme elles n'entendoient rien à la manœuvre , et qu'elles ne savoient

(*) Qui tuent des hommes.

pas faire usage du gouvernail , des voiles et des rames , après qu'elles eurent tué les hommes , elles se laissèrent aller au gré des flots et des vents et abordèrent à Cremnes , sur le Palus-Méotis. Cremnes est du pays des Scythes libres (*). Les Amazones , étant descendues de leurs vaisseaux en cet endroit , avancèrent par le milieu des terres habitées ; et , s'étant emparées du premier haras qu'elles rencontrèrent sur leur route , elles montèrent à cheval , et pillèrent les terres des Scythes.

Les Scythes ne pouvoient deviner qui étoient ces ennemis , dont ils ne connoissoient ni le langage ni l'habit ; ils ignoroient aussi de quelle nation ils étoient ; et , dans leur surprise , ils n'imaginoient pas d'où ils venoient. Ils les prirent d'abord pour des hommes de même âge ; et , dans cette idée , ils leur livrèrent bataille : mais ils reconnurent , par les morts restés en leur pouvoir après le combat , que c'étoient des femmes. Ils résolurent , dans un conseil tenu à ce sujet , de n'en plus tuer aucune ; mais de leur envoyer les plus jeunes d'entre eux , en aussi grand nombre qu'ils

(*) Scythes Royaux.

conjecturoient qu'elles pouvoient être , avec ordre d'asseoir leur camp près de celui des Amazones ; de faire les mêmes choses qu'ils leur verroient faire ; de ne pas combattre , quand même elles les attaqueroient ; mais de prendre la fuite , et de s'approcher et de camper près d'elles , lorsqu'elles cesseroient de les poursuivre. Les Scythes prirent cette résolution , parcequ'ils vouloient avoir des enfants de ces femmes belliqueuses.

Les jeunes gens suivirent ces ordres : les Amazones , ayant reconnu qu'ils n'étoient pas venus pour leur faire du mal , les laissèrent tranquilles : cependant les deux camps s'approchoient tous les jours de plus en plus : les jeunes Scythes n'avoient , comme les Amazones , que leurs armes et leurs chevaux , et vivoient , comme elles , de leur chasse et du butin qu'ils pouvoient enlever.

Vers l'heure de midi , les Amazones s'éloignoient du camp , seules ou deux à deux , pour satisfaire aux besoins de la nature. Les Scythes , s'en étant aperçus , firent la même chose. Un d'entre eux s'approcha d'une de ces Amazones isolée , et celle-ci , loin de le repousser , lui accorda ses faveurs. Comme elle ne pou-

voit lui parler, parcequ'ils ne s'entendoient pas l'un et l'autre, elle lui dit, par signes, de revenir le lendemain au même endroit avec un de ses compagnons, et qu'elle amèneroit aussi une de ses compagnes. Le jeune Scythe, de retour au camp, y raconta son aventure; et, le jour suivant, il revint avec un autre Scythe au même endroit, où il trouva l'Amazone qui l'attendoit avec une de ses compagnes.

Les autres jeunes gens, instruits de cette aventure, apprivoisèrent aussi le reste des Amazones; et, ayant ensuite réuni les deux camps, ils demeurèrent ensemble, et chacun prit pour femme celle dont il avoit eu d'abord les faveurs. Ces jeunes gens ne pouvoient apprendre la langue de leurs compagnes; mais les Amazones apprirent celle de leurs maris; et, lorsqu'ils commencèrent à s'entendre, les Scythes leur parlèrent ainsi: « Nous avons des
« parents, nous avons des biens; menons une
« autre vie: réunissons-nous au reste des Scy-
« thes, et vivons avec eux; nous n'aurons ja-
« mais d'autres femmes que vous. »

« Nous ne pourrions pas, répondirent les
« Amazones, demeurer avec les femmes de

« votre pays, leurs coutumes ne ressemblent
« en rien aux nôtres : nous tirons l'arc, nous
« lançons le javelot, nous montons à cheval,
« et nous n'avons point appris les ouvrages
« propres à notre sexe. Vos femmes ne font
« rien de ce que nous venons de dire, et ne
« s'occupent qu'à des ouvrages de femmes ;
« elles ne quittent point leurs chariots, ne
« vont point à la chasse, ni même nulle part
« ailleurs ; nous ne pourrions par conséquent
« jamais nous accorder ensemble. Mais, si vous
« voulez nous avoir pour femmes, et montrer
« de la justice, allez trouver vos pères, deman-
« dez-leur la partie de leurs biens qui vous ap-
« partient ; revenez après l'avoir reçue, et nous
« vivrons en notre particulier. »

Les jeunes Scythes persuadés firent ce que souhaitoient leurs femmes ; et, lorsqu'ils eurent recueilli la portion de leur patrimoine qui leur revenoit, ils les rejoignirent. Alors elles leur parlèrent ainsi : « Après vous avoir privés
« de vos pères, et après les dégâts que nous
« avons faits sur vos terres, nous en crain-
« drions les suites s'il nous falloit demeurer
« dans ce pays ; mais, puisque vous voulez
« bien nous prendre pour femmes, sortons-en

« tous d'un commun accord, et allons nous
« établir au-delà du Tanaïs. »

Les jeunes Scythes y consentirent : ils passèrent le Tanaïs ; et ayant marché trois jours à l'est, et autant depuis le Palus-Méotis vers le nord, ils arrivèrent dans le pays qu'ils habitent encore maintenant, et où ils fixèrent leur demeure. De là vient que les femmes des Sauromates ont conservé leurs anciennes coutumes ; elles montent à cheval et vont à la chasse, tantôt seules et tantôt avec leurs maris ; elles les accompagnent aussi à la guerre, et portent les mêmes habits qu'eux.

Les Sauromates font usage de la langue scythique, mais depuis leur origine ils ne l'ont jamais parlée avec pureté, parceque les Amazones ne la savoient qu'imparfaitement. Quant aux mariages, ils ont réglé qu'une fille ne pourroit se marier qu'elle n'eût tué un ennemi (*) : aussi y en a-t-il qui, ne pouvant accomplir la loi, meurent dans un grand âge sans avoir été mariées.

Les ambassadeurs des Scythes, ayant été

(*) Les femmes mariées cessent d'aller à cheval, à moins d'une expédition générale.

admis à l'assemblée des rois des nations, dont nous venons de parler, apprirent à ces princes que Darius, après avoir entièrement subjugué l'autre continent, étoit passé dans le leur sur un pont de bateaux, qu'il avoit fait construire à l'endroit le plus étroit du Bosphore; qu'il avoit ensuite soumis les Thraces, et traversé l'Ister sur un pont, à dessein de se rendre maître de leur pays. « Il ne seroit pas juste, « ajoutèrent-ils, que, gardant la neutralité, « vous nous laissassiez périr par votre négligence : marchons donc unanimement au-devant de l'ennemi qui vient envahir notre patrie. Si vous nous refusez, et que nous nous trouvions pressés, nous quitterons le pays; ou, si nous y restons, ce sera aux conditions que nous imposeront les Perses; car enfin que faire à cela, si vous ne voulez pas nous donner de secours? ne vous flattez pas que votre sort en soit meilleur, et que, contents de nous avoir subjugués, les Perses vous épargnent : leur invasion vous regarde autant que nous. En voici une preuve à laquelle vous n'avez rien à opposer : si les Perses n'avoient point d'autre intention que de venger l'assujettissement où nous les avons

« tenus précédemment, ils se seroient conten-
« tés de marcher contre nous, sans attaquer
« les autres peuples ; et par-là ils auroient fait
« voir à tout le monde qu'ils n'en vouloient
« qu'aux Scythes ; mais à peine sont-ils en-
« trés dans ce continent, qu'ils ont façonné au
« joug tous les peuples qui se sont rencontrés
« sur leur route, et déjà ils ont soumis les
« Thraces et les Gètes nos voisins. »

Le discours des ambassadeurs fini, ces princes délibérèrent sur leur proposition : les avis furent partagés. Les rois des Gélons, des Budins et des Sauromates promirent unanimement du secours aux Scythes ; mais ceux des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlènes et des Taures, leur firent cette réponse : « Si vous n'aviez pas fait les premiers
« une guerre injuste aux Perses, vos demandes
« nous paroîtroient équitables, et, pleins de
« déférence pour vous, nous prendrions en
« mains vos intérêts ; mais vous avez envahi
« leur pays sans notre participation, vous l'a-
« vez tenu sous le joug aussi long-temps que
« Dieu l'a permis ; et aujourd'hui, que le même
« Dieu suscite les Perses contre vous, ils vous
« rendent la pareille. Pour nous, nous ne les

« offensâmes point alors , et nous ne serons
« pas aujourd'hui les premiers agresseurs. Si
« cependant ils viennent aussi attaquer notre
« pays , s'ils commencent des hostilités contre
« nous , nous saurons les repousser ; mais ,
« jusqu'à ce moment , nous resterons tran-
« quilles ; car il nous paroît que les Perses
« n'en veulent qu'à ceux qui les ont insultés
« les premiers. »

Les Scythes, ayant appris, par le rapport de leurs ambassadeurs, qu'ils ne devoient pas compter sur le secours des princes leurs voisins, résolurent de ne point présenter de bataille, et de ne point faire de guerre ouverte ; mais de céder à l'ennemi, de se retirer toujours en avant, de combler les puits et les fontaines qu'ils trouveroient sur leur route, de détruire l'herbe, et pour cet effet de se partager en deux corps. On convint aussi que les Sauromates se rendroient dans les états de Scopasis ; que, si les Perses tournoient de ce côté, ils se retireroient peu-à-peu droit au Tanaïs, le long du Palus-Méotis, et que, lorsque l'ennemi retourneroit sur ses pas, ils se mettroient alors à le poursuivre. Tel étoit le plan de défense que

devoit suivre cette partie des Scythes royaux.

Quant aux deux autres parties des Scythes royaux, il avoit été décidé que la plus grande, sur laquelle régnoit Idanthyrse, se joindroit à la troisième, dont étoit roi Taxacis, et que toutes les deux, réunies avec les Gélons et les Budins, auroient aussi une journée d'avance sur les Perses; qu'elles se retireroient peu-à-peu, et en exécutant les résolutions prises dans le conseil, et sur-tout qu'elles attireroient les ennemis droit sur les terres de ceux qui avoient refusé leur alliance, afin de les forcer aussi à la guerre contre les Perses, et de leur faire prendre les armes malgré eux, s'ils ne vouloient pas le faire de bonne volonté. Elles devoient ensuite retourner dans leur pays, et même attaquer l'ennemi, si, après en avoir délibéré, ce parti leur paroissoit avantageux.

Cette résolution prise, les Scythes allèrent au-devant de Darius, et se firent précéder par des coureurs, l'élite de la cavalerie. Ils avoient fait prendre les devants à leurs chariots, qui tenoient lieu de maisons à leurs femmes et à leurs enfants, et leur avoient donné ordre d'avancer toujours vers le nord. Ces chariots

étoient accompagnés de leurs troupeaux, dont ils ne menoient avec eux que ce qui leur étoit nécessaire pour vivre.

Tandis que les chariots avançoient vers le nord, les coureurs découvrirent les Perses environ à trois journées de l'Ister. Comme ils n'en étoient éloignés que d'une journée, ils campèrent dans cet endroit, et détruisirent toutes les productions de la terre. Les Perses ne les eurent pas plutôt aperçus, qu'ils les suivirent dans leur retraite. Ayant ensuite marché droit à une des trois parties des Scythes royaux, ils la poursuivirent à l'est jusqu'au Tanaïs. Les Scythes traversèrent le fleuve, et les Perses l'ayant passé après eux ne cessèrent de les suivre que lorsque, après avoir parcouru le pays des Sauromates, ils furent arrivés dans celui des Budins.

Les Perses ne purent causer aucun dégât tout le temps qu'ils furent en Scythie et dans le pays des Sauromates, les habitants ayant détruit tout ce qui étoit dans les campagnes ; mais, quand ils eurent pénétré dans le pays de Budin, ils trouvèrent la ville de Gélonus qui étoit bâtie en bois. Comme elle étoit entièrement déserte, et que les habitants en

avoient tout emporté, ils y mirent le feu. Cela fait, ils allèrent en avant, marchant sur les traces de l'ennemi : enfin, après avoir parcouru le pays des Budins, ils arrivèrent dans un désert par-delà ces peuples, où l'on ne rencontre pas un seul homme : ce désert a sept journées de chemin. On trouve au-dessus le pays des Thyssagètes, d'où viennent quatre grandes rivières, le Lycus, l'Oarus, le Tanaïs et le Syrgys, qui se jettent dans le Palus-Méotis, après avoir arrosé les terres des Méotes.

Darius, étant arrivé dans ce désert, s'arrêta sur les bords de l'Oarus, où il campa avec son armée. Il fit ensuite construire huit grands châteaux à soixante stades ou environ l'un de l'autre, dont les ruines subsistent encore maintenant. Tandis qu'il s'occupoit de ces ouvrages, les Scythes, qu'il avoit poursuivis, firent le tour par le haut du pays, et retournèrent en Scythie. Comme ils avoient entièrement disparu, et qu'ils ne se montroient plus, il laissa ces châteaux à demi faits, et dirigea sa marche à l'occident, persuadé que ces Scythes formoient toute la nation, et qu'ils s'étoient sauvés de ce côté. Comme il marchoit à grandes journées, il arriva en Scythie, où il rencontra

les deux corps d'armée des Scythes. Il ne les eut pas plutôt trouvés, qu'il se mit à les poursuivre ; mais ils avoient soin de se tenir toujours à une journée de lui.

Ils s'enfuyoient, suivant les conventions faites entre eux, chez les peuples qui avoient refusé leur alliance, et Darius les suivoit sans relâche. Ils se jetèrent premièrement sur les terres des Mélanchlènes, qui furent alarmés à leur vue et à celle des Perses : de là ils attirèrent les Perses chez les Androphages, où, ayant semé le trouble et l'épouvante, ils les conduisirent chez les Neures, qui furent également effrayés ; enfin ils se sauvèrent du côté des Agathyrses ; mais ceux-ci, voyant leurs voisins alarmés prendre la fuite, envoyèrent aux Scythes un héraut avant qu'ils eussent mis le pied dans leur pays, afin de leur en interdire l'entrée, les menaçant de leur livrer bataille en cas qu'ils y vinssent. Après ces menaces, les Agathyrses portèrent leurs forces sur leurs frontières pour les en écarter.

Les Mélanchlènes, les Androphages et les Neures, voyant les Scythes se jeter, avec les Perses, sur leurs terres, ne se mirent pas en devoir de les repousser. Saisis de crainte à

cette vue, ils oublièrent leurs menaces et s'enfuirent dans les déserts vers le nord. Quant aux Agathyrses, comme ils refusoient aux Scythes l'entrée de leur pays, ceux-ci ne cherchèrent plus à y pénétrer; mais, au sortir de la Neuride, ils rentrèrent dans leur patrie, où les Perses les suivirent.

Darius, s'étant aperçu que les Scythes tenoient sans cesse la même conduite (*), envoya un cavalier à Idathyrse leur roi, avec ordre de lui parler en ces termes : « O le plus
« misérable des hommes ! pourquoi fuis-tu tous
« jours, lorsqu'il est en ton pouvoir de t'arrê-
« ter et de me livrer bataille, si tu te crois as-
« sez fort pour me résister ? si, au contraire,
« tu te sens trop foible, cesse de fuir devant
« moi ; entre en conférence avec ton maître,
« et ne manque pas de lui apporter la terre et
« l'eau comme un gage de ta soumission (**).

(*) Ils passaient sans cesse d'un pays dans un autre.

(**) Chez les anciens peuples occidentaux, pour marquer qu'on s'avouoit vaincu, et qu'on se rendoit à discrétion, on cueilloit de l'herbe, et on la présentait au vainqueur. On se démettoit, par cette

« Roi des Perses , répondit Idathyrse , voici
« l'état de mes affaires : la crainte ne m'a point
« fait prendre ci-devant la fuite , et mainte-
« nant je ne te fuis pas. Je ne fais actuellement
« que ce que j'avois coutume de faire aussi en
« temps de paix ; mais je vais te dire pourquoi
« je ne t'ai pas combattu sur-le-champ. Comme
« nous ne craignons ni qu'on prenne nos villes ,
« puisque nous n'en avons point , ni qu'on fasse
« le dégât sur nos terres , puisqu'elles ne sont
« point cultivées , nous n'avons pas de motifs
« pour nous hâter de donner bataille. Si ce-
« pendant tu veux absolument nous y forcer
« au plus tôt , nous avons les tombeaux de nos
« pères , trouve-les , et essaye de les renverser ,
« tu connoîtras alors si nous combattons pour
« les défendre : nous ne te livrerons pas bataille
« auparavant , à moins que quelque bonne rai-
« son ne nous y oblige : c'en est assez sur ce
« qui regarde la guerre. Quant à mes maîtres
« je n'en reconnois point d'autre que Jupiter ,
« l'un de mes ancêtres , et Vesta , reine des

action , de tous ses droits sur un pays. Du temps de Pline , les Germains observoient encore cette coutume.

« Scythes. Au lieu de la terre et de l'eau, je
« t'enverrai des présents plus convenables.
« Pour toi, qui te vantes d'être mon maître...
« il suffit, tu m'entends (*). » Telle est la réponse des Scythes, que le héraut alla porter à Darius.

Au seul nom de servitude, les rois des Scythes irrités firent partir les Scythes sur qui régnoit Scopasis, avec les Sauromates qui servoient avec eux, pour aller conférer avec les Ioniens, à qui l'on avoit confié la garde du pont de l'Ister. Quant aux Scythes qui restoient dans le pays, ils résolurent de ne plus forcer les Perses à courir de côté et d'autre, mais de les attaquer toutes les fois qu'ils prendroient leur repas. En conséquence ils se mirent à observer le temps où ils le prenoient ; et alors ils exécutoient ce qui avoit été concerté entre eux. Dans ces attaques, la cavalerie des Scythes mettoit toujours en fuite celle des Perses ; mais celle-ci en fuyant se replioit sur l'infanterie, qui ne manquoit pas de la soutenir. Ainsi, lorsque les Scythes avoient fait

(*) *Je te dis de pleurer*, expression du plus grand mépris.

reculer la cavalerie ennemie , la crainte des gens de pied les forçoit aussitôt à se retirer : ils ne laissoient pas néanmoins de recommencer de pareilles attaques pendant la nuit.

Ce qui est bien étonnant , c'est que le cri des ânes et la figure des mulets favorisoient les Perses , et étoient désavantageux aux Scythes quand ils attaquoient le camp de Darius. Il ne naît en effet , en Scythie , ni âne ni mulet , comme je l'ai dit plus haut , et même on n'en voit pas un seul dans tout le pays , à cause du froid. Les ânes jetoient , par leurs cris , l'épouvante parmi la cavalerie des Scythes : il arrivoit souvent que celle-ci alloit à la charge ; mais si , sur ces entrefaites , les chevaux les entendoient , ils dressaient les oreilles d'étonnement , et reculoient , troublés , parcequ'ils n'étoient accoutumés ni aux cris ni à la figure de ces animaux. Mais c'étoit un foible avantage.

Les Scythes , s'étant aperçus de l'embarras des Perses , eurent recours à cet artifice pour les faire rester plus long-temps en Scythie , et les tourmenter par l'extrême disette de toutes choses ; ils leur abandonnèrent quelques uns de leurs troupeaux , avec ceux qui les gar-

doient , et se retirèrent dans un autre canton. Les Perses se jetèrent sur ces troupeaux , et les enlevèrent.

Ce premier succès les encouragea , et fut suivi de plusieurs autres ; mais enfin Darius se trouva dans une extrême disette. Les rois des Scythes, en étant instruits, lui envoyèrent un héraut avec des présents, qui consistoient en un oiseau , un rat , une grenouille et cinq flèches. Les Perses demandèrent à l'envoyé ce que signifioient ces présents, il répondit qu'on l'avoit seulement chargé de les offrir , et de s'en retourner aussitôt après ; qu'il les exhortoit cependant , s'ils avoient de la sagacité, à tâcher d'en pénétrer le sens.

Dans un conseil tenu à ce sujet, Darius prétendit que les Scythes lui donnoient la terre et l'eau , comme un gage de leur soumission. Il le conjecturoit sur ce que le rat naît dans la terre , et se nourrit de blé ainsi que l'homme ; que la grenouille s'engendre dans l'eau , que l'oiseau a beaucoup de rapport au cheval , et qu'enfin les Scythes , en lui donnant des flèches , lui livroient leurs forces. Tel fut le sentiment de Darius ; mais Gobryas, l'un des sept qui avoient détrôné le mage , fut au contraire

de cet avis. « Perses , leur dit-il , ces présents
« signifient que , si vous ne vous envolez pas
« dans les airs comme des oiseaux , ou si vous
« ne vous cachez pas sous terre comme des
« rats , ou si vous ne sautez pas dans les ma-
« rais comme des grenouilles , vous ne rever-
« rez jamais votre patrie , mais que vous pé-
« rirez par ces flèches. » C'est ainsi que les
Perses interprétèrent ces présents.

La partie des Scythes à qui l'on avoit précédemment confié la garde des environs du Palus-Méotis , et qui venoit de recevoir l'ordre d'aller sur les bords de l'Ister pour s'aboucher avec les Ioniens , ne fut pas plutôt arrivée au pont que ceux-ci avoient jeté sur cette rivière , qu'ils leur parlèrent en ces termes : « Ioniens ,
« nous venons vous apporter la liberté , sup-
« posé toutefois que vous vouliez nous écou-
« ter. Nous avons en effet appris que Darius
« vous a enjoint de garder ce pont durant
« soixante jours seulement , et que , s'il n'étoit
« pas de retour dans cet intervalle , vous seriez
« les maîtres de vous retirer dans votre patrie.
« En exécutant cet ordre , il n'aura rien à vous
« reprocher , et nous n'aurons aucun sujet de
« plainte contre vous. Puisque vous êtes de-

« meurés le nombre de jours prescrit , que ne
« retournez-vous dans votre pays ? » Les Ioniens
ayant promis de le faire , les Scythes se reti-
rèrent en diligence.

Après l'envoi des présents , le reste des Scy-
thes se mit en ordre de bataille , vis-à-vis des
Perses , tant l'infanterie que la cavalerie ,
comme s'ils avoient voulu en venir aux mains.
Mais , tandis qu'ils étoient ainsi rangés en ba-
taille , un lièvre se leva entre les deux armées ;
ils ne l'eurent pas plutôt aperçu , qu'ils le
poursuivirent en jetant de grands cris. Darius
demanda quelle étoit la cause de ce tumulte ;
et sur ce qu'on lui répondit que les Scythes
couroient après un lièvre , il dit à ceux d'en-
tre les Perses avec qui il avoit coutume de
s'entretenir : « Ces hommes-ci ont pour nous
« un grand mépris ; l'interprétation qu'a don-
« née Gobryas de leurs présents me paroît
« actuellement juste ; mais puisque son senti-
« ment me semble vrai , je pense qu'il nous
« faut un bon conseil pour sortir sains et saufs
« de ce pas dangereux. » « Seigneur , répon-
« dit Gobryas , je ne connoissois guère la
« pauvreté de ces peuples que par ce qu'en

« publioit la renommée ; mais depuis notre
« arrivée , je la connois mieux en voyant de
« quelle manière ils se jouent de nous. Ainsi
« je suis d'avis qu'aussitôt que la nuit sera ve-
« nue , on allume des feux dans le camp selon
« notre coutume , et qu'après avoir engagé ,
« par des propos trompeurs , la partie de l'ar-
« mée la moins propre aux fatigues , à y res-
« ter , et qu'après avoir attaché ici tous les
« ânes , nous partions avant que les Scythes
« aillent droit à l'Ister pour en rompre le pont ,
« et avant que les Ioniens prennent une réso-
« lution capable de nous faire périr. »

Darius suivit le conseil de Gobryas. Dès que la nuit fut venue , il laissa dans le camp les malades avec ses plus mauvaises troupes ; il y fit aussi attacher tous les ânes , afin que leurs cris se fissent entendre ; quant aux hommes , il les y laissoit sous prétexte de garder le camp , tandis qu'avec la fleur de ses troupes il iroit en personne attaquer l'ennemi ; mais en effet , parcequ'ils étoient foibles ou malades. Ayant persuadé ces malheureux , il fit allumer des feux , et marcha en grande diligence vers l'Ister. Les ânes se voyant dans une

espèce de solitude , se mirent à braire beaucoup plus fort qu'auparavant. Les Scythes , entendant leurs cris , crurent les Perses toujours dans leur camp.

Quand le jour parut, les soldats qui étoient restés, reconnoissant que Darius les avoit trahis , tendirent les mains aux Scythes , et leur dirent tout ce que leur situation put leur suggérer. Là-dessus, les deux parties des Scythes s'étant réunies promptement à la troisième , coururent après les Perses, droit à l'Ister avec les Sauromates , les Budins et les Gélons. Mais, comme la plus grande partie de l'armée perse consistoit en infanterie , et qu'elle ne savoit pas les chemins , parcequ'il n'y en avoit pas de tracés , et qu'au contraire les Scythes étoient à cheval , et qu'ils connoissoient la route la plus courte , ils ne purent se rencontrer. Les Scythes arrivèrent au pont de l'Ister long-temps avant les Perses, et, sachant qu'ils n'étoient point encore venus , ils s'adressèrent ainsi aux Ioniens qui étoient sur leurs vaisseaux :

« Ioniens , le terme qui vous a été prescrit
« est passé ; vous avez tort de rester plus long-

« temps ; si la crainte vous a retenus jusqu'à
« présent en ces lieux , rompez maintenant le
« pont , retirez-vous promptement ; et , char-
« més d'avoir recouvré votre liberté , rendez-
« en grace aux dieux et aux Scythes. Quant à
« celui qui a été auparavant votre maître ,
« nous allons le traiter de manière qu'il ne
« fera plus la guerre à personne. »

L'affaire mise en délibération , Miltiades d'Athènes , qui étoit commandant et tyran de la Chersonèse de l'Hellespont , fut d'avis de suivre le conseil des Scythes , et de rendre la liberté à l'Ionie. Mais Histiée , tyran de Milet , s'y opposa ; il représenta qu'ils ne régnoient dans leurs villes que par Darius ; que , si la puissance de ce prince étoit détruite , ils perdroient leur autorité , et que lui-même ne pourroit plus conserver la sienne dans Milet , ni les autres la leur dans leurs états , les villes préférant toutes la démocratie à la tyrannie. Tous ceux qui avoient d'abord été de l'avis de Miltiades revinrent aussitôt à celui d'Histiée.

Ceux qui furent de cette opinion étoient en grande estime auprès du roi. Parmi les tyrans de l'Hellespont , il y avoit Daphnis d'Abydos ,

Hippoclus de Lampsaque , Hérophante de Parium , Métrodore de Proconnèse , Aristagoras de Cyzique , Ariston de Byzance ; ceux de l'Ionie étoient Stratis de Chios, Xacès de Samos, Léodamus de Phocée, Histiée de Milet, qui fut d'un avis contraire à celui de Miltiades. Aristagoras de Cyme fut le seul homme considérable qui assista à ce conseil du côté des Eoliens.

Le sentiment d'Histiée ayant été approuvé, on ajouta qu'on romproit, de la longueur de la portée d'un trait, l'extrémité du pont du côté de la Scythie, afin de montrer aux Scythes qu'on vouloit en quelque sorte les obliger, quoique dans le fond on n'en fît rien, et de crainte que les Scythes ne voulussent, malgré eux, passer l'Ister sur le pont. Il fut aussi réglé qu'on leur enverroit dire qu'en rompant la partie du pont qui aboutissoit à leur pays on avoit dessein de leur donner une entière satisfaction. Après quoi Histiée répondit aux Scythes au nom du conseil.

« Scythes, votre avis est salutaire, et vous
« nous pressez fort à propos. Comme vous
« nous montrez la vraie route que nous de-

« vous suivre , nous vous ferons voir aussi
« que nous sommes disposés à vous servir ;
« nous rompons en effet le pont comme vous
« le voyez , et nous nous porterons avec ar-
« deur à recouvrer notre liberté. Pour vous ,
« pendant que nous sommes occupés à dé-
« truire ce pont , il est à propos que vous
« alliez chercher les Perses , et qu'après les
« avoir trouvés , vous nous vengiez en vous
« vengeant vous-mêmes comme il convient. »

Les Scythes , se fiant, pour la seconde fois, aux Ioniens, rebroussèrent chemin pour aller chercher les Perses. Mais ils prirent une autre route , et les manquèrent ; ce fut leur faute , puisqu'ils avoient détruit les foins et bouché les fontaines de ce côté ; sans ce dégât , il leur auroit été aisé de trouver les Perses s'ils l'eussent voulu. Le parti qu'ils avoient cru le plus avantageux fut alors cause de leur méprise ; ils cherchèrent l'ennemi dans les cantons de la Scythie où il y avoit de l'eau et des fourrages pour les chevaux , persuadés qu'il s'enfuyoit de ce côté. Mais les Perses suivoient l'ancienne route qu'ils avoient observée , et cependant ils eurent bien de la peine à gagner

l'endroit où ils avoient traversé le fleuve ; y étant arrivés de nuit , et trouvant le pont rompu , ils craignirent que les Ioniens ne les eussent abandonnés.

Darius avoit dans son armée un Égyptien d'une voix extrêmement forte , il lui commanda de se tenir sur les bords de l'Ister , et d'appeler Histiée de Milet ; l'Égyptien le fit : Histiée l'ayant entendu dès la première fois , mit aussitôt tous les vaisseaux en état de passer l'armée , et rétablit le pont.

Les Perses échappèrent par ce moyen , et les Scythes , qui les cherchoient , les manquèrent pour la seconde fois.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

Notice sur Hérodote.	PAGE 1
Thalie, livre III.	9
Expédition de Darius contre les Scythes, extrait de Melpomène, livre IV.	156

FIN DE LA TABLE,
ET DU SEPTIÈME VOLUME
DE LA 1^{re} SÉRIE.

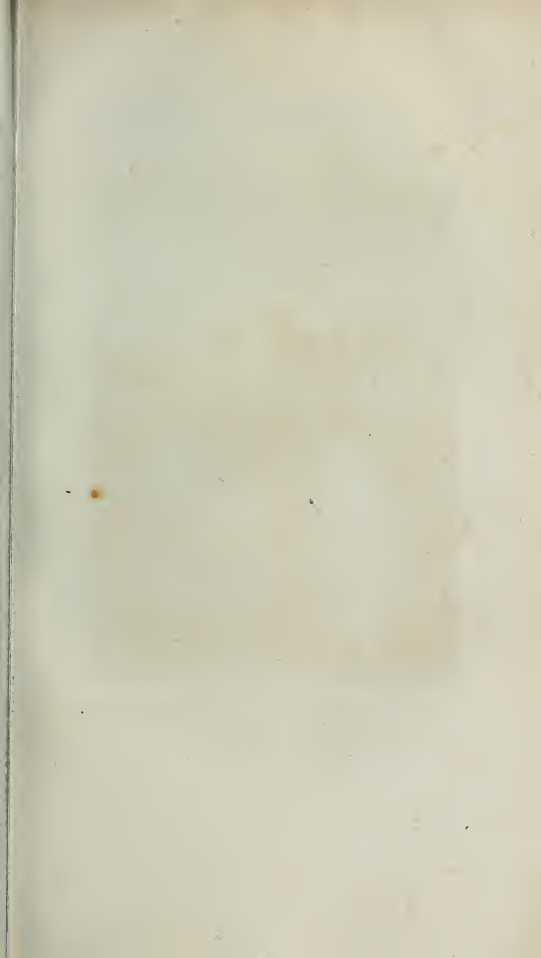
BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

PREMIÈRE SÉRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.



LA COURSE AU FLAMBEAU



*Ceux qui laissent éteindre le flambeau,
ne peuvent plus concourir.*

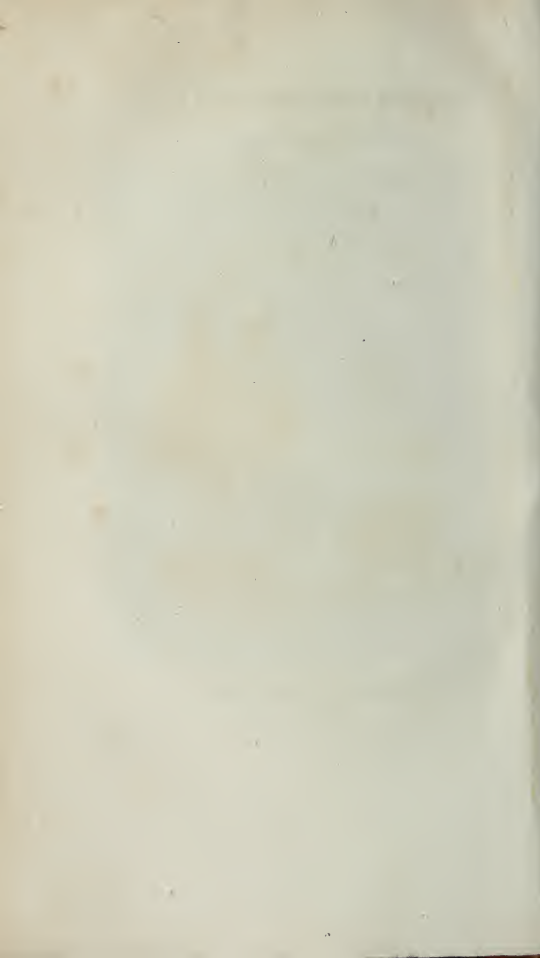
BIBLIOTHEQUE
Choisie
pour les Dames
Rédigée par
M^{me}. Dufrenoy.
1^{re} Série 8^{me} Volume



A PARIS

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N^o 13.

1822.



BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

NOTICE SUR ARISTOTE.

ARISTOTE , qu'on a surnommé le prince des philosophes , étoit fils de Nicomaque , médecin et ami d'Amintas , roi de Macédoine , et descendant de Machaon , petit-fils d'Esculape. Il naquit à Stagyre , en Macédoine , l'an 384 avant Jésus - Christ. Orphelin de père et de mère dès sa plus tendre enfance , son éducation fut négligée par les maîtres qu'on lui donna.

Aristote embrassa d'abord la profession des armes , et dissipa une grande portion de son bien dans les désordres d'une vie scandaleuse ; mais fatigué bientôt de ses dérèglements et de

l'état militaire , il se rendit à Delphes pour consulter l'oracle sur le parti qu'il devoit prendre. L'oracle lui ordonna d'aller s'établir à Athènes, et de s'appliquer à la philosophie. Aristote entroit alors dans sa dix-huitième année. Il étudia vingt ans sous Platon, et, pendant ce temps, il se vit obligé, pour vivre, d'exercer la pharmacie. Il mangeoit et dormoit peu. Diogène Laërce rapporte que, pour s'empêcher de succomber la nuit au sommeil, il étendoit hors du lit une main dans laquelle il tenoit une boule d'airain, afin d'être réveillé par le bruit qu'elle feroit en tombant dans un bassin qu'il plaçoit toujours à côté de lui.

Les questions les plus difficiles étoient aisément résolues par Aristote. Les autres disciples de Platon le regardoient comme un génie extraordinaire, et adoptoient souvent ses opinions de préférence à celles de leur maître. Aristote, ayant eu quelques démêlés avec Platon, se retira de l'académie.

Les Athéniens l'envoyèrent en qualité d'ambassadeur près de Philippe, roi de Macédoine, et père d'Alexandre-le-Grand. A son retour, voyant que Xénocrate avoit été choisi pour enseigner dans l'académie, Aristote institua

une nouvelle secte, dont la doctrine différoit de celle de Platon.

La haute renommée d'Aristote dans la philosophie, dans la politique, et dans diverses sciences, inspirèrent à Philippe le desir de l'avoir pour gouverneur de son fils Alexandre, âgé de quatorze ans.

« J'ai un fils, écrivit Philippe au philosophe.
« Je rends graces aux dieux, moins encore de
« me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître
« de votre temps. J'espère que vos soins et vos
« lumières le rendront digne de moi, et de ré-
« guer sur la Macédoine. »

Aristote resta huit ans à la cour de Philippe. Il s'y appliquoit aux affaires en même temps qu'il formoit Alexandre aux sciences. Philippe, en reconnoissance de ses soins, lui érigea des statues, et fit rebâtir sa ville natale, qui avoit été ruinée par les guerres.

L'éducation d'Alexandre achevée, Aristote revint à Athènes. Il y fut reçu avec les honneurs dus à son génie, et aux services que Philippe avoit rendus aux Athéniens par considération pour lui. Aristote ouvrit alors une nouvelle école à Athènes. Il l'établit dans un lieu planté de belles allées d'arbres; et, comme

c'étoit ordinairement en se promenant avec ses disciples qu'il leur donnoit ses leçons, on nomma les philosophes de sa secte *péripatéticiens*.

Alexandre félicita Aristote de ses succès, et lui écrivit afin de l'engager à s'appliquer à l'étude de l'histoire naturelle. Il lui envoya une somme considérable pour les dépenses que cette étude exigeoit, et un grand nombre de chasseurs et de pêcheurs pour l'aider dans ses recherches.

A l'époque de sa séparation d'avec Alexandre, Aristote avoit placé près de lui son neveu Calisthène, et le lui avoit vivement recommandé. Calisthène, d'une philosophie austère et d'un caractère inflexible, parloit souvent au roi avec trop de liberté, et l'empêcha d'être adoré par les Macédoniens comme un dieu, à la manière des Perses. Alexandre se vengea de Calisthène, en l'impliquant dans une conjuration formée par un de ses disciples.

Aristote ne pardonna point à Alexandre la mort du neveu qu'il aimoit, et dont il avoit fait lui-même l'éducation. De son côté, Alexandre, blessé du ressentiment que montroit Aristote, se plut à l'affliger en témoignant de l'es-

time pour Xénocrate , à qui il envoya de riches présents.

Aristote , parvenu au comble de la gloire , ne put éviter les attaques de la calomnie. Amoureux passionné de sa femme Pythais , on l'accusa de l'avoir érigée en divinité après sa mort , et de lui avoir rendu le même culte que les Athéniens rendoient à Cérès. Aristote , redoutant d'éprouver le même destin que Socrate , se retira à Chalcis d'Eubée : il y mourut à l'âge de soixante-trois ans.

Quelques écrivains disent qu'il périt du chagrin de n'avoir pu comprendre le flux et le reflux de l'Euripe ; d'autres rapportent qu'il se précipita dans cette mer , en disant : *Que l'Euripe m'engloutisse ; puisque je ne puis la comprendre* ; d'autres enfin prétendent qu'une colique termina ses jours.

Les Stagyriles élevèrent des autels à Aristote.

Selon les anciens , il avoit la voix grêle , les yeux petits , et les jambes menues. Il se faisoit remarquer par une politesse exquise , et par une grande magnificence dans ses habits. Son cœur étoit fidèle à l'amitié. En mourant , il

confia ses écrits à Théophraste, son disciple, et son successeur dans le lycée.

Aristote a composé beaucoup d'ouvrages de genres différents. Les plus célèbres sont sa *Dialectique*, sa *Morale*, son *Histoire des animaux*, sa *Poétique*, et sa *Rhétorique*.

Les anciens louent beaucoup les reparties d'Aristote, et nous en ont conservé plusieurs.

On lui demandoit un jour quelle étoit la chose qui s'effaçoit le plus tôt ? « C'est la reconnaissance, répondit-il ? »

Ce que c'étoit que l'espérance ? « C'est, dit-il, la rêverie d'un homme qui veille. »

Quand on lui demandoit quelle différence il y avoit entre les savants et les ignorants : « Il y en a autant, répondoit-il, qu'entre les « vivants et les morts. »

Il disoit que la science étoit un ornement dans la prospérité, et un refuge dans l'adversité ; que ceux qui donnoient une bonne éducation aux enfants étoient bien davantage leurs pères que ceux qui les avoient engendrés, puisque les uns ne leur avoient donné simplement que la vie, mais que les autres leur avoient donné la manière de la passer heureusement.

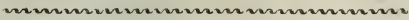
Quand on lui demandoit ce que c'étoit qu'un ami, il répondoit : « C'est une même ame dans deux corps. »

Il s'écrioit souvent : « Ah ! mes amis, il n'y a point d'amis dans le monde. »

Quelqu'un lui demanda un jour pourquoi nous aimions mieux les belles personnes que les laides. Aristote lui répondit : « Tu me fais là une question d'aveugle. »

Quand on lui demandoit quel fruit il avoit retiré de la philosophie ? « C'est, répondoit-il, de pouvoir faire de moi-même ce que les autres ne font que par la crainte des lois. »





EXTRAIT

DE

LA POÉTIQUE D'ARISTOTE.

TRADUCTION DE L'ABBÉ LE BATTEUX.

ORIGINE DE LA POÉSIE ET DES DIFFÉRENCES
DE SES ESPÈCES.

LA poésie semble devoir sa naissance à deux choses que la nature a mises en nous. Nous avons tous pour l'imitation un penchant qui se manifeste dès notre enfance. L'homme est le plus imitatif des animaux ; c'est même une des propriétés qui nous distinguent d'eux : c'est par l'imitation que nous prenons nos premières leçons ; enfin tout ce qui est imité nous plaît : on peut en juger par les arts. Des objets que nous ne verrions qu'avec peine, s'ils étoient réels, des bêtes hideuses, des cada-

vres, nous les voyons avec plaisir dans un tableau, lors même qu'ils sont rendus avec la plus grande vérité. La raison est que non seulement les sages, mais tous les hommes en général, ont du plaisir à apprendre, et que pour apprendre il n'est point de voie plus courte que l'image; car c'est par cette raison que les imitations font tant de plaisir, parceque, dans l'instant même qu'on les voit, on sait, par un raisonnement aussi prompt que le coup-d'œil, ce que c'est que chaque objet, par exemple que c'est un tel. Si on n'a point vu l'original, alors ce n'est plus de l'imitation que vient le plaisir, mais du travail de l'art, ou du coloris, ou de quelque autre cause.

Le goût du chant et du rythme ne nous étant pas moins naturel que celui de l'imitation, car il est évident que le vers fait partie du genre rythmique, ceux qui dans l'origine se trouvèrent nés avec des dispositions particulières firent des essais de génie, lesquels, se développant peu-à-peu, donnèrent naissance à la poésie. Or celle-ci, en naissant, suivit le caractère de ses auteurs, et se partagea en deux genres. Ceux qui se sentoient portés aux genres nobles peignirent les ac-

tions et les aventures des héros. Ceux qui se sentoient portés vers les genres bas peignirent les hommes méchants et vicieux, et firent des satires, comme les premiers des hymnes et des éloges.

Nous n'avons rien dans ce second genre qui soit plus ancien qu'Homère; quoique, selon toute apparence, il y ait eu de ces ouvrages avant lui : mais, à partir d'Homère, nous en avons, tels que son *Margitès* (*), et d'autres, dans lesquels on a employé l'iambe, qui est le vers propre à la satire, à laquelle même il a donné son nom, qu'elle porte encore aujourd'hui, parceque c'étoit en vers iambiques que les poètes *s'escrimoient* les uns contre les autres. Ainsi, dans l'origine, deux sortes de poètes : les uns héroïques et les autres satiriques.

Comme Homère a donné le modèle des poésies héroïques, je le cite seul, non seulement parcequ'il excelle, mais parceque ses imitations sont dramatiques; il a aussi donné la première idée de la comédie en peignant dra-

(*) Le *Margitès* étoit un poëme satirique, dans lequel Homère peignoit un homme fainéant, sans génie, sans caractère et sans talent.

matiquement le vice, non en odieux, mais en ridicule ; car son *Margitès* est à la comédie ce que l'*Illiade* et l'*Odyssée* sont à la tragédie.

La tragédie et la comédie s'étant une fois montrées, tous ceux que leur génie portoit à l'un ou à l'autre de ces deux genres préférèrent, les uns de faire des comédies au lieu de satires ; les autres, des tragédies au lieu de poèmes héroïques, parceque ces nouvelles formes avoient plus d'éclat, et donnoient aux poètes plus de célébrité. D'examiner si la tragédie a maintenant atteint ou non toute sa perfection, soit considérée en elle-même, soit relativement au théâtre, c'est une autre question.

La tragédie étant donc née comme d'elle-même, ainsi que la comédie, l'une du dithyrambe, l'autre des farces satiriques qui sont encore en usage dans quelques unes de nos villes ; la première se perfectionna peu-à-peu, à mesure qu'on apercevoit ce qui pouvoit lui convenir, et après divers changements elle se fixa à la forme qu'elle a maintenant, et qui est sa véritable forme. Elle n'avoit d'abord qu'un acteur, Eschyle lui en donna un second ; il abrégéa le chœur, et introduisit l'usage d'un prologue. Sophocle ajouta un troisième acteur

et décora la scène. On donna aux fables plus de grandeur, et au style plus d'élévation : ce qui toutefois se fit assez tard ; car l'un et l'autre se ressentirent assez long-temps des farces satiriques dont la tragédie tiroit une partie de son origine. Le vers, de tétramètre *trochaïque* (*) qu'il étoit, devint *trimètre iambique* (**). Le tétramètre *trochaïque* avoit été employé dans le commencement, parceque la première poésie étoit satirique et toute dansante. Dès que le langage fut formé, le genre du vers qui lui convenoit fut indiqué par la nature même. De tous les vers, l'iambique est le plus propre au langage : cela est si vrai, qu'il nous en échappe souvent dans la conversation, et que nous ne faisons guère d'hexamètres que quand nous sortons du style simple. Enfin on multiplia les épisodes et on per-

(*) Le vers tétramètre trochaïque étoit, dans la poésie grecque, un vers de quatre pieds ou mesures, dont chaque pied étoit composé de deux syllabes, l'une longue et l'autre brève.

(**) Le trimètre iambique étoit un vers de trois pieds, dont chaque pied étoit composé de deux syllabes, l'une brève et l'autre longue.

fectionna toutes les parties les unes après les autres : c'en est assez sur cet objet ; car il seroit long de marquer tous les degrés.

OBJET DE LA COMÉDIE. DIFFÉRENCE DE
LA TRAGÉDIE ET DE L'ÉPOPÉE.

LA comédie est, comme nous l'avons dit, l'imitation du mauvais, non du mauvais pris dans toute son étendue, puisque le ridicule n'en est qu'une partie ; car le ridicule est une difformité, une faute, qui n'est ni douloureuse ni destructive : un visage contourné et grimaçant est ridicule, et ne cause point de douleur.

On sait par quels degrés et par quels auteurs la tragédie s'est perfectionnée. Il n'en est pas de même de la comédie, parceque celle-ci n'attira pas dans ses commencements la même attention : ce ne fut même qu'assez tard que l'archonte en donna le divertissement au peuple. C'étoient des acteurs volontaires qui n'étoient ni aux gages ni aux ordres du

gouvernement ; mais, quand une fois elle a eu pris une certaine forme, elle a eu aussi ses auteurs, qui sont renommés. On ne sait cependant ni qui est l'inventeur des masques et des prologues, ni qui a augmenté le nombre des acteurs, ni quelques autres détails ; mais on sait que ce fut Épicharme et Phormis qui commencèrent à y mettre une action : c'est donc à la Sicile qu'on doit cette partie, et que chez les Athéniens Cratès fut le premier qui abandonna les actions personnelles, et qui traita les choses dans le général.

L'épopée a suivi les traces de la tragédie jusqu'au vers exclusivement, étant comme elle une imitation du beau par le discours ; mais elle en diffère par sa forme, qui est le récit, et par le vers qui est toujours le même, et encore par l'étendue : la tragédie tâche de se renfermer dans un tour de soleil, ou s'étend peu au-delà, et l'épopée n'a point de durée déterminée, quoique dans les commencements il en fût de même pour les tragédies. Quant à leurs parties, elles sont les mêmes, à quelques accessoires près, que l'épopée n'a point. Par conséquent, qui saura ce que c'est qu'une bonne et une mauvaise tragédie, saura de même ce

que c'est qu'une épopée : tout ce qui est dans l'épopée est dans la tragédie ; mais tout ce qui est dans la tragédie n'est pas dans l'épopée.

DE LA TRAGÉDIE ET DE SES PARTIES.

Nous parlerons ci-après de l'épopée et de la comédie. Ici il ne sera question que de la tragédie, et, pour en donner une définition exacte, nous rassemblerons tout ce que nous en avons dit.

La tragédie est l'imitation d'une action grave, entière, étendue jusqu'à un certain point, par un discours revêtu de divers agréments, qui, chacun dans les diverses parties où ils s'emploient, concourent à l'effet du poëme pour opérer, non par le récit, mais par la terreur et par la pitié, la purgation de ces mêmes passions.

Je dis *un discours revêtu de divers agréments* : ces agréments sont le rythme, le chant et le vers. Je dis, *dans ses diverses parties*, parcequ'il y a des parties où il n'y a que le vers, et

d'autres où il y a le vers et le chant musical.

Puisque c'est en agissant que la tragédie imite, il est nécessaire premièrement que le spectacle, la mélopée, les paroles, soient des parties de la tragédie ; car c'est par ces trois moyens que la tragédie exécute son imitation. J'appelle paroles la composition des vers, et mélopée ce dont tout le monde sait (*) l'effet.

En second lieu, puisque c'est une action que la tragédie imite, et qui s'exécute par des personnages agissants, qui sont nécessairement caractérisés par leurs mœurs et par leur pensée actuelle, car nous avons dit que c'est par ces deux choses que les actions humaines sont caractérisées, il s'ensuit que les actions qui font le bonheur ou le malheur de tous tant que nous sommes ont deux causes, les mœurs et la pensée. Or l'imitation de l'action est la fable ; car j'appelle *fable* l'arrangement des parties dont est composée une action poétique. J'appelle *mœurs* ce qui caractérise celui qui agit, et *pensée* l'idée ou le jugement qui se manifeste par la parole.

(*) La mélopée est la composition du chant et le chant lui-même.

Il y a donc nécessairement dans toute tragédie six choses : la fable, les mœurs, les paroles, les pensées, le spectacle, le chant, dont deux sont les moyens avec lesquels on imite ; une est la manière dont on imite ; trois sont l'objet qu'on imite : il n'y a rien au-delà. Il n'y a point de tragique qui n'emploie ces six parties, et qui n'ait spectacle ou représentation, fable, mœurs, pensées, paroles, chant.

Mais, de ces parties, la plus importante est la composition de l'action ; car la tragédie est l'imitation, non des hommes, mais de leurs actions, de leur vie, de ce qui fait leur bonheur ou leur malheur ; car le bonheur de l'homme est dans l'action : la fin même est *action*, et n'est pas *qualité*. La qualité fait que nous sommes tels ou tels ; mais ce sont les actions qui font que nous sommes heureux, ou que nous ne le sommes pas. Les poètes tragiques ne composent donc point leur action pour imiter le caractère et les mœurs ; ils imitent les mœurs pour produire l'action : l'action est donc la fin de la tragédie. Or, en toutes choses, la fin est ce qu'il y a de plus important. Sans action il n'y a point de tragédie ; il peut y en avoir sans mœurs. La plupart de nos pièces

modernes n'en ont point ; c'est même le défaut assez ordinaire des poètes comme des peintres. Zeuxis étoit fort inférieur à Polygnote en cette partie : celui-ci excelloit dans la peinture des mœurs : on n'en voit point dans les tableaux de Zeuxis. Il en est de même des paroles et des pensées ; on peut coudre ensemble de belles maximes, des pensées morales, des expressions brillantes, sans produire l'effet de la tragédie ; et on le produira si, sans avoir rien de tout cela, on a une fable bien dressée et bien composée. Enfin ce qu'il y a de plus touchant dans la tragédie ; les reconnoissances, les péripéties, sont des parties de l'action : aussi ceux qui commencent réussissent-ils bien mieux dans la diction, et même dans les mœurs, que dans la composition de l'action. On peut en juger par les premières tragédies : l'action est donc la base, l'ame de la tragédie ; et les mœurs n'ont que le second rang : elles sont à l'action ce que les couleurs sont au dessin : les couleurs les plus vives répandues sur une table feroient moins d'effet qu'un simple crayon qui donne la figure. En un mot, la tragédie imite des gens qui agis-

sent : elle est donc l'imitation d'une action.

La pensée a le troisième rang : elle consiste à faire dire ce qui est dans le sujet, ou ce qui convient au sujet. Cette partie se traite ou dans le genre simple et familier, ou dans le genre oratoire ; autrefois c'étoit le familier, aujourd'hui c'est l'oratoire. Les mœurs sont ce qui fait sentir quel est le dessein de celui qui agit ; ainsi il n'y a point de mœurs dans les pièces où on ne pressent point ce que veut ou ne veut pas celui qui parle. La pensée est ce qui indique ce qu'une chose est ou n'est point, ou, plus généralement, ce qui indique quelque chose.

La diction suit les pensées. J'entends par *diction*, comme on l'a déjà dit ci-devant, l'interprétation des pensées par les mots ; elle a le même effet, soit en vers soit en prose.

La cinquième partie est la mélodie : c'est, des agréments de la tragédie, celui qui fait le plus de plaisir.

Quant au spectacle, dont l'effet sur l'ame est si grand, ce n'est point l'affaire du poëte. La tragédie subsiste tout entière sans la représentation, et sans le jeu des acteurs. Ces

deux choses sont plus spécialement du ressort des ordonnateurs du théâtre que de celui des poètes.

COMPOSITION DE L'ACTION TRAGIQUE.

APRÈS avoir défini les différentes parties de la tragédie, et prouvé que l'action est la principale de ces parties, voyons comment doit être composée cette action :

Nous avons établi que la tragédie est l'imitation d'une action *entière* et parfaite, et nous avons ajouté *d'une certaine étendue*, car il y a des choses qui sont entières et qui n'ont point d'étendue.

J'appelle *entier* ce qui a un commencement, un milieu et une fin ; le commencement est ce qui ne suppose rien avant soi, mais qui veut quelque chose après. La fin, au contraire, est ce qui ne demande rien après soi, mais qui suppose nécessairement, ou le plus souvent, quelque chose avant soi. Le milieu

est ce qui suppose quelque chose avant soi, et qui demande quelque chose après : ceux qui composent une fable ne doivent donc point la commencer ni la finir au hasard, mais se régler sur ces idées. *Venons à l'étendue.*

Tout composé, appelé *beau*, soit animal, soit d'un autre genre, doit non seulement être ordonné dans ses parties, mais encore avoir une certaine étendue, car qui dit *beauté*, dit *grandeur et ordre*. Un animal très petit ne peut être beau, parcequ'il faut le voir de près, et que les parties trop réunies se confondent. D'un autre côté, un objet trop vaste, un animal qui seroit de mille stades, ne pourroit être vu que par parties, et alors on en perdrait l'ensemble. De même donc que, dans les animaux et dans les autres corps naturels, on veut une certaine grandeur, qui toutefois puisse être saisie d'un même coup-d'œil ; de même, dans l'action d'un poëme, on veut une certaine étendue, mais qui puisse aussi être embrassée tout à-la-fois, et faire un seul tableau dans l'esprit.

Quelle sera la mesure de cette étendue, si on la considère relativement aux acteurs et aux spectateurs ? Il est évident que l'art ne

peut la déterminer ; par exemple , s'il falloit jouer cent pièces en un jour , il faudroit bien alors prendre pour mesure la clepsydre (*), dont on dit qu'on s'est servi autrefois , je ne sais en quel temps. Mais , si l'on considère la nature même de la chose , plus une pièce aura d'étendue , plus elle sera belle , pourvu qu'on puisse saisir l'ensemble. En un mot , elle aura l'étendue qui lui sera nécessaire pour que les incidents , naissant les uns des autres , nécessairement ou vraisemblablement , amènent la révolution du bonheur au malheur , ou du malheur au bonheur.

LA FABLE SERA UNE, ET COMMENT.

LA fable sera une , non par l'unité de héros , comme quelques uns l'ont cru ; car de même que de plusieurs choses qui arrivent à un seul homme on ne peut faire un seul événement ,

(*) Machine remplie d'eau qui servoit à mesurer le temps.

de même aussi, de plusieurs actions que fait un seul homme on ne peut en faire une seule action. Ceux qui ont fait des Héracléides, des Théséides, ou d'autres poèmes semblables, étoient donc dans l'erreur; ils ont cru, parcequ'Hercule étoit un, que leur poème l'étoit aussi.

Homère, si supérieur en tout aux autres poètes, l'a encore été dans cette partie, où il a jugé mieux qu'eux, soit par la science de l'art, soit par son bon sens naturel. Il s'est bien gardé d'employer, dans son Odyssée, toutes les aventures d'Ulysse; comme sa folie simulée, sa blessure au Mont-Parnasse, dont l'une n'est liée à l'autre ni nécessairement ni vraisemblablement; mais il a rapproché tout ce qui tenoit à une seule et même action, et il en a composé son poème. Il a suivi la même méthode dans son Iliade.

De même donc que, dans les autres arts imitateurs, l'imitation est une, quand elle est d'un seul objet, il faut, dans un poème, que la fable soit l'imitation d'une seule action, que cette action soit entière, et que les parties en soient tellement liées entre elles, qu'une seule, transposée ou retranchée, ne

soit plus un tout, ou le même tout, car tout ce qui peut être dans un tout, ou n'y être pas, sans qu'il y paroisse, n'est point partie de ce tout.

IL SUFFIT QUE L'ACTION D'UN POÈME
SOIT VRAISEMBLABLE.

PAR tout ce que nous venons de dire, il est évident que l'objet du poète est, non de traiter le vrai comme il est arrivé, mais comme il a dû arriver, et de traiter le possible selon le vraisemblable ou le nécessaire, car la différence du poète et de l'historien n'est point en ce que l'un parle en vers, l'autre en prose. Les écrits d'Hérodote mis en vers ne seroient toujours qu'une histoire; ils diffèrent en ce que l'un dit ce qui a été fait, et l'autre ce qui a pu ou dû être fait, et c'est pour cela que la poésie est beaucoup plus philosophique et plus instructive que l'histoire; celle-ci peint les choses dans le particulier, la poésie les peint dans le général. J'appelle *général* ce

qu'un homme quelconque , d'un caractère donné, peut ou doit dire ou faire , selon le vraisemblable ou le nécessaire, que la poésie a en vue lorsqu'elle impose les noms de l'histoire. Le *particulier* est ce qu'a fait Alcibiade, ou ce qu'on lui a fait.

Ce procédé est sensible sur-tout dans la comédie , où les poètes composent d'abord leur sujet selon le vraisemblable , pour y mettre après les noms dont ils s'avisent ; dans les satires c'est le contraire , on prend d'abord les noms des personnes , ensuite on arrange sur elles l'action.

Mais , dans la tragédie , on emploie les noms de l'histoire ; la raison est que nous croyons aisément ce qui nous paroît possible, et que ce qui n'est pas encore arrivé ne nous paroît pas aussi possible que ce qui est arrivé ; car , s'il n'eût pas été possible , il ne seroit pas arrivé. Cependant il y a des tragédies où l'on s'écarte de cette règle, et où l'on ne trouve qu'un ou deux noms qui soient vrais. Il y en a même où tous les noms sont feints, comme dans l'*Anthos* d'Agathon , car, noms et sujet, tout y est de pure fiction , et la pièce n'en fait pas moins de plaisir. Ce n'est donc pas

une nécessité que les sujets soient tirés des histoires connues ; il seroit même ridicule de l'exiger, par la raison évidente que les histoires connues ne le sont que du petit nombre, et que les pièces font le même plaisir à tous.

Il suit de là qu'un poète est poète plus par la composition de l'action que par celle des vers, puisqu'il n'est poète que par ce qu'il imite, et que ce sont des actions qu'il imite. Il ne le seroit toutefois pas moins quand l'Action seroit vraie, parceque rien n'empêche que le vrai ne ressemble au vraisemblable, qui seul fait et constitue le poète.

Parmi les fables ou actions simples, les épisodiques sont les moins bonnes. J'entends par fables épisodiques celles dont les parties ne sont liées entre elles ni nécessairement ni vraisemblablement, ce qui arrive aux poètes médiocres par leur faute, et aux bons par celle des comédiens. Pour faire à ceux-ci des rôles qui leur plaisent, on étend une fable au-delà de sa portée, les liaisons se rompent, et la continuité n'y est plus.

La tragédie étant non seulement l'imitation d'une action, mais d'une qui excite la terreur

et la pitié, cet effet se produit quand les événements naissent les uns des autres, et surtout sans être attendus; ils causent alors bien plus de surprise que s'ils arrivoient comme d'eux-mêmes et par hasard. Cela est si vrai, que ceux que le hasard produit sont plus piquants quand ils semblent être l'effet d'un dessein. Quand à Argos la statue de Mitys tomba sur celui qui avoit tué ce même Mitys, et l'écrasa au moment qu'il la considéroit; cela fut intéressant, parceque cela sembloit renfermer un dessein. J'en conclus qu'on doit donner ce mérite aux fables de la poésie.

DIFFÉRENCE DES FABLES.

LES fables sont ou simples ou implexes, car les actions dont les fables sont les imitations sont évidemment l'un ou l'autre.

J'appelle action simple celle qui, étant une et continue, comme on l'a dit, s'achève sans reconnoissance ni péripétie; et implexe, celle qui s'achève avec reconnoissance ou péripé-

tie, ou avec l'une et l'autre, ce qui doit naître de la constitution même de la fable comme effet ou nécessaire, ou vraisemblable de ce qui précède, car autre chose est de naître de telle chose, ou après telle chose.

Or, la péripétie est une révolution subite, produite nécessairement ou vraisemblablement par ce qui a précédé, comme dans l'OEdipe de Sophocle. On croyoit apprendre à ce roi une heureuse nouvelle, et le délivrer de ses frayeurs par rapport à sa mère, en lui faisant connoître qui il étoit, et on fait tout le contraire. De même, dans Lyncée, ce jeune époux alloit à la mort, Danaüs le suivoit pour l'immoler; et il se trouve, par une suite naturelle de ce qui a précédé, que c'est Danaüs qui meurt, et Lyncée qui est conservé.

La reconnoissance est, comme le mot l'indique, un passage de l'ignorance à la connoissance, qui produit l'amitié ou la haine entre les personnages destinés au bonheur ou au malheur. Les plus belles reconnoissances sont celles qui se font en même temps que la péripétie, comme dans OEdipe.

Il y a encore d'autres reconnoissances : il

y a celle des choses inanimées, ou d'autres objets qui se rencontrent par hasard, comme on l'a dit, ou celle des faits lorsqu'il s'agit de savoir si c'est tel ou tel qui en est l'auteur ; mais celle de toutes qui convient le plus à une fable est celle des personnes ; car c'est celle-là qui, jointe à la péripétie, produit la terreur ou la pitié, c'est-à-dire, l'effet propre de la tragédie ; c'est de celle-là encore que naît le bonheur ou le malheur des personnages.

Puisque la reconnoissance tragique est celle des personnes, il s'ensuit qu'il y a la reconnoissance simple quand l'un des personnages reconnoît l'autre dont il étoit connu, et la reconnoissance double, lorsque deux personnages inconnus l'un à l'autre se reconnoissent mutuellement ; comme dans Iphigénie, Oreste reconnoît sa sœur par la lettre qu'elle envoie, et il est reconnu d'elle par un autre moyen. Voilà donc deux espèces de fables marquées par la péripétie et par la reconnoissance.

On y en joint une troisième, marquée par ce qu'on appelle *passion*. On a défini la péripétie et la reconnoissance. La passion est une action douloureuse ou destructive : comme

des meurtres exécutés aux yeux des spectateurs, des tourments cruels, des blessures, en un mot *du sang répandu*.

DES PARTIES DE LA TRAGÉDIE QUANT
A LEUR NOMBRE.

ON a vu ci-devant quelles sont les parties de la tragédie qui la constituent dans ses espèces ; celles qui constituent son étendue, et dans lesquelles on la divise , sont le prologue , l'épisode, l'exode et le chœur ; et dans le chœur, l'entrée, le chœur en place, ce qui est de toute tragédie , et la complainte , qui n'appartient qu'à quelques unes , et que le chœur partage avec la scène.

Le prologue est tout ce qui précède l'entrée du chœur : l'épisode est tout ce qui est entre les chants de chœur ; l'exode est toute la partie qui est après la sortie du chœur.

Dans le chœur (*) il y a le chœur entrant,

(*) On a vu un exemple de ce que le *chœur* étoit

lorsque tout le chœur commence à parler et à s'unir à l'action, le chœur restant en place, lorsque le chant de chœur est sans anapestes (*) et sans trochées (**), la complainte, lorsque le chœur gémit et se lamente avec les acteurs; voilà les parties de la tragédie quant à leur nombre. On a parlé ci-devant de celles qui la constituent dans son espèce.

POINT DE VUE DU POÈTE QUAND IL COMPOSE SA FABLE.

VOYONS maintenant, après les définitions que nous venons de donner, à quoi le poète doit tendre, et ce qu'il doit éviter en compo-

chez les anciens dans les tragédies de Sophocle et d'Euripide, qui sont insérées dans le 1^{er} et dans le 2^e volume de cette Bibliothèque.‡

(*) Sorte de pied dans la poésie grecque, composé de deux brèves et d'une longue.

(**) Trochée, pied de deux syllabes, une longue et une brève.

sant sa fable , et comment il produira l'effet de la tragédie.

Puisqu'une tragédie , pour avoir toute sa perfection possible, doit être implexe, et non simple, et être l'imitation du terrible et du pitoyable (car c'est le propre de ce genre d'imitation), il s'ensuit d'abord qu'elle ne doit point présenter des personnages vertueux qui d'heureux deviendroient malheureux, car cela ne seroit ni pitoyable ni terrible, mais odieux; ni des personnages méchants qui de malheureux deviendroient heureux, car c'est ce qu'il y a de moins tragique; cela n'a même rien de ce qui doit être dans une tragédie; il n'y a ni pitié ni terreur, ni exemple pour l'humanité : ce ne sera pas non plus un homme très méchant qui d'heureux deviendrait malheureux : il pourroit y avoir un exemple, mais il n'y auroit ni pitié ni terreur; l'une a pour objet l'innocent, l'autre notre semblable qui souffre; car la pitié naît du malheur non mérite, et la terreur, du malheur trop voisin de nous. Le malheur du méchant n'a donc rien de pitoyable ni de terrible pour nous.

Il reste le milieu à prendre : c'est que le personnage ne soit ni trop vertueux ni trop

juste, et qu'il tombe dans le malheur, non par un crime atroce ou par une méchanceté noire, mais par quelque faute ou erreur humaine, qui le précipite du faite des grandeurs et de la prospérité, comme OEdipe, Thyeste, et les autres personnages célèbres de familles semblables.

Une fable bien composée sera donc simple plutôt que double, quoi qu'en disent quelques uns ; la catastrophe y sera du bonheur au malheur, et non du malheur au bonheur ; ce ne sera point par un crime, mais par quelque grande faute ou foiblesse d'un personnage tel que nous avons dit, ou même bon encore plus que mauvais, l'expérience donne la preuve de cette doctrine. Les premiers poètes mettoient sur la scène tous les sujets tels qu'ils se présentent ; aujourd'hui les belles tragédies sont prises dans un petit nombre de familles, comme celles d'Alcméon, d'OEdipe, d'Oreste, de Méléagre, de Thyeste, de Télèphe, dans lesquelles il s'est passé ou fait des choses terribles. Telle doit être la composition de la fable d'une tragédie selon les règles de l'art.

C'est donc à tort qu'on blâme Euripide de

ce que la plupart de ses pièces se terminent au malheur, il est dans les principes ; la preuve est que sur la scène et dans la représentation, celles qui se terminent au malheur paroissent toujours, toutes choses égales d'ailleurs, plus tragiques que les autres. Aussi Euripide, quoiqu'il ne soit pas toujours heureux dans la conduite de ses pièces, est-il regardé comme le plus tragique des poètes.

Je mets au second rang, quoique quelques uns leur donnent le premier, les pièces qui ont une catastrophe double, comme dans l'*Odyssée*, où les bons et les méchants éprouvent un changement de fortune. Ceux qui leur donnent le premier rang n'ont égard qu'à la foiblesse des spectateurs, à laquelle les poètes ont la complaisance de se prêter quelquefois. La joie que cette espèce de dénouement produit appartient au comique, et non au tragique ; car, dans le comique, les plus grands ennemis, fussent-ce Oreste et Egisthe, deviennent amis au dénouement, et personne n'y donne la mort ni ne la reçoit.

MOYENS D'EXCITER LA TERREUR ET LA
PITIÉ.

ON peut produire le terrible et le pitoyable par les spectacles , ou le tirer du fond même de l'action. Cette seconde manière est préférable à la première , et marque plus de génie dans le poëte ; car il faut que la fable soit tellement composée , qu'en fermant les yeux , et à en juger seulement par l'oreille , on frissonne , on soit attendri sur ce qui se fait : c'est ce qu'on éprouve dans l'OEdipe. Quand c'est l'effet du spectacle , l'honneur en appartient à l'ordonnateur du théâtre plutôt qu'à l'art du poëte ; mais ceux qui , par le spectacle , produisent l'effrayant au lieu du terrible , ne sont plus dans le genre ; car la tragédie ne doit point donner toutes sortes d'émotions , mais celles-là seulement qui lui sont propres.

Puisque c'est par la pitié et par la terreur que le poëte tragique doit produire le plaisir , il s'ensuit que ces émotions doivent sortir de

l'action même. Voyons donc quelles sont les actions les plus capables de produire la terreur et la pitié.

Il est nécessaire que ces actions se fassent par des personnes amies entre elles, ou ennemies, ou indifférentes. Qu'un ennemi tue son ennemi, il n'y a rien qui excite la pitié, ni lorsque la chose se fait, ni lorsqu'elle est prête à se faire : il n'y a que le moment de l'action ; il en est de même des personnes indifférentes. Mais, si le malheur arrive à des personnes qui s'aiment ; si c'est un frère qui tue, ou qui est au moment de tuer son frère, un fils son père, une mère son fils, un fils sa mère, ou quelque chose de semblable, c'est alors qu'on est ému, et c'est à quoi doivent tendre les efforts du poète. Il faut donc bien se garder de changer les fables reçues, jé veux dire qu'il faut que Clytemnestre périsse de la main d'Oreste, comme Eriphile de celle d'Alcméon. C'est au poète à chercher des combinaisons heureuses, pour mettre ces fables en œuvre : or voici quelles peuvent être ces combinaisons.

Premièrement, l'action peut se faire, comme chez les anciens, par des personnes qui sa-

chent et qui connoissent ; comme Euripide lui-même l'a fait dans sa Médée, qui égorge ses enfants, qu'elle connoît.

Secondement, on peut achever, mais sans connoître, et reconnoître après avoir achevé ; comme l'OE'dipe de Sophocle ; mais ici le fait est hors du drame. Dans l'Alcméon d'Astydamas, et dans l'Ulysse blessé par Télégône, elle est dans l'action même.

Il y a encore une troisième manière, qui est d'aller jusqu'au moment d'achever, parcequ'on ne connoît pas, et de reconnoître avant que d'achever. Il n'y en a point d'autre ; car il faut achever, ou ne pas achever, avec connoissance, ou sans connoître.

Être au moment d'achever avec connoissance et ne pas achever, est la plus mauvaise de toutes ces manières. La chose est odieuse sans être tragique, car il n'y a nul événement malheureux. Aussi a-t-elle été rarement employée. Il n'y en a qu'un exemple dans l'Antigone de Sophocle, où Hémond entreprend contre Cléon et n'achève point.

La seconde manière est d'achever : et, dans cette espèce, il est mieux d'achever sans connoître, et de reconnoître après avoir achevé :

l'ignorance ôte l'odieux, et la reconnoissance est infiniment touchante.

Enfin la dernière de ces manières est la meilleure : comme dans le Cresphonte , où Mérope est au moment de frapper son fils , qu'elle ne frappe pas , parcequ'elle le reconnoît ; et dans Iphigénie , la sœur étoit au moment d'immoler son frère ; et dans Hellé , Phryxus alloit livrer sa mère : il la reconnoît. C'est par cette raison , comme on l'a dit il y a long-temps , que les tragédies sont renfermées dans un petit nombre de familles : car ce ne fut point par l'étude de l'art , mais par le hasard , que les premiers poètes trouvèrent que leurs fables devoient avoir pour sujets des malheurs. C'est pour cela qu'ils se sont attachés aux familles où sont arrivés les malheurs qui conviennent à leur genre.

C'en est assez sur la manière de composer les actions tragiques , et sur les qualités qu'elles doivent avoir.

DES MŒURS.

QUANT à ce qui concerne les mœurs , il y a quatre points à observer. Il faut qu'elles soient bonnes. Nous avons dit qu'il y a des mœurs dans un poëme lorsque le discours et la manière d'agir d'un personnage font connoître quelle est sa pensée , son dessein. Les mœurs sont bonnes quand le dessein est bon ; elles sont mauvaises quand le dessein est mauvais. Cette bonté de mœurs peut être dans tout sexe et dans toute condition : une femme peut être bonne, même un esclave ; quoique d'ordinaire les femmes qu'on met sur les théâtres soient plus mauvaises que bonnes, et que les esclaves soient toujours mauvais.

Il faut, en second lieu, que les mœurs soient convenables. La bravoure est un caractère de mœurs ; mais elle ne convient point à une femme, qui ne doit être ni brave, ni hardie.

Troisièmement, elles seront ressemblantes :

car c'est autre chose que d'être bonnes ou convenables ; on l'a dit.

Enfin elles seront égales ; et, si le personnage imité a pour caractère l'inégalité, en traitant ce caractère, on le fera également inégal.

On a un exemple de mœurs mauvaises gratuitement dans le Ménélas de l'Oreste ; de mœurs non convenables, dans les lamentations d'Ulysse, dans la Scylla, et dans les discours trop savants de Ménéalippe ; et de mœurs inégales dans l'Iphigénie en Aulide : Iphigénie est foible et suppliante au commencement, et à la fin elle est pleine de force et de courage.

Le poète, dans la peinture des mœurs, doit avoir toujours devant les yeux le nécessaire et le vraisemblable, ainsi que dans la composition de la fable, et se dire à tout moment à lui-même : Est-il nécessaire, est-il vraisemblable que tel personnage parle ainsi, ou agisse ainsi ; est-il nécessaire ou vraisemblable que telle chose arrive après telle autre ?

Il suit de là évidemment que les dénouements doivent sortir du fond même du sujet, et non se faire par machine, comme dans

Médée, ou dans le Retour des Grecs de la petite Iliade. On peut faire usage de la machine pour ce qui est hors du drame, qui est arrivé avant l'action, et que nul homme ne peut savoir, ou pour ce qui doit arriver après, et qui a besoin d'être annoncé ou prédit : car la croyance des hommes est que les dieux voient tout. En un mot, dans les fables tragiques il ne doit y avoir rien d'in vraisemblable ; sinon il sera hors de la tragédie, comme dans l'OEdipe de Sophocle.

La tragédie étant l'imitation du meilleur, les poètes doivent suivre la pratique des bons peintres, qui font les portraits ressemblants, et toutefois plus beaux que les modèles. Lors donc qu'un poète aura à peindre des hommes ou trop ardents, ou trop timides, ou d'autres mœurs pareilles, loin de charger encore le défaut, il le rapprochera de la vertu, comme Homère et Agathon ont fait leur Achille.

Ces règles doivent s'observer ici ; et, outre cela, dans les parties du spectacle qui dépendent nécessairement de la poésie : car souvent on y fait des fautes. Il en a été suffisamment parlé dans les ouvrages qu'on a publiés sur cette matière.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE RECON-
NOISSANCES.

ON a dit ci-dessus ce que c'est que reconnoissance : ici nous en marquerons les espèces.

La première , qui ne demande point d'art , et que la plupart des poètes emploient , faute de mieux , est celle qui se fait par les signes. Les signes sont , ou naturels , comme la lance empreinte sur le corps des Thébains nés de la terre , et l'étoile sur celui de Thyeste dans la pièce de Carcinus ; ou accidentels , soit inhérents au corps , comme les cicatrices ; soit détachés du corps , comme les colliers , les bracelets , le petit berceau dans Tyro : mais , dans cette espèce , il y a deux manières , dont l'une est meilleure que l'autre : par exemple , Ulysse est reconnu par sa cicatrice , autrement par sa nourrice , et autrement par ses pâtres. Cette dernière manière , et les autres , où le signe est donné en preuve , demande moins d'art. Le moyen de rendre ces

reconnoissances piquantes, est de leur donner un effet subit et éclatant, comme dans celle d'Ulysse par Euryclée.

La seconde espèce et de celles qui sont imaginées par le poëte, et qui par conséquent ne sont point sans art. Ainsi, dans Euripide, Oreste reconnoît sa sœur par le moyen d'une lettre, et est reconnu d'elle par des renseignements, en disant ce qu'il plaît au poëte de lui faire dire : car ce qu'il dit ne sort point du fond de la fable. Aussi cette seconde reconnoissance a-t-elle quelque chose du défaut des premières ; car le poëte eût pu la tirer de son sujet. Il en est de même du Térée de Sophocle, où la reconnoissance se fait par une navette qui rend un son.

La troisième espèce est par le souvenir, lorsqu'à la vue d'un objet on éprouve quelque affection marquée : comme dans les Cypriatiques de Dicéogène, où le héros, voyant un tableau, laisse échapper des larmes ; et dans l'Apologue d'Alcinoüs, Ulysse entend le joueur de cithare ; il se souvient, et pleure, ce qui le fait reconnoître.

La quatrième espèce est par le raisonnement, comme dans les Coëphores : « Il est

« venu un homme qui me ressemble ; per-
« sonne ne me ressemble qu'Oreste ; c'est donc
« Oreste qui est venu. » Et dans l'Iphigénie de
Polydès, il est naturel qu'Oreste fasse cette
réflexion : « Ma sœur a été immolée , je vais
« donc l'être comme elle. » Et dans le Tydée
de Théodecte : un roi alloit pour chercher
son fils , et lui-même il périt. Et encore dans
les Phinidiennes : ces filles , en voyant le lieu
où on les menoit , raisonnèrent sur le sens
de l'oracle qui leur avoit été rendu , et jugèrent
que c'étoit là qu'elles devoient mourir , parce-
que c'étoit là même qu'elles avoient été ex-
posées.

Il y a une autre reconnoissance qui se fait
par un faux raisonnement du spectateur ,
comme dans l'Ulysse soi-disant mort. Le per-
sonnage dit qu'il reconnoîtra l'arc d'Ulysse ,
qu'il n'a jamais vu. Le spectateur, croyant
qu'il l'a effectivement reconnu , en tire une
fausse conséquence.

De ces reconnoissances , la meilleure est
celle qui naît de l'action même , et qui frappe
par sa vraisemblance , comme dans l'OEdipe
de Sophocle , et dans l'Iphigénie d'Euripide ;
car il est naturel qu'Iphigénie , dans le cas où

elle est, veuille donner des lettres pour Oreste. Ce sont les seules qui se fassent sans colliers ou indices ; après celles-là, les meilleures sont celles de raisonnement.

CONSEILS AUX POETES TRAGIQUES
LORSQU'ILS COMPOSENT.

LORSQUE le poëte compose sa fable, ou qu'il écrit, il doit se mettre à la place du spectateur. Voyant alors son ouvrage dans le plus grand jour, et comme s'il étoit témoin de ce qui se fait, il sentira mieux ce qui convient, ou ce qui ne convient pas. Ce fut faute de cette précaution que Carcinus échoua. Son Amphiaraüs sortoit du temple ; et le spectateur, qui ne l'avoit point vu sortir, l'ignoroit. On fut blessé de cette inattention du poëte, et sa pièce tomba.

Il faut encore que le poëte, autant qu'il est possible, soit acteur en composant. L'expression de celui qui est dans l'action est toujours plus persuasive : on s'agite avec celui qui est

agité ; on souffre , on s'irrite avec celui qui souffre , qui est irrité. C'est pour cela que la poésie demande une imagination vive , ou une ame susceptible de fureur : l'une peint fortement , l'autre sent de même.

Quel que soit le sujet qu'on traite , il faut commencer par le crayonner dans le général : par exemple , s'il s'agit d'Iphigénie , vous direz : « Une jeune princesse étoit au moment
« d'être sacrifiée ; tout-à-coup elle est enlevée
« sous le couteau des prêtres , et se trouve
« transportée dans une contrée lointaine , où
« elle devient elle-même prêtresse. Dans ce
« pays , c'étoit l'usage de sacrifier tous les
« étrangers qui y arrivoient par mer. Son
« frère y arrive : et cela parcequ'un dieu le
« lui avoit ordonné , pour exécuter une cer-
« taine entreprise , qui est hors du général.
« Pourquoi cette entreprise ? Cela est hors de
« la fable. Il y vient , il est arrêté , et au mo-
« ment où il alloit être égorgé par sa sœur , il
« est reconnu par elle » , soit comme chez Euripide , ou plutôt comme chez Polyidès , parcequ'il s'écrie : « *Ma sœur a été sacrifiée ,*
« *je vais donc l'être aussi* : et cette exclamation
« le sauve. » Après cela , on remet les noms , on

fait les détails, qui doivent tous être propres au sujet, comme, dans Oreste, sa fureur maniaque qui le fait prendre, et son expiation qui le sauve.

Dans les drames, les détails sont plus courts, et plus longs dans les épopées. l'Odyssée, par exemple, prise dans le général, se réduit à deux mots : « Un homme est absent de chez lui pendant plusieurs années. « Il est persécuté par Neptune, de manière « qu'il perd tous ses compagnons et reste seul. « D'un autre côté, sa maison est au pillage ; « les amants de sa femme dissipent son bien, « et veulent faire périr son fils. Cet homme, « après des travaux infinis, revient chez lui, « se fait reconnoître à quelques amis fidèles, « attaque ses ennemis, les fait périr, et se rétablit dans son premier état. » Voilà le fond de l'action, tout le reste est détail ou épisode.

SUITE DES CONSEILS AUX POETES.

NOEUDS ET DÉNOUEMENTS.

DANS toute tragédie il y a un nœud et un dénouement. Les obstacles antérieurs à l'action, et souvent une partie de ce qui se rencontre dans l'action, forment le nœud : le reste est le dénouement. J'appelle nœud tout ce qui est depuis le commencement de la pièce jusqu'au point précis où la catastrophe commence ; et dénouement, tout ce qui est depuis le commencement de la catastrophe jusqu'à la fin. Ainsi dans le Lyncée de Théodecte, le nœud est tout ce qui a été fait avant et jusqu'à la prise du jeune homme, et le dénouement est depuis l'accusation de meurtre jusqu'à la fin.

Nous avons dit ci-dessus qu'il y a quatre espèces de tragédies : l'implexe, qui a reconnaissance et péripétie ; la pathétique, comme les Ajax et les Ixions ; la morale, comme les Phthiotes et Pélée ; enfin la quatrième, qui est simple et unie, comme les Phorcides et

Prométhée , et tout ce qui se fait aux enfers. Le poète doit tâcher de réussir dans ces quatre espèces, ou du moins dans le plus d'espèces qu'il lui sera possible , et dans les plus importantes : cela est nécessaire , aujourd'hui surtout que le public est devenu difficile. Comme on a vu des poètes qui excelloient chacun dans quelqu'un de ces genres , on voudroit aujourd'hui que chaque poète eût lui seul ce qu'ont eu tous les autres ensemble.

On ne doit pas dire d'une pièce qu'elle est ou n'est pas la même qu'une autre pièce, quand le sujet est le même , mais quand c'est le même nœud et le même dénouement. La plupart des poètes forment bien le nœud , et le dénouement mal : cependant il faut réussir également dans l'un et l'autre.

Il faut bien se souvenir, comme on l'a dit souvent , de ne point faire d'une tragédie une composition épique. J'appelle composition épique , celle dont les épisodes peuvent former autant d'actions : comme si quelqu'un s'avisait de faire de toute l'Iliade une seule pièce. Dans l'épopée , l'étendue du poème permet de longs épisodes : dans les drames , ils ne réussiroient pas de même. Aussi ceux qui

ont voulu représenter le sac de Troie en entier, et non quelqu'une de ses parties, comme Euripide a fait dans sa Niobé et dans sa Médée, ou comme Eschyle, ont-ils vu tomber leurs pièces, et manqué le prix. C'est cela seul qui a fait tort à Agathon.

Dans les pièces où il y a péripétie seulement, et dans les simples, les poètes font quelquefois leur dénouement par une sorte de merveilleux, qui est tout à-la-fois tragique et intéressant : c'est un homme rusé, mais méchant, qui est trompé : c'est un homme brave, mais injuste, qui est vaincu : cela est vraisemblable, parceque, comme dit Agathon, il est vraisemblable qu'il arrive des choses qui ne sont point vraisemblables.

Il faut encore que le chœur soit employé pour un acteur, et qu'il soit partie du tout, non comme chez Euripide, mais comme chez Sophocle. Dans les autres poètes, les chœurs n'appartiennent pas plus à l'action qu'à toute autre tragédie : ce sont des morceaux étrangers à la pièce. C'est Agathon qui a donné ce mauvais exemple : car quelle différence y a-t-il de chanter des paroles étrangères à une pièce, ou d'insérer dans cette pièce des mor-

ceaux, ou même des actes entiers d'une autre pièce?

DE LA POÉSIE EN RÉCIT.

QUANT aux imitations qui se font par le récit en vers, il est évident que, dans ce genre, comme dans la tragédie, les fables doivent être dressées dramatiquement, et renfermer une action qui soit une et entière, qui ait un commencement, un milieu, une fin; en un mot, qui soit un tout complet, comme l'est un animal; et qui nous donne un plaisir d'une espèce particulière, sans ressembler aucunement aux compositions historiques, dans lesquelles on est obligé, non de se renfermer dans une action, mais seulement dans un temps, dont on raconte tous les évènements arrivés, soit à un seul, soit à plusieurs, de quelque manière que ces évènements soient entre eux: car, de même que la bataille de Salamine et celle des Carthaginois en Sicile, qui se rencontrent dans le même temps, n'ont nul

rapport entre elles , de même les évènements consécutifs arrivent quelquefois les uns après les autres sans aller à une même fin. Il y a même bien des poètes qui n'en usent pas autrement.

Et c'est en quoi Homère semble encore divin en comparaison des autres. Il s'est bien gardé de traiter la guerre de Troie en entier, quoique, dans cette entreprise, il y eût commencement et fin. Le sujet eût été trop vaste et trop difficile à embrasser d'une seule vue : et s'il eût voulu le réduire à une juste étendue , il eût été trop chargé d'incidents. Qu'a-t-il fait ? Il n'en a pris qu'une partie, et a choisi dans le reste de quoi faire ses épisodes , comme le catalogue des vaisseaux , et les autres morceaux qui servent à étendre son poème et à le remplir.

Les autres poètes se sont contentés de prendre ou un seul héros, ou les évènements d'une seule époque, ou une seule entreprise composée de plusieurs actions , comme l'auteur des Cypriaques , et de la petite Iliade. A peine tireroit-on de l'Iliade d'Homère et de son Odyssée un ou deux sujets de tragédie. On en tireroit tant qu'on voudroit des Cypria-

ques , et huit au moins de la petite Iliade , le Jugement des armes , Philoctète , Néoptolème , Eurypyle , le Mendiant , les Lacédémoniennes , la Prise de Troie , le Retour des Grecs , le Sinon , les Troades.

DIFFÉRENCE DE L'ÉPOPÉE ET DE LA TRAGÉDIE.

L'ÉPOPÉE a encore les mêmes espèces que la tragédie ; car elle est ou simple , ou implexe , ou morale , ou pathétique. Elle a les mêmes parties composantes , hors le chant et le spectacle. Elle a les reconnoissances et les événements tragiques ; enfin elle a les pensées et les expressions non vulgaires. Homère a employé tout cela le premier et de la manière convenable. La fable de l'Iliade est simple et pathétique : celle de l'Odyssée est implexe , morale , remplie de reconnoissance d'un bout à l'autre ; à quoi il faut ajouter les pensées et les expressions , que ce poëte a à un degré dont personne n'a approché.

Mais l'épopée diffère de la tragédie quant à l'étendue, et quant aux vers ; nous avons parlé ci-dessus de son étendue, et nous avons dit qu'il faut pouvoir en embrasser à-la-fois le commencement et la fin d'une seule vue : ce qui se fera si les fables sont un peu moins longues que celles des anciens ; si l'on tâche, par exemple, de les renfermer dans la durée de ce qu'on joue de tragédies en un jour.

L'épopée a, pour étendre sa fable, beaucoup de moyens que n'a point la tragédie. Celle-ci ne peut pas imiter à-la-fois plusieurs choses différentes, qui se font en même temps en divers lieux ; elle ne peut donner que ce qui se fait sur la scène par les acteurs qu'on voit. L'épopée au contraire, étant en récit, peut peindre tout ce qui est d'un même moment, en quelque lieu qu'il soit, pourvu qu'il tienne au sujet : ce qui la met en état de se montrer avec magnificence, de transporter le lecteur d'un lieu à un autre, et de varier ses épisodes d'une infinité de manières ; et, par-là, de prévenir le dégoût de l'uniformité, qui fait tomber les tragédies.

Le vers héroïque a été donné à l'épopée d'après l'expérience. Tout autre vers, soit mêlé, soit sans mélange, seroit déplacé chez

elle. Le vers héroïque est le plus grave et le plus majestueux des vers : aussi n'en est-il point qui soutienne mieux les métaphores et les mots étrangers : car la narration épique est de toutes les poésies la plus hardie dans son style. Le vers iambique et le tétramètre ont plus de mouvement : celui-ci est plus dansant, l'autre plus actif. En les mêlant, comme a fait Chérémon, il seroit encore moins supportable dans l'épopée. Aussi personne ne s'est-il jamais avisé de faire un poëme d'une certaine étendue en autres vers que l'héroïque : nous l'avons dit, la nature même fait connoître ce qui lui convient.

Homère, admirable par tant d'autres endroits, l'est encore en ce qu'il est le seul qui ait bien su ce qu'il devoit faire comme poëte. Le poëte, étant imitateur, doit parler lui-même le moins qu'il est possible ; car aussitôt qu'il se montre, il cesse d'être imitateur. Les autres se montrent par-tout dans leur poëme, et ne sont imitateurs que de loin en loin, et pour des instants. Homère, après un mot de préparation, fait aussitôt parler, soit un homme, soit une femme, ou quelque autre

agent caractérisé : car chez lui nul personnage n'est sans un caractère.

La tragédie doit étonner par une sorte de merveilleux. L'épopée, pour étonner encore plus, va jusqu'à l'incroyable, parceque ce qui se fait chez elle n'est point jugé par les yeux. Par exemple, Hector fuyant devant Achille seroit ridicule sur la scène. On verroit, d'un côté, les Grecs immobiles, et, de l'autre, Achille leur faisant signe de s'arrêter : mais, dans un récit, cela ne s'aperçoit point. Or ce qui est merveilleux plaît. C'est par cette raison que tous ceux qui racontent grossissent les objets, pour faire plus de plaisir à ceux qui les écoutent.

C'est encore Homère qui a montré la manière de faire passer le faux par un sophisme, dont voici le principe. On croit sans peine, lorsqu'une chose est, ou arrive ordinairement après une autre, que, si celle-ci est, ou est arrivée, l'autre doit être aussi, ou être arrivée ; or cette conséquence est fausse. Elle l'est de même quand on conclut de la première à la seconde, parceque la seconde souvent n'est pas une suite nécessaire de la première : mais,

ayant vu que la première étoit, nous en concluons machinalement que la seconde est aussi. Au reste, il vaut mieux employer l'impossible qui paroît vraisemblable, que le possible qui ne le paroîtroit pas.

Il faut non seulement que les fables soient composées de parties toutes fondées en raison, mais que nulle part il n'y ait rien d'absurde; sinon il sera hors du drame, comme l'ignorance d'OEdipe sur les circonstances de la mort de Laïus; et jamais dans le drame, comme dans l'Électre, où l'on parle des jeux pythiques; et dans les Mysiens, où l'on fait venir de Tégée jusqu'en Mysie un homme qui ne parle point: mais sans cela le poëme n'avoit pas lieu. Excuse ridicule: il n'y avoit qu'à le composer autrement. Mais on en tire de grandes beautés. Si cela est, on pourra employer même l'absurde. Si, dans l'Odyssée, l'arrivée d'Ulysse en Ithaque, où tout est hors de vraisemblance, eût été traitée par un poëte médiocre, elle seroit insoutenable; mais Homère y a répandu tant de charmes, que l'absurdité dispareît. Cet exemple apprend aux poëtes combien ils doivent travailler les endroits foibles, qui ne fournissent ni tableau

de mœurs, ni pensées ; mais aussi quand il y a des pensées et des mœurs, un style trop brillant les obscurcît.

QUE LA TRAGÉDIE L'EMPORTE SUR
L'ÉPOPÉE.

ON peut demander laquelle des deux, de la tragédie ou de l'épopée, doit l'emporter sur l'autre.

Si on donne la préférence à celle qui est la moins chargée, la moins forcée, et qui, comme telle, est faite pour des gens plus sages, il est évident que celle qui entreprend de rendre tout par l'imitation est plus forcée que l'autre. Les acteurs, dans un drame, se meuvent, s'agitent de toutes manières, comme si on ne pouvoit les entendre sans cela : semblables aux mauvais joueurs de flûte, qui, en jouant, pirouettent pour exprimer le roulement du disque, ou qui poussent et tirent le coryphée, quand ils jouent la Scylla. La tragédie est, dit-on, comme les anciens

comédiens pensent que les nouveaux sont à leur égard. Muniscus appeloit Callipide , *le singe* , parcequ'il forçoit son jeu. Il avoit la même opinion du comédien Tindare. L'épopée est donc à l'art chargé de la tragédie ce que les anciens acteurs sont aux nouveaux. D'où l'on conclut que l'épopée est la poésie des honnêtes gens , des hommes modérés , qui n'ont pas besoin qu'on accompagne de gestes ce qu'on leur dit ; et que la tragédie est pour ceux qui sont d'un caractère opposé ; celle-ci est donc moins parfaite que l'épopée.

On répond , *quant aux gestes* , que c'est à tort qu'on rejette sur la tragédie ce qui ne doit tomber que sur l'art du geste ; qu'on peut faire des gestes en récitant l'épopée , comme faisoit Sosistrate ; qu'on peut même chanter , comme faisoit Mnasithée d'Opunte ; que toutes les espèces de gestes ne sont pas à blâmer , non plus que toutes espèces de danses ; mais seulement ceux qui seroient indécents , comme ceux qu'on a reprochés à Callipide , et aux autres , qui imitent des gestes de courtisanes ; enfin que la tragédie produit , comme l'épopée , son effet sans la représentation , et qu'il

lui suffit d'être lue. Si donc la tragédie est supérieure à l'épopée quant au reste, on n'a qu'à écarter la représentation, et ensuite les juger.

La tragédie, ayant tout ce qui est dans l'épopée, car elle auroit même son vers si elle vouloit, a de plus qu'elle le chant et le spectacle, qui causent le plus grand plaisir et le plus vif. Elle a le frappant des jeux de théâtre dans les reconnoissances et les autres parties de l'action. Elle est moins longue que l'épopée, et arrive plus tôt à son but. Or ce qui est serré, arrondi en soi, a bien plus de force et d'effet que ce qui est étendu dans une longue durée. Que deviendrait l'OEdipe, si on en faisoit un poëme tel que l'Iliade? L'unité encore y est plus exacte et plus stricte que dans l'épopée. Il est peu d'épopées dont on ne fit plus d'une tragédie. Si, dans l'épopée, il n'y a qu'une seule action, le poëme paroît maigre et tronqué. Si on étend cette action comme elle doit l'être, c'est une couleur délayée. Si de plusieurs actions on tâche de n'en faire qu'une, il n'y a plus d'unité. Dans l'Iliade même et dans l'Odyssée, quoique ces poëmes soient aussi parfaits qu'ils peuvent l'être par

rapport à l'unité , il y a des parties qui ont chacune assez d'étendue pour en faire autant de poèmes à part. Si donc la tragédie a l'avantage sur l'épopée dans tous ses points, et par rapport à l'effet qu'elle produit (car les tragédies donnent à l'ame , non toute espèce de plaisir, mais celui qu'on a dit), il est clair que la tragédie l'emporte sur l'épopée.

AVIS

DE

L'ÉDITEUR.

COMME nous donnerons une harangue de chacun des orateurs athéniens les plus illustres, nous avons cru, pour l'intelligence de ces harangues, devoir les faire précéder d'un précis historique sur les gouvernements de la Grèce, et de détails particuliers sur les mœurs, la vie civile, et les fêtes des Athéniens.

Ces détails, aussi intéressants que curieux, sont tirés des *Voyages du Jeune Anacharsis*. On sait que, dans cet ouvrage, l'abbé Barthélemy a feint qu'un

Scythe, nommé Anacharsis, voyage en Grèce quelques années avant la naissance d'Alexandre, et qu'il s'y entretient avec les grands hommes qui florissoient à cette époque.

~~~~~

# CARACTÈRE, MOEURS ET VIE CIVILE DES ATHÉNIENS.

MORCEAU EXTRAIT DES VOYAGES  
DU JEUNE ANACHARSIS.

=====

## CARACTÈRE DES ATHÉNIENS.

—————

L'HISTOIRE nous le représente, tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte, tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse ; quelquefois déployant les lumières et les sentiments des grandes ames ; aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire ; s'enivrant des éloges qu'il reçoit, applaudissant aux reproches qu'il mérite ; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient

pour en écouter les détails et en prévoir les suites ; faisant trembler ses magistrats dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis ; passant, avec la rapidité d'un éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir ; mobile sur-tout et frivole, au point que, dans les affaires les plus graves et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes, ou le détourner de son intérêt.

---

## MOEURS ET VIE CIVILE DES ATHÉNIENS.

---

Au chant du coq les habitants de la campagne entrent dans la ville avec leurs provisions, et chantant de vieilles chansons. En même temps les boutiques s'ouvrent avec bruit, et tous les Athéniens sont en mouvement : les uns reprennent les travaux de leur profession ;

d'autres, en grand nombre, se répandent dans les différents tribunaux pour y remplir les fonctions de juges.

Parmi le peuple, ainsi qu'à l'armée, on fait deux repas par jour; mais les gens d'un certain ordre se contentent d'un seul, qu'ils placent les uns à midi, la plupart avant le coucher du soleil. L'après-midi ils prennent quelques moments de sommeil, ou bien ils jouent aux osselets, aux dés et à des jeux de commerce.

Pour le premier de ces jeux on se sert de quatre osselets présentant, sur chacune de leurs faces, un de ces quatre nombres, 1, 3, 4, 6. De leurs différentes combinaisons résultent 35 coups, auxquels on a donné les noms des dieux, des princes, des héros, etc. Les uns font perdre, les autres gagner, le plus favorable de tous est celui qu'on appelle *de Vé-nus*; c'est lorsque les quatre osselets présentent les quatre nombres différents.

Dans le jeu des dés on distingue aussi des coups heureux et des coups malheureux; mais souvent, sans s'arrêter à cette distinction, il ne s'agit que d'amener un plus haut point que son adversaire: la rafle de six est le coup le plus fortuné. On n'emploie que trois dés à ce

jeu : on les secoue dans un cornet ; et pour éviter toute fraude on les verse dans un cylindre creux d'où ils s'échappent , et roulent sur le damier. Quelquefois , au lieu de trois dés , on se sert de trois osselets.

Tout dépend du hasard dans les jeux précédents , et de l'intelligence du joueur dans le suivant. Sur une table où l'on a tracé des lignes ou des cases , on range de chaque côté des dames ou des pions de couleurs différentes. L'habileté consiste à les soutenir l'un par l'autre , à enlever ceux de son adversaire , lorsqu'ils s'écartent avec imprudence , à l'enfermer au point qu'il ne puisse plus avancer. On lui permet de revenir sur ses pas quand il a fait une fausse marche.

Quelquefois on réunit ce dernier jeu à celui des dés. Le joueur règle la marche des pions ou des dames sur les points qu'il amène : il doit prévoir les coups qui lui sont avantageux ou funestes ; et c'est à lui de profiter des faveurs du sort , ou d'en corriger les caprices. Ce jeu , ainsi que le précédent , exige beaucoup de combinaisons ; on doit les apprendre dès l'enfance , et quelques uns s'y rendent si



habiles que personne n'ose lutter contre eux, et qu'on les cite pour exemples.

Dans les intervalles de la journée, sur-tout le matin avant midi et le soir avant souper, on va sur les bords de l'Ilissus et tout autour de la ville jouir de l'extrême pureté de l'air, et des aspects charmants qui s'offrent de tous cotés ; mais pour l'ordinaire on se rend à la place publique, qui est l'endroit le plus fréquenté de la ville, comme c'est là que se tient souvent l'assemblée générale, et que se trouvent le palais du sénat et le tribunal du premier des archontes. Presque tous y sont entraînés par leurs affaires ou par celles de la république : plusieurs y viennent aussi parcequ'ils ont besoin de se distraire, et d'autres parcequ'ils ont besoin de s'occuper. A certaines heures, la place, délivrée des embarras du marché, offre un champ libre à ceux qui veulent jouir du spectacle de la foule, ou se donner eux-mêmes en spectacle.

Autour de la place sont des boutiques de parfumeurs, d'orfèvres, de barbiers, etc., ouvertes à tout le monde, où l'on discute avec bruit les intérêts de l'état, les anecdotes des

familles, les vices et les ridicules des particuliers. Du sein de ces assemblées, qu'un mouvement confus sépare et renouvelle sans cesse, partent mille traits, ingénieux ou sanglants, contre ceux qui paroissent à la promenade avec un extérieur négligé, ou qui ne craignent pas d'y étaler un faste révoltant ; car ce peuple, railleur à l'excès, emploie une espèce de plaisanterie d'autant plus redoutable, qu'elle cache avec soin sa malignité. On trouve quelquefois une compagnie choisie et des conversations instructives aux différents portiques distribués dans la ville. Ces sortes de rendez-vous ont dû se multiplier parmi les Athéniens leur goût insatiable pour les nouvelles, suite de l'activité de leur esprit et de l'oisiveté de leur vie, les force à se rapprocher les uns des autres.

Ce goût si vif, qui leur a fait donner le nom de *bayeurs* ou *badauds*, se ranime avec fureur pendant la guerre : c'est alors qu'en public et en particulier, leurs conversations roulent sur des expéditions militaires ; qu'ils ne s'abordent point sans se demander avec empressement s'il y a quelque chose de nouveau ; qu'on voit de tous côtés des essaims de nouvellistes tra-

er sur le terrain ou sur le mur la carte du pays où se trouve l'armée, annoncer des succès à haute voix, des revers en secret, recueillir et grossir des bruits qui plongent la ville dans la joie la plus immodérée, ou dans le plus affreux désespoir.

Des objets plus doux occupent les Athéniens pendant la paix. Comme la plupart font valoir leurs terres, ils partent le matin à cheval, et, après avoir dirigé les travaux de leurs esclaves, ils reviennent le soir à la ville.

Leurs moments sont quelquefois remplis par la chasse et par les exercices du gymnase. Outre les bains publics, où le peuple aborde en foule, et qui servent d'asile aux pauvres contre les rigueurs de l'hiver, les particuliers en ont dans leurs maisons : l'usage leur en est devenu si nécessaire, qu'ils l'ont introduit jusque sur leurs vaisseaux ; ils se mettent au bain souvent après la promenade, presque toujours avant le repas : ils en sortent parfumés d'essences ; et ces odeurs se mêlent avec celles dont ils ont soin de pénétrer leurs habits, qui prennent divers noms, suivant la différence de leur forme et de leurs couleurs.

La plupart se contentent de mettre, par-

dessus une tunique qui descend jusqu'à mi-jambe, un manteau qui les couvre presque entier. Il ne convient qu'aux gens de la campagne, ou sans éducation, de relever au-dessus des genoux les diverses pièces de l'habillement.

Beaucoup d'entre eux vont pieds nus ; d'autres, soit dans la ville, soit en voyage, quelquefois même dans les processions, couvrent leur tête d'un grand chapeau à bords détroussés.

Dans la manière de disposer les parties du vêtement, les hommes doivent se proposer la décence, les femmes y joindre l'élégance et le goût : elles portent une tunique blanche qui s'attache avec des boutons sur les épaules, qu'on serre au-dessous du sein avec une large ceinture, et qui descend à plis ondoyants jusqu'aux talons ; une robe plus courte, ajustée sur les reins par un large ruban, terminée dans sa partie inférieure, ainsi que la tunique, par des bandes ou raies de différentes couleurs, garnie quelquefois de manches qui ne couvrent qu'une partie des bras ; un manteau qui tantôt est ramassé en forme d'écharpe, et tantôt se déployant sur le corps, semble, par ses

heureux contours, n'être fait que pour le dessiner. On le remplace très souvent par un léger mantelet; quand elles sortent elles mettent un voile sur leur tête.

Le lin, le coton, et sur-tout la laine, sont les matières le plus souvent employées pour l'habillement des Athéniens : la tunique étoit autrefois de lin, elle est maintenant de coton. Le peuple est vêtu d'un drap qui n'a reçu aucune teinture, et qu'on ne peut reblanchir. Les gens riches préfèrent des draps de couleur : ils estiment ceux que l'on teint en écarlate par le moyen de petits grains rougeâtres qu'on recueille sur un arbrisseau; mais ils font encore plus de cas des teintures en pourpre, sur-tout de celles qui présentent un rouge très foncé et tirant sur le violet.

On fait pour l'été des vêtements très légers; en hiver quelques uns se servent de grandes robes qu'on fait venir de Sardes, et dont le drap, fabriqué à Echatane en Médie, est hérissé de gros flocons de laine propres à garantir du froid.

On voit des étoffes que rehausse l'éclat de l'or; d'autres où se retracent les plus belles fleurs avec leurs couleurs naturelles; mais elles

ne sont destinées qu'aux vêtements dont on couvre les statues des dieux, ou dont les acteurs se parent sur le théâtre : pour les interdire aux femmes honnêtes, les lois ordonnent aux femmes de mauvaise vie de s'en servir.

Les Athéniennes peignent leurs sourcils en noir, et appliquent sur leur visage une couleur de blanc de céruse avec de fortes teintes de rouge : elles répandent, sur leurs cheveux couronnés de fleurs, une poudre de couleur jaune ; et, suivant que leur taille l'exige, elles portent des chaussures plus ou moins hautes.

Renfermées dans leur appartement, elles sont privées du plaisir de partager et d'augmenter l'agrément des sociétés que leurs époux rassemblent. La loi ne leur permet de sortir pendant le jour que dans certaines circonstances ; et, pendant la nuit, qu'en voiture et avec un flambeau qui les éclaire ; mais cette loi défectueuse, en ce qu'elle ne peut être commune à tous les états, laisse les femmes du dernier rang dans une entière liberté, et n'est devenue pour les autres qu'une simple règle de bienséance ; règle que des affaires pressantes ou de légers prétextes font violer tous les jours : elles ont d'ailleurs bien des motifs légitimes

pour sortir de leurs retraites : des fêtes particulières, interdites aux hommes, les rassemblent souvent entre elles ; dans les fêtes publiques elles assistent aux spectacles, ainsi qu'aux cérémonies du temple ; mais en général elles ne doivent paroître qu'accompagnées d'eunuques ou de femmes esclaves qui leur appartiennent, et qu'elles louent même pour avoir un cortège plus nombreux. Si leur extérieur n'est pas décent, des magistrats, chargés de veiller sur elles, les soumettent à une forte amende, et font inscrire leur sentence sur une tablette qu'ils suspendent à l'un des platanes de la promenade publique.

Des témoignages d'un autre genre les dédommagent quelquefois de la contrainte où elles vivent. Je rencontrai un jour la jeune Leucippe, dont les attraits naissants et jusqu'alors ignorés brilloient à travers un voile que le vent soulevoit par intervalles : elle revenoit du temple de Cérès avec sa mère et quelques esclaves. La jeunesse d'Athènes, qui suivoit ses pas, ne l'aperçut qu'un instant ; et le lendemain je lus sur la porte de sa maison, au coin des rues, sur l'écorce des arbres, dans les endroits les plus exposés, ces mots tracés par

des mains différentes : « Leucippe est belle ;  
« rien n'est si beau que Leucippe. »

Les Athéniens étoient autrefois si jaloux , qu'ils ne permettoient pas à leurs femmes de se montrer à la fenêtre. On a reconnu depuis que cette extrême sévérité ne servoit qu'à hâter le mal qu'on cherchoit à prévenir ; cependant elles ne doivent pas recevoir des hommes chez elles en l'absence de leurs époux ; et si un mari surprenoit son rival au moment que celui-ci le déshonore , il seroit en droit de lui ôter la vie , ou de l'obliger , par des tourments , à la racheter ; mais il ne peut en exiger qu'une amende décernée par les juges , si la femme n'a cédé qu'à la force. On a pensé avec raison que dans ces occasions la violence est moins dangereuse que la séduction.

Le premier éclat d'une infidélité de cette espèce n'est pas l'unique punition réservée à une femme coupable et convaincue ; on la répudie sur-le-champ ; les lois l'excluent pour toujours des cérémonies religieuses ; et si elle se montrait avec une parure recherchée , tout le monde seroit en droit de lui arracher ses ornements , de déchirer ses habits , et de la couvrir d'opprobres.



Un mari obligé de répudier sa femme doit auparavant s'adresser à un tribunal , auquel préside un des principaux magistrats. Le même tribunal reçoit les plaintes des femmes qui veulent se séparer de leurs maris. C'est là qu'après de longs combats entre la jalousie et l'amour , comparut autrefois l'épouse d'Alcibiade, la vertueuse et trop sensible Hipparète. Tandis que d'une main tremblante elle présentait le placet qui contenoit ses griefs , Alcibiade survint tout-à-coup : il la prit sous le bras sans qu'elle fit la moindre résistance , et traversant avec elle la place publique aux applaudissements de tout le peuple , il la ramena tranquillement dans sa maison. Les écarts de cet Athénien étoient si publics , qu'Hipparète ne faisoit aucun tort à la réputation de son mari ni à la sienne ; mais en général les femmes d'un certain état n'osent pas demander le divorce ; et , soit foiblesse ou fierté , la plupart aimeroient mieux essuyer en secret de mauvais traitements , que de s'en délivrer par un éclat qui publieroit leur honte ou celle de leurs époux. Il est inutile d'avertir que le divorce laisse la liberté de contracter un nouvel engagement.

La sévérité des lois ne sauroit éteindre dans les cœurs le desir de plaire ; et les précautions de la jalousie ne servent qu'à l'enflammer. Les Athéniennes , éloignées des affaires publiques par la constitution du gouvernement , et portées à la volupté par l'influence du climat , n'ont souvent d'autre ambition que celle d'être aimées , d'autre soin que celui de leur parure , et d'autre vertu que la crainte du déshonneur. Attentives, pour la plupart , à se couvrir de l'ombre du mystère , peu d'entre elles se sont rendues fameuses par leurs galanteries.

Cette célébrité est réservée aux courtisanes ; les lois les protègent pour corriger peut-être des vices plus odieux ; et les mœurs ne sont pas assez alarmées des outrages qu'elles en reçoivent : l'abus va au point de blesser ouvertement la bienséance et la raison. Une épouse n'est destinée qu'à veiller sur l'intérieur de la maison , et qu'à perpétuer le nom d'une famille en donnant des enfants à la république. Les jeunes gens qui entrent dans le monde , des hommes d'un certain âge , des magistrats , des philosophes , presque tous ceux qui jouissent d'un revenu honnête , ré-

servent leur complaisance et leurs attentions pour des maîtresses qu'ils entretiennent, chez qui ils passent une partie de la journée, et dont quelquefois ils ont des enfants qu'ils adoptent, et qu'ils confondent avec leurs enfants légitimes.

Quelques unes, élevées dans l'art de séduire, par des femmes qui joignent l'exemple aux leçons, s'empressent à l'envi de surpasser leurs modèles : les agréments de la figure et de la jeunesse, les graces touchantes répandues sur toute leur personne, l'élégance de la parure, la réunion de la musique, de la danse et de tous les talents agréables, un esprit cultivé, des saillies heureuses, l'artifice du langage et du sentiment, elles mettent tout en usage pour retenir leurs adorateurs. Ces moyens ont quelquefois tant de pouvoir, qu'ils dissipent auprès d'elles leur fortune et leur honneur, jusqu'à ce qu'ils en soient abandonnés, pour traîner le reste de leur vie dans l'opprobre et dans les regrets.

Malgré l'empire qu'exercent les courtisanes, elles ne peuvent paroître dans les rues avec des bijoux précieux, et les gens en place n'osent se montrer en public avec elles.

Outre cet écueil , les jeunes gens ont encore à regretter le temps qu'ils passent dans ces maisons fatales où l'on donne à jouer , où se livrent des combats de coqs , qui souvent occasionent de gros paris ; enfin ils ont à craindre les suites mêmes de leur éducation , dont ils méconnoissent l'esprit. A peine sortent-ils du gymnase , qu'animés du desir de se distinguer dans les courses de chars et de chevaux qui se font à Athènes et dans les autres villes de la Grèce , ils s'abandonnent sans réserve à ces exercices. Ils ont de riches équipages , ils entretiennent un grand nombre de chiens et de chevaux ; et ces dépenses , jointes au faste de leurs habits , détruisent bientôt , entre leurs mains , l'héritage de leurs pères.

On va communément à pied , soit dans la ville , soit aux environs ; les gens riches , tantôt se servent de chars et de litières , dont les autres citoyens ne cessent de blâmer et d'envier l'usage , tantôt se font suivre par un domestique qui porte un pliant , afin qu'ils puissent s'asseoir dans la place publique , et toutes les fois qu'ils sont fatigués de la promenade ; les hommes paroissent presque toujours avec

une canne à la main ; les femmes très souvent avec un parasol. La nuit on se fait éclairer par un esclave, qui tient un flambeau orné de différentes couleurs.

Dans les premiers jours de mon arrivée je parcourois les écriteaux placés au-dessus des portes des maisons. On lit sur les uns : Maison à vendre, maison à louer ; sur d'autres : C'est la maison d'un tel ; que rien de mauvais n'entre céans : il m'en coûtoit pour satisfaire cette petite curiosité. Dans les principales rues, on est continuellement heurté, pressé, foulé par quantité de gens à cheval, de charretiers, de porteurs d'eau, de crieurs d'édits, de mendiants, d'ouvriers, et d'autres gens du peuple. Un jour que j'étois avec Diogène à regarder de petits chiens que l'on avoit dressés à faire des tours, un de ces ouvriers, chargé d'une grosse poutre, l'en frappa rudement, et lui cria : Prenez garde ! Diogène lui répondit sur-le-champ : « Est-ce que tu « veux me frapper une seconde fois ? »

Si la nuit on n'est accompagné de quelques domestiques, on risque d'être dépouillé par les filous, malgré la vigilance des magistrats obligés de faire leur ronde toutes les nuits.

La ville entretient une garde de Scythes, pour prêter main-forte à ces magistrats, exécuter les jugements des tribunaux, maintenir le bon ordre dans les assemblées générales et dans les cérémonies publiques. Ils prononcent le grec d'une manière si barbare, qu'on les joue quelquefois sur le théâtre; et ils aiment le vin au point que pour dire boire à l'excès, on dit boire comme un Scythe.

Le peuple est naturellement frugal; les salaisons et les légumes font sa principale nourriture: tous ceux qui n'ont pas de quoi vivre, soit qu'ils aient été blessés à la guerre, soit que leurs maux les rendent incapables de travailler, reçoivent tous les jours, du trésor public, une ou deux oboles que leur accorde l'assemblée de la nation. De temps en temps on examine dans le sénat le rôle de ceux qui reçoivent ce bienfait, et l'on en exclut ceux qui n'ont plus le même titre pour le recevoir. Les pauvres obtiennent encore d'autres soulagemens à leur misère: à chaque nouvelle lune les riches exposent dans les carrefours, en l'honneur de la déesse Hécate, des repas qu'on laisse enlever au petit peuple.

On ne trouve point ici des fortunes aussi

éclatantes que dans la Perse ; et quand je parle de l'opulence et du faste des Athéniens, ce n'est que relativement aux autres peuples de la Grèce. Cependant quelques familles, en petit nombre, se sont enrichies par le commerce ; d'autres par les mines d'argent qu'elles possèdent à Laurium. Les autres citoyens croient jouir d'une fortune honnête, lorsqu'ils ont en biens fonds 15 ou 20 talents (\*), et qu'ils peuvent donner 100 mines (\*\*) de dot à leurs filles.

Quoique les Athéniens aient l'insupportable défaut d'ajouter foi à la calomnie avant que de l'éclaircir, ils ne sont méchants que par légèreté ; et l'on dit communément que, quand ils sont bons, ils le sont plus que les autres Grecs, parceque leur bonté n'est pas une vertu d'éducation.

Le peuple est ici plus bruyant qu'ailleurs. Dans la première classe des citoyens règne cette bienséance qui fait croire qu'un homme s'estime lui-même, et cette politesse qui fait croire qu'il estime les autres. La bonne com-

---

(\*) Le talent valoit cinq mille quatre cents livres.

(\*\*) Neuf mille livres.

pagnie exige de la décence dans les expressions et dans l'extérieur ; elle sait proportionner au temps et aux personnes les égards par lesquels on se prévient mutuellement , et regarde une démarche affectée ou précipitée comme un signe de vanité ou de légèreté ; un ton brusque , sentencieux , trop élevé , comme une preuve de mauvaise éducation ou de rusticité ; elle condamne aussi les caprices de l'humeur , l'empressement affecté , l'accueil dédaigneux et le goût de la singularité.

Elle exige une certaine facilité de mœurs , également éloignée de cette complaisance qui approuve tout , et de cette austérité chagrine qui n'approuve rien. Mais ce qui la caractérise le plus , est une plaisanterie fine et légère qui réunit la décence à la liberté , qu'il faut savoir pardonner aux autres et se faire pardonner à soi-même , que peu de gens savent employer , que peu de gens même savent entendre ; elle consiste..... non , je ne le dirai pas. Ceux qui la connoissent me comprennent assez , et les autres ne me comprendroient pas. On la nomme à présent adresse et dextérité , parce que l'esprit n'y doit briller qu'en faveur des autres ; et qu'en lançant des traits , il doit



plaire et ne pas offenser : on la confond souvent avec la satire, les facéties ou la bouffonnerie, car chaque société a son ton particulier. Celui de la bonne compagnie s'est formé presque de notre temps. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'ancien théâtre avec le nouveau ; il n'y a guère plus d'un demi-siècle que les comédies étoient pleines d'injures grossières et d'obscénités révoltantes, qu'on ne souffriroit pas aujourd'hui dans la bouche des acteurs.

On trouve dans cette ville plusieurs sociétés, dont les membres s'engagent à s'assister mutuellement. L'un d'eux est-il traduit en justice, est-il poursuivi par des créanciers, il implore le secours de ses associés. Dans le premier cas, ils l'accompagnent au tribunal, et lui servent, quand ils en sont requis, d'avocat ou de témoin ; dans le second, ils lui avancent les fonds nécessaires sans en exiger le moindre intérêt, et ne lui prescrivent d'autre terme pour le remboursement que le retour de sa fortune ou de son crédit. S'il manque à ses engagements, pouvant les remplir, il ne peut être traduit en justice, mais il est déshonoré. Ils s'assemblent quelquefois, et

cimentent leur union par des repas où règne la liberté. Ces associations , que formèrent autrefois des motifs nobles et généreux , ne se soutiennent aujourd'hui que par l'injustice et par l'intérêt : le riche s'y mêle avec les pauvres , pour les engager à se parjurer en sa faveur ; le pauvre avec les riches , pour avoir quelque droit à leur protection.

Parmi ces sociétés , il s'en est établi une dont l'unique objet est de recueillir toutes les espèces de ridicules , et de s'amuser par des saillies et des bons mots ; ils sont au nombre de soixante, tous gens fort gais et de beaucoup d'esprit ; ils se réunissent de temps en temps dans le temple d'Hercule , pour y prononcer des décrets en présence d'une foule de témoins attirés par la singularité du spectacle. Les malheurs de l'État n'ont jamais interrompu leurs assemblées.

Deux sortes de ridicules entre autres multiplient les décrets de ce tribunal : on voit ici des gens qui outrent l'élégance attique , et d'autres la simplicité spartiate ; les premiers ont soin de se raser souvent , de changer souvent d'habits , de faire briller l'émail de leurs dents , de se couvrir d'essences ; ils portent

des fleurs aux oreilles, des cannes torses à la main, et des souliers à l'Alcibiade. C'est une espèce de chaussure dont Alcibiade a donné la première idée, et dont l'usage subsiste encore parmi les jeunes gens jaloux de leur parure. Les seconds affectent les mœurs des Lacédémoniens, et sont, en conséquence, taxés de *laconomanie*. Leurs cheveux tombent confusément sur leurs épaules : ils se font remarquer par un manteau grossier, une chaussure simple, une longue barbe, un gros bâton, une démarche lente, et, si je l'ose dire, par tout l'appareil de la modestie. Les efforts des premiers, bornés à s'attirer l'attention, révoltent encore moins que ceux des seconds, qui en veulent directement à notre estime. J'ai vu des gens d'esprit traiter d'insolence cette fausse simplicité ; ils avoient raison : toute prétention est une usurpation, car nous avons pour prétentions les droits des autres.

---

DE LA RELIGION , DES MINISTRES SACRÉS ,  
DES PRINCIPAUX CRIMES CONTRE LA  
RELIGION.

---

IL ne s'agit ici que de la religion dominante , nous rapporterons ailleurs les opinions des philosophes à l'égard de la divinité.

Le culte public est fondé sur cette loi :  
« Honorez en public et en particulier les dieux  
« et les héros du pays ; que chacun leur offre  
« tous les ans , suivant ses facultés et suivant  
« les rites établis , les prémices de ses mois-  
« sons. »

Dès les plus anciens temps , les objets du culte s'étoient multipliés parmi les Athéniens ; les douze principales divinités leur furent communiquées par les Égyptiens , et d'autres par les Libyens et par différents peuples. On défendit ensuite , sous peine de mort , d'admettre des cultes étrangers sans un décret de l'Aréopage , sollicité par les orateurs publics. Depuis un siècle , ce tribunal étant de-

venu plus facile , les dieux de la Thrace , de la Phrygie , et de quelques autres nations barbares , ont fait une irruption dans l'Attique , et s'y sont maintenus avec éclat malgré les plaisanteries dont le théâtre retentit contre ces étranges divinités , et contre les cérémonies nocturnes célébrées en leur honneur.

Ce fut anciennement une belle institution , de consacrer , par des monuments et par des fêtes , le souvenir des rois et des particuliers qui avoient rendu de grands services à l'humanité. Telle est l'origine de la profonde vénération que l'on conserve pour les héros. Les Athéniens mettent dans ce nombre Thésée , premier auteur de leur liberté ; Érechthée , un de leurs anciens rois ; ceux qui méritèrent de donner leurs noms aux dix tribus , d'autres encore , parmi lesquels il faut distinguer Hercule , qu'on range indifféremment dans la classe des dieux et dans celle des héros.

Le culte de ces derniers diffère essentiellement de celui des dieux , tant par l'objet qu'on se propose que par les cérémonies qu'on y pratique. Les Grecs se prosternent devant la divinité pour reconnoître leur dépendance , implorer sa protection , ou la remercier de ses

bienfaits. Ils consacrent des temples, des autels, des bois, et célèbrent des fêtes et des jeux en l'honneur des héros, pour éterniser leur gloire, et rappeler leurs exemples. On brûle de l'encens sur leurs autels en même temps qu'on répand sur leurs tombeaux des libations destinées à procurer du repos à leurs âmes. Aussi les sacrifices dont on les honore ne sont, à proprement parler, adressés qu'aux dieux des enfers.

On enseigne des dogmes secrets dans les mystères d'Éleusis, de Bacchus et de quelques autres divinités. Mais la religion dominante consiste toute dans l'extérieur; elle ne présente aucun corps de doctrine, aucune instruction publique, point d'obligation étroite de participer, à des jours marqués, au culte établi; il suffit, pour la croyance, de paroître persuadé que les dieux existent, et qu'ils récompensent la vertu, soit dans cette vie, soit dans l'autre; pour la pratique, de faire, par intervalles, quelques actes de religion, comme, par exemple, de paroître dans les temples aux fêtes solennelles, et de présenter ses hommages sur les autels publics.

Le peuple fait uniquement consister la piété

dans la prière, dans les sacrifices et dans les purifications.

Les particuliers adressent leurs prières aux dieux au commencement d'une entreprise. Ils leur en adressent le matin, le soir, au lever et au coucher du soleil et de la lune. Quelquefois ils se rendent au temple les yeux baissés et l'air recueilli; ils y paroissent en suppliants. Toutes les marques de respect, de crainte et de flatterie que les courtisans témoignent aux souverains en approchant du trône, les hommes les prodiguent aux dieux en approchant des autels; ils baisent la terre, ils prient debout, à genoux, prosternés, tenant des rameaux dans leurs mains, qu'ils élèvent vers le ciel, ou qu'ils étendent vers la statue du dieu, après les avoir portées à leur bouche. Si l'hommage s'adresse aux dieux des enfers, on a soin, pour attirer leur attention, de frapper la terre avec les pieds ou avec les mains.

Quelques uns prononcent leurs prières à voix basse. Pythagore vouloit qu'on les récitât tout haut, afin de ne rien demander dont on eût à rougir; en effet, la meilleure de toutes les règles seroit de parler aux dieux comme si on étoit en présence des hommes, et aux

hommes , comme si on' étoit en présence des dieux.

Dans les solennités publiques les Athéniens prononcent , en commun , des vœux pour la prospérité de l'état et pour celle de leurs alliés , quelquefois pour la conservation des fruits de la terre , et pour le retour de la pluie ou du beau temps ; d'autres fois pour être délivrés de la peste , de la famine.

J'étois souvent frappé de la beauté des cérémonies , le spectacle en est imposant. La place qui précède le temple , les portiques qui l'entourent , sont remplis de monde ; les prêtres s'avancent sous le vestibule près de l'autel , après que l'officiant a dit d'une voix sonore :

« Faisons des libations et prions. » Un des ministres subalternes , pour exiger de la part des assistants l'aveu de leurs dispositions saintes , demande : « Qui sont ceux qui composent cette assemblée ? Des gens honnêtes , » répondent-ils de concert ; Faites donc silence , ajoute-t-il. » Alors on récite les prières assorties à la circonstance : bientôt des chœurs de jeunes gens chantent des hymnes sacrés. Leurs voix sont si touchantes , et tellement



secondées par le talent du poëte , attentif à choisir des sujets propres à émouvoir , que la plupart des assistants fondent en larmes ; mais pour l'ordinaire les chants religieux sont brillants , et plus capables d'inspirer la joie que la tristesse. C'est l'impression que l'on reçoit aux fêtes de Bacchus , lorsqu'un des ministres ayant dit à haute voix : « Invoquez le dieu. » Tout le monde entonne soudain un cantique qui commence par ces mots : « O fils de Sé-mélé ! ô Bacchus , auteur des richesses ! »

Les particuliers fatiguent le ciel par des vœux indiscrets. Ils le pressent de leur accorder tout ce qui peut servir à leur ambition et à leurs plaisirs. Ces prières sont regardées comme des blasphèmes par quelques philosophes qui , persuadés que les hommes ne sont pas assez éclairés sur leurs vrais intérêts, voudroient qu'ils s'en rapportassent uniquement à la bonté des dieux, ou du moins qu'ils ne leur adressassent que cette espèce de formule, consignée dans les écrits d'un ancien poëte : « O vous ! qui êtes le roi du ciel , accordez-nous ce qui nous est utile , soit que nous le demandions , soit que nous ne le demandions pas ; refusez-nous ce qui nous

« seroit nuisible , quand même nous le de-  
« manderions. »

Autrefois on ne présentoit aux dieux que les fruits de la terre ; et l'on voit encore dans la Grèce plusieurs autels sur lesquels il n'est pas permis d'immoler des victimes. Les sacrifices sanglants s'introduisirent avec peine ; l'homme avoit horreur de porter le fer dans le sein d'un animal destiné au labourage , et devenu le compagnon de ses travaux : une loi expresse le lui défendoit sous peine de mort ; et l'usage général l'engageoit à s'abstenir de la chair des animaux.

Le respect qu'on avoit pour les traditions anciennes est attesté par une cérémonie qui se renouvelle tous les ans dans une fête consacrée à Jupiter : on place des offrandes sur un autel , auprès duquel on fait passer des bœufs. Celui qui touche à ces offrandes doit être immolé. De jeunes filles portent de l'eau dans des vases , et les ministres du dieu les instruments du sacrifice. A peine le coup est-il frappé , que le victimaire , saisi d'horreur , laisse tomber la hache et prend la fuite ; cependant ses complices goûtent de la victime , en cousent la peau , la remplissent de foin ,

attachent à la charrue cette figure informe, et vont se justifier devant les juges qui les ont cités à leur tribunal. Les jeunes filles qui ont fourni l'eau pour aiguiser les instruments rejettent la faute sur ceux qui les ont aiguisés en effet; ces derniers sur ceux qui ont égorgé la victime; et ceux-ci sur les instruments, qui sont condamnés comme auteurs du meurtre, et jetés dans la mer.

Cette cérémonie mystérieuse est de la plus haute antiquité, et rappelle un fait qui se passa du temps d'Erechthée. Un laboureur ayant placé son offrande sur l'autel, assomma un bœuf qui en avoit dévoré une partie; il prit la fuite, et la hache fut traduite en justice.

Quand les hommes se nourrissoient des fruits de la terre, ils avoient soin d'en réserver une portion pour les dieux. Ils observèrent le même usage quand ils commencèrent à se nourrir de la chair des animaux, et c'est peut-être de là que viennent les sacrifices sanglants, qui ne sont en effet que des repas destinés aux dieux, et auxquels on fait participer les assistants.

La connoissance d'une foule de pratiques et de détails constitue le savoir des prêtres.

Tantôt on répand de l'eau sur l'autel ou sur la tête de la victime ; tantôt c'est du miel ou de l'huile : plus communément on les arrose avec du vin , et alors on brûle sur l'autel du bois de figuier , de myrte ou de vigne. Le choix de la victime n'exige pas moins d'attention. Elle doit être sans tache , n'avoir aucun défaut , aucune maladie ; mais tous les animaux ne sont pas également propres aux sacrifices. On n'offrit d'abord que les animaux dont on se nourrissoit , comme le bœuf , la brebis , la chèvre , le cochon , etc. Ensuite on sacrifia des chevaux au Soleil , des cerfs à Diane , des chiens à Hécate. Chaque pays , chaque temple a ses usages : la haine et la faveur des dieux sont également nuisibles aux animaux qui leur sont consacrés.

Pourquoi poser sur la tête de la victime un gâteau pétri avec de la farine d'orge et du sel , lui arracher le poil du front , et le jeter dans le feu ? pourquoi brûler ses cuisses avec du bois fendu ?

Quand je pressois les ministres des temples de s'expliquer sur ces rites , ils me répondoient comme le fit un prêtre de Thèbes , à qui je demandois pourquoi les Béotiens offroient des

anguilles aux dieux : » Nous observons , me  
« dit-il, les coutumes de nos pères, sans nous  
« croire obligés de les justifier aux yeux des  
« étrangers. »

On partage la victime entre les dieux, les prêtres, et ceux qui l'ont présentée. La portion des dieux est dévorée par la flamme, celle des prêtres fait partie de leur revenu, la troisième sert de prétexte à ceux qui la reçoivent de donner un repas à leurs amis. Quelques uns, voulant se parer de leur opulence, cherchent à se distinguer par des sacrifices pompeux. J'en ai vu qui, après avoir immolé un bœuf, ornoient de fleurs et de rubans la partie antérieure de sa tête, et l'attachoient à leur porte. Comme le sacrifice de bœuf est le plus estimé, on fait pour les pauvres de petits gâteaux auxquels on donne la figure de cet animal, et les prêtres veulent bien se contenter de cette offrande.

La superstition domine avec tant de violence sur notre esprit, qu'elle avoit rendu féroce le peuple le plus doux de la terre : les sacrifices humains étoient autrefois assez fréquents parmi les Grecs ; ils l'étoient chez presque tous les peuples, et ils le sont encore

aujourd'hui chez quelques uns d'entre eux ; ils cesseront enfin , parceque les cruautés absurdes et inutiles cèdent tôt ou tard à la nature et à la raison. Ce qui subsistera plus longtemps, c'est l'aveugle confiance que l'on a dans les actes extérieurs de religion. Les hommes injustes, les scélérats mêmes, osent se flatter de corrompre les dieux par des présents, et de les tromper par les dehors de la piété. En vain les philosophes s'élèvent contre une erreur si dangereuse ; elle sera toujours chère à la plupart des hommes, parcequ'il sera toujours plus aisé d'avoir des victimes que des vertus.

Un jour les Athéniens se plainquirent à l'oracle d'Ammon de ce que les dieux se déclaroient en faveur des Lacédémoniens , qui ne leur présentoient que des victimes en petit nombre, maigres et mutilées. L'oracle répondit que tous les sacrifices des Grecs ne valoient pas cette prière humble et modeste par laquelle les Lacédémoniens se contentent de demander aux dieux les vrais biens. L'oracle de Jupiter m'en rappelle un autre qui ne fait pas moins d'honneur à celui d'Apollon. Un riche Thessalien , se trouvant à Delphes, offrit avec le plus grand

appareil cent bœufs, dont les cornes étoient dorées : en même temps un pauvre citoyen d'Hermione tira de sa besace une pincée de farine qu'il jeta dans la flamme qui brilloit sur l'autel. La Pythie déclara que l'hommage de cet homme étoit plus agréable aux dieux que celui du Thessalien.

Comme l'eau purifie le corps, on a pensé qu'elle purifioit aussi l'ame, et qu'elle opéroit cet effet de deux manières, soit en la délivrant de ses taches, soit en la disposant à n'en pas contracter. De là deux sortes de lustrations, les unes expiatoires, les autres préparatoires. Par les premières on implore la clémence des dieux, par les secondes leur secours.

On a soin de purifier les enfants d'abord après leur naissance ; ceux qui entrent dans les temples ; ceux qui ont commis un meurtre, même involontaire ; ceux qui sont affligés de certains maux, regardés comme des signes de la colère céleste, tels que la peste, la frénésie, etc. ; tous ceux enfin qui veulent se rendre agréables aux dieux.

Cette cérémonie s'est insensiblement appliquée aux temples, aux autels, à tous les lieux que la divinité doit honorer de sa présence ;

aux villes, aux rues, aux maisons, aux champs, à tous les lieux que le crime a profanés, ou sur lesquels on veut attirer les faveurs du ciel.

On purifie tous les ans la ville d'Athènes, le 6 du mois thargélion (\*). Toutes les fois que le courroux des dieux se déclare par la famine, par une épidémie ou d'autres fléaux, on tâche de le détourner sur un homme et sur une femme du peuple, entretenus par l'état pour être, au besoin, des victimes expiatoires, chacun au nom de son sexe. On les promène dans les rues au son des instruments; et, après leur avoir donné quelques coups de verges, on les fait sortir de la ville. Autrefois on les condamnoit aux flammes, et on jetoit leurs cendres au vent.

Quoique l'eau de mer soit la plus convenable aux purifications, on se sert le plus souvent de celle qu'on appelle lustrale : c'est une eau commune, dans laquelle on a plongé un tison ardent, pris sur l'autel lorsqu'on y brûloit la victime. On en remplit les vases qui sont dans les vestibules des temples, dans les lieux

---

(\*) Le mois thargélion correspond au mois de juillet.



où se tient l'assemblée générale, autour des cercueils où l'on expose les morts à la vue des passants.

Comme le feu purifie les métaux, que le sel et le nitre ôtent les souillures et conservent les corps, que la fumée et les odeurs agréables peuvent garantir de l'influence du mauvais air, on a cru par degrés que ces moyens, et d'autres encore, devoient être employés dans les différentes lustrations. C'est ainsi qu'on attache une vertu secrète à l'encens qu'on brûle dans les temples, et aux fleurs dont on se couronne ; c'est ainsi qu'une maison recouvre sa pureté par la fumée du soufre, et par l'aspersion d'une eau dans laquelle on a jeté quelques grains de sel. En certaines occasions il suffit de tourner autour du feu, ou de voir passer autour de soi un petit chien, ou quelque autre animal. Dans les lustrations des villes on promène le long des murs les victimes destinées aux sacrifices.

Les rites varient suivant que l'objet est plus ou moins important, la superstition plus ou moins forte. Les uns croient qu'il est essentiel de s'enfoncer dans la rivière ; d'autres, qu'il suffit d'y plonger sept fois sa tête ; la plupart

se contentent de tremper leurs mains dans l'eau lustrale, ou d'en recevoir l'aspersion par les mains d'un prêtre qui se tient pour cet effet à la porte du temple. Chaque particulier peut offrir des sacrifices sur un autel placé à la porte de sa maison, ou dans une chapelle domestique. C'est là que j'ai vu souvent un père vertueux, entouré de ses enfants, confondre leur hommage avec le sien, et former des vœux dictés par la tendresse, et dignes d'être exaucés. Cette espèce de sacerdoce ne devant exercer ses fonctions que dans une seule famille, il a fallu établir des ministres pour le culte public.

Il n'est point de villes où l'on trouve autant de prêtres et de prêtresses qu'à Athènes, parcequ'il n'en est point où l'on ait élevé une si grande quantité de temples, où l'on célèbre un si grand nombre de fêtes.

Dans les différents bourgs de l'Attique et du reste de la Grèce, un seul prêtre suffit pour desservir un temple : dans les villes considérables, les soins du ministère sont partagés entre plusieurs personnes qui forment comme une communauté. A la tête est le ministre du dieu, qualifié quelquefois du titre de grand-

prêtre. Au-dessous de lui sont le Néocore , chargé de veiller à la décoration et à la propreté des lieux saints , et de jeter de l'eau lustrale sur ceux qui entrent dans le temple ; des sacrificateurs qui égorgent les victimes ; des aruspices qui en examinent les entrailles ; des hérauts qui règlent les cérémonies et congédient l'assemblée. En certains endroits on donne le nom de père au premier des ministres sacrés , et celui de mère à la première des prêtresses.

On confie à des laïques des fonctions moins saintes , et relatives au service des temples. Les uns sont chargés du soin de la fabrique et de la garde du trésor ; d'autres assistent comme témoins et inspecteurs aux sacrifices solennels.

Les prêtres officient avec de riches vêtements , sur lesquels sont tracés en lettres d'or les noms des particuliers qui en ont fait présent au temple. Cette magnificence est encore relevée par la beauté de la figure , la noblesse du maintien , le son de la voix , et sur-tout par les attributs de la divinité dont ils sont les ministres. C'est ainsi que la prêtresse de Cérès paroît couronnée de pavots et d'épis ; et celle

de Minerve avec l'égide, la cuirasse, et un casque surmonté d'aigrettes.

Plusieurs sacerdoces sont attachés à des maisons anciennes et puissantes, où ils se transmettent de père en fils; d'autres sont conférés par le peuple.

On n'en peut remplir aucun sans un examen qui roule sur la personne et sur les mœurs. Il faut que le nouveau ministre n'ait aucune difformité dans la figure, et que sa conduite ait toujours été irréprochable. A l'égard des lumières il suffit qu'il connoisse le rituel du temple auquel il est attaché, qu'il s'acquitte des cérémonies avec décence, et qu'il sache discerner les diverses espèces d'hommages et de prières que l'on doit adresser aux dieux.

Quelques temples sont desservis par des prêtresses : tel est celui de Bacchus aux marais. Elles sont au nombre de quatorze, et à la nomination de l'archonte-roi : on les oblige à garder une continence exacte. La femme de l'archonte, nommée la reine, les initie aux mystères qu'elles ont en dépôt, et en exige, avant de les recevoir, un serment par lequel elles attestent qu'elles ont toujours vécu dans

la plus grande pureté, et sans aucun commerce avec les hommes.

A l'entretien des prêtres et des temples sont assignées différentes branches de revenus. On prélève d'abord sur les confiscations et sur les amendes le dixième pour Minerve, et le cinquantième pour les autres divinités. On consacre aux dieux le dixième des dépouilles enlevées à l'ennemi. Dans chaque temple deux officiers, connus sous le nom de parasites, ont le droit d'exiger une mesure d'orge des différents tenanciers du district qui leur est attribué ; enfin il est peu de temples qui ne possèdent des maisons et des portions de terrain.

Ces revenus, auxquels il faut joindre les offrandes des particuliers, sont confiés à la garde des trésoriers du temple. Ils servent pour les réparations et la décoration des lieux saints, pour les dépenses qu'entraînent les sacrifices, pour l'entretien des prêtres, qui ont presque tous des honoraires, un logement, et des droits sur les victimes. Quelques uns jouissent d'un revenu plus considérable. Telle est la prêtresse de Minerve, à laquelle on doit offrir une mesure de froment, une autre d'orge, et

une obole, toutes les fois qu'il naît ou qu'il meurt quelqu'un dans une famille.

Outre ces avantages, les prêtres sont intéressés à maintenir le droit d'asile, accordé non seulement aux temples, mais encore aux bois sacrés qui les entourent, et aux maisons ou chapelles qui se trouvent dans leur enceinte. On ne peut en arracher le coupable, ni même l'empêcher de recevoir sa subsistance. Ce privilège, aussi offensant pour les dieux qu'utile à leurs ministres, s'étend jusque sur les autels isolés.

En Égypte, les prêtres forment le premier corps de l'état, et ne sont pas obligés de contribuer à ses besoins, quoique la troisième partie des biens-fonds soit assignée à leur entretien. La pureté de leurs mœurs et l'austérité de leur vie leur concilient la confiance des peuples, et leurs lumières celle du souverain dont ils composent le conseil, et qui doit être tiré de leur corps, ou s'y faire agréger dès qu'il monte sur le trône. Interprètes des volontés des dieux, arbitres de celles des hommes, dépositaires des sciences et sur-tout des secrets de la médecine, ils jouissent d'un pouvoir sans bornes, puisqu'ils gouvernent à leur

gré les préjugés et les foiblesses des hommes.

Ceux de la Grèce ont obtenu des honneurs, tels que des places distinguées aux spectacles. Tous pourroient se borner aux fonctions de leur ministère, et passer leurs jours dans une douce oisiveté. Cependant plusieurs d'entre eux, empressés à mériter par leur zèle les égards dus à leur caractère, ont rempli les charges onéreuses de la république, et l'ont servie soit dans les armées, soit dans les ambassades.

Ils ne forment point un corps particulier et indépendant. Nulle relation d'intérêt entre les ministres des différents temples ; les causes même qui les regardent personnellement sont portées aux tribunaux ordinaires.

Les neuf archontes, ou magistrats suprêmes, veillent au maintien du culte public, et sont toujours à la tête des cérémonies religieuses. Le second, connu sous le nom de roi, est chargé de poursuivre les délits contre la religion, de présider aux sacrifices publics, et de juger les contestations qui s'élèvent dans les familles sacerdotales, au sujet de quelque prêtrise vacante. Les prêtres peuvent à la vérité diriger les sacrifices des particuliers ; mais, si, dans ces actes de piété, ils

transgressoient les lois établies , ils ne pourroient se soustraire à la vigilance des magistrats. Nous avons vu , de nos jours , le grand-prêtre de Cérès puni , par ordre du gouvernement , pour avoir violé ces lois , dans des articles qui ne paroissoient être d'aucune importance.

A la suite des prêtres , on doit placer ces devins , dont l'état honore la profession , et qu'il entretient dans le prytanée. Ils ont la prétention de lire l'avenir dans le vol des oiseaux , et dans les entrailles des victimes. Ils suivent les armées ; et c'est de leurs décisions , achetées quelquefois à un prix excessif , que dépendent souvent les révolutions des gouvernements , et les opérations d'une campagne. On en trouve dans toute la Grèce ; mais ceux de l'Élide sont les plus renommés. Là , depuis plusieurs siècles , deux ou trois familles se transmettent , de père en fils , l'art de prédire les événements , et de suspendre les maux des mortels.

Les devins étendent leur ministère encore plus loin. Ils dirigent les consciences ; on les consulte pour savoir si certaines actions sont conformes ou non à la justice divine. J'en ai



vu qui pousoient le fanatisme jusqu'à l'atrocité, et qui, se croyant chargés des intérêts du ciel, auroient poursuivi en justice la mort de leur père coupable d'un meurtre.

Il parut, il y a deux ou trois siècles, des hommes qui, n'ayant aucune mission de la part du gouvernement, et s'érigeant en interprètes des dieux, nourrissoient parmi le peuple une crédulité qu'ils avoient eux-mêmes, ou qu'ils affectoient d'avoir, errant de nation en nation, les menaçant toutes de la colère céleste, établissant de nouveaux rites pour l'apaiser, et rendant les hommes plus foibles et plus malheureux par les craintes et par les remords dont ils les remplissoient. Les uns durent leur haute réputation à des prestiges, les autres à de grands talents. De ce nombre furent Abaris de Scythie, Empédocle d'Agri-gente, Epiménide de Crète.

L'impression qu'ils laissèrent dans les esprits a perpétué le règne de la superstition. Le peuple découvre des signes frappants de la volonté des dieux, en tous temps, en tous lieux, dans les éclipses, dans le bruit du tonnerre, dans les grands phénomènes de la nature, dans les accidents les plus fortuits. Les

songes, l'aspect imprévu de certains animaux, le mouvement convulsif des paupières, le tintement des oreilles, l'éternument, quelques mots prononcés au hasard, tant d'autres effets indifférents, sont devenus des présages heureux ou sinistres. Trouvez-vous un serpent dans votre maison, élevez un autel dans le lieu même. Voyez-vous un milan planer dans les airs, tombez vite à genoux. Votre imagination est-elle troublée par le chagrin ou par la maladie, c'est Empusa qui vous apparôit, c'est un fantôme envoyé par Hécate, et qui prend toutes sortes de formes pour tourmenter les malheureux.

Dans toutes ces circonstances, on court aux devins, aux interprètes. Les ressources qu'ils indiquent sont aussi chimériques que les maux dont on se croit menacé.

Quelques uns de ces imposteurs se glissent dans les maisons opulentes, et flattent les préjugés des âmes foibles : ils ont, disent-ils, des secrets infailibles pour enchaîner le pouvoir des mauvais génies. Leurs promesses annoncent trois avantages, dont les gens riches sont extrêmement jaloux, et qui consistent à les rassurer contre leurs remords, à les ven-

ger de leurs ennemis, à perpétuer leur bonheur au-delà du trépas. Les prières et les expiations qu'ils mettent en œuvre sont contenues dans de vieux rituels, qui portent les noms d'Orphée et de Musée.

Des femmes de la lie du peuple font le même trafic. Elles vont dans les maisons des pauvres distribuer une espèce d'initiation ; elles répandent de l'eau sur l'initié, le frottent avec de la boue et du son, le couvrent d'une peau d'animal, et accompagnent ces cérémonies de formules qu'elles lisent dans le rituel, et de cris perçants qui en imposent à la multitude.

Les personnes instruites, quoique exemptes de la plupart de ces foiblesses, n'en sont pas moins attachées aux pratiques de la religion. Après un heureux succès, dans une maladie, au plus petit danger, au souvenir d'un songe effrayant, elles offrent des sacrifices ; souvent même elles construisent, dans l'intérieur de leurs maisons, des chapelles, qui se sont tellement multipliées, que de pieux philosophes desireroient qu'on les supprimât toutes, et que les vœux des particuliers ne s'acquittassent que dans les temples.

Mais comment concilier la confiance que

l'on a pour les cérémonies saintes avec les idées que l'on a conçues du souverain des dieux ? Il est permis de regarder Jupiter comme un usurpateur, qui a chassé son père du trône de l'univers, et qui en sera chassé un jour par son fils. Cette doctrine soutenue par la secte des prétendus disciples d'Orphée, Eschyle n'a pas craint de l'adopter dans une tragédie que le gouvernement n'a jamais empêché de représenter et d'applaudir.

J'ai dit plus haut que, depuis un siècle environ, de nouveaux dieux s'étoient introduits parmi les Athéniens. Je dois ajouter que, dans le même intervalle de temps, l'incrédulité a fait les mêmes progrès. Dès que les Grecs eurent reçu les lumières de la philosophie, quelques uns d'entre eux, étonnés des irrégularités et des scandales de la nature, ne le furent pas moins de n'en pas trouver la solution dans le système informe de religion qu'ils avoient suivi jusqu'alors. Les doutes succédèrent à l'ignorance, et produisirent des opinions licencieuses, que les jeunes gens embrassèrent avec avidité : mais leurs auteurs devinrent l'objet de la haine publique. Le peuple disoit qu'ils n'avoient secoué le joug

de la religion que pour s'abandonner plus librement à leurs passions , et le gouvernement se crut obligé de sévir contre eux. Voici comment on justifie son intolérance.

Le culte public étant prescrit par une des lois fondamentales , et se trouvant par-là même étroitement lié avec la constitution , on ne peut l'attaquer sans ébranler cette constitution. C'est donc aux magistrats qu'il appartient de le maintenir, et de s'opposer aux innovations qui tendent visiblement à le détruire. Ils ne soumettent à la censure ni les histoires fabuleuses sur l'origine des dieux, ni les opinions philosophiques sur leur nature, ni même les plaisanteries indécentes sur les actions qu'on leur attribue ; mais ils poursuivent et font punir de mort ceux qui parlent ou qui écrivent contre leur existence, ceux qui brisent avec mépris leurs statues, ceux enfin qui violent le secret des mystères avoués par le gouvernement.

Ainsi , pendant que l'on confie aux prêtres le soin de régler les actes extérieurs de piété, et aux magistrats l'autorité nécessaire pour le soutien de la religion , on permet aux poètes

de fabriquer ou d'adopter de nouvelles généalogies des dieux, et aux philosophes d'agiter les questions si délicates sur l'éternité de la matière, et sur la formation de l'univers; pourvu toutefois qu'en les traitant ils évitent deux grands écueils: l'un, de se rapprocher de la doctrine enseignée dans les mystères; l'autre, d'avancer sans modification des principes d'où résulteroit nécessairement la ruine du culte établi de temps immémorial. Dans l'un et dans l'autre cas, ils sont poursuivis comme coupables d'impiété.

Cette accusation est d'autant plus redoutable pour l'innocence, qu'elle a servi plus d'une fois d'instrument à la haine, et qu'elle enflamme aisément la fureur d'un peuple dont le zèle est plus cruel encore que celui des magistrats et des prêtres.

Tout citoyen peut se porter pour accusateur, et dénoncer le coupable devant le second des Archontes, qui introduit la cause à la cour des Héliastes, l'un des principaux tribunaux d'Athènes; quelquefois l'accusation se fait dans l'assemblée du peuple. Quand elle regarde les mystères de Cérès, le sénat en prend connoissance, à moins que l'accusé

ne se pourvoie devant les Eumolpides , car cette famille sacerdotale , attachée de tout temps au temple de Cérès , conserve une juridiction qui ne s'exerce que sur la profanation des mystères , et qui est d'une extrême sévérité. Les Eumolpides procèdent suivant des lois non écrites dont ils sont les interprètes, et qui livrent le coupable non seulement à la vengeance des hommes , mais encore à celle des dieux. Il est rare qu'il s'expose aux rigueurs de ce tribunal.

Il est arrivé qu'en déclarant ses complices l'accusé a sauvé ses jours ; mais on ne l'a pas moins rendu incapable de participer aux sacrifices , aux fêtes , aux spectacles , aux droits des autres citoyens. A cette note d'infamie se joignent quelquefois des cérémonies effrayantes : ce sont des imprécations que les prêtres de différents temples prononcent solennellement et par ordre des magistrats. Ils se tournent vers l'occident , et secouant leurs robes de pourpre ; ils dévouent aux dieux infernaux le coupable et sa postérité. On est persuadé que les furies s'emparent alors de son cœur , et que leur rage n'est assouvie que lorsque sa race est éteinte.

La famille sacerdotale des Eumolpides montre plus de zèle pour le maintien des mystères de Cérès, que n'en témoignent les autres prêtres pour la religion dominante. On les a vus plus d'une fois traduire les coupables devant les tribunaux de justice ; cependant il faut dire à leur louange qu'en certaines occasions, loin de seconder la fureur du peuple prêt à massacrer sur-le-champ des particuliers accusés d'avoir profané les mystères, ils ont exigé que la condamnation se fît suivant les lois. Parmi ces lois, il en est une qu'on a quelquefois exécutée, et qui seroit capable d'arrêter les haines les plus fortes si elles étoient susceptibles de frein. Elle ordonne que l'accusateur ou l'accusé périsse ; le premier, s'il succombe dans son accusation ; le second, si le crime est prouvé.

Il ne me reste plus qu'à citer les principaux jugements que les tribunaux d'Athènes ont prononcés contre le crime d'impiété depuis environ un siècle.

Le poète Eschyle fut dénoncé pour avoir, dans une de ses tragédies, révélé la doctrine des mystères. Son frère Aminias tâcha d'ébranler les juges, en montrant les blessures



qu'il avoit reçues à la bataille de Salamine. Ce moyen n'auroit peut-être pas suffi si Eschyle n'eût prouvé clairement qu'il n'étoit pas initié. Le peuple l'attendoit à la porte du tribunal pour le lapider.

Le philosophe Diagoras de Mélos, accusé d'avoir révélé les mystères et nié l'existence des dieux, prit la fuite. On promit des récompenses à ceux qui le livreroient mort ou vif ; et le décret qui le couvroit d'infamie fut gravé sur une colonne de bronze.

Protagoras, un des plus illustres sophistes de son temps, ayant commencé un de ses ouvrages par ces mots : « Je ne sais s'il y a des dieux ou s'il n'y en a point », fut poursuivi criminellement et prit la fuite. On rechercha ses écrits dans les maisons des particuliers, et on les fit brûler dans la place publique.

Prodicus de Céos fut condamné à boire la ciguë, pour avoir avancé que les hommes avoient mis au rang des dieux les êtres dont ils retiroient de l'utilité, tels que le soleil, la lune, les fontaines, etc.

La faction opposée à Périclès, n'osant l'attaquer ouvertement, résolut de le perdre par une voie détournée. Il étoit ami d'Anaxagore,

qui admettoit une intelligence suprême. En vertu d'un décret porté contre ceux qui nioient l'existence des dieux , Anaxagore fut traîné en prison. Il obtint quelques suffrages de plus que son accusateur , et ne les dut qu'aux prières et aux larmes de Périclès , qui le fit sortir d'Athènes. Sans le crédit de son protecteur , le plus religieux des philosophes auroit été lapidé comme athée.

Lors de l'expédition de Sicile , au moment qu'Alcibiade faisoit embarquer les troupes qu'il devoit commander , les statues de Mercure , placées en différents quartiers d'Athènes , se trouvèrent mutilées en une nuit. La terreur se répand aussitôt dans Athènes ; on prête des vues plus profondes aux auteurs de cette impiété , qu'on regarde comme des factieux. Le peuple s'assemble : des témoins chargent Alcibiade d'avoir défiguré les statues , et de plus , célébré , avec les compagnons de ses débauches , les mystères de Cérès dans des maisons particulières. Cependant , comme les soldats prenoient hautement le parti de leur général , on suspendit le jugement : mais à peine fut-il arrivé en Sicile , que ses ennemis reprirent l'accusation ; les délateurs se

multiplièrent , et les prisons se remplirent de citoyens que l'injustice poursuivoit. Plusieurs furent mis à mort , beaucoup d'autres avoient pris la fuite.

Il arriva , dans le cours des procédures , un accident qui montre jusqu'à quel excès le peuple porte son aveuglement. Un des témoins interrogé comment il avoit pu reconnoître , pendant la nuit , les personnes qu'il dénonçoit , répondit : « Au clair de la lune. » On prouva que la lune ne paroissoit pas alors ; les gens de bien furent consternés , mais la fureur du peuple n'en devint que plus ardente.

Alcibiade , cité devant cet indigne tribunal dans le temps qu'il alloit s'emparer de Messine , et peut-être de toute la Sicile , refusa de comparoître , et fut condamné à perdre la vie. On vendit ses biens , on grava sur une colonne le décret qui le proscrivoit et le rendoit infame. Les prêtres de tous les temples eurent ordre de prononcer contre lui des imprecations terribles. Tous obéirent , à l'exception de la prêtresse Théano , dont la réponse méritoit mieux d'être gravée sur une colonne , que le décret du peuple. « Je suis établie , » dit-elle , pour attirer sur les hommes les

« bénédictions , et non les malédictions du  
« ciel. »

Alcibiade ayant offert ses services aux ennemis de sa patrie, la mit à deux doigts de sa perte. Quand elle se vit forcée de le rappeler, les prêtres de Cérès s'opposèrent à son retour ; mais ils furent contraints de l'absoudre des imprécations dont ils l'avoient chargé. On remarqua l'adresse avec laquelle s'exprima le premier des ministres sacrés : « Je n'ai pas  
« maudit Alcibiade s'il étoit innocent. »

Quelque temps après arriva le jugement de Socrate , dont la religion ne fut que le prétexte , ainsi que je le montrerai dans la suite.

Les Athéniens ne sont pas plus indulgents pour le sacrilège ; les lois attachent la peine de mort à ce crime , et privent le coupable des honneurs de la sépulture. Cette peine , que des philosophes d'ailleurs éclairés ne trouvent pas trop forte , le faux zèle des Athéniens l'étend jusqu'aux fautes les plus légères. Croit-on qu'on a vu des citoyens condamnés à périr , les uns pour avoir arraché un arbrisseau dans un bois sacré ; les autres pour avoir tué je ne sais quel oiseau consacré à Esculape ! Je rapporterai un trait plus effrayant

encore : une feuille d'or étoit tombée de la couronne de Diane ; un enfant la ramassa : il étoit si jeune , qu'il fallut mettre son discernement à l'épreuve. On lui présenta de nouveau la feuille d'or, avec des dés, des hochets, et une grosse pièce. Les juges déclarèrent qu'il avoit assez de raison pour être coupable, et le firent mourir.

---

# DES FÊTES

## DES ATHÉNIENS.

---

LES premières fêtes des Grecs furent caractérisées par la joie et par la reconnoissance. Après avoir recueilli les fruits de la terre, les peuples s'assembloient pour offrir des sacrifices et se livrer aux transports qu'inspire l'abondance. Plusieurs fêtes des Athéniens se ressentent de cette origine : ils célèbrent le retour de la verdure, des moissons, de la vendange et des quatre saisons de l'année ; et comme ces hommages s'adressent à Cérès ou à Bacchus, les fêtes de ces divinités sont en plus grand nombre que celles des autres.

Dans la suite, le souvenir des événements utiles ou glorieux fut fixé à des jours marqués, pour être perpétué à jamais. Parcourez les mois de l'année des Athéniens, vous y trouverez un abrégé de leurs annales, et les principaux traits de leur gloire ; tantôt la réunion des peuples de l'Attique par Thésée, le retour

de ce prince dans ses états, l'abolition qu'il procura de toutes les dettes ; tantôt la bataille de Marathon , celle de Salamine , celles de Platée , de Naxos , etc.

C'est une fête pour les particuliers , lorsqu'il leur naît des enfants ; c'en est une pour la nation , lorsque ces enfants sont inscrits dans l'ordre des citoyens , ou lorsque , parvenus à un certain âge , ils montrent en public les progrès qu'ils ont faits dans les exercices du gymnase. Outre les fêtes qui regardent toute la nation , il en est de particulières à chaque bourg.

Les solennités publiques reviennent tous les ans , ou après un certain nombre d'années. On distingue celles qui , dès les plus anciens temps , furent établies dans le pays , et celles qu'on a récemment empruntées des autres peuples. Quelques unes se célèbrent avec une extrême magnificence. J'ai vu , en certaines occasions , jusqu'à trois cents bœufs traînés pompeusement aux autels. Plus de quatre-vingts jours , enlevés à l'industrie et aux travaux de la campagne , sont remplis par des spectacles qui attachent le peuple à la religion , ainsi qu'au gouvernement. Ce sont des sacrifices

qui inspirent le respect par l'appareil pompeux des cérémonies ; des processions où la jeunesse de l'un et de l'autre sexe étale tous ses attraits ; des pièces de théâtre, fruits des plus beaux génies de la Grèce ; des danses, des chants, des combats où brillent tour-à-tour l'adresse et les talents. Ces combats sont de deux espèces ; les gymniques, qui se donnent au stade, et les scéniques, qui se livrent au théâtre : dans les premiers, on se dispute le prix de la course, de la lutte et des autres exercices du gymnase ; dans les derniers, celui du chant et de la danse : les uns et les autres font l'ornement des principales fêtes. Je vais donner une idée des scéniques.

Chacune des dix tribus fournit un chœur, et le chef qui doit le conduire. Ce chef, qu'on nomme chorège, doit être âgé au moins de quarante ans. Il choisit lui-même ses acteurs, qui, pour l'ordinaire, sont pris dans la classe des enfants et dans celle des adolescents : son intérêt est d'avoir un excellent joueur de flûte pour diriger leur voix, un habile maître pour régler leurs pas et leurs gestes. Comme il est nécessaire d'établir la plus grande égalité entre les concurrents, et que ces deux institu-



teurs décident souvent de la victoire, un des premiers magistrats de la république les fait tirer au sort en présence des différentes troupes et des différents chorèges.

Quelques mois avant les fêtes on commence à exercer les acteurs. Souvent le chorège, pour ne les pas perdre de vue, les retire chez lui, et fournit à leur entretien ; il paroît ensuite à la fête, ainsi que ceux qui le suivent, avec une couronne dorée et une robe magnifique.

Ces fonctions, consacrées par la religion, se trouvent encore ennoblies par l'exemple d'Aristide, d'Épaminondas et des plus grands hommes qui se sont fait un honneur de les remplir ; mais elles sont si dispendieuses qu'on voit plusieurs citoyens refuser le dangereux honneur de sacrifier une partie de leurs biens à l'espérance incertaine de s'élever, par ce moyen, aux premières magistratures.

Quelquefois une tribu ne trouve point de chorège ; alors c'est l'état qui se charge de tous les frais, ou qui ordonne à deux citoyens de s'associer pour en supporter le poids, ou qui permet au chorège d'une tribu de conduire le chœur de l'autre. J'ajoute que chaque tribu

s'empresse d'avoir le meilleur poëte pour composer les cantiques sacrés.

Les chœurs paroissent dans les pompes ou processions ; ils se rangent autour des autels , et chantent les hymnes pendant les sacrifices ; ils se rendent au théâtre, où, chargés de soutenir l'honneur de leur tribu, ils s'animent de la plus vive émulation. Leurs chefs emploient les brigues et la corruption pour obtenir la victoire. Des juges sont établis pour décerner le prix : c'est, en certaines occasions, un trépied que la tribu victorieuse a soin de consacrer dans un temple, ou dans un édifice qu'elle fait élever.

Le peuple, presque aussi jaloux de ses plaisirs que de sa liberté, attend la décision du combat avec la même inquiétude et le même tumulte que s'il s'agissoit de ses plus grands intérêts ; la gloire qui en résulte se partage entre le chœur qui a triomphé, la tribu dont il est tiré, le chorège qui est à sa tête, et les maîtres qui l'ont dressé.

Tout ce qui concerne les spectacles est prévu et fixé par les lois ; elles déclarent inviolables, pendant le temps des fêtes, la personne du chorège et celle des acteurs ; elles règlent

le nombre des solennités où l'on doit donner au peuple les diverses espèces de jeux dont il est si avide. Telles sont, entre autres, les Panathénées et les grandes Dionysiaques de la ville.

Les premières tombent au premier mois, qui commence au solstice d'été : instituées dans les plus anciens temps en l'honneur de Minerve ; rétablies par Thésée, en mémoire de la réunion de tous les peuples de l'Attique, elles reviennent tous les ans ; mais, dans la cinquième année, elles se célèbrent avec plus de cérémonie et d'éclat. Voici l'ordre qu'on y suit, tel que je le remarquai la première fois que j'en fus témoin.

Les peuples qui habitent les bourgs de l'Attique s'étoient rendus en foule à la capitale ; ils avoient amené un grand nombre de victimes qu'on devoit offrir à la déesse. J'allai le matin sur les bords de l'Ilissus, et j'y vis les courses des chevaux, où les fils des premiers citoyens de la république se disputoient la gloire du triomphe. Je remarquai la manière dont la plupart montoient à cheval ; ils posoient le pied gauche sur une espèce de crampon attaché à la partie inférieure de leur pi-

que , et s'élançoient avec légèreté sur leurs coursiers. Non loin de là je vis d'autres jeunes gens concourir pour le prix de la lutte et des différents exercices du corps. J'allai à l'O-déum , et j'y vis plusieurs musiciens se livrer des combats plus doux et moins dangereux. Les uns exécutoient des pièces sur la flûte ou sur la cithare ; d'autres chantoient et s'accompagnoient de l'un de ces instruments. On leur avoit proposé pour sujet l'éloge d'Harmodius , d'Aristogiton et de Thrasybule , qui avoient délivré la république des tyrans dont elle étoit opprimée ; car , parmi les Athéniens , les institutions publiques sont des monuments pour ceux qui ont bien servi l'état , et des leçons pour ceux qui doivent le servir. Une couronne d'olivier , un vase rempli d'huile , furent les prix décernés aux vainqueurs : ensuite on couronna des particuliers à qui le peuple touché de leur zèle avoit accordé cette marque d'honneur.

J'allai aux Tuileries pour voir passer la pompe qui s'étoit formée hors des murs , et qui commençoit à défiler. Elle étoit composée de plusieurs classes de citoyens couronnés de fleurs , et remarquables par leur beauté ; c'étoient des vieillards dont la figure étoit impo-

sante, et qui tenoient des rameaux d'oliviers ; des hommes faits, qui, armés de lances et de boucliers, sembloient respirer les combats ; des garçons qui n'étoient âgés que de dix-huit à vingt ans, et qui chantoient des hymnes en l'honneur de la déesse ; de jolis enfants couverts d'une simple tunique, et parés de leurs graces naturelles ; des filles enfin qui appartenoient aux premières familles d'Athènes, et dont les traits, la taille et la démarche attiroient tous les regards. Leurs mains soutenoient sur leurs têtes des corbeilles qui, sous un voile éclatant, renfermoient des instrumens sacrés, des gâteaux, et tout ce qui peut servir aux sacrifices. Des suivantes attachées à leurs pas, d'une main étendoient un parasol au-dessus d'elles, et de l'autre tenoient un pliant. C'est une servitude imposée aux filles des étrangers établis à Athènes ; servitude que partagent leurs pères et leurs mères. En effet, les uns et les autres portoient sur leurs épaules des vases remplis d'eau et de miel pour faire les libations.

Ils étoient suivis de huit musiciens, dont quatre jouoient de la flûte, et quatre de la lyre. Après eux venoient des Rhapsodes, qui

chantoient les poèmes d'Homère , et des danseurs armés de toutes pièces, qui, s'attaquant par intervalles , représentoient, au son de la flûte, le combat de Minerve contre les Titans.

On voyoit ensuite paroître un vaisseau qui sembloit glisser sur la terre au gré des vents et d'une infinité de rameurs, mais qui se mouvoit par des machines qu'il renfermoit dans son sein. Sur le vaisseau se déployoit un voile d'une étoffe légère, où de jeunes filles avoient représenté en broderie la victoire de Minerve contre ces mêmes Titans. Elles y avoient aussi tracé, par ordre du gouvernement, quelques héros dont les exploits avoient mérité d'être confondus avec ceux des dieux.

Cette pompe marchoit à pas lents sous la direction de plusieurs magistrats. Elle traversa le quartier le plus fréquenté de la ville au milieu d'une foule de spectateurs, dont la plupart étoient placés sur des échafauds qu'on venoit de construire. Quand elle fut parvenue au temple d'Apollon Pythien, on détacha le voile suspendu au navire, et l'on se rendit à la citadelle, où il fut déposé dans le temple de Minerve

Sur le soir, je me laissai entraîner à l'Aca-

lémie pour voir la course du flambeau. La carrière n'a que six à sept stades de longueur ; elle s'étend depuis l'autel de Prométhée, qui est à la porte de ce jardin, jusqu'aux murs de la ville. Plusieurs jeunes gens sont placés dans cet intervalle, à des distances égales. Quand les cris de la multitude ont donné le signal, le premier allume le flambeau sur l'autel, et le porte en courant au second, qui le transmet de la même manière au troisième, et ainsi successivement. Ceux qui le laissent s'éteindre ne peuvent plus concourir ; ceux qui ralentissent leur marche sont livrés aux railleries et même aux coups de la populace ; il faut, pour remporter le prix, avoir parcouru les différentes stations. Cette espèce de combat se renouvela plusieurs fois ; il se diversifie suivant la nature des fêtes.

Ceux qui avoient été couronnés dans les différents exercices invitèrent leurs amis à souper. Il se donna, dans le prytanée et dans d'autres lieux publics, de grands repas qui se prolongèrent jusqu'au jour suivant. Le peuple, à qui on avoit distribué des victimes immolées, dressoit par-tout des tables, et faisoit éclater une joie vive et bruyante.

Plusieurs jours de l'année sont consacrés au culte de Bacchus ; son nom retentit tour-à-tour dans la ville , au port du Pirée , dans la campagne et dans les bourgs. J'ai vu plus d'une fois la ville entière plongée dans l'ivresse la plus profonde ; j'ai vu des troupes de Bacchants et de Bacchantes couronnés de lierre , de fenouil , de peuplier , s'agiter , danser , hurler dans les rues , invoquer Bacchus par des acclamations barbares , déchirer de leurs ongles et de leurs dents les entrailles crues des victimes , serrer des serpents dans leurs mains , les entrelacer dans leurs cheveux , en ceindre leurs corps , et , par ces espèces de prestiges , effrayer et intéresser la multitude.

Ces tableaux se retracent en partie dans une fête qui se célèbre à la naissance du printemps. La ville se remplit alors d'étrangers ; ils y viennent en foule pour apporter les tributs des îles soumises aux Athéniens , pour voir les nouvelles pièces qu'on donne sur le théâtre , pour être témoins des jeux et des spectacles , mais sur-tout d'une procession qui représente le triomphe de Bacchus. On y voit le même cortège qu'avoit , dit-on , ce dieu lorsqu'il fit la conquête de l'Inde ; des sa-



tyres, des dieux Pans, des hommes traînant des boucs pour les immoler ; d'autres montés sur des ânes, à l'imitation de Silène ; d'autres déguisés en femmes ; d'autres qui portent des figures obscènes suspendues à de longues perches , et qui chantent des hymnes dont la licence est extrême ; enfin , toutes sortes de personnes de l'un et de l'autre sexe, la plupart couvertes de peaux de faons , cachées sous un masque , couronnées de lierre , ivres ou feignant de le paroître ; mêlant sans interruption leurs cris au bruit des instruments ; les unes s'agitant comme des insensées et s'abandonnant à toutes les convulsions de la fureur ; les autres exécutant des danses régulières et militaires , mais tenant des vases au lieu de boucliers , et lançant , en forme de traits , des thyrses dont elles insultent quelquefois les spectateurs.

Au milieu de ces troupes d'acteurs forcenés s'avancent , dans un bel ordre , les différents chœurs députés par les tribus ; quantité de jeunes filles des plus distinguées de la ville marchent les yeux baissés , parées de tous leurs ornements , et tenant sur leurs têtes des corbeilles sacrées , qui , outre les prémices

des fruits , renferment des gâteaux de différentes formes , des grains de sel , des feuilles de lierre , et d'autres symboles mystérieux.

Les toits , formés en terrasses , sont couverts de spectateurs , et sur-tout de femmes , la plupart avec des lampes et des flambeaux pour éclairer la pompe qui défile presque toujours pendant la nuit , et qui s'arrête dans les carrefours et les places , pour faire des libations et offrir des victimes en l'honneur de Bacchus.

Le jour est consacré à différents jeux. On se rend de bonne heure au théâtre , soit pour assister aux combats de musique et de danse que se livrent les chœurs , soit pour voir les nouvelles pièces que les acteurs donnent au public.

Le premier des neuf Archontes préside à ces fêtes ; le second à d'autres solennités : ils ont sous eux des officiers qui les soulagent dans leurs fonctions , et des gardes pour expulser du spectacle ceux qui en troublent la tranquillité.

Tant que durent les fêtes , la moindre violence contre un citoyen est un crime , et toute poursuite contre un créancier est interdite.

Les jours suivants, les délits et les désordres qu'on y a commis sont punis avec sévérité.

Des femmes seules participent aux fêtes d'Adonis, et à celles qui, sous le nom de thesmophories, se célèbrent en l'honneur de Cérès et de Proserpine ; les dernières reviennent tous les ans au mois de puanepsion (\*), et durent plusieurs jours.

Parmi les objets dignes de fixer l'attention, je vis les Athéniennes, femmes et filles, se rendre à Éleusis, y passer une journée entière dans le temple, assises par terre et observant un jeûne austère. Pourquoi cette abstinence ? dis-je à l'une de celles qui avoient présidé à la fête ; elle me répondit : Parceque Cérès ne prit point de nourriture pendant qu'elle cherchoit sa fille Proserpine. Je lui demandai encore : Pourquoi, en allant à Éleusis, portiez-vous des livres sur vos têtes ? — Ils contiennent les lois que nous croyons avoir reçues de Cérès. — Pourquoi dans cette procession brillante, où l'air retentissoit de vos chants,

---

(\*) Ce mois commençoit tantôt dans les derniers jours d'octobre, tantôt dans les premiers jours de novembre.

conduisiez-vous une grande corbeille sur un char attelé de quatre chevaux blancs? — Elle renfermoit entre autres choses des grains dont nous devons la culture à Cérès ; c'est ainsi qu'aux fêtes de Minerve nous portons des corbeilles pleines de flocons de laine , parceque c'est elle qui nous apprend à la filer. Le meilleur moyen de reconnoître un bienfait, est de s'en souvenir sans cesse , et de le rappeler quelquefois à son auteur.

---

## DES MAISONS ET DES REPAS

### DES ATHÉNIENS.

---

LA plupart des maisons sont composées de deux appartements, l'un en haut pour les femmes, l'autre en bas pour les hommes, et couvertes de terrasses dont les extrémités ont une grande saillie. On en compte plus de dix mille à Athènes.

On en voit un assez grand nombre qui ont sur le derrière un jardin, sur le devant une petite cour, et plus souvent une espèce de portique au fond duquel est la porte de la maison, confiée quelquefois aux soins d'un eunuque. C'est là qu'on trouve tantôt une figure de Mercure pour écarter les voleurs, tantôt un chien, qu'ils redoutent beaucoup plus; presque toujours un autel en l'honneur d'Apolon, où le maître de la maison vient, en certains jours, offrir des sacrifices.

On montre aux étrangers les maisons de

Miltiade , d'Aristide , de Thémistocle , et des grands hommes du siècle dernier. Rien ne les distinguoit autrefois : elles brillent aujourd'hui par l'opposition des hôtels que des hommes sans nom et sans vertus ont eu le front d'élever auprès de ces demeures modestes. Depuis que le goût des bâtimens s'est introduit , les arts font tous les jours des efforts pour le favoriser et l'étendre. On a pris le parti d'aligner les rues , de séparer les nouvelles maisons en deux corps-de-logis , d'y placer au rez-de-chaussée les appartemens du mari et de la femme et de les rendre plus commodes par de sages distributions , et plus brillantes par les ornemens qu'on y multiplie.

Telle étoit celle qu'occupoit Dinias , un des plus riches et des plus voluptueux citoyens d'Athènes. Il étaloit un faste qui détruisoit bientôt sa fortune. Trois ou quatre esclaves marchaient toujours à sa suite. Sa femme Lysistrate ne se montrait que sur un char attelé de quatre chevaux blancs de Sicyone. Ainsi que d'autres Athéniens , il se faisoit servir par une femme-de-chambre qui partageoit les droits de son épouse , et il entrete-

noit en ville une maîtresse qu'il avoit la générosité d'affranchir , ou d'établir avant de la quitter. Pressé de jouir et de faire jouir ses amis , il leur donnoit souvent des repas et des fêtes.

Je le priai un jour de me montrer sa maison , et j'en dressai ensuite le plan. Une allée longue et étroite conduisoit directement à l'appartement des femmes ; l'entrée en est interdite aux hommes , excepté aux parents et à ceux qui viennent avec le mari. Après avoir traversé un gazon entouré de trois portiques , nous arrivâmes à une assez grande pièce où se tenoit Lysistrate , à qui Dinias me présenta.

Nous la trouvâmes occupée à broder une robe , plus occupée de deux colombes de Sicile , et d'un petit chien de Malte qui se jouoit autour d'elle. Lysistrate passoit pour une des plus jolies femmes d'Athènes , et cherchoit à soutenir cette réputation par l'élégance de sa parure. Ses cheveux noirs parfumés d'essences tomboient à grosses boucles sur ses épaules ; des bijoux d'or se faisoient remarquer à ses oreilles , des perles à son cou et à ses bras , des pierres précieuses à ses doigts. Peu contente des couleurs de la nature , elle en

avoit emprunté d'artificielles pour paroître avec l'éclat des roses et des lis. Elle avoit une robe blanche , telle que la portent communément les femmes de distinction.

Dans ce moment nous entendîmes une voix qui demandoit si Lysistrate étoit chez elle. Oui , répondit une esclave qui vint tout de suite annoncer Eucharis. C'étoit une des amies de Lysistrate , qui courut au-devant d'elle , l'embrassa tendrement , s'assit à ses côtés , et ne cessa de la louer sur sa figure et sur son ajustement. Vous êtes bien jolie , vous êtes parfaitement mise. Cette étoffe est charmante , elle vous sied à merveille ; combien coûte-t-elle ?

Je soupçonnai que cette conversation ne finiroit pas sitôt , et je demandai à Lysistrate la permission de parcourir le reste de l'appartement. La toilette fixa d'abord mes regards ; j'y vis des bassins et des aiguières d'argent , des miroirs de différentes matières , des aiguilles pour démêler les cheveux , des fers pour les boucler , des bandelettes plus ou moins larges pour les assujettir , des réseaux pour les envelopper , de la poudre jaune pour les en couvrir , diverses espèces de bracelets



et de boucles d'oreilles ; des boîtes contenant du rouge , du blanc de céruse , du noir pour teindre les sourcils , et tout ce qu'il faut pour tenir les dents propres , etc.

J'examinai ces objets avec attention , et Dinias ne comprenoit pas pourquoi ils étoient nouveaux pour un Scythe. Il me monroit ensuite son portrait et celui de sa femme. Je parus frappé de l'élégance des meubles : il me dit qu'aimant à jouir de l'industrie et de la supériorité des ouvriers étrangers , il avoit fait faire les sièges en Thessalie , les matelas du lit à Corinthe , les oreillers à Carthage ; et , comme ma surprise augmentoit , il rioit de ma simplicité , et ajoutoit , pour se justifier , que Xénophon paroissoit à l'armée avec un bouclier d'Argos , une cuirasse d'Athènes , un casque de Béotie , et un cheval d'Épidaure.

Nous passâmes à l'appartement des hommes , au milieu duquel nous trouvâmes une pièce de gazon , entourée de quatre portiques dont les murs étoient enduits de stuc , et lambrissés de menuiserie. Ces portiques servoient de communication à plusieurs chambres ou salles , la plupart décorées avec soin. L'or et l'ivoire rehaussoient l'éclat des meu-

bles ; les plafonds et les murs étoient ornés de peintures ; les portières et les tapis, fabriqués à Babylone , représentoient des Perses avec leurs robes trainantes, des vautours , d'autres oiseaux, et plusieurs autres animaux fantastiques.

Le luxe que Dinias étaloit dans sa maison régnoit aussi à sa table. Je vais tirer de mon journal la description du premier souper auquel je fus invité avec Philotas mon ami.

On devoit s'assembler vers le soir, au moment où l'ombre du gnomon auroit douze pieds de longueur. Nous eûmes l'attention de n'arriver ni trop tôt , ni trop tard : c'est ce qu'exigeoit la politesse. Nous trouvâmes Dinias s'agitant et donnant des ordres. Il nous présenta Philonide, un de ces parasites qui s'établissent chez les gens riches pour faire les honneurs de la maison, et amuser les convives. Nous nous aperçûmes qu'il secouoit de temps en temps la poussière qui s'attachoit à la robe de Dinias. Un moment après arriva le médecin Nicoclès, excédé de fatigue : il avoit beaucoup de malades ; mais ce n'étoient , disoit-il , que des enrouements et des toux légères, provenant des pluies qu

tomboient depuis le commencement de l'automne. Il fut bientôt suivi par Léon, Zopyre et Téotime, trois Athéniens distingués, que le goût des plaisirs attachoit à Dinias. Enfin, Démocharès parut tout-à-coup, quoiqu'il n'eût pas été prié. Il avoit de l'esprit, des talents agréables ; il fut accueilli avec transport de toute la compagnie.

Nous passâmes dans la salle à manger : on y brûloit de l'encens et d'autres odeurs. Sur le buffet on avoit étalé des vases d'argent et de vermeil, quelques uns enrichis de pierres précieuses.

Des esclaves répandirent de l'eau pure sur nos mains, et posèrent des couronnes sur nos têtes. Nous tirâmes au sort le roi du festin. Il devoit écarter la licence, sans nuire à la liberté ; fixer l'instant où l'on boiroit à longs traits ; nommer les santés qu'il faudroit porter, et faire exécuter les lois établies parmi les buveurs (\*). Le sort tomba sur Démocharès.

---

(\*) Par une de ces lois, il falloit ou boire, ou sortir de table. On se contentoit quelquefois de verser sur la tête du coupable le vin qu'il refusoit de boire.

Autour d'une table que l'éponge avoit essuyée à plusieurs reprises, nous nous plaçâmes sur des lits, dont les couvertures étoient teintes en pourpre. Après qu'on eut apporté à Dinias le menu du souper, nous en réservâmes les prémices pour l'autel de Diane. Chacun de nous avoit amené son domestique. Dinias étoit servi par un nègre, par un de ces esclaves éthiopiens que les gens riches acquièrent à grands frais, pour se distinguer des autres citoyens.

Je ne ferai point le détail d'un repas qui nous fournissoit à tous moments de nouvelles preuves de l'opulence et des prodigalités de Dinias. Il suffira d'en donner une idée générale.

On nous présenta d'abord plusieurs espèces de coquillages ; les uns tels qu'ils sortent de la mer, d'autres cuits sur la cendre, ou frits dans la poêle ; la plupart assaisonnés de poivre et de cumin. On servit en même temps des œufs frais, soit de poules, soit de paons ; ces derniers sont plus estimés ; des andouilles, des pieds de cochon, un foie de sanglier, une tête d'agneau, de la fraise de veau, le ventre d'une truie, assaisonné de cumin, de vinaigre

et de silphium ; de petits oiseaux, sur lesquels on jeta une sauce toute chaude, composée de fromage râpé, d'huile, de vinaigre et de silphium. On donna au second service ce qu'on trouve de plus exquis en gibier, en volaille, et sur-tout en poissons. Des fruits composèrent le troisième service.

Parmi cette multitude d'objets qui s'offroient à nos yeux, chacun de nous eut la liberté de choisir ce qui pouvoit le plus flatter le goût de ses amis, et de le leur envoyer ; c'est un devoir auquel on ne manque guère dans les repas de cérémonie.

Dès le commencement du souper, Démocharès prit une coupe, l'appliqua légèrement à ses lèvres, et la fit passer de main en main. Nous goûtâmes de la liqueur chacun à notre tour. Ce premier coup est regardé comme le symbole et le garant de l'amitié qui doit unir les convives. D'autres le suivirent de près, et se réglèrent sur les santés que Démocharès portoit tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et que nous lui rendions sur-le-champ.

Vive et gaie, sans interruption et sans objet, la conversation avoit insensiblement amené des plaisanteries sur les soupers des gens

d'esprit et des philosophes, qui perdent un temps si précieux, les uns, à se surprendre par des énigmes et des logogriphes, les autres, à traiter méthodiquement des questions de morale et de métaphysique. Pour ajouter un trait au tableau du ridicule, Démocharès proposa de déployer les connoissances que nous avions sur le choix des mets les plus agréables au goût, sur l'art de les préparer, sur la facilité de se les procurer à Athènes. Comme il s'agissoit de représenter les banquets des sages, il fut dit que chacun parleroit à son tour, et traiteroit son sujet avec beaucoup de gravité, sans s'appesantir sur les détails, sans les trop négliger.

C'étoit à moi de commencer ; mais, peu familiarisé avec la matière qu'on alloit discuter, j'étois sur le point de m'excuser, lorsque Démocharès me pria de leur donner une idée des repas des Scythes. Je répondis en peu de mots qu'ils ne se nourrissoient que de miel et de lait de vache ou de jument ; qu'ils s'y accoutumoient si bien dès leur naissance, qu'ils se passoient de nourrices ; qu'ils recevoient le lait dans de grands seaux ; qu'ils le battoient long-temps pour en séparer la partie la plus

délicate, et qu'ils destinoient à ce travail ceux de leurs ennemis que le sort des armes faisoit tomber entre leurs mains : mais je ne dis pas que, pour oter à ces malheureux la liberté de s'échapper, on les privoit de la vue.

Après d'autres particularités que je supprime, Léon, prenant la parole, dit : On reproche sans cesse aux Athéniens leur frugalité ; il est vrai que nos repas sont, en général, moins longs et moins somptueux que ceux des Thébains et de quelques autres peuples de la Grèce ; mais nous avons commencé à suivre leurs exemples, bientôt ils suivront les nôtres. Nous ajoutons tous les jours des raffinements aux délices de la table, et nous voyons insensiblement disparoître notre ancienne simplicité, avec toutes ces vertus patriotiques que le besoin avoit fait naître, et qui ne sauroient être de tous les temps. Que nos orateurs nous rappellent tant qu'ils voudront les combats de Marathon et de Salamine, que les étrangers admirent les monuments qui décorent cette ville ; Athènes offre à mes yeux un avantage plus réel ; c'est l'abondance dont on y jouit toute l'année ; c'est ce marché où viennent chaque jour se réunir les meilleures

productions des îles et du continent. Je ne crains pas de le dire, il n'est point de pays où il soit plus facile de faire bonne chère; je n'en excepte pas même la Sicile.

Nous n'avons rien à désirer à l'égard de la viande de boucherie et de la volaille. Nos basses-cours, soit à la campagne, soit à la ville, sont abondamment fournies de chapons, de pigeons, de canards, de poulets et d'oies que nous avons l'art d'engraisser. Les saisons nous ramènent successivement les bec-figues, les cailles, les grives, les alouettes, les rouges-gorges, les ramiers, les tourterelles, les bécasses et les francolins. Le Phase nous a fait connoître les oiseaux qui font l'ornement de ses bords, qui font à plus juste titre l'ornement de nos tables; ils commencent à se multiplier parmi nous, dans les faisanderies qu'ont formées de riches particuliers. Nos plaines sont couvertes de lièvres et de perdrix; nos collines, de thym, de romarin, et de plantes propres à donner au lapin du goût et du parfum. Nous tirons des forêts voisines des marcassins et des sangliers, et de l'île de Mélos, les meilleurs chevreuils de la Grèce.

La mer, dit alors Zopyre, attentive à payer



le tribut qu'elle doit à ses maîtres , enrichit nos tables de poissons délicats. Nous avons la murène, la dorade, la vive, le xiphias, le pagre, l'alose, et des thons en abondance.

Rien n'est comparable au congre qui nous vient de Sicyone, au glaucus que l'on pêche à Mégare, aux turbots, aux maquereaux, aux soles, aux surmulets et aux rougets qui fréquentent nos côtes. Les sardines sont ailleurs l'aliment du peuple : celles que nous prenons aux environs de Phalère mériteroient d'être servies à la table des dieux, sur-tout quand on ne les laisse qu'un instant dans l'huile bouillante.

Le vulgaire, ébloui par les réputations, croit que tout est estimable dans un objet estimé. Pour nous, qui analysons le mérite jusque dans les moindres détails, nous choisissons la partie antérieure du glaucus, la tête du bar et du congre, la poitrine du thon, le dos de la raie, et nous abandonnerons le reste à des goûts moins difficiles.

Aux ressources de la mer ajoutons celles des lacs de la Béotie. Ne nous apporte-t-on pas tous les jours des anguilles du lac Copaïs, aussi distinguées par leur délicatesse que par

leur grosseur? Enfin, nous pouvons mettre au rang de nos véritables richesses cette étonnante quantité de poissons salés qui nous viennent de l'Hellespont, de Byzance et des côtes du Pont-Euxin.

Léon et Zopyre, dit Philotas, ont traité des aliments qui font la base d'un repas. Ceux du premier et du troisième service exigeroient des connoissances plus profondes que les miennes, et ne prouveroient pas moins les avantages de notre climat.

Les langoustes et les écrevisses sont aussi communes parmi nous que les moules, les huîtres, les oursins ou hérissons de mer: ces derniers se préparent quelquefois avec l'oxymel, le persil et la menthe: ils sont délicieux quand on les pêche dans la pleine lune, et ne méritent en aucun temps les reproches que leur faisoit un Lacédémonien, qui, n'ayant jamais vu ce coquillage, prit le parti de le porter à sa bouche, et d'en dévorer les pointes tranchantes.

Je ne parlerai point des champignons, des asperges, des diverses espèces de concombres, et de cette variété infinie de légumes qui se renouvellent tous les jours au marché; mais

je ne dois pas oublier que les fruits de nos jardins ont une douceur exquise. La supériorité de nos figues est généralement reconnue : récemment cueillies, elles font les délices des habitants de l'Attique ; séchées avec soin, on les transporte dans les pays éloignés, et jusque sur la table du roi de Perse. Nos olives, confites à la saumure, irritent l'appétit ; celles que nous nommons colymbades sont, par leur grosseur et par leur goût, plus estimées que celles des autres pays : les raisins, connus sous le nom de nicostrate, ne jouissent pas d'une moindre réputation. L'art de greffer procure aux poires et à la plupart de nos fruits les qualités que la nature leur avoit refusées. L'Eubée nous fournit de très bonnes pommes ; la Phénicie, des dattes ; Corinthe, des coings dont la douceur égale la beauté ; et Naxos, ces amandes si renommées dans la Grèce.

Le tour du parasite étant venu, nous redoublâmes d'attention. Il commença de cette manière.

Le pain que l'on sert sur nos tables, celui même que l'on vend au marché est d'une blancheur éblouissante et d'un goût admirable. L'art de le préparer fut, dans le siècle der-

nier, perfectionné, en Sicile, par Théarion : il s'est maintenu parmi nous dans tout son éclat, et n'a pas peu contribué aux progrès de la pâtisserie. Nous avons aujourd'hui mille moyens pour convertir toutes sortes de farines en une nourriture aussi saine qu'agréable. Joignez à la farine de froment un peu de lait, d'huile et de sel, vous aurez ces pains si délicats dont nous devons la connoissance aux Cappadociens. Pétrissez-la avec du miel, réduisez votre pâte en feuilles minces et propres à se rouler à l'aspect du brasier, vous aurez ces gâteaux qu'on vient de vous offrir, et que vous avez trempés dans le vin ; mais il faut les servir tout brûlants. Ces globules si doux et si légers, qui les ont suivis de près, se font dans la poêle avec de la farine de sésame, du miel et de l'huile (\*). Prenez de l'orge mondé, brisez les grains dans un mortier, mettez-en la farine dans un vase, versez-y de l'huile, remuez cette bouillie pendant qu'elle cuit lentement sur le feu ; nourrissez-la par intervalles avec du jus de poularde, ou de chevreau, ou d'agneau ; prenez garde sur-tout qu'elle ne se

---

(\*) Espèce de beignets.

répande au dehors ; et quand elle est au juste degré de cuisson, servez. Nous avons des gâteaux faits simplement avec du lait et du miel ; d'autres où l'on joint au miel la farine de sésame, et le fromage ou l'huile. Nous en avons enfin dans lesquels on renferme des fruits de différentes espèces. Les pâtés de lièvres sont dans le même genre, ainsi que les pâtés de bec-figes, et de ces petits oiseaux qui voltigent dans les vignes.

En prononçant ces mots, Philonide s'empara d'une tourte de raisins et d'amandes qu'on venoit d'apporter, et ne voulut plus reprendre son discours.

Notre attention ne fut pas long-temps suspendue. Théothime prit aussitôt la parole.

Quantité d'auteurs, dit-il, ont écrit sur l'art de la cuisine, sur le premier des arts, puisque c'est celui qui procure des plaisirs plus fréquents et plus durables. Tels sont Mithæcus, qui nous a donné *le Cuisinier sicilien* ; Numénius d'Héraclée, Hégémon de Thasos, Philoxène de Leucade, Actidès de Chio, Tyndaricus de Sicyone. J'en pourrois citer plusieurs autres ; car j'ai tous leurs ouvrages dans ma bibliothèque ; et celui que je préfère à tous est

*la Gastronomie d'Archestrate*. Cet auteur, qui fut l'ami d'un des fils de Périclès, avoit parcouru les terres et les mers pour connoître par lui-même ce qu'elles produisent de meilleur. Il s'instruisoit, dans ses voyages, non des mœurs des peuples, dont il est inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de les changer, mais il entroit dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poëme est un trésor de lumières, et ne contient pas un vers qui ne soit un précepte.

C'est dans ce code que plusieurs cuisiniers ont puisé les principes d'un art qui les a rendus immortels, qui, depuis long-temps, s'est perfectionné en Sicile et dans l'Élide, que parmi nous Thimbron a porté au plus haut point de sa gloire. Je sais que ceux qui l'exercent ont souvent, par leurs prétentions, mérité d'être joués sur notre théâtre; mais s'ils n'avoient pas l'enthousiasme de leur profession, ils n'en auroient pas le génie.

Le mien, que j'ai fait venir tout récemment de Syracuse, m'effrayoit l'autre jour par le détail des qualités et des études qu'exige son

emploi. Après m'avoir dit en passant que Cadmus , l'aïeul de Bacchus , le fondateur de Thèbes , commença par être cuisinier du roi de Sidon , Savez-vous , ajouta-t-il , que , pour remplir dignement mon ministère , il ne suffit pas d'avoir des sens exquis et une santé à toute épreuve , mais qu'il faut encore réunir les plus grands talents aux plus grandes connoissances ? Je ne m'occupe point des viles fonctions de votre cuisine ; je n'y paroïs que pour diriger l'action du feu et voir l'effet de mes opérations. Assis pour l'ordinaire dans une chambre voisine , je donne des ordres qu'exécutent des ouvriers subalternes , je médite sur les productions de la nature ; tantôt je les laisse dans leur simplicité , tantôt je les déguise ou les assortis suivant des proportions nouvelles et propres à flatter votre goût. Faut-il , par exemple , vous donner un cochon de lait ou une grosse pièce de bœuf , je me contente de les faire bouillir. Voulez-vous un lièvre excellent , s'il est jeune , il n'a besoin que de son mérite pour paroître avec distinction : je le mets à la broche et je vous le sers tout saignant : mais c'est dans la finesse de combinaison que ma science doit éclater.

Le sel, le poivre, l'huile, le vinaigre et le miel, sont les principaux agents que je dois mettre en œuvre, et l'on n'en sauroit trouver de meilleurs dans d'autres climats. Votre huile est excellente ainsi que votre vinaigre de Décélie; votre miel du Mont-Hymette mérite la préférence sur celui de Sicile même. Outre ces matériaux, nous employons dans les ragoûts les œufs, le fromage, le raisin sec, le silphium, le persil, le sésame, le cumin, les câpres, le cresson, le fenouil, la menthe, la coriandre, les carottes, l'ail, l'ognon, et ces plantes aromatiques dont nous faisons un si grand usage, telles que l'origan (\*) et l'excellent thym du Mont-Hymette; voilà, pour ainsi dire, les forces dont un artiste peut disposer, mais qu'il ne doit jamais prodiguer. S'il me tombe entre les mains un poisson dont la chair est ferme, j'ai soin de le saupoudrer de fromage râpé, et de l'arroser de vinaigre; s'il est délicat, je me contente de jeter dessus une pincée de sel et quelques gouttes d'huile; d'autres fois, après l'avoir orné de feuilles

---

(\*) Espèce de marjolaine sauvage.



d'origan , je l'enveloppe dans une feuille de figuier et le fais cuire sous les cendres.

Il n'est permis de multiplier les moyens que dans les sauces ou ragoûts. Nous en connoissons de plusieurs espèces, les unes piquantes et les autres douces. Celle qu'on peut servir avec tous les poissons bouillis ou rôtis est composée de vinaigre , de fromage râpé, d'ail, auquel on peut joindre du porreau et de l'oignon hachés menu. Quand on la veut moins forte on la fait avec de l'huile , des jaunes d'œufs, des porreaux, de l'ail et du fromage ; si vous la desirez encore plus douce , vous emploierez le miel , les dattes , le cumin et d'autres ingrédients de même nature ; mais ces assortiments ne doivent point être abandonnés au caprice d'un artiste ignorant.

Je dis la même chose des farces que l'on introduit dans le corps d'un poisson : tous savent qu'il faut l'ouvrir , et qu'après en avoir ôté les arêtes on peut le remplir de silphium, de fromage , de sel et d'origan ; tous savent aussi qu'un cochon peut être farci avec des grives , des bec-figues , des jaunes d'œufs, des huîtres, et plusieurs sortes de coquillages ; mais soyez sûrs qu'on peut diversifier ces mé-

langes à l'infini , et qu'il faut de longues et profondes recherches pour les rendre aussi agréables au goût qu'utiles à la santé ; car mon art tient à toutes les sciences, et plus immédiatement encore à la médecine. Ne dois-je pas connoître les herbes qui, dans chaque saison, ont le plus de sève et de vertu ? Exposerai-je en été , sur votre table , un poisson qui ne doit y paroître qu'en hiver ? Certains aliments ne sont-ils pas plus faciles à digérer dans certains temps ? et n'est-ce pas de la préférence qu'on donne aux uns sur les autres que viennent la plupart des maladies qui nous affligent ?

A ces mots , le médecin Nicoclès, qui devoit en silence et sans distinction tout ce qui se présentoit sous sa main , s'écrie avec chaleur : Votre cuisinier est dans les vrais principes. Rien n'est si essentiel que le choix des aliments , rien ne demande plus d'attention. Il doit se régler d'abord sur la nature du climat , sur les variations de l'air et des saisons , sur les différences du tempérament et de l'âge ; ensuite sur les facultés plus ou moins nutritives qu'on a reconnues dans les diverses espèces de viandes , de poissons , de

légumes et de fruits. Par exemple, la chair de bœuf est forte et difficile à digérer; celle de veau l'est beaucoup moins; de même celle d'agneau est plus légère que celle de brebis, et celle de chevreau que celle de chèvre. La chair de porc, ainsi que celle de sanglier, dessèche, mais elle fortifie et passe aisément. Le cochon de lait est pesant. La chair de lièvre est sèche et astringente. En général on trouve une chair moins succulente dans les animaux sauvages que dans les domestiques, dans ceux qui se nourrissent de fruits que dans ceux qui se nourrissent d'herbes, dans les mâles que dans les femelles, dans les noirs que dans les blancs, dans ceux qui sont velus que dans ceux qui ne le sont pas. Cette doctrine est d'Hippocrate.

Chaque boisson a de même ses propriétés. Le vin est chaud et sec; il a dans ses principes quelque chose de purgatif: les vins doux montent moins à la tête; les rouges sont nourrissants, les blancs apéritifs, les clarets secs et favorables à la digestion. Suivant Hippocrate, les vins nouveaux sont plus laxatifs que les vieux, parcequ'ils approchent plus de la nature du moût; les aromatiques sont plus nour-

rissants que les autres ; les vins rouges et moelleux....

Nicoclès alloit continuer ; mais Dinias l'interrompant tout-à-coup : Je ne me règle pas sur de pareilles distinctions, lui dit-il ; mais je bannis de ma table les vins de Zacynthe et de Leucade , parceque je les crois nuisibles à cause du platre qu'on y mêle. Je n'aime pas celui de Corinthe , parcequ'il est dur ; ni celui d'Icare , parceque , outre ce défaut , il a celui d'être fumeux , je fais cas du vin vieux de Corcyre , qui est très agréable , et du vin blanc de Mendé , qui est très délicat. Archiloque comparoit celui de Naxos au nectar ; c'est celui de Thasos que je compare à cette liqueur divine. Je le préfère à tous , excepté à celui de Chio quand il est de la première qualité ; car il y en a de trois sortes.

Nous aimons en Grèce les vins doux et odoriférants. En certains endroits on les adoucit en jetant dans le tonneau de la farine pétrie avec du miel ; presque par-tout on y mêle de l'origan , des aromates , des fruits et des fleurs. J'aime , en ouvrant un de mes tonneaux , qu'à l'instant l'odeur des violettes et des roses s'exhale dans les airs et remplisse mon cel-

lier ; mais je ne veux pas qu'on favorise trop un sens au préjudice de l'autre. Le vin de Byblos , en Phénicie , surprend d'abord par la quantité de parfums dont il est pénétré. J'en ai une bonne provision ; cependant je le mets fort au-dessous de celui de Lesbos , qui est moins parfumé , et qui satisfait mieux le goût. Desirez-vous une boisson agréable et salubre , associez des vins odoriférants et moelleux avec des vins d'une qualité opposée : tel est le mélange du vin d'Érythrée avec celui d'Héraclée.

L'eau de mer , mêlée avec le vin , aide , dit-on , à la digestion , et fait que le vin ne porte point à la tête ; mais il ne faut pas qu'elle domine trop. C'est le défaut des vins de Rhodes ; on a su l'éviter dans ceux de Cos. Je crois qu'une mesure d'eau de mer suffit pour cinquante mesures de vin , sur-tout si l'on choisit pour faire ce vin de nouveaux plants préférablement aux anciens.

De savantes recherches nous ont appris la manière de mélanger la boisson. La proportion la plus ordinaire du vin à l'eau est de deux à cinq , ou de un à trois ; mais , avec nos amis , nous préférons la proportion con-

traire, et sur la fin du repas nous oublions ces règles austères.

Solon nous défendoit le vin pur. C'est, de toutes ses lois, peut-être la mieux observée, grace à la perfidie de nos marchands, qui affoiblissent cette liqueur précieuse. Pour moi, je fais venir mon vin en droiture, et vous pouvez être assurés que la loi de Solon ne cessera d'être violée pendant tout ce repas.

En achevant ces mots, Dinias se fit apporter plusieurs bouteilles d'un vin qu'il conservoit depuis dix ans, et qui fut bientôt remplacé par un vin encore plus vieux.

Nous bûmes alors presque sans interruption. Démocharès, après avoir porté différentes santés, prit une lyre; et pendant qu'il l'accordoit il nous entretint de l'usage où l'on a toujours été de mêler le chant aux plaisirs de la table. Autrefois, disoit-il, tous les convives chantoient ensemble et à l'unisson. Dans la suite il fut établi que chacun chanteroit à son tour, tenant à la main une branche de myrte ou de laurier. La joie fut moins bruyante à la vérité, mais elle fut moins vive. On la contraignit encore lorsqu'on associa la lyre à la voix: alors plusieurs convives furent obligés de garder le

silence. Thémistocle mérita autrefois des reproches pour avoir négligé ce talent : de nos jours Épaminondas a obtenu des éloges pour l'avoir cultivé ; mais, dès qu'on met trop de prix à de pareils agréments, ils deviennent une étude ; l'art se perfectionne aux dépens du plaisir, et l'on ne fait plus que sourire au succès.

Les chansons de table ne renfermèrent d'abord que des expressions de reconnoissance, ou des leçons de sagesse. Nous y célébrions, et nous célébrons encore les dieux, les héros, et les citoyens utiles à leur patrie. A des sujets si graves on joignit ensuite l'éloge du vin ; et la poésie, chargée de le tracer avec les couleurs les plus vives, peignit en même temps cette confusion d'idées, ces mouvements tumultueux qu'on éprouve avec ses amis à l'aspect de la liqueur qui pétillie dans les coupes. De là tant de chansons bachiques, semées de maximes, tantôt sur le bonheur et sur la vertu, tantôt sur l'amour et sur l'amitié. C'est en effet à ces deux sentiments que l'ame se plaît à revenir, quand elle ne peut plus contenir la joie qui la pénètre.

Plusieurs auteurs se sont exercés dans ce

genre de poésie ; quelques uns s'y sont distingués : Alcée et Anacréon l'ont rendu célèbre : il n'exige point d'effort , parcequ'il est ennemi des prétentions. On peut employer, pour louer les dieux et les héros, la magnificence des expressions et des idées ; mais il n'appartient qu'au délire et aux graces de peindre le sentiment et le plaisir.

Livrons-nous au transport que cet heureux moment inspire, ajouta Démocharès ; chantons tous ensemble ou tour à tour, et prenons dans nos mains des branches de laurier ou de myrte.

Nous exécutâmes aussitôt ses ordres , et, après plusieurs chansons assorties à la circonstance, tout le chœur entonna celle d'Harmodius et d'Aristogiton, Démocharès nous accompagnoit par intervalles ; mais, saisi tout-à-coup d'un nouvel enthousiasme, il s'écrie : Ma lyre rebelle se refuse à de si nobles sujets ; elle réserve ses accords pour le chanfre du vin et des amours. Voyez comme au souvenir d'Anacréon ses cordes frémissent, et rendent des sons plus harmonieux.

O mes amis ! que le vin coule à grands flots ;



unissez vos voix à la mienne, et prêtez-vous à la variété des modulations.

Buvons, chantons Bacchus ; il se plaît à nos danses, il se plaît à nos chants ; il étouffe l'envie, la haine, et les chagrins ; aux graces séduisantes, aux amours enchanteurs, il donna la naissance. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

L'avenir n'est point encore ; le présent n'est bientôt plus ; le seul instant de la vie est l'instant où l'on jouit. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

Sages dans nos folies, riches de nos plaisirs, foulons aux pieds la terre et ses vaines grandeurs, et, dans la douce ivresse que des moments si beaux font couler dans nos ames, buvons, chantons Bacchus.

Cependant nous entendîmes un grand bruit à la porte, et nous vîmes entrer Calliclès, Nicistrate, et d'autres jeunes gens qui nous amenoient des danseuses et des joueuses de flûte avec lesquelles ils avoient soupé. Aussitôt la plupart des convives sortirent de table et se mirent à danser ; car les Athéniens aiment cet exercice avec tant de passion, qu'ils regardent

comme une impolitesse de ne pas s'y livrer quand l'occasion l'exige. Dans le même temps on apporta plusieurs hors-d'œuvres propres à exciter l'appétit, tels que des cercopes (\*) et des cigales, des raves coupées par morceaux et confites au vinaigre à la moutarde ; des poids chiches rôtis, des olives qu'on avoit tirées de leur saumure.

Ce nouveau service, accompagné d'une nouvelle provision de vin, et de coupes plus grandes que celles dont on s'étoit servi d'abord, annonçoit des excès qui furent heureusement réprimés par un spectacle inattendu. A l'arrivée de Calliclès, Théotime étoit sorti de la salle ; il revint suivi de joueurs de gobellets et de ces farceurs qui, dans les places publiques, amusent la populace par leurs prestiges.

On desservit un moment après. Nous fîmes des libations en l'honneur du bon génie et de Jupiter sauveur ; et après que nous eûmes lavé nos mains dans une eau où l'on avoit mêlé des odeurs, nos baladins commencèrent leurs

---

(\*) Animal semblable à la cigale.

tours. L'un arrangeoit sous des cornets un certain nombre de coquilles ou de petites boules, et, sans découvrir son jeu, il les faisoit paroître ou disparoître à son gré; un autre écrivoit ou lisoit en tournant avec rapidité sur lui-même. J'en vis dont la bouche vomissoit des flammes, ou qui marchaient la tête en bas, appuyés sur leurs mains, et figurant avec leurs pieds les gestes des danseurs. Une femme parut tenant à la main douze cerceaux de bronze; dans leur circonférence rouloient plusieurs petits anneaux de même métal; elle dansoit jetant en l'air et recevant successivement les douze cerceaux. Une autre se précipitoit au milieu de plusieurs épées nues. Ces jeux, dont quelques uns m'intéressoient sans me plaire, s'exécutoient presque tous au son de la flûte. Il falloit, pour y réussir, joindre la grace à la précision des mouvements.

---

PRÉCIS HISTORIQUE  
DE LA CONSTITUTION  
DE LA GRÈCE.

PAR L'ABBÉ AUGER.

---

TOUTE la Grèce ne formoit qu'une nation composée de plusieurs républiques indépendantes les unes des autres. Un intérêt commun réunissoit tous les Grecs : leur liberté, qu'ils avoient à défendre contre les rois de Perse qui vouloient les asservir. Un intérêt particulier les divisoit : la prééminence ou primauté que les principales villes desiroient avoir sur toutes les autres, c'est-à-dire, le droit ou de régler les affaires les plus importantes de chaque ville en particulier et de la nation en général, ou de commander les armées levées pour la défense commune. Trois

républiques se disputèrent la prééminence, Lacédémone, Athènes et Thèbes.

La constitution sage de (\*) Lacédémone, dont elle étoit redevable à (\*\*) Lycurgue, la rendit, pendant plusieurs siècles, l'arbitre de la Grèce, et lui assura une primauté qu'elle ne devoit qu'à ses vertus et à son courage. Elle n'usa long-temps de son autorité sur les peuples que pour leur avantage, pour main-

---

(\*) Lacédémone, appelée originairement Lélégie, de Lélex, son fondateur et son premier roi, s'appela depuis indifféremment Lacédémone ou Sparte, du nom de Lacédémon, successeur de Lélex, et de Sparte, fille de Lacédémon.

(\*\*) Lycurgue, un de ces hommes nés pour gouverner les autres. Bon roi, et pour le moins aussi bon législateur, il entreprit la réforme de son état, et commença par celle des mœurs, qui seule peut maintenir l'ordre qu'elle établit. Il exécuta son plan; et, après avoir fait jurer à ses sujets qu'ils observeroient ses lois jusqu'à son retour, il se bannit à perpétuité. Ses établissements n'avoient pour objet, ce semble, que la guerre, et ne tendoient qu'à faire des sujets de la république un peuple de soldats : tout autre emploi, tout autre exercice leur étoit interdit.

tenir la liberté de tous , et s'opposer à la tyrannie. Mais son humeur rigide et militaire fit dégénérer son empire en une domination dure , qui dégoûta de son obéissance et favorisa l'ambition d'Athènes sa rivale.

(\*) Athènes , plus ancienne que Lacédémone , mais plus foible , et occupée par des divisions domestiques , avoit cédé aux Lacédémoniens , avec les autres Grecs , la prééminence qu'elle voulut enfin prendre pour elle avec le secours des mécontents. Fixée , après de longues agitations , au gouvernement démocratique , munie des bonnes lois de (\*\*)

---

(\*) Cette ville s'appela d'abord Cécropie , du nom de Cécrops , son premier roi , et prit ensuite le nom d'Athènes , lorsque Amphictyon , son troisième roi , l'eut consacrée à Minerve , nommée en grec , *Athena*.

(\*\*) Solon , un des hommes les plus vertueux et les plus sages de son siècle. Ses rares qualités , et particulièrement sa grande douceur , lui avoient acquis l'affection et la vénération universelle. Les suffrages unanimes l'autorisèrent à régler comme il l'entendrait tout ce qui lui paroîtroit propre pour la meilleure constitution de l'état. Ce fut lui qui établit dans Athènes , ou plutôt qui fixa et régla le gouvernement démocratique.

Solon , délivrée de ses tyrans , elle avoit remporté (\*) une victoire célèbre sur les Perses , qui vouloient faire revivre chez elle la tyrannie. Elle avoit eu la plus grande part aux victoires de (\*\*) Salamine et de Platée , remportées sur les mêmes ennemis , quoique les Lacédémoniens eussent commandé en chef dans les deux combats. Fièrre de ces avantages , elle prétendit aller de pair avec Lacédémone , l'emporter même sur elle , et tenir le premier rang. Elle met la plupart des alliés dans son parti , tranche et décide sur tout ce qui con-

---

(\*) C'est près de Marathon , bourg de l'Attique , qu'ils remportèrent cette victoire. Les Perses avoient cent mille hommes de pied , et dix mille chevaux ; les Athéniens n'avoient en tout que dix mille hommes.

(\*\*) Salamine , île de la mer Égée ; Platée , ville de Béotie. Les Grecs remportèrent sur les Perses deux victoires célèbres. L'une près de Salamine , dans un combat naval ; les Lacédémoniens y commandoient , quoique les Athéniens y eussent envoyé le plus grand nombre de vaisseaux : l'autre près de Platée , dans un combat sur terre ; Aristide , général d'Athènes , y recevoit l'ordre de Pausanias , roi de Lacédémone.

cerne le bien général, se rend l'arbitre de la Grèce, et domine à son tour près de cinquante années, pendant lesquelles elle traite fort durement les peuples soumis à son empire. Lacédémone, lassée par les plaintes de plusieurs villes sur la vexation d'Athènes, commença la guerre si célèbre sous le nom de *guerre du (\*) Péloponnèse*. Durant cette guerre, Athènes, tantôt vaincue, tantôt victorieuse, affoiblie par une perte considérable qu'elle fit au siège de (\*\*) Syracuse, fut enfin assiégée et prise par les Lacédémoniens, for-

---

(\*) Le Péloponnèse, pays de la Grèce, qui s'appeloit Apie, avant que Pélops lui eût donné son nom. La révolte des Corcyréens contre Corinthe fut l'occasion et le prétexte de la guerre du Péloponnèse, entre Athènes et Lacédémone; la trop grande puissance et la domination odieuse d'Athènes en furent la véritable cause. Tous les peuples de la Grèce prirent parti dans cette guerre.

(\*\*) Syracuse, colonie de Corinthe, très puissante par terre et par mer. Les Athéniens entreprirent témérairement le siège de cette ville, et furent punis de leur témérité par la perte de tous les hommes et de tous les vaisseaux qu'ils y avoient envoyés.



tifiés de l'alliance du roi de Perse. Ceux-ci reprirent sur les Grecs une supériorité dont ils avoient joui fort long-temps ; ce nouvel empire de Lacédémone dura fort peu , elle en abusa. Au lieu de maintenir les peuples, selon ses anciennes maximes, dans la possession de se gouverner par leurs propres lois, elle voulut détruire leur forme de gouvernement et établir la sienne. Elle abolit donc la démocratie par-tout, et institua un certain nombre d'hommes qui lui étoient dévoués, et en qui résidoit tout le pouvoir. Son autorité par-là devint plus absolue et plus odieuse, elle révolta et souleva tous les Grecs. Athènes se mit à leur tête, et, malgré sa foiblesse, elle osa attaquer sa puissance rivale avec le secours de ces mêmes Perses avec lesquels les Lacédémoniens avoient triomphé d'elle. (Les Lacédémoniens les avoient irrités fort mal-à-propos en envoyant contre eux leur roi Agésilas.) Elle l'attaqua avec succès, vainquit et obligea les vaincus, par un traité solennel, à remettre en liberté les villes grecques. Les Lacédémoniens reprirent les armes peu de temps après, et opprimèrent les Thébains compris dans le traité. Cette infraction ralluma le zèle

des Athéniens unis avec le reste de la Grèce , qu'ils animèrent contre Lacédémone ; ils l'attaquèrent de nouveau , remportèrent sur elle plusieurs victoires , et la réduisirent à renouveler le traité qui rétablissoit toutes les villes grecques dans leur pleine indépendance. L'égalité parfaite des deux grandes puissances procuroit à la Grèce un repos qui fut troublé par Thèbes. Cette république , nouvellement tirée d'oppression , se mit en tête de parvenir à la primauté.

(\*) Thèbes , fameuse par son ancienneté , par les exploits et les disgraces de ses premiers héros , ne sut jamais faire valoir ses forces plutôt par stupidité que par modération : elle eut la lâcheté de trahir la Grèce , et de se joindre au roi de Perse , qui venoit attaquer les Grecs avec toutes ses forces. Cette action , qui ne fut point justifiée par le succès , la décria : l'armée barbare , contre toute vraisemblance , fut entièrement défaite. Les Thébains , unis tantôt avec les Athéniens , tantôt avec les Lacédémoniens , par lesquels

---

(\*) Thèbes , ville de Béotie , ainsi nommée , de Thébé , fille de Prométhée.

ils étoient secourus ou qu'ils secouroient les uns contre les autres, s'étoient contentés jusqu'alors du second rang sans aspirer au premier. Extrêmement aguerris, ayant toujours eu les armes à la main depuis la guerre du Péloponnèse, pleins de force et de courage, remplis d'une ambition toute nouvelle, ils conçoivent le desir de primer dans la Grèce. Ils commencent par ne vouloir pas signer la paix ménagée par Athènes, à moins qu'on ne les reconnoisse chefs de la (\*) Béotie. On les attaque, ils se défendent avec vigueur. Ayant à leur tête Epaminondas, grand philosophe, grand général, grand politique, ils battent à (\*\*) Leuctres les Lacédémoniens. Sous la conduite du même chef ils traversent l'Attique, vont porter le siège devant Lacédémone, font trembler ses habitants jusque dans leurs murs, et se contentent d'avoir montré qu'ils pouvoient la détruire. Un seul homme opéra toutes ces ré-

---

(\*) Béotie, contrée de la Grèce; Thèbes en étoit la ville principale, et non la souveraine.

(\*\*) Leuctres, ville de Béotie. Les Thébains y gagnèrent contre les Lacédémoniens une bataille qui anéantit la puissance de Lacédémone.

volutions étonnantes : il mourut à (\*) Mantinée entre les bras de la victoire. Les Thébains, quoique privés de ce héros, l'ame de leurs conseils et de leurs entreprises, voulurent se maintenir dans la supériorité qu'il leur avoit acquise. Trois factions principales divisèrent alors la Grèce. Thèbes tâchoit de s'élever sur les débris de Sparte, Sparte songeoit à se relever de ses pertes ; Athènes, quoiqu'elle eût pris ouvertement le parti de Sparte pour humilier Thèbes, étoit bien aise de voir aux prises ces deux puissances, et auroit bien voulu les accabler l'une et l'autre. Tel étoit l'état de la Grèce lorsque tout-à-coup on vit paroître un prince, guerrier infatigable et politique habile, qui entreprit d'opprimer tous les Grecs et d'usurper sur eux une primauté qu'ils se disputoient avec tant d'acharnement. Avant de parler de Philippe, il faut dire un mot de l'assemblée des Amphictyons, et donner une idée du gouvernement d'Athènes.

---

(\*) Mantinée, ville d'Arcadie. Épaminondas, à la tête des Thébains, y vainquit les Lacédémoniens, et y fut tué.

---

---

ASSEMBLÉE DES AMPHICTYONS.

---

L'ASSEMBLÉE des Amphictyons étoit comme la tenue des états de la Grèce : on en attribue l'établissement à Amphictyon , roi d'Athènes et fils de Deucalion , qui leur donna son nom. Sa première vue , en établissant cette compagnie , fut de lier par les nœuds sacrés de l'amitié les différents peuples de la Grèce qui y étoient admis. Les Amphictyons furent aussi créés pour être les protecteurs de l'oracle de Delphes (\*) et les gardiens des richesses prodigieuses de ce temple , et pour juger les différents qui pouvoient survenir entre les Delphiens et ceux qui venoient consulter l'o-

---

(\*) Delphes étoit une ancienne ville de la Phocide , en Achaïe. Elle étoit sur la pente et vers le milieu de la montagne du Parnasse. Apollon y avoit un temple magnifique ; il y rendoit ses oracles par le ministère d'une prêtresse , qui étoit appelée la Pythie. L'oracle de Delphes étoit le plus fameux de tous.

racle. Ce conseil se tenoit aux (\*) Thermopyles, quelquefois à Delphes même ; il s'assembloit régulièrement deux fois l'année, au printemps et en automne, et plus souvent quand les affaires l'exigeoient. On ne sait point précisément le nombre des peuples ni des villes qui avoient droit de séance dans cette assemblée : il varia sans doute selon les temps.

Chaque ville envoyoit deux députés, et avoit par conséquent, dans les délibérations, deux voix ; et cela sans distinction, sans que les plus puissantes eussent aucune prérogative d'honneur, ni aucune prééminence sur les plus petites par rapport aux suffrages : de deux députés, l'un s'appeloit *Hiéromnémon*, c'est-à-dire, greffier sacré, garde des saintes registres, et il étoit chargé de tout ce qui concernoit les intérêts de la religion ; l'autre s'appeloit *Pylagore*, c'est-à-dire, orateur député à Pyles, ou, ce qui est la même chose, aux Thermopyles, et c'étoit lui qui portoit

---

(\*) Pyles, ou Thermopyles, passage important entre la Phocide et la Thessalie. Philippe l'appela la clef de la Grèce.

parole. Quoiqu'à la rigueur les villes ne dus-  
sent envoyer que deux députés, elles en en-  
voyoient quelquefois jusqu'à trois ou quatre ;  
mais ces trois ou quatre n'étoient comptés que  
comme deux voix.

Les amphictyons avoient deux sortes d'as-  
semblées : des assemblées particulières, où les  
seuls députés de la Grèce assistoient, et, dans  
des cas extraordinaires, des assemblées géné-  
rales où se trouvoient non seulement les dé-  
putés de la Grèce, mais encore tous les Grecs  
que quelque motif de religion avoit alors at-  
tirés à Delphes. Ces derniers ne jouissoient  
point du droit de suffrage, ils avoient seule-  
ment l'honneur d'assister aux délibérations et  
d'être témoins des résolutions qu'on prenoit.

Les amphictyons avoient plein pouvoir de  
discuter et de juger en dernier ressort les dif-  
férents qui survenoient entre les villes am-  
phictyoniques ; de condamner à de grosses  
amendes celles qu'ils trouvoient coupables, et  
d'employer non seulement toute la rigueur des  
lois pour l'exécution de leurs arrêts, mais en-  
core de lever, s'il le falloit, des troupes pour  
forcer les rebelles à obéir. Les guerres sacrées  
entreprises par leur ordre en sont une preuve

éclatante. Entrons maintenant dans Athènes pour considérer son gouvernement.

---

## GOVERNEMENT D'ATHÈNES.

### CONSTITUTION DE L'ÉTAT.

---

CE n'est pas Solon qui le premier établit le gouvernement populaire à Athènes. (\*) Thésée, long-temps auparavant, en avoit tracé le plan et commencé le projet. Après avoir réuni les douze bourgs en une seule ville, il en partagea les habitants en trois corps : celui des riches, à qui il confia le soin des choses de la religion et toutes les charges ; celui des laboureurs, et celui des artisans. Athènes, à proprement parler, ne devint un état populaire que depuis qu'on établit neuf archontes dont

---

(\*) Thésée, dixième roi d'Athènes, qui réunit tous les bourgs de l'Attique, auparavant indépendants les uns des autres, et en forma un seul corps de république.



l'autorité n'étoit que pour un an , au lieu qu'au-paravant elle en duroit dix ; et ce ne fut encore que plusieurs années après que Solon , par la sagesse de ses lois , fixa et régla la forme de ce gouvernement.

Le grand principe de Solon fut d'établir entre les citoyens , autant qu'il le pourroit , une sorte d'égalité qu'il regardoit , avec raison , comme le fondement et le point essentiel de la liberté. Il résolut donc de laisser les charges entre les mains des riches comme elles y avoient été jusque-là , mais de donner aussi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étoient exclus. Il fit une estimation des biens de chaque particulier.

Il forma , de ceux qui avoient un revenu un peu considérable , trois classes , dans lesquelles seules on choisissoit les magistrats et les commandants. Tous les autres citoyens qui étoient au-dessous de ces trois classes étoient compris sous le nom d'artisans , d'ouvriers travaillant de leurs mains. Solon ne leur permit d'avoir aucune charge , et leur accorda seulement le droit d'opiner dans les assemblées et dans les jugemens du peuple. Comme la mesure des revenus régloit l'ordre des clas

ses, quand les revenus augmentoient on pouvoit passer dans une classe supérieure.

On étoit du nombre des citoyens ou par la naissance ou par l'adoption. Pour être citoyen naturel d'Athènes, il falloit être né de père et de mère libres et Athéniens. Le peuple pouvoit donner le droit de bourgeoisie aux étrangers ; et ceux qui avoient été ainsi adoptés jouissoient des mêmes droits et des mêmes privilèges que les citoyens naturels, à peu de chose près. Lorsque les jeunes gens avoient atteint l'âge de vingt ans, ils étoient inscrits sur la liste des citoyens après avoir prêté serment, et ce n'étoit qu'en vertu de cet acte public et solennel qu'ils devenoient membres de l'état.

Tout le peuple d'abord avoit été divisé en quatre tribus : il le fut dans la suite en dix ; chaque tribu étoit divisée en trois parties, appelées tiers de tribus. Elles occupoient chacune une partie d'Athènes, et de plus contenoient au-dehors quelques autres villes, bourgs ou bourgades. Les bourgs ou bourgades renfermés dans les tribus et partagés entre elles étoient appelés pagi : ils montoient au nombre de cent soixante-quatorze. Un Athénien, en

signant dans les actes, mettoit après son nom celui de son père et celui de sa bourgade. Par exemple, Eschine, fils d'Atromète de Cothoce. Les dix tribus empruntoient leurs noms de dix héros du pays. Les voici tous rangés selon l'ordre alphabétique.

La tribu Acamantide, ainsi nommée d'Acamas, fils de Thésée ; l'Ajantide, d'Ajax fils de Télamon ; l'Antiochide, d'Antiochus fils d'Hercule ; la Cécropide, de Cécrops fondateur et premier roi d'Athènes ; l'Égéide, d'Égée neuvième roi d'Athènes, père de Thésée ; l'Érecthéide, d'Erecthée sixième roi d'Athènes ; l'Hippothonide, d'Hippothon fils de Neptune, la Léontide, de Léon qui voua ses filles pour le salut de la patrie ; l'OEnéide, d'OEnéus fils de Pandion ; la Pandionide, de Pandion cinquième roi d'Athènes.

#### AUTORITÉ DU PEUPLE.

EN conséquence des établissements de Solon, le peuple à Athènes avoit une grande

part et une grande autorité dans le gouvernement. On pouvoit appeler à son tribunal de tous les jugemens. Il avoit le droit de casser les lois anciennes et d'en établir de nouvelles ; en un mot, toutes les affaires importantes, soit qu'elles regardassent la paix ou la guerre, se décidoient dans les assemblées du peuple. Or, afin que les décisions s'y fissent avec plus de sagesse et de maturité, Solon avoit établi un conseil composé de quatre cents sénateurs, cent de chacune des tribus, qui étoient pour lors au nombre de quatre. Ce conseil préparoit, et, pour ainsi dire, digéroit les affaires qui devoient être portées devant le peuple. Un nommé Clisthène, environ cent années après Solon, ayant porté le nombre des tribus jusqu'à dix, augmenta aussi celui des sénateurs, et le fit monter à cinq cents, chaque tribu en fournissant cinquante. C'est ce qui s'appeloit le conseil ou le sénat des cinq cents.

---

### SÉNAT DES CINQ CENTS.

---

CE sénat s'assembloit tous les jours, excepté ceux qui étoient occupés par des fêtes. Chaque tribu fournissoit à son rang ceux qui devoient y présider, appelés prytanes, et le sort decidoit de ce rang. Le temps de cette présidence duroit trente-cinq jours, qui étant répété dix fois, égaloit, à quatre jours moins, le nombre des jours de l'année lunaire suivie à Athènes. On partageoit ce temps de la présidence ou de la prytanie en cinq semaines, eu égard aux cinq dizaines de prytanes qui devoient y présider; et chaque semaine sept de ces dix prytanes, tirés au sort, présidoient chacun leur jour sous le nom de proèdres. Celui qui étoit de jour présidoit à l'assemblée des sénateurs, et à celle du peuple sous le nom d'épistrate.

Les sénateurs, avant que de s'assembler, offroient un sacrifice à Jupiter et à Minerve. Le président proposoit l'affaire qui faisoit le sujet de l'assemblée. Après qu'on avoit formé,

un avis, il étoit mis par écrit, et lu à haute voix. Pour lors chacun donnoit son suffrage par scrutin, en jetant une fève dans l'urne ; si le nombre des blanches l'emportoit, l'avis passoit ; autrement il étoit rejeté. Cette sorte de décret avoit un nom qui signifioit ordonnance préparatoire. On le portoit ensuite à l'assemblée du peuple ; s'il y étoit reçu et approuvé, pour lors il avoit force de loi ; sinon il n'avoit d'autorité que pour un an.

---

#### ASSEMBLÉES DU PEUPLE.

---

ON distinguoit deux sortes d'assemblées du peuple : les unes ordinaires, et fixées à certains jours ; les autres extraordinaires, selon les différents besoins qui survenoient. Le lieu de l'assemblée n'étoit point fixe, tantôt c'étoit la place publique, tantôt un endroit de la ville près de la citadelle appelée Pnyce, quelquefois le théâtre de Bacchus. C'étoient les seuls prytanes, qui convoquoient les assemblées ordinaires, les extraordinaires étoient convoquées quelque-

fois par les généraux. Tous les citoyens avoient droit de suffrage, les pauvres comme les riches. L'assemblée commençoit toujours par des sacrifices et par des prières, et l'on ne manquoit pas d'y joindre des imprécations terribles contre ceux qui conseileroient quelque chose de contraire au bien public. Les proèdres proposoient l'affaire sur laquelle on devoit délibérer. Si elle avoit été examinée dans le sénat, et qu'on y eût porté un décret, ils en faisoient la lecture, et demandoient qu'il fût approuvé ou rejeté. Si le peuple ne l'approuvoit pas sur l'heure, un héraut commis par l'épistrate invitoit ceux qui vouloient parler à monter à la tribune pour se mieux faire entendre du peuple, et pour l'instruire sur l'affaire proposée. Quand les orateurs avoient parlé et conclu, savoir, par exemple, qu'il falloit approuver le décret du sénat, ou le rejeter, alors le peuple donnoit son suffrage, et la manière la plus ordinaire de le donner étoit de lever les mains pour marque d'approbation. Après que l'avis avoit été ainsi formé, on le rédigeoit par écrit, et un officier en faisoit lecture à haute voix au peuple, qui le confirmoit de nouveau en levant les mains comme

auparavant ; et pour lors ce décret avoit force de loi. On intituloit le décret du nom de l'orateur ou du sénateur dont l'opinion avoit prévalu ; on mettoit avant tout la date dans laquelle on faisoit entrer le nom de l'archonte, le jour du mois, et le nom de la tribu qui étoit en tour de présider. Voici le début d'un décret ; on jugera par celui-ci de tous les autres : « Sous  
« l'archonte Mnésiphile, le dernier jour du  
« mois de septembre, pendant la prytanie ou  
« la présidence de la tribu Pandionide, Démosthènes, fils de Démosthènes de Péanée,  
« a dit, etc. »

---

## DES MAGISTRATS.

### DES ARCHONTES.

---

ON avoit établi à Athènes un grand nombre de magistrats pour différents emplois. Je ne parlerai que des archontes, qui sont les plus connus. Les archontes succédèrent aux rois, et d'abord leur autorité duroit autant que leur vie. Elle fut ensuite bornée à dix ans, et en-



fin réduite à une année seule. Quand Solon fut chargé de travailler à la réforme du gouvernement, il les trouva en cet état, et au nombre de neuf; il les laissa en place, mais diminua beaucoup leur pouvoir. Le premier de ces neuf magistrats s'appeloit proprement l'archonte, et l'année étoit désignée par son nom : sous tel archonte, telle bataille a été donnée. Le second étoit nommé le roi : c'étoit un reste et un vestige de l'autorité à laquelle ils avoient succédé. Le troisième étoit le polémarque, qui d'abord avoit eu le commandement des armées, et avoit toujours retenu ce nom. Quoiqu'il n'eût plus la même autorité, il en avoit pourtant conservé encore quelque partie : car on voit que dans la bataille de Marathon le polémarque avoit droit de suffrage dans le conseil de guerre, aussi bien que les dix généraux qui commandoient pour lors. Les six autres archontes étoient appelés d'un nom commun *thesmothètes*. On les appeloit de la sorte, parcequ'ils étoient les gardiens et les conservateurs des lois; ils avoient soin de les revoir et d'empêcher qu'il ne s'y glissât des abus. Ces neuf archontes avoient chacun un département propre, et ils jugeoient de

certaines affaires dont la connoissance leur étoit attribuée.

Il ne faut pas confondre les *thesmothètes* avec les *nomothètes*, qui étoient une autre espèce de magistrats préposés pour abroger les lois qui préjudicioient à l'état.

On peut, d'après Eschine, réduire à trois les différentes espèces de magistrats qu'avoit Athènes, qui, selon cet orateur, étoient toutes trois obligées à rendre des comptes.

La première espèce étoit les magistrats choisis ou par une tribu d'Athènes, ou par une bourgade de l'Attique, à qui la république enjoignoit en certaines occasions de les choisir pour les charger de quelque emploi. Ils composoient le bas étage de la magistrature.

La seconde espèce étoit les magistrats tirés au sort par les *thesmothètes* dans le temple de Thésée. Le peuple désignoit les candidats entre lesquels le sort devoit décider.

La troisième espèce enfin étoit les magistrats que, sur la proposition des *thesmothètes*, le peuple assemblé éliosoit à la pluralité des voix dans le Pnyce, lieu destiné pour cela près de la citadelle.

## ARÉOPAGE.

---

LE sénat de l'aréopage étoit ainsi appelé du lieu où il tenoit ses assemblées, nommé le Bourg, ou la Colline de Mars, parceque, selon quelques uns, Mars y avoit été appelé en jugement pour un meurtre qu'il avoit commis. On appeloit aussi l'aréopage, le conseil d'en-haut, soit par rapport à son autorité supérieure à celle de tous les autres, soit par rapport à la situation du lieu où il s'assembloit. On le croit presque aussi ancien que la nation. Cicéron et Plutarque en attribuent l'établissement à Solon : mais il ne fit que le rétablir, en lui donnant plus de lustre et d'autorité qu'il n'avoit eu jusque là ; et pour cette raison, il en fut regardé comme le fondateur. Le nombre des sénateurs de l'aréopage n'étoit point fixe : on voit que, dans certain temps, il montoit jusqu'à deux et trois cents. Solon jugea à propos qu'il n'y eût que les archontes sortis de charge qui fussent honorés de cette

dignité. Ce sénat étoit chargé du soin de faire observer les lois , de l'inspection des mœurs , du jugement sur-tout des causes criminelles. Devant les juges de l'aréopage l'orateur ne pouvoit employer ni exorde ni péroraison , il ne lui étoit point permis d'exciter les passions, il étoit obligé de se renfermer uniquement dans sa cause. Ils jugeoient la nuit et dans les ténèbres , pour être plus recueillis , et pour ne rien voir qui pût les distraire ou surprendre leur religion. Ils avoient une grande réputation de probité , d'équité , de prudence ; ils étoient généralement respectés. Ils avoient grande part au gouvernement, suivant Cicéron : ce qu'il y a de certain , c'est qu'ils étoient consultés dans les affaires importantes de l'état , et qu'ils s'y intéressoient extrêmement.

---

#### JUGEMENTS.

---

IL y avoit différents tribunaux , selon la différence des affaires ; mais on pouvoit appeler de toutes les ordonnances des autres juges.

au peuple, et c'est ce qui rendoit son pouvoir si considérable. Les parties plaidoient elles-mêmes leurs causes, ou employoient le secours des avocats. On fixoit ordinairement le temps que devoit durer le plaidoyer, et l'on se régloit sur une horloge d'eau. L'arrêt se formoit à la pluralité, et quand les suffrages étoient égaux, les juges penchoient du côté de la douceur, et renvoyoient l'accusé absous. Tous les citoyens, même les plus pauvres, et qui étoient sans revenu, pouvoient être reçus au nombre des juges, pourvu qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans, et qu'ils fussent reconnus de bonnes mœurs. Pendant qu'ils jugeoient, ils avoient en main une espèce de sceptre ou bâton, qui étoit la marque de leur dignité, et ils le déposoient en sortant.

---

## DE LA GUERRE.

### VALEUR DES ATHÉNIENS.

---

LA gloire ancienne d'Athènes, qui s'étoit toujours distinguée par la bravoure militaire,

étoit, pour les Athéniens, un puissant motif pour ne pas dégénérer de la réputation de leurs ancêtres. Une noble émulation pour ne point céder en mérite aux Lacédémoniens leurs rivaux, et une vive jalousie de gloire, qui, pendant la guerre de Perse, se tint dans de justes bornes, furent encore pour eux un pressant aiguillon, qui leur faisoit faire tous les jours de nouveaux efforts pour se surmonter eux-mêmes, et pour soutenir leur réputation.

Des récompenses et des marques d'honneur accordées à ceux qui s'étoient distingués dans les combats; des tombeaux érigés aux citoyens qui étoient morts pour la défense de la patrie; des oraisons funèbres prononcées en public au milieu des cérémonies les plus augustes de la religion pour rendre leur nom immortel; tout cela contribuoit infiniment à perpétuer le courage parmi les Athéniens, à leur en faire comme une nécessité indispensable.

Il y avoit à Athènes une loi qui ordonnoit que ceux qui auroient été estropiés à la guerre seroient nourris aux dépens du public. La même grace étoit accordée aux pères et mères aussi bien qu'aux enfants de ceux qui, étant

morts dans le combat , laissoient une famille pauvre , et hors d'état de subsister : voilà ce qui remplissoit de courage les Athéniens , et ce qui rendoit leurs troupes invincibles , quoique d'ailleurs elles fussent peu nombreuses.

---

### ARMÉES DES ATHÉNIENS.

---

LES armées à Athènes étoient composées de trois sortes de troupes , citoyens , alliés et mercenaires. Les citoyens servoient chacun à leur tour. Les philosophes eux-mêmes n'étoient pas dispensés du service : Platon vante le courage de Socrate son maître , et lui-même se distingua par sa valeur. On punissoit comme déserteur celui qui , le jour marqué , ne se rangeoit pas sous le drapeau , ou qui l'abandonnoit avant le temps prescrit. Les alliés faisoient le grand nombre des troupes , ils étoient stipendiés par ceux qui les envoyoit. On appeloit mercenaires , les troupes étrangères , qui étoient soudoyées par la république au secours de laquelle elles étoient appelées.

L'infanterie étoit composée de deux sortes

de soldats ; les uns étoient armés pesamment et portoient de grands boucliers, des lances, des demi-piques, des sabres ; ils faisoient la principale force de l'armée ; les autres étoient armés à la légère , c'est-à-dire , d'arcs et de frondes.

La cavalerie étoit fort rare chez les Athéniens : la situation de l'Attique, coupée par beaucoup de montagnes, en étoit la cause. Elle ne montoit, après la guerre contre les Perses, qui étoit le beau temps de la Grèce, qu'à trois cents chevaux ; elle s'accrut depuis jusqu'à douze cents.

Chacune des dix tribus éliroit tous les ans un nouveau général : Athènes avoit donc tous les ans (\*) dix nouveaux généraux. Le commandement rouloit entre eux tous, et chacun exerçoit son jour la charge de généralissime. Le général, entre tous les autres droits de sa charge, avoit celui de lever, d'assembler et de

---

(\*) Philippe plaisantoit sur la multiplicité des généraux d'Athènes. Je n'ai pu trouver disoit-il, pendant toute ma vie, qu'un seul général (c'étoit Parménion), les Athéniens en retrouvent dix tous les ans.



congédier les troupes. Il pouvoit être continué : Phocion le fut quatre fois. Un seul ordinairement étoit envoyé à la tête de l'armée ; les autres , qui restoient dans la ville , étoient comme chez nous les ministres de la guerre.

---

#### MARINE DES ATHÉNIENS.

---

LA marine des Athéniens étoit fort considérable. Elle étoit du double plus forte que celle de tous les autres Grecs , et chaque vaisseau pouvoit se battre contre deux vaisseaux ennemis. De trois cents vaisseaux qui composoient la flotte grecque à Salamine, il y en avoit deux cents athéniens. Il sortit trois cents voiles du port d'Athènes pour l'expédition de Sicile. Cette puissance navale, quoique fort grande dans son origine, s'accrut encore avec le temps. L'orateur Lycurgue augmenta la flotte depuis trois cents vaisseaux juques à quatre cents ; de sorte que chaque année on éliroit pareil nombre de capitaines. Les soldats qui combattoient dans les vaisseaux étoient à-peu-près armés comme ceux des troupes de terre.

Il y avoit à Athènes des triérarques, c'est-à-dire commandants de galère, qui n'étoient pas toujours des officiers qui commandoient les galères, mais des citoyens aisés, qui étoient obligés, comme tels, d'armer des galères à leurs dépens pour le service de la république, et de les équiper de toutes les choses nécessaires. Le nombre des triérarques varioit selon les besoins de l'état et la nécessité des conjonctures. A la fin, on fixa le nombre des triérarques à douze cents hommes. Avant Démosthènes, il y avoit une loi qui partageoit ces douze cents hommes en diverses compagnies, dont chacune étoit composée de seize citoyens, qui s'unissoient pour équiper une galère. Cette loi étoit fort onéreuse aux citoyens les moins riches, et dans le fond fort injuste, en ce qu'elle vouloit qu'on choisît ce nombre de seize sur l'âge et non sur la quantité des biens : car elle ordonnoit que tout citoyen, depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante, seroit compris dans une de ces compagnies, et contribueroit d'un seizième. Par cette loi, les citoyens les moins riches ne contribuoient pas moins que les plus opulents, et souvent même ils se trouvoient dans l'impossibilité de four-

nir à une dépense qui excédoit leurs forces : d'où il arrivoit que les vaisseaux n'étoient pas armés à temps, ou qu'ils étoient fort mal équipés, et que, par cette raison, Athènes perdoit les occasions les plus favorables pour agir. Démosthènes, dans la vue de remédier à de tels inconvénients, proposa une loi qui abrogeoit celle dont nous venons de parler, et qui portoit que les triérarques seroient choisis, non sur le nombre des années, mais sur l'évaluation des biens ; que tout citoyen qui auroit dix talents de revenu seroit tenu d'équiper à ses frais une galère ; que celui qui en auroit vingt, en équiperait deux, et ainsi du reste ; que ceux dont le bien seroit au-dessous de dix talents, s'uniroient plusieurs ensemble, jusqu'à la concurrence de dix talents. On appelloit triérarques ou commandants de galère les citoyens qui fournissoient et équipaient des galères à leurs dépens, parceque c'étoient eux ordinairement qui commandoient le vaisseau, et qui donnoient l'ordre à tout l'équipage. Lorsqu'ils sortoient d'exercice, ils étoient obligés de rendre compte de leur administration. Comme la charge de triérarque engageoit à une grande dépense, il étoit permis à ceux

qui étoient nommés d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche qu'eux, et de demander qu'on le mît à leur place, pourvu qu'ils fussent prêts à changer de biens avec lui, et à faire la fonction de triérarques après cet échange. Cette loi étoit de Solon, et s'appeloit la loi des Échanges.

L'année attique étoit lunaire, et par conséquent les mois de cette année ne peuvent répondre précisément à ceux de la nôtre, qui est solaire. Voici néanmoins de quelle manière on peut arranger les mois attiques et les nôtres.

| MOIS ATTIQUES.    | MOIS FRANÇOIS. |
|-------------------|----------------|
| (1) Pyanepsion.   | Janvier.       |
| (2) Posidéon.     | Février.       |
| (3) Gamélion.     | Mars.          |
| (4) Anthestérion. | Avril.         |

(1) On l'appeloit ainsi, parceque, pendant ce mois, on célébroit les fêtes d'Apollon, nommées *Pyanepsia*.

(2) Il étoit consacré à Neptune, nommé en grec, *Poseïdon*.

(3) Pendant ce mois on célébroit les fêtes de Junon, nommées *Gamelia*.

(4) Pendant ce mois on célébroit les fêtes de Bacchus, nommées *Anthestéria*.

|                    |            |
|--------------------|------------|
| (1) Elaphébolion.  | Mai.       |
| (2) Munychion.     | Juin.      |
| (3) Targélion.     | Juillet.   |
| (4) Scirrophorion. | Août.      |
| (5) Hécatombéon.   | Septembre. |
| (6) Métageitnion.  | Octobre.   |
| (7) Boédromion.    | Novembre.  |
| (8) Mémactérion.   | Décembre.  |

Les Athéniens ne comptoient pas comme

---

(1) On célébroit pendant ce mois les fêtes de Diane, nommées *Elaphebolia*.

(2) Pendant ce mois on célébroit, en l'honneur de Diane, les fêtes nommées *Munychia*.

(3) Pendant ce mois on célébroit les fêtes du Soleil, nommées *Thargelia*.

(4) Pendant ce mois on célébroit les fêtes de Minerve, nommées *Scirrophoria*.

(5) Pendant ce mois on célébroit les fêtes des grands sacrifices, nommées *Hecatomba*.

(6) Pendant ce mois on célébroit, en l'honneur d'Apollon, les fêtes nommées *Metageitnia*.

(7) On célébroit durant ce mois les fêtes nommées *Boédromia*.

(8) Jupiter, nommé *Maimactos*, le turbulent, l'orageux, avoit donné son nom à ce mois, parcequ'en effet Jupiter, assez souvent, trouble l'air, et excite des tempêtes dans le mois de décembre.

nous les jours du mois, ils divisoient les mois en trois décades ou dizaines. La première étoit du mois commençant, la seconde, du milieu du mois ou du mois au-dessus de dix, la troisième, du mois finissant. Ils appeloient le premier jour de chaque mois, la nouvelle lune; le quinzième, la pleine lune; et le dernier jour, la lune vieille et nouvelle, parceque ce jour finissoit un mois et en commençoit un autre. Pour dire le second, le troisième, le quatrième du mois, ils disoient, le second, le troisième, le quatrième du mois commençant, et ainsi du reste jusqu'à dix. Pour dire, le onze, le douze, le treize du mois, ils disoient, le premier, le second, le troisième du milieu du mois, ou du mois au-dessus de dix, et ainsi jusqu'à vingt. Après quoi ils comptoient en rétrogradant; et pour dire, le vingt-neuf, le vingt-huit, le vingt-sept du mois, ils disoient, le second, le trois, le quatre du mois finissant, et ainsi du reste jusqu'au vingt-un, qui étoit le dix du mois tirant à sa fin.

---

# DES ORATEURS ILLUSTRES.

PAR CICÉRON.

TRADUCTION NOUVELLE.

---

LES Grecs, qui cultivent aujourd'hui l'éloquence avec succès, et dont les orateurs l'emportent sur ceux des autres peuples, avoient perfectionné le reste des beaux-arts à une époque où ils ne réussissoient pas encore dans celui-ci. Le nom de l'éloquence me rappelle la renommée de cette ville d'Athènes, dont vous chérissez le séjour, où parut le premier orateur (\*), et où l'on publia le premier discours revêtu de tous les ornements du langage.

Avant Périclès et Thucydide, qui vécurent

---

(\*) Cicéron distingue ici les orateurs des rhéteurs : ces derniers étoient beaucoup plus anciens que les premiers.

dans les beaux jours de cette république, on ne voit point d'ouvrage qui annonce l'orateur. On croit néanmoins que, bien plus anciennement, Solon, Clistène et Pisistrate, produisoient déjà, par leurs discours, de grands effets.

L'histoire d'Athènes nous apprend que, quelques années après, Thémistocle se distingua par le talent de la parole et par sa sagesse; mais nous n'avons aucun de ses discours: le premier qu'on connoisse est de Périclès, qui vient ensuite, et qui joignit l'éloquence à beaucoup d'autres qualités. Cléon, citoyen séditieux, mais éloquent, parut aussi à cette époque.

Alcibiade, Critias et Theramène, peuvent aussi être appelés du même siècle; et les écrits de Thucydide, leur contemporain, montrent quel genre d'éloquence régnoit alors. Ils emploient des expressions nobles et élevées; leurs pensées fortes se précipitent avec abondance; mais ils cherchent trop à être concis, ce qui les rend quelquefois obscurs.

Dès qu'on reconnut l'effet d'un discours soigné, il s'établit plusieurs maîtres d'éloquence: on distingua parmi eux Gorgias, Trasymaque,



Protagoras, Prodicus de Cos, et Hippias ; une multitude d'autres eurent l'effronterie d'enseigner à la même époque de quelle manière on pouvoit rendre bonne une mauvaise cause , car c'est ainsi qu'ils s'exprimoient.

Socrate s'éleva contre tous ces rhéteurs , et , par son adresse dans la dispute , couvrit de ridicule leurs leçons. L'imagination fertile de ce philosophe forma des hommes très éclairés , et donna naissance à la philosophie , non pas à celle qui étudie la nature , car elle étoit beaucoup plus ancienne , mais à la morale.

Pendant la vieillesse de ceux dont je viens de parler , Isocrate ouvrit sa maison à tous les Grecs , et en fit une espèce d'académie ou d'école d'éloquence. Il étoit digne d'enseigner , car il fut un grand orateur ; et quoiqu'il ne parût point au barreau , il acquit , sans sortir de chez lui , l'espèce de gloire accordée depuis aux seuls citoyens qui parlent en public. Il laissa un grand nombre de bons ouvrages , et donna d'excellentes leçons. Il s'aperçut le premier qu'on doit mettre de la cadence et du nombre dans la prose , mais en évitant la mesure des vers.

On ignora jusqu'à lui les tours agréables et

la chute harmonieuse des périodes : si les discours offroient quelquefois ce genre de beauté, il sembloit s'y trouver par hasard ; peut-être les orateurs en méritoient-ils plus d'éloges. Le nombre étoit alors un effet de l'instinct, et non pas des combinaisons. La pensée se renferme d'elle-même dans une certaine mesure ; et des mots bien liés et bien choisis donnent naturellement une cadence heureuse à la période. Il ne faut que l'oreille pour juger si la phrase est arrondie, ou s'il lui manque quelque chose. Le besoin de respirer prescrit des repos ; et tout le monde s'aperçoit qu'un morceau est défectueux, lorsqu'on est obligé, en le prononçant, de perdre haleine, ou de faire de trop grands efforts de poumons.

Lysias se distinguoit alors ; il ne parut point au barreau ; mais il écrivit avec beaucoup de délicatesse et d'élégance ; il semble même approcher de la perfection ; car vous savez que Démosthènes seul est véritablement parfait. Ce dernier dévoiloit d'un trait les finesses et les subtilités de ses adversaires : il n'est pas possible d'avoir plus de précision, de netteté, de justesse et de correction, et on n'a jamais approché de la sublimité et de la véhémence

de sa marche , ni de l'éclat ou de la grandeur de ses expressions et de ses pensées.

Il eut pour contemporains Hypéride , Eschine , Lycurgue (\*), Dinarque , Demade qui n'a rien laissé par écrit , et une multitude d'autres orateurs distingués. Jusqu'ici l'éloquence conserva sa beauté pure et naturelle , et rejeta les faux ornements.

Démétrius de Phalère , qui jeta , pendant leur vieillesse , les premiers fondements de sa gloire , fut le plus habile de leurs successeurs ; mais il avoit moins d'énergie que de graces ; il enchantoit les Athéniens , au lieu de les émouvoir ; en un mot , il montoit sur la tribune , non comme un général qui sort de sa tente , mais comme un disciple qui sort de l'école du savant Théophraste.

On peut lui reprocher d'avoir gâté l'art ; il amollit et énerve l'éloquence ; naturellement agréable , il dédaigne la vigueur ; ses graces plaisoient sans ébranler personne ; il ne lais-

---

(\*) Ce n'est pas le législateur des Lacédémoniens , mais l'orateur de ce nom , qu'Alexandre se fit livrer quand il exigea huit victimes des Athéniens.

soit d'ailleurs qu'un léger souvenir, bien différent de Périclès, qui, suivant Eupolis, remplissoit l'ame de ses auditeurs de traits qui les ravissoient long-temps de plaisir.

Puisque Solon et Pisistrate sont les premiers dont l'histoire vante les discours, vous voyez que l'éloquence a brillé fort tard dans cette ville d'Athènes, où elle a fait de si grands progrès. Elle est ancienne, si vous voulez, relativement à l'époque de la fondation de Rome : mais Solon et Pisistrate vécurent au siècle de Servius Tullius (\*); et Athènes, à cette époque, comptoit plus d'années depuis sa fondation, que nous n'en comptons aujourd'hui depuis celle de Rome.

Je crois néanmoins que le talent de la parole eut toujours du pouvoir sur les hommes. Homère ne parleroit pas si souvent de la force des discours d'Ulysse, et de la douceur de ceux de Nestor, si, lors de la guerre de Troie, on n'eût pas honoré l'éloquence ; et, s'il n'eût pas été un bon orateur, son poëme ne nous offriroit pas des ornements de toute espèce. A

---

(\*) En l'an de Rome 177, Athènes subsistoit alors depuis neuf cent quatre-vingt-un ans.

la vérité, on ignore l'époque de sa vie ; mais il est sûr qu'il fut de beaucoup antérieur à Romulus , puisqu'il précéda Lycurgue , législateur de Lacédémone.

C'est au temps de Pisistrate que les Grecs commencèrent à étudier les moyens de produire de l'effet par des discours en prose ; Thémistocle s'en occupe sur-tout dans le siècle suivant ; et au siècle de ce grand homme , le gouvernement de la Grèce étoit bien affermi , au lieu que Rome venoit seulement de s'affranchir de la domination des rois.

Ce fut à-peu-près à cette époque que Périclès , dont j'ai déjà parlé , étendit l'art de l'éloquence ; ce grand homme , instruit par le philosophe Anaxagoras , porta sur les affaires du peuple et le talent de la parole , les méditations qu'il employoit autrefois à l'étude des sciences abstraites. La grace de ses discours charma les Athéniens ; ils admirèrent la richesse et la fécondité de son génie , et ils redoutèrent sa véhémence.

C'est à lui que commence le premier âge des orateurs d'Athènes. L'étude et le goût de l'éloquence ne se remarquent point dans les commencements d'un état , ni au milieu de la

guerre, ni chez des peuples assujettis au pouvoir d'un roi; elle est la compagne de la paix et du loisir; elle brille au sein d'une république bien policée.

Aristote dit, en effet, qu'après l'expulsion des tyrans de Sicile, les tribunaux, fermés depuis long-temps, se rouvrirent, et que Corax et Tysias (\*) donnèrent quelques préceptes sur la rhétorique à ce peuple naturellement subtil et disputeur; il ajoute qu'on n'avoit encore aucune idée de l'art et de la méthode, quoiqu'on prononçât, qu'on écrivît d'assez bons discours; et qu'alors Protagoras composa des traités sur les lieux communs.

Gorgias suivit ses traces, et enseigna la manière de faire l'éloge ou la satire de tout: car la première qualité de l'orateur étoit, suivant lui, de pouvoir relever un sujet par des louanges, ou le rabaisser par la censure. Antiphon, qui laissa de pareils écrits, fut accusé d'un crime capital; et, suivant le témoignage du grave Thucydide, il plaida sa cause avec une éloquence merveilleuse.

---

(\*) Les savants croient qu'il ne reste rien de ces deux auteurs.

Lysias donna le premier la théorie de la véritable éloquence ; mais Théodore , son rival , quoique plus faible dans la composition , formoit des élèves avec plus de succès ; il cessa d'enseigner , pour écrire des discours. Isocrate soutint d'abord que l'étude de l'art est inutile , et il commença par faire des harangues et des plaidoyers , que d'autres prononçoient ensuite : il se vit bientôt accusé , à diverses reprises , devant l'aréopage , d'enfreindre la loi qui défendoit de surprendre les juges ; et au lieu d'écrire pour le barreau , il ne pensa plus qu'à donner des préceptes et des règles.

Tel fut le berceau de l'art chez les Grecs : encore une fois , Athènes avoit déjà de la célébrité dans la paix et dans la guerre : d'ailleurs , ce goût de l'éloquence n'étoit pas commun à toute la Grèce , mais particulièrement à cette ville.

En effet , a-t-on jamais ouï dire qu'Argos , Corinthe et Thèbes , aient produit dans ce temps-là un seul orateur ? Je dois peut-être en excepter Epaminondas , dont les talents et les lumières feroient croire qu'il ne manquoit pas d'éloquence : quant à Sparte , on ne cite pas encore aujourd'hui un Lacédémonien doué

du talent de la parole. Homère nous apprend que Ménélas parloit bien, mais en peu de mots. La concision est un mérite; mais si l'orateur est incapable de s'énoncer avec abondance, c'est de la stérilité.

L'étude de l'art ne se borna point à la Grèce; et les honneurs qu'on rendoit au talent de la parole donnèrent de la célébrité aux habiles orateurs. Dès que l'éloquence eut passé d'Athènes dans les autres îles, elle s'étendit en Asie; elle y prit un caractère étranger; elle perdit la pureté du style attique et le bon goût, et désapprit, pour ainsi dire, ce qu'elle savoit. De là vint cette multitude d'orateurs asiatiques. Ils ont, je l'avoue, le mérite de l'abondance et de la facilité; mais ils sont trop diffus et trop verbeux. L'éloquence des insulaires de Rhodes (\*) est un peu plus saine, et approche davantage de celle des Athéniens.

---

(\*) Eschines, qui avoit choisi Rhodes pour le lieu de son exil, y porta les lumières et le goût d'Athènes.

---



## NOTICE SUR ISOCRATE.

---

ISOCRATE naquit à Athènes cinq ans avant la guerre du Péloponnèse, et quatre cent trente-six ans avant l'ère chrétienne.

Théodore son père s'étoit enrichi dans le commerce d'instruments de musique, qu'il faisoit fabriquer par des esclaves, et il donna à son fils une excellente éducation.

L'éloquence est la souveraine des peuples libres ; elle gouvernoit les anciennes républiques de la Grèce. L'éloquence étoit à Athènes le premier de tous les moyens pour s'élever aux dignités, ainsi que pour acquérir du crédit et des richesses. Isocrate se forma à cet art sous Gorgias, Prodicus, et sous les autres rhéteurs les plus habiles de son siècle. Il nourrissoit la noble ambition de servir son pays comme orateur, et de participer au gouvernement de l'état. Dans ce dessein il étudia avec soin la morale et la politique ; mais sa timidité et la foiblesse de sa voix lui ôtèrent la faculté

de parler à la tribune. Isocrate ne se consola jamais de ce malheur, et sur la fin de sa carrière, lorsque sa renommée et sa fortune sembloient devoir combler ses vœux, il disoit à ses amis : *Je prends mille drachmes pour enseigner à mes disciples ce que je sais, mais j'en donneroïs dix mille à qui m'enseigneroit d'avoir de la hardiesse et de la voix.*

Le père d'Isocrate ayant été dépouillé de ses biens pendant la guerre du Péloponnèse, son fils fut obligé de chercher des ressources dans son talent, et il ouvrit dans l'île de Chio une école qu'il transporta ensuite à Athènes. Son entreprise eut d'abord si peu de succès, qu'un jour qu'il comptoit le produit de ses leçons : *Voilà donc, s'écria-t-il en gémissant, le prix pour lequel je me suis vendu !*

Cependant la renommée de son savoir ne tarda point à se répandre dans toutes les villes de la Grèce, et chacune d'elles s'empressa de lui envoyer des disciples. Les plus fameux sophistes de ce temps mettoient leur honneur à compter un grand nombre d'élèves et à tirer de fortes sommes des leçons qu'ils leur donnoient. A mesure que les disciples d'Isocrate s'augmentoient, il doubloit le prix de son cours

d'éloquence, et il le porta jusqu'à mille drachmes (\*); mais, généreux envers ses compatriotes, il instruisoit gratuitement les Athéniens qui vouloient se former à son école. *On en vit sortir, dit Cicéron, autant de grands orateurs qu'il étoit sorti de héros du cheval de Troie.*

Plusieurs hommes illustres furent les disciples d'Isocrate, et se firent une gloire d'être toujours ses amis. Timothée, fils de Conon, un des plus grands capitaines athéniens, pria Isocrate de l'accompagner dans une de ses expéditions, le chargea d'écrire ses lettres les plus importantes, et le combla de ses libéralités. Nicoclès, fils et successeur d'Évagoras, roi de Salamine, le récompensa magnifiquement des leçons qu'il lui avoit données, et des discours qu'il lui adressa.

Isocrate, déjà très vieux, épousa Plathana, sœur de l'orateur Hippias. Plathana avoit eu trois enfants de son premier mari. Isocrate adopta le plus jeune, nommé Apharée, qui avoit beaucoup d'esprit et d'instruction. Apharée aima Isocrate d'une affection vraiment filiale, et lui rendit d'éminents services.

---

(\*) Environ cinq cents francs de notre monnoie.

Si l'amitié d'hommes célèbres et puissants charma les jours d'Isocrate, la calomnie chercha à les flétrir. Ses ennemis parvinrent à le faire citer deux fois en justice. Apharée le défendit avec tant de chaleur la première fois, qu'on n'eut pas égard aux poursuites intentées contre lui. La seconde fois Isocrate se laissa condamner sans se défendre, parcequ'il étoit persuadé que les juges lui seroient défavorables ; mais plus tard il composa un discours en forme de plaidoyer, dans lequel il détruisoit les plus grands reproches que lui faisoient ses adversaires.

Isocrate vécut quatre-vingt-dix-neuf ans. Cicéron cite sa vieillesse comme un exemple des avantages qu'on retire d'avoir mené une vie sage, tranquille et laborieuse. La perte de la bataille de Chéronée porta une vive douleur dans l'ame d'Isocrate ; il prévint l'esclavage d'Athènes, et, ne pouvant survivre à la perte de la liberté de sa patrie, il se laissa mourir de faim.

« Plusieurs de ses amis et de ses disciples  
« s'empressèrent d'honorer sa mémoire par des  
« monuments qui les honorèrent eux-mêmes.  
« Rien n'étoit plus magnifique que celui qui

« fut élevé sur son tombeau. On y voyoit une  
« colonne de quarante-cinq pieds de haut, sur  
« laquelle étoit placée une sirène de six cou-  
« dées, symbole de la douceur et des charmes  
« de son éloquence. Au pied de la colonne  
« étoient représentés ses maîtres, et entre au-  
« tres Gorgyas, ayant Isocrate auprès de lui,  
« et considérant un globe astronomique sur  
« lequel il sembloit lui donner des leçons.  
« Apharée, son fils adoptif, lui fit ériger une  
« statue de bronze qui fut placée dans le tem-  
« ple de Jupiter-Olympien; Timothée, fils de  
« Conon, lui en fit élever une semblable à  
« Éleusis. Le sculpteur chargé de cet ouvrage  
« fut le fameux Léocharès, un de ceux qui  
« avoient travaillé au superbe tombeau de l'é-  
« poux d'Artémise (\*). »

Les écrits d'Isocrate font concevoir une haute idée de son caractère. Ils renferment les pensées religieuses les plus saines, et d'excellentes leçons de morale pour les républicains, pour les monarchies et pour les citoyens. Isocrate avoit beaucoup de noblesse

---

(\*) Préface de la traduction d'Isocrate, par l'abbé Auger.

et de générosité dans l'ame : deux traits de sa vie le prouvent.

« Théramène, orateur d'Athènes, dont il  
« avoit reçu des leçons, gouverna cette ville  
« dans le temps où les Lacédémoniens vain-  
« queurs s'en étoient rendus les maîtres. Il  
« étoit un des trente citoyens entre les mains  
« desquels ils avoient remis toute l'administra-  
« tion ; mais incapable de se prêter aux injus-  
« tices et aux violences de la tyrannie, il en  
« devint la victime. Déposé par ses collègues,  
« qui avoient résolu de le perdre, condamné  
« sans pouvoir obtenir qu'on lui fit son procès  
« en règle, arraché de l'autel qu'il tenoit étroi-  
« tement embrassé, il étoit conduit à la mort  
« à travers une foule de citoyens qui fondoient  
« en larmes. Chacun, dans le silence et dans  
« la crainte, plaignoit le défenseur du peuple ;  
« mais, tremblant pour soi, personne n'osoit  
« faire la moindre démarche pour essayer de  
« le sauver. Agé pour lors environ de trente-  
« deux ans, Isocrate eut seul le courage de se  
« déclarer pour son ancien maître. Au mo-  
« ment où on l'enlevoit de force et sans res-  
« pect pour la franchise des autels, il se leva  
« pour entreprendre son apologie, et se dis-

« posoit à parler. Théramène, qui ne vouloit  
« pas céder à son disciple en générosité, le  
« pria de ne pas pousser plus loin un zèle inu-  
« tile, et de ne pas se perdre avec lui, ajoutant  
« que ses malheurs personnels lui seroient in-  
« finiment plus sensibles, s'il voyoit quelqu'un  
« de ses amis enveloppé dans sa ruine. Iso-  
« crate fut donc contraint de se retirer, mais  
« il eut du moins la satisfaction et la gloire  
« d'avoir témoigné publiquement son attache-  
« ment pour son maître, dans un temps où  
« l'on ne pouvoit le faire sans péril.

« Environ quatre ans après, les Athéniens  
« ayant fait mourir Socrate, Isocrate son ami  
« fut vivement affligé de sa mort, et ne crai-  
« gnit pas de le paroître. Il osa se montrer le  
« lendemain en habit de deuil ; et tandis que  
« la plupart des amis de ce philosophe n'o-  
« soient même rester dans Athènes, il n'hésita  
« pas de sacrifier le soin de sa propre vie à ce  
« qu'il devoit à l'amitié et à la vertu (\*). »

On rapporte d'Isocrate plusieurs mots qui  
font connoître non seulement la finesse de son

---

( \* ). Discours préliminaire de la traduction d'Isocrate, par l'abbé Auger.

esprit, mais la solidité de son jugement. Un père lui disoit qu'il avoit confié l'éducation de son fils à un esclave : *Eh bien, lui dit-il, au lieu d'un esclave vous en aurez deux.* Comme il se trouvoit à la table du roi de Salamine, et que les convives le pressoient de se mêler à la conversation, il s'en excusa : *Ce que je sais n'est pas ici de saison, et ce qui est de saison je ne le sais pas.*

« Les brigues et les cabales ordinaires dans  
« les républiques, et si fréquentes à Athènes,  
« lui avoient fait essuyer bien des chagrins :  
« aussi comparoit-il fort ingénieusement cette  
« ville à ces coquettes qu'on voit quelques in-  
« stants avec plaisir, mais avec qui personne  
« ne voudroit passer sa vie. Quand on lui de-  
« mandoit comment il pouvoit former de si  
« excellents orateurs, lui qui ne pouvoit parler  
« en public : *Je suis, répondit-il, comme la*  
« *pierre à aiguiser qui ne coupe point, et qui*  
« *donne au fer la facilité de couper (\*)*).

« Isocrate, dit Quintilien, ne néglige au-  
« cune des graces, aucun des ornemens du  
« langage, quelque sujet qu'il traite ; il est tou-

---

(\*) L'abbé Auger.



« jours pur, toujours harmonieux. Il produit  
« aisément : ses discours sont nourris d'une  
« excellente morale ; sa composition est si châ-  
« tiée qu'on lui fait un reproche de son atten-  
« tion extrême à soigner son style. Quintilien  
« ajoute que les harangues d'Isocrate sont plus  
« propres pour la montre que pour le combat ;  
« mais, fait-il observer, ce n'étoit point pour  
« le barreau qu'il les composoit, c'étoit pour  
« être lues dans de grandes assemblées, et  
« alors l'orateur est en droit d'employer des  
« ornements de toute espèce (\*). »

« Parmi nos écrivains, Fléchier est celui  
« dont la manière approche le plus de celle  
« d'Isocrate. On voit dans l'un et l'autre quel-  
« que lenteur, mais une lenteur majestueuse, le  
« même goût pour l'antithèse, la même atten-  
« tion à polir les pensées et à former les nom-  
« bres, la même pureté de langage. Tels sont les  
« traits qui les rapprochent ; il en est qui les dis-  
« tinguent, et, sans prévention pour les an-  
« ciens, je crois que tout l'avantage est du côté  
« d'Isocrate. Celui-ci est plus varié dans ses  
« nombres et dans ses tours : il marche un peu

---

(\*) Quintilien, traduction de l'abbé Gedoy.

« lentement, ses pas sont un peu trop mesu-  
« rés ; mais il avance, et les progrès de son  
« discours sont sensibles. Les différents ob-  
« jets dont il parle sont traités en général avec  
« sobriété, et il passe d'une idée à une autre  
« sans trop s'arrêter à une seule. Sa logique  
« est également solide et subtile, et son rai-  
« sonnement, sans être aussi rapide et aussi  
« serré que celui de Démosthènes, n'a rien de  
« foible et de lâche (\*). »

---

(\*) L'abbé Auger.

---

---

# SOMMAIRE

DE L'ÉLOGE D'ÉVAGORAS.

---

L'ÉLOGE d'Évagoras est le premier qui ait été fait pour honorer la mémoire d'un prince contemporain. Évagoras étoit roi de Salamine , dans l'île de Cypre. L'histoire ne le fait pas connoître dans un aussi grand détail qu'Isocrate ; mais elle nous le représente comme un prince d'un grand courage , qui soutint avec vigueur , contre le roi de Perse , une guerre de dix années , et qui la termina par un traité où il se reconnoissoit l'inférieur du monarque d'Asie , et son tributaire , mais non pas son serviteur et son vassal. Son éloge est adressé à Nicoclès , son fils , héritier de sa couronne.

---

## ÉLOGE D'ÉVAGORAS.

PAR ISOCRATE.

TRADUCTION DE L'ABBÉ AUGER.

---

EN vous voyant , ô Nicoclès , honorer le tombeau de votre père par de riches et nombreux

ses offrandes, par des danses et par des chants; ajouter aux combats du gymnase des courses de galères et de chevaux, et renchérir sur la pompe en usage dans ces tristes cérémonies, je ne doutai point que si les morts ont connoissance de ce qui se passe chez les vivants, Evagoras ne fût sensible au spectacle que vous lui donniez, et n'applaudît à votre zèle autant qu'à votre magnificence : mais je pensai que rien ne le flatteroit davantage que les efforts d'un orateur qui, par un digne éloge, consacreroit la mémoire de ses vertus et de ses exploits.

Les grandes ames, les ames nées pour la gloire, mettent la louange bien au-dessus des autres honneurs; nous voyons même qu'elles préfèrent un trépas illustre à des jours perdus dans l'obscurité, moins jalouses de vivre que de vivre honorées, et de laisser après elles un souvenir immortel de ce qu'elles ont fait de noble et de grand. Les funérailles les plus pompeuses ne sauroient atteindre à ce but. Le faste qu'on y étale ne prouve que l'opulence de celui qui en fait les frais; les talents des musiciens, la force des athlètes qu'on y appelle, ne font honneur qu'à eux: au lieu qu'un

discours éloquent qui nous peindroit les rares qualités d'Evagoras feroit passer son nom et sa gloire à la postérité la plus reculée.

Ce seroit donc une bien sage institution que de louer les grands hommes avec lesquels on a vécu : par-là nos orateurs qui n'exerçoient leur art que sur des sujets antiques, ayant désormais à célébrer des faits dont leurs auditeurs auroient été les témoins, ne seroient plus obligés de recourir à la fable ; et la jeunesse, pouvant prétendre aux plus grands éloges, en les méritant par les plus grandes actions, embrasseroit avec plus d'ardeur le parti de la vertu. Mais aujourd'hui, quel homme ne perdrait courage, quand il voit applaudis sur la scène et chantés dans nos temples les seuls héros de Troie et des temps plus reculés, et qu'il se dit à lui-même que, surpassât-il leurs exploits, jamais il ne partagera leurs honneurs. La vraie cause d'une injustice aussi criante, c'est l'envie, l'envie qui ne produit jamais d'autre bien que de punir l'envieux. Oui, nous voyons des hommes assez bizarres pour écouter avec plaisir l'éloge de personnages qui peut-être n'existèrent jamais, et pour ne pouvoir souffrir qu'on donne en leur

présence la moindre louange aux auteurs des biens dont ils sont comblés. Ne suivons pas de tels exemples, nous qui pensons plus sensément, abandonnons les injustes et les ingrats, et accoutumons les autres hommes à entendre louer tout ce qui mérite de l'être, nous rappelant que ce n'est point aux esclaves de la coutume que les arts et les états durent leur naissance et leur progrès, mais à ces génies mâles qui eurent le courage d'attaquer les erreurs et de corriger les abus.

Je sens toute la hardiesse de mon entreprise, et combien le discours en prose se prête peu à l'éloge des grands hommes (\*), témoin cette foule d'écrivains qui, s'étant exercés sur tous les sujets, n'ont jamais essayé de ce genre. Et je suis loin de leur en faire un crime. Les seuls poètes ont l'avantage de n'être point gênés sur les moyens de plaire; ils peuvent appeler les dieux à leur secours, nous les représenter conversant, agissant, combattant avec les mortels; et pour peindre ces objets divers, ils

---

(\*) C'étoit l'usage à Athènes de faire publiquement l'éloge des guerriers morts dans le cours d'une expédition.

ont tous les mots consacrés par l'usage, le droit d'en créer de nouveaux, d'en adopter d'étrangers, d'étendre ou de changer leur signification première. Ils peuvent tout oser, et, par des tours et des figures de leur invention, donner plus de couleur et d'éclat à leur poëme. L'orateur n'a pas la même liberté : la langue qu'il doit parler est celle du vulgaire ; les idées qu'il met en œuvre, il faut qu'il les trouve dans son sujet. Les poëtes ont de plus la ressource du rythme et de la mesure, avantage interdit à l'orateur, et dont néanmoins le pouvoir est si grand que, sans justesse dans les idées, sans pureté dans la diction, par le seul charme du nombre et de l'harmonie, des vers peuvent encore faire illusion à l'auditeur ; et pour voir jusqu'où va la force du prestige, essayez, dans le plus beau poëme, de rompre la mesure, sans toucher aux idées ni à l'expression, vous chercherez en vain, vous n'y trouverez plus ces beautés et ces graces qui vous avoient d'abord ravi.

Mais, quelque avantage qu'ait le poëte sur l'orateur, ce n'est pas une raison de renoncer à mon projet, mais un motif de redoubler mes efforts pour porter la gloire des grands hom-

mes aussi haut dans un simple discours , qu'elle pourroit aller dans des chants consacrés à leur louange.

Quoique rien ne soit plus connu que l'origine d'Evagoras et la gloire de ses ancêtres, je me crois obligé d'en parler pour ceux qui n'en seroient pas encore instruits, afin qu'en le comparant aux grands exemples qu'il a trouvés dans sa famille, nous puissions tous voir qu'il n'est pas resté au-dessous de ses modèles. De tous les mortels issus du sang des dieux, les plus nobles, sans doute, sont les enfants de Jupiter, et, parmi ces derniers, les Eacides tiennent le premier rang. Chez les autres demi-dieux, on ne voit que trop souvent, à côté des plus grands héros, les personnages les plus médiocres; mais dans la race d'Eacus (\*), on ne compte que des hommes les plus célèbres de leur temps.

Pour commencer par leur père commun, fils de Jupiter, et chef de la race des Teucrides, il étoit en si grande vénération chez ses contemporains, que la Grèce ayant éprouvé

---

(\*) Choisi avec Minos et Rhadamanthe pour juger les mortels aux enfers.



une sécheresse affreuse , et le mal étant parvenu à son comble , les chefs des villes vinrent le supplier de fléchir le courroux des dieux, ne doutant point qu'en considération de sa naissance et de sa vertu, le ciel ne leur accordât la délivrance de leurs maux. Exaucés dans leurs prières, et sauvés par son intercession, ils bâtirent en son honneur, au nom de tous les peuples de la Grèce, un temple à Egine, dans le lieu même où ils l'avoient vu adresser ses supplications aux dieux. Pendant sa vie les hommes le comblèrent d'honneurs; après sa mort, Pluton et Proserpine l'appelèrent à leurs conseils, et le firent asseoir à leurs côtés. Il eut deux fils, Télamon et Pelée; l'un partagea l'expédition d'Hercule contre Laomédon, et remporta le prix de la valeur; l'autre, après avoir signalé son courage dans la guerre contre les Centaures, et s'être distingué contre d'autres ennemis, eut la gloire d'unir les destins d'un simple mortel à ceux d'une immortelle, en épousant Thétis, fille de Nérée. On dit de lui qu'il fut le seul héros aux noces duquel les dieux daignèrent chanter le cantique de l'Hymen. De Télamon naquirent Ajax et Teucer, de Pelée naquit

Achille ; et tous les trois donnèrent des preuves du courage le plus brillant. Leur gloire ne se borna pas à l'enceinte de la ville qu'ils habitoient, ni aux limites du pays qui les avoit vus naître ; mais dans cette fameuse expédition où tant de peuples conjurés marchèrent contre les barbares , et à laquelle tout ce qui avoit un nom voulut avoir part, Achille l'emporta sur les plus vaillants ; Ajax ne le cédoit qu'à Achille ; et Teucer, digne de tous deux, ne se montra inférieur à aucun autre. Celui-ci, après la prise de Troie, à laquelle il avoit contribué, vint s'établir dans l'île de Cypre, y bâtit une ville qu'il appela Salamine, du nom de sa première patrie (\*), et laissa sur le trône la famille qui l'occupe aujourd'hui. Telle est l'origine d'Evagoras ; telle est la gloire qu'il a reçue de ses ancêtres.

---

(\*) Salamine, patrie de Teucer, étoit une île de la mer Égée, voisine d'Athènes, qui depuis devint célèbre par une victoire que les Grecs y remportèrent sur Xerxès, roi de Perse. Les habitants de l'île ayant refusé de recevoir Teucer à son retour de Troie, parcequ'il n'avoit pas vengé la mort d'Aj-ax contre Ulysse, il se retira dans l'île de Cypre, et y bâtit une ville, qu'il nomma Salamine.

Les descendants de Teucer régnèrent longtemps sur la ville qu'il avoit fondée : après plusieurs générations, un Phénicien, réfugié à Salamine, gagna la confiance du souverain qui y régnoit alors, et, devenu puissant par ses bienfaits, ne lui en témoigna que de l'ingratitude. Ayant formé le plus noir projet contre un prince qui lui donnoit asile, et enhardi à l'exécuter par le desir d'occuper sa place, il attaque son bienfaiteur, le précipite de son trône, et se revêt de ses dépouilles. Mais comptant peu sur ses nouveaux sujets, et ne voulant pas perdre le fruit de son crime, il remplit la ville de barbares, et soumet le reste de son île à la domination des rois de Perse.

Les choses étoient dans cet état lorsque Evagoras naquit : je supprime les songes, les présages, les prédictions, et tout le merveilleux qui pourroit le faire regarder comme un être au-dessus de l'homme : non que je révoque en doute la vérité de ces prodiges, mais voulant prouver à quel point je suis ennemi de toute fiction. Parmi les faits que je pourrois citer, j'ometts ceux que je ne trouve pas ou assez unanimement avoués, ou assez universellement connus, et je me borne aux seuls

traits que personne n'ignore ni ne conteste.

La force, la beauté, la modestie, qui sont le plus bel ornement de la jeunesse, furent le partage de celle d'Evagoras. On peut citer pour témoins de sa modestie, ceux avec lesquels il a été élevé; de sa beauté, tous ceux qui l'ont vu dans son enfance; de sa force, les divers jeux où il a vaincu tous les jeunes gens de son âge. Avec les ans on vit croître en lui ces heureuses qualités, auxquelles se joignirent bientôt la valeur, la justice et la prudence; vertus qu'il portoit, non à ce degré auquel il n'est pas rare d'atteindre, mais à ce point de perfection qu'il est impossible de surpasser. En le voyant ainsi comblé des dons de la nature, les princes de Salamine étoient frappés d'étonnement, et commençoient à craindre pour leur puissance; ils ne pouvoient s'imaginer qu'un homme de ce mérite fût à sa place dans la condition de simple particulier: mais, réfléchissant sur sa conduite et sur son caractère, ils se rassuroient, et alloient jusqu'à croire que, si jamais quelque autre venoit les attaquer, Evagoras seroit le premier à les défendre.

Deux jugemens aussi contraires en appa-

rence se sont trouvés justes par l'évènement : il est sorti de la condition de particulier , et n'a rien entrepris contre ses maîtres. Les dieux, pour ménager son innocence, ont préparé les voies de son élévation ; ils ont fait que, par-tout où il a fallu un crime , d'autres s'en soient chargés, et que, pour se mettre en possession d'un trône, Evagoras n'ait eu besoin que de sa vertu.

Un citoyen puissant ayant conspiré contre les jours de l'usurpateur , réussit dans son entreprise , et craignant pour sa nouvelle domination, tant qu'il laissera vivre le seul homme en état de la lui disputer, il tâche de s'assurer de sa personne. Mais, averti à temps, Evagoras s'enfuit à Soles , ville de Cilicie , et porte dans sa retraite des sentiments bien différents du commun des exilés. Ceux-là , sans excepter les rois déchus du trône , montrent pour la plupart une ame affoiblie par la disgrâce ; Evagoras au contraire devient plus grand et plus fier par le malheur. Jusque-là il consentoit à vivre simple particulier dans sa patrie, depuis qu'on l'a forcé de la fuir , il ne veut plus y reparoître que pour régner. Il rougiroit de s'associer des malheureux sans asile,

de s'abaisser devant des ames viles qu'il méprise, et de devoir son retour à tout autre qu'à lui. Recourant à la force dont tout homme a droit d'user pour repousser, non pour faire une injure, et résolu de régner s'il réussit, ou de périr s'il échoue, il fait choix d'environ cinquante hommes qui s'engagent à le suivre; et c'est l'armée avec laquelle il veut rentrer dans Salamine.

Ici tout annonce la fermeté de son ame et son ascendant sur les compagnons de sa fortune. A la veille de partir pour une expédition aussi hardie, avec des forces aussi modiques; aux approches du moment fatal qui va décider de leur sort, sa constance n'est point ébranlée, aucun de sa troupe ne songe à l'abandonner: tous le suivent avec autant de confiance que si un dieu marchoit à leur tête; il les mène avec la même intrépidité que s'il étoit suivi d'une puissante armée, ou que s'il lisoit ses succès dans l'avenir. La suite de l'entreprise répond à ce début. Descendu dans l'île, il ne cherche point à s'emparer d'un fort pour attendre à couvert que les mécontents viennent l'y joindre; à l'instant, la nuit même de son arrivée, dans l'état où il se trouve, il

marche droit à une des portes de la ville, l'enfonce, et court avec sa troupe pour se rendre maître du palais. Pourquoi m'arrêteroije à décrire le tumulte et la confusion qui règnent dans ces sortes de surprises, l'épouvante des assiégés, l'assurance d'Évagoras encourageant ses soldats? tandis que la garde du tyran accourt en armes pour le défendre, et qu'une foule désarmée, qu'intimide la valeur d'une part, et le nombre de l'autre, regarde le combat en suspens, Évagoras tantôt seul charge l'ennemi épars, tantôt avec sa troupe revient contre l'ennemi rassemblé, et ne s'arrête qu'après avoir forcé l'enceinte du palais, puni ses oppresseurs, délivré ses amis, rétabli l'honneur de sa famille, et repris sa place sur le trône de ses pères.

Maintenant je pourrois me taire, et quand je finirois là mon discours, j'en aurois dit assez pour faire connoître les vertus et les exploits d'Évagoras; mais les réflexions qui me restent à faire vont en donner une plus juste idée.

De tous les princes qui sont jamais montés sur le trône, il n'en est point qui y soient arrivés par des voies plus glorieuses. Si nous voulions les comparer tous avec Évagoras, le pa-

rallèle seroit trop long pour ceux qui auroient à l'écouter, et le temps trop court pour ce que j'aurois à dire ; mais si, pour juger de son mérite, nous nous arrêtons aux plus renommés d'entre eux, nous n'ôterons rien au héros des louanges qui lui sont dues, et nous mettrons plus de précision dans son éloge.

Quel est le prince en effet qui, possesseur d'un trône héréditaire, ne voudroit l'avoir acheté au même prix ? Non, il n'en est pas d'assez ennemi de sa gloire pour aimer mieux tenir son sceptre et sa couronne de la main de ses pères, que de les devoir à son courage, comme Évagoras, et de pouvoir comme lui les transmettre à sa postérité.

De tous les rois qu'une heureuse révolution a reportés au trône de leurs ancêtres, il n'en est point qui nous intéressent autant que ceux qu'ont célébrés les poètes. Les poètes, sans se borner aux sujets que leur fournit l'antiquité, cherchent dans leur esprit des aventures singulières ; mais aucun d'eux, dans ses fictions, n'a ramené ses héros sur le trône à travers autant d'épreuves et de périls qu'Évagoras en a eu à soutenir. Ils les font arriver, les uns tout-à-coup par un caprice de la for-



tune, les autres par la ruse et l'artifice qui les font triompher de leurs ennemis.

Cyrus, par exemple, est, des princes les plus près de nos jours, et peut-être de toute l'antiquité, celui dont la haute fortune doive le plus nous surprendre. Il subjuga les Mèdes et transporta leur empire chez les Perses ; mais ce fut par les uns qu'il combattit et vainquit les autres, ce qu'auroit pu faire aussi aisément tout autre Grec ou Barbare ; au lieu que les succès de notre héros ne sont dus qu'à son génie et à son courage. L'expédition de Cyrus ne prouve pas qu'il eût affronté les mêmes périls qu'Évagoras ; mais l'entreprise d'Évagoras montre qu'il ne se fût pas refusé à l'expédition de Cyrus ; l'un ne s'est écarté en rien des règles du devoir et de la justice ; l'autre n'a pas craint de violer les lois de la nature ; l'un n'immola jamais que des ennemis ; l'autre, pour assouvir son ambition, n'épargna pas même le père de sa mère (\*).

---

(\*) Astyage, roi des Mèdes. Ce fait, avancé par Hérodote, n'a pas été accueilli de Xénophon, ainsi qu'on peut le voir dans la préface mise à la tête de la Cyropédie, tome 4<sup>e</sup> de la 1<sup>re</sup> série de cette Bibliothèque.

De sorte que si, mettant à l'écart la grandeur des évènements, nous ne comparons que la vertu des deux princes, de plus grands éloges seront donnés à juste titre au roi de Salamine. Je dis plus : si, déposant toute contrainte, et au risque d'irriter l'envie, on veut parler comme l'on pense, on peut dire hardiment qu'il n'est pas de mortel, de demi-dieu, pas même d'immortel, qui soit parvenu à l'empire par des actions plus nobles, plus illustres, plus légitimes. Pour s'en convaincre, qu'on cesse de contester sur ce que je viens de dire, qu'on ne fasse attention qu'à la manière dont chacun d'eux s'est élevé, et l'on verra que pour louer Évagoras je n'ai pas eu besoin de recourir à la fiction ni au mensonge, et que la seule vérité m'a fait parler de lui avec cette assurance.

Quand il ne se seroit distingué que dans une entreprise médiocre et par des actions ordinaires, il auroit encore droit à des éloges ; mais si, de tous les biens que peuvent posséder les hommes et les dieux, il n'en est point de plus grand, de plus auguste, de plus digne de nos vœux et de nos efforts que le pouvoir suprême, quel est le poëte ou l'orateur qui

pourroit égaler les louanges au mérite d'un prince qui, par la vertu la plus sublime, s'est élevé au dernier terme de la grandeur ?

Et qu'on n'imagine pas que cette supériorité d'ame qui l'avoit conduit sur le trône, il la démente dans l'exercice du souverain pouvoir. Quoique doué par la nature du génie le plus heureux et le plus facile, il ne se croyoit pas dispensé du travail, ni en droit d'abandonner rien au hasard. Il employa beaucoup de temps à penser, à réfléchir, à s'instruire des devoirs qu'impose une couronne, ne pouvant regarder comme perdus pour la prospérité de son règne, des jours employés à l'étude des moyens de régner, ni concevoir que des hommes se donnassent autant de peine pour devenir plus forts et plus agiles, et si peu pour se rendre plus intelligents et plus sages.

Ce principe, d'après lequel il a d'abord formé son esprit, il va le prendre pour base et pour règle de son administration. Ayant reconnu que le moyen le plus sûr pour n'être pas accablé du poids des affaires étoit de s'en occuper, que le vrai repos n'étoit pas le fruit de l'inaction, mais du sage emploi du temps et d'un travail soutenu, il ne laissoit rien der-

rière lui ; il vouloit tout examiner, et connoissoit dans un si grand détail les hommes et les affaires, que les complots des méchants ne pouvoient tromper sa vigilance, ni le mérite modeste échapper à ses regards, mais qu'ils recevoient chacun le traitement dont ils étoient dignes. Ce n'étoit pas sur de simples rapports qu'il aimoit à se décider, il vouloit avoir vu par lui-même ; et d'après ses connoissances il prononçoit la récompense ou le châtiment. Au milieu d'une multitude d'affaires qui assiègent le trône et qui renaissent tous les jours, on ne le vit jamais se tromper dans aucune ; il avoit réglé toute chose avec tant de respect pour les dieux, tant de ménagement pour les hommes, que les étrangers qui abordoient à Salamine ne savoient lequel envier davantage, ou la condition du monarque, ou le bonheur des sujets. La balance à la main pour éviter toute injustice, il récompensoit la vertu, et, sans distinction des coupables, il punissoit les délits selon la rigueur des lois. Quoique personne ne pût mieux se passer de conseils, il écoutoit volontiers ceux de ses amis, aimant à s'avouer vaincu par la raison, comme il vouloit vaincre ses ennemis par les armes. Ce n'é-

toit point par la sévérité de son visage , mais par la dignité de sa conduite , qu'il cherchoit à imprimer le respect. Réfléchi dans ses actions , constant dans ses maximes , on pouvoit croire à sa parole comme à son serment. Si quelque chose pouvoit le flatter , c'étoit moins ce qu'il tenoit de la fortune que ce qu'il ne devoit qu'à lui-même. Captivant ses amis par des bienfaits , subjuguant les autres par l'ascendant de son génie , il contenoit la multitude moins par la crainte de sa puissance que par l'opinion de sa supériorité. Maître de ses passions , et jamais leur esclave , il vouloit par un travail modéré s'assurer des plaisirs durables , et non se préparer de longues peines par des plaisirs d'un moment. Enfin , pour former en lui le plus parfait monarque , il avoit observé tous les gouvernements , et emprunté de chacun l'avantage qui lui étoit propre ; de la démocratie les égards pour le peuple , de l'aristocratie la sagesse et la profondeur des vues , du gouvernement militaire la science des combats ; et par la réunion de ces diverses qualités , portées au degré suprême , il pouvoit qu'il étoit vraiment digne de régner.

Et pour faire voir qu'en parlant d'Évagoras

je n'ai rien dit que de vrai, et que j'aurois encore beaucoup à dire, je n'ai qu'à rapporter les principaux traits de son règne.

N'ayant trouvé en arrivant au trône de Salamine qu'une ville barbare, ennemie des Grecs depuis qu'elle avoit subi le joug des Phéniciens, une ville sans arts, sans ports et sans commerce, il commença par lui rendre ses premiers avantages ; il étendit ensuite son territoire, agrandit l'enceinte de ses murs, remplit ses ports de vaisseaux, et pourvut si abondamment à tout le reste, que Salamine le disputa bientôt aux villes les plus florissantes de la Grèce, et que des peuples qui jusqu'alors avoient cru pouvoir la mépriser, la trouvèrent assez puissante pour la craindre. Or, pour opérer d'aussi grands changements, il ne falloit pas moins que les rares qualités d'Évagoras ; et loin de craindre qu'on ne me soupçonne de les avoir exagérées, j'appréhenderois avec plus de raison qu'on ne me reprochât de les avoir affoiblies.

Eh ! comment assez louer un roi qui, peu content d'avoir policé la ville sur laquelle il régnoit, a su répandre autour de lui la politesse des mœurs, et changer la face de son

île? Avant lui les barbares qui l'habitoient étoient si durs et si féroces, qu'un prince ne pouvoit s'en faire aimer qu'autant qu'il paroïsoit nous haïr. Aujourd'hui, bien différens d'eux-mêmes, ils se disputent à qui nous témoignera le plus d'affection; plusieurs s'empressent de s'allier à nos familles, et tiennent à grand honneur que leurs enfants partagent notre origine. Les productions de nos climats, les exercices en usage parmi nous, ils leur donnent la préférence sur les leurs. La musique et tous nos arts, transplantés de la Grèce dans leur pays, semblent s'y plaire encore plus que dans le lieu de leur naissance; et tous ces avantages, personne ne peut nier qu'ils ne soient dus au roi de Salamine; mais ce qui prouve encore plus la douceur de son gouvernement et la vénération des peuples pour sa personne, c'est cette foule de Grecs, distingués dans tous les genres, qui désertoient leur pays pour venir former des établissemens dans l'île de Chypre, assurés de trouver sous les lois d'Évagoras des mœurs plus douces et une administration plus juste que dans leur patrie.

Il seroit trop long de les nommer tous; mais

qui n'a entendu parler de Conon (\*), si fameux parmi les Grecs de son temps ; Conon qui , dans les malheurs de sa patrie , vint chercher un asile à Salamine de préférence à tout autre lieu , persuadé qu'il trouveroit auprès d'Évagoras , d'abord la sûreté de sa personne , et bientôt des secours pour son pays : ce fut là sans doute le plus sage parti que jamais lui eût suggéré sa prudence. Sa retraite dans l'île de Cypre fut pour lui une occasion de recevoir de grands services , et d'en rendre d'aussi essentiels. Dès que ces deux grands hommes furent à portée de se connoître , ils s'aimèrent de l'amitié la plus vive et la plus tendre. Il

---

( \*) Les Athéniens avoient été entièrement défaits dans une bataille navale près d'Égos-Potamos par la faute des collègues de Conon. Ce grand homme , honteux de cette défaite , ne voulut pas retourner à Athènes , et se retira dans l'île de Cypre , auprès d'Évagoras. En apprenant qu'Agésilas , roi de Lacédémone , étoit passé en Asie pour faire la guerre au roi de Perse , il se joignit aux généraux de celui-ci. Soutenu de leurs forces et de celles d'Évagoras , il remporta , près de Cnide , sur les Lacédémoniens , une victoire éclatante qui changea la face des choses.



s'établit entre eux une conformité de vues et d'opinions qui se montra sur-tout dans les affaires de notre république : ils ne purent la voir sous le joug des Lacédémoniens, et si fort déchue de son antique gloire, sans être pénétrés d'amertume et de douleur ; sentiments bien dignes de tous deux ; l'un étant Athénien par sa naissance, l'autre l'étant devenu par ses services et par adoption (\*).

Comme ils délibéroient ensemble sur les moyens de réparer ses malheurs, l'ambition de Lacédémone leur en fournit une occasion. Peu contente de commander sur terre et sur mer à tout le reste de la Grèce, elle avoit formé une entreprise contre l'Asie. Évagoras et Conon, jugeant la circonstance heureuse, et voyant les généraux du roi de Perse embarrassés pour la saisir, leur conseillent de renoncer à la guerre de terre, et d'attaquer par mer les Lacédémoniens. Ils sentoient qu'en marchant en Asie, l'expédition la plus heu-

---

(\*) Évagoras avoit obtenu le titre de citoyen d'Athènes pour quelques services rendus à la république.

reuse ne seroit utile qu'aux peuples de ce continent, au lieu qu'une victoire sur mer décideroit du bonheur et du salut de toute la Grèce. Éclairés par cet avis, les généraux rassemblent une flotte; les Lacédémoniens battus perdent leur prééminence; les Grecs recouvrent leur liberté; Athènes rentre en possession d'une partie de sa gloire, et reprend le commandement de tous les alliés : révolution étonnante opérée par l'habileté de Conon et par le secours d'Évagoras, qui, dans cette conjoncture, n'épargna ni ses troupes ni sa personne. Sensibles, comme nous devons l'être, nous leur rendîmes les plus grands honneurs, nous leur dressâmes à chacun une statue; et pour mieux attester à la postérité l'amitié des deux héros, leurs services et notre reconnoissance, nous les plaçâmes dans le même lieu, près l'un de l'autre, à côté de Jupiter-Sauveur.

Le roi de Perse ne vit pas ces succès des mêmes yeux que nous : plus il les trouvoit rapides et brillants, plus il en redoutoit les auteurs. Je ne dirai pas dans ce moment comment il paya les services de Conon; mais voici comment il pensoit sur Évagoras, et il ne tar-

da pas à le faire connoître. Résolu à le venir attaquer dans son île, il fit pour cette guerre de plus immenses préparatifs que pour aucune de celles qu'il avoit entreprises, et montra plus de terreur de cet ennemi que de Cyrus, qui en vouloit à sa couronne et à sa vie. En effet, lorsqu'il entendit parler de la marche de son frère, il fit si peu de cas de ces bruits, que, par un excès de confiance, il fut au moment de le voir paroître aux portes du palais; au lieu que, pénétrant dans l'avenir, il redoutoit déjà Évagoras, et qu'au moment où il en recevoit les plus grands services, il pensoit aux moyens de lui faire la guerre. C'étoit là, il est vrai, agir contre toute justice, mais non contre toute raison : il avoit vu parmi les Grecs et les barbares des hommes sortis de la poussière ébranler des empires et finir par les renverser. Il voyoit dans Évagoras un courage héroïque, des succès étonnants, un génie supérieur, la fortune à ses ordres. N'ayant donc aucun reproche à lui faire pour le passé, mais alarmé pour l'avenir, et craignant non seulement pour ses possessions dans l'île de Chypre, mais encore pour des objets plus importants, il prend les armes contre le roi de Salamine, et sacrifie

plus de cinquante mille talents (\*) aux apprêts de cette guerre.

Cependant Evagoras, abandonné à ses propres forces, n'oppose à ce formidable appareil que son courage, et se montre plus grand, plus admirable, dans cette conjoncture, qu'il ne l'avoit paru dans aucune de celles qui avoient précédé. Tant qu'il lui fut permis de vivre paisible dans l'enceinte de ses murs, son ambition satisfaite n'alla point au-delà; mais au moment que, venant l'attaquer, on l'obligea de se défendre, il montra tant de force et de courage, et fut si bien secondé par son fils Protagoras qui combattit à ses côtés, que peu s'en fallut qu'il ne conquît tout le reste de l'île. Il ravagea la Phénicie, prit d'assaut la ville de Tyr, souleva la Cilicie contre le grand roi, et fit couler tant de sang, que nombre de familles persanes, ayant à déplorer leurs pertes, ne purent oublier de long-temps la vaillance du héros. Enfin il fatigua si fort son ennemi par sa généreuse résistance, qu'encore que ce fût la coutume des rois de Perse de ne faire grace aux rebelles qu'après les

---

(\*) Environ 150 millions de nos livres.

avoir vus prosternés à leurs pieds, Artaxerxès pour cette fois se départit de cet usage, et s'estima trop heureux d'obtenir la paix sans toucher aux possessions du roi de Salamine. Trois ans lui avoient suffi pour précipiter les Lacédémoniens du faite de la gloire et de la puissance; dix ans de combats lui suffirent à peine pour réduire Evagoras au même point où il l'avoit trouvé en commençant la guerre. Et ce qui doit encore plus surprendre, c'est qu'une ville que, suivi de cinquante hommes seulement, Evagoras avoit reprise sur un puissant usurpateur, le grand roi, à la tête d'une armée formidable, n'ait pu l'arracher des mains d'Evagoras.

Où trouver donc un témoignage plus frappant et plus sensible de sa valeur, de sa prudence, de toutes ses vertus, qu'une guerre aussi terrible soutenue avec cette constance? Oui, je la trouve supérieure à toutes celles des siècles précédents, même à cette guerre si fameuse par ses héros tant célébrés. Ceux-là avec toutes les forces de la Grèce, ne prirent que la seule ville de Troie; celui-ci avec la seule ville de Salamine a résisté à toutes les forces de l'Asie : et s'il eût trouvé autant de

bouches ouvertes pour publier ses louanges, son nom répandu avec sa gloire seroit allé plus loin que les noms de tous ces guerriers.

Eh ! pourroit-on en citer un seul de leur temps, à moins qu'au mépris de la vérité, nous ne recourions au mensonge, un seul, dis-je, qui ait opéré d'aussi grandes choses et produit d'aussi heureuses révolutions ? De la condition de simple particulier, il s'est élevé à la puissance souveraine ; sa famille déchue du trône étoit tombée dans l'obscurité, il l'a rétablie dans toute sa splendeur ; de barbares qu'étoient ses sujets, il en a fait des Grecs amis des arts et les émules de notre politesse ; il a fait des hommes courageux d'un peuple de lâches, et d'une populace obscure un peuple distingué ; une île qu'il avoit trouvée couverte d'habitants sauvages et farouches, il a su lui donner d'autres mœurs. Et, ce qui paroîtra le plus beau trait de son éloge, ennemi du roi de Perse, et obligé de se défendre, il le fit avec tant de vigueur, que la guerre de Cypre sera un évènement à jamais mémorable ; allié du même monarque, il avoit servi sa cause avec tant de zèle, que dans le fameux combat de Cnide, de l'aveu même des confé-

dérés, aucun d'eux n'avoit eu autant de part à la victoire : victoire qui assura au grand roi la souveraineté de l'Asie, et qui força de combattre pour leurs propres foyers ces fiers Lacédémoniens, dont les courses venoient de ravager la Perse : victoire qui fit passer les Grecs de la servitude à l'indépendance, et qui releva la gloire d'Athènes au point que des peuples qui, jusqu'alors se disputoient le droit et l'honneur de la commander, vinrent lui offrir de marcher sous ses enseignes.

Si donc l'on me demande quel est le trait de la vie d'Evagoras que je trouve le plus frappant, et ce que j'admire le plus, ou ses conseils et ses efforts dans la guerre contre Lacédémone, ou la guerre qu'il a soutenue en dernier lieu contre le roi de Perse, ou le courage avec lequel il a conquis, ou la sagesse avec laquelle il a gouverné son royaume ; je suis dans l'embarras pour répondre : le premier trait qui s'offre à mes regards est celui qui me paroît toujours le plus étonnant et le plus extraordinaire. Et puisque nous savons qu'à force de vertus des mortels se sont élevés à l'immortalité, ne doutons point qu'Evagoras ne partage aujourd'hui un si glorieux destin,

sur-tout si nous considérons qu'aucun de ces héros n'a été aussi chéri, aussi favorisé des dieux pendant sa vie, et qu'au contraire le plus grand nombre et les plus renommés des demi-dieux ont eues les plus grandes infortunes à soutenir; tandis qu'Evagoras a toujours été le plus admirable et le plus heureux des mortels.

Quel bonheur, en effet, a manqué à un homme qui, du côté de la gloire des aïeux, n'a trouvé ses égaux que parmi les descendants des mêmes ancêtres; à un homme qui, pour la force et la beauté, étoit si fort au-dessus de tous les autres, qu'en le voyant on le jugeoit moins fait pour le trône de Salamine, que pour l'empire de toute l'Asie; à un homme qui, arrivé à la puissance suprême par les moyens les plus glorieux, a su s'y maintenir jusqu'à la fin de la plus longue vie, et qui, né mortel, s'est signalé par des actions dignes d'une mémoire immortelle; à un homme qui, parvenu au dernier terme de la vieillesse, n'en a pas connu les infirmités; à un homme enfin qui a réuni deux avantages si rares, une postérité nombreuse et des enfants dignes de lui? et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que dans ce grand nombre aucun ne soit resté



dans des conditions ordinaires, mais que tous aient été ou rois, ou princes souverains, ou reines mariées à des rois. En sorte que si des poètes, usant du privilège de leur art, ont dit de certains personnages qu'ils étoient des immortels cachés sous des apparences mortelles, des demi-dieux et non des hommes, ces louanges, exagérées pour tout autre, ne seroient pour Evagoras que l'expression simple de la vérité.

Je sens qu'en parlant de ce prince j'aurais omis plusieurs traits qui auroient pu contribuer à sa gloire; mais je n'ai plus cette première vigueur qui m'eût été si nécessaire pour entrer dans le détail de ses vertus, et pour leur donner de justes louanges: toutefois je l'ai tenté, et, par un dernier effort, je suis parvenu à finir son éloge.

Je ne dédaigne point, ô Nicoclès, ces statues et ces tableaux qui nous rappellent la figure et le port des grands hommes, mais je prise bien davantage, et pour plus d'une raison, un discours éloquent, qui nous peindroit au naturel leurs actions et leurs pensées; je vois que l'homme de mérite est moins jaloux de la beauté du corps que de la beauté d'une

action et de la gloire qui l'accompagne ; que les statues et les tableaux, immobiles de leur nature , restent en place chez ceux qui les possèdent , tandis qu'un écrit digne d'être lu , se transporte aisément de l'un à l'autre bout de la Grèce , et passe de main en main pour faire les délices des connoisseurs dont le suffrage est bien plus à rechercher que l'admiration du vulgaire. D'ailleurs , on aura beau contempler les chefs - d'œuvre des peintres et des sculpteurs , jamais on ne fera passer sur son visage les traits de la personne qu'ils ont voulu représenter ; au lieu que les vertus et les grands sentiments qu'un auteur a recueillis avec soin , quiconque aime la gloire et ne craint pas le travail , peut à force de les considérer , les imprimer dans son ame et se les rendre propres. Et c'est là le motif pour lequel j'ai entrepris cet éloge. J'ai pensé que le moyen le plus puissant pour vous animer à la vertu , vous , vos enfants et toute la postérité d'Evagoras , ce seroit de rassembler dans un discours les principaux traits de sa vie , de les orner des plus belles couleurs , et d'en former un modèle que vous puissiez avoir sans cesse devant les yeux. Quand nous voulons porter quelqu'un à

la vertu, au défaut de parents, nous louons devant lui la vertu d'un autre, espérant que, piqué d'une noble émulation, il imitera ce qu'il entend louer; mais quand il s'agit de vous animer, vous ou vos enfants, ce n'est plus par des exemples étrangers, mais par des exemples domestiques, que nous vous exhortons et vous pressons sans relâche de faire en sorte que, dans toute la Grèce, personne ne l'emporte sur vous pour la gloire de bien dire et de bien faire.

Et ne croyez pas qu'en revenant sans cesse sur les mêmes objets, je veuille vous taxer d'indolence : non, je sais trop ce que personne n'ignore, que de tous les princes assis sur le trône, que de tous les particuliers vivant dans l'abondance et les délices, vous êtes le premier et peut-être le seul qui par l'étude ayez cherché à vous instruire, et à vous instruire pour mieux régner; je sais encore que, réveillés par votre exemple, et honteux de leurs plaisirs frivoles, nombre de souverains vont embrasser un genre de vie plus noble et plus sérieux : cependant rien ne m'empêchera d'en user avec vous comme les spectateurs dans les jeux pour le prix de la course. Ils animent de

la voix, non ceux qu'ils voient rester derrière, mais l'athlète qui, devançant ses rivaux, s'élançe vers le but comme assuré de la victoire.

C'est donc un devoir pour moi et pour vos véritables amis de vous dire tout ce que nous croyons de plus propre à soutenir votre ardeur dans la carrière où vous courez : c'en est un également pour vous de ne rien négliger, et de chercher, par un exercice assidu, à vous rendre digne de votre père et de vos augustes aïeux. Si la sagesse est utile à tous les hommes, elle est indispensable pour vous qui avez un peuple à gouverner. Ne vous bornez pas à égaler les plus grands personnages de votre siècle ; vous auriez trop à rougir si, avec tant d'avantage du côté de la nature, tant de gloire du côté de la naissance, remontant jusqu'à Jupiter, redescendant jusqu'à Evagoras, vous dégénériez de la vertu de tels ancêtres, et ne surpassiez les hommes de tous les temps, de tous les lieux, et tous les princes de l'univers. Vous le pouvez : persévérez dans l'étude de la sagesse ; que chacun de vos jours soit marqué par de nouveaux progrès ; et vous ne tarderez pas à nous montrer un monarque aussi parfait que nous sommes en droit de l'attendre.

---

# TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

---

| NOTICE sur Aristote.                                                | PAGE 1 |
|---------------------------------------------------------------------|--------|
| Extrait de la Poétique d'Aristote. Traduction de l'abbé Le Batteux. |        |
| — Origine de la Poésie, et des Différences de ses Espèces.          | 9      |
| — Objet de la Comédie. Différence de la Tragédie et de l'Épopée.    | 14     |
| — De la Tragédie et de ses parties.                                 | 16     |
| — Composition de l'Action tragique.                                 | 21     |
| — La Fable sera une, et comment.                                    | 23     |
| — Il suffit que l'Action d'un poète soit vraisemblable.             | 25     |
| — Différence des Fables.                                            | 28     |
| — Des Parties de la Tragédie quant à leur nombre.                   | 31     |
| — Point de vue du poète quand il compose sa fable.                  | 32     |
| — Moyens d'exciter la terreur et la pitié.                          | 36     |
| — Des Mœurs.                                                        | 40     |
| — Des différentes Espèces de Reconnoissances.                       | 43     |

|                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| —— Conseils aux Poètes tragiques lorsqu'ils composent.                             | 46  |
| —— Suite des Conseils aux Poètes. Nœuds et Dénoûments.                             | 49  |
| —— De la Poésie en récit.                                                          | 52  |
| —— Différence de l'Épopée et de la Tragédie.                                       | 54  |
| —— Que la Tragédie l'emporte sur l'Épopée.                                         | 59  |
| Avis de l'éditeur.                                                                 | 63  |
| Caractère, Mœurs et Vie civile des Athéniens.                                      |     |
| Morceau extrait des Voyages du Jeune Anacharsis.                                   |     |
| —— Caractère des Athéniens.                                                        | 65  |
| —— Mœurs et Vie civile des Athéniens.                                              | 66  |
| —— De la Religion, des Ministres sacrés, des principaux Crimes contre la religion. | 88  |
| Des Fêtes des Athéniens.                                                           | 122 |
| Des Maisons et des Repas des Athéniens.                                            | 137 |
| Précis historique de la Constitution de la Grèce.                                  |     |
| Par l'abbé Auger.                                                                  | 168 |
| —— Assemblée des Amphictyons.                                                      | 177 |
| —— Gouvernement d'Athènes. Constitution de l'état.                                 | 180 |
| —— Autorité du peuple.                                                             | 183 |
| —— Sénat des Cinq Cents.                                                           | 185 |
| —— Assemblées du Peuple.                                                           | 186 |
| —— Des Magistrats. Des Archontes.                                                  | 188 |
| —— Aréopage.                                                                       | 191 |

|                                                               |       |
|---------------------------------------------------------------|-------|
| — Jugements.                                                  | 192   |
| — De la Guerre. Valeur des Athéniens.                         | 193   |
| — Armées des Athéniens.                                       | 195   |
| — Marine des Athéniens.                                       | 197   |
| Des Orateurs illustres par Cicéron. Traduction<br>nouvelle.   | 203   |
| Notice sur Isocrate.                                          | 213   |
| Sommaire de l'Éloge d'Évagoras.                               | 223   |
| Éloge d'Évagoras par Isocrate. Traduction de<br>l'abbé Auger. | ibid. |

FIN DE LA TABLE,  
ET DU HUITIÈME VOLUME  
DE LA 1<sup>re</sup> SÉRIE.





# BIBLIOTHÈQUE

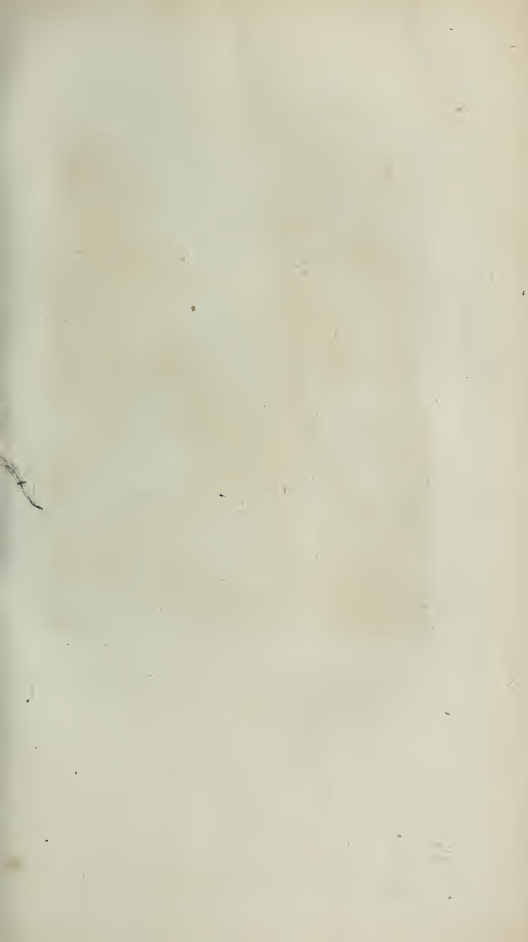
CHOISIE

POUR LES DAMES.

---

PREMIÈRE SÉRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,  
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,  
IMPRIMEUR DU ROI.



ENRYNOME ET DOSICLES.



*Eurynome ! Eurynome , tu m'as  
enlevé mon fils mais je n'en baignerai  
pas moins la cendre de mes larmes .*

Bibliothèque  
*Choisie*

POUR LES DAMES

Rédigée par  
M<sup>me</sup> Dufrenoy.

1<sup>re</sup> Série.

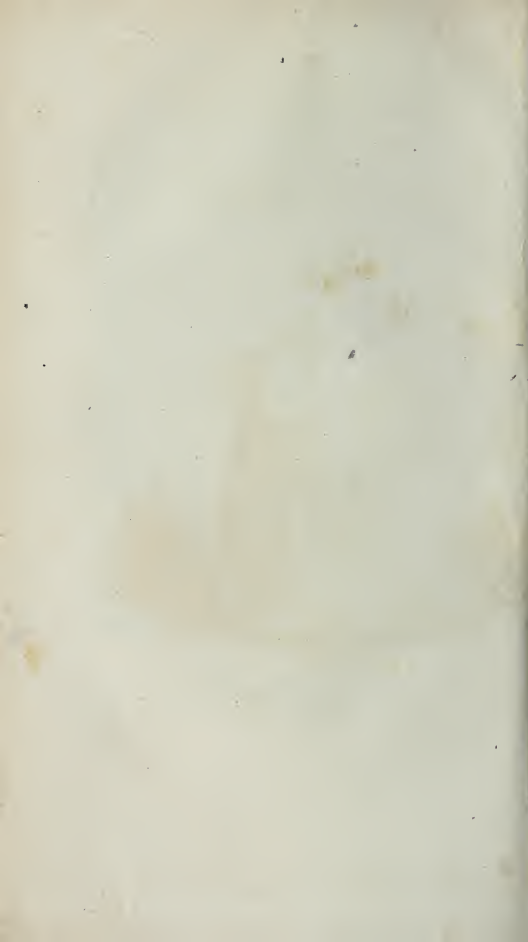
9<sup>me</sup> Volume.



à Paris

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N<sup>o</sup> 13.

1822.



# BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

---

DISCOURS

POUR LES PLATÉENS.

PAR ISOCRATE.

TRADUCTION DE L'ABBÉ AUGER.

---

SOMMAIRE.

---

Je n'ai trouvé que dans Pausanias une histoire succincte et un peu détaillée des Platéens : je vais en donner le précis. Les Platéens, suivant cet auteur, n'étoient connus par aucun exploit militaire avant le combat de Marathon. Ils secondèrent parfaitement les Athéniens dans cette journée. Lorsque Xerxès fit une descente en Grèce, ils montèrent sur les vaisseaux d'Athènes, et eurent part à la victoire

de Salamine. Ils signalèrent leur courage dans la bataille de Platée, qui se donna sur leur territoire. Le sort qu'ils éprouvèrent par la suite ne répondit pas au zèle constant et intrépide qu'ils avoient témoigné pour la défense de la Grèce. Deux fois ils furent chassés de leur ville, et deux fois ils furent rétablis. Pendant la guerre du Péloponnèse, les Lacédémoniens assiégèrent Platée, la prirent et la ruinèrent, pour la punir de son attachement aux Athéniens leurs ennemis, et pour complaire aux Thébains leurs alliés. Quelque temps après, le Lacédémonien Antalcide ayant ménagé la paix entre les Grecs par l'entremise du roi de Perse, les Platéens, qui s'étoient réfugiés à Athènes, rentrèrent dans leur patrie, où ils se virent bientôt exposés à de nouveaux malheurs. Les Thébains, sous divers prétextes, les attaquèrent en pleine paix, entrèrent en armes dans leur ville lorsqu'ils n'étoient pas sur leurs gardes, et les obligèrent de l'abandonner. Les Athéniens les reçurent encore à bras ouverts. Ce second désastre de Platée arriva trois ans avant la bataille de Leuctres. Philippe, après la victoire de Chéronée, voulant susciter un ennemi aux Thébains, et hâter leur ruine, rétablit les Platéens dans leur ville.

Ce fut après la seconde destruction de Platée, lorsque les Platéens se réfugièrent pour la seconde fois à Athènes, qu'Isocrate leur composa un discours, supposé qu'il ait été prononcé, pour montrer



toute l'injustice et toute la cruauté des Thébains à leur égard , et pour engager les Athéniens à les rétablir dans leur ville , dont ils avoient été injustement chassés. Ce discours, un des plus beaux de notre orateur, par l'enchaînement des raisons qui vont toujours en augmentant de force, par la véhémence et le pathétique des sentiments , par les tableaux touchants qui l'animent , a dû être composé 374 ans avant J. C. , dans la soixante-deuxième année d'Isocrate.

---

## DISCOURS

### POUR LES PLATÉENS.

---

**V**ous vous montrâtes toujours , Athéniens , aussi disposés à venger les injures d'autrui qu'à reconnoître les services qu'on vous rend ; c'est dans cette confiance que nous venons vous supplier de ne pas nous laisser détruire sans ressource par les Thébains au sein même de la paix. Non, de tous les peuples qui ont réclamé votre puissance et obtenu votre secours, aucun ne mérita jamais autant d'égard

que nous , parcequ'aucun n'éprouva jamais aussi injustement des maux tels que les nôtres, et ne resta aussi constamment attaché à votre république. En nous accordant la grace que nous attendons de votre justice , vous n'avez aucun risque à courir, et ce que vous ferez pour nous vous acquerra une réputation immortelle de bienfaisance et d'équité. Si nous n'avions ici qu'à répondre aux Thébains , qui cherchent à nous persuader qu'ils ne nous ont fait aucun tort , nous n'aurions pas besoin de longs discours ; mais , puisque , pour comble de disgrâce , ils ne sont pas nos seuls adversaires , et que nous avons encore à nous défendre contre les plus habiles de vos orateurs , dont ils payent les services aux dépens de nos fortunes , il faut de toute nécessité que nous entrons dans quelques détails.

Quoi que nous puissions dire , nos expressions seront toujours au-dessous de ce que nous avons souffert. Quel discours , en effet , pourroit vous peindre tous nos malheurs ? quel orateur pourroit faire sentir toute l'injustice des Thébains ? Cependant nous essaierons de faire connoître leurs excès et leurs violences. Ce qui nous révolte le plus , c'est que ,

loin de nous assurer les mêmes droits qu'aux autres Grecs, la paix et les traités ne peuvent nous procurer la liberté dont ils jouissent tous, pas même une servitude modérée.

Daignez donc, Athéniens, nous écouter avec bienveillance, et songez qu'après avoir aidé aux Thébains à secouer le joug, aux Thébains, ce peuple de tout temps si mal intentionné pour votre république, il seroit bien peu raisonnable de refuser à des amis suppliants ce que vous accordâtes à vos plus mortels ennemis.

Je ne vois pas qu'il soit besoin de s'arrêter sur les faits, comme si l'on pouvoit ignorer que les Thébains ont renversé notre ville, et se sont partagé notre territoire. Je n'ai donc qu'à vous prémunir contre les moyens de défense par lesquels ils se flattent de vous en imposer.

Un des prétextes dont ils cherchent à couvrir leurs cruautés à notre égard, c'est que nous avons refusé, disent-ils, de participer à leurs délibérations (\*). Mais croyez-vous donc qu'une telle faute les autorisât à nous

---

(\*) Les Thébains étoient les chefs de la Béotie ;

traiter d'une manière aussi indigne et aussi barbare? ou vous semble-t-il qu'on dût contraindre par la force les Platéens à délibérer avec les Thébains , plutôt que de les y engager par la persuasion ? C'est sans doute , dans ce peuple , le comble de l'audace , de renverser des villes qui nous appartiennent en propre , et de vouloir que nous prenions part à des délibérations qui nous sont étrangères. Ajoutez que leur conduite envers nous n'est nullement d'accord avec celle qu'ils tiennent à l'égard des autres. Ne pouvant réussir à nous persuader, ne devoient-ils pas en user avec les Platéens comme avec les peuples de Thespies et de Tanagre, nous forcer, par quelque moyen légal , de nous rendre à Thèbes pour y délibérer avec eux? et alors nous n'aurions pas éprouvé tous les maux que nous avons soufferts. Mais il est évident que ce n'étoit point là leur but, et que leur véritable dessein étoit d'envahir notre pays. Au reste , je suis surpris , et je voudrois savoir d'après quelle loi , ou d'après quel usage , ils pré-

---

mais ils abusoient souvent de ce titre , en traitant les peuples comme l'auroient fait des tyrans.

tendent nous donner des ordres. S'ils consultent les plus anciens temps, loin de commander aux autres, ils paieroient plutôt tribut au peuple d'Orchomène (\*): car c'est là ce qui se pratiquoit dans les premiers siècles. S'ils disent, comme il est juste, qu'on doit observer les traités, pourront-ils disconvenir qu'ils ne soient en faute et qu'ils ne les violent, puisque ces traités établissent l'indépendance des petites républiques ainsi que des grandes?

Je n'imagine donc pas qu'ils aient le front de persister dans ce premier moyen; mais, recourant à un autre, ils diront peut-être que nous avons combattu sous les enseignes de Lacédémone, et qu'en nous détruisant ils ont servi les intérêts de toute la confédération (\*\*).

Pour moi, je ne connois pas de grief ni de

---

(\*) Ville de Béotie. Diodore de Sicile dit que les Thébains haissoient les habitants de cette ville, parceque, dans les temps héroïques, les Thébains payoient un tribut aux Béotiens; tribut dont Hercule les délivra.

(\*\*) C'est-à-dire, de tous les peuples ligués contre Lacédémone.

motif qui doivent prévaloir sur les traités et sur les serments ; mais enfin , s'il faut punir des peuples pour leur alliance avec Sparte , est-ce les Platéens qu'on devoit choisir de préférence parmi tous les Grecs , eux qui ne s'étoient soumis qu'à regret ? Est-il croyable , en effet , que nous en fussions venus à cet excès de folie , de préférer ceux qui avoient ruiné notre ville à ceux même qui avoient partagé avec nous les droits de la leur (\*) ? Mais , sans doute , il n'étoit pas facile aux Platéens , dans leur état de foiblesse , de secouer le joug d'un peuple aussi puissant ; d'un peuple qui avoit établi dans notre citadelle un gouverneur et une garnison , et qui se voyoit une grande armée à Thespies ; d'un peuple qui nous eût inmanquablement détruits comme ont fait les Thébains , et même avec plus de justice. Ceux-ci , en temps de paix , devoient oublier les anciennes injures ; et les Lacédémoniens , que nous aurions abandonnés dans la guerre , au-

---

(\*) Il s'agit ici des Athéniens , qui , après la première ruine de Platée , avoient reçu les Platéens dans leur ville , et leur avoient accordé le droit de cité et de mariage.

roient eu du moins un prétexte de nous traiter avec rigueur. Vous n'ignorez pas non plus, je crois, que plusieurs autres Grecs, contraints de suivre les Lacédémoniens, étoient portés d'inclination pour vous lors même qu'ils marchaient avec eux : or que penseront-ils, s'ils viennent à apprendre que les Thébains ont persuadé au peuple d'Athènes qu'il ne faut épargner aucun de ceux qui furent assujettis à Lacédémone ? Non, il ne paroîtra pas qu'ils aient voulu vous persuader autre chose, parceque tout ce qu'ils pourront dire contre nous pour colorer leur injustice nous est commun avec beaucoup d'autres. Faites-y attention, et prenez garde que les violences des Thébains ne réconcilient avec Lacédémone les peuples ennemis de son empire, et ne les réduisent à ne trouver de ressource que dans son alliance.

Rappelez-vous encore que si vous avez entrepris la dernière guerre, c'étoit non pour votre liberté ni pour celle de vos alliés, puisque vous en jouissiez tous, mais pour ceux des Grecs qui, au mépris des traités et des serments, avoient perdu leur indépendance. Or ces mêmes villes, que vous ne pouviez voir

assujetties aux Lacédémoniens, pourriez-vous, sans une contradiction choquante, les laisser détruire par les Thébains, ce peuple si éloigné d'imiter votre modération, qu'il vaudroit mieux pour Platée avoir été assiégée et soumise par vos armes, ce qui sembleroit le plus grand des malheurs, que d'avoir eu de tels voisins? Les Grecs, dont vous vous êtes soumis les villes, délivrés à l'instant même de la servitude et du gouverneur qui occupoit leur citadelle, se voient maintenant en possession de la liberté, et participent aux délibérations communes; tandis que ceux qui habitent dans le voisinage de Thèbes ne sont pas moins asservis que des esclaves achetés à prix d'argent, ou ne cessent d'être maltraités qu'ils ne soient réduits au déplorable état où nous sommes.

Nos adversaires reprochent aux Lacédémoniens de s'être emparés de leur citadelle, et d'avoir placé des garnisons dans les villes grecques; et eux qui, peu contents d'y envoyer des garnisons, en renversent les murailles, ou les détruisent de fond en comble, ils se regardent comme innocents! Ils en sont venus à ce point d'audace de vouloir que tous leurs alliés s'occupent de ce qui intéresse leur sûreté, et de



s'arroger le droit de faire gémir les autres dans l'oppression et dans la servitude ; mais qui ne s'indigneroit de leur insolence ? ils cherchent à opprimer les plus foibles, et ils prétendent aller de pair avec les plus puissants. Ils envoient à votre république les terres qui lui ont été données par les habitants d'Orope (\*), et ils se distribuent le territoire d'autrui qu'ils ont enlevé de force.

Pour comble de mauvaise foi, ils disent qu'ils n'ont agi que pour l'intérêt commun des alliés. Cependant, puisque l'assemblée générale se tenoit à Athènes, puisqu'il est vrai que vous mettez plus de sagesse dans vos délibérations qu'ils n'en mettent dans les leurs, ils auroient dû, avant que d'agir, se rendre ici pour vous consulter, au lieu de ne s'y présenter que pour justifier leurs excès. Mais que font-ils ? après avoir ravagé nos possessions au gré de leur avarice, ils viennent pour faire tomber sur tous les alliés l'odieux de cette violence. Vous, Athéniens, si vous êtes sages,

---

(\*) Ville de Béotie, sur laquelle les Athéniens prétendoient avoir des droits, et qui fut long-temps un sujet de guerre entre eux et les Thébains.

vous craindrez de partager leur iniquité ; et vous croirez qu'il est de votre honneur de forcer les Thébains de se conformer à votre modération , plutôt que de souffrir qu'ils vous engagent à tremper dans leurs injustices. Leurs sentiments sont trop opposés à ceux des autres Grecs. C'est une maxime reçue que , durant la guerre , on peut chercher tous les moyens pour l'emporter sur ses ennemis ; mais que , la paix faite , on ne doit plus consulter que les traités et les serments. Les Thébains , au contraire , eux qui avant la paix ne parloient que de liberté et d'indépendance , dès qu'ils se croient libres de faire impunément ce qu'ils veulent , négligeant alors tout le reste , ne songeant qu'à justifier leur cupidité et leur violence , ils osent dire qu'il est avantageux pour les alliés qu'on les laisse maîtres de notre pays ; mais ils s'abusent , ils ne voient pas que jamais usurpation n'a prospéré , et souvent tel qui a envahi injustement le bien d'autrui se trouve injustement exposé à perdre le sien propre.

Les Thébains ne pourront dire non plus qu'ils sont fidèles et sûrs dans leurs alliances ; mais qu'il est à craindre que , quand nous aurons recouvré notre territoire , nous ne pas-

sions dans le parti de Lacédémone, comme si on pouvoit ignorer que nous avons soutenu deux sièges pour vous prouver notre attachement inviolable, tandis que les Thébains vous ont fait éprouver plus d'une fois les effets de leur perfidie.

Il seroit trop long de rapporter leurs anciennes trahisons. Dernièrement encore, dans la guerre de Corinthe (\*), allumée par leurs excès, lorsque les Lacédémoniens vinrent attaquer leur ville, ne les a-t-on pas vus, quoique sauvés par votre courage, loin de vous savoir gré de cet important service, désertir votre parti dès que vous eûtes terminé la guerre pour entrer dans l'alliance de Sparte? Les peuples de Chio, de Mitylène et de Byzance vous restèrent constamment fidèles; les Thébains, dont la ville est si considérable, n'eurent pas même le courage de demeurer neutres; ils portèrent l'extravagance et la lâcheté jusqu'à s'engager par serment à marcher avec les La-

---

(\*) Il est parlé dans Xénophon de cette guerre de Corinthe, ainsi appelée parceque Corinthe, déclarée contre Lacédémone, fut choisie pour le rendez-vous des peuples ligués contre les Lacédémoniens.

cédémoniens contre vous-mêmes qui étiez les sauveurs de Thèbes : les dieux les en punirent ; leur citadelle tomba au pouvoir de Lacédémone. Forcés d'implorer votre assistance, le secours qu'ils obtinrent de vous ne servit qu'à prouver de plus en plus jusqu'où pouvoit aller leur perfidie. Sauvés une seconde fois par votre protection puissante, leur attachement ne fut pas de longue durée : ils envoyèrent sur-le-champ des députés à Lacédémone, offrant de se soumettre et de garder tous les engagements qu'ils avoient pris d'abord. Et si les Lacédémoniens ne leur eussent ordonné de recevoir les exilés, et de chasser ceux qui avoient égorgé la garnison, ils n'auroient pas manqué de se liguier avec leurs oppresseurs mêmes contre leurs propres libérateurs.

Et ce sont les Thébains qui, après s'être comportés de la sorte dans les derniers temps à l'égard d'Athènes, qui, après avoir anciennement trahi la Grèce, ont obtenu le pardon de fautes aussi graves et aussi réfléchies, ce sont eux-mêmes qui veulent empêcher aujourd'hui qu'on nous pardonne des démarches forcées ! Ils n'ont pas honte de nous reprocher notre attachement à Lacédémone, eux que

l'on vit ramper si long-temps sous les Lacédémoniens, et combattre avec plus d'ardeur pour la domination de Sparte que pour leur propre salut. Est-il une irruption faite dans l'Attique qu'ils n'aient partagée? est-il des peuples qui se soient montrés plus constamment vos ennemis, et plus mal intentionnés pour vous? dans la guerre Décélifique (\*) ne vous ont-ils pas fait plus de maux que tous les autres qui ravagèrent vos campagnes? dans votre désastre ne sont-ils pas les seuls des alliés qui aient opiné à la destruction entière de votre ville, qui aient demandé que votre territoire fût changé en pâturage comme celui de Crisa (\*\*)? en sorte que si les Lacédémoniens eussent pensé comme les Thébains, on auroit vu cette ville, qui avoit sauvé tous les Grecs, entièrement détruite par les Grecs, éprouver

---

(\*) On appelle guerre Décélifique la dernière partie de la guerre du Péloponnèse, parceque les Lacédémoniens s'y emparèrent d'un port de l'Attique, nommé Décélé.

(\*\*) Suivant Strabon, Crisa, ville de la Phocide, détruite par les Amphictyons, et dont le territoire fut consacré à Apollon.

de leur part les plus grands désastres ; mais pourroient-ils citer un service capable d'étouffer en vous le juste ressentiment d'une conduite aussi atroce ?

Après des traits de cette nature, quelle raison pourroient-ils alléguer ? la seule que puissent fournir leurs défenseurs ; c'est que la Béotie est maintenant un rempart pour l'Attique, que si vous rompez avec les Thébains vous agirez contre l'intérêt des alliés, et que ce seroit un grand avantage pour les Lacédémoniens de pouvoir s'attacher la république de Thèbes.

Pour moi, je ne pense pas qu'il soit de l'intérêt des alliés que les plus foibles soient assujettis aux plus puissants, puisque c'est uniquement pour empêcher ce désordre que nous avons soutenu les guerres précédentes ; je suis loin de penser encore que les Thébains soient assez imprudents pour renoncer à votre alliance et se livrer à la république de Sparte : non que je compte sur leur fidélité ; mais je sais qu'ils se verroient par-là réduits à l'affreuse alternative ou de subir la mort dans leurs propres foyers, et de recevoir le même traitement qu'ils ont fait souffrir, ou de vivre en exil, manquant de tout, et privés de toute

ressource ; car de qui pourroient-ils attendre du secours ? seroit-ce de leurs concitoyens ? Ils ont fait mourir les uns, et ont banni et dépouillé les autres. Seroit-ce des peuples de la Béotie, qu'ils ont cherché à opprimer, dont ils ont renversé les murailles, ou envahi le territoire ? pourroient-ils recourir encore à votre république qu'ils auroient si souvent et si manifestement trahie ? Il n'est donc pas possible que, pour une ville étrangère, ils veuillent encourir votre inimitié, ni qu'ils s'exposent aussi témérairement et aussi visiblement à perdre leur propre ville. Comptez qu'ils seront beaucoup plus circonspects, et qu'ils montreront d'autant plus d'attention pour vous, qu'ils auront plus de crainte pour eux-mêmes ; ils ne vous ont que trop fait voir, par leur conduite au sujet d'Orope, comment vous deviez en user avec de tels hommes. Lorsqu'ils se sont crus libres de faire tout ce qu'ils vouloient, loin de vous ménager comme des alliés utiles, ils n'ont pas craint de vous outrager comme de mortels ennemis. Et lorsque, pour les punir, vous ordonnâtes qu'ils seroient exclus du traité, oubliant leur orgueil, ils se rendirent à Athènes dans un état plus humble encore que

celui où vous nous voyez devant vous. Si donc, pour vous alarmer, quelques uns de vos orateurs disent qu'il est à craindre que les Thébains ne passent dans le parti des Lacédémoniens, gardez-vous de les en croire. Oui, dans l'extrémité où ils se trouvent réduits, les Thébains se soumettroient plutôt à votre domination qu'ils n'accepteroient l'alliance de Sparte.

Mais dussent-ils, contre toute apparence, se comporter autrement, je ne saurois me persuader qu'il vous convienne, même dans ce cas, d'avoir plus d'égard pour la république de Thèbes, que de respect pour les traités et les serments. Rappelez-vous le principe où vous fûtes toujours de redouter moins les dangers que la honte et l'infamie ; songez que, dans les guerres de la nation, on voit ordinairement réussir, non ceux qui s'emparent des villes par la violence, mais ceux qui gouvernent la Grèce avec le plus de douceur et d'équité.

Combien d'exemples ne pourroit-on pas en offrir ? Pour nous borner aux événements de nos jours, qui ne sait que les Lacédémoniens renversèrent votre puissance qui paroissoit inébranlable, et que, n'ayant d'abord que très



peu de forces navales, ils amenèrent à leur parti les Grecs par la bonne opinion qu'on avoit d'eux? A votre tour vous leur enlevâtes l'empire, quoique vous n'eussiez qu'une ville sans murailles, et sans autre défense que la justice; et les derniers temps prouvent d'une manière sensible que ce n'est pas le roi de Perse qui vous procura ce succès; car c'est lorsque Xerxès (\*) se trouvoit embarrassé lui-même, lorsque vous étiez sans ressources, et que presque toutes les villes étoient soumises aux Lacédémoniens, c'est dans ces circonstances que vous combattîtes ceux-ci avec tant de supériorité qu'ils se trouvèrent trop heureux de conclure la paix.

Ne craignez donc pas de vous exposer lorsque vous aurez pour vous la justice, et ne vous figurez pas que ceux qui secourront tous les opprimés, sans se borner à défendre les Thébains, puissent jamais manquer d'alliés. Prononcez contre nos adversaires, vous verrez le plus grand nombre des Grecs rechercher votre amitié à l'envi; car, je vous le demande,

---

(\*) C'étoit Artaxerxès, et non Xerxès, qui régnoit en Perse à l'époque dont il est ici question.

si, pour maintenir les traités, vous vous montrez prêts à combattre contre tous les peuples indistinctement, y aura-t-il des Grecs assez déraisonnables pour vouloir se joindre aux oppresseurs de la Grèce plutôt qu'aux Athéniens qu'on verra combattre pour tirer les autres d'oppression? Sinon par quel motif, supposé que la guerre recommence, engagerez-vous les villes dans votre parti, si, après les avoir toutes flattées de l'indépendance, vous abandonnez aux Thébains celles qu'il leur plaira de détruire? Comment éviter le reproche d'inconséquence, si, n'empêchant pas Thèbes d'enfreindre les traités et les serments, vous affectez de combattre contre Lacédémone pour ce même sujet; si, après avoir renoncé à une partie de vos propres domaines pour étendre la confédération, vous laissez les Thébains s'emparer du terrain d'autrui, et commettre des excès qui donneront à toute la Grèce une idée peu avantageuse de votre république?

Mais voici, ô Athéniens, ce qui seroit le plus inconcevable. Vous avez décidé de secourir les peuples mêmes qui furent toujours attachés à Lacédémone, dans le cas où elle

exigeroit d'eux des choses contraires aux traités : et nous qui pendant un si long espace de temps nous montrâmes toujours fidèles à votre parti , et qui dans la dernière guerre seulement nous sommes vus forcés d'obéir aux Lacédémoniens, nous aurions la douleur de vous voir consentir , pour ce seul motif , à nous laisser dans l'état le plus déplorable !

Quelles disgraces, en effet, pourroient égaler les nôtres ? dépouillés en un seul jour de notre ville, de notre pays, de tous nos biens, manquant tous également du nécessaire, sans domicile, réduits à implorer la compassion des étrangers, nous ne savons de quel côté tourner nos pas. Chassés de notre patrie, errants, désespérés, nous parcourons la Grèce, et ne trouvons par-tout, hélas ! que des sujets de douleurs et de peines. Rencontrons-nous des malheureux ; accablés de nos propres maux, il nous faut encore partager ceux des autres. Voyons-nous des gens heureux, notre affliction redouble. Non que nous portions envie à leur prospérité, mais le bonheur d'autrui nous fait sentir davantage toute l'étendue de nos malheurs : malheurs affreux qui nous font passer tous les jours dans les larmes,

pleurer sans cesse notre patrie, et gémir sur notre situation misérable. Eh ! De quel œil croyez-vous que nous puissions voir nos parents traîner leur vieillesse dans une honteuse mendicité ; nos enfants condamnés à un état pour lequel ils n'étoient pas nés , plusieurs contraints de servir à vil prix , d'autres forcés d'aller vendre leur travail ; d'autres cherchant de tous côtés leur subsistance d'une manière indigne de leur âge , de nos sentiments et de nos ancêtres ! mais ce qu'il y a de plus douloureux encore , c'est de nous voir réduits aux plus cruelles séparations. Non seulement les citoyens se voient forcés de quitter leurs concitoyens, mais encore les épouses leurs époux, les enfants leurs mères ; car l'indigence extrême fait que toutes les familles se dispersent. Manquant tous des choses nécessaires à la vie, il faut bien que chacun de son côté cherche à se procurer des ressources. Qui de vous pourroit ignorer toutes les humiliations qu'entraînent le besoin et l'exil ? Quoique nous les ressentions plus vivement que nos autres maux , nous les passons sous silence , et nous rougirions d'entrer dans cet affligeant détail.

Tâchez de vous tracer à vous-mêmes le ta-

bleau de nos misères , et daignez vous occuper de nos infortunes. Non , vous ne devez pas nous regarder comme étrangers , tous les Platéens vous sont unis par les sentiments du cœur ; un grand nombre le sont encore par les liens du sang : grace au droit de mariage que nous avons obtenu dans votre ville , plusieurs d'entre nous sont nés de vos citoyennes. N'écoutez donc pas nos prières avec indifférence. Vous qui auparavant partageâtes avec nous votre patrie , pourriez-vous maintenant ne pas vous résoudre à nous rétablir dans la nôtre ? Quoi ! on seroit touché du sort d'un particulier qu'on verroit victime de l'injustice ; et toute une ville aussi injustement détruite ne pourroit émouvoir la compassion des Athéniens eux-mêmes , dont les secours généreux accordés jadis aux suppliants n'ont pas nui à la célébrité d'Athènes !

Vous vous le rappelez , sans doute : les Argiens s'étoient rendus dans votre ville , et demandoient qu'il leur fût permis d'enlever les corps de leurs compatriotes qui avoient péri sous les murs de Thèbes ; vos ancêtres leur accordèrent aussitôt leur demande , et forcèrent les Thébains d'être plus justes envers les

Argiens. Cette action les couvrit de gloire, et par-là ils acquirent à leur patrie un nom qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, et que vous devez craindre de démentir aujourd'hui. Oui, il seroit honteux pour vous qui vous glorifiez à juste titre des actions de vos ancêtres, de rejeter les suppliants qu'ils se faisoient un devoir d'écouter.

Je puis ajouter encore que c'est pour des objets et plus importants et plus justes que nous venons vous supplier. Les Argiens avoient attaqué une ville étrangère ; nous avons perdu la nôtre. Ils demandoient qu'il leur fût permis d'enlever leurs morts ; nous vous demandons de conserver les déplorables restes de Platée. Et croyez-vous que le malheur de morts privés de la sépulture puisse être mis en parallèle avec celui de vivants privés de leur patrie et de tous les autres avantages ? Non , non , il est moins triste de ne pas obtenir les derniers honneurs, qu'il est criminel de les refuser : mais ne se voir ni patrie, ni retraite, souffrir sans relâche, voir souffrir les siens sans pouvoir adoucir leurs maux ; n'est-ce pas un état plus cruel que tout ce qu'on pourroit imaginer ?

Rendez-nous notre ville et notre territoire, ô Athéniens ; nous vous implorons tous. Vous, ô vieillards, daignez vous représenter combien sont accablants l'infortune et le manque du nécessaire, sur-tout au déclin de la vie. Vous, jeunes gens, veuillez prendre quelque intérêt à ceux de votre âge, ne permettez pas qu'ils tombent dans de plus grands maux encore que ceux qu'ils éprouvent. Vous voyez devant vous les plus infortunés des Grecs qui vous supplient de réparer leur ruine. Vous ne sauriez vous en dispenser ; c'est une dette que la reconnaissance même vous impose. Nos ancêtres, on le sait, lorsque les vôtres dans la guerre de Perse abandonnèrent leur pays, furent les seuls peuples hors du Péloponnèse qui partagèrent avec eux les dangers, et qui les aidèrent à se rétablir dans leur ville. Il est donc de la justice que nous obtenions de vous aujourd'hui le même service que vous reçûtes de nous alors.

Mais quand vous pourriez ne prendre aucun intérêt aux malheureux Platéens, seroit-il de votre honneur de laisser ravager un pays qui conserve les plus beaux monuments de votre courage, et de celui des peuples qui

coururent avec vous les hasards de la guerre ? pour l'ordinaire, les trophées sont érigés par un peuple contre un autre peuple ; ceux dont nous parlons furent érigés pour toute la Grèce contre toute la puissance de l'Asie. Je ne m'étonne pas que les Thébains veuillent anéantir des trophées qui, en rappelant vos victoires, retracent le souvenir de leur infamie ; c'est à vous, Athéniens, de les maintenir, ces trophées, puisque les exploits qu'ils attestent vous ont rendus les chefs de la nation. N'oubliez pas non plus les dieux et les héros qui ont leurs autels sur notre territoire ; ne laissez pas périr le culte de ces héros et de ces dieux auxquels vous sacrifiâtes avant de soutenir le combat qui met en liberté tous les Grecs et les Thébains eux-mêmes. Vos ancêtres méritent aussi quelques égards, et vous devez craindre de négliger envers eux les devoirs de la religion. Si les morts s'occupent des choses d'ici-bas, combien n'auroient-ils pas à gémir s'ils venoient à apprendre que, sous l'empire d'Athènes, on a vu les peuples qui acceptèrent le joug des Barbares s'établir les tyrans des autres Grecs ; tandis que nous qui, pour la défense de la liberté publique, partageâmes vos



périls, nous sommes les seuls des Grecs entièrement détruits? Quel seroit leur désespoir s'ils apprenoient que les tombeaux des défenseurs de la Grèce, n'ayant plus personne pour les honorer, sont privés des offrandes funèbres (\*) qui leur sont dues; tandis que les Thébains qui secondèrent nos plus mortels ennemis se voient possesseurs du pays même où sont placés ces monuments vénérables; songez enfin à vos plaintes amères contre Lacédémone, aux justes reproches que vous lui avez faits d'avoir ruiné, en faveur des Thébains qui avoient trahi les Grecs, la puissance d'Athènes qui les avoit sauvés. Ne vous exposez pas aujourd'hui à un pareil reproche, et craignez de sacrifier votre gloire à l'insolence de nos adversaires.

J'aurois encore à vous offrir plusieurs motifs, trop capables de vous intéresser de plus en plus à notre conservation; mais je ne puis

---

(\*) Après la bataille de Platée, les Platéens se chargèrent de faire, tous les ans, l'anniversaire de ceux qui avoient été tués à cette bataille. Les cérémonies qu'on y pratiquoit étoient augustes et imposantes.

les renfermer tous dans un discours aussi borné. Examinez donc vous-mêmes ceux que j'ai pu omettre , et , vous rappelant d'abord les traités et les serments , ensuite notre attachement inviolable pour votre république , et la haine que lui ont vouée de tout temps les Thébains , prononcez en notre faveur , et satisfaites à la justice.

---

## NOTICE SUR ESCHINE.

---

**ESCHINE** naquit à Athènes, 397 ans avant Jésus-Christ. Sa naissance précéda de seize années celle de Démosthènes. Si on en croit les récits d'Eschine, il devoit le jour à des parents d'une noble extraction, et il avoit porté les armes avec éclat. Mais Plutarque, Démosthènes et Cicéron, rapportent que sa famille étoit d'une condition très obscure.

Eschine, dit l'abbé Barthélemy, s'accoutuma dès sa jeunesse à parler en public, « sa mère  
« l'avoit mis de bonne heure dans le monde ;  
« il alloit avec elle dans les maisons initier les  
« gens de la lie du peuple aux mystères de  
« Bacchus. Il paroissoit dans les rues à la tête  
« d'un chœur de Bacchants, couronnés de fe-  
« nouil et de branches de peuplier, et faisoit  
« avec eux, mais avec une grace infinie, tou-  
« tes les extravagances de leur culte bizarre.  
« Il chantoit, dansoit, hurloit, serrant dans  
« ses mains des serpents qu'il agitoit au-dessus  
« de sa tête. La populace le combloit de béné-

« dictionis, et les vieilles femmes lui donnoient  
« des petits gâteaux.

« Ce succès excita son ambition : il s'enrôla  
« dans une troupe de comédiens, mais seulement pour les troisièmes rôles. Malgré la  
« beauté de sa voix, le public lui déclara une  
« guerre éternelle. Il quitta sa profession, fut  
« greffier dans un tribunal subalterne, ensuite  
« ministre d'état.

Les talents oratoires d'Eschine ne se développèrent que tard et se firent d'abord remarquer par ses déclamations contre Philippe, roi de Macédoine, qui étoit en guerre avec la république. Les Athéniens envoyèrent Eschine avec Démosthènes, et huit autres députés, pour traiter avec Philippe des principaux articles de la paix. Pendant tout le voyage, ils s'entretenirent de la manière dont ils se conduiroient envers Philippe, pour ne pas se laisser entraîner par l'ascendant de son génie, et ils réglèrent entre eux que les plus âgés monteroient à la tribune les premiers. Admis près du roi de Macédoine, les députés s'exprimèrent en peu de mots, à l'exception d'Eschine, qui parla fort long-temps et avec beaucoup

d'éloquence et de liberté. Philippe, qui redoutoit son influence, le gagna par des flatteries et par des présents : le sévère républicain oublia son devoir. Démosthènes le poursuivit comme prévaricateur, mais le crédit d'Eubulus empêcha Eschine de succomber dans cette accusation.

Quelque temps après un citoyen d'Athènes, nommé Ctésiphon, proposa de décerner une couronne d'or à Démosthènes, honneur par lequel on avoit coutume de récompenser les services rendus à la république. Animé par la jalousie et par la haine, Eschine attaqua le décret, et accusa Ctésiphon d'avoir violé les lois. Démosthènes défendit Ctésiphon. Les deux harangues prononcées dans cette circonstance par les deux rivaux sont regardées comme des chefs-d'œuvre. Démosthènes l'emporta : Eschine paya de l'exil l'accusation qu'il avoit intentée contre lui.

Au moment où Eschine sortoit d'Athènes, son vainqueur courut sur ses pas, et le supplia d'accepter une bourse remplie d'or. Eschine, touché de reconnoissance, s'écria : *Comment ne regretterois-je pas une patrie où*

*je laisse un ennemi si généreux , que je désespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent.*

Eschine se retira à Rhodes : il y ouvrit une école d'éloquence , et commença ses leçons par lire les deux harangues , cause de son bannissement ; on donna de grands applaudissements à sa harangue , mais les battements de mains et les acclamations redoublèrent à la lecture de celle de Démosthènes. Cédant à l'enthousiasme général , et à un sentiment de justice , qui fait le plus grand honneur à son caractère , Eschine dit à ses auditeurs : *Eh ! que seroit-ce donc si vous l'eussiez entendu lui-même.*

Eschine , fatigué de la profession de rhéteur , passa à Samos , où il termina ses jours à l'âge de 75 ans.

Les Grecs avoient donné le nom des Graces à trois de ses discours , et ceux des Muses à neuf de ses épîtres. Ses discours seuls nous restent , et celui qui lui acquit le plus de gloire dans la postérité est sa harangue contre la couronne.

« La conduite d'Eschine , dit l'abbé Barthé-

« lemy , a toujours été régulière et décente.  
« Il apporte dans la société de l'esprit , du  
« goût , de la politesse , la connoissance des  
« égards. Son éloquence est distinguée par  
« l'heureux choix des mots , par l'abondance  
« et la clarté des idées , par une grande faci-  
« lité , qu'il doit moins à l'art qu'à la nature.  
« Il ne manque pas de vigueur, quoiqu'il n'en  
« ait pas autant que Démosthènes. »

Voici comme en parle Denys d'Halicar-  
nasse. « Il n'a véritablement pas tant d'éner-  
« gie que Démosthènes ; mais il se signale  
« par la diction , que tantôt il orne des plus  
« nobles et des magnifiques figures, et que  
« tantôt il assaisonne des traits les plus vifs et  
« les plus piquants. L'art et le travail ne s'y  
« font point sentir. Une facilité heureuse que  
« la nature seule peut donner règne par-tout :  
« il est brillant et solide : il étend et il am-  
« plifie , mais souvent il serre et presse ; en  
« sorte que son style , qui au premier coup-  
« d'œil ne paroît que coulant et doux , se  
« trouve , lorsqu'on vient à le regarder de plus  
« près , énergique et véhément. En quoi le seul  
« Démosthènes le surpasse, de façon que sans

« contredit Eschine tient le second rang entre  
« les orateurs. (\*)

Eschine , fait observer Quintilien , est plus étendu et plus diffus que Démosthènes ; il paroît plus grand , parcequ'il est moins ramassé. Il a plus d'embonpoint, et moins de nerf.

---

(\*) Traité des Études de Rollin.

---



# SUJET DES HARANGUES

## POUR ET CONTRE LA COURONNE.

PAR L'ABBÉ AUGER.

---

ESCHINE, d'abord rival de Démosthènes, devint bientôt son ennemi irréconciliable quand il l'eut accusé deux fois d'avoir prévarié dans deux ambassades vers Philippe. Sa jalousie et sa haine, quelque temps assoupies, se réveillèrent et éclatèrent après la bataille de (\*) Chéronée, lorsqu'on proposa de décerner à Démosthènes une couronne d'or; récompense honorable dont on payoit les services de ceux qui avoient bien mérité de la république. Démosthènes avoit été chargé de la (\*\*) répara-

---

(\*) Ville de la Béotie, près de laquelle Philippe remporta sur les Athéniens une victoire qui le rendit maître de la Grèce.

(\*\*) On craignoit que Philippe, vainqueur, ne vînt attaquer Athènes, dont il n'étoit pas éloigné; on vou-

tion des murs. La somme qu'on lui avoit remise ne s'étant pas trouvée assez forte, il y suppléa généreusement, sans se faire tenir compte de ce qu'il avoit donné. Un citoyen d'Athènes, nommé Ctésiphon, proposa un décret en vertu duquel on devoit lui décerner une couronne d'or, comme à un bon citoyen, qui avoit fait un présent à l'état, qui l'avoit toujours bien servi, qui étoit toujours disposé à le bien servir. Eschine, ne pouvant souffrir l'honneur et les éloges décernés à un rival odieux, attaqua le décret comme illégitime; il accusa Ctésiphon comme ayant violé les lois en trois chefs : premièrement, parcequ'il avoit proposé de couronner Démosthènes encore comptable, contre la disposition d'une loi d'Athènes, qui défendoit de couronner un magistrat avant qu'il eût rendu ses comptes : secondement, parcequ'il avoit proposé de proclamer la couronne sur le théâtre, contre la disposition d'une autre loi, qui, dans les cas où le peuple jugeoit quelqu'un digne d'une couronne, assignoit l'assemblée du peuple

---

loit donc, en fortifiant ses murs, la mettre en état de lui résister, en cas d'attaque.

pour le lieu de la cérémonie : troisièmement, enfin , parcequ'il avoit exposé le faux dans son décret, présentant Démosthènes comme un citoyen fidèle et zélé, quoiqu'il ne fût ni l'un ni l'autre. On peut dire qu'Eschine n'accuse Ctésiphon que pour se venger de Démosthènes ; car il insiste principalement sur ce que celui-ci étoit un traître , vendu aux ennemis de l'état, l'auteur et la cause des malheurs publics. L'accusation fut intentée quatre ans avant la mort de Philippe , et on ne procéda au jugement que la sixième année du règne d'Alexandre , lorsqu'il étoit déjà maître de l'Asie. On accourut à cette cause, de tous les pays de la Grèce, comme à un spectacle extraordinaire. C'en étoit un en effet, et des plus beaux, de voir aux prises les deux plus grands orateurs de leur siècle, tous deux ministres , employés souvent dans les affaires de leur ville et dans celles de la nation, animés tous deux par leur intérêt personnel, et par la haine la plus vive. L'importance et la célébrité de leur cause, l'attente d'un nombreux auditoire, à laquelle il falloit répondre, leur firent épuiser toutes les ressources de la plus belle éloquence ; et on ne croit rien dire de trop, en disant de

leurs harangues sur la couronne , que ce sont deux chefs-d'œuvre qui peuvent servir de règle.

Tout y est admirable et parfait pour la beauté du plan ; l'ordonnance et la liaison de toutes les parties ; la suite et l'enchaînement des preuves ; la marche et le progrès du discours , qui va toujours en augmentant de force et d'intérêt ; la chaleur d'une imagination sage et réglée , qui unit tout , qui anime tout jusqu'aux discussions les plus sèches , qui fait tout avancer à son but avec rapidité ; l'adresse avec laquelle ils se concilient par-tout l'attention et la bienveillance des auditeurs ; la sagesse dans la distribution des ornements , les richesses d'une élocution facile et dégagée ; la finesse et la solidité des pensées ; la précision et l'harmonie des phrases , coupées dans des endroits , et arrondies dans d'autres ; la simplicité noble et piquante de l'expression et des tours : tout y est pur et naturel , tout y coule de source ; l'art de mêler habilement tous les styles , qui obvie au dégoût d'une triste et ennuyeuse monotonie : tantôt familiers , mais avec noblesse , ils conversent simplement avec ceux qui les écoutent pour les faire entrer dans

un raisonnement , ou les instruire d'un fait • tantôt plus ornés , mais sans affectation , ils répandent dans le cœur de ceux auxquels ils parlent comme une rosée agréable qui le pénètre , et le remplit d'une satisfaction douce et délicieuse : tantôt sublimes , mais sans enflure , ils remuent l'ame , ils l'élèvent , ils la transportent par les traits les plus forts et les plus touchants.

Ils ne se contentent pas l'un et l'autre d'avoir instruit leurs juges dans le corps de leurs discours , de leur avoir présenté d'une manière intéressante tout ce qu'ils ont cru propre à décider leurs suffrages , ils ramassent à la fin ce qui a pu leur échapper , et qui fait pour leur cause. Ils reviennent avec de nouvelles instances aux raisons qu'ils estiment les plus fortes , les plus capables de leur obtenir un jugement favorable ; ils y reviennent , ou pour déterminer tout-à-fait leurs juges , si par hasard ils n'eussent été d'abord qu'ébranlés , ou pour rappeler en leur mémoire ce qui a fait le plus d'impression sur eux. Ce sont deux plaidoyers par lesquels deux orateurs , dans une cause qui les intéresse personnellement , entreprennent de faire pencher les juges de

leur côté, de mettre dans leur parti (\*) un peuple souverain, qui s'intéresse à la cause de ses deux ministres, et sous les yeux duquel des juges choisis par lui-même vont prononcer pour ou contre l'un ou l'autre. Les auditeurs dans cette cause ne vouloient donc pas seulement être amusés, mais décidés pour ou contre un des orateurs; chacun des orateurs devoit donc travailler sur-tout à déterminer ses auditeurs pour lui, et contre son adversaire; il devoit donc revenir sur ses pas pour frapper les derniers coups, faire de nouveaux efforts pour emporter les suffrages, présenter sous un nouveau jour ses raisons les plus convaincantes, y en ajouter de nouvelles, tourner de toutes les manières des esprits ébranlés déjà, les décider tout-à-fait en sa faveur, croire enfin n'en avoir jamais dit assez, risquer plutôt d'en avoir trop dit, que d'en dire trop peu.

---

(\*) Dans les causes publiques, c'est-à-dire, dans les causes qui tenoient aux affaires de l'état, le peuple d'Athènes étoit toujours regardé comme juge principal, quoiqu'il eût choisi des citoyens pour juger en son nom. Aussi Eschine et Démosthènes adressent presque toujours la parole aux Athéniens, et presque jamais aux juges.

~~~~~

ABRÉGÉ

DES

FAITS HISTORIQUES

QUI ONT RAPPORT AUX DEUX HARANGUES ;

EXTRAIT DE L'ABBÉ AUGER.

PHILIPPE étoit troisième fils d'Amyntas second (*), seizième roi de Macédoine, depuis

(*) L'histoire des rois de Macédoine, depuis Caranus, est assez obscure, et ne renferme presque que quelques guerres avec les Illyriens, les Thraces et d'autres peuples voisins. Les rois de Macédoine se prétendoient descendus d'Hercule par Caranus, et par conséquent Grecs d'origine. Démosthènes néanmoins les traite souvent de barbares, sur-tout en parlant de Philippe. Les Grecs, en effet, donnoient ce nom à tous les peuples, sans en excepter les Macédoniens. Ces rois étoient fort peu puissants; ils ne dédaignoient pas de vivre sous la protection, tantôt d'Athènes, tantôt de Thèbes, tantôt de Sparte.

Caranus qui avoit fondé ce royaume. Amyntas en mourant laissa trois fils, Alexandre, Perdicas et Philippe. Alexandre ne régna qu'un an : Perdicas lui succéda après bien des traverses : Philippe fut envoyé par Eurydice sa mère à Thèbes, où il fut élevé par Epaminondas, cet illustre Thébain aussi grand philosophe que guerrier habile. La nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine fit prendre au jeune prince le parti de sortir de Thèbes. Il trouva les peuples de ce royaume consternés d'avoir perdu leur roi Perdicas, tué dans un combat contre les (*) Illyriens, et plus encore de se voir autant d'ennemis que de voisins. Perdicas avoit laissé un fils qui n'étoit encore qu'un enfant; la Macédoine, qui avoit besoin d'un homme, déposa le neveu pour se donner l'oncle, et à la place de l'héritier que la nature appeloit, mit celui que demandoit la conjoncture. Philippe monta donc sur le trône âgé de vingt-quatre ans, et se hâta de remplir l'attente publique.

(*) Illyriens, aujourd'hui les Esclavons. Ils étoient séparés de la Macédoine, vers l'orient, par le mont Scardus et par le fleuve Drilon.

Il défait ses ennemis ou s'accommode avec eux, se ménage adroitement une paix avec les Athéniens, triomphe par sa valeur et son habileté de tous ses concurrents, et bientôt il forme en lui-même le projet hardi de primer et dominer dans la Grèce en profitant de ses divisions. Il s'empare (*) d'Amphipolis, il promet aux Athéniens de la leur remettre, et les endort par cette promesse; mais, loin de leur rendre cette place, il s'empare encore (**) de Pydna et de Potidée : il cède cette dernière aux Olynthiens (***) pour se les attacher. De là

(*) Amphipolis, ville située sur les confins de la Macédoine. Philippe la trouvoit fort à sa bienséance, et s'en étoit emparé d'abord; mais, ne pouvant la garder, non seulement sans trop affoiblir son armée, mais encore sans irriter les Athéniens, qu'il avoit intérêt de ménager, et qui la revendiquoient comme leur colonie; d'un autre côté, ne voulant pas céder à ses ennemis une clef de ses états, il avoit pris le parti de la déclarer libre, lui avoit permis de se gouverner en république, et par-là l'avoit mise aux mains avec ses anciens maîtres.

(**) Pydna et Potidée, deux villes en Macédoine, qui appartenoient aux Athéniens.

(***) Olynthiens, habitants d'Olynthe, puissante ville de Thrace.

il vient occuper (*) Crénides, qu'il appela dès-lors de son nom Philippe. (**) Survint la guerre qu'on nomma *sacrée*, comme entreprise par un motif de religion, et qui dura dix

(*) Crénides, ville qui avoit été bâtie depuis deux ans par les Thasiens. C'est près de cette ville, célèbre depuis par la défaite de Brutus et de Cassius, qu'il ouvrit et fouilla des mines, qui, chaque année, lui rapportoient plus de mille talents, c'est-à-dire, plus de trois millions, somme très considérable pour ces temps-là. La supériorité de finances donne de grands avantages : personne ne les connut mieux que lui, et ne les négligea moins. Il entretint de ce fonds un puissant corps de troupes étrangères, et s'acquit des créatures presque dans toutes les villes de la Grèce. Il se vantoit d'avoir emporté plus de places par les largesses que par les armes. Il avoit des pensionnaires dans toutes les républiques de la Grèce, et tenoit à ses gages ceux qui y avoient le plus de part aux affaires.

(**) Voici à quelle occasion s'alluma cette guerre. Les Phocéens habitoient les environs du temple de Delphes ; ils s'étoient avisés de labourer des terres consacrées à Apollon, ce qui étoit les profaner. Aussitôt les peuples d'alentour avoient crié au sacrilège, les uns de bonne foi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte leur vengeance particulière. On dé-

ans. Presque tous les peuples de la Grèce prirent parti pour ou contre les Phocéens, qui étoient la cause de cette guerre : Philippe

nonça les profanateurs aux Amphictyons : l'affaire bien discutée, les Phocéens furent déclarés sacrilèges, et condamnés à une grosse amende. Philomèle, un de leurs principaux citoyens, homme audacieux et fort accrédité, ayant prouvé, par des vers d'Homère, que la souveraineté du temple de Delphes appartenoit aux Phocéens, les révolta contre ce décret, les détermina à prendre les armes, et se fit nommer général. L'affaire devint sérieuse; presque tous les peuples de la Grèce entrèrent dans cette querelle. Les Thébains, les Locriens, les Thessaliens, et plusieurs autres peuples voisins, se déclarèrent pour le dieu; Sparte, Athènes, et quelques autres villes du Péloponnèse, se joignirent aux Phocéens. Ceux-ci ne se firent aucun scrupule, pendant le cours de la guerre, de piller à plusieurs reprises le temple de Delphes; ils en tirèrent des sommes très considérables.

Il y eut deux guerres sacrées, moins importantes que celle de Phocide : l'une plus ancienne, du temps de Solon, occasionée par les sacrilèges des Cirrhéens et des Acragallides; l'autre plus récente, du temps de Démosthènes, causée par les profanations des Locriens d'Amphisse.

demeura neutre et laissa les républiques grecques se consumer elles-mêmes, pour les attaquer ensuite avec plus d'avantage. Il se fortifioit, tandis qu'elles s'affoiblissoient : il prenoit et rasoit (*) Méthone, qui étoit un empêchement à ses vues sur la (**) Thrace qu'il vouloit s'assujettir : il marchoit en (***) Thessalie, et par les services essentiels qu'il rendoit aux Thessaliens, il se concilioit l'affection d'un peuple, dont l'excellente cavalerie contribua beaucoup à ses victoires.

(*) Méthone, ville de Thrace, au siège de laquelle Philippe eut un œil crevé par un nommé Aster, qui lui décocha une flèche avec cette inscription : *À l'œil droit de Philippe.*

(**) La Thrace, vaste contrée d'Europe, qui s'appelle aujourd'hui la Romanie : elle étoit habitée par une multitude infinie de différents peuples.

(***) Thessalie, contrée de la Grèce, séparée de la Phocide par des montagnes, étoit abondante en bons chevaux. Alexandre de Phère, ville de Thessalie dont il avoit étoit été le tyran, étoit mort ; les frères de Thébé sa femme, fortifiés de la protection des Phocéens, avoient fait revivre la tyrannie, et accabloient les Thessaliens d'un nouveau joug : Philippe marcha à leur secours, et les délivra.

Il voulut enfin mettre un pied dans la Grèce, entrer dans les affaires générales des Grecs, dont les rois de Macédoine avoient toujours été exclus : en conséquence, sous prétexte de passer en Phocide, et d'y aller punir les Phocéens sacrilèges, il marcha vers les Thermopyles pour s'emparer d'un passage qui lui donnoit une entrée libre dans la Grèce, et surtout dans l'Attique ; mais les Athéniens au bruit de cette marche, qui pouvoit avoir d'étranges suites et pour eux et pour toute la Grèce, accoururent aux Thermopyles, et se saisirent à propos de ce passage important, que Philippe n'osa même entreprendre de forcer.

C'est ici que l'histoire nous le montre aux prises avec Athènes, dont les habitants, par les vives exhortations et par les sages conseils de Démosthènes, deviennent ses plus grands ennemis et les plus puissants obstacles à ses projets de grandeur. Athènes et Lacédémone ne songeoient alors qu'à humilier Thèbes leur rivale ; les Thessaliens, pour se délivrer de leurs tyrans, les Thébains, pour se conserver la supériorité que la bataille de Leuctres leur avoit acquise, se devoient entièrement au roi de Macédoine, et, sans le vouloir, l'ai-

doient à forger leurs chaînes : Philippe, en politique habile, sut bien profiter de toutes ces dissensions.

Il n'avoit rien de plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace ; Olynthe, ville considérable de Thrace, étoit une des colonies d'Athènes : il attaque cette ville, il la prend quoique secourue par les Athéniens, de qui seuls elle put obtenir du secours, dans un besoin pressant, où toute la Grèce étoit intéressée. Les Thébains, hors d'état de terminer par eux-mêmes la guerre qu'ils soutenoient depuis long-temps contre les Phocéens, ont recours à lui : il saisit cette occasion d'entrer dans une guerre dans laquelle il avoit gardé, jusqu'à ce jour, la neutralité, par des vues politiques. Cependant les Athéniens, ennuyés de combattre seuls Philippe à leurs dépens et sans aucun fruit, lui proposent la paix, dont il ne se montre pas éloigné. On lui envoie des ambassadeurs, au nombre desquels étoient Eschine et Démosthènes, et sur la réponse qu'ils en rapportent, on les renvoie avec un plein pouvoir de conclure la paix, et de la cimenter par la religion des serments. Démosthènes conseille à ses collègues, suivant l'ordre qu'il

leur en avoit fait donner par la république , d'aller incessamment chercher Philippe partout où il seroit. Ceux-ci , loin de faire la diligence qu'on leur a commandée , vont tranquillement par terre en Macédoine , s'y arrêtent trois mois entiers , et donnent le temps à Philippe de prendre encore plusieurs places aux Athéniens dans la Thrace. S'étant enfin abouchés avec le roi de Macédoine , ils conviennent avec lui des conditions de la paix. Philippe , après les avoir endormis par un projet de traité , en diffère de jour en jour la ratification : il avoit trouvé moyen de les corrompre tous à force de présents , à l'exception de Démosthènes , qui , se trouvant seul , s'opposoit inutilement à ses collègues. Cependant les troupes du prince avançaient toujours : arrivé à Phère en Thessalie , il ratifie enfin le traité , où il refuse de comprendre les Phocéens. La nouvelle de la paix conclue répandit beaucoup de joie parmi les Athéniens , dont la plupart avoient de l'éloignement pour la guerre , et en redoutoient les suites. Ce fut en vain que Démosthènes à son retour voulut leur inspirer de la défiance contre Philippe ; Eschine entièrement gagné parla en sa fa-

veur, fit de belles promesses de sa part, et fut écouté.

Pendant qu'on délibère à Athènes, qu'on débite et qu'on écoute des discours, le prince actif s'empare des Thermopyles, entre dans la Phocide, et force aussitôt qu'il paroît les Phocéens à demander la paix. Il assemble les Amphictyons, et les établit, pour la forme, souverains juges de la peine encourue par les Phocéens. Sous le nom de ces juges dévoués à sa volonté, il ordonne qu'on ruinera les villes de Phocide. Il obtient d'eux ensuite le droit de séance au conseil amphictyonique, dont les Phocéens étoient déclarés déchus.

Quand les Athéniens apprirent la manière dont les Phocéens avoient été traités, que Philippe maître de la Phocide l'étoit devenu des Thermopyles, ils comprirent, mais trop tard, le tort qu'on avoit eu de ne pas déférer aux conseils de Démosthènes. Justement alarmés pour eux-mêmes, ils ordonnèrent qu'on retireroit les femmes et les enfants de la campagne dans la ville, qu'on rétabliroit les murs, et qu'on fortifieroit le Pirée pour se mettre en état de défense en cas d'invasion : ils ne cru-

rent pas néanmoins devoir rompre la paix conclue avec le roi de Macédoine.

Philippe content de s'être ouvert une entrée dans la Grèce par la prise des Thermopyles , d'avoir soumis la Phocide , et de s'être rendu un des juges de la Grèce par sa nouvelle qualité d'Amphictyon , s'arrêta sagement pour ne pas soulever contre lui tous les peuples de la Grèce , en découvrant trop tôt les vues d'ambition qu'il avoit sur elle ; mais afin de ne pas laisser ses troupes s'énerver dans le repos , il tourna ses armes du côté de l'Illyrie. Le même motif le fit passer dans la Thrace , où il avoit déjà fait plusieurs conquêtes. Il en fit de nouvelles , il dépouilla Cersoblepte de son royaume , et s'empara de la (*) Chersonèse.

(*) La Chersonèse étoit , dans la Thrace , une presque île fort riche. Cotys , roi de Thrace , l'avoit conquise sur les Athéniens , à qui elle appartenoit : ceux-ci y rentrèrent par la cession de Cersoblepte , fils de Cotys , qui la leur abandonna , se trouvant trop foible pour la défendre contre Philippe. Les Athéniens , ingrats , ou plutôt négligents , le laissèrent à la merci de Philippe , par qui il fut dépossédé.

Il auroit bien voulu entrer dans le Péloponnèse (*): Argos et Messène réclamoient son secours contre Lacédémone qui les opprimoit; mais comme Athènes se dispoit à s'unir à Lacédémone qui sollicitoit cette union, ne voulant point avoir sur les bras deux ennemis si redoutables, il tourna ses vues d'un autre côté.

Il regardoit l'Eubée comme fort propre à ses desseins ambitieux, il n'oublia rien pour s'emparer de cette île; et, tandis que les Athéniens s'endormoient sur ses entreprises, il pratiquoit des intelligences dans (**) l'Eubée, gagna par argent ceux qui y avoient le plus d'autorité, prenoit de force les places les plus importantes, les villes les plus puissantes, et y établissoit des tyrans. Les Athéniens se réveillèrent à la sollicitation de Plutarque (***) d'Érétrie, qui députa vers eux, et les conjura

(*) Argos et Messène, deux puissantes villes du Péloponnèse.

(**) Eubée, île de la mer Égée, que l'Euripe sépare de la Béotie et de l'Attique: elle se nomme aujourd'hui Négrepont.

(***) Érétrie, une des principales villes d'Eubée.

de venir délivrer cette île, qui étoit prête de se livrer tout entière aux Macédoniens : ils lui envoyèrent quelques troupes. Ce traître paya d'ingratitude ses bienfaiteurs : se repentant de sa démarche, il voulut repousser ceux qu'il avoit appelés. La perfidie imprévue ne déconcerta point le général d'Athènes ; il suivit son projet, gagna une bataille contre Philippe, et chassa Plutarque d'Érétrie.

Philippe vaincu ne changea pas de dessein, il ne fit que changer d'attaque. Il en vouloit sur-tout aux Athéniens, les plus capables de réprimer son ambition : il marche vers la Thrace, d'où ils tiroient la meilleure partie de leurs blés, pour leur couper les vivres, et les affamer s'il le pouvoit : il assiège (*) Périnthe et Byzance, mais il ne réussit pas encore dans cette entreprise. Les Athéniens, animés par Démosthènes, envoyèrent contre lui de bonnes troupes et un bon général, qui lui firent lever les deux sièges. Les Byzantins et les Périnthiens marquèrent leur reconnoissance au peuple d'Athènes par un décret fort honorable, aussi

(*) Périnthe et Byzance, deux des principales villes de la Thrace.

bien que les peuples de la Chersonèse, que les Athéniens avoient, par occasion, affranchis du joug de Philippe.

L'attaque de Byzance avoit été à Athènes comme une rupture absolue et une déclaration de guerre ouverte. Le roi de Macédoine, qui redoutoit extrêmement la puissance des Athéniens, leur fit parler de paix. Démosthènes, convaincu par l'étude qu'il avoit faite de son caractère qu'il ne songeoit qu'à les amuser et à les tromper, les empêcha de prêter l'oreille à ses propositions. Philippe, ne pouvant les gagner par la douceur, voulut les dompter par la force en soulevant contre eux les Thessaliens et les Thébains. Il falloit s'y prendre habilement, et, sous le prétexte d'épouser leur querelle commune, se faire élire leur chef. Par le moyen des créatures qu'il avoit dans toutes les villes, il fait susciter une querelle aux Locriens-Ozoles, appelés autrement les Locriens d'Amphisse(*) : on les accusa d'avoir

(*) Ils étoient ainsi appelés du nom de la ville d'Amphisse leur capitale : leur pays étoit entre l'Étolie et la Phocide.

profané une terre sacrée en labourant une campagne nommée Cirrhée, qui étoit tout près du temple de Delphes. Eschine le servit fort bien par son éloquence ; il avoit été député à l'assemblée des amphictyons : il anima contre les Locriens tous ceux qui composoient cette assemblée. Il fut délibéré qu'on visiteroit la campagne litigieuse, et, sur les attentats que les habitants d'Amphysse (*) commirent contre les amphictyons, il fut décidé qu'on marcheroit contre eux les armes à la main. On leva une armée ; mais cette armée s'étant trouvée trop foible, parceque plusieurs peuples avoient manqué au rendez-vous, les amphictyons tinrent une assemblée dans laquelle des orateurs gagnés par Philippe prouvèrent qu'ils devoient élire ce prince pour leur général, venger Apollon et se venger eux-mêmes avec son secours. Il est élu en conséquence : il ne perd point de temps, il assemble ses troupes, et, au lieu d'attaquer les Locriens, il

(*) Les habitants d'Amphisse étoient tombés sur eux tout-à-coup, les avoient accablés d'une grêle de traits, et obligés de prendre la fuite.

s'empare d'Élatée, la plus grande ville de toute la Phocide, sur le fleuve Céphise, et la mieux située pour tenir en bride les Thébains.

Cette nouvelle répandit l'alarme dans Athènes ; on s'y assembla tumultuairement. On ne savoit quel parti prendre : Démosthènes fut le seul des orateurs qui osa monter à la tribune dans cette conjoncture critique. Il donna un conseil excellent qu'il appuya des meilleures raisons ; c'étoit d'engager les Thébains à se liguier avec les Athéniens contre Philippe. Son conseil fut suivi : il partit pour Thèbes à la tête d'une ambassade, et là, par la force de son éloquence, il détermina les Thébains à former une ligue avec Athènes, malgré les efforts que fit le prince pour les en détourner, malgré les grands services qu'ils en avoient reçus pendant la guerre de Phocide, malgré l'antipathie ancienne et déclarée entre les deux républiques. Leur alliance néanmoins eut un mauvais succès : Philippe vainquit à Chéronée les deux armées réunies, et devint par cette victoire le maître de la Grèce. Il se fit aussitôt déclarer, dans l'assemblée des Grecs, leur général contre les Perses ; c'étoit

le but qu'il se proposoit depuis long-temps, et qu'il n'avoit jamais perdu de vue.

Quoique Démosthènes parût être la principale cause du terrible échec qu'Athènes venoit de recevoir, et qui porta à sa puissance un coup dont elle ne se releva jamais, le peuple toutefois ne lui témoigna aucun mécontentement ; au contraire il se livra à ses conseils. On le chargea du soin de pourvoir aux vivres et de réparer les murs : il s'acquitta de cette dernière commission avec une générosité qui lui fit beaucoup d'honneur, et pour laquelle Ctésiphon demanda qu'il lui fût décerné une couronne d'or. Il fut accusé plusieurs fois, et toujours renvoyé absous. On le choisit, préférablement à tout autre, pour faire l'éloge des vaillants hommes qui étoient morts à Chéronée.

Pour Philippe, il se préparoit à marcher contre les Perses lorsqu'il fut assassiné par un jeune seigneur de sa cour qui s'étoit plaint à lui d'une insulte, et auquel il n'avoit pas rendu justice. Eschine reproche avec raison à Démosthènes la joie indécente à laquelle il se livra lorsqu'il eut appris cette mort. Les Athéniens

s'en réjouirent beaucoup, et, en se déshonorant eux-mêmes, ils honorèrent le prince dont la mort soudaine leur causoit tant de joie.

Comme les deux discours sur la couronne ne furent prononcés que la sixième année du règne d'Alexandre, et qu'il y est parlé de ce prince dans quelques endroits, nous dirons quelque chose des commencements de son règne.

Alexandre naquit la première année de la cent sixième olympiade : il annonça de bonne heure ce qu'il devoit être un jour. Il eut quelque part aux victoires de son père, sur lesquelles il gémit quelquefois, dans la crainte qu'il ne lui laissât rien à faire. Il monta sur le trône aussitôt après sa mort ; il ne fut pas étonné des périls qui l'environnoient de toutes parts. Les nations barbares que Philippe avoit vaincues et unies à sa couronne croyoient devoir profiter de la conjoncture d'un nouveau règne, et d'un prince encore jeune, pour se remettre en liberté ; les villes de la Grèce, qui n'étoient pas encore pliées à la servitude, vouloient secouer le joug, animées par Démétrius, qui, plein de mépris pour Alexandre, le traitoit d'enfant et d'imbécille. Les Thébains plus hardis que les autres, égorgèrent une par

tie de la garnison macédonienne qu'ils avoient dans leur citadelle. Le jeune roi surmonta tout : après avoir réduit les nations voisines, il tombe sur la Grèce, assiège Thèbes, la prend et la rase, et, par cet exemple de sévérité, il répand dans toute la Grèce la terreur de ses armes, qui fait tout plier devant lui (*). Les Athéniens furent extrêmement sensibles au désastre de Thèbes : consternés, abattus, et craignant pour eux-mêmes, ils recoururent à la supplication, et députèrent vers Alexandre pour implorer sa clémence. Celui-ci vouloit qu'on lui livrât dix des orateurs, et surtout Démosthènes; mais il se désista de sa demande, soit qu'il cherchât à effacer, s'il étoit possible, par un acte de douceur l'action atroce et barbare qu'il venoit de faire, soit qu'il voulût lever les obstacles qui pouvoient retarder son grand dessein. Il leur remit même tous les sujets de plainte qu'il avoit contre eux, et leur

(*) Le désastre de Thèbes toucha si vivement les Athéniens, qu'étant sur le point de célébrer la fête des grands mystères, ils y renoncèrent, à cause du grand deuil où ils étoient. Ils reçurent avec humanité tous ceux qui, s'étant sauvés de la bataille et du sac de Thèbes, s'étoient réfugiés dans leur ville.

témoigna une bonté particulière, jusqu'à leur dire que c'étoit leur ville qui devoit donner la loi à toute la Grèce s'il venoit à manquer.

Ne voyant plus rien qui l'arrêtât, il convoqua à Corinthe une diète de toutes les villes de la Grèce, pour se faire donner le commandement en chef contre la Perse, qu'on avoit accordé à son père; on n'hésita point, et il fut nommé d'un commun accord généralissime des Grecs contre les Perses. Arrivé en Macédoine il se dispose à cette expédition fameuse qui plaisoit tant à sa grande ame: il met ordre, avant que de partir, aux affaires de son royaume, où il laisse Antipater pour gouverner en qualité de vice-roi, avec douze mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie. Personne n'ignore les victoires célèbres qu'il remporta sur Darius.

Il y a dans les deux harangues, et sur-tout dans celle d'Eschine, quelques faits, quelques anecdotes dont l'histoire ne nous apprend rien. Nous n'en pouvons connoître la vérité ou la fausseté, à moins que nous ne nous en rapportions là-dessus au témoignage des Athéniens, qui condamnèrent Eschine comme un calomniateur.

CATALOGUE ALPHABÉTIQUE

DES ROYAUMES, PROVINCES, VILLES, PLACES, PORTS
ET AUTRES LIEUX DONT IL EST PARLÉ DANS LES
DEUX HARANGUES SUR LA COURONNE.

ABYDOS, ville de l'Asie mineure sur l'Hellespont, vis-à-vis de Sestos, où Xerxès fit un pont pour passer son armée. Elle s'appelle aujourd'hui Avido.

ACARNANIE, province de l'Épire, en Grèce, séparée de l'Étolie, au levant, par le fleuve Achéloüs, se nomme aujourd'hui le Despotat.

ACHAÏE, contrée de Grèce, dans le Péloponnèse. Les peuples de cette contrée se nomment, en françois, Achaïens ou Achéens.

ALOPOCONÈSE, ville de la Chersonèse, près le golfe Mélane.

AMBRACIE, ville d'Épire, près du golfe de même nom, s'appelle aujourd'hui Larta.

AMPHYPOLIS, ville située sur les confins de la Macédoine et de la Thrace.

AMPHISSE , capitale des Locriens-Ozoles , voisine de la Phocide.

ARCADIE , contrée du Péloponnèse , fameuse par ses pâturages.

ARGOS , puissante ville du Péloponnèse.

ARTHÉMISE , promontoire de l'Eubée , célèbre par la victoire des Grecs sur les Perses.

ATHÈNES , capitale de l'Attique , une des plus puissantes villes de la Grèce.

ATHOS , montagne de Macédoine.

BÉOTIE , contrée de Grèce , voisine de l'Attique.

BOSPHORE , c'est le nom que l'on donnoit au port et au détroit de Byzance.

BYZANCE , ville de Thrace , qui s'appelle aujourd'hui Constantinople.

CHALCIDE , ville capitale de l'Eubée.

CHÉRONÉE , ville de Béotie , près de laquelle Philippe remporta sur les Athéniens une victoire qui le rendit maître de la Grèce.

CHERSONÈSE , ce mot grec signifie presqu'île. Il y en a plusieurs , puisque le Péloponèse en est une ; mais il s'agit dans les deux harangues sur la couronne de la Chersonèse de Thrace.

CHIO, île de la mer Égée.

CILICIE, province de l'Asie mineure.

CIRRHÉE, plaine aux environs de CIRRHE, ville de Phocide, près le mont Parnasse.

CITHÉRON, montagne de Béotie, consacrée à Bacchus.

CLÉONE, ville de l'Argolide, dans le Péloponnèse, étoit située entre les villes d'Argos et de Corinthe.

CORCYRE, île de la mer Ionienne, se nomme aujourd'hui Corfou.

CORINTHE, une des plus célèbres villes de la Grèce.

COTYLÉE, montagne de l'Eubée, près Érétrie.

DÉLOS, une des îles Cyclades, que les poètes ont rendue célèbre par la naissance d'Apollon.

DELPHES, ville de Grèce, fameuse par le temple et par l'oracle d'Apollon.

DORISQUE, plaine de Thrace, où Xerxès fit la revue de son armée.

ÉGINE, île de la mer Égée, près d'Athènes, aujourd'hui Engia.

ÉLATÉE, ville de la Phocide.

ÉLÉONTE, ville de la Chersonèse de Thrace.

ÉLEUSIS , ville de l'Attique, où il y avoit un fameux temple de Cérès.

ÉLOS ou Hélos , ancienne ville de Grèce , au Péloponnèse , dans la Laconie. Il y avoit deux autres lieux de même nom encore dans le Péloponnèse. Les habitants de cette ville se nomment en françois Éléens.

ÉRÉTRIE , une des principales villes de l'Eubée.

ERGISQUE , ville de Thrace.

EUBÉE , île de la mer Égée, se nomme aujourd'hui Négrepont.

EURIPE , petit détroit qui sépare l'île d'Eubée d'avec le continent de la Grèce ; on l'appelle aujourd'hui le détroit de Négrepont.

GANOS , ville de Thrace, sur le bord de la Propontide.

GANIDE , les environs de Ganos.

HALIARTE , ville de Béotie.

HALONÈSE , île de la mer Égée.

HELLESPONT, détroit qui sépare l'Europe d'avec l'Asie. Les anciens entendoient quelquefois par l'Hellespont, non seulement le détroit, mais encore le pays et les villes d'alentour.

ILLYRIE , contrée voisine de la Macédoine, dont

elle étoit séparée, vers l'orient, par le mont Scardus et par le fleuve Drilon, se nomme aujourd'hui Esclavonie.

IMBROS, île de la mer Égée.

LARISSE, capitale de Thessalie.

LEMNOS, île de la mer Égée, entre le mont Athos et la Chersonèse.

LESBOS, île de la mer Égée, renommée par ses excellents vins.

LEUCADE, presque île de la mer Ionienne.

LEUCTRES, ville de Béotie, fameuse par la bataille qu'Épaninondas, général de Thèbes, gagna sur les Lacédémoniens.

MACÉDOINE, royaume au nord de la Grèce, et limitrophe de la Thessalie.

MADYTE, ville de la Chersonèse de Thrace.

MAGNÉSIE, ville de Thessalie, au bord de la mer Égée.

MARATHON, bourg de l'Attique, célèbre par la bataille que les Athéniens y gagnèrent contre les Perses.

MÉDIE, contrée d'Asie fort opulente, que les Perses avoient réunie à leur empire.

MÉGALOPOLIS, ville d'Arcadie.

MÉGARE, ville de Grèce, à une distance presque égale de Corinthe et d'Athènes.

MESSÈNE, puissante ville du Péloponnèse.

MURGISQUE, ville aux environs de la Thrace.

MYRTIUM, ville de Thrace.

NAXE, île de la mer Égée. Les Athéniens bat-

tirent les Lacédémoniens près de cette île.

NICÉE, ville du pays des Locriens.

NIMPHÉE, ville de Pont, qui, chaque année, payoit pour tribut un talent aux Athéniens.

Il y avoit une autre ville de ce nom dans la Chersonèse Taurique.

OLYMPIE, ville d'Élide, célèbre par les jeux qui s'y célébroient, appelés de son nom olympiques.

OLYNTHE, puissante ville de Thrace.

ORÉE, ville considérable de l'Eubée.

ORITAINS, habitants d'Orée.

OROPE, ville sur les confins de la Béotie et de l'Attique.

PELLA, capitale de Macédoine, célèbre par la naissance d'Alexandre.

PELLÈNE, ville de l'Argolide dans le Péloponnèse. Il y en avoit une autre du même nom dans l'Achaïe.

PELLÉNÉENS , habitants de Pellène.

PÉLOPONNÈSE, grande presqu'île faisant la partie méridionale de la Grèce , et jointe à la septentrionale par l'isthme de Corinthe , s'appeloit Apie , avant que Pélops lui eût donné son nom.

PÉPARRHÈTE , île de la mer Égée.

PERINTHE, une des principales villes de la Thrace.

PERHÉBIE , contrée de Thessalie.

PERHÉBIENS, peuple de Thessalie. Il y avoit des peuples de l'Épire du même nom.

PERSE , royaume d'Asie très considérable.

PHARSALE , ville de Thessalie , célèbre par la bataille qui décida de l'empire du monde entre César et Pompée.

PHOCIDE , contrée de Grèce située entre la Béotie et l'Étolie. On appeloit Phocéens les peuples de cette contrée.

PHYLE, forteresse de l'Attique, où Thrasybule se retira avec trente de ses amis , pour y former un parti contre les trente tyrans établis dans Athènes par les Lacédémoniens.

PIRÉE , port et faubourg d'Athènes. Ce port étoit situé à l'embouchure du Céphise.

PLATÉE, ville de Béotie, fameuse par la bataille

que les Grecs y gagnèrent contre les Perses.

PORTHMOS , place importante de l'Eubée.

POTIDÉE , ville de Macédoine.

PROCONÈSE , île de la Propontide , vis-à-vis la ville de Cysique. La Propontide est un grand golfe de mer entre l'Hellespont et le Pont-Euxin.

RHODES , île de la mer Carpathienne , vers les côtes de l'Asie mineure.

SALAMINE , île de la mer Égée , fameuse par la victoire que les Grecs remportèrent près de là sur les Perses.

SAMOS , île de la mer Égée.

SCYTHIE , contrée de l'Asie septentrionale. Il y avoit des Scythes en Europe et en Asie , situés pour la plupart vers le septentrion.

SELYMBRIE , ou Sélybrie , ville de Thrace , sur la côte de la mer Propontide.

SERRIE , forteresse de Thrace.

SESTOS , ville de Thrace , sur l'Hellespont , vis-à-vis d'Abydos. Sestos est en Europe , Abydos en Asie.

SICYONE , ville du Péloponnèse.

STRYMON , fleuve de Thrace , sur les bords duquel les Athéniens battirent les Perses.

TAMYNES , ville d'Eubée , près Érétrie.

TANAGRE , ville de difficile accès , et sur un lieu élevé , en Béotie. Elle s'appelle à présent Anatoria.

TÉNÉDOS , île de l'Hellespont.

THASSE , île de la mer Égée.

THÈBES , une des principales villes de Grèce , capitale de la Béotie.

THERMOPYLES , ou Pyles , passage important , entre la Phocide et la Thessalie.

THESSALIE , contrée de Grèce , séparée de la Phocide par des montagnes.

THRACE , vaste contrée d'Europe , entre le nord et l'orient de la Macédoine.

ZELIE , ville de l'Asie mineure , située dans la Troade.

HARANGUE D'ESCHINE

CONTRE

CTÉSIPHON;

TRADUCTION DE L'ABBÉ AUGER.

Vous avez vu, Athéniens, les cabales et les intrigues de mes adversaires, cette armée de factieux rangés en bataille, les sollicitations employées dans la place publique, à dessein d'abolir nos règles et nos usages : pour moi, je viens ici, n'ayant de confiance que dans les dieux, dans mes juges et dans nos lois, persuadé qu'auprès de vous la cabale et l'intrigue ne prévalent pas sur les lois et la justice.

Je souhaiterois, Athéniens, que tout fût sagement réglé par les magistrats et dans (*) le sénat des cinq cents, et dans l'assemblée

(*) La ville d'Athènes étoit divisée en dix tribus. On éliroit, tous les ans, dans chaque tribu cinquante

du peuple ; qu'on fît revivre (*) les lois de Solon qui regardent les orateurs ; que d'abord, sans trouble et sans tumulte, le plus âgé de tous pût jouir de son privilège, monter le premier à la tribune, y donner avec modestie l'avis qu'il juge le plus utile ; qu'ensuite, celui qui le voudroit pût, à son tour et suivant son âge, exposer son sentiment sur le sujet de la délibération. Par-là, il me semble que

citoyens, qui tous ensemble composoient le sénat des cinq cents. Ce sénat préparoit les affaires avant qu'elles fussent portées devant le peuple.

(*) Ces lois ordonnoient que l'ancienneté réglât les rangs, et que les orateurs montassent à la tribune selon leur âge. Solon, législateur d'Athènes, l'avoit établi de la sorte, conformément à l'ordre de la nature, qui veut que les têtes mûres et sensées guident les autres. Cependant des lois si sages ne s'observoient plus depuis environ cinquante-sept ans, qu'on les avoit abolies sous l'archonte Glaucippe. Mais, quoique révoquées, elles se maintenoient encore par le crédit de la raison, qui d'elle-même impose aux jeunes gens des devoirs de bienséance envers ceux qui sont plus âgés. Eschine forme ici des vœux pour l'entier rétablissement de ces lois, dont l'inobservance causoit de grands désordres.

la république seroit mieux gouvernée , et les accusations moins fréquentes. Mais depuis qu'on a aboli les anciens usages regardés toujours comme sagement établis ; depuis que certaines gens ne se font aucune peine d'enfreindre les lois dans les décrets qu'ils proposent , que d'autres , élus présidents de vos assemblées par intrigue et non par des voies justes , font approuver leurs décrets , et , comme si l'administration des affaires n'étoit plus commune à tous , mais propre à eux seuls , menacent de citer devant le peuple quiconque des autres sénateurs exerce avec intégrité le droit d'annoncer vos suffrages , qui lui est échu par le sort ; depuis qu'asservissant les particuliers , et s'érigeant en maîtres dans un état libre , ces citoyens audacieux ont anéanti les réglemens sages prescrits par les lois , décident au gré de leur orgueil de ceux qui sont consignés dans vos décrets : on n'entend plus cette proclamation la plus belle , la plus sage qu'on pût entendre : *Qui des citoyens au-dessus de cinquante ans veut monter à la tribune ? Qui des autres Athéniens à son tour veut parler au peuple ?* Rien ne peut plus réprimer la li-

cence des orateurs, ni les lois (*), ni les magistrats, ni les présidents du conseil, ni la tribu en tour de présider, qui représente la dixième partie des citoyens.

Dans ce triste état des choses, au milieu de ces désordres dont vous vous apercevez vous-mêmes, la seule partie d'autorité qui vous reste, du moins que je sache, c'est le droit de poursuivre les infracteurs des lois. Si vous vous ôtez ce droit unique, ou bien si vous permettez qu'on vous l'ôte, je vous annonce que bientôt vous aurez livré insensiblement votre autorité entière à un petit nombre d'ambitieux. Car vous le savez, Athéniens, il est trois sortes de gouvernements chez tous les peuples, la monarchie, l'oligarchie, et la démocratie : les gouvernements monarchique et

(*) En grec, *ni les Prytanes, ni les Proèdres, etc.* Chaque tribu, dans la personne de ses cinquante citoyens, avoit tour-à-tour la préséance dans le sénat des cinq cents. On appeloit Prytanes les cinquante sénateurs qui étoient en tour de présider, et qui seuls avoient le droit de convoquer les assemblées du peuple. On appeloit Proèdres, les dix, ^{ou} parmi les cinquante, qui présidoient par chaque semaine, et qui, dans les assemblées, en exposoient le sujet.

oligarchique soumettent les hommes aux volontés de ceux qui commandent ; dans le démocratique on n'est soumis qu'à la loi. Qu'aucun de vous n'ignore donc , qu'il se convainque avant tout , que lorsqu'il monte au tribunal pour juger un infracteur de la loi , il va prononcer en ce moment sur sa propre liberté ; aussi (*) le législateur a-t-il placé ces mots à la tête du serment des juges , *je jugerai suivant les lois*. Il savoit , cet homme sage , qu'il est impossible de conserver la démocratie sans conserver les lois , sur lesquelles elle est fondée. Pleins de ces réflexions , vous devez haïr tout citoyen qui propose des décrets illégitimes , ne regarder comme légère aucune de ces fautes , les croire toutes des plus graves , les punir avec rigueur sans égard pour personne ; fermer l'oreille aux sollicitations , et des généraux , qui depuis long-temps s'associent à quelques uns des orateurs pour affaiblir la constitution de l'état ; et des étrangers , que des ministres reconnus coupables font

(*) Solon , qui étoit , à l'égard des Athéniens , le législateur par excellence.

monter à la tribune , pour se dérober par leur crédit à la sévérité des tribunaux : et comme dans la guerre chacun de vous auroit honte de quitter le poste où l'auroit placé son général ; de même aujourd'hui ayez honte de quitter le poste où vous ont placés les lois , ces lois qui vous constituent en cette cause défenseurs de la démocratie.

Vous devez encore vous souvenir que les citoyens , et ceux qui sont ici présents pour entendre plaider cette cause , et ceux qui sont absents , retenus par leurs occupations domestiques , que tous vous ont confié , ont déposé entre vos mains les intérêts de la patrie. Craignant de déplaire à ces citoyens , fidèles aux lois et à votre serment , annulez en ce jour , si je convains Ctésiphon d'avoir proposé un décret illégitime , faux et nuisible à la république , annulez ce décret , et tous ceux qui lui ressemblent ; affermissez dans votre ville l'autorité populaire , punissez des ministres qui ne craignent pas d'agir , et contre la république en général , et contre chacun de vous en particulier. Si vous écoutez dans cet esprit le discours que vous allez entendre ,

vous ne déciderez rien sans doute qui ne soit conforme à la justice, à votre serment, à vos intérêts personnels, et à ceux de la république entière.

Je crois en avoir dit assez pour donner une idée générale de la cause présente ; je vais dire un mot des lois touchant les comptables, qu'enfreint Ctésiphon dans le décret qu'il propose.

On a vu dans les derniers temps des citoyens revêtus parmi nous des magistratures les plus importantes, chargés d'administrer nos revenus, après une gestion infidèle, gagner les orateurs du sénat et du peuple, prévenir de loin les comptes par des proclamations et des éloges. De là, quand il falloit examiner les comptes de ces citoyens, les accusateurs, et plus encore les juges, étoient dans l'embarras. Plusieurs des comptables, convaincus d'avoir détourné les deniers du trésor, échappoient à la rigueur des jugements, et pouvoient-ils n'y pas échapper ? Les juges auroient rougi, je pense, que le même homme dans la même ville, peut-être dans le cours de la même année, proclamé solennellement sur le théâtre, honoré par le peuple

d'une couronne d'or (*) pour sa vertu et sa fermeté courageuse, sortit des tribunaux quelques mois après, condamné et flétri pour ses malversations? En donnant leurs suffrages, les juges consultoient donc l'honneur du peuple, et non le crime du coupable. Frappé de ces abus (**) un des magistrats préposés à la réforme des lois, en porte une fort sage, qui défend expressément de couronner un comptable. Malgré cette utile précaution, on a trouvé des subterfuges pour éluder la loi, et vous y serez trompés, si on ne vous prémunit contre la surprise. Parmi ceux qui veulent contre les lois couronner des comptables, il en est de modérés, si toutefois on peut l'être en violant les lois; ils cherchent du moins à colorer leur prévarication, ils ajoutent une clause en proposant la couronne : *On couronnera, disent-ils, le magistrat comptable, après qu'il aura rendu ses comptes.* La république, il

(*) Formule ordinaire de la proclamation des couronnes.

(**) En grec, un *Nomothète*. Les *Nomothètes* étoient, à Athènes, des magistrats préposés pour abroger les lois qui préjudicioient à l'état.

est vrai, souffre toujours également, car alors on prévient également les comptes par des couronnes et des éloges ; mais enfin celui qui propose le décret, montre à ceux qui l'entendent que, même dans sa faute, une certaine honte l'a retenu, l'a empêché de proposer ouvertement des décrets illégitimes. Ctésiphon, plus hardi, franchissant de plein saut et la loi et la clause qui l'élude, propose de couronner Démosthènes avant qu'il ait rendu ses comptes, dans l'exercice même de sa charge.

Mais ils auront recours à un autre subterfuge différent de celui dont je parlois tout-à-l'heure : ils diront, Athéniens, que les emplois auxquels nomme une tribu en vertu d'un décret ne sont pas des charges, mais des commissions ; qu'on doit appeler charges les emplois seulement (*) que certains magistrats distribuent par le sort, où ceux que le peuple

(*) En grec, que les *Thesmothètes* distribuent par le sort dans le temple de *Thésée*. On appeloit *Thesmothètes* des magistrats qu'on éliroit, tous les ans, à Athènes, pour être les gardiens et les conservateurs des lois. On voit ici qu'ils donnoient au sort certaines charges.

confère par ses suffrages ; celui , par exemple , de général de l'infanterie , de commandant de la cavalerie , et autres semblables ; que tout le reste n'est que commissions données en vertu d'un décret.

A ces subtilités de mes adversaires j'oppose la loi que vous avez établie à dessein de les prévenir. Voici votre loi en termes précis : *Tous ceux qui possèdent des charges conférées par le peuple* (le législateur les comprend toutes sous un seul nom , et il appelle charges tous les emplois que le peuple confère) , *tous ceux qui sont préposés à des ouvrages publics* : (or Démosthènes étoit chargé de la réparation des murs , préposé à un des ouvrages publics le plus considérable) *tous ceux qui ont le maniement de quelques deniers du trésor pour plus de trente jours , qui doivent présider à un tribunal* : (or quiconque est préposé à un ouvrage public préside à un tribunal) que leur ordonne la loi ? d'exercer non leur commission , mais leur charge après avoir subi un examen juridique ; attendu que même les chargés conférés par le sort ne sont pas exemptes d'examen , qu'elles ne peuvent s'exercer qu'après un examen. La loi leur ordonne

encore, comme à tous les autres citoyens en charge, de porter leurs comptes au greffier et aux juges établis pour cet effet. Les lois mêmes qu'on va vous lire prouveront ce que j'avance.

(*) (On lit les lois.)

Puis donc, Athéniens, puisqu'ils appellent commissions les emplois auxquels le législateur donne le nom de charges, c'est à vous de leur rappeler la loi, de l'opposer à leur impudence, de leur répondre que vous n'écoutez pas un rusé sophiste, qui pense avec des mots pouvoir renverser les lois, mais que plus un citoyen aura d'éloquence en parlant contre elles, plus il encourra votre indignation : car il faut, Athéniens, que l'orateur tienne le même langage que la loi, et si la loi parle d'une façon, et l'orateur d'une autre, on doit donner son suf-

(*) Chez les Athéniens et les Romains, ce n'étoit point l'orateur qui lisoit les pièces, c'étoit un greffier qu'il avoit auprès de lui. Cet usage étoit fort commode, et soulageoit beaucoup celui qui parloit.

frage à la loi qui condamne l'orateur, et non à l'orateur qui attaque la loi.

Je vais répondre en peu de mots à une raison que Démosthènes croit sans réplique. Il vous dira : je suis chargé de la réparation des murs, j'en conviens ; mais j'ai donné (*) cent mines pour achever à mes dépens l'ouvrage dont j'étois chargé ; de quoi suis-je donc comptable ? à moins qu'on ne doive rendre compte d'un bienfait.

Ecoutez les réflexions justes et solides que j'oppose à cette raison sans réplique. Dans une ville aussi ancienne, aussi étendue que la nôtre, aucun de ceux qui sont employés de façon quelconque au service de l'état, n'est exempt de rendre des comptes. Les exemples que je vais citer surprendront sans doute. Les prêtres et les prêtresses qui ne reçoivent de

(*) M. Dacier évalue le drachme attique à dix sous de notre monnoie. Lamine valoit cent drachmes, et par conséquent cinquante livres. Le talent valoit soixante mines, et par conséquent mille écus. Suivant cette évaluation, cent mines valaient cinq mille livres.

vous que des honoraires, qui adressent pour vous des prières aux dieux, sont comptables en vertu de la loi; je ne dis pas seulement chacun pris à part, mais tous en corps, des races sacerdotales tout entières, les (*) Eumolpydes, les Cerices et tous les autres. La loi rend aussi comptables les (**) armateurs, qui n'ont point eu le maniement de vos finances, qui n'ont point pillé la plus grande partie de vos revenus, tandis qu'ils n'en déboursent qu'une petite partie; qui ne se vantent point de vous donner ce qui est à eux, tandis qu'ils vous rendent ce qui est à vous; mais qui, pour vous servir, ont, de l'aveu de tout le monde, dépensé honorablement leur patrimoine. Non seulement les armateurs, mais nos compagnies les plus augustes sont soumises à l'examen des tribunaux. La loi or-

(*) Familles sacerdotales, ainsi nommées, parce qu'elles descendoient d'Eumolpe et de Ceryx. Elles avoient leurs fonctions réglées à la fête d'Éleusis, c'est-à-dire, aux mystères de Cérés.

(**) En grec, les *Triérarques*. C'étoient des citoyens chargés par la république d'équiper à leurs dépens une ou plusieurs galères.

donne au (*) sénat de l'aréopage de présenter ses comptes aux juges , de subir un examen sur la sévérité de ses décisions ; elle soumet à vos suffrages ce corps auguste et respectable , qui décide , en dernier ressort , des causes les plus importantes. Les sénateurs de l'aréopage , toujours en charge , ne seront donc jamais couronnés ? non , sans doute , cela est contraire à leurs constitutions. Ne sont-ils donc pas sensibles à l'honneur ? oui certes ; et même , en conséquence , peu contents de s'interdire toute injustice , ils punissent parmi eux la moindre faute. Pour vos orateurs , Athéniens , ils se croient au-dessus de la règle. Le législateur oblige aussi à rendre des comptes le sénat des cinq cents , et il se défie tellement d'un comptable , qu'à la tête de ses lois , il défend à tout magistrat comptable de s'absenter pour aucune raison. Comment , dira quelqu'un , parceque j'ai été en charge , je ne puis m'absenter ? non , vous ne le pouvez pas ; on craint que vous ne preniez la fuite chargé des deniers de la république , ou coupable

(*) Voyez les Constitutions de la Grèce , vol. 8 de cette Bibliothèque.

envers elle. Le législateur ne permet pas non plus à un comptable de consacrer ses biens, d'en faire des offrandes aux dieux, d'en disposer par un testament; il ne lui permet aucun acte de cette nature, il arrête, en un mot, les biens des comptables, jusqu'à ce qu'ils aient rendu leurs comptes. Soit, dira-t-on; mais ne peut-il pas se trouver un homme qui n'ait rien reçu, qui n'ait rien dépensé des deniers de l'état, et qui néanmoins ait travaillé pour l'état? hé bien, cet homme-là même est obligé par la loi de porter ses comptes devant les juges; mais comment le pourra-t-il faire, n'ayant rien reçu, n'ayant rien dépensé? la loi lui apprend, et lui dicte ce qu'il doit inscrire et certifier dans son mémoire; elle lui ordonne d'inscrire et de certifier cela même, qu'il n'a rien reçu, qu'il n'a rien dépensé: car nul emploi dans la république exempt de reddition de comptes, de perquisition et de recherche. Pour preuve que je dis vrai, écoutez les lois mêmes.

(On lit les lois.)

Lors donc que Démosthènes, avec confiance et d'un air triomphant, vous dira qu'il

n'est point comptable de ce qu'il a donné, répondez-lui aussitôt : Quoi, Démosthènes, ne deviez-vous pas permettre à l'huissier des comptes de faire entendre cette proclamation si conforme à nos lois et à nos usages, *qui veut se porter pour accusateur*? Permettez au citoyen qui le voudra de prétendre contre vous que, loin d'avoir donné de vos biens à la république, vous n'avez pas même dépensé les dix talents qu'elle vous a remis pour la réparation des murs. N'emportez pas de force les honneurs, n'arrachez pas aux juges leurs suffrages, suivez les lois, et ne les précédez pas : car voilà ce qui maintient le gouvernement populaire.

J'ai assez réfuté, je pense, les raisons frivoles qu'apporteront mes adversaires : je vais prouver actuellement par les registres publics, que Démosthènes étoit comptable, lorsque Ctésiphon a proposé son décret, puisque alors il étoit chargé de l'intendance des spectacles, et de la réparation des murs, sans avoir rendu compte d'aucune de ces deux charges. Greffier, faites-nous voir sous quel archonte, dans quelle assemblée, quel mois et quel jour Démosthènes fut nommé à la charge d'intendant

des spectacles ; on verra, par cette lecture, que Ctésiphon a proposé de couronner Démosthènes dans l'exercice même de cette charge.

(On lit les dates.)

Quand je ne dirois plus rien davantage, Ctésiphon seroit justement condamné, car il est convaincu, non par mes discours, mais par les registres publics. Observez, je vous prie, Athéniens, qu'auparavant il y avoit chez vous un contrôleur nommé par le peuple, qui, pendant le cours de chaque présidence des tribus, lui rendoit compte des revenus de l'état. Par la confiance que vous aviez en Eubulus, vous voulûtes que les citoyens nommés à la charge d'intendants des spectacles eussent en même temps (Hégémont (*)) n'avoit pas encore porté sa loi) celles de contrôleur, de receveur général, d'intendant de la marine, d'inspecteur des arsenaux, de réparateur des chemins, qu'ils fussent enfin chargés de presque toute la police d'Athènes. Je ne veux accuser ici, ni blâ-

(*) Hégémont, ministre d'Athènes.

mer personne , mais je suis bien aise de vous faire remarquer que le législateur ne permet pas de couronner un citoyen comptable de la moindre charge , pendant que Ctésiphon propose de couronner Démosthènes , qui réunissoit dans sa personne toutes les charges de la ville. Pour vous prouver qu'il possédoit aussi celle de réparateur des murs , lorsque Ctésiphon proposa son décret , qu'il avoit le maniement des deniers publics , qu'il imposoit des amendes comme les autres magistrats , qu'il présidoit à un tribunal , j'en appelle au témoignage de Démosthènes lui-même et de Ctésiphon. Sous l'archonte Chéronide , le (*) 29 juillet , dans une assemblée du peuple , Démosthènes proposa un décret pour qu'on assemblât les tribus , le second et le troisième jour du mois d'août , et alors par un nouveau décret , il demanda qu'on choisît dans chaque tribu des hommes pour veiller aux ouvrages , et pour distribuer l'argent ; et il avoit une raison pour agir ainsi : il vouloit que la république trouvât des citoyens solvables , auxquels

(*) En grec , le deux du mois Thargélion finissant.

elle pût faire rendre compte de la dépense.
Lisez-nous les décrets.

(On lit les décrets.)

Mais j'entends Démosthènes qui réplique aussitôt qu'il n'a été nommé réparateur des murs , ni par le sort , ni par les suffrages du peuple : Ctésiphon et lui débiteront là-dessus de longs discours. Pour moi , ma réponse est courte et claire , elle détruit à l'instant tous leurs subterfuges. Je vais d'abord, Athéniens, vous dire un mot des différentes charges de la république.

On distingue trois espèces de magistrats revêtus de vraies charges. La première espèce , qui est la plus connue , est composée de ceux qui sont élus par le sort , ou par les suffrages du peuple. Dans la seconde , sont renfermés tous ceux qui ont le maniement des deniers de l'état pour plus de trente jours , et ceux qui sont préposés à des ouvrages publics. La troisième est désignée clairement par la loi , *et si d'autres encore , dit-elle , en vertu d'un choix particulier , président à des tribunaux , qu'ils exercent aussi leur charge , après*

avoir subi un examen ; mais si l'on retranche les magistrats élus par le sort ou par les suffrages du peuple, il reste à reconnoître pour magistrats élus en vertu d'un choix particulier, les citoyens que des (*) tribus, des tiers de tribus, et des bourgades de l'Attique, élisent parmi eux pour avoir le maniement des deniers publics : les tribus procèdent à ces élections, quand elles sont chargées, comme nous voyons ici, ou de faire creuser des fossés, ou de faire construire des galères. Vous allez connoître, par la lecture des lois, la vérité de ce que j'avance.

(On lit les lois.)

N'oubliez donc pas, Athéniens, ce que vous venez d'entendre, que le législateur ordonne à ceux qui sont choisis par les tribus d'exercer leur charge après avoir subi un examen juridique : or la tribu Pandionide a choisi Démosthènes pour la charge de réparateur des murs, on lui a remis pour

(*) Athènes, et en général l'Attique, se divisoit en tribus, tiers de tribus, et en bourgades.

cet effet près de dix talents; une autre loi défend de couronner un magistrat comptable; vous avez fait serment de juger suivant les lois; Ctésiphon a proposé de couronner un comptable, sans avoir même ajouté cette clause : *après qu'il aura rendu ses comptes*; j'ai apporté en preuves, contre mes adversaires, des lois, des décrets, leur propre témoignage; peut-on prouver avec plus d'évidence que le décret est illégitime dans une partie?

Je vais prouver maintenant qu'il l'est encore quant à la proclamation de la couronne. Il est ordonné expressément par la loi de proclamer la couronne dans la salle du sénat, si c'est le sénat qui la donne; si c'est le peuple, dans l'assemblée du peuple, et jamais ailleurs. Lisez-nous la loi.

(On lit la loi.)

Cette loi, Athéniens, est fort sage : le législateur pensoit qu'un bon ministre ne devoit pas faire parade de sa gloire devant des étrangers, qu'il devoit se contenter d'être honoré par vous dans sa ville, et non trafiquer de proclamations. Voilà comment s'ex-

prime le législateur : et l'auteur du décret, comment s'exprime-t-il ? Greffier, lisez le décret.

(On lit le décret de Ctésiphon.)

L'entendez-vous , Athéniens ? Le législateur veut qu'on proclame dans le (*) Pnyce à l'assemblée du peuple la couronne que le peuple accorde , et jamais ailleurs ; Ctésiphon , au contraire , peu content d'enfreindre les lois en faisant couronner un comptable , s'il ne change encore le lieu de la proclamation , veut qu'on proclame la couronne sur le théâtre , non pas dans l'assemblée des Athéniens , mais pendant les nouvelles tragédies ; en présence , non pas du peuple seul , mais de tous les Grecs , afin qu'ils sachent aussi quel est l'homme que nous honorons.

Quoiqu'il attaque les lois aussi ouvertement , Démosthènes et lui néanmoins dresseront leurs batteries de concert pour les éluder : je veux vous en prévenir , Athéniens , de peur qu'on ne vous trompe. Ils ne pourront pas dire que les lois ne défendent pas de pro-

(*) Lieu où le peuple d'Athènes tenoit quelquefois ses assemblées.

clamer hors de l'assemblée du peuple une couronne accordée par le peuple ; mais ils s'appuieront d'une loi concernant les (*) Bacchanales, tout-à-fait étrangère à la cause ; ils ne vous en présenteront même qu'une partie, vous dérobant l'autre à dessein de vous surprendre. Il y a dans Athènes, diront-ils, deux lois touchant les proclamations ; l'une dont je parle ici, qui défend expressément de proclamer hors de l'assemblée du peuple une couronne accordée par le peuple ; l'autre, opposée à la première, qui permet de proclamer la couronne sur le théâtre (**) au temps des nouvelles tragédies : or, ajouteront-ils, c'est sur cette dernière loi qu'est formé le décret qu'on attaque.

(*) Bacchanales, fêtes en l'honneur de Bacchus. Elles étoient de deux sortes, les grandes et les petites. Les grandes tenoient un des premiers rangs entre les fêtes les plus solennelles des Athéniens.

(**) Quelque temps avant les grandes fêtes de Bacchus, les poètes tragiques produisoient les nouvelles pièces qu'ils avoient composées pour disputer le prix. Il y avoit des juges nommés par l'état pour juger du mérite de ces pièces. On les jouoit devant eux, et même en présence du peuple, mais appa-

A ces nouvelles subtilités de mes adversaires j'oppose encore les lois d'Athènes, mon unique appui dans tout le cours de cette accusation. Si ce qu'ils disent est vrai, s'il est vrai que cette coutume se soit introduite dans notre gouvernement, de laisser des lois qui ne sont plus en vigueur à côté de celles qui y sont encore, d'admettre pour le même objet deux lois tout-à-fait contradictoires, que dira-t-on d'une république dans laquelle il est ordonné de faire et de ne pas faire la même action ? mais il n'est rien de cela, et puissiez-vous ne tomber jamais dans un tel désordre ! Cet inconvénient n'a pas été négligé par ce législateur fameux qui a réglé chez nous la démocratie. Il est enjoint aux magistrats inspecteurs des lois

remment sans beaucoup d'appareil. Les juges donnoient leurs suffrages, et la pièce qui avoit la pluralité des voix étoit déclarée victorieuse, couronnée comme telle, et représentée avec toute la pompe possible aux frais de la république. On ne laissoit pas de représenter aussi celles qui n'étoient qu'au second, ou au troisième rang. Ces pièces se jouoient pendant les fêtes, et se nommoient les Nouvelles Tragédies.

de se trouver chaque année dans le temple de Thésée, d'y réformer les lois, examinant et considérant avec attention s'il y en a de contradictoires, s'il y en a qui ne soient plus en vigueur avec celles qui y sont encore, s'il y en a plus d'une pour chaque objet; et supposé qu'ils en trouvent, on leur ordonne de les faire transcrire (*) et afficher. Les magistrats chargés d'assembler le peuple ont aussi ordre de l'assembler, de donner le nom des auteurs de chaque loi. Le chef des présidents doit recueillir les suffrages; parmi les lois opposées entre elles, abroger les unes et conserver les autres, afin que pour un seul et même objet il y ait une loi seule, et non plusieurs. Lisez-nous les lois.

(On lit les lois.)

Si donc, Athéniens, ce qu'ils disent étoit véritable, s'il y avoit deux lois touchant les proclamations, il seroit arrivé, je pense, nécessairement, que, parmi les magistrats, les uns les ayant découvertes, les autres en ayant

(*) Le grec ajoute, *aux statues des héros qui ont donné leurs noms aux tribus.*

nommé les auteurs , l'une des deux auroit été abrogée , ou celle qui défend , ou celle qui permet de couronner sur le théâtre ; mais , puisqu'il n'en a rien été , ils sont donc convaincus d'avancer des faits non seulement faux , mais encore impossibles.

Je vais (*) vous indiquer la source où ils

(*) Pour éclaircir tout cet endroit , qui pourroit paroître obscur , il est bon d'observer qu'Eschine distingue quatre objets de proclamations , les couronnes accordées ou par le peuple et le sénat , ou par les tribus et les bourgades de l'Attique , ou par les étrangers , et l'affranchissement des esclaves. Par rapport aux couronnes accordées par le peuple et le sénat , une loi ancienne assignoit le lieu où elles devoient être proclamées : le magistrat ne pouvoit toucher à cette loi. Par rapport aux autres , que l'usage faisoit proclamer sur le théâtre , un magistrat défendit , à cause des abus et des inconvénients , qu'on les proclamât dans ce lieu : il permit seulement d'y proclamer quelquefois celles qui étoient accordées par les étrangers , mais à condition qu'on obtiendrait le consentement du peuple , et que ces couronnes , après la proclamation , ne seroient pas laissées entre les mains de ceux à qui elles auroient été décernées , mais retirées aussitôt pour être consacrées à Minerve. Il défendit d'affranchir les esclaves sur le théâtre.

ont puisé cette fausseté, en vous exposant l'origine des lois touchant les proclamations sur le théâtre.

Dans le temps des nouvelles tragédies il se trouvoit des citoyens qui, sans avoir obtenu le consentement du peuple, se faisoient couronner, les uns par ceux de leur tribu, les autres par ceux de leur bourgade ; quelques uns, faisant faire silence, affranchissoient publiquement leurs esclaves, prenant tous les Grecs pour témoins d'un affranchissement. Mais, ce qu'il y avoit de plus odieux, des ministres, qui s'étoient ménagé des amis dans les républiques étrangères, venoient à bout de faire annoncer par la voix du héraut que le peuple de Rhodes, par exemple, ou celui de Chio, ou de quelque autre république, les couronnoit *pour leur vertu et leur fermeté courageuse*. Ils faisoient proclamer ces couronnes non point à l'exemple de ceux qui sont couronnés ou par le sénat, ou par le peuple, en obtenant de vous un consentement en forme dont ils vous auroient su gré, mais en décidant eux-mêmes leur couronnement, sans avoir besoin de votre décision. Il arrivoit de là que les spectateurs, les acteurs et les intendants du spectacle, en

étoient troublés, et que ceux dont on proclamoit les couronnes sur le théâtre étoient plus honorés que ceux qui étoient couronnés par le peuple ; car le lieu où se devoit proclamer la couronne étoit marqué pour les uns, il leur étoit défendu de la faire proclamer ailleurs ; les autres la faisoient proclamer en présence de tous les Grecs. On ne pouvoit couronner ceux-là qu'avec un consentement en forme de votre part, on couronnoit ceux-ci sans cette formalité.

Un des magistrats ayant découvert ces abus porte une loi qui n'a rien de commun avec la loi concernant les couronnes que vous accordez, qui ne l'abolit pas ; car ce n'étoit pas l'assemblée du peuple, mais le spectacle qui étoit troublé. Par sa nouvelle loi il n'attaque en rien les anciennes, il n'en avoit point le pouvoir, il attaque seulement les couronnes accordées sans décret ou par les tribus et les bourgades de l'Attique, ou par les étrangers, et l'affranchissement des esclaves : il défend expressément d'affranchir un esclave sur le théâtre, de se faire couronner sur le théâtre par les tribus, ou par les bourgades de l'Attique, ou par d'autres, sous peine au héraut d'être cassé. Puis

donc que le législateur ordonne de proclamer dans la salle du sénat les couronnes accordées par le sénat, dans l'assemblée du peuple celles que le peuple accorde ; puisqu'il défend de proclamer sur le théâtre, de proclamer ailleurs que dans la salle du sénat et dans l'assemblée du peuple, les couronnes accordées par les tribus, ou par les bourgades de l'Attique, ou par d'autres, dans la crainte sans doute qu'aucun citoyen, mendiant des couronnes et des proclamations, ne reçoive des honneurs dont il n'est pas digne : que reste-t-il en retranchant ces cas où il n'est point permis de couronner sur le théâtre, sinon le cas des couronnes étrangères ? Les lois mêmes vous prouveront la vérité de ce que j'avance.

Il est ordonné par la loi de consacrer à Minerve la couronne d'or qui aura été proclamée sur le théâtre ; on l'enlève aussitôt à celui qui est couronné : cependant qui oseroit taxer le peuple d'Athènes d'une économie si sordide ? Jamais un particulier, je ne dis pas une république, ne seroit assez peu libéral pour proclamer, enlever et consacrer en même temps la couronne donnée par lui-même. C'est parceque cette couronne est étrangère qu'on la consac-

tre , de peur sans doute qu'elle ne nous rende mauvais citoyens en nous faisant préférer la faveur des étrangers à l'estime de nos compatriotes ; mais on ne consacre pas une couronne proclamée dans l'assemblée du peuple , celui qui l'a obtenue peut la garder , la conserver dans sa maison , afin que ce monument honorable , toujours présent à ses yeux et à ceux de ses enfants , leur inspire du zèle pour la patrie. Aussi le législateur a-t-il ajouté qu'on ne proclameroit point sur le théâtre une couronne étrangère , à moins que le peuple n'y eût consenti. Il veut que la république qui désirera couronner un de vos citoyens vous envoie demander votre consentement , et que par-là celui qui est couronné vous sache gré de cet honneur à vous plus qu'à ceux qui le couronnent , en voyant que c'est vous qui avez permis qu'on le couronnât. Pour preuve que je dis vrai , écoutez les lois mêmes.

(On lit les lois.)

Lors donc que pour vous séduire ils vous diront que , suivant l'expression de la loi , il est permis de couronner sur le théâtre si le peuple y consent , souvenez-vous de leur ré-

pondre : Oui, si c'est une république étrangère qui vous couronne, car si c'est le peuple d'Athènes, on vous a marqué le lieu où la couronne doit être proclamée ; il vous est défendu de la faire proclamer ailleurs que dans l'assemblée du peuple : employez tout un jour à expliquer ces mots, *et jamais ailleurs*, vous ne prouverez point que votre décret soit légitime en cette partie.

Mais il me reste un dernier chef d'accusation, auquel je m'attache principalement, je veux dire le motif que Ctésiphon allègue pour décerner une couronne à Démosthènes ; car voici comme il s'exprime dans son décret : *Et le héraut publiera sur le théâtre, en présence de tous les Grecs, que les Athéniens couronnent Démosthènes pour sa vertu et sa fermeté courageuse, et sur-tout parcequ'il continue de servir le peuple et par ses actions et par ses discours.* La manière dont je procède, Athéniens, est fort simple et facile à comprendre. Je dois, comme accusateur, vous démontrer que les éloges donnés à Démosthènes sont faux, qu'il n'a jamais commencé, qu'il ne continue pas maintenant à servir le peuple et par ses actions et par ses discours. Si je démontre ce

point, Ctésiphon assurément est condamnable, car toutes les lois défendent d'insérer des faussetés dans des actes publics. L'auteur du décret doit, comme accusé, établir ce que je détruis. Vous, Athéniens, vous serez juges, vous déciderez de nos raisons : entrons en matière.

Il seroit trop long sans doute de parcourir toute la vie de Démosthènes : qu'est-il besoin, par exemple, de vous entretenir de sa blessure prétendue (*), de son incision à la tête, de l'accusation intentée à ce sujet contre (**) Démomèle son parent, des plaintes

(*) Démosthènes fut soupçonné, en cette occasion, de s'être fait lui-même une incision à la tête pour s'en faire payer.

(**) En grec, *Démomèle de Péanée*. Péanée, bourgade de l'Attique. Les Athéniens mettoient presque toujours après le nom d'un citoyen le nom de la bourgade dont il étoit originaire: je ne l'ai laissé que dans les décrets, et dans quelques endroits où je l'ai cru nécessaire. On ne sait de Démomèle et de Céphiso-dote que ce qu'en dit ici Eschine; on sait seulement que le dernier assiégeoit l'Halopoconèse, quand il fut révoqué, accusé juridiquement de prévarication, et condamné à une amende de cinq talents.

portées par lui-même devant les juges de l'aréopage? qu'est-il besoin de rapporter ce qui lui arriva lorsque Céphissodote fut élu amiral, et partit avec notre flotte pour l'Hellespont? comment Démosthènes, qui étoit un des armateurs, qui portoit l'amiral sur son vaisseau, qui mangeoit à la même table, qui faisoit des sacrifices, des libations avec lui, qui recevoit de lui cette distinction flatteuse à cause d'une ancienne amitié de famille, comment, dis-je, Démosthènes osa bien se porter accusateur contre ce malheureux citoyen, qu'on poursuivoit à mort comme criminel d'état? Pourquoi vous rappellerois-je son affaire avec (*) Midias, les soufflets qu'il en reçut en plein théâtre, lorsqu'il étoit intendant des spectacles, la bassesse qui lui fit vendre trente mines et l'affront qu'il avoit essuyé, et la réparation ordonnée par le peuple? Je crois devoir omettre ces faits

(*) Midias, citoyen d'Athènes, qui donna un soufflet à Démosthènes en plein théâtre. Il fut accusé par cet orateur, et condamné par le peuple à faire réparation à l'offensé. Celui-ci s'accommoda avec lui, et se contenta de toucher trente mines pour le soufflet qu'il en avoit reçu.

et beaucoup d'autres pareils, non pas que je veuille ou tromper votre attente, ou trahir ma cause ; mais je crains que vous ne me reprochiez de rapporter des faits certains à la vérité, mais trop anciens et trop connus : cependant, Ctésiphon, un homme dans qui les actions les plus honteuses sont si avérées et si notoires, que le seul reproche à faire à l'accusateur est de rapporter des faits trop anciens et trop connus, un tel homme mérite-t-il d'être couronné ou blâmé ? et vous, qui avez le front de proposer des décrets faux et illégitimes, devez-vous échapper à la sévérité des tribunaux, ou être puni par la république ?

Je tâcherai, Athéniens, d'exposer dans l'ordre le plus clair les iniquités de Démosthènes dans le gouvernement. J'apprends qu'il doit, quand ce sera son tour à parler, diviser en quatre époques le temps où lui et les siens ont gouverné la république. Dans la première il renferme, à ce que j'entends dire, le temps où nous étions en guerre avec Philippe pour Amphipolis, jusqu'à la paix qu'il a proposée de concert avec Philocrate, comme je le prouverai par la suite. Il comprend dans la seconde le temps où nous avons été en paix, jusqu'au

jour où, après avoir rompu la paix, lui-même orateur a proposé la guerre. Le temps où nous avons été en guerre, jusqu'au malheur de Chéronée, remplira la troisième : la quatrième sera formée des circonstances présentes. Après avoir distribué par époques le temps de son administration, il doit, je l'ai appris, m'adresser la parole, me demander dans laquelle je le trouve en faute, dans laquelle je soutiens qu'il n'a pas servi le peuple avec zèle. Si je ne veux pas lui répondre, si je m'enveloppe de ma robe, si je veux m'échapper, il ose dire que, venant à moi, il me découvrira le visage, il me traînera à la tribune, et me forcera de répondre. Afin donc qu'il ne triomphe pas insolemment, et que vous, Athéniens, vous soyez prévenus, je vous réponds, Démosthènes, en présence de nos juges, en présence des autres citoyens qui sont hors de cette enceinte, et de tous les Grecs dont cette cause excite la curiosité ; et je vois qu'ils sont accourus en foule, que leur multitude est si grande qu'on ne se souvient pas qu'ils aient jamais assisté en si grand nombre à aucune cause publique, je vous réponds que je vous trouve en faute dans chacune des époques que vous dis-

tinguez. Si d'ailleurs je puis me rappeler des faits dont je suis parfaitement instruit, je me flatte, avec l'aide des dieux et l'attention favorable des juges, de prouver à tout le monde que les dieux et les citoyens qui ont gouverné la république avec sagesse sont les auteurs de notre conservation, que le seul Démosthènes est la cause de tous nos maux. J'observerai dans mon discours le même ordre que j'apprends qu'il a observé dans le sien : je parlerai d'abord de la première époque de son administration, dont lui-même doit d'abord vous entretenir, de la seconde ensuite ; je passerai à la troisième, et finirai par les circonstances présentes.

Je remonte donc à la paix que Démosthènes et Philocrate ont proposée de concert. Vous auriez pu, Athéniens, faire la première paix dans une assemblée de la nation, si certains ministres vous eussent permis d'attendre les députés que vous aviez alors envoyés aux Grecs pour les animer contre Philippe : vous auriez pu avoir votre place dans cette assemblée, et par la suite des temps recouvrer, de leur propre aveu, la prééminence sur tous les Grecs. Vous fûtes privés de ces avantages,

grace à Démosthènes et à Philocrate, grace à leur corruption indigne qui les fit conspirer ensemble contre vos intérêts. Si ce discours, au premier coup-d'œil, paroît incroyable à quelques uns de vous, écoutez-en les preuves comme si vous veniez examiner un ancien compte de finances. Vous apportez quelquefois au tribunal des opinions fausses au sujet des comptes : quand le calcul néanmoins est parfait et achevé, aucun de vous n'est assez peu raisonnable pour retourner chez soi sans être convaincu, sans convenir de ce qu'a démontré le calcul. Ecoutez - moi de même, si quelques uns de vous, par hasard, apportotent ici cet ancien préjugé, que Démosthènes n'a jamais parlé pour Philippe de concert avec Philocrate. Quiconque est ainsi disposé, qu'il ne porte aucun jugement ni pour ni contre, avant de m'avoir entendu, car il y auroit de l'injustice. Mais, Athéniens, si je vous rappelle en peu de mots toutes les circonstances, si je vous les mets sous les yeux, si je vous présente le décret que Démosthènes a proposé conjointement avec Philocrate, si le calcul de la vérité même convainc Démosthènes d'avoir proposé avec Philocrate plusieurs décrets au

sujet de la première paix, et de la première alliance; d'avoir flatté Philippe avec la dernière bassesse; de n'avoir pas attendu les députés envoyés aux Grecs contre ce prince; d'avoir été cause que le peuple n'a pas conclu la paix dans une assemblée de la nation; d'avoir enfin livré à Philippe (*) Cersoblepte roi de Thrace, notre ami et notre allié; si je vous donne sur tous ces articles des preuves évidentes, convenez avec moi, au nom des dieux, que sa conduite n'a pas été régulière dans la première époque de son administration. Je parlerai de façon que vous n'aurez pas de peine à me suivre.

Philocrate proposa un décret, en vertu duquel Philippe pouvoit envoyer ici des hérauts

(*) Cersoblepte, roi de Thrace étoit fils de Cotys; il fit d'abord la guerre aux Athéniens, puis devint leur allié et leur bienfaiteur. Il leur céda la Chersonèse, se sentant trop foible pour la défendre contre Philippe. Les Athéniens le payèrent d'ingratitude, et le laissèrent à la merci de ce prince, qui le dépouilla de son royaume. Eschine prétend ici que ce furent les intrigues de Démosthènes qui perdirent ce roi malheureux : Démosthènes, en effet, étoit son ennemi mortel.

d'armes et des ambassadeurs pour la paix et pour l'alliance : ce décret fut attaqué comme illégitime. Le temps du jugement arriva, Lucine étoit accusateur, Philocrate accusé, Démosthènes défendoit Philocrate : celui-ci fut absous. Quelque temps après, c'étoit sous l'archonte Thémistocle , Démosthènes entre dans le sénat en qualité de sénateur : dignité qu'il avoit obtenue, non par le sort, mais à prix d'argent et par intrigue ; il entre, afin de seconder en tout Philocrate par ses discours et par ses actions , comme sa conduite l'a prouvé. Il fait passer en effet un second décret de Philocrate, dans lequel celui-ci demande que l'on choisisse dix députés, qui joindront Philippe, qui le prieront d'envoyer ici des plénipotentiaires pour traiter de la paix : Démosthènes étoit un des députés. A son retour de Macédoine il parloit hautement pour la paix, et confirmoit le rapport de ses collègues. Enfin, seul de tous les sénateurs, il propose de conclure un traité avec le héraut d'armes et les ambassadeurs de Philippe , se conformant en cela aux vues de Philocrate. L'un avoit permis à Philippe d'envoyer ici des hérauts d'armes et des ambassadeurs, l'autre

conclut avec eux un traité. Ecoutez ce qui suit avec la plus grande attention.

Philocrate et Démosthènes (car ils res-toient seuls des députés à conduire l'intrigue, et cela ne doit pas étonner, puisqu'ils alloient ensemble en ambassade, puisqu'ils propo-soient ensemble les décrets ; Démosthènes s'étoit brouillé avec les autres, et les avoit chargés de calomnies), ces deux traîtres intri-guoient pour plus d'une raison. Ils vouloient, premièrement, que vous n'attendissiez pas les députés envoyés par vous aux Grecs pour les animer contre Philippe, afin que par-là vous fissiez la paix seuls, et non pas avec les autres Grecs. Ils vouloient, en second lieu, vous faire conclure avec le roi de Macédoine non seulement la paix, mais encore une alliance, afin que les peuples qui étoient pour vous fussent entièrement découragés, en voyant que vous aviez résolu à Athènes de conclure avec Philippe la paix et même une alliance, dans le temps même que vous les animiez à la guerre. Ils vouloient enfin que Cersoblepte, roi de Thrace, ne fût point compris dans le traité, qu'il n'y eût aucune part ; et cependant

on armoit déjà contre ce prince. Celui qui achetoit ces avantages n'avoit point tort, on ne pouvoit lui faire un crime de pourvoir à ses intérêts avant la conclusion du traité. Ceux qui lui vendoient, qui lui livroient les ressources de la république, méritoient seuls toute votre indignation. Ce Démosthènes, qui se dit à présent l'ennemi d'Alexandre, qui se disoit auparavant l'ennemi de Philippe, cet anti-Macédonien, qui me reproche l'amitié d'Alexandre, vous enlève adroitement l'avantage des circonstances par un décret qu'il propose, en vertu duquel les sénateurs en charge s'assembleront le huit du mois de mai, jour où l'on faisoit des sacrifices, où l'on célébroit des jeux en l'honneur d'Esculape, jour de fête, chose inouïe jusqu'alors, afin, disoit-il, et c'étoit là son prétexte, afin qu'aussitôt que les ambassadeurs de Philippe seront arrivés, vous délibériez sur ceux que vous enverrez à Philippe. Il proposoit une assemblée pour des ambassadeurs qui étoient encore en Macédoine; dérochant à la république un temps précieux, il précipitoit les affaires, pour que vous fissiez la paix seuls, et non pas avec les autres Grecs, lorsque vos députés seroient de

retour. Après quoi , Athéniens , les députés de Philippe arrivèrent ; ceux qu'on avoit envoyés aux Grecs , pour les animer contre ce prince , n'étoient pas revenus ; que fait Démosthènes ? Il fait passer un second décret , qui porte qu'on délibérera non seulement sur la paix , mais encore sur l'alliance , sans attendre vos députés , aussitôt après les fêtes de Bacchus le 18 et le 19 du mois. Pour preuve que je dis vrai , écoutez les décrets mêmes.

(On lit les décrets.)

Aussitôt donc après les fêtes de Bacchus , on commença à tenir des assemblées. Dans la première de toutes , qui se tint le dix-huit , on lut le décret fait par les alliés en commun , et dont voici en peu de mots les principaux articles. Ils vouloient d'abord que vous délibérassiez sur la paix seulement ; ils ne parloient pas d'alliance , non point par oubli , mais parcequ'ils pensoient que la paix elle-même étoit plus nécessaire qu'honorable. Ils demandoient ensuite , afin de corriger et de prévenir les mauvais desseins suggérés à Démosthènes par sa corruption , que le peuple de la Grèce qui voudroit s'inscrire avec Athè-

nes (*) sur la même colonne, et avoir part aux traités, eût trois mois pour le faire. On retirait de là deux grands avantages. On ménageait premièrement aux Grecs un espace de trois mois, temps qui suffisoit assurément pour leurs députations : on procuroit, en second lieu, à la république la bienveillance des Grecs par le moyen d'une assemblée générale, et on la mettoit dans le cas de ne point faire la guerre seule et sans défense, si les traités venoient à être rompus ; malheur dans lequel vous a jetés Démosthènes. Le décret même, dont vous allez entendre la lecture, vous prouvera la vérité de ce que je dis.

(On lit le décret des alliés.)

Je me déclarai, je l'avoue, pour ce décret, aussi bien que ceux qui avoient harangué le peuple dans la première assemblée : le peuple, en un mot, s'en retourna bien convaincu qu'on feroit la paix, et qu'on la feroit conjointement avec toute la Grèce ; mais qu'il n'étoit pas à propos de parler d'alliance, à cause de la sol-

(*) On gravoit sur des colonnes de marbre ou d'airain les traités que l'on faisoit avec quelque prince.

licitation faite aux Grecs. Une nuit se passe, on s'assemble le lendemain. Alors Démosthènes s'emparant de la tribune, ne laissant à personne la liberté de parler, commence par attaquer tout ce qu'on avoit dit la veille ; *qu'en vain on prenoit des arrangements, si l'on n'y faisoit consentir les députés de Philippe ; qu'il ne connoissoit pas de paix sans alliance. Il ne faut pas*, disoit-il, (je me souviens encore de l'expression, elle m'a frappé par l'odieux du mot et de la personne) *il ne faut pas arracher (*) l'alliance de la paix, attendre les lenteurs des autres Grecs ; il faut ou faire la guerre ou faire la paix séparément. Il finit par adresser la parole à Antipater (**) de dessus la tribune, après avoir concerté avec lui les interrogations et les réponses contre les*

(*) *Arracher*. Cette expression rend mot pour mot l'expression grecque, qui sembloit dure à Eschine, et qui peut-être n'étoit que forte dans la circonstance où Démosthènes s'en étoit servie.

(**) Un des députés de Philippe. C'est probablement le même Antipater qu'Alexandre laissa en Macédoine pendant son absence, avec la qualité de vice-roi.

intérêts de la république. On vit passer enfin ce que Démosthènes avoit emporté par la parole, ce que Philocrate avoit proposé dans un décret.

Il leur restoit encore à livrer la Thrace avec son roi Cersoblepte. Ils le firent aussi le 25 de mai, avant que Démosthènes partît pour la dernière ambassade, pour l'entière conclusion de la paix. Car cet orateur, ennemi né de Philippe et d'Alexandre, qui nous excite aujourd'hui à insulter les Macédoniens, a été député deux fois en Macédoine, quoiqu'il eût pu ne pas l'être même une seule fois. Sénateur par intrigue, présent à l'assemblée, je dis à celle du 25, il livra Cersoblepte de concert avec Philocrate. En effet, sans qu'on s'en aperçût, Philocrate proposa, Démosthènes fit approuver cette action; puisque entre autres choses il est porté dans le décret que les députés des alliés prêteront serment le même jour entre les mains des députés de Philippe: or n'admettre au serment que ceux qui avoient des députés, c'étoit en exclure Cersoblepte, qui n'en avoit point. Pour preuve de ce que j'avance, qu'on nous lise le nom du citoyen

qui a proposé le décret, et celui du magistrat qui l'a fait approuver.

(On lit le décret , et le nom du magistrat.)

Le bel établissement, Athéniens, le bel établissement que la conservation des archives publiques ! ces archives sont immuables, elles ne changent pas avec ces traîtres qui changent si aisément de parti : par leur moyen on peut, quand on voudra, démasquer ces hommes qui, d'abord scélérats perfides, veulent tout-à-coup paroître zélés citoyens.

Il me reste à vous parler de sa basse flatterie. On ne verra jamais que Démosthènes, dans le cours de l'année où il étoit sénateur, ait accordé la préséance à aucun député : il l'accorda cependant alors, pour la première et la seule fois, aux députés de Philippe ; il leur fit apporter des coussins, fit étendre devant eux des tapis de pourpre : dès le point du jour, il les conduisit lui-même au théâtre ; en sorte que cette indigne et indécente flatterie lui attiroit les huées de tout le monde. Lorsqu'ils partirent pour Thèbes, il loua pour eux trois attelages de mulets, les accompagna jus-

qu'à la ville où ils vouloient se rendre , avilissant par-là la république d'Athènes. Mais pour ne me point jeter dans des écarts , greffier , lisez-nous le décret qui concerne la préséance.

(On lit le décret.)

Ce flatteur outré de Philippe , Athéniens , instruit le premier de la mort de ce prince , par un exprès que lui envoyoit Charidème , feignit d'avoir eu un songe de la part des dieux : il prétendit impudemment avoir reçu cette nouvelle , non de Charidème (*), mais de Jupiter et de Minerve , qu'il outrage le jour par ses parjures , et avec lesquels il dit avoir la nuit des entretiens secrets , qui l'éclairent sur l'avenir. Il venoit de perdre une fille unique ; avant de pleurer sa mort , avant de lui

(*) Il y avoit un Charidème , général athénien , qui étoit né à Orée , ville d'Eubée , qui apprit la guerre sous Iphicrate , qui fut gendre de Cersoblepte , roi de Thrace , et mérita par ses services le droit de bourgeoisie dans Athènes. Ce Charidème , banni de la ville , parceque Alexandre exigeoit son bannissement , se réfugia chez Darius , roi de Perse , qui le

rendre les derniers devoirs, il parut en public couronné de fleurs, revêtu d'un habit blanc, il immola des victimes, au mépris des lois les plus sacrées, après avoir malheureusement perdu celle qui la première, qui seule lui avoit donné le doux nom de père. Ce n'est point à son malheur que j'insulte, c'est son caractère que je veux faire connoître. Un homme qui n'aime pas ses enfants, qui est un mauvais père, ne sera jamais un honnête orateur; un homme qui ne chérit pas les personnes qui doivent lui être les plus chères, qui le touchent de plus près, n'aimera jamais davantage ceux qui ne sont liés à lui que par la qualité de citoyens; un particulier pervers ne sera jamais un bon ministre; quiconque montre dans sa maison un méchant naturel, n'a jamais eu en Macédoine, pendant son

fit punir de mort, parcequ'il lui conseilloit de ne se pas commettre avec Alexandre. Est-ce du même Charidème dont il est question ici? Si c'est le même, sans doute qu'il se trouvoit à la cour de Philippe quand celui-ci fut assassiné par Pausanias, et qu'il instruisit Démosthènes secrètement et promptement de la mort de ce prince.

ambassade , ni vertu ni probité : il a changé de lieu , et non de caractère.

D'où vient donc la révolution étonnante et soudaine dont nous avons été les témoins ? car me voici arrivé à la seconde époque de son administration ; pourquoi Philocrate , engagé dans les mêmes complots que Démosthènes , a-t-il été condamné comme criminel d'état , exilé en conséquence , tandis que Démosthènes s'est porté pour accusateur contre ses propres complices ? comment cet homme maudit nous a-t-il enfin plongés dans un abyme de maux ? je vais vous le dire , Athéniens , donnez-moi toute votre attention.

Lorsque Philippe eut passé les Thermopyles , qu'il eut renversé , contre l'attente de tout le monde , les villes des Phocéens , augmenté la puissance des Thébains plus que notre utilité ne le demandoit , car alors nous pensions ainsi ; lorsqu'une alarme subite vous eut fait désertir la campagne , on se plaignoit hautement des députés envoyés pour la paix en Macédoine , et sur-tout de Philocrate et de Démosthènes , qui s'étoient chargés de l'ambassade , qui même avoient proposé les décrets (ils étoient alors brouillés

ensemble pour les raisons sans doute que vous soupçonnâtes vous-mêmes); effrayé par ces événements imprévus, joignez à cela les vices de son cœur, Démosthènes prit conseil de sa lâcheté, et de l'envie qu'il portoit à Philocrate, mieux payé par Philippe. Il s'imagina que, s'il se déclaroit accusateur de Philocrate et de ses autres collègues, Philocrate succomberoit infailliblement, que ses autres collègues seroient dans la crainte; que pour lui il se feroit honneur, il paroîtroit fidèle au peuple, parcequ'il seroit traître et infidèle à ses amis. Les ennemis secrets de l'état, instruits de son dessein, l'invitoient avec joie à monter à la tribune, publiant par-tout que c'étoit le seul homme incorruptible. Démosthènes ne manquoit pas de leur fournir des semences de guerre et de trouble. C'est lui qui le premier nous fit connoître Serrie, et Dorisque, et Ergisque, et Myrgisque, et Ganos, et Ganide, places dont auparavant nous ignorions jusqu'aux noms. C'est lui dont les chicanes éternelles ont fermé toute voie d'accommodement. Si Philippe n'envoie pas d'ambassadeurs, c'est, disoit-il, qu'il méprise la république; s'il en envoie, ce sont des espions qu'il envoie

et non des ambassadeurs ; s'il veut s'en rapporter à une république neutre et impartiale, pour juger des plaintes réciproques, il n'y a point de juge impartial entre nous et Philippe ; s'il nous donne Halonèse, il doit, disoit-il, disputant sur les mots et sur les syllabes, nous la rendre, et non pas nous la donner. C'est lui, en un mot, qui a rompu la paix, qui nous a précipités dans une guerre malheureuse, en faisant couronner ceux qui, au mépris du traité, ont porté la guerre, sous la conduite d'Aristodème(*), dans la Thessalie et dans la Magnésie.

Oui, dira-t-on ; mais par l'alliance des Eubéens et des Thébains, *il a*, comme il le dit lui-même, *revêtu notre ville de murs d'airain et de diamants* ; mais en cela même, Athéniens, il a commis envers vous, sans que vous vous en soyez aperçus, trois iniquités des plus graves. Je voudrois bien passer aussitôt à l'alliance des Thébains, cette alliance si importante ; mais pour qu'il y ait de l'ordre dans mon discours, je commence par les Eubéens.

Quoique vous eussiez beaucoup à vous

(*) Aristodème, général athénien.

plaindre d'abord de Mnésarque (*) de Chalcide, père de Callias et de Taurosthènes, ces deux hommes que Démosthènes ose décorer aujourd'hui du titre d'Athéniens qu'il leur a vendu, et ensuite, de Thémison d'Érétrie, qui pendant la paix nous avoit enlevé Orope : cependant, lorsque les Thébains passèrent en Eubée, résolus d'en réduire les villes en servitude ; oubliant tout le mal qu'on vous avoit fait, vous secourûtes les Eubéens par terre et par mer dans l'espace de cinq jours, et en moins de trente vous obligeâtes les Thébains à mettre bas les armes. Maîtres des Eubéens, vous leur rendîtes et leurs villes et leur liberté ; et vous aviez raison d'en agir ainsi, persuadés sans doute qu'il n'étoit pas juste de vous venger d'un peuple qui vous marquoit de la confiance. Ceux de Chalcide ne furent pas reconnoissants de votre procédé généreux. Quand vous passâtes en Eubée pour secourir(**) Plu-

(*) Mnésarque, Callias, Taurosthènes, Thémison, connus sur-tout par ce que dit d'eux Eschine ; soit que tout ce qu'il en dit soit vrai, soit qu'il soit faux en partie.

(**) Plutarque, citoyen d'Érétrie, ville d'Eubée,

tarque , d'abord ils feignoient du moins d'être vos amis ; mais dès que nous fûmes arrivés à Thamines , que nous eûmes franchi le mont Cotylée , Callias de Chalcide , dont Démosthènes s'est rendu caution , moyennant une somme d'argent , Callias voyant l'armée de la république enfermée dans des défilés d'où elle ne pouvoit sortir sans combattre et vaincre , où elle ne pouvoit espérer de secours ni du côté de la mer , ni du côté de la terre , nous voyant , dis-je , dans cet embarras , il ramassa dans toute l'Eubée des troupes , qu'il renforça de celles que lui envoyoit Philippe ; d'un autre côté , Taurosthènes son frère , qui caresse aujourd'hui tout le monde , qui nous sourit à tous , amena lui même de Phocide des milices soudoyées , et s'étant joint à Callias , ils vinrent tous les deux à nous comme pour nous écraser : et si d'abord la faveur de quelqu'un des dieux ne nous eût tirés du péril , si nos soldats ensuite , tant les cavaliers que les fantassins , armés de courage , n'eussent vaincu les enne-

qui demanda aux Athéniens du secours contre Philippe , qui menaçoit l'Eubée , et qui trahit ensuite les Athéniens , en se joignant à Philippe.

mis en bataille rangée auprès de (*) l'Hippodrome de Thamines, s'ils ne les eussent point forcés de mettre bas les armes, la république étoit déshonorée. La défaite dans la guerre n'est pas le plus grand malheur, c'est être en quelque sorte doublement malheureux que d'être vaincu par un ennemi qui n'est pas digne de soi. Malgré cet inique procédé des Eubéens, vous vous réconciliâtes encore avec eux. Callias, à qui vous aviez pardonné sa faute, ne fut pas long-temps sans revenir à son naturel. Sous prétexte d'assembler à Chalcide le conseil de la nation, mais en effet parcequ'il avoit envie de fortifier l'Eubée, de la soulever contre Athènes, aspirant à une domination tyrannique, espérant engager Philippe à le seconder dans ses vues, il fait un voyage en Macédoine; il suivoit ce prince par-tout, se disoit un de ses courtisans; il offense ce monarque, se sauve de son royaume, et va faire sa cour aux Thébains; il abandonne encore ceux-ci, plus inconstant que (**) l'E-

(*) Hippodrome, place destinée à la course des chevaux.

(**) Euripe, détroit qui séparoit l'Eubée du conti-

ripe sur les bords duquel il habitoit. Placé entre la haine des Thébains et celle de Philippe, ne sachant plus que devenir dans cette position embarrassante (la guerre lui étoit déjà déclarée), il ne voyoit qu'une ressource, c'étoit d'engager les Athéniens à faire alliance avec lui, à se nommer alliés de Callias, à le secourir si on l'attaquoit, comme il y avoit tout lieu de le craindre, si vous n'y mettiez obstacle. Dans cette pensée il envoie pour députés à Athènes Glaucète, Empédon et Diodore (*) fameux coureur, avec de fausses espérances pour le peuple, et de l'argent pour Démotènes et ses partisans. Il achetoit à-la-fois trois grands avantages. D'abord il ne vouloit pas manquer votre alliance, car il n'y avoit

nent de la Grèce ; il avoit chaque jour de fréquents flux et reflux. Sénèque le tragique, et Pline le naturaliste, prétendent que le flux et le reflux de l'Euripe revient sept fois en vingt-quatre heures.

(*) En grec, *Diodore*, qui autrefois s'étoit exercé dans les combats de la longue course. Personne n'ignore que la course tenoit un rang considérable entre les exercices des athlètes. Il y avoit différentes sortes de courses selon la longueur de la carrière que

point de milieu si vous la lui refusiez dans un juste ressentiment, il falloit de toute nécessité ou qu'il s'enfuît de Chalcide, ou qu'il y pérît, s'il y restoit, tant il y avoit de troupes prêtes à tomber sur lui, soit du côté de Philippe, soit du côté des Thébains; en second lieu il devoit récompenser quiconque feroit passer l'alliance qu'il desiroit, de façon que ceux de Chalcide ne fussent point tenus d'envoyer ici des députés; il vouloit enfin ne point fournir de subsides. Callias obtint tout ce qu'il demandoit. Démosthènes, cet ennemi juré des tyrans, comme il se nomme lui-même; Démosthènes qui, suivant Ctésiphon, sert le peuple avec zèle dans tous ses discours, vendit alors tous les intérêts de la république, vous proposa de

l'on couroit, les trois principales étoient celles qu'on appeloit, *stadium*, *diaulus*, et *dolichus*; c'est-à-dire, la stade ou la course simplement dite, la course redoublée, et la longue course. La course simple, ou la stade, contenoit cent vingt-cinq pas géométriques; la course double, deux fois autant; mais la longue contenoit douze stades, et même plus encore. Le nom des coureurs étoit différent selon les différentes courses où ils s'exerçoient.

faire alliance avec les Chalcidiens, de les secourir en toute occasion, nous donnant quelques mots en échange, ajoutant pour la forme que ceux de Chalcide nous secourroient, si quelqu'un marchoit contre nous. Il vendit encore à ce peuple la dispense d'envoyer ici des députés, et de fournir les subsides, qui devoient être tout le nerf de la guerre. Il couvroit d'expressions honnêtes la honte de ses actions, il affectoit de beaux sentiments, et vous faisoit croire qu'il falloit d'abord aller secourir les Grecs qui avoient besoin de secours, et ne songer à l'alliance qu'après les avoir sauvés. Mais afin que l'on sache que je ne dis rien que de véritable, greffier, lisez-nous le décret qui concerne l'alliance faite avec Callias.

(On lit le décret.)

Ce n'est point assez encore d'avoir vendu aux Chalcidiens de si grands intérêts, la dispense d'envoyer ici des députés, de fournir des subsides, ce que je vais dire paroîtra encore plus criant. Telles ont été l'impudence et l'intrigue de Callias, et la corruption de Démosthènes, dont on nous fait un si bel éloge,

qu'ils vous ont dérobé l'un et l'autre, en votre présence et sous vos yeux, les contributions d'Orée et d'Érétrie, et qu'après avoir dispensé les députés de ces villes de venir aux assemblées dans Athènes, ils les ont fait venir à Chalcide dans le conseil général de l'Eubée. Quelles manœuvres ils ont employées pour réussir, c'est ce qui mérite d'être entendu.

Callias se rend ici, non plus par députés, mais lui-même en personne, il se présente à l'assemblée, vous débite de longs discours fabriqués par Démosthènes : il arrivoit, disoit-il, du Péloponnèse, où il avoit imposé une contribution de cent talents pour la guerre contre Philippe ; il supputoit de combien chaque peuple devoit contribuer, les Achéens et les Mégariens devoient fournir soixante talents, toutes les villes de l'Eubée quarante ; il ajoutoit qu'avec cette somme on auroit du renfort sur terre et sur mer, qu'il connoissoit d'autres Grecs qui ne demanderoient pas mieux que d'entrer dans la contribution, en sorte qu'on ne manqueroit ni d'argent ni de soldats : tout cela étoit sûr et infaillible. Il ajoutoit encore qu'il étoit occupé à d'autres négociations secrètes, dont quelques uns de nos citoyens

étoient instruits : il finissoit par nommer Démosthènes , par le prier de rendre lui-même témoignage à la vérité de ses paroles. Démosthènes , s'avancant d'un air grave , élevoit Callias jusqu'aux nues , il feignoit d'être instruit du secret , il vouloit , disoit-il , vous rendre compte de sa députation dans le Péloponnèse et dans l'Acarnanie : tout son discours se réduisoit à dire qu'il avoit soulevé contre Philippe tous les Péloponnésiens et tous les Acarnaniens ; qu'il avoit réglé les subsides que devoient fournir ces deux peuples pour équiper des vaisseaux de guerre , pour lever mille hommes de cavalerie et dix mille d'infanterie ; qu'ils fourniroient outre cela , de leurs propres milices , chacun plus de deux mille soldats pesamment armés ; que les confédérés vous accordoient tous de concert le commandement ; que tous ces projets enfin s'exécuteroient au plus tard le 16 du mois d'avril ; qu'il avoit annoncé dans les villes , pour le quinze , un rendez-vous général à Athènes. Cet homme , Athéniens , a cela de particulier , et qui le distingue des autres : lorsqu'un menteur ordinaire débite ses mensonges , il parle toujours d'une manière vague et obscure dans la crainte d'être

convaincu de faux ; mais quand Démosthènes débite ses faussetés , il les affirme avec serment , il fait contre lui-même mille imprécations. Ce n'est pas tout , il annonce avec assurance des faits qu'il sait bien ne devoir jamais arriver , désigne même le temps où ils doivent arriver , il cite des personnes qu'il n'a jamais vues , afin de surprendre la crédulité de ses auditeurs en contrefaisant la simplicité d'un homme vrai. Aussi mérite-t-il votre haine , surtout parceque intérieurement vicieux il abuse effrontément des apparences de la vertu.

Après vous avoir séduits par son éloquence trompeuse , il donne à lire au greffier un décret plus long que l'Iliade , et plus vide que les discours qu'il débite , que la vie qu'il mène , remplie d'espérances chimériques et d'armées imaginaires. Dans ce décret , après avoir détourné votre attention de sa friponnerie , et vous avoir amusés par de belles espérances , il revient sur ses pas , il veut qu'on choisisse des députés pour Érétrie , qui prieront les Érétriens (en effet il étoit bien nécessaire de les prier) de remettre leurs cinq talents , non point à vous , mais à Callias ; il veut de plus qu'on choisisse d'autres députés pour les Oritains ,

qui les prieront de regarder comme leur ami et leur ennemi, l'ami et l'ennemi d'Athènes. Après quoi il fait voir encore que le but unique du décret qu'il propose est de s'enrichir à vos dépens ; il charge les députés d'exiger des Oritains qu'ils payent aussi leurs cinq talents, non pas à vous, mais à Callias. Pour preuve que je dis vrai, greffier, laissant là et les armées et les galères, tout ce fastueux appareil de promesses frivoles, arrêtez-vous à la partie du décret qui a rapport à la friponnerie de ce méchant homme, de ce scélérat ennemi des dieux, qui continue, dit son panégyriste, à servir le peuple et par ses discours et par ses actions.

(On lit une partie du décret de Démosthènes.)

Vous avez donc goûté, Athéniens, le vain plaisir d'entendre parler et d'armée et de galères, et de (*) rendez-vous et de députés, tandis que vous avez essuyé la perte réelle de dix

(*) En grec, *de pleine lune*, c'est-à-dire, le 15 du mois, pour lequel jour Démosthènes avoit annoncé un rendez-vous général à Athènes.

talents, contribution de vos alliés. Il me reste à vous prouver que Démosthènes a mis cet article dans son décret pour trois talents qu'il devoit recevoir, l'un de Chalcide par les mains de Callias, l'autre d'Érétrie par les mains de Clitarque, le troisième enfin de la ville d'Orée; et c'est ce dernier talent qui a dévoilé tout le mystère, les Oritains ayant un gouvernement démocratique et faisant tout par décrets. Ce peuple, épuisé par la guerre contre Philippe, réduit à une extrême disette, envoie à Démosthènes Gnosidème, fils de Charigène, autrefois souverain magistrat de la ville, pour le prier de remettre aux Oritains le talent qu'ils lui devoient, avec promesse de lui ériger une statue d'airain dans Orée. Démosthènes répondit à Gnosidème qu'il n'avoit que faire d'un vil morceau d'airain, qu'il sauroit bien se faire payer de son talent par Callias. Les malheureux Oritains, forcés d'acquitter cette dette, et dans l'impuissance de le faire alors, engagèrent les revenus publics, promirent de lui donner tous les mois, pour intérêt de sa corruption, une drachme par mine, jusqu'à ce qu'ils eussent acquitté le principal; ce qui fut confirmé par un décret du peuple. Pour preuve

de la vérité de ce que je dis, qu'on lise le décret des Oritains.

(On lit le décret des Oritains.)

Ce décret, Athéniens, est en même temps la honte de la république, une forte preuve des prévarications de Démosthènes, la condamnation évidente de Ctésiphon ; car il n'est pas possible qu'un homme qui se porte par avarice à des actions aussi honteuses, soit un bon citoyen, comme l'a osé dire Ctésiphon dans son décret.

C'est ici que je place la troisième époque, ou plutôt la plus funeste de toutes les époques, pendant laquelle Démosthènes a perdu sans ressource nos affaires, et celles de tous les Grecs, par ses impiétés envers le temple de Delphes, par cette alliance fatale et désavantageuse qu'il nous a fait contracter avec les Thébains. Je commence par ses impiétés envers les dieux.

Il est, Athéniens, une campagne appelée Cirrhée, un port nommé le port Maudit et Abominable : ce pays étoit autrefois habité

par les Cirrhéens (*) et les Acragallides, nations criminelles qui avoient profané le temple de Delphes, pillé les offrandes, insulté les (**) amphictyons. Nos ancêtres sur-tout, à ce que l'on rapporte, et les autres amphictyons, indignés de la conduite de ces peuples, consultèrent l'oracle pour savoir quelle peine on leur imposeroit. *Il faut*, répondit la pythie (***), *faire la guerre aux Cirrhéens et aux Acragallides tous les jours et toutes les nuits, les réduire en servitude, ravager leur territoire, le consacrer à Apollon Pythien (*.), à Diane, à Latone, à Minerve (*..) la prévoyante, ne la-*

(*) Cirrhéens, habitants de Cîrrhe, ville de Phocide, dont la plaine Chirrée empruntoit son nom. Acragallides, peuple voisins des Cirrhéens.

(**) Voyez les Constitutions de la Grèce, 8^e vol. de cette Bibliothèque.

(***) La Pythie, prêtresse d'Apollon, qui rendoit les oracles à Delphes.

(*.) Apollon Pythien, ainsi nommé, parcequ'il avoit tué à coups de flèches le serpent Python.

(*..) Dans Athènes, on honoroit Minerve sous le nom de Prévoyante, parcequ'elle avoit su prévoir

bourer jamais vous-mêmes ce territoire, ne point permettre à un autre de le labourer. Munis de cette réponse, les amphictyons résolurent, de l'avis de Solon, cet excellent législateur (*), ce poète philosophe, de marcher contre les peuples proscrits par l'oracle. Ayant donc rassemblé des forces considérables parmi (**) les

le temps où Latone seroit dans son terme, et préparer toutes les choses nécessaires pour les couches de cette déesse. Mais, en général, les anciens entendoient par Minerve prévoyante, l'intelligence de l'Être souverain, et cette providence par laquelle il règle tous les événements.

(*) Au rapport de Plutarque, Solon aimoit fort la poésie; il s'en servit pour enseigner aux hommes les maximes les plus importantes de la philosophie. Il renferma dans un poème une grande partie de ce qu'il avoit fait pour la république d'Athènes; songeant en cela à justifier son administration, et à instruire les Athéniens. Quelques auteurs prétendent qu'il mit aussi ses lois en vers. Plutarque rapporte divers fragments des poésies de Solon sur divers sujets. Il avoit composé plus de quatre mille vers, si l'on en croit Diogène de Laërce.

(**) C'est-à-dire, les Grecs qui avoient droit d'envoyer des députés à l'assemblée des amphictyons.

Grecs amphictyoniques, ils réduisirent en servitude les Cirrhéens et les Acragallides, comblèrent leurs ports, rasèrent leurs villes, et consacrèrent leur territoire, suivant les ordres de la pythie. Ils s'engagèrent de plus, par un serment solennel, à ne point labourer eux-mêmes le terrain consacré, à ne point permettre à un autre de le labourer, mais à secourir le dieu et le terrain qui lui étoit consacré, de leurs biens, de leur vie, de tout leur pouvoir. Ils ne se contentèrent pas d'un tel serment ; ils y ajoutèrent une imprécation horrible. Voici ce que portoit l'imprécation : *S'il se trouve des transgresseurs, soit un particulier, soit une république, soit une nation entière, qu'ils soient exécrables, dévoués à la colère d'Apollon Pythien, de Diane, de Latone, de Minerve la prévoyante. On y souhaite que la terre ne produise pas pour eux ses fruits, que leurs femmes ne leur donnent pas des enfants qui leur ressemblent, mais des monstres affreux ; que même leurs troupeaux n'engendrent pas des petits suivant l'ordre naturel, mais des masses informes ; qu'ils ne réussissent ni dans la guerre, ni dans la paix, ni dans les affaires particulières, ni dans les affaires publi-*

ques ; qu'ils périssent misérablement, eux, leurs maisons, leurs familles ; que leurs sacrifices ne soient agréables ni au dieu Apollon, ni à Diane, ni à Latone, ni à Minerve la prévoyante ; que ces dieux ne reçoivent pas même leurs sacrifices. Pour preuve que je dis vrai, greffier, lisez-nous la réponse de l'oracle. Écoutez, Athéniens, à la suite de cette réponse, écoutez l'imprécation horrible, rappelez-vous aussi les serments des amphictyons, les serments de vos ancêtres.

RÉPONSE DE L'ORACLE.

« Vous attaquez en vain cette ville ennemie,
« L'orgueil de ses remparts bravera vos efforts,
« Du puissant dieu des mers, si l'épouse en furie
« Jusqu'aux murs d'Apollon ne recule ses bords.

(On lit les serments et l'imprécation.)

Malgré cette imprécation, ces serments, cette réponse de l'oracle, gravés encore aujourd'hui sur la pierre, les Locriens (*) d'Am-

(*) Les Locriens se divisoient en Locriens Ozoles, en Locriens Opuntiens, et en Locriens Epicne-

phisse, ou plutôt leurs chefs, les plus scélérats de tous les hommes, labourèrent le terrain consacré, réparèrent et habitèrent le Port maudit et abominable, exigèrent des péages de ceux qui passoient, corrompirent par argent quelques uns des députés qui venoient à Delphes, parmi lesquels étoit Démosthènes. Celui-ci, nommé par vous député de votre ville, reçut des Amphissiens mille drachmes pour ne point parler d'eux dans le conseil des amphictyons. De plus on convint pour toujours de lui envoyer tous les ans à Athènes vingt mines d'un argent impie et sacrilège, à condition qu'il défendrait de tout son pouvoir les Amphissiens auprès du peuple. De là il est arrivé, encore plus qu'auparavant, que tous ceux qu'il approchoit, soit particulier, soit magistrat, soit république, il les plongeait bientôt dans des maux irremédiables.

Admirez, Athéniens, la puissance du sort, qui triomphe de l'impiété des Locriens d'Am-

mides. Ces trois sortes de Locriens avoient chacun leur capitale. Celle des Locriens Ozoles étoit Amphisse.

phisse. Sous (*) l'archonte Théophraste, et sous (**) l'Hieromnemon Diognète, vous choisissez pour députés ce Midias (***) si connu parmi vous (je voudrois qu'il vécût pour plus d'une raison), Thrasyclès, et moi troisième avec eux. Dès que nous fûmes arrivés à Delphes, Diognète notre chef tomba malade de la fièvre, la même chose étoit arrivée à Midias. Les autres amphictyons avoient déjà pris séance : quelques uns d'entre eux, qui vouloient nous donner des preuves de leur amitié pour Athènes, vinrent nous annoncer que les habitants d'Amphisse, livrés alors, et tout-à-fait dévoués aux Thébains, proposoient contre nous un décret, qu'ils vouloient nous faire condamner à cinquante talents d'amende, parceque nous avions suspendu des boucliers d'or aux voûtes du nouveau temple, avec cette inscription convenable, *dépouilles rem-*

(*) J'ai déjà dit que l'archonte étoit à Athènes le chef de tous les autres magistrats; que les actes publics et les événements se datoient de son nom.

(**) Voyez plus haut, note sur les amphictyons.

(***) Midias étoit celui qui avoit donné un soufflet à Démosthènes en plein théâtre.

portées par les Athéniens sur les Mèdes, et sur les Thébains, qui combattoient ensemble contre les Grecs. Diognète m'envoya prier de me rendre à l'assemblée des amphictyons pour y défendre la république. J'avois eu de moi-même intention de le faire ; j'étois seul d'Athènes, mes collègues étoient absents : j'arrivai donc , j'entrai d'un air assez animé , et comme j'ouvris la bouche pour justifier ma patrie , je fus interrompu par les clameurs d'un Amphissien , homme , à ce qu'il me sembla , de la dernière impudence , et sans éducation ; peut-être aussi quelque dieu le poussoit-il à faire une telle faute. Il commença brusquement : Grecs , si vous étiez sages , vous n'auriez pas même prononcé le nom des Athéniens , vous les auriez chassés du temple , comme des hommes exécrables. Il nous reprochoit en même temps l'alliance des Phocéens que Crobyle avoit proposée , il nous accabloit de mille invectives que je n'avois pas alors la patience d'entendre , et que même à présent je ne me rappelle pas sans indignation. Je fus irrité par son insolence , comme je ne l'avois jamais été de ma vie. Je supprime les autres discours que je tins alors : il me

vint en pensée de rappeler aux amphictyons l'impiété des habitants d'Amphisse envers le terrain consacré, et de la place où j'étois leur montrant la campagne des Cirrhéens (cette campagne est au-dessous du temple, on la découvre tout entière) : Voyez-vous, leur disois-je, voyez-vous, amphictyons, cette campagne labourée par les Amphissiens, des chaumières et des métairies bâties sur le terrain consacré ? Voyez-vous de vos propres yeux *ce port maudit et abominable* entièrement rétabli ? Vous savez par vous-mêmes, et vous n'avez pas besoin d'autres témoignages, qu'on exige et qu'on paye des droits dans un port consacré. En même temps je leur faisois lire la réponse de l'oracle, le serment et l'imprécation de leurs ancêtres. Je protestai que pour moi je prendrois en main les intérêts du peuple d'Athènes, les miens propres, ceux de mes enfants et de ma famille ; que, fidèle au serment, je secourrois Apollon, et le terrain qui lui étoit consacré, de ma vie, de mes biens, de ma voix, de tout mon pouvoir ; que j'acquitterois ma république envers les dieux. Pour vous, amphictyons, songez à vous-mê-

mes , (*) le sacrifice va commencer bientôt , les victimes sont au pied de l'autel ; vous allez implorer la faveur des dieux , et pour vous en particulier , et pour la nation en général : considérez , je vous prie , de quelle voix , avec quels sentiments , de quel œil , de quel front vous leur adresserez des prières à ces dieux , en laissant impunis des hommes exécrables , soumis à l'imprécation. L'imprécation s'exprime clairement , sans obscurité et sans équivoque , et contre ceux qui auront commis , et contre ceux qui auront permis l'impiété. Voici les mots qui la terminent : *Que les sacrifices , dit-elle , de ceux qui ne puniront pas les prévaricateurs ne soient agréables ni au dieu Apollon ni à Latone , ni à Minerve la prévoyante ; que ces dieux ne reçoivent pas leurs sacrifices.*

Après avoir tenu ces discours , et beaucoup

(*) En grec , les corbeilles sont levées , c'est-à-dire , sont entre les mains de ceux qui les présentent. Il n'y avoit point de sacrifices sans corbeilles. On y mettoit les offrandes , le couteau , et autres ustensiles nécessaires pour la cérémonie.

d'autres encore, dès que j'eus quitté l'assemblée, il s'élève parmi les amphictyons de grands cris, et un grand tumulte, on ne parloit plus des boucliers suspendus par nous à la voûte du temple, mais de la peine encourue par les Amphissiens. Le jour étoit déjà fort avancé : le héraut vint annoncer à haute voix que tous ceux de Delphes, depuis l'âge de seize ans, soit libres, soit esclaves, eussent à venir, dès la pointe du jour, avec des faux et des bèches, dans un lieu nommé (*) Tytheum. Le même héraut enjoignit à tous les députés de la Grèce de se rendre au même endroit pour secourir le dieu et le terrain qui lui étoit consacré : *Si les députés de quelques républiques ne s'y trouvent pas, ils seront exclus du temple, regardés comme exécrables, et soumis à l'imprécation.* Le lendemain donc nous nous rendîmes de grand matin au lieu marqué, de là nous descendîmes dans la campagne des Cirrhéens, et après avoir détruit le port, brûlé les maisons, nous nous retirâmes. Nous marchions encore, les Locriens d'Amphisse, qui ne demeuroient qu'à soixante sta-

(*) Tytheum. La place des victimes.

des de Delphes, vinrent à nous en foule les armes à la main, et si nous n'eussions regagné la ville de Delphes précipitamment, et avec bien de la peine, nous courions risque de perdre la vie.

Le jour suivant Cotyphe (*), ayant recueilli les suffrages et donné le sien, convoqua l'assemblée générale des amphictyons : on appelle assemblée générale, quand on convoque non seulement les députés de la Grèce, mais ceux encore qui sont venus pour sacrifier au dieu, et consulter ses oracles. Dans cette assemblée, on faisoit de vives plaintes contre les Locriens d'Amphisse, on donnoit de gran-

(*) Cotyphe ; Eschine, un peu plus bas, ajoute le nom de la ville où il demouroit, Cotyphe de Pharsale. Un décret, rapporté par Démosthènes, dit du même Cotyphe qu'il étoit Arcadien ; cependant Pharsale est une ville de Thessalie ; il n'en est point de ce nom en Arcadie. Il y a toute apparence que Cotyphe étoit originaire d'Arcadie ; mais que, s'étant attaché aux Thessaliens, il avoit été s'établir à Pharsale, qui est une de leurs villes, et il est probable qu'Eschine, en le disant de Pharsale, a voulu désigner son domicile et non sa patrie, sa patrie d'adoption et non sa patrie d'origine.

des louanges à notre république : pour conclusion enfin , on décida que les Hiéromnémons viendroient à Delphes , un jour marqué , avant l'assemblée suivante ; qu'ils apporteroient avec eux un décret , en vertu duquel les Amphissiens seroient punis des fautes par eux commises envers le dieu , envers le terrain consacré , envers les amphictyons. Pour preuve que je n'avance rien que de véritable , le greffier va vous lire le décret.

(On lit le décret.)

J'avois présenté ce décret au sénat , et ensuite au peuple , le peuple avoit approuvé ma conduite , tout le monde étoit résolu à secourir le dieu ; Démosthènes ne manqua point de s'y opposer , vu ses engagements avec les habitants d'Amphisse. Je le confondis en votre présence , il voyoit d'ailleurs qu'il ne pouvoit vous tromper , les choses étant aussi évidentes : que fait-il ? Il se rend au sénat , et là , il gagne les plus simples , et rapporte dans l'assemblée du peuple un décret préliminaire , ouvrage de quelque sénateur , dont l'ignorance servoit sa perfidie. Il vint à bout par ses intrigues de faire confirmer ce décret par le

peuple, d'en faire un décret du peuple, attendant pour cela que tout le monde fût déjà levé, que je fusse parti moi-même, car je ne l'aurois jamais souffert, que la plupart enfin se fussent retirés. Voici le précis de son décret: il veut que l'Hiéromnémon, et les autres députés d'Athènes se rendent à Delphes au temps marqué par nos ancêtres: cet article étoit louable en apparence, mais honteux en effet; il nous empêche par-là de nous rendre à l'assemblée des Thermopylès, qui de toute nécessité devoit se tenir avant le temps ordinaire. Il ajoute dans le même décret un article beaucoup plus clair et plus criant; il ordonne à l'Hiéromnémon, et aux autres députés d'Athènes de ne communiquer en rien avec ceux qui seront à Delphes, de n'entrer pour rien, ni dans leurs discours, ni dans leurs actions, ni dans leurs décrets. Qu'est-ce à dire, ne pas communiquer avec ceux qui seront à Delphes? dirai-je ce qui est vrai? dirai-je ce qui est agréable? Je dirai ce qui est vrai, Athéniens: car c'est la coutume de ne vous parler que pour vous flatter qui a réduit la république au triste état où nous la voyons; c'est-à-dire, mépriser et l'imprécation horri-

ble , et les serments de vos ancêtres , et la réponse de l'oracle. Nous donc , Athéniens , nous restâmes à Athènes , en vertu de ce décret : les autres amphictyons s'assemblèrent à Delphes , excepté ceux d'une seule ville que je ne nommerai pas (*) ; et puisse aucun des Grecs ne jamais ressentir les maux qu'elle a ressentis ! Il fut résolu dans l'assemblée des amphictyons , qu'on marcheroit contre les Locriens d'Amphisse : on choisit pour général Cottyphe (*) , celui qui auparavant avoit recueilli les suffrages. Quoique Philippe ne fût pas alors en Macédoine , qu'il ne fût pas même dans la Grèce , mais dans un pays fort éloigné , dans la Scythie , Démosthènes osera pourtant dire tout-à-l'heure que j'ai alors armé ce prince contre les Grecs. On traita fort doucement les coupables la première fois qu'on marcha contre eux : car , pour toute punition de leurs crimes énormes , on les condamna à une amende payable au dieu dans un certain temps ; on exila les auteurs impies

(*) Thèbes , qui venoit d'être entièrement ruinée par Alexandre.

-(**) En grec , Cottyphe de Pharsale.

du sacrilège ; on fit revenir ceux que leur piété avoit fait exiler : mais , comme les Amphis-siens ne payoient pas au dieu leur amende , qu'ils rappeloient les citoyens impies qu'on avoit chassés , qu'ils chassoient les pieux citoyens qu'on avoit rappelés , on marcha contre eux pour la seconde fois , long-temps avant que Philippe fût revenu de son expédition contre les Scythes (*), mais long-temps après que la protection des dieux nous eut offert le commandement de cette guerre sainte , et que la corruption de Démosthènes nous eut empêchés de l'accepter.

Cependant , Athéniens , les dieux ne nous avertissoient-ils pas , ne nous commandoient-ils pas de nous tenir sur nos gardes ? Pouvoient-ils le faire d'une manière plus frappante , à moins que d'emprunter une voix humaine ? Non , je n'ai jamais vu de république plus protégée par les dieux , et plus exposée que la nôtre par certains orateurs. Ne nous

(*) Philippe avoit reçu quelque mécontentement personnel d'Athéas, roi des Scythes ; il marcha contre lui , défit son armée , qui étoit fort nombreuse , et fit un butin très considérable.

donnoient-ils pas , ces mêmes dieux , des avis suffisants dans les phénomènes terribles qui accompagnoient nos mystères , dans la mort des nouveaux initiés ? Aminiade (*) ne nous avertissoit-il pas , dans cette conjoncture , de prendre garde à nous , d'envoyer à Delphes pour consulter Apollon , pour interroger l'oracle ? Démosthènes s'y opposoit toujours : la Pythie philippise , disoit-il , homme grossier et sans éducation , qui abusoit insolemment de la liberté qu'on lui accordoit. Dans la dernière guerre contre Philippe , quoique les sacrifices ne fussent point favorables , n'a-t-il pas envoyé nos soldats à un péril manifeste ? Toutefois il osoit dire , il n'y a pas long-temps , que Philippe n'étoit point venu dans notre pays , parceque les sacrifices ne lui étoient point favorables. Quel supplice méritez-vous donc , fléau de la Grèce , vous qui avez envoyé notre armée au combat sans aucune connoissance de l'avenir , sans aucun présage heureux dans les sacrifices , tandis que le vainqueur n'est point venu dans le pays des vaincus , parceque les sacrifices ne lui étoient point favo-

(*) On ne sait pas quel étoit cet Aminiade.

rables ? Faut-il bannir ou couronner en vous l'auteur des calamités sans nombre qui nous ont accablés , nous et tous les peuples du monde ? En effet , Athéniens , quel malheur imprévu et inopiné n'est point arrivé de nos jours ? Notre siècle n'est pas un siècle ordinaire ; nous sommes nés , à ce qu'il semble , pour étonner la postérité. Le grand roi , ce roi puissant , qui a percé le mont Athos , qui a enchaîné l'Hellespont , qui demandoit aux Grecs la terre et l'eau (*), qui se disoit dans ses lettres le souverain de tous les hommes , depuis l'orient jusqu'à l'occident , ne combat-il pas aujourd'hui pour défendre sa personne , et non pour commander aux autres ? ne voyons-nous pas accompagnés de la victoire , honorés du commandement des Grecs contre les Perses , ceux qui ont secouru le temple de Delphes ? Thèbes , république voisine , n'a-t-elle pas disparu en un seul jour du milieu de la Grèce ? On peut , il est vrai , attribuer une partie de son désastre à ses mauvais procédés

(*) C'étoit la manière dont les Perses avoient coutume d'exiger la soumission de ceux qu'ils vouloient s'assujettir.

envers la nation, mais la plus grande partie doit être imputée à un vertige qui n'étoit point naturel, à un aveuglement fatal dont les dieux l'ont frappée. (*) Les malheureux Lacédémoniens, qui n'ont eu qu'une très petite part au premier pillage du temple ; les Lacédémoniens, qui prétendoient jadis commander aux Grecs, (**) ne vont-ils pas bientôt trouver Alexandre en qualité d'otages, traîner par-

(*) Les Phocéens avoient profané des terres consacrées à Apollon, ils eurent en conséquence une guerre fort longue à soutenir contre plusieurs peuples de la Grèce ; ils furent secourus par quelques uns, par les Lacédémoniens entre autres. Pendant le cours de la guerre, les Phocéens ne se firent aucun scrupule de piller le temple de Delphes. Les Lacédémoniens eurent sans doute, ou furent soupçonnés d'avoir eu quelque part au premier pillage du temple.

(**) Les Lacédémoniens, voulant secouer le joug de la Macédoine, lorsque Alexandre faisoit la guerre en Asie, s'étoient révoltés, et avoient attiré dans leur parti tout le Péloponnèse ; mais leurs efforts furent malheureux ; ils furent vaincus par Antipater, qui leur permit d'envoyer une ambassade au roi, pour apprendre leur sort de sa bouche.

tout le triste spectacle de leurs disgraces , se mettre à la merci du jeune prince , eux et leur patrie , s'abandonner à la discrétion d'un vainqueur qu'ils ont offensé.

Pour notre république, qui étoit auparavant l'asile commun de tous les Grecs, dans laquelle auparavant se réfugioient les députés de toute la Grèce pour y réclamer sa protection puissante , elle combat maintenant, non plus pour l'empire de la Grèce, mais pour le sol de la patrie. Nous avons éprouvé toutes ces tristes révolutions depuis que Démosthènes est entré dans le ministère. La pensée d'Hésiode (*) à ce sujet est bien véritable : il dit dans un endroit de ses poèmes, où il veut instruire les peuples et conseiller les républiques, qu'il ne faut pas écouter des ministres criminels. Je rapporterai les vers de ce poète ; car, je pense, on nous fait apprendre par cœur les belles sentences des poètes lorsque nous sommes encore enfants, afin que, devenus hommes, nous en fassions usage au besoin.

(*) Poète grec. Nous en donnons un ouvrage dans ce même volume.

- « Pour un seul criminel, sur une ville entière
- « Jupiter a souvent déchargé sa colère.
- « Du céleste courroux qu'allument ses forfaits,
- « La cité malheureuse épuise tous les traits.
- « Tous les maux réunis viennent fondre sur elle,
- « La peste, la famine, et la guerre cruelle.
- « Ses murs sont renversés, et la mer sur ses eaux
- « Disperse les débris de ses frêles vaisseaux. »

Si vous oubliez le poète pour ne songer qu'au sens des vers, il vous semblera, je crois, que ce ne sont pas des vers d'Hésiode, mais un oracle formel sur le ministère de Démosthènes ; car c'est lui, c'est son ministère fatal qui a ruiné de fond en comble et les armées de mer, et les armées de terre, et les républiques.

Mais assurément, ni Phrynondas, ni Eurybate (*), ni aucun autre des anciens scélérats ne fut jamais aussi fourbe, aussi trompeur que cet homme. Il ose dire, Ciel et terre, je vous prends à témoins ; je vous prends à témoins, vous tous qui voulez entendre la vérité : il ose dire, vous regardant en face, que

(*) Phrynondas et Eurybate. Deux imposteurs célèbres, et fameux scélérats.

ce n'est pas la circonstance, le danger qui les menaçoit, la gloire dont vous jouissiez, qui ont engagé les Thébains à faire alliance avec vous, mais les harangues de Démosthènes. Avant lui, cependant, les plus grands amis des Thébains ont été plusieurs fois chez eux en ambassade sans aucun succès. Le général Thrasybule (*), qui avoit toute la confiance de Thèbes, y alla le premier de tous; et après lui, Thrason, à qui cette ville avoit accordé le droit d'hospitalité; Léodamas, dont l'éloquence a autant de force et plus de douceur, selon moi, que celle de Démosthènes; Archidème, que voici, homme éloquent, qui pour les Thébains a couru des risques dans son ministère;

(*) En grec, Thrasybule de Collyte, Thrason d'Erchie, Léodamas d'Acarnie, Archidème de Pelex, Aristophon d'Azène, Pyrandre d'Anaphlyste, noms des bourgades de l'Attique dont ces citoyens étoient originaires. Thrasybule, général d'Athènes, dont il est beaucoup parlé dans la suite; il est parlé d'un Léodamas dans un décret rapporté par Démosthènes; et, plus bas, dans ce discours-ci, d'un Aristophon, qui est sans doute le même; Thrason, Archidème, et Pyrandre, ne sont connus que par ce que dit d'eux Eschine dans cet endroit.

le ministre Aristophon, qui a subi long-temps le reproche d'être vendu aux Béotiens ; l'orateur Pyrandre, qui vit encore aujourd'hui. Aucun d'eux n'a jamais pu engager les Thébains à faire alliance avec vous : la raison , je ne l'ignore pas, je la tairai cependant par égard pour leurs malheurs. Mais, sans doute, après que Philippe leur eut ôté Nicée pour la donner aux Thessaliens ; que, traversant la Phocide, il eut rapproché de Thèbes la guerre qu'il avoit d'abord éloignée de la Béotie ; qu'enfin il eut pris et fortifié Élatée, qu'il y eut mis garnison, voyant alors le péril à leurs portes, ils eurent recours à vous ; vous sortîtes d'Athènes, vous entrâtes dans Thèbes tous en armes, tant cavaliers que fantassins, avant que Démosthènes eût seulement parlé d'alliance. C'étoit donc l'occasion, la crainte du péril, le besoin de votre alliance, qui vous ouvrirent les portes de Thèbes, et non Démosthènes ; car, pour ce qui est de la conclusion du traité, il commit envers vous, dans le cours de cette affaire, trois iniquités des plus graves.

La première iniquité, dont il s'est rendu coupable, la voici : Philippe sembloit n'en

vouloir qu'à vous (*), mais en effet il haïssoit beaucoup plus les Thébains, comme l'évènement le prouva ; et qu'est-il besoin d'en dire davantage ? Qu'a fait Démosthènes ? il vous a dérobé cette connoissance importante, et vous ayant fait accroire que vous seriez redevables de l'alliance qui alloit être conclue, non à la conjoncture, mais à ses ambassades, d'abord il a persuadé au peuple qu'on ne devoit pas examiner à quelles conditions se feroit l'alliance, pourvu qu'elle se fît. Cet avantage une fois emporté (**), il a livré toute la Béotie aux Thébains, annonçant dans un décret que, si quelque ville se révoltoit contre les Thébains,

(*) Philippe, après la bataille de Chéronée, où les Athéniens et les Thébains réunis furent vaincus, traita les Thébains beaucoup plus durement que les Athéniens. Il mit une garnison dans la ville de ceux-là ; il fit la paix avec ceux-ci, et leur renvoya leurs prisonniers sans rançon.

(**) Thèbes étoit la capitale et non la souveraine de la Béotie. Le conseil souverain de Béotie s'assembloit à Thèbes, où les principales villes, Tanagre, Thespies, Platée, et plusieurs autres, envoioient leurs députés, qu'on appeloit Béotarques, Chefs ou Principaux de la Béotie.

nous secourrions les Béotiens résidants à Thèbes. Il employoit, suivant sa coutume, des expressions captieuses pour donner le change, comme si les Béotiens, réellement et injustement maltraités, devoient admirer eux-mêmes le tour adroit et subtil de Démosthènes, et non s'indigner des traitements injustes qu'ils es-suyoient. Ensuite il vous a chargés des deux tiers de la dépense, vous qui étiez plus éloignés du péril, et n'a chargé les Thébains que du tiers qui restoit, se faisant payer pour chacun de ces arrangements. Il a partagé entre eux et vous le commandement sur mer, et vous a laissé tous les frais en entier. Pour le commandement sur terre, parlons sans détour, il l'a abandonné aux seuls Thébains, en sorte que pendant tout le cours de la guerre, Stratoclès (*) votre général ne pouvoit décider en

(*) L'histoire ne parle pas de général nommé Stratoclès, qui ait commandé les troupes des Athéniens après leur alliance conclue avec les Thébains ; elle parle de Charès et de Lysiclès, qui commandoient l'armée d'Athènes à la bataille de Chéronée, à moins que Stratoclès ne l'ait commandée dans plusieurs petits combats livrés avant cette bataille.

maître du salut de vos soldats ; et on ne peut pas dire que je suis seul qui l'accuse ici, tandis que les autres ne lui reprochent rien ; je l'accuse d'avoir malversé, tout le monde le lui reproche, vous le savez et le voyez vous-mêmes, et vous n'en témoignez nul courroux. Voici en effet comme vous êtes disposés à l'égard de Démosthènes : l'habitude où vous êtes d'entendre raconter ses malversations vous les fait voir sans surprise ; mais vous ne devez pas agir de la sorte, vous devez, si vous voulez réussir mieux par la suite, vous animer contre lui et le punir.

La seconde iniquité qu'il a commise, et qui surpasse la première, c'est que, par un complot formé avec les chefs de la Béotie, il a trouvé moyen d'enlever au sénat et au peuple de notre ville la discussion et la décision des affaires, et de les transporter au tribunal qui siège à Thèbes dans la citadelle (*). Par-là il s'est acquis à lui-même une puissance si absolue qu'il montoit à la tribune pour vous annoncer que, sans attendre vos ordres, il iroit

(*) En grec, dans la *Cadmée*, nom de la citadelle de Thèbes

en députation par-tout où il le jugeroit nécessaire. Si quelqu'un des généraux le contredisoit, asservissant les principaux de l'état et les accoutumant à ne le contredire en rien, il osoit dire qu'il traduiroit le camp devant la tribune; que dans la tribune vous aviez reçu plus de services d'un seul de vos orateurs que dans le camp de tous vos généraux. Quant à la paye des étrangers, n'a-t-il pas pillé la caisse militaire? ne s'est-il pas fait payer pour des hommes qui ne servoient pas? Après avoir loué dix mille de ces étrangers aux habitants d'Amphysse, malgré mes plaintes et mes protestations dans les assemblées, n'a-t-il point, au gré de Philippe, exposé sans défense la république dépourvue de troupes étrangères? Que croyez-vous, en effet, que ce prince souhaitoit alors davantage, sinon de combattre séparément ici les troupes athéniennes et les troupes étrangères à Amphysse, et de tomber ensuite sur les Grecs abattus par un coup si terrible? Et Démosthènes, l'auteur de ces maux, n'est point satisfait de n'avoir pas été puni, il veut être honoré d'une couronne d'or, il s'irrite si on ne le veut pas : il n'est point content d'être proclamé devant vous, il s'in-

digne si on refuse de le proclamer devant tous les Grecs. C'est ainsi, comme on le voit, qu'un mauvais génie, armé d'une grande puissance, devient l'artisan des calamités publiques.

Mais la troisième iniquité est sans contredit la plus affreuse. Philippe ne méprisoit point les Grecs, il n'ignoroit point, car ce prince étoit intelligent, qu'il alloit tout risquer en un jour. En conséquence il vouloit faire la paix, il alloit vous envoyer des députés : d'ailleurs les principaux de Thèbes craignoient eux-mêmes le péril d'une action décisive, et avec raison ; car ils étoient instruits de ce qu'ils pouvoient craindre, non par un orateur timide, déserteur de son poste (*), mais par la guerre de Phocide (**), qui, pendant l'espace de dix ans qu'elle a duré, leur a donné une leçon

(*) Démosthènes, s'étant trouvé à la bataille de Chéronée, quitta, dit-on, son poste, jeta son bouclier, et prit lâchement la fuite.

(**) La plupart des peuples de la Grèce, et surtout les Thébains, déclarèrent la guerre aux Phocéens, qui avoient profané, en les cultivant, des terres consacrées à Apollon. Cette guerre fut fort longue, et fut appelée la Guerre de Phocide, ou la Guerre Sacrée.

qu'ils n'oublieront jamais : telle étoit la disposition des esprits. Démosthènes s'apercevoit déjà que les chefs des Béotiens alloient faire la paix en particulier, et recevoient seuls l'argent de Philippe ; s'imaginant donc qu'il seroit indigne de vivre s'il manquoit un seul profit honteux, il s'élançe dans l'assemblée lorsque personne ne parloit de paix en aucune façon, et là, comme s'il eût voulu annoncer aux chefs de la Béotie qu'ils eussent à lui apporter sa part de l'argent, il jura par Minerve, dont Phidias semble n'avoir fait la statue que pour fournir à Démosthènes un moyen de se corrompre et de se parjurer, il protesta que, si quelqu'un parloit de faire la paix avec Philippe, il le saisiroit aux cheveux, et le traîneroit lui-même en prison, nous rappelant par cette vivacité furieuse l'ancien ministre Cléophon (*), qui, dans la guerre contre Lacédémone, perdit, à ce qu'on rapporte, la république par ses emportemens. Mais, com-

(*) On ne trouve nulle part dans l'histoire la moindre trace de ce Cléophon, qui cependant devoit être célèbre, comme destructeur de sa patrie, au temps de la guerre du Péloponnèse.

me les Thébains ne l'écoutoient pas, que même ils rappeloient vos soldats déjà partis, pour que vous délibérassiez sur la paix, il entre alors en fureur, et, montant à la tribune tout hors de lui-même, il traite les chefs des Béotiens de lâches qui trahissoient les intérêts de la Grèce, et leur signifie qu'il alloit faire un décret, lui qui ne regarda jamais l'ennemi en face, en vertu duquel vous enverriez des députés à Thèbes pour demander aux Thébains un passage contre Philippe. Les principaux de Thèbes, honteux, et craignant de paroître en effet avoir trahi les intérêts de la Grèce, renoncèrent à la paix et ne pensèrent plus qu'à la guerre.

C'est ici le lieu de vous dire un mot de ces braves citoyens, qu'il a envoyés à un péril évident, quoique les sacrifices ne fussent point favorables; (*) de ces illustres morts, dont il a osé louer la bravoure, en foulant leurs tombeaux de ces pieds timides qui ont fui, qui ont

(*) C'étoit l'usage à Athènes de faire rapporter dans la ville les os des citoyens morts en combattant pour la patrie, de les y faire inhumer aux dépens du public, et de choisir un orateur pour faire leur éloge.

abandonné leur poste. O homme le plus lâche de tous les hommes, le plus incapable de faire de grandes choses, mais le plus effronté, le plus audacieux en paroles, aurez-vous le front tout-à-l'heure, à la face de cette assemblée, aurez-vous le front de dire qu'on vous doit une couronne pour tous les malheurs dont vous êtes la cause? et s'il le dit, Athéniens, le souffrirez-vous? la mémoire de ces braves gens, morts pour notre défense, mourra-t-elle avec eux? Transportez-vous en esprit du tribunal au théâtre; imaginez-vous voir le héraut s'avancer, entendre la proclamation faite en vertu du décret. Pensez-vous que les parents de nos guerriers malheureux versent plus de larmes, pendant les tragédies, sur les infortunes des héros qui paroîtront ensuite, que sur l'ingratitude de la république? Quel homme, je ne dis pas un Grec, je dis simplement un homme né de parents libres, ne seroit point pénétré de douleur, quand à

Démosthènes fut choisi pour faire l'éloge de ceux qui étoient morts à Chéronée. On prononçoit sans doute l'éloge funèbre sur le lieu même où les os des guerriers avoient été inhumés.

la vue du théâtre, supposé même qu'il eût oublié tout le reste, il se souviendrait du moins qu'à pareil jour, avant les tragédies, lorsque la république étoit gouvernée par de meilleures lois, et de meilleurs magistrats, le héraut s'avançoit, et présentant aux Grecs les jeunes orphelins dont les pères étoient morts à la guerre, revêtus tous d'une armure complète, il faisoit cette proclamation si belle, si capable d'exciter à la vertu : *Ces jeunes gens, disoit-il, dont les pères sont morts à la guerre en combattant avec courage, le peuple les a élevés pendant leur enfance, il les revêt maintenant d'une armure complète, les renvoie à leurs affaires domestiques sous d'heureux auspices, et les invite à mériter les premières charges.* C'est là ce que proclamait autrefois le héraut; mais aujourd'hui, que dira-t-il en présentant aux Grecs celui-là même qui a rendu orphelins nos enfants? Qu'annoncera-t-il? S'il répète les paroles du décret, la vérité ne se taira point sans doute: élevant la voix elle en publiera toute la honte, et contredira le héraut, elle annoncera que le peuple couronne cet homme, s'il faut l'appeler homme, pour sa vertu, lui qui est plein de vices, et

noirci de crimes ; pour sa fermeté courageuse , lui qui est un lâche , lui qui a abandonné son poste. Je vous en conjure , Athéniens , au nom de Jupiter et des autres dieux , n'allez pas , sur le théâtre , ériger un trophée contre vous-mêmes , n'allez pas , en présence des Grecs , taxer de folie le peuple d'Athènes , ne rappelez pas aux Thébains les maux sans nombre , les maux sans remède qu'ils ont essuyés ; ces infortunés Thébains qui , obligés de fuir de leur ville , grace à Démosthènes , ont été reçus dans la vôtre ; ces exilés malheureux dont la corruption de ce traître , (*) et l'argent du roi de Perse ont tué les enfants , détruit les temples et les tombeaux. Mais , puisque vous n'étiez pas en personne à leur désastre , transportez-vous-y par la pensée : représentez-vous une ville prise d'assaut , des murs renversés ,

(*) Darius , roi des Perses , que vainquit Alexandre , voyoit que Philippe ne cherchoit à envahir la Grèce que pour tomber ensuite sur lui. Il favorisoit donc de tout son pouvoir Démosthènes , le plus fier ennemi du roi de Macédoine. L'orateur , qui aimoit sa patrie , la défendoit contre l'ambition de Philippe , qui tenta inutilement de le corrompre ; mais , comme

des maisons réduites en cendre, de jeunes enfants traînés en servitude, des hommes et des femmes avancés en âge, privés, hélas! dans une extrême vieillesse, des douceurs de la liberté, versant des larmes, vous adressant des prières, indignés, non pas tant contre les instruments, que contre les auteurs de leurs maux, vous suppliant enfin de ne point couronner le fléau de la Grèce, de vous garantir du mauvais sort, de la mauvaise fortune attachée à sa personne : car ni particulier, ni république ne réussit jamais avec les conseils de Démosthènes. Vous ne rougissez pas, Athéniens, vous qui avez fait une loi contre les nautoniers de Salamine, qui avez ordonné que quiconque d'entre eux auroit renversé sa barque dans le trajet, sans même qu'il y eût de sa faute, ne pourroit plus par la suite exer-

il ne haïssoit pas l'argent, il étoit charmé de pouvoir en même temps et ménager les intérêts d'Athènes en se prêtant aux vues de Darius, conformes à celles des Athéniens, et augmenter sa fortune, en profitant lui-même des richesses immenses de ce prince. Par-là, il satisfaisoit à-la-fois deux passions, dont l'une n'étoit pas à beaucoup près aussi noble que l'autre.

cer sa profession, afin d'apprendre combien on doit ménager la vie des Grecs : vous ne rougissez point de laisser encore gouverner l'état à celui qui a renversé totalement votre ville, et la Grèce entière.

Mais afin de parler de la quatrième époque, et des circonstances présentes, je dois, Athéniens, rappeler à votre souvenir que non seulement Démosthènes quitta son poste le jour de la bataille, mais encore, qu'étant monté sur un de vos vaisseaux, il alla rançonner les Grecs. Un bonheur inespéré l'ayant ramené dans la ville, tremblant d'abord, et montant à la tribune presque sans vie, il vous prioit de le nommer pour maintenir la paix. Vous ne voulûtes pas même, dans les commencements, insérer dans vos décrets le nom de Démosthènes, vous y insérâtes celui de Nausiclès (*), et il veut à présent lui qu'on le couronne. Lorsque Philippe fut mort, et qu'Alexandre fut monté sur le trône, il recommença à vous entretenir de prodiges, dressa

(*) Nausiclès, général d'Athènes, qui se signala plus d'une fois par ses libéralités envers l'état.

des autels à Pausanias (*), fit des sacrifices honteux, et rendit le sénat complice d'une joie déshonorante. Il traitoit Alexandre d'imbécille (**), il assuroit qu'il ne sortiroit point de Macédoine, qu'il resteroit dans Pella, occupé uniquement à promener, à conserver sa personne : *et je n'assure point cela*, disoit-il, *sur de simples conjectures, je le sais de science certaine, puisque le courage ne s'achète qu'au prix du sang*. Il parloit de la sorte, lui qui n'avoit pas une goutte de sang dans les veines, qui jugeoit d'Alexandre, non par le caractère d'Alexandre, mais par sa propre timidité. Les Thessaliens ayant résolu de vous faire la guerre, le jeune prince, animé d'une juste

(*) Pausanias, jeune seigneur de la cour de Philippe, à qui ce prince n'avoit pas rendu justice, et qui l'assassina pour se venger.

(**) En grec, il donnoit à Alexandre le surnom de Margitès. Margitès étoit le nom que l'on donnoit en grec à un imbécille et à un hébété. Suidas prétend que Margitès étoit un homme célèbre par sa sottise. Margitès étoit le titre d'un poëme, que quelques uns attribuent à Homère.

colère , ayant investi Thèbes , Démosthènes nommé par vous ambassadeur , arrivé au milieu du mont Cithéron , prit l'épouvante aussitôt , revint au plus vite sur ses pas , également inutile et dans la paix et dans la guerre. Et ce qu'il y a de plus étonnant , c'est que vous ne livrâtes point , vous ne laissâtes point juger dans l'assemblée des Grecs ce traître , qui vous a livrés et vendus , si ce qu'on dit est vrai. Car , suivant le rapport des nautoniers (*) qui conduisoient vos citoyens députés vers Alexandre , et de vos députés eux-mêmes (l'histoire est fort croyable) , il y avoit dans le vaisseau un certain Aristion , natif de Platée , et fils d'Aristobule le médecin , quelqu'un de vous peut le connoître. Ce jeune homme , d'une beauté rare , habita long-temps dans la maison de Démosthènes ; sur quel pied il y étoit ,

(*) En grec , *des Paraliens* , c'est-à-dire , des habitants des côtes de la mer. Les habitants de l'Attique se divisoient en habitants des plaines , en habitants des montagnes , et en habitants des côtes. Ceux-ci probablement avoient des vaisseaux de passage , dans lesquels ils conduisoient ceux qui vouloient se rendre dans un pays étranger.

ce qu'il y faisoit , c'est ce qu'on ne sait pas au juste , et la pudeur ne permet pas de l'approfondir. Aristion , à ce que j'apprends , dont on ignoroit l'origine et la vie , s'insinue dans le palais d'Alexandre , et gagne ses bonnes grâces. Démosthènes , par son moyen , écrit des lettres au nouveau monarque , lui prodigue ses flatteries , se ménageant par-là une réconciliation utile , et une certaine sécurité. Le fait s'accorde avec l'accusation , en voici les preuves. Si Démosthènes pensoit alors comme il affecte de penser à présent , si , comme il le dit à présent , il étoit si contraire à Alexandre , il s'est offert trois occasions de nuire à ce prince , sans qu'il paroisse avoir profité d'aucune.

D'abord , Alexandre , nouvellement monté sur le trône , passa en Asie , sans avoir auparavant réglé les affaires de son royaume ; le roi de Perse étoit abondamment fourni de vaisseaux , d'argent et de troupes , il nous auroit reçus volontiers dans son alliance , vu les dangers qui le menaçoient : dans cette première occasion , qu'avez-vous dit , Démosthènes , qu'avez-vous proposé ? Je veux , si vous le voulez ainsi , que vous ayez craint , que vous ayez suivi votre naturel ; cependant ,

les conjonctures de la république n'attendent pas après la timidité d'un orateur.

Mais ensuite, lorsque Darius se fut avancé avec toutes ses troupes, (*) qu'Alexandre étoit presque enfermé dans la Cilicie, manquant de tout, comme vous le disiez, qu'il devoit bientôt, suivant votre rapport, être écrasé par la cavalerie des Perses ; lorsque la ville ne pouvoit contenir votre insolence, que tenant à la main les lettres que vous aviez reçues, vous les promeniez par-tout avec affectation, faisant remarquer mon air à quelques uns, comme celui d'un homme abattu et désespéré, disant que j'étois une victime déjà couronnée de fleurs (**), et prête à expirer

(*) C'est près d'Issus, ville de Cilicie, qu'Alexandre remporta une victoire célèbre sur les Perses, dont la cavalerie étoit fort nombreuse.

(**) En grec, *m'appelant le taureau aux cornes dorées, et disant que j'étois couronné*. Personne n'ignore que, dans les sacrifices, on doroit les cornes des grandes victimes, telles que le bœuf et le taureau, et qu'on couronnoit de feuilles d'arbre ou de plante toutes les victimes, grandes ou petites, qu'on alloit immoler.

sous le couteau , que ce seroit fait de moi au moindre revers qu'éprouveroit Alexandre ; vous ne fîtes rien même alors , vous vous réservâtes pour une meilleure occasion.

Mais laissons là des objets déjà un peu anciens, parlons de ceux qui sont tout récents. Les Lacédémoniens, avec le secours des étrangers, engagèrent un combat et défirent une armée auprès de Corrhage. Les Eléens, les Achéens, étoient entrés dans leur parti, excepté les Pellénéens (*), et toute l'Arcadie, excepté Mégalopolis. Cette ville étoit assiégée, et sur le point d'être prise, on en attendoit la nouvelle tous les jours. Alexandre (**) avoit

(*) Eléens, habitants d'Élos ; Pellénéens, habitants de Pellène ; Achéens, habitants de l'Achaïe. Par rapport à ces deux villes et à cette contrée, voyez le catalogue alphabétique placé avant cette harangue.

(**) Alexandre, après la défaite de Darius, avoit pénétré dans la partie septentrionale de l'Asie du côté du pôle arctique. L'orateur, ou par exagération, ou parceque véritablement les Grecs ne connoissoient rien au-delà, dit qu'il avoit pénétré au-delà du pôle arctique et presque au-delà des bornes de l'univers.

pénétré jusqu'au-delà du pôle arctique , et presque au-delà des bornes de l'univers. Antipater (*) s'occupoit depuis long-temps à lever des troupes ; l'avenir étoit fort incertain. Montrez-nous , Démosthènes , ce que vous fîtes , ce que vous dites alors , je vous cède la tribune , parlez-y à votre aise. Puisque vous gardez le silence , je vous pardonne votre embarras , je vais rapporter , moi , ce que vous disiez alors. Ne vous rappelez-vous pas , Athéniens , les expressions horribles et monstrueuses qu'il vous débitoit dans cette tribune , et que vous aviez , plus insensibles que le marbre , la patience d'entendre ? *Il y a des gens ,* disoit-il , *qui ébourgeonnent la république ; qui ébranchent le peuple ; on coupe les nerfs des affaires ; les uns nous plient comme de l'osier , les autres nous enfilent comme des aiguilles.* De qui sont , bête féroce , ces expressions , ou plutôt ces monstres d'expressions ? Dirai-je ensuite de quelle manière , vous tournant , et vous agitant dans la tribune ,

(*) Antipater , seigneur de Macédoine , qu'Alexandre avoit chargé , en partant pour l'Asie , de gouverner le royaume pendant son absence.

vous vous donniez pour le plus grand ennemi d'Alexandre : c'est moi , disiez-vous , qui ai armé contre lui les Lacédémoniens , c'est moi qui ai soulevé contre lui les Thessaliens et les Perrhébiens (*). En effet , Démosthènes , vous pourriez soulever la moindre bourgade , vous pourriez approcher , je ne dis pas d'une ville , mais d'une maison où il y auroit le moindre péril ? Si on y distribue de l'argent , vous y volerez sans doute ; mais qu'on n'attende de vous aucune action de bravoure. S'il arrive par hasard quelque événement heureux , vous vous l'attribuerez , vous vous en afficherez l'auteur ; s'il survient quelque alarme , vous prendrez la fuite , et quand nous serons rassurés , vous demanderez des récompenses , vous exigerez des couronnes d'or.

Mais , dira-t-on , c'est un bon républicain. Si vous ne faites attention qu'à la beauté de ses paroles , il vous trompera toujours , comme il vous a déjà trompés ; examinez son caractère et la vérité , il ne vous trompera jamais. C'est la règle que vous devez suivre en l'écou-

(*) Perrhébiens , habitants de Perrhébie , contrée de Thessalie.

tant. Je vais considérer avec vous les qualités qui forment un citoyen sage, un bon républicain, je leur opposerai celles qui constituent un mauvais citoyen, partisan de l'oligarchie : comparant ensemble ces deux hommes, et les rapprochant de Démosthènes, voyez, non pas duquel des deux il tient le langage, mais duquel des deux il suit la conduite.

Vous conviendrez avec moi, je pense, que telles sont les qualités que doit avoir un bon républicain. Premièrement, il doit être libre du côté de son père et de sa mère, afin que le malheur de sa naissance ne le rende pas mal-intentionné pour les lois, qui maintiennent la démocratie. Il faut secondement que ses ancêtres aient bien mérité du peuple, ou du moins qu'ils ne se soient pas attiré sa haine, de peur qu'il ne veuille venger sur la république les disgrâces de sa famille. Il faut en troisième lieu qu'il soit naturellement sage, modéré, et bon économe dans sa maison, pour que la folie de ses dépenses ne l'engage pas à se laisser corrompre au préjudice du peuple. Quatrièmement, le bon sens chez lui doit être joint à l'éloquence. Il est beau de pouvoir et démêler soi-même par les lumières de l'esprit

ce qu'il y a de mieux à dire, et le persuader aux autres par la force de la parole; sinon, le bon sens est toujours préférable à l'éloquence. Cinquièmement enfin, il doit être rempli d'un courage qui l'empêche d'abandonner le peuple dans les guerres et dans les périls. Les qualités opposées à celles-là constituent le partisan de l'oligarchie; qu'est-il besoin d'entrer dans le détail? Examinez maintenant quelles sont les qualités de Démosthènes, que l'examen se fasse en toute justice.

Il eut pour père Démosthènes de Péanée (*), homme libre, il en faut convenir. Voici quelle est sa famille du côté de sa mère, et de son aïeul maternel. Un certain Gylon (**) de Céramée avoit livré aux ennemis Nymphée, ville de Pont : cette ville alors nous appartenoit. Le traître n'attendit pas le jugement qui le condamnoit à mort, il s'exila lui-même, vint dans le Bosphore, reçut des tyrans de ce lieu, pour récompense de sa perfidie, une maison appelée les Jardins, épousa une femme riche sans doute et bien dotée, mais Scythe de na-

(*) Péanée, Céramée, bourgs attiques.

(**) Connue seulement par ce qui en est dit ici.

tion. Il en eut deux filles qu'il envoya ici avec de grosses sommes d'argent. Il maria l'une à quelqu'un que je ne nommerai pas (*), je ne veux point me faire d'ennemis. Démosthènes de Péanée, au mépris de toutes nos lois, a épousé l'autre, qui nous a donné cet intrigant, ce turbulent imposteur. Ainsi du côté de son aïeul maternel, c'est un ennemi du peuple, vous condamnâtes à mort ses ancêtres. Du côté de sa mère, c'est un Scythe, c'est un barbare qui n'a de grec que le langage ; il a le cœur trop mauvais pour être Athénien.

Par rapport à sa vie privée, quel est-il ? d'armateur il devint tout-à-coup faiseur de mémoires : il avoit follement dissipé son patrimoine. Ayant la réputation de trahir ses clients, et de se vendre aux parties adverses, il quitta ce métier, et passa d'un saut à la tribune. Il tira beaucoup d'argent de la république, et n'en conserva que fort peu. Les tré-

(*) Démosthènes nous révèle lui-même, dans une de ses harangues, le nom qu'Eschine supprime ici par des raisons politiques, et nous apprend que sa mère étoit fille de Gylon, et sœur d'une autre fille qui épousa Démocharès.

sors du roi de Perse coulent maintenant au gré de ce prodigue, il en est comme inondé, mais cela ne lui suffit pas : car nulle richesse ne suffit à un dissipateur. Il vit enfin non de ses revenus, mais de vos périls.

Quant au bon sens et à l'éloquence, quel est son talent ? de bien dire et de mal faire. La manière, par exemple, dont il se livre à des plaisirs défendus pour toutes les lois, celle dont il use des plus légitimes est si infame, que je n'ose la révéler. Car, en général, on hait ceux qui parlent trop ouvertement des infamies d'autrui. De là que revient-il à la république ? de belles harangues et de méchantes actions.

Pour le courage, je n'ai qu'un mot à dire. S'il nioit sa lâcheté, si vous n'en étiez pas intimement convaincus, je m'arrêteroie pour vous en convaincre ; mais puisqu'il l'avoue lui-même devant le peuple, que vous n'en doutez nullement, il me reste à vous rappeler les lois portées contre les lâches. Solon, cet ancien législateur, a cru devoir soumettre à la même peine celui qui refuse de servir, celui qui abandonne son poste, en un mot, tout citoyen lâche : car on intente procès à la lâcheté. On sera peut-être surpris qu'on intente procès

au tempérament ; oui , on l'intente , et pourquoi cela ? c'est afin , sans doute , que chacun de nous , craignant moins les armes des ennemis que la peine des lois , combatte pour la patrie avec plus de courage. Le législateur exclut de l'aspersion lustrale dans les assemblées tout citoyen lâche , celui qui refuse de servir , qui abandonne son poste , il les déclare indigne d'obtenir une couronne , d'être admis aux sacrifices publics ; et vous , Ctésiphon , vous voulez que nous couronnions celui que les lois nous défendent de couronner ; vous produisez sur le théâtre , pendant les tragédies , celui qui ne peut pas y paroître ; vous introduisez dans le temple de Bacchus (*) un lâche qui a livré les temples des dieux. Mais , Athéniens , ne perdons pas de vue notre sujet. N'oubliez pas cette règle : quand Démosthènes vous dira qu'il est un bon républicain , considérez non son langage , mais sa conduite ; examinez non ce qu'il dit être , mais ce qu'il est.

Mais , puisque nous parlons de couronnes et de récompenses , il est à propos , Athéniens ,

(*) On jouoit des tragédies dans ce temple , et on y proclamoit des couronnes.

de vous prévenir que , si vous n'arrêtez le cours de cette prodigalité imprudente , qui vous fait couronner au hasard et récompenser tout le monde , ceux à qui vous prodiguerez ainsi les honneurs ne vous en sauront aucun gré , et les affaires de l'état n'en iront pas mieux. Vous ne corrigerez pas en effet les mauvais citoyens , et vous découragerez les bons. Je crois avoir de fortes preuves pour établir ce que j'avance. Si on vous faisoit cette demande : Athéniens , la république vous paroît-elle plus florissante de notre temps que du temps de nos ancêtres ? Vous avoueriez tous qu'elle étoit plus florissante du temps de nos ancêtres. Les hommes alors valoient-ils mieux qu'à présent ? Alors ils excelloient , à présent ils dégénèrent. Les couronnes et les éloges , les récompenses et (*) les gratifications publiques étoient-elles autrefois plus fréquentes qu'aujourd'hui ? Autrefois les

(*) En grec , *les distributions de nourriture dans le Prytanée*. On nourrissoit , aux dépens du public , dans le Prytanée (lieu où s'assembloient les Prytanes) , ceux qui avoient signalé leur zèle pour la république ; et cet honneur étoit un des plus grands qu'un citoyen pût recevoir pour prix de ses services.

honneurs étoient rares chez nous, le nom de la vertu étoit précieux : aujourd'hui rien de si commun, rien de si avili que les honneurs ; vous prodiguez des couronnes par habitude, et non par réflexion. D'après cette idée, ne trouvez-vous donc pas étrange que les récompenses soient à présent plus fréquentes, et que néanmoins les affaires de l'état alassent mieux alors qu'elles ne vont à présent ; que les hommes valussent mieux autrefois qu'ils ne valent aujourd'hui ? Je vais tâcher, Athéniens, de vous en donner la raison. Pensez-vous qu'on voulût, pour aucune des fêtes de votre ville (*), s'exercer à la lutte, au pugilat(**), s'occuper enfin de quelque autre exercice pénible, si la couronne se donnoit, non point au meilleur athlète, mais au plus intrigant ? non, on ne le voudroit pas. Mais, comme la couronne donnée au vainqueur est rare, honorable, difficile à gagner, qu'elle procure une gloire immortelle, il est des hommes

(*) Voyez les fêtes des Athéniens, 8^e volume de cette Bibliothèque.

(**) En grec, *s'exercer au pancrace*. C'étoit un combat mêlé de la lutte et du pugilat.

robustes qui remettent leurs corps entre vos mains (*), prêts à supporter les plus rudes travaux, à s'exposer aux plus grands hasards. Imaginez-vous donc que vous êtes établis juges de la vertu des citoyens (**), et considérez que, si vous ne récompensez, suivant les lois, qu'un petit nombre de gens qui en seront dignes, une foule d'illustres athlètes se disputeront sous vos yeux le prix de la vertu; mais si, dans la distribution des récompenses, vous favorisez l'intrigue et la sollicitation, les

(*) L'état des athlètes étoit aussi dur et gênant que pénible et périlleux. Esclaves du public, leurs corps étoient consacrés à ses plaisirs.

(**) En grec, établis *Agonothètes*. On appeloit Agonothètes ceux qui présidoient aux jeux solennels de la Grèce, ou aux jeux particuliers de chaque ville. On leur faisoit prêter serment qu'ils observeroient très religieusement toutes les lois prescrites dans chaque sorte de combat, et qu'ils ne feroient rien, ni directement ni indirectement, contre l'ordre et la police établie dans les jeux. Les Agonothètes, à Athènes, étoient chargés de veiller à la proclamation des couronnes accordées aux citoyens pour récompenser leurs services.

plus heureux naturels se corrompent eux-mêmes.

Je vais mettre cette vérité dans un nouveau jour. (*) Thémistocle , qui commandoit votre flotte lorsque vous vainquîtes le roi de Perse à Salamine , vous paroît-il un plus grand homme que Démosthènes , qui a abandonné son poste ? Celui-ci vous paroît-il l'emporter sur Miltiade , qui vainquit les barbares à Marathon ; (**) sur ces braves citoyens , qui ramenèrent de Phyle

(*) Thémistocle , et Miltiade , fameux généraux d'Athènes ; l'un commandoit l'armée navale des Athéniens à la bataille de Salamine , et contribua beaucoup à la victoire que les Grecs y remportèrent sur les Perses ; l'autre commandoit à Marathon l'armée athénienne , qui , n'étant composée que de dix mille hommes , défit plus de cent mille Perses. Il y a en grec , *Miltiade qui vainquit les Barbares à Marathon*. Les Grecs appeloient étrangers tous ceux qui n'étoient pas de leur ville ou de la dépendance de leur ville , et barbares , tous ceux qui n'étoient pas Grecs.

(**) Les Lacédémoniens , vainqueurs , avoient établi dans Athènes trente tyrans , qui la tenoient en servitude , et abusoient de l'autorité souveraine. Thrasybule fut le premier et le seul à leur déclarer la

le peuple fugitif ; sur ce fameux Aristide (*), surnommé le Juste ; surnom que Démosthènes est bien loin de mériter ? Pour moi , j'en atteste tous les habitants de l'olympé , je ne crois pas qu'il convienne de parler en un même jour de cette bête féroce et de ces illustres personnages. Eh bien ! que Démosthènes nous montre s'il est dit quelque part qu'on ait couronné

guerre. Il se retira dans Phyle , forteresse de l'Attique , suivi seulement d'une trentaine d'amis. Ses forces s'accrurent au point qu'il vainquit les trente tyrans , rentra dans Athènes , et remit le peuple en possession de ses droits.

(*) Comme il falloit souvent équiper des flottes et lever des troupes pour l'intérêt commun de la nation , on choisit Aristide pour régler les sommes que chaque ville de la Grèce seroit tenue de contribuer. Une marque sûre du désintéressement de ce grand homme , qui lui confirma le surnom de Juste , que lui avoient mérité la droiture de ses intentions , la pureté de son zèle , et la sincérité de sa vertu , c'est qu'ayant été dans un emploi de cette importance , il mourut si pauvre , qu'à peine laissa-t-il de quoi fournir aux frais de ses funérailles. La reconnaissance publique se chargea de l'éducation et de l'établissement de ses filles.

quelqu'un de ces grands hommes. Le peuple étoit-il donc ingrat ? non , mais il étoit magnanime ; et les citoyens auxquels il n'accordoit pas cet honneur étoient vraiment dignes de la république. Ils ne croyoient pas , ces héros d'Athènes , que leur gloire dût être consignée dans des décrets , mais dans le souvenir de ceux qu'ils avoient servis : souvenir qui , depuis ce temps jusqu'aujourd'hui , subsiste encore , et subsistera toujours.

Il est bon de vous rappeler les récompenses qu'on leur accordoit. (*) Il y eut jadis des citoyens courageux qui , après avoir essuyé les plus longues fatigues , et couru les plus grands périls , combattirent et défirent enfin les Mèdes

(*) Ce fut sous la conduite de Cimon , un de leurs grands généraux , que les Athéniens combattirent et défirent les Perses auprès du Strymon dans la Thrace. Les Perses s'étoient emparés de plusieurs villes dans ce pays , d'où ils incommodoient beaucoup les Grecs. Cimon poursuivit sa victoire , et les en chassa. Eschine dit les Mèdes et non les Perses ; mais on sait que les Mèdes avoient été réunis à l'empire des Perses , et ne faisoient avec eux qu'un seul et même peuple.

auprès du Strymon. Revenus à Athènes, ils demandèrent au peuple une récompense : le peuple leur en accorda une, fort belle et fort honorable pour ces temps-là. Il fut ordonné qu'on leur dresseroit trois statues de pierre dans la galerie des statues, avec défense d'y mettre leurs noms, afin, sans doute, que l'inscription parût être faite pour le peuple, et non pour les généraux. Je ne dis rien que de véritable, vous en jugerez par les vers.

INSCRIPTION DE LA PREMIÈRE STATUE.

* Ils étoient pleins d'ardeur, ces guerriers généreux,
« Que le Strymon a vus des Mèdes orgueilleux
« Dompter, le glaive en main, la fureur insolente,
« Et porter dans leurs rangs la mort et l'épouvante. »

INSCRIPTION DE LA SECONDE.

« De ses illustres chefs la sensible patrie
« Récompense ainsi la valeur ;
« Pour elle craindrons-nous d'exposer notre vie
« Excités par un tel honneur ? »

INSCRIPTION DE LA TROISIÈME.

« C'est d'ici que jadis le vaillant Menestée
« Suivit aux champs troyens les braves fils d'Atrée.

- « Si l'on en croit Homère , il étoit au combat
- « Habile capitaine , intrépide soldat.
- « La science guerrière , et l'ardeur du courage
- « Du peuple athénien fut toujours le partage. »

Voyez-vous dans une de ces inscriptions le nom des généraux ? dans aucune. Le peuple seul y est nommé. Transportez-vous en esprit dans la galerie des peintures : car la place publique nous offre des monuments de tous nos beaux exploits. Dans quelle vue, Athéniens, vous parlè-je de la galerie des peintures ? On y a représenté le combat de Marathon. Quel étoit le général ? c'étoit Miltiade, répondriez-vous, si on vous le demandoit. Son nom cependant n'y est pas gravé : pourquoi cela ? n'a-t-il pas demandé cet honneur ? oui, mais on le lui a refusé ; on lui a permis seulement de se faire peindre à la tête de l'armée, exhortant ses troupes. On peut voir dans le temple de Cybèle, auprès de la salle du sénat, la récompense dont vous honorâtes ceux qui ramenèrent de Phyle le peuple fugitif. Celui qui proposa et fit passer le décret étoit Archine, un de ces braves citoyens. Il proposa d'abord de leur donner mille drachmes pour les of-

frandes et les sacrifices, c'est un peu plus de dix drachmes par tête. Il demande ensuite qu'on leur accorde à chacun non une couronne d'or, mais une couronne d'olivier : une couronne d'olivier étoit alors précieuse, une couronne d'or est maintenant avilie ; et Archine ne veut pas que ces récompenses soient données au hasard : le sénat doit , après une exacte recherche , désigner ceux qui , dans Phyle , ont soutenu le siège avec bravoure contre les Lacédémoniens et les trente tyrans ; et non point ceux qui ont abandonné leur poste à Chéronée, qui ont fui lâchement devant les ennemis. Pour preuve de ce que j'avance , on va vous lire le décret.

(On lit le décret touchant la récompense accordée aux citoyens revenus de Phyle.)

Lisez aussi , pour le comparer à l'autre , le décret de Ctésiphon en faveur de Démsthènes , l'auteur de tous nos maux.

(On lit le décret de Ctésiphon.)

Ce dernier décret efface la gloire qui vous revient du premier. Le second est déshonorant si le premier est honorable. Si nos libé-

rateurs méritoient une récompense , Démosthènes est indigne d'une couronne. J'apprends néanmoins qu'il doit dire que j'ai tort de comparer ses actions à celles de nos ancêtres , que l'athlète Philamon (*) a été couronné aux jeux olympiques (**) pour avoir vaincu , non pas Glaucus , cet ancien athlète si fameux , mais les athlètes ses contemporains ; comme si nous ignorions que les athlètes ont à combattre avec

(*) Philamon , athlète contemporain d'Eschine et de Démosthènes. Glaucus , ancien athlète fort célèbre , étoit de Cariste , ville d'Eubée. Il vainquit plusieurs fois dans les jeux solennels de la Grèce. Après sa mort , son fils lui fit ériger une statue , qui le représentoit en athlète , parcequ'il s'étoit distingué dans cet état ; et les Caristiens le firent enterrer dans une île qu'on appelle encore aujourd'hui l'île de Glaucus.¹

(**) Il y avoit quatre jeux solennels dans la Grèce , qu'on célébroit avec une magnificence incroyable , et qui attiroient de tous côtés une prodigieuse multitude de spectateurs et de combattants ; les Olympiques , ainsi appelés d'Olympie , autrement dite Pise , ville de l'Élide , dans le Péloponnèse , auprès de laquelle ils se célébroient , après quatre ans pleins et

d'autres athlètes, mais que ceux qui veulent être couronnés ont à se mesurer avec la vertu même pour laquelle on les couronne : car le héraut doit annoncer le vrai, lorsqu'il fait une proclamation sur le théâtre, en présence des Grecs. Ne dites donc pas que vous avez mieux gouverné que Patécion (*); acquérez de la vertu, et demandez ensuite des récompenses. Mais afin de ne pas m'écarter de mon sujet,

révolus, en l'honneur de Jupiter Olympien; les Pythiques, consacrés à Apollon surnommé Pythien, à cause du serpent Python qu'il avoit tué, et célébrés de même de quatre ans en quatre ans; les Néméens, qui tiroient leur nom de Némée, ville et forêt dans le Péloponnèse, et qui furent établis ou renouvelés par Hercule, après qu'il eut tué le lion de la forêt de Némée : ils se célébroient de deux ans en deux ans; les Isthmiques, qui se célébroient dans l'Isthme de Corinthe, de quatre ans en quatre ans, en l'honneur de Neptune, dont Thésée fut le restaurateur, et qui continuèrent même après la ruine de Corinthe. Il y avoit dans ces jeux des combats d'athlètes. Les jeux et les combats faisoient partie de la religion des anciens et entroient dans presque toutes leurs fêtes.

(*) Patécion étoit probablement un ministre d'Athènes, qui n'avoit pas grand mérite.

on va vous lire l'inscription faite pour les citoyens revenus de Phyle.

INSCRIPTION.

« D'une couronne Athène honora le courage
« De ces dignes enfants armés par le devoir,
« Qui brisèrent le joug d'un honteux esclavage,
« En immolant aux lois un injuste pouvoir. »

Le poète dit qu'ils furent honorés d'une couronne, parcequ'ils anéantirent un pouvoir injuste ; car tout le monde pensoit et disoit alors que l'autorité du peuple s'étoit affoiblie du moment où l'on avoit cessé de poursuivre les infracteurs des lois. J'ai appris de mon père qui est mort à l'âge de quatre-vingt-quinze ans ; ce bon vieillard, qui avoit passé par toutes les tribulations de la république, m'entretenoit souvent dans ses heures de loisir, il me disoit qu'après le retour du peuple on punissoit également et les paroles et les actions dans quiconque étoit poursuivi en justice comme infracteur des lois. Qu'y a-t-il en effet de plus criminel que de parler ou d'agir contre les lois ? Les juges, ajoutoit-il, n'écou-

toient pas comme ils écoutent aujourd'hui. Beaucoup plus sévères que l'accusateur même, ils faisoient lever le greffier à plusieurs reprises, lui ordonnoient de relire les lois avec le décret, et condamnoient comme coupables, non seulement ceux qui les avoient transgressées toutes, mais ceux encore qui, dans une seule, s'étoient écartés d'une syllabe. Mais de nos jours rien de si ridicule que la manière dont on se conduit : le greffier lit le décret de l'accusé, les juges inattentifs et distraits écoutent cette lecture comme une chanson, comme quelque chose d'indifférent. D'ailleurs les artifices de Démosthènes ont introduit dans vos tribunaux un abus honteux : on a détruit la forme de vos jugements ; c'est l'accusateur qui se justifie, et l'accusé qui accuse ; les juges oublient quelquefois ce qu'ils sont venus juger, et prononcent, comme malgré eux, sur ce dont ils ne sont pas juges. Si l'accusé touche par hasard le vrai point du procès, il fait voir, non pas que ce qu'il a proposé est légitime, mais qu'un autre avant lui, qui a proposé la même chose, a été absous ; et c'est là, comme je l'entends dire, ce qui remplit Ctésiphon d'une

confiance orgueilleuse. Cet Aristophon (*), si connu parmi vous, se vantoit publiquement d'avoir été soixante-quinze fois accusé comme infracteur des lois. Ce n'étoit pas d'un tel avantage que se vantoit Céphale, cet ancien ministre qui passa toujours pour un excellent républicain : il se glorifioit au contraire de ce qu'ayant proposé plus de décrets qu'aucun autre, on ne l'avoit jamais accusé d'avoir enfreint les lois ; et il avoit grande raison d'en tirer gloire ; car alors , sur l'article des lois , non seulement les citoyens de partis contraires s'accusoient les uns les autres , les amis accusoient encore leurs amis pour la moindre faute.

En voici une preuve frappante : Archine accusa Thrasybule d'avoir violé les lois en faveur d'un de ceux qui étoient revenus de Phyle avec lui. Il le fit condamner, quoique ses services fussent encore tout récents ; les juges n'y eurent point d'égard , car ils pensoient que si

(*) Aristophon et Céphale , l'un général , et l'autre ministre d'Athènes. Il paroît , par ce qu'en dit Eschine , que le premier étoit aussi peu scrupuleux que l'autre étoit intègre et irréprochable.

Thrasybule les avoit ramenés de Phyle dans Athènes, à présent qu'ils étoient revenus dans leur ville, c'étoit les en chasser lui-même que de donner aux lois la plus légère atteinte. Mais aujourd'hui un autre usage a prévalu : vos braves généraux, et quelques uns des citoyens pensionnés par l'état (*), sollicitent pour ceux qui sont accusés d'avoir enfreint les lois. On pourroit à juste titre les traiter d'ingrats ; car quiconque, jouissant d'une récompense honorable dans une république fondée sur la protection des dieux et des lois, ose protéger ceux par qui les lois sont attaquées, travaille à détruire la république même qui honore ses services.

Je vais exposer les règles que doit suivre un homme sage et raisonnable qui s'intéresse pour un accusé. Dans une accusation concernant les lois, on divise le jour en trois parties : la première est pour l'accusateur (**), pour les lois et pour la liberté ; la seconde est

(*) En grec, *de ceux qui ont obtenu des distributions de nourriture dans le Prytanée.*

(**) En grec, *la première eau coule pour l'accusateur.* Les anciens se servoient d'horloges d'eau, ap-

pour l'accusé et pour ses avocats (*). Si l'accusation n'est pas détruite dans le premier jugement, il reste une troisième partie du jour dans laquelle vous estimez la peine, vous la proportionnez au crime. Solliciter vos suffrages pendant l'estimation de la peine, c'est solliciter votre clémence en faveur du coupable ; mais solliciter ces mêmes suffrages dans les commencements de la cause, c'est les solliciter contre les serments, c'est les solliciter contre les lois, c'est les solliciter contre la liberté même, c'est demander une grâce qu'il n'est pas plus permis de vous demander, qu'il ne vous est libre de l'accorder. Ordon-

pelées Clepsydres, pour mesurer le temps que chaque orateur devoit parler.

(*) Dans les causes criminelles, les juges prononçoient deux fois. D'abord ils jugeoient le fond de la cause, et ensuite ils établissoient la peine. Par le premier jugement, ils ne faisoient que déclarer s'ils condamnoient l'accusé, ou s'ils le renvoyoient absous. Si la pluralité des voix étoit pour la condamnation, alors, au cas que le crime ne fût pas capital, on obligeoit le coupable à marquer lui-même la peine qu'il avoit méritée. Après quoi suivoit un second jugement des magistrats, qui proportionnoient la peine au crime.

nez donc à tous ces sollicitateurs injustes de vous laisser d'abord porter vos suffrages conformément aux lois, et de ne solliciter que pour adoucir la peine. Enfin, Athéniens, je dirois presque que seulement dans les causes qui concernent l'infraction des lois, il faudroit, par une loi expresse, interdire et à l'accusateur et à l'accusé tout recours à des sollicitateurs ; car dans ces causes le droit n'est point vague et incertain, mais réglé et fixé par vos lois. Or comme, dans l'architecture, lorsqu'on veut voir si un mur est droit ou non, on applique le niveau qui sert de règle pour s'en convaincre, de même, dans les accusations concernant les lois, on a entre les mains le niveau de la justice, la table où est écrite la loi : elle sert de règle pour apprendre si le décret attaqué est légitime ou non. Montrez-nous donc, Ctésiphon, la conformité de votre décret avec la loi, et descendez de la tribune. Qu'est-il besoin d'implorer le secours de Démosthènes (*) ? Si, négligeant de vous justifier vous-même

(*) Eschine auroit bien voulu que ce ne fût pas Démosthènes, mais Ctésiphon qui répondît à son discours. Il n'avoit point tort de redouter Démo-

dans les formes prescrites, vous implorez le secours d'un méchant homme, d'un faiseur de harangues, c'est sans doute que vous voulez surprendre vos auditeurs, nuire à la république et attenter à notre liberté. Comment donc, Athéniens, vous garantir de tels artifices? Je vais vous le dire. Lorsque Ctésiphon, monté à cette tribune, vous aura débité l'exorde qu'on aura composé pour lui, et qu'ensuite, amusant le temps, il oubliera de se justifier lui-même, avertissez-le avec douceur de prendre la table où sont écrites les lois, pour les confronter avec son décret. S'il affecte de ne vous pas écouter, ne l'écoutez pas non plus ; car vous êtes venus pour prêter l'oreille à des justifications légitimes, et non point à des apologies irrégulières. Si donc, évitant de se justifier suivant les règles, il implore le secours de Démosthènes, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de ne pas vouloir entendre ce malheureux discoureur qui croit avec des mots pouvoir renverser les lois. Qu'aucun de vous ne se fasse un mérite, lorsque Ctésiphon vous

sthènes, comme on verra par la réponse de cet orateur.

demandera s'il fera parler Démosthènes, de crier le premier (*) : *Faites-le parler, oui, faites-le parler*; car, en faisant parler ce traître, c'est contre vous-mêmes, c'est contre les lois, c'est contre la liberté que vous le faites parler; mais, si vous voulez absolument entendre Démosthènes, exigez de lui au moins qu'il suive dans sa justification le plan que j'ai suivi dans mon accusation. Voici mon plan à-peu-près, je vais vous le rappeler, Athéniens.

Je n'ai pas commencé par vous entretenir de la vie privée de Démosthènes, par attaquer aucun crime de sa vie publique, il y auroit eu de la folie; j'avois auparavant bien des choses à dire. Dans la première partie de ce discours, je vous ai d'abord exposé les lois qui défendent de couronner des comptables, ensuite j'ai convaincu Ctésiphon d'avoir proposé, au mépris de vos lois et de vous-mêmes, de couronner Démosthènes lorsqu'il étoit comptable, sans avoir même ajouté cette clause : *Après qu'il aura rendu ses comptes*. J'ai détruit les

(*) Ce que dit ici l'orateur est une preuve du plaisir que les Athéniens avoient à entendre Démosthènes.

objections frivoles qu'ils pourront opposer à la solidité de mes preuves, et que je vous conjure de ne pas oublier. Dans la seconde partie je vous ai rappelé les lois touchant les proclamations qui défendent expressément de proclamer hors de l'assemblée du peuple une couronne accordée par le peuple. Je vous ai fait voir que l'auteur du décret attaqué a enfreint les lois, non seulement en faisant couronner un comptable, mais encore en changeant le temps et le lieu de la proclamation ; en faisant proclamer la couronne, non dans la place publique, mais sur le théâtre ; non dans l'assemblée du peuple, mais en présence des Grecs, avant les tragédies. Dans la troisième partie enfin j'ai considéré Démosthènes comme particulier et comme homme d'état : j'ai passé légèrement sur le premier article, je me suis beaucoup étendu sur le second. Exigez donc de cet orateur qu'il suive ce même plan dans sa justification ; qu'il se justifie d'abord par rapport à la loi des comptables, ensuite par rapport à celle des proclamations ; enfin, ce que je regarde comme l'essentiel, par rapport aux vices et aux crimes qui le rendent indigne de la couronne. S'il vous prie de le laisser libre

sur le plan qu'il doit suivre, promettant de purger Ctésiphon du violement des lois à la fin du discours, ne vous rendez pas à sa prière, c'est un artifice pour tromper ses juges ; il n'a pas envie de garder sa promesse. Faute de bonnes raisons, il veut, par les discours étrangers qu'il jettera en avant, vous donner le change, vous faire oublier la cause. Comme donc vous voyez les athlètes, dans le pugilat, se disputer les uns aux autres l'avantage du terrain, de même vous, en vrais athlètes de la république, disputez à Démosthènes le plan de son apologie pendant tout le jour, s'il le faut. Ne souffrez pas qu'il s'écarte du sujet par des faux-fuyants étudiés ; mais toujours attentifs et sur vos gardes, observant avec soin toutes ses paroles, obligez-le de se renfermer dans la cause ; défiez-vous de ses détours artificieux.

Il est bon de vous prévenir de ce qui arrivera si vous restez fermes dans ce parti : Ctésiphon produira sur la scène ce fourbe adroit, ce brigand insigne qui a mis en lambeaux la république ; il pleure avec plus de facilité que les autres ne rient ; c'est le premier homme du monde pour se parjurer. Je ne serois par sur-

pris que, passant tout-à-coup des larmes aux injures, il n'éclatât en invectives contre les citoyens qui sont hors de cette enceinte, il ne soutînt contre eux que les partisans de l'oligarchie, désignés et notés par la vérité même, se rangent du côté de l'accusateur, et du côté de l'accusé les défenseurs de la démocratie. Lorsqu'il débitera ces discours séditieux, interrompez-le pour lui dire : Démosthènes, si les braves citoyens qui ramenèrent de Phyle le peuple fugitif vous eussent ressemblé, c'en étoit fait de la république ; mais ces grands hommes sauvèrent l'état au milieu des orages, ils firent entendre le mot d'*amnistie* (*), mot admirable et plein d'humanité. Vous, Démosthènes, vous aigrissez les esprits loin de les adoucir, plus curieux de la beauté de vos phrases que du salut des Athéniens. Lorsque pour se faire croire il aura recours aux serments,

(*) Lorsque les Athéniens vouloient éteindre leurs guerres civiles, ils avoient coutume d'ordonner, par un décret, que de part et d'autre on eût à oublier le passé. Ils avoient créé dans leur langue un mot pour exprimer cet usage. Le mot françois est *amnistie*, du mot grec qui veut dire *oubli*.

ou plutôt aux parjures , rappelez-lui que quiconque emploie souvent un tel moyen devant les mêmes auditeurs , pour donner créance à ses paroles , doit pouvoir , ce que ne peut Démosthènes , ou anéantir les dieux , ou changer les hommes.

Par rapport à ses larmes et à son ton lamentable , lorsqu'il s'écriera : Où me réfugierai-je , Athéniens ? exilé d'Athènes je n'ai plus d'asile , répondez - lui : Et les Athéniens , Démosthènes , où se réfugieront-ils ? où trouveront-ils de l'argent et des alliés ? quelles ressources avez-vous procurées à la république ? Nous voyons tout ce que vous avez fait pour vous-même : quittant la ville vous avez choisi le Pirée (*), non pour y demeurer , comme on le pourroit croire , mais pour être prêt à partir ; vous avez ramassé , pour fournir aux frais du voyage et favoriser votre fuite , les fruits odieux d'un ministère vénal. Mais enfin à quoi bon vos pleurs , vos cris et votre ton lamentable ? n'est-ce pas Ctésiphon qu'on accuse ? s'il succombe , la peine n'est-elle pas fixée par les lois ? Pour vous ,

(*) Pirée , port et faubourg d'Athènes.

Démosthènes, vous ne risquez ni vos biens, ni votre vie, ni votre honneur. Mais de quoi est-il donc jaloux? Il veut absolument des couronnes d'or proclamées sur le théâtre contre toutes les lois, lui qui devrait, si le peuple d'Athènes étoit assez insensé, assez aveugle pour vouloir le couronner dans des conjonctures si peu convenables, paroître devant lui et lui dire : Athéniens, j'accepte la couronne, mais j'en refuse la proclamation dans les circonstances présentes. Il n'est pas juste que je sois couronné, moi, lorsque la république est plongée dans l'affliction et dans le deuil (*) : mais, sans doute, c'est ainsi que parleroit un homme vraiment et solidement vertueux ; vous, Démosthènes, vous parlerez comme un scélérat hypocrite qui n'a de la vertu que le masque. Aucun de vous, Athéniens, ne doit craindre

(*) En grec, lorsque la république est dans le deuil et qu'elle a coupé ses cheveux ; métaphore prise des funérailles. Lorsqu'on avoit perdu quelqu'un qu'on aimoit, on se coupoit les cheveux pour témoigner sa tristesse, et on en couvroit le corps de celui que l'on pleuroit.

que notre orateur, héros magnanime, guerrier illustre, frustré de la récompense due à son courage, se donne la mort dès qu'il sera rentré dans sa maison : cette ame basse et mercenaire qui fait si peu de cas de votre estime, que mille fois, de ses propres mains, il s'est fait des incisions à la tête, à cette tête coupable et comptable, qu'on nous veut faire couronner contre toutes les lois ; qu'il a intenté un procès pour des blessures qu'il s'étoit faites lui-même, et dont il a reçu le salaire ; qu'enfin, pour se faire donner de l'argent, il s'est fait donner un soufflet par Midias, et un soufflet si vigoureusement appliqué, que la marque, je pense, en est encore empreinte sur sa joue ; car sa tête est pour lui un fonds d'un excellent rapport.

Je vais dire un mot de Ctésiphon, l'auteur du décret ; j'omettrai bien des faits : je veux voir, si vous pouvez, sans que personne vous en instruisse, distinguer par vous-mêmes les grands scélérats. Je ne séparerai pas le héros et le panégyriste, je rapporterai seulement ce qu'ils ont de commun, et qui mérite d'être rapporté. Ils se promènent dans la place pu-

blique , pensant et parlant l'un de l'autre dans la plus exacte vérité. Ctésiphon assure qu'il est tranquille pour lui-même, il compte, en effet, sur son imbécillité; mais qu'il tremble pour Démosthènes, à cause de ses prévarications dans le ministère, de ses frayeurs et de sa timidité dans le péril. Quant à Démosthènes, lorsqu'il s'examine, il proteste qu'il est plein de confiance pour ce qui le regarde, mais qu'il craint terriblement pour les mœurs corrompues, et les trafics infames de Ctésiphon. Vous, Athéniens, établis juges de Ctésiphon et de Démosthènes, absoudrez-vous deux hommes qui se condamnent l'un l'autre?

Je vais répondre en peu de mots aux invectives dont ils ne manqueront pas de me charger. Selon ce que j'apprends, Démosthènes dira que j'ai causé à la patrie autant de dommages qu'il lui a rendu de services. Il me reprochera l'amitié de Philippe et d'Alexandre, et m'attribuera tout le mal qu'ils ont pu faire. Ce harangueur dangereux ne se contentera point de noircir ce que j'ai dit et fait en qualité de ministre; il décriera mon loisir même et mon silence, de peur qu'aucune partie de ma conduite n'échappe à sa mali-

gnité. Il empoisonnera jusqu'à mes habitudes innocentes avec la jeunesse dans les académies (*). Dès l'entrée de son discours, il doit rendre suspecte l'accusation présente, avancer malignement que je ne l'ai pas accusé par zèle pour le bien de l'état, mais par envie de faire ma cour à Alexandre (**), parcequ'il est

(*) Ceux qui aimoient les lettres se faisoient un plaisir d'aller dans les académies, c'est-à-dire, dans les lieux où les jeunes gens s'exerçoient à la lutte et au pugilat, pour s'entretenir avec eux, et les instruire dans des conversations aussi utiles qu'agréables. Démosthènes ne reprochera point à Eschine ce goût particulier, peut-être un peu frivole pour un ministre d'Athènes. Il lui fera la plupart des autres reproches qu'il prévoit avec sagacité, et qu'il réfute avec assez d'adresse; mais il les fera avec une force qu'il ne prévoyoit pas sans doute, et qui détruit toutes ses réfutations.

(**) Ce n'est point en lui reprochant de vouloir faire sa cour à Alexandre, que Démosthènes, dès l'entrée de son discours, doit rendre suspecte l'accusation d'Eschine, mais en lui reprochant de l'attaquer sur des faits anciens, tandis qu'il pouvoit l'attaquer lorsque les faits étoient encore tout nouveaux.

haï de ce prince. J'apprends enfin qu'il doit me demander pourquoi j'attaque en même temps toutes les actions de sa vie publique, ne les ayant pas empêchées, ne les ayant pas attaquées dans le détail; pourquoi je m'avise en ce jour de l'accuser auprès de vous, moi, Eschine, qui n'ai paru devant le peuple et dans le sénat que rarement, et par intervalle.

Pour moi, je n'ai jamais envié les occupations de Démosthènes, je ne rougis pas des miennes. Je ne me repens d'aucun des discours que j'ai prononcés devant vous, je me croirois indigne de vivre, si j'avois débité les siens. Quant à mon silence, c'est ma vie simple et frugale, Démosthènes, qui m'en a inspiré le goût. Modéré dans mes desirs, je me contente de peu, peu me suffit. Ma volonté seule, et non le besoin d'entretenir mon luxe, me fait taire ou parler: vous vous taisez, vous, lorsque vous avez reçu de l'argent, et vous criez de nouveau lorsque vous l'avez dépensé. Vous parlez, non pas quand et comme il vous plaît, mais quand et comme il plaît à ceux qui vous payent. Vous avancez, par

exemple , et vous n'en rougisiez pas , des mensonges sur lesquels vous êtes à l'instant convaincu de faux. L'accusation actuelle que j'ai intentée , selon vous , non par amour du bien public , mais pour faire ma cour à Alexandre , je l'ai intentée du vivant de Philippe (*) , avant qu'Alexandre fût monté sur le trône , avant que vous eussiez eu votre songe au sujet de Pausanias , et vos entretiens nocturnes avec Junon et Minerve : aurois-je pu faire ma cour à Alexandre , n'étant pas favorisé du même songe que Démosthènes ? Vous me reprochez encore de haranguer le peuple , non habituellement , mais par intervalle ; et vous pensez que nous ignorons qu'un tel reproche pourroit convenir ailleurs , mais répugne ici. Dans un état oligarchique n'accuse pas qui veut , mais celui-là seul qui a le pouvoir en main. Dans le démocratique le citoyen accuse quand il veut , quand il le juge à propos. Parler de temps en temps , c'est la marque

(*) Eschine intenta son accusation du vivant de Philippe , et la cause ne fut plaidée que la sixième année du règne d'Alexandre.

d'un homme sage , qui parle lorsque l'occasion et l'intérêt public le demandent ; ne point passer un jour sans parler , c'est le propre d'un vil mercenaire , qui fait de la parole un trafic honteux.

Si vous osez dire que je ne vous ai point encore accusé , que vous n'avez point subi la peine due à vos crimes ; pour avoir recours à de telles raisons , il faut regarder comme infidèle la mémoire de vos auditeurs , ou vous éblouir vous-même par vos sophismes. Peut-être vous flattez-vous que le long espace de temps qui s'est écoulé depuis que je vous ai pleinement convaincu et de vos impiétés au sujet d'Amphysse , et de vos corruptions au sujet de l'Eubée , les a fait oublier au peuple : mais quel espace de temps pourroit ensevelir dans l'oubli vos brigandages dans la marine ? Vous aviez fait passer une loi en vertu de laquelle on devoit armer trois cents voiles ; vous aviez persuadé aux Athéniens de vous proposer aux dépenses de l'armement : je vous convainquis alors d'avoir soustrait à la république soixante et quinze vaisseaux , de nous avoir privés d'un plus grand nombre de galères que nous n'en avions quand nous vainquîmes

à Naxe les Lacédémoniens et leur général Polis (*). Toutefois vous vous mîtes à couvert de la peine, vous trouvâtes moyen de vous tirer du péril, et d'y jeter vos accusateurs, à force de récriminer, à force de répéter dans vos calomnies le nom d'Alexandre et de Philippe, à force de crier que certaines gens enchaînoient les occasions de la république; suivant votre louable coutume de ruiner le présent, et de nous promettre un brillant avenir.

J'allois enfin vous dénoncer comme criminel d'état, quand vous fîtes arrêter Anaxime l'Oritain (**), qui commerçoit à Olympie. En faisant condamner à mort ce citoyen malheureux par un décret proposé par vous-même, c'est vous-même qui l'avez traîné au supplice : cependant à Orée vous logiez dans sa maison,

(*) Chabrias, général athénien, le vainquit près de Naxe, dans une bataille navale.

(**) Connue seulement par cette citation. On ignore quel étoit son crime. Sans doute il étoit coupable; mais ce n'étoit pas à Démosthènes, son hôte, à le faire condamner, à moins qu'un intérêt public bien pressant n'eût demandé sa mort. On sait combien les droits de l'hospitalité étoient sacrés chez les anciens

vous mangiez, vous buviez, vous faisiez des libations à sa table, vous lui présentiez la main en signe de l'amitié et de l'hospitalité que vous contractiez ensemble. C'est ce même homme, oui c'est lui que vous fîtes mourir indignement; et lorsqu'en présence du peuple je vous reprochai cette action indigne, je vous appelai meurtrier de votre hôte, vous ne niâtes pas le fait, vous me fîtes une réponse contre laquelle se récrièrent et tous les citoyens, et tous les étrangers qui étoient présents; vous répondîtes que vous préféreriez les intérêts d'Athènes aux vains droits de l'hospitalité (*). Je ne parle pas ici des lettres supposées, des prétendus espions pris et mis à la torture pour des crimes imaginaires, sous prétexte que quelques autres et moi nous voulions innover dans la république: et il doit après cela me demander, à ce que j'entends dire, ce qu'on penseroit d'un médecin qui ne donneroit au-

(*) En grec, *que vous préféreriez le sel d'Athènes à la table d'un hôte*. Le sel et la table forment l'amitié, ils en sont le symbole. On dit communément que, pour être parfaitement amis, il faut avoir mangé ensemble plusieurs minots de sel.

cun conseil à un malade pendant sa maladie, et qui venant à ses obsèques, quand il seroit mort, détailleroit à ses parents ce qu'il auroit dû faire pour revenir en santé. Mais vous, Démosthènes, ne vous demanderez-vous pas à vous-même ce qu'on penseroit d'un ministre qui, faisant profession de flatter le peuple, de vendre aux ennemis de l'état les occasions favorables, fermeroit la bouche par ses calomnies aux orateurs bien intentionnés; qui, après avoir fui les périls, plongé sa patrie dans des maux irremédiables, exigeroit des couronnes pour sa vertu, lui qui n'auroit fait aucune action vertueuse; qui enfin, après avoir causé tous nos maux, demanderoit à ceux que ses persécutions auroient éloignés des affaires, lorsqu'on pouvoit encore sauver la république, pourquoi ils ne l'empêchèrent pas de la perdre? Pour dernière réponse ils vous diroient, Démosthènes : Si, après la bataille nous ne vous accusâmes point, c'est qu'alors nous n'avions point le loisir de songer à votre punition, on nous employoit ailleurs pour le salut de l'état; mais puisque, non content d'avoir échappé à la peine, vous prétendez encore être récompensé, exposant

notre ville à la risée des Grecs, je m'élève contre vous, je vous intente cette accusation.

Mais, j'en atteste les dieux, ce qui m'indigne davantage, c'est ce que je vais dire, c'est ce que j'apprends que Démosthènes dira. Il doit comparer mon éloquence au chant des Sirènes, dont la douce mélodie est décriée par-tout, dont la voix agréable perd bien plutôt qu'elle ne charme ceux qui l'entendent : il prétendra que de même, mes talents pour la parole acquis et naturels perdent ceux qu'ils ont charmés. Je crois, en général, que personne ne peut me faire ce reproche, car il est honteux de reprocher ce qu'on ne peut prouver ; mais quand même on pourroit, quand on devroit me le faire, je le recevrais de la bouche, non de Démosthènes, mais d'un brave guerrier, qui ayant rendu à la république des services réels et solides, n'ayant d'ailleurs aucun talent pour la parole, se sentant incapable de faire valoir ses belles actions, envierait le talent de son adversaire, verroit avec peine que, par son éloquence, il est même en état de se faire honneur de services imaginaires. Mais lorsqu'un malheureux sophiste, tout pétri de mots et de syllabes, d'expressions amè-

res et recherchées, un homme dont il ne resteroit plus rien si on lui ôtoit la langue, comme le bec à une flûte, lorsqu'un tel homme veut passer pour un homme simple, et dont les services parlent seuls en sa faveur, qui pourroit le souffrir ?

Pour moi, Athéniens, je vous admire de balancer un moment, et je voudrois savoir pourquoi vous rejetteriez notre accusation : parceque le décret est conforme aux lois ; mais jamais décret n'y fut plus contraire : parceque son auteur ne mérite pas d'être puni ; si vous le renvoyez absous, on ne pourra donc plus examiner la vie des citoyens. Ne seroit-il pas bien triste de voir qu'autrefois le théâtre étoit rempli de couronnes d'or accordées au peuple par les Grecs, car ce jour étoit consacré aux couronnes étrangères, et qu'aujourd'hui on couronne Démosthènes sur ce même théâtre où, grace à ses trahisons, vous n'êtes plus couronnés (*) ? Si quelqu'un des poètes tra-

(*) Non seulement un peuple accordoit des couronnes d'or à des citoyens pour récompenser leurs services, mais encore un peuple en accordoit à un autre peuple par reconnaissance.

giques , dont les tragédies seront jouées ensuite , représentoit dans sa pièce Thersite (*) couronné par les Grecs , aucun de vous ne le souffriroit , parceque Homère parle de ce Thersite comme d'un lâche et d'un calomniateur , et vous , qui allez couronner le Thersite de nos jours , vous croyez n'être pas sifflés dans l'esprit des Grecs ? Vos pères attribuoient au peuple les succès les plus beaux et les plus glorieux , ils rejetoient sur les mauvais orateurs les actions et les événements peu honorables : pour Ctésiphon , Athéniens , il croit que vous devez décharger Démosthènes de son infamie , pour en charger le peuple. Vous dites que vous êtes heureux , et vous l'êtes en effet ; déciderez-vous donc que , trahis par la fortune , vous avez été soutenus par Démosthènes ? et , ce qui est le comble de l'absurdité , couronnerez-vous un ministre que vous savez vous-mêmes s'être laissé corrompre ; le couronnerez-vous dans ces mêmes tribunaux où vous diffamez ceux qui sont convaincus de

(*) Thersite , monstre de laideur et de poltronnerie , dont la langue insolente n'épargnoit pas les principaux de l'armée.

corruption ? Dans les fêtes de Bacchus, vous condamnez à une amende les juges qui ne distribuent pas avec équité les prix de la danse (*); et vous, établis juges, non des danses, mais des lois et de la vertu, vous distribuerez les récompenses, non suivant les lois, à un petit nombre de personnes qui en seront dignes, mais au premier intrigant ? et qu'arrivera-t-il au juge partisan de Démosthènes ? il se retirera, après avoir, par son suffrage, diminué sa propre puissance, pour augmenter celle de l'orateur : car c'est par les lois et par les suffrages qu'un particulier exerce dans un état libre son autorité de souverain ; il ne peut livrer à d'autres ce double gage de son pouvoir, sans détruire lui-même sa souveraineté. Ajoutez encore que le serment qu'il prête, avant de monter au tribunal, le suit par-tout et le tourmente. Enfin, il porte toute la peine

(*) En grec, *qui ne jugent pas avec équité les chœurs orbiculaires*. On appeloit chœurs orbiculaires ou bacchiques, les chœurs qui chantoient le dithyrambe, et qui dansoient au chant de cette espèce d'hymne à l'honneur de Bacchus, les mains tantôt libres, tantôt entrelacées.

de son crime, sans en recueillir le fruit ; le service qu'il rend est inconnu de celui qu'il oblige, puisque les suffrages sont secrets.

Il me semble, Athéniens, de la manière dont nous nous conduisons, que nous sommes en même temps et fort heureux et peu sages : en effet, que, dans les circonstances présentes, le peuple ait abandonné son pouvoir à quelques ambitieux, c'est une imprudence extrême ; mais c'est un grand bonheur pour nous qu'il ne se soit pas élevé une plus grande foule d'orateurs corrompus et entreprenants. La république a produit autrefois beaucoup d'hommes de ce caractère, bien capables d'asservir le peuple. Le peuple aimoit à être flatté : il fut asservi, non par ceux qu'il craignoit, mais par ceux qu'il écou-toit. Quelques uns de ceux-ci, du nombre des trente tyrans (*), condamnèrent à mort plus de cent cinquante citoyens, sans aucune forme, sans exposer les motifs de la condamna-

(*) Lacédémone, victorieuse et maîtresse d'Athènes, y avoit établi pour la gouverner trente hommes, qui l'asservissoient, et traitoient rudement les citoyens.

tion : ils les firent mourir sans permettre même à leurs parents d'assister à leurs funérailles. Ne vous rendrez-vous donc pas maîtres de vos ministres ? n'humiliez-vous pas, n'éloignerez-vous pas des orateurs fiers et superbes ? ne vous persuaderez-vous pas que jamais citoyen n'entreprit d'asservir le peuple avant de s'être mis au-dessus des jugements ?

Je serois bien aise, Athéniens, d'examiner devant vous, avec le panégyriste de Démosthènes, pour quels services il veut qu'on le couronne. Si vous dites, Ctésiphon, comme vous l'annoncez à la tête de votre décret, que c'est pour les fossés dont il a entouré la ville, je vous admire ; car il est moins louable d'avoir fini ce bel ouvrage, que blâmable de l'avoir rendu nécessaire. Un bon ministre doit demander des récompenses, non pour avoir rétabli des murs, creusé des fossés, relevé des tombeaux, mais pour avoir procuré à la patrie quelque bien solide.

Si vous venez à la seconde partie de votre décret, dans laquelle vous avancez hardiment que c'est un bon citoyen, qu'il continue à servir le peuple d'Athènes, et par ses actions et par ses discours : laissant là toute vaine em-

phase des paroles, arrêtez-vous aux faits, et prouvez ce que vous avancez. Je ne parle pas de son dévouement mercenaire pour les Amphissiens et les Eubéens ; mais , quand vous faites honneur à Démosthènes de notre alliance avec les Thébains, vous trompez ceux qui ne sont pas instruits, vous insultez ceux qui le sont ; car, en affectant d'omettre et la circonstance du temps et la gloire d'Athènes, qui seules nous procurèrent cette alliance, pensez-vous qu'on ignore que vous attribuez à votre héros ce qui appartient à la république ? Combien est vaine, combien est grande leur arrogance, je vais vous le démontrer, Athéniens, par une preuve sensible.

Le roi de Perse, un peu avant qu'Alexandre eût passé en Asie, écrivit au peuple une lettre dure, outrageante, et bien digne d'un barbare, dans laquelle, entre autres duretés, il finit de cette manière : *Je ne vous donnerai pas d'argent, dit-il, ne m'en demandez pas, car vous n'en aurez pas de moi.* Ce même prince néanmoins, au milieu de tous les périls dont il se vit ensuite environné, de lui-même, sans qu'on lui fît aucune demande, envoya trois cents talents au peuple d'Athènes, qui eut la

générosité de les refuser. C'étoit la circonstance, l'extrémité du péril, et le besoin d'alliés qui nous apportoit cet argent ; c'est aussi ce qui nous a procuré l'alliance des Thébains : cependant, Démosthènes, vous nous étourdissez sans cesse du nom des Thébains et de leur alliance malheureuse, et vous ne dites pas un mot des soixante-dix talents du roi de Perse que vous détournâtes à votre profit, lorsque nous avions le plus grand besoin d'argent (*). N'est-ce pas faute d'argent, faute de cinq talents, que les troupes étrangères ne livrèrent pas aux Thébains la citadelle ? Tous les Arcadiens s'étoient mis en campagne, leurs chefs étoient disposés à nous secourir, n'est-ce pas encore faute de neuf talents qu'on manqua l'occasion ? L'état est pauvre, vous, Démosthènes, vous êtes riche, vous fournissez abondamment à tous vos plaisirs : en un mot, Athéniens, l'argent de Darius est pour lui, et les dangers pour vous.

Il est bon d'observer leur audace impudente : si Ctésiphon ose inviter Démosthènes

(*) Nous ne trouvons dans l'histoire aucune trace des deux faits cités par Eschine.

à monter à la tribune , et qu'il y monte pour faire lui-même son éloge , la vanité de ses discours nous sera plus insupportable que l'infamie de ses actions. Nous ne pouvons souffrir que des hommes d'un vrai mérite se louent eux-mêmes devant nous , écouterons-nous patiemment l'opprobre de notre ville lorsqu'il se louera lui-même ? Si vous êtes sage , Ctésiphon , vous renoncerez à ce manège honteux : faites vous-même votre apologie. Vous ne pouvez pas prétexter que vous n'avez point de talent pour la parole ; car il seroit absurde de vous être laissé nommer ambassadeur , il y a quelque temps , pour aller faire à Cléopâtre , fille de Philippe , un compliment de condoléance sur la mort d'Alexandre (*), roi des Molosses ,

(*) Alexandre , roi des Molosses (peuple d'Épire , dont la ville principale étoit Dodone , célèbre par le temple et l'oracle de Jupiter) , avoit porté la guerre en Italie , guerre qui , à la fin , lui fut fatale. Ses armées furent mises en déroute , et il se vit contraint de prendre la fuite ; mais comme il traversoit un fleuve à cheval , il fut percé d'un coup mortel. Sa mort n'assouvit pas la fureur de ses ennemis. Ils firent mille outrages à son cadavre , et , après l'avoir mis en pièces , ils eurent bien de la peine à consentir que les tristes

son époux, et de prétendre aujourd'hui que vous n'avez point de talent pour la parole. Comment! vous avez bien pu consoler une princesse étrangère dans le deuil, et vous ne pourriez pas vous justifier vous-même d'avoir vendu le décret dont vous êtes l'auteur? ou bien le héros que vous nous faites couronner ne peut-il être connu de ceux qu'il a servis, à moins qu'on ne vous aide à le faire connoître. Demandez aux juges s'ils connoissoient Chabrias, Iphicrate et Timothée (*); demandez-leur pourquoi on leur a donné des récompenses

restes de ce malheureux roi fussent renvoyés dans ses états, et portés à Cléopâtre, sa femme. Ce fut dans une circonstance si douloureuse qu'on députa Ctésiphon, pour aller faire à cette reine affligée des complimens de condoléance.

Quoiqu'un homme puisse avoir le talent de composer et de prononcer un compliment dans ces sortes d'occasions, sans avoir celui de plaider une cause, il faut croire néanmoins que les Athéniens, qui avoient la réputation de bien dire, choisissoient alors des citoyens en qui ils connoissoient le talent de la parole.

(*) Chabrias, Iphicrate, et Timothée, trois fameux capitaines athéniens, connus sur-tout par les victoires que cite Eschine dans cet endroit.

ses, dressé des statues : ils vous répondront tous qu'on a récompensé, qu'on a honoré Chabrias pour avoir, près de Naxe, remporté une victoire navale ; Iphicrate pour avoir taillé en pièces les troupes de Lacédémone ; Timothée pour avoir, dans une expédition maritime, délivré Corcyre ; et d'autres grands hommes pour s'être distingués dans les combats par plusieurs belles actions. Si on vous demande, Athéniens, pourquoi vous ne récompensez pas Démosthènes ; c'est, répondrez-vous, parceque c'est un traître, un lâche, parcequ'il a abandonné son poste. Honorerez-vous cet orateur en le couronnant ? ne vous déshonorerez-vous pas vous-mêmes et ces braves guerriers qui sont morts pour vous les armes à la main ? Imaginez-vous les voir, entendre leurs ombres et gémir et se plaindre si on le couronne. Il seroit bien étrange, Athéniens (*), que nous qui exterminons jusqu'aux êtres insensibles et inanimés, des morceaux de bois, de pierre et de fer, s'ils

(*) Dracon, fameux législateur des Athéniens, pour leur inspirer l'horreur de l'homicide, avoit ordonné par une loi qu'on exterminât les choses même inanimées, dont la chute causeroit la mort

viennent à écraser quelqu'un dans leur chute ; que nous qui ordonnons, si un homme se tue lui-même, que la main qui a fait le meurtre soit séparée du corps et enterrée à part, nous couronnions Démosthènes, funeste auteur de la dernière expédition, assassin cruel de nos guerriers ? Ne seroit-ce point insulter les morts et décourager les vivants, qui verroient avec douleur que le trépas est le prix du courage, que le souvenir des héros périt avec eux.

Mais, ce qui est de la plus grande importance, si les jeunes gens vous demandent sur quel modèle ils se formeront, que leur répondrez-vous ? car vous savez très bien que ce ne sont pas seulement les exercices du corps (*)

d'un homme. Solon, qui abolit les lois de Dracon comme trop dures, ne toucha point à celles qui concernoient l'homicide, et les laissa dans toute leur force.

(*) Les exercices du corps et de l'esprit, en grec, *les palestres et les écoles publiques*. Palestres, lieux où l'on dressoit les jeunes gens à la lutte, au pugilat et aux autres exercices. Ces exercices entroient dans le plan d'une bonne éducation, et tendoient à leur former le corps. C'est ainsi que chez nous on leur apprend à danser, à monter à cheval, à faire des

et de l'esprit, l'étude de la philosophie et des belles-lettres (*), qui forment, qui instruisent la jeunesse, mais beaucoup plus encore les proclamations publiques. Proclame-t-on une couronne sur le théâtre, annonce-t-on publiquement qu'un traître, un scélérat sans honneur est récompensé pour sa vertu éminente, pour son zèle patriotique ; une telle récompense corrompt le jeune homme qui la voit donner. Un méchant, un débauché infame comme Ctésiphon a-t-il été puni ; c'est une leçon pour les autres. L'auteur d'un décret contraire à l'honnêteté et à la justice, rentré dans sa maison, veut-il instruire son fils ; le fils ne l'écoute pas ; et comment l'écouterait-il ?

armes, pour former le corps, après qu'on leur a formé l'esprit.

(*) L'étude de la philosophie et des belles lettres. Le mot grec signifie *musique*. Ce mot se disoit de toutes les sciences ; sans doute parceque les premiers savants et les premiers philosophes étoient des poètes qui faisoient des vers qu'ils chantoient eux-mêmes, enseignant les hommes par leurs chants, tâchant de leur apprendre, en amusant leurs esprits, et flattant leurs oreilles, les sciences nécessaires à leur bonheur, les vertus morales et civiles.

son père ne fait point à son égard l'office d'un moniteur fidèle, mais d'un censeur incommode. Prononcez donc aujourd'hui, non pas en juges particuliers, mais en hommes publics sur qui tous les yeux sont ouverts ; jugez de façon que vous puissiez rendre compte de votre jugement à ceux des citoyens qui ne sont pas ici présents, et qui vous interrogeront sur cet objet. Vous devez savoir en effet qu'on jugera de votre ville par le ministre qu'elle honorera d'une couronne ; or il seroit honteux qu'on jugeât de vous par la lâcheté d'un Démosthènes, et non par le courage de vos ancêtres. Comment donc éviterez-vous cette honte ? c'est en vous défiant de ces hommes qui, sous un dehors séduisant, sous des noms honnêtes dont ils se parent, cachent un naturel pervers, des inclinations perfides. On peut prendre quand on veut le nom de vrai, de zélé républicain ; mais les premiers à usurper ce beau nom sont pour l'ordinaire les derniers à le mériter. Quand donc vous trouverez un orateur jaloux de couronnes étrangères qui soient proclamées devant les Grecs, ordonnez-lui, conformément à la loi des proclamations, de confirmer les éloges qu'on lui donne

par le témoignage d'une vie régulière et de mœurs irréprochables ; s'il manque d'un pareil témoignage, ne les confirmez pas, vous, ces éloges, songez à retenir un reste d'autorité qui vous échappe ; car enfin, n'est-il pas étonnant qu'au mépris du sénat et du peuple, de simples particuliers reçoivent des lettres et des ambassades, non de la part de gens obscurs et inconnus, mais des principaux de l'Asie et de l'Europe, et sur des objets par rapport auxquels il y a peine de mort ? Quelques uns en reçoivent et ne s'en cachent pas, ils en font même trophée ; ils se lisent leurs lettres les uns aux autres, et vous exhortent après cela, les uns à recourir à eux comme aux soutiens de la démocratie, les autres à les honorer comme les sauveurs d'Athènes. Pour le peuple, abattu, découragé par ses disgraces, semblable à un vieillard foible dans la décrépitude et dans le délire, il ne garde pour lui que le titre de sa puissance, et en laisse à d'autres la réalité. Vous sortez, Athéniens, de vos assemblées après avoir, non pas délibéré sur vos intérêts, mais distribué à quelques uns, comme dans un repas d'appareil, les restes de votre autorité.

Vous allez voir par ce qui suit que je ne parle pas au hasard et sans preuves. Un citoyen de cette ville (ce n'est qu'avec peine que je vous rappelle si souvent le souvenir de nos malheurs), un citoyen timide (*), qui avoit tenté de passer seul à Samos, fut pris le même jour et condamné à mort par le sénat de l'aréopage comme traître à la patrie. Un autre (**), qui voulut se sauver à Rhodes, fut accusé il n'y a pas long-temps comme criminel d'état pour avoir montré lâchement de la frayeur. Il eut contre lui la moitié des suffrages (***); un seul de plus, il ne pouvoit éviter

(*) On ignore quel est ce citoyen.

(**) Ce particulier s'appeloit Léocrate, un des citoyens timides qui ne purent résister à la terreur que répandit dans Athènes la déroute de Chéronée, et qui cherchèrent leur salut dans la fuite. L'orateur Lycurgue l'accusa juridiquement d'avoir trahi la patrie, et contrevenu au décret qui, peu de jours après la bataille de Chéronée, défendit à tout citoyen de sortir d'Athènes. Nous avons le caractère de Léocrate, et l'histoire de sa désertion ou de sa fuite, dans la harangue qui nous reste de Lycurgue contre lui.

(***) La coutume générale des anciens étoit d'absoudre lorsque les voix se trouvoient partagées. Ils

ou la mort ou l'exil. Rapprochons le passé du présent : un orateur, la cause de tous nos maux, a quitté son poste dans la bataille, et s'est enfui d'Athènes, il exige cependant des couronnes et des proclamations. N'éloignerez-vous point plutôt ce fléau commun de la Grèce? ne saisirez-vous point, ne punirez-vous point cet usurpateur du gouvernement, ce tyran de la tribune, qui nous maîtrise avec des phrases?

Considérez d'ailleurs la circonstance où vous allez juger. Nous sommes à la veille des jeux pythiques, tous les Grecs vont s'assembler bientôt : on nous impute d'avoir perdu la Grèce, les prévarications de Démosthènes en sont la cause ; si vous couronnez ce ministre, vous paroîtrez avoir conspiré avec ceux qui ont rompu la paix générale ; si vous le punissez au contraire, vous purgerez le peuple de toute imputation. Pensez donc qu'il s'agit ici des intérêts de votre ville, et non de ceux

ne manquoient point, en ce cas, d'être contraires à l'accusateur, et favorables à l'accusé. Cette coutume étoit fort sage, et conforme à toutes les règles de la justice et de l'humanité.

d'une ville étrangère. Ne prodiguez pas les honneurs, distribuez-les avec choix : accordez les récompenses aux meilleurs citoyens, à ceux qui en sont les plus dignes.

Ne vous contentez pas de prêter l'oreille à mes discours, ouvrez les yeux pour voir quelle sorte de gens solliciteront pour Démosthènes. Aura-t-il pour solliciteurs ses compagnons de chasse ou d'académie, lorsqu'il étoit jeune? Mais, j'en atteste les dieux, il ne s'est pas occupé dans sa jeunesse à se fortifier, à se former le corps par des exercices pénibles, mais utiles, de chasse ou d'académie; il s'est enfoncé dans des études de chicane pour envahir les biens des riches. Examinez encore sa vanité audacieuse lorsqu'il osera dire que, dans une ambassade, il a arraché Byzance des mains de Philippe; que, par son éloquence, il a soulevé les Acarnaniens, déterminé les Thébains; car il pense que vous êtes assez simples pour l'en croire sur sa parole, comme si vous nourrissiez dans votre ville la déesse de la persuasion, et non pas un imposteur habile.

Mais lorsqu'à la fin de son discours il invitera les complices de ses brigandages à se

ranger autour de lui pour sa défense, imaginez-vous voir, rangés autour de cette tribune où je parle, et opposés à l'impudence de ces traîtres, les bienfaiteurs de la république ; imaginez-vous entendre et Solon ce grand philosophe, ce législateur fameux, qui, par d'excellentes lois, a fondé chez nous la démocratie, et Aristide, cet homme juste et désintéressé, qui a réglé les contributions de la Grèce, et dont le peuple après sa mort a doté les filles : l'un vous conjurer avec cette douceur qui lui étoit si naturelle, de ne point préférer aux lois et à votre serment les phrases éloquentes de Démosthènes ; l'autre, se plaindre du mépris de la justice, vous demander si vous ne rougisiez pas en voyant que vos pères ont presque fait mourir, ont banni d'Athènes et de toute l'Attique Arthmius (*)

(*) Arthmius étoit fils de Pythonax, et né à Zélie, ville de la Troade. Il passoit souvent par Athènes, où il jouissoit même du droit d'hospitalité. Émissaire d'Artaxerxès, roi de Perse, il répandit dans le Péloponnèse de l'or de ce prince. Il vint à Athènes ; mais les Athéniens, ayant découvert ses menées, le bannirent de leur ville, et le déclarèrent à jamais infame, lui et sa race.

de Zélie, qui avoit apporté chez les Grecs de l'or des Perses, Arthmius, qui ne faisoit que passer dans Athènes, qui étoit uni aux Athéniens par le droit d'hospitalité; et que vous, vous allez honorer d'une couronne d'or Démosthènes, qui n'a pas apporté de l'or des Perses, mais qui en a reçu, et qui en possède encore pour prix de ses trahisons. Représentez-vous Thémistocle, les braves citoyens morts à Marathon et à Platée, les mânes enfin de nos ancêtres; figurez-vous les entendre gémir si on couronne celui qui avoue lui-même avoir conspiré avec les barbares contre les Grecs.

Pour moi, ô terre, ô soleil, ô vertu, et vous intelligence, science, qui nous faites discerner le bien et le mal, je vous en atteste, j'ai secouru l'état de tout mon pouvoir, et si j'ai accusé le coupable d'une manière qui répondit à ses crimes, j'ai rempli mon objet : si je suis resté au-dessous de ma cause j'ai tâché du moins de le remplir. Pour vous qui êtes nos juges, éclairés et par les raisons qu'a exposées l'orateur, et par celles qu'il a omises et que suppléeront vos lumières, ne décidez rien qui ne soit conforme à la justice et aux intérêts de la république.

AMOURS
D'EURYNOME

ET
DE DOSICLÈS (*).

L'AVENTURE que je vais vous raconter, mon cher Diotime, ne peut manquer de vous intéresser puisqu'elle m'intéresse. Il y a vingt ans que la chose est arrivée, et j'en suis encore attendri, comme si mes yeux en étoient témoins. Vous savez que nos vaisseaux vont tous les ans à Tarsis, et ce n'est point pour la première fois que je vous entretiens aujourd'hui de mes voyages. Notre route n'est pas toujours la même : tantôt nous allons tout droit nous

(*) L'auteur et le traducteur de cette nouvelle ne sont pas connus ; mais elle nous a été conservée par quelques hellénistes, comme l'ouvrage d'un écrivain de l'antique Grèce.

charger des matières précieuses dont la Bétique enrichit nos contrées ; tantôt nous visitons la côte d'Afrique. Poussés un jour par un vent furieux, nous franchîmes les colonnes d'Hercule, et fûmes emportés dans le vaste Océan. Tout ce que l'art et l'expérience fournissent de ressources, notre pilote le mit en usage pour ne point s'engager sur une mer inconnue ; ses efforts furent inutiles, et nous perdîmes la terre de vue, après avoir été pendant trois jours le jouet des vents et des flots. Le défaut de vivres nous réduisit bientôt à la dernière extrémité ; et c'étoit fait de nous si nous n'eussions aperçu une petite île, où nous relâchâmes, dans l'espérance d'y trouver quelques provisions. Le pays est très beau, couvert d'arbres, revêtu de verdure, et coupé de mille ruisseaux. Notre étonnement redoubloit à chaque pas, en ne découvrant rien qui nous laissât soupçonner qu'il s'y trouvât des hommes, et nous ne pouvions imaginer comment il étoit possible qu'un endroit aussi charmant ne fût point habité. Enfin, à force de marcher, je crus apercevoir une espèce d'édifice, et je m'approchai. Quelques branchages entrelacés couvroient une pyramide peu élevée, et arrangée

sans art, sur laquelle on lisoit écrit en langue et en caractères grecs : « Ici reposent les cendres de la belle Eurynome et de l'infortuné Dosiclès ; qui que vous soyez qui viendrez en ces lieux, donnez des larmes à leur sort. Donnez-en encore à l'affliction de celui qui prend soin de vous instruire de leur malheur. C'est Déiphontide, c'est un malheureux père qui pleure ici ses enfants. »

Je ne pouvois arracher mes yeux de dessus cette inscription, dont la singularité me frappoit, quand j'entendis soupirer à mes côtés. Un vieillard étoit couché sur l'herbe, à quelques pas de-là, et la rêverie où il étoit plongé étoit si profonde, qu'il ne s'étoit pas aperçu de ma présence. Il regardoit fixement le tombeau, et laissoit couler quelques larmes. Je ne pus le voir long-temps dans cet état de souffrance, et je l'arrachai à son extase en lui adressant la parole. Il se leva, et, pour toute réponse, me fit signe de la main de le suivre dans une grotte où il me mena. Aucun des devoirs de l'hospitalité ne fut oublié de sa part, et ce fut avec la même complaisance qu'il s'empressa de satisfaire ma curiosité sur ce qui le regardoit.

Vous voyez , me dit-il , un vieillard qui a trop vécu , je ne sais quand la Parque coupera pour moi le fil fatal , mais ce sera toujours trop tard au gré de mes desirs. Eurynome , Dosiclès , mes enfants ! je vous ai perdus. Mes regards ne vous rencontrent maintenant nulle part , et il n'y a plus que mon cœur qui vous voie ; qui pourroit m'attacher à la vie ? Il soupira en achevant ces mots. Athènes est ma patrie , continua-t-il ; si ce pays ne vous est point inconnu , peut-être mon nom ne vous sera-t-il pas étranger , on m'appelle Déiphontide. Père de quinze enfants , ornements et soutiens de me vieillesse , je me flattois d'avoir une main qui me fût chère pour me fermer les yeux , et c'est moi qui les leur ai fermés.

O Dosiclès , ta tendresse t'a perdu ; et toi , malheureuse Eurynome , tu as causé ta perte et la sienne. Eurynome , Eurynome , tu m'as enlevé mon fils , mais je n'en baignerai pas moins ta cendre de mes larmes ! Amante trop réservée , que rien ne sépare plus vos ames dans l'Élysée !

Ces plaintes mêlées d'éloges , et le silence que garda Déiphontide , redoublèrent ma curiosité , je brûlois d'être instruit d'une aven-

ture que l'obscurité dont on me la couvroit rendoit plus intéressante pour moi. Vous serez satisfait, me dit Déiphontide, qui s'aperçut de mon impatience ; mais vous devez craindre que je ne vous satisfasse, si, comme je le vois, vous portez un cœur sensible ; vos entrailles vont être émues, et une partie de ma peine va passer dans votre ame. Je laissai voir au vieillard combien j'aurois désiré d'adoucir ses chagrins en les partageant ; un sourire vint égayer un peu son visage, je ne pus l'empêcher de me prendre la main et de me la baiser, et cette marque de reconnoissance pour une chose qui n'en exigeoit aucune me découvrit, bien plus que ses larmes, l'excès de son affliction. Compatissant étranger, me dit-il, apprenez que Dosiclès, dont vous venez de voir le tombeau, étoit le dernier des quinze enfants que les dieux avoient accordés à mon amour. Moins ses frères et lui m'avoient donné de sujets de plainte, plus je les regrettai, et plus leur perte me le rendit cher. Je songeai à le marier, et je lui laissai voir tout le plaisir qu'il répandroît sur mes vieux ans, s'il prenoit un lien auquel je devois le bonheur de l'avoir pour fils. Mon

père, me dit-il, j'ai déjà songé plus d'une fois à vous donner cette consolation, car j'ai imaginé que c'en seroit une pour vous ; vous aimiez ma mère, et vous en étiez aimé ; mon union avec une épouse aimable vous rappellera celle dont vous avez joui, et ses innocentes caresses prêteront encore à votre illusion. Puissè-je bientôt avoir des enfants qui vous ressemblent, et puisse l'attachement que vous prendrez pour eux vous faire oublier la perte de mes frères !

Dans le cas où Dosiclès ne se trouveroit point épris pour quelque beauté, j'avois jeté les yeux sur la jeune Eurynome, fils du sage Euphémon. Ce n'étoit point un parti considérable pour la fortune ; mais, en récompense, il trouvoit la beauté, les graces et la vertu réunies au plus haut degré. Mon fils, lui dis-je, songez que les grands biens peuvent être un moyen de vivre heureux, mais qu'ils n'en donnent point l'assurance ; c'est bien plutôt le rapport des caractères qui peut former entre deux époux une chaîne telle qu'ils souhaitent qu'elle soit éternelle. C'est donc votre raison et votre cœur qu'il faut consulter dans le choix

que vous avez à faire. Mon père, me répondit Dosiclès, j'ai fait d'avance ce que vous desirerez que je fasse ; ma raison et mon cœur ont été consultés, et pour m'applaudir entièrement de mon choix, je n'ai plus besoin que de vous voir l'approuver. Il m'apprit tout de suite qu'il aimoit la fille d'Euphémon, et qu'il en étoit aimé ; jugez de ma joie. Je volai chez Eurynome, et, sûr d'obtenir le consentement de son père, je l'embrassai, et une rougeur aimable se répandit sur ses joues lorsque je l'appelai ma fille. Euphémon consentit à cet hymen comme je l'avois prévu, et nous regardâmes pendant quelques jours cette alliance comme la source du contentement de nos deux maisons. Hélas ! elle ne l'a été que de mes déplaisirs, et la vertu trop rigide d'Eurynome a été plus funeste à mon cher Dosiclès, que le manque de vertu de leurs épouses ne l'est à la plupart des époux.

La beauté d'Eurynome étoit trop grande pour que mon fils fût le seul qui l'eût remarquée, et Hippias, fils de Pisistrate, en étoit devenu éperdument amoureux. Incapable de feinte, la fille d'Euphémon avoit non seule-

ment rejeté son amour, mais lui avoit conseillé de perdre jusqu'au plus léger espoir de la toucher. Tout ce que la prudence de Dosiclès avoit pu obtenir de sa franchise s'étoit borné à ne point déclarer à Hippias qu'elle en aimoit un autre, et que cet autre étoit mon fils. Ivre du pouvoir que son père usurpoit dans Athènes, Hippias ne pouvoit regarder comme sincère le refus que l'on faisoit de sa tendresse ; et, semblable à un vautour qui se fie sur la rapidité de son vol et sur la force de ses serres, il regardoit la jeune Athénienne comme une proie qui ne pouvoit lui échapper. Sa fureur n'eut pas de frein lorsqu'il apprit qu'on lui préféroit un rival, et que ce rival alloit être heureux. Euphémon eut bien de la peine à éviter sa violence, lorsqu'il accourut le trouver, et lui défendre de songer plus long-temps à une alliance qu'il n'approuvoit pas. Je veux bien pardonner à votre fille, lui dit-il, le mépris qu'elle a fait de mon amour, mais qu'elle se dispose au repentir, ou votre vie me répondra de son bizarre éloignement. La sagesse qui caractérisoit Euphémon dicta sa réponse, et, incapable de mensonge, il crut pouvoir en

cette rencontre user de dissimulation. Je sais toute la condescendance que je dois à vos vœux, dit-il à Hippias, et j'aurai soin de m'y conformer ; tout ce que j'espère que vous ne me refuserez point , c'est que vous me permettiez de voir Déiphontide , et de dégager ma parole ; l'ancienne liaison qui est entre nous exige que j'aie pour lui cet égard. Je vous le permets , repartit avec hauteur le fils de Pisistrate , et ils se séparèrent.

Mon vieux ami vint me trouver. Quelque ferme que fût son ame, il n'avoit pu se défendre d'un certain trouble qui se peignoit sur son visage. Il m'apprit la démarche impérieuse d'Hippias , et me laissa voir tout ce qu'il y avoit à craindre de l'emportement de ce jeune étourdi. Eurynome, qui se trouvoit pour lors chez moi, tomba sans connoissance à cette nouvelle dans les bras de Dosiclès.

Revenue à elle : Cher amant , on veut nous séparer , et c'est le plus tendre des pères qui m'annonce cette nouvelle ! Consolez-vous , ma fille, reprit Euphémon, le crédit usurpé dont Hippias jouit dans Athènes ne s'étend pas au-delà de cette ville , et la fuite nous est encore

ouverte : mais il faut de la prudence , et tout est perdu si nous laissons soupçonner le moins du monde le dessein où nous sommes. Que Dosiclès cesse de vous voir ; sa retraite me justifiera vis-à-vis d'Hippias , et vous pourrez l'abuser vous-même , en rejetant le mépris que vous avez fait de son amour , sur l'ordre que je vous avois donné de regarder Dosiclès comme votre époux. Il l'est aussi , reprit vivement Eurynome ; je vois cependant que la mort pourroit m'empêcher d'être à lui ; mais les dieux me sont témoins que je ne serois à personne. Voilà comme je vous veux , ma fille , interrompit Euphémon , et votre père est trop religieux observateur de sa parole pour vous blâmer ; ce n'est que votre vivacité qu'il condamne , que cet emportement qui vous fait le soupçonner de vouloir contraindre une volonté à laquelle il applaudit lui-même. Et croyez-vous que mon honneur me soit moins cher que ne vous l'est votre amant ? Tout ce que je vous demande , c'est de vous contraindre , et de me laisser le temps de préparer votre fuite.

Déiphontide s'interrompit à ces mots de son

récit, et il coula quelques larmes des yeux de ce bon vieillard , qu'il arrêta dès qu'il vit qu'elles faisoient couler les miennes. Eurynome promit tout , et ne tint rien. Ce caractère généreux qui a fait le malheur de mon fils , et qui en auroit fait le bonheur, si la destinée l'eût permis , ne put assez long-temps dissimuler. Le fougueux Hippias vint la voir, et ne lui marqua son amour que par des reproches de celui qu'elle avoit eu pour Dosiclès. Elle se rejeta sur les ordres qu'elle avoit reçus de son père de le regarder comme son époux. Tout homme raisonnable se fût contenté de ce désaveu de la passion qu'elle avoit ressentie : ce ne fut pas assez pour le fils de Pisistrate, il falloit, pour être digne de lui, qu'Eurynome avouât qu'elle avoit à rougir. De quels ordres me parlez-vous, lui dit-il ? De ceux de mon père, lui répondit-elle. Et ne cesse-t-il pas de l'être, reprit Hippias, quand il vous jette entre les bras du plus vil des Athéniens ?

Il en avoit coûté beaucoup à Eurynome pour dire qu'elle n'aimoit point Dosiclès, elle ne put tenir à entendre blâmer tout à-la-fois et son père et son amant. Elle oublia que dans trois

jours nous serions à l'abri des propos outrageants d'Hippias, et assez vengés de ses fureurs par la rage qu'il éprouveroit. Une fierté que je ne puis encore condamner quoiqu'elle ait causé mon infortune, dicta sa réponse. Du plus vil des Athéniens ! lui dit-elle avec un regard de mépris , du plus vil des Athéniens ! Rendez plus de justice à un homme dont vous n'êtes point fait pour être l'égal, et au-dessous duquel vous vous mettez en voulant être son maître.

Je ne vous rendrai point, continua Déiphontide, ce que dit Hippias, parcequ'Eurynome ne s'en est point souvenue. Il sortit enflammé de colère, et jurant ma perte, celle de mon ami et celle de mon fils. Euphémon vouloit retarder notre départ pour emporter avec nous le peu de biens dont le sort nous avoit rendus possesseurs. Dès qu'il apprit ce que sa fille avoit dit à Hippias, il crut n'avoir pas un instant à perdre pour mettre nos personnes mêmes à couvert, et nous partîmes dans la nuit.

Le récit de Déiphontide fut interrompu par l'arrivée d'un jeune enfant. Il pouvoit avoir

quinze à seize ans ; sa figure étoit noble , et la tristesse qui paroissoit malgré lui sur son visage la rendoit intéressante. Il me salua , et prit place à côté de nous. Je parlois de nos malheurs , dit le vieux Athénien ; mon fils , me permettez-vous de continuer , et n'augmenterai-je point la douleur du sentiment que vous en avez ? Mon père , reprit le jeune homme , vous savez que ce sentiment est passé chez moi en habitude , et qu'il n'est pas besoin que vous me parliez de mes infortunes pour que j'y songe. J'aime cependant à vous entendre parler , et il me semble alors que mes ennuis s'adoucissent. Le vieillard le regarda avec un sourire où le contentement se trouvoit mêlé avec la compassion , et continua son récit.

Ce jeune homme que vous voyez , me dit-il , étoit le frère d'Eurynome , et nous l'emmenâmes avec nous. Si notre départ eût été moins précipité , nous eussions pris la route de Lacédémone , où nous comptions nous retirer ; pressés par la conjoncture , nous fûmes obligés de nous embarquer , et Euphémon et moi convînmes de passer à Samos , où nous avions des amis. Notre navigation fut heu-

reuse pendant quelque temps ; mais le sort, qui nous poursuivoit, se lassa bientôt de ne point nous faire éprouver ses coups. Le vent s'éleva, une tempête affreuse vint nous accueillir, et nous porta dans ces mers inconnues, où notre vaisseau vint enfin échouer à la vue de cette île. On jette la chaloupe à la mer, et nous y sommes déjà entrés, Euphémon, ce jeune homme que vous voyez, et moi, lorsqu'un coup de vent la sépare du vaisseau. Dosiclès, n'ayant plus d'espoir que dans ses forces et dans son adresse, propose à Eurynome de quitter ses vêtements pour lui faciliter les moyens de la sauver avec lui. Elle s'y refuse, et quelques instances qu'il fasse, il ne peut l'y déterminer. Je mourrai donc avec vous, lui dit-il, puisque vous ne consentez point à vous sauver avec moi. Ces mots, plus terribles pour son amour que tous les reproches, paroissent l'ébranler, et ses beaux yeux se chargent de quelques larmes ; mais elle ne peut se résoudre à exposer ses appas aux regards d'un homme qui n'est encore que son amant. Dans ce moment de combat que se livroient la crainte, la pudeur et l'amour, Do-

siclès jeta les yeux de notre côté , et vit la chaloupe où nous étions se renverser ; il n'écoute que la nature , et se jette à la nage pour venir me secourir , quoique la distance qui étoit entre nous dût lui en ôter tout espoir. Une suite de rochers , qui étoit à fleur d'eau le long du rivage , nous servit à nous sauver , et nous étions en sûreté quand il arriva. Il m'embrassa , et les dieux , et les cruels dieux , ont voulu que ce fût pour la dernière fois. Pardonnez à la douleur que ce souvenir me cause. Il se rejette à la mer , et retourne au vaisseau presque entièrement submergé. Je ne sais ce qu'il dit à Eurynome , mais nous la vîmes se dépouiller de ses habits , ainsi que lui. Hélas ! il n'étoit plus temps , elle se défaisoit trop tard d'une pudeur dont rien n'auroit dû lui faire une loi dans un semblable moment , et avec un homme qu'il lui étoit permis de regarder comme son époux. Fatigué du double trajet qu'il venoit de faire , il n'eut pas assez de force pour fournir à un troisième , et j'eus la douleur de les voir périr dans l'instant où ils touchoient presque au rivage ; Euphémon vouloit s'abymer dans les flots , je lui montrai son

fils que vous voyez, et il consentit à vivre. La nuit vint couvrir la terre, et nous la passâmes dans les pleurs. Nuit affreuse, le jour qui te suivit fut encore plus horrible pour nous, lorsque, parmi les morts qui couvroient le rivage, nous trouvâmes les corps de nos malheureux enfants. Ils se tenoient étroitement embrassés. Euphémon se jette sur eux, et expire de douleur en me recommandant son fils. Les dieux ne m'ont pas accordé le bonheur que je les aille rejoindre, j'ai renfermé leurs corps dans le tombeau que vous venez de voir, et il n'est pas d'instant où ma douleur ne m'y fasse descendre avec eux. La beauté de cette île, dont le terroir est délicieux, n'a rien qui me flatte, c'est près du monument qui renferme ce que j'ai de plus cher que je me plais; je m'en approche avec joie, et je ne m'en éloigne qu'à regret.

Ce fut ainsi que Déiphontide termina le récit de sa triste aventure; et il me pria de lui permettre d'aller visiter le tombeau de ses enfants, l'entretien que je viens d'avoir avec vous, me dit-il, m'en rend la vue nécessaire. Je ne crus point devoir contraindre sa douleur,

et je restai avec le jeune Euphémon, qui me fit voir les plus beaux endroits de ce pays enchanté. Il m'entretint pendant notre promenade des soins que Déiphontide prenoit de sa jeunesse, et il me laissa voir dans tous ses discours un si heureux naturel, que je formai le projet de les emmener à Tyr, lui et Déiphontide, et de lui donner ma fille en mariage. Je m'en ouvris au vieillard lorsque nous nous rejoignîmes, et il me parut sensible à cette marque d'amitié. Emmenez Euphémon, me dit-il, qu'il trouve en vous un second père, aussi bien je sens que je n'ai pas long-temps à lui en servir; pour moi, c'est ici que j'achèverai ma carrière. Je combattis inutilement sa résolution, et tout ce que je pus obtenir, fut que, si je voulois le prendre dans un an, il me suivroit; il avoit besoin, disoit-il, de s'accoutumer par degrés à ne plus voir un lieu pour lequel il avoit autant d'attachement. Il vouloit qu'Euphémon vînt avec moi; mais le jeune homme ne voulut point se séparer de lui, et parut même attristé de ce que Déiphontide le soupçonnoit capable de cette ingratitude. Je leur pro-

mis de venir les reprendre , et je me rembarquai. De retour à Tyr, je racontai à ma femme et à ma fille ce qui m'étoit arrivé ; et elles applaudirent au dessein où j'étois de retourner dans l'île l'année suivante. Le bien que je leur dis du jeune Euphémon disposa ma fille en sa faveur, et, lorsque je lui fis part du projet que j'avois formé de le lui donner pour époux, elle ne me marqua aucun éloignement. Le portrait d'Eurynome acheva ce que mes discours avoient commencé. Euphémon lui ressembloit parfaitement , et ma fille ne put le voir sans être éprise. Comme son amour étoit conforme à mes volontés , elle ne m'en fit point mystère, et j'en ressentis la plus grande joie. Mais quelle ne fut point ma douleur, lorsqu'en arrivant dans l'île, l'année suivante, j'appris, par une inscription, que Déiphontide étoit mort, et que, de désespoir, son jeune ami s'étoit enfermé avec lui dans le tombeau ! Ma fille ne put survivre à cette nouvelle, et exigea de moi que je porterois ses cendres où étoit le corps de son époux. Je me suis acquitté de ce triste devoir ; il n'y a pas d'année que je n'aille ver-

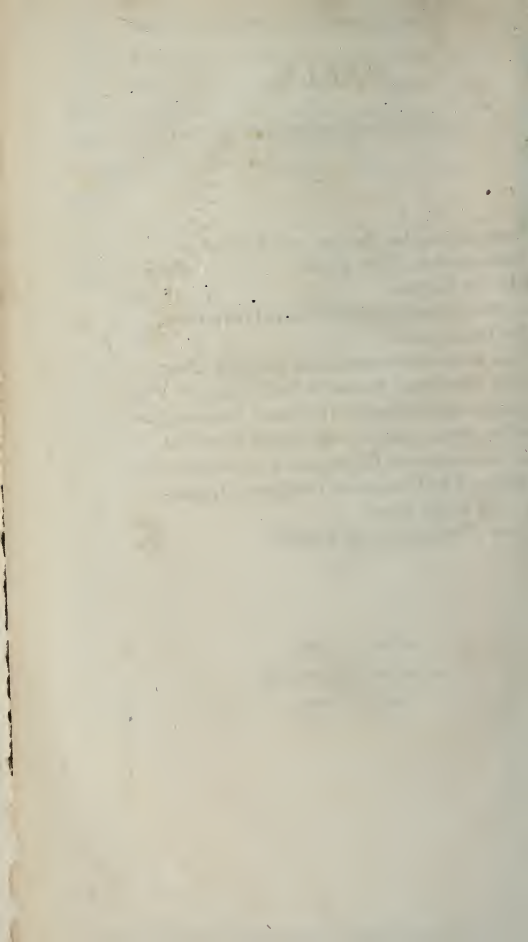
ser des larmes en ce lieu ; je suis à Tyr ; mais c'est dans cette île qu'est mon cœur. Si les dieux m'enlèvent mon épouse, mon cher Diotime, c'est là que j'irai placer ses cendres, et que reposeront un jour celles de votre ami.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

DISCOURS pour les Platéens, par Isocrate.	
Traduction de l'abbé Auger.	PAGE 1
Notice sur Eschine.	29
Sujet des Harangues pour et contre la couronne.	
Par l'abbé Auger.	35
Abrégé des faits historiques qui ont rapport aux deux Harangues. Extrait de l'abbé Auger.	41
Catalogue alphabétique des royaumes, provinces, villes, places, ports et autres lieux dont il est parlé dans les deux Harangues sur la couronne.	61
Harangue d'Eschine contre Ctésiphon. Traduc- tion de l'abbé Auger.	70
Amours d'Eurynome et de Dosiclès.	232

FIN DE LA TABLE,
ET DU NEUVIÈME VOLUME
DE LA 1^{re} SÉRIE.



BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES ,

RÉDIGÉE

PAR MADAME DUFRENOY.

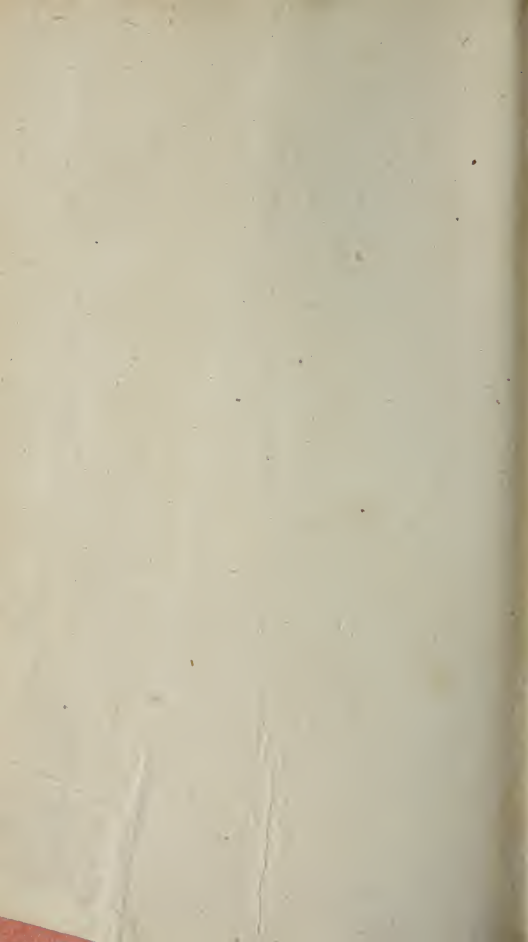
PREMIÈRE SÉRIE.

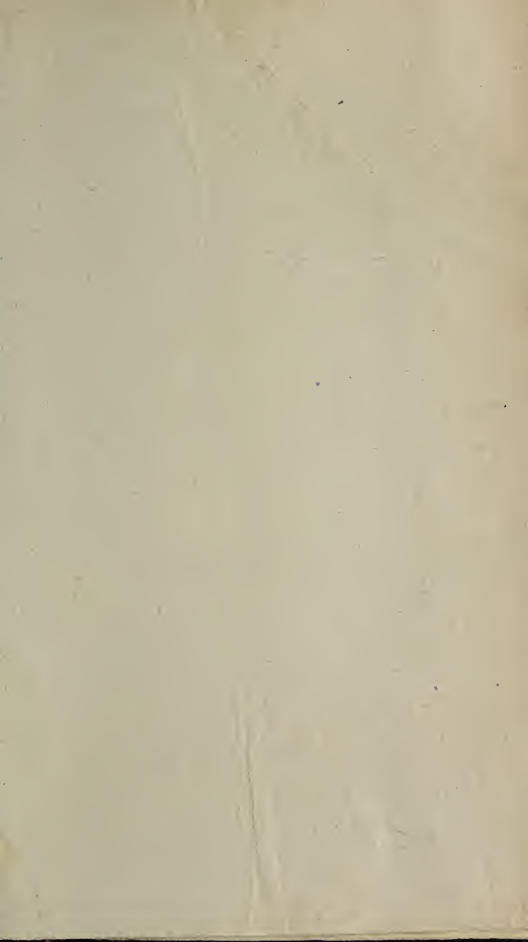
Tome IX.

A PARIS,

CHEZ AIMÉ PAYEN, LIBRAIRE,

Rue Serpente, n° 13.





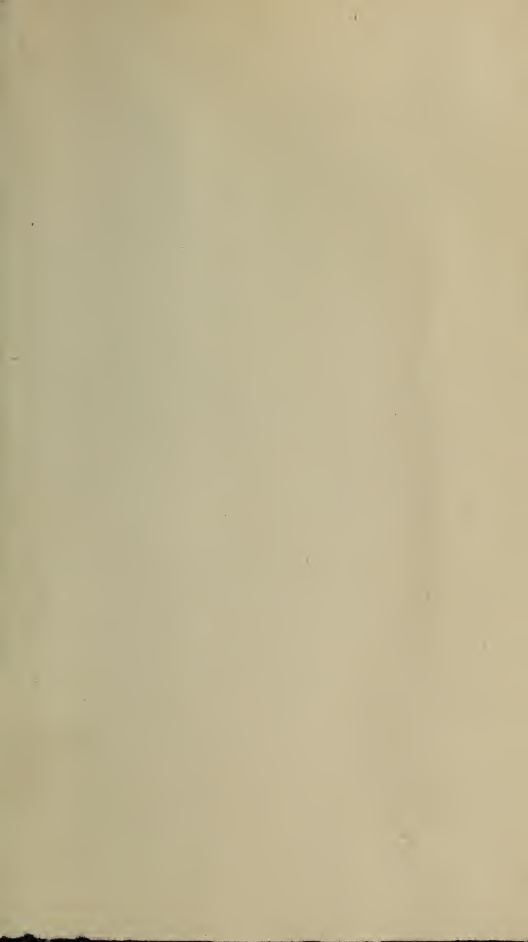
OUVRAGES

Qui se vendent chez le même Libraire.

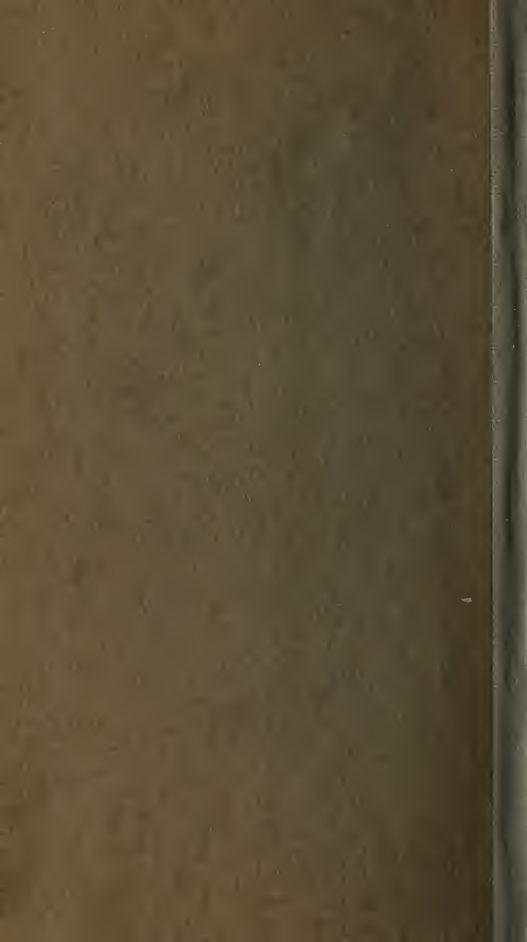
DICTIONNAIRE (nouveau) UNIVERSEL DES
SYNONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE , contenant
les Synonymes de Girard, Beauzée, Roubaud,
d'Alembert, etc. et généralement tout l'ancien
Dictionnaire, mis en meilleur ordre, corrigé,
augmenté d'un grand nombre de nouveaux
Synonymes, et précédé d'une introduction;
par M. F. GUIZOT. Deuxième édition revue,
augmentée et corrigée avec soin, 2 vol. in-8°,
imprimés en caractère petit-romain, grande
justification. Paris, 1822, prix broché, 12 fr.

Le même ouvrage relié. 14 fr. 50 c.

ÉLÉMENTS DE PERSPECTIVE PRATIQUE, à l'usage
des artistes, suivis de réflexions et conseils à
un élève sur la peinture, et particulièrement
sur le genre du paysage; par P. H. VALENCIENNES,
peintre, professeur de perspective aux écoles
de peinture et sculpture, chevalier de la Légion
d'honneur, de la Société philotechnique, etc. etc.
Deuxième édition, revue, corrigée et aug-
mentée par l'auteur, 1 vol. in-4°, imprimé
par Cellot, 1820, et orné de 36 planches en
taille-douce, 20 fr.









UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 057763655